This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

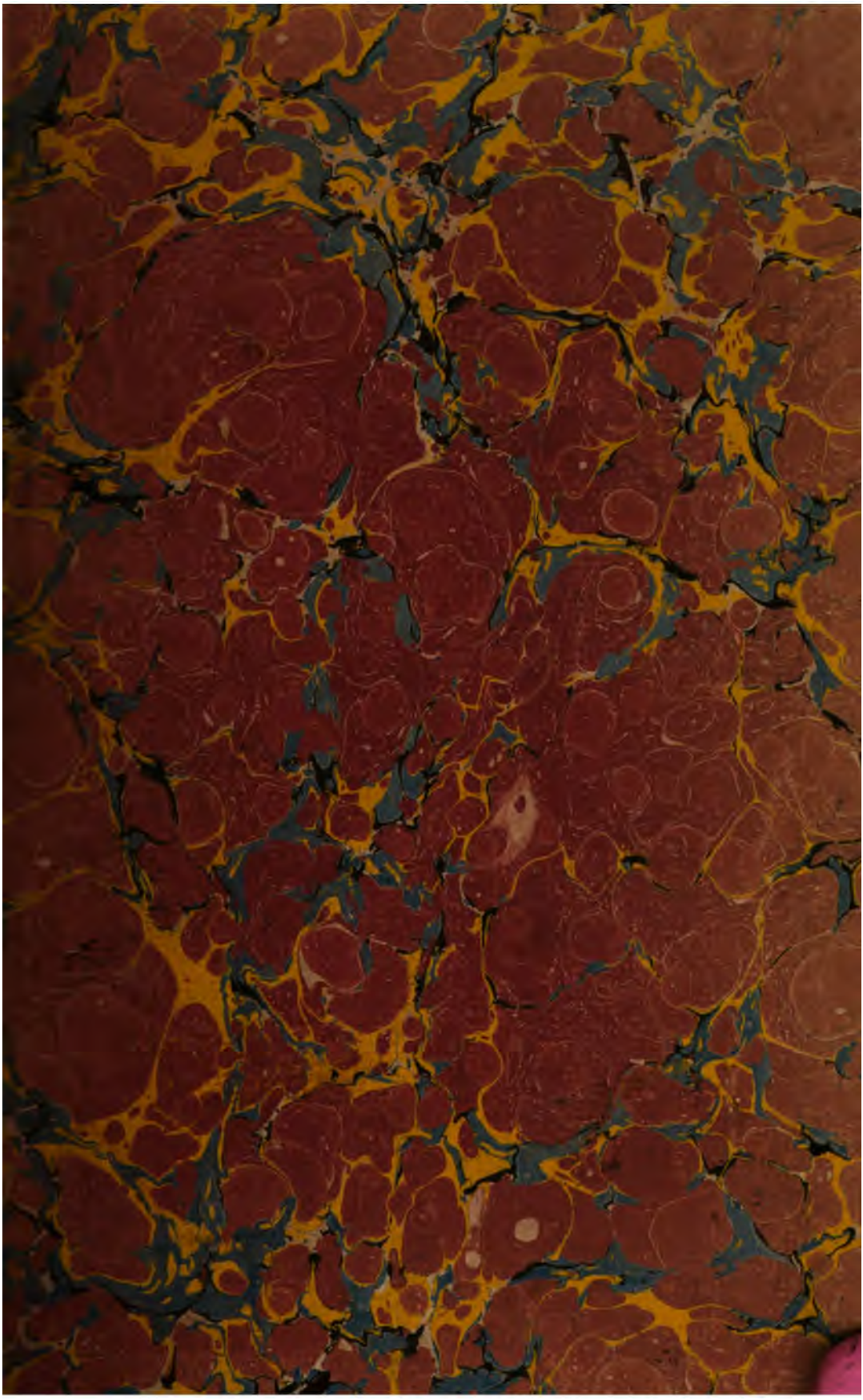
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Span
18
3

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

From the Bequest of
MARY P. C. NASH
IN MEMORY OF HER HUSBAND
BENNETT HUBBARD NASH
Instructor and Professor of Italian and Spanish
1866–1894



REVUE
ESPAGNOLE, PORTUGAISE
BRÉSILIENNE
ET HISPANO-AMÉRICAINE.

REVUE
ESPAGNOLE, PORTUGAISE,
BRÉSILIENNE
ET HISPANO-AMÉRICAINE

RELIGION, — HISTOIRE, — LITTÉRATURE,
SCIENCES, — ARTS, — INDUSTRIE, — FINANCES, — COMMERCE.

TOME TROISIÈME.

PARIS
A L'ADMINISTRATION DE LA REVUE,
20, RUE SAINTE-ANNE, AU PREMIER, 20,
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1857

S pam 18.3

HARVARD COLLEGE LIBRARY
NASH FUND
Dec 11, 1926

A NOS LECTEURS.

Nous en sommes à peine au cinquième mois de l'existence de notre Revue, et déjà nous avons reçu des adhésions qui nous garantissent le succès.

Le chef du cabinet espagnol, contre les idées politiques duquel nous avons soutenu jadis une lutte souvent vive, a eu la générosité de ne plus s'en souvenir, après avoir lu notre Recueil, et de nous remercier de nos efforts en faveur de tout ce qui peut contribuer à donner au monde une idée juste des événements et des hommes de la Péninsule. — Les ambassadeurs, les ministres plénipotentiaires ou les chargés d'affaires des principaux États de l'Amérique centrale et de l'Amérique du sud ont bien voulu nous prouver qu'ils comprenaient toute la portée de notre Recueil, et de nous aider, soit de leurs conseils, soit de leur appui, dans l'accomplissement de notre tâche.

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, nous croyons qu'il nous sera bientôt permis de donner à nos pages un caractère politique qui nous mettra à même de compléter notre Programme et de bien définir le but que nous voulons atteindre.

Certes, nous devons ces adhésions nombreuses et ces espérances de succès moins au mérite actuel de notre publication qu'à l'idée-mère qui domine en elle.

Nous ne nous aveuglons pas sur la valeur des travaux

que nous avons publiés jusqu'ici, et nous savons qu'il nous faut, à l'avenir, chercher dans la réunion de toutes les spécialités sérieuses des éléments capables de répondre à l'accueil qui nous est fait.

Nous remercions nos lecteurs d'avoir compris que tout début a ses tâtonnements, que toute Revue naissante doit vaincre des difficultés de toutes sortes avant d'être ce que la rêvent ses fondateurs.

Nous avions plus de difficultés à vaincre pour assurer l'avenir de cette publication que pour assurer l'avenir de toute autre.

Nous étions seuls au début, et nous avions à lutter contre des opinions préconçues, enracinées dans l'esprit de notre société par la mauvaise foi autant que par l'ignorance.

Les races latines, et surtout la race espagnole, ne peuvent plus rien pour la civilisation.

C'est à la race anglo-saxonne qu'est l'avenir. Telles sont les opinions généralement triomphantes aujourd'hui, opinions que rien ne justifie, et que l'audace des envahisseurs, néanmoins, prétend appuyées par toutes les raisons que la science et l'expérience peuvent mettre au service de l'humanité.

Il nous fallait donc un certain courage pour fonder un Recueil ayant pour mission principale de démontrer que la civilisation n'a rien de sérieux à espérer que des races latines, et que, si l'avenir pouvait être réservé par la Providence à la race anglo-saxonne, nous n'aurions plus qu'à nous attendre au règne de l'oppression et du chaos.

Eh bien! nous en sommes persuadé, c'est cette opinion qui nous vaudra le succès. — Nous avons acquis la preuve qu'elle est celle de toutes les personnes que l'égoïsme n'a point encore démoralisées.

Un grand nombre de ces personnes se taisaient, persuadées qu'elles sont de la supériorité du roc sur le flot.

Le reste n'osait s'exposer aux attaques railleuses de nos adversaires qui ont adopté l'ironie sceptique pour combattre l'enthousiasme et la foi.

Nous avons pensé que le roc ne devait pas attendre le départ du flot.

Nous avons pensé que l'ironie sceptique, si redoutable quand on n'ose la supporter, tremblait à son tour quand on la regardait en face.

Et nous sommes entrés en lice contre les fausses idées que la race anglo-saxonne propage dans l'univers, au grand péril de toutes les idées vraies de religion, de patriotisme, de morale et d'amour.

Nous n'avons fait, jusqu'ici, qu'indiquer notre intention.

Cela a suffi pour nous valoir le concours de tous ceux qui voient l'orage grossir à l'horizon et le *yankéisme* secouer le chaos sur le monde.

Puisque nous venons de créer le mot de *yankéisme*, disons la signification qu'il a pour nous.

Le *yankéisme* est, à nos yeux, la plus complète hypocrisie qui se soit faite drapeau depuis le commencement du monde.

C'est l'ombre de la proie que Dieu a bien voulu donner à l'humanité, et qu'une partie de cette dernière abandonne pour courir après l'illusion décevante.

C'est l'esprit de ténèbres suspendant entre le ciel et la terre la torche infernale, et voulant la substituer au soleil de la vérité.

C'est l'absolutisme de la matière enchaînant la pensée; c'est la poésie assassinée, l'art frappé de mort, le cœur

pétrifié, l'âme éteinte; c'est l'égoïsme placé sur l'autel, et Dieu précipité dans la fange.

Depuis des milliers de siècles, l'humanité marchait vers la lumière; elle allait l'atteindre, lorsque, tout à coup, une lueur trompeuse a été allumée par l'enfer dans une direction opposée, pour la détourner de sa route.

Cette lueur, c'est le *yankéisme*.

Si le *yankéisme* triomphe, l'enfer aura vaincu.

Mais il ne peut pas triompher.

Prévenues à temps, les races latines se réveillent. — Ce seront elles qui triompheront.

Nous tenons à honneur d'être classés parmi ceux qui ont les premiers signalé le péril et réclamé la gloire de le combattre.

Nous voyions dernièrement, chez un des plus célèbres sculpteurs de ce temps-ci, une statue équestre de Napoléon Ier. — Cette statue doit dominer les travaux d'un port, dont le moderne Charlemagne a posé la première pierre, et regarder la mer.

Napoléon Ier jette un regard profond sur les flots, et semble aller chercher, au delà de l'Atlantique, le dernier mot de la lutte entre les races latines, dont il était le champion, et la race anglo-saxonne qui devait le torturer.

Nous croyons avoir deviné ce que pensait ce regard. — Et nous haïssons le *yankéisme* de toutes les forces de notre être.

G. Hugelmann.

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ESPAGNE

PAR DON MODESTO LAFUENTE.

M. Modesto Lafuente publie une *Histoire générale de l'Espagne* qui jouit d'une grande et légitime réputation. Pour faire connaître à nos lecteurs le mérite de l'auteur et l'esprit du livre, nous insérerons dans la *Revue* le discours préliminaire. C'est tout à la fois le point de vue de l'historien et le tableau résumé de son travail.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'humanité vit, la société marche, les peuples éprouvent des changements et des vicissitudes, les individus agissent. De qui reçoivent-ils l'impulsion? Est-ce de la fatalité? Devons-nous supposer la société humaine abandonnée au hasard, ou gouvernée par des lois physiques et nécessaires, par les forces aveugles de la nature, sans guide, sans objet, sans une fin noble et digne d'une si grande création? Admettre cela, c'est, d'abord, arracher à l'homme toute idée consolatrice, stériliser jusqu'à la vertu la plus fondamentale de notre existence, l'espérance, et puis, supprimer tout principe de justice et de moralité, de bien et de mal, de récompense et de châtiment; enfin, c'est faire de la société une machine mue par des ressorts

matériels et cachés. Impassibles, nous raconterions les faits, et nous serions dispensés du sentiment et de la réflexion; nous verrions mourir l'innocent sans amour et sans larmes; nous compterions sans indignation les crimes du méchant, ou, pour mieux dire, il n'y aurait ni criminels ni innocents; les uns et les autres auraient obéi aux lois inexorables de leur destinée respective; ils n'auraient pas eu de liberté. Loin de nous le sombre système du fatalisme; accordons à l'homme plus de dignité, et des fins plus élevées à la grande pensée de la création.

Heureusement, il existe un principe plus haut, plus noble, plus constant, auquel on peut recourir pour expliquer la marche générale des sociétés, la Providence, que, faute de pouvoir la comprendre, quelques-uns ont confondue avec le fatalisme.

Dans l'hypothèse même où les livres saints ne nous auraient pas révélé cette Providence qui dirige l'univers dans sa marche majestueuse à travers les immensités du temps et de l'espace, l'histoire, mieux que toute chose, peut nous la manifester; c'est elle qui nous enseigne à la reconnaître dans l'enchaînement des faits au milieu desquels le genre humain marche vers la fin que lui a destinée celui qui lui a donné la première impulsion et qui le guide dans sa carrière. En supposant que l'ordre providentiel fût aussi inexplicable que le fatalisme, nous le préférerions pour les seules consolations que la sainteté de ses fins verse dans le cœur de l'homme. Celui qui traça les orbites aux planètes, ne pouvait laisser l'humanité livrée à une aveugle impulsion.

Nous croyons donc, avec Vico, à la direction et à l'ordre providentiels; de plus, avec Bossuet, comme nous l'avons dit dans le prologue, nous admettons la progressive tendance de l'humanité vers son perfectionnement; nous

croyons encore que cet ensemble admirable de peuples et de nations différents, de familles et d'individus, parcourt sa carrière à travers l'espace immense des siècles, quoiqu'il semble, quelquefois, s'arrêter, et, quelquefois, rétrograder, jusqu'à ce qu'il atteigne le terme de la vie ; c'est une pyramide dont la base touche la terre, et dont le sommet se perd dans les cieux.

Tels sont les deux grands et lumineux fanaux qui nous ont guidé dans notre histoire. De cette échelle de Jacob, nous tâcherons de nous servir pour monter des faits à l'explication du principe, et pour descendre alternativement à la démonstration du principe par l'application des événements.

Dans cette marche majestueuse, les individus meurent et se renouvellent comme les plantes; les familles disparaissent, et se renouvellent aussi; les sociétés se transforment, et, des racines d'une société qui a péri, naît et s'élève une société nouvelle. Les anneaux de la chaîne du temps que nous appelons siècles, passent, et, au milieu de ces disparitions, de ces morts, de ces changements, une seule chose persiste ; marchant au-dessus de toutes les générations et de tous les âges, elle avance constamment vers sa perfection; cette chose, c'est la grande famille humaine. « Tous les hommes, a dit Pascal, durant le cours de tant de siècles, peuvent être considérés comme un seul homme qui subsiste toujours, et qui toujours apprend. » Géant immortel, qui chémine laissant après lui les traces du passé, avec un pied dans le présent, et levant l'autre vers l'avenir. Telle est l'humanité, et la vie de l'humanité, c'est l'histoire.

Comme dans tout composé, chaque partie de cet ensemble gigantesque est chargée d'une fonction propre. Chaque individu, chaque famille, chaque peuple, chaque

nation, chaque société a reçu sa mission spéciale, comme chaque âge, chaque siècle, chaque génération a sa nature, son caractère, sa physionomie, le tout en rapport avec la vie universelle de l'humanité. De quelle manière concourt chacune de ces parties à la vie et au perfectionnement de la société humaine? Certes, il n'est pas facile de pénétrer toutes les harmonies secrètes de l'univers. Au milieu de beaucoup de rapports qui se comprennent, une infinité d'autres échappent à la sagacité de l'intelligence humaine. Parfois, un événement grandiose, bruyant, universel, révèle aux nations qui, jusqu'alors n'en savaient rien, que l'objet et la fin de leur marche antérieure y ont coopéré. Ne soyons pas surpris que les anciens, privés des leçons pratiques des grands exemples, aient ignoré cette loi; mais aujourd'hui l'humanité a vécu beaucoup; sortie de sa minorité, elle a vu et subi de nombreuses transformations; elle a pu mesurer l'étendue de sa destinée, et apprendre, par le connu, les connexions secrètes de ce qui reste à connaître. Prenons un exemple.

Une génération antique, divisée en groupes de nations, avançait vers un but qui n'était connu que de celui qui, secrètement, dirigeait le mouvement; ainsi, les légions d'une grande armée concourent vers un point donné par des directions et des chemins différents, pour se trouver réunies le même jour, sans que personne en pénètre la cause, si ce n'est le général en chef qui a disposé et combiné les évolutions. Survinrent la proclamation du christianisme parmi les nations du monde, et la grande catastrophe de la chute de l'empire romain; alors, seulement, les peuples de l'antiquité purent connaître qu'ils avaient tous contribué, sans le savoir, à la grande œuvre de la régénération humaine. Le philosophe alors put s'apercevoir que la Providence avait placé la tête de cet empire

au centre de la Méditerranée, et que ce n'était pas en vain qu'elle avait doté le peuple-roi de cet esprit insatiable de conquêtes; ne fallait-il pas, en effet, un pouvoir qui, mettant en communication tous les territoires, toutes les nations méditerranéennes, conquérant d'abord et civilisateur ensuite, répandît dans toutes les régions un même langage, une même religion, un même droit? Il fallait que ce grand empire s'écroulât au souffle du christianisme; il fallait que l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Judée, après la soumission du judaïsme et du polythéisme à une seule volonté, assistassent à cette transformation générale; il le fallait, pour que le monde antique fût convaincu qu'il portait en soi le défaut secret d'un principe insuffisant pour soutenir la vie, et que, si le genre humain devait continuer sa marche progressive, il avait besoin d'une autre religion, d'une autre civilisation, d'une autre vie.

Nous avons donc foi dans le dogme de la vie universelle du monde, qui s'alimente de la vie de tous les peuples, de toutes les castes, de tous les âges; nous croyons que la vie humaine, lorsquelle a consommé les aliments de certains climats, va se rajeunir dans d'autres où elle trouve une copieuse nourriture; que chaque âge passe, et que chaque transformation laisse quelque chose dont s'enrichit l'humanité, qui s'avance, embellie des présents de tous. Un génie exterminateur apparaît quelquefois, et le monde assiste au spectacle d'un peuple qui succombe à ses coups destructeurs; mais, de cette catastrophe, il sort, ou la liberté d'autres peuples, ou la découverte d'une vérité fécondante, ou la conquête d'une idée profitable à la masse commune du genre humain. Souvent, une croyance qui paraît se restreindre à de rares partisans, triomphe

de grandes forces et de pouvoirs formidables ; c'est que, lorsque sonne l'heure de l'opportunité, la Providence met la force au service du droit, et dispose les faits pour le triomphe des idées. Parfois encore, peuples, sociétés, formes, disparaissent aux sens externes ; c'est que la vie sociale, sous des formes nouvelles et par de nouvelles combinaisons, vient d'atteindre la période suivante de son développement, et que de nouvelles générations, douées d'une vie plus robuste, se préparent à figurer sur le même théâtre où d'autres ont péri.

Nous croyons aussi dans la progressive perfectibilité de la société humaine, dans l'enchaînement et la succession héréditaire des âges et des formes d'où naissent les événements, toujours cohérents, jamais isolés, même dans les occasions où leur connexion semble être cachée. Pour nous, ces paroles de Leibnitz sont une grande vérité : « Le présent, produit du passé, engendre à son tour l'avenir. »

Dieu nous garde d'accueillir la désolante idée de la détérioration continue de notre espèce, comme l'a formulé Horace : « L'âge de nos pères, pire que celui de nos aïeux, » nous a produits, nous qui valons moins que nos pères, » et qui, bientôt, donnerons naissance à une race plus » dépravée que nous. »

> Ætas parentum, pejor avis, tulit
> Nos nequiores, mox daturos
> Progeniem vitiosiorem.

Cette idée découvre l'imperfection de la philosophie païenne. Nous aimons mieux répéter avec un philosophe chrétien : « Les siècles modernes ont pour mission d'a- » vancer et de lutter, et si la parole de Dieu n'est pas » trompeuse, la loi d'amour et de justice ira se dévelop-

» pant et se réalisant chaque jour davantage; d'autre
» part, comme c'est en elle que consiste le perfectionne-
» ment de l'ordre moral, le progrès sera infaillible, parce
» qu'il deviendra la loi naturelle de l'humanité. »

Nous sommes si loin d'admettre la dégénération successive de la race humaine, que nous ne verrions pas volontiers revenir les temps d'Horace. Malgré tous les maux que nous éprouvons, malgré toutes les misères qui nous accablent, nous ne changerions pas l'âge présent pour les âges passés, sauf de courtes périodes de félicité passagère qui furent l'état exceptionnel d'un peuple, mais non la condition normale du monde. Quoiqu'une histoire universelle fît mieux ressortir la preuve de ce fait, celle d'Espagne suffira pour le démontrer.

Si nous ne craignions pas de faire de ce discours une dissertation philosophico-morale, nous exposerions comment nous entendons la conciliation du libre arbitre et de la prescience, et comment se conserve la liberté morale de l'homme au milieu des lois générales et immuables qui régissent l'univers sous l'action occulte de la Providence; mais ce n'est pas l'occasion de prouver; nous nous bornons à exposer nos principes, notre dogme historique. Après cette profession de foi, que nous avons jugée opportune pour faire connaître le point de vue sous lequel nous considérons l'histoire, nous croyons qu'il est temps de nous circonscrire à l'histoire particulière d'Espagne, objet de nos travaux, et de jeter un coup d'œil général sur chacune de ses époques, pour voir comment s'est formé, dans l'ordre matériel et politique, ce qui, aujourd'hui, constitue la monarchie espagnole.

II.

Si la structure de cet ensemble systématique de territoires, que nous appelons l'Europe, révèle le plan grandiose du Créateur pour la grande loi de l'unité dans la variété; si les divisions géographiques paraissent faites et combinées pour que, dans chacune d'elles, chaque société puisse trouver les conditions nécessaires à une existence propre; si, même dans l'hypothèse où l'Europe ne serait occupée que par un seul peuple, nous apercevions des tendances irrésistibles à la division de cette grande république en groupes distincts, aspirant à former chacun une nationalité séparée, qui ne découvre, dans la situation géographique de l'Espagne, la mission particulière qu'elle est appelée à remplir dans le développement du magnifique programme de la vie du monde? C'est la contrée la plus occidentale de l'Europe; enfermé par la nature entre les Pyrénées et les mers, divisé par des fleuves profonds et des montagnes très-élevées, que le grand architecte semble avoir tracées et placées lui-même, son territoire est fait en quelque sorte pour contenir autant de sociétés diverses, autant de peuples divers, autant de petites nations diverses, lesquels, cependant, doivent s'amalgamer en une seule et commune nationalité qui corresponde aux grandes limites par lesquelles, géographiquement, l'Espagne est séparée des autres grandes nations européennes.

Aussi, les premières migrations, qui, par différentes zones, vinrent peupler son territoire, à mesure qu'elles s'établissent à demeure fixe, contractent des habitudes et des occupations diverses, soit à cause de la variété du

climat et des productions de chaque contrée, soit à cause de la difficulté que le terrain présente pour maintenir des relations entre les familles qui se réunissent. Les intérêts locaux, divers, souvent hostiles, affaiblissent les liens sociaux entre la famille commune, tandis qu'ils rapprochent et unissent les habitants d'une même localité. Les groupes d'abord, les tribus ensuite, les peuples et les nations plus tard, se font la guerre, entraînés qu'ils sont, soit par la nécessité de s'étendre, soit par l'incompatibilité des intérêts, soit par des rivalités qui naissent toujours entre les peuples voisins, qui se traitent comme des étrangers, et qui semblent oublier leur commune origine. Mais, au milieu de cette diversité de tendances et de dispositions, il se conserve toujours un fond de caractère commun qui persiste inaltérable à travers les siècles; ni les guerres intestines, ni les dominations étrangères ne parviennent à l'éteindre; toujours vivace, il annonce qu'il deviendra le lien qui unira un jour les habitants du sol espagnol en une seule famille, gouvernée par un seul sceptre, sous une seule religion et une seule foi. Et lorsque, après le cours des siècles, cette destinée providentielle du peuple espagnol s'accomplit, l'Espagne alors conservant sa physionomie spéciale, sa vie se développe en sens inverse. Avant, au milieu du fractionnement et de la variété, un fond de caractère qui rappelait l'identité de l'antique origine et faisait présager l'unité future, se maintenait avec énergie; après, au milieu de l'unité, les peuples conservent leurs habitudes spéciales et primitives, et, avec le souvenir de ce qu'ils furent, les tendances à l'isolement passé. Avant, l'unité dans la variété; après, la variété dans l'unité. Peuple, toujours un et multiple comme sa structure géographique, et dont l'organisation particulière, fait que son histoire est

très-compliquée, et ne ressemble à celle d'aucune nation.

Et, cependant, quoique ses limites naturelles soient dessinées avec tant de relief, jamais peuple n'a souffert autant d'invasions. L'Orient, le Nord, le Midi, l'Europe et l'Afrique, tous successivement, se conjurent contre lui, mais, en revanche, aucun n'a opposé à la conquête une résistance aussi persévérante et aussi tenace. A force de constance et de patience, il finit par les user tous, et par vivre plus qu'eux.

La valeur, première vertu des espagnols ; la tendance à l'isolement, l'instinct conservateur et l'attachement au passé ; la confiance en son Dieu et l'amour de sa religion ; la constance dans les désastres et la résignation dans les infortunes ; la bravoure, l'indiscipline, fille de l'orgueil et de la haute, estime de soi-même, cette espèce de superbe qui, sans laisser, quelquefois, d'être profitable à l'indépendance collective, lui est ordinairement nuisible, parce qu'elle pousse trop à l'indépendance individuelle, germe fécond d'actions héroïques et téméraires, source abondante de guerriers intrépides, mais cause de disette de généraux habiles et capables ; la tempérance et la sobriété qui conduisent à l'indifférence pour le travail, toutes ces qualités font de l'Espagne un peuple singulier qui ne peut être jugé par analogie. Des écrivains très-remarquables sont tombés dans de graves erreurs, et ont porté sur elle des jugements inexacts, ne s'imaginant pas qu'il pût exister un peuple dont les conditions d'existence différassent presque toujours, quand elles ne sont pas contraires, de celles du reste de l'Europe.

Bien plus, comme si la Providence avait voulu mettre en saillie, de la manière la plus visible, la destinée spéciale de la Péninsule, elle a placé à côté du peuple le plus vif et le plus impatient, celui qui s'accommode le mieux de

ses vieilles coutumes ; à côté du plus difficile à contenter et du plus enclin aux nouveautés, le moins agité par les soucis de l'avenir ; de la nation la plus active et la plus mobile, celle qui aime le moins à se créer de nouvelles et factices nécessités ; comme si les deux peuples voisins, la France et l'Espagne, étaient destinés à contrebalancer la fougueuse impétuosité de l'un, par le calme froid de l'autre, ou bien à réveiller l'instinct stationnaire de celui-ci par l'anxiété innovatrice de celui-là. Combien de fois ce caractère compensateur des deux peuples les plus occidentaux de l'Europe, a fait sentir son heureuse influence sur la vie universelle de l'humanité !

Ce pays, néanmoins, habituellement inactif, lorsqu'il sort de sa modération naturelle, et, trop plein de vie et de force, déborde avec un élan d'impétuosité inaccoutumée, ce pays, disons-nous, domine et soumet d'autres peuples sans que rien puisse lui résister ; il découvre et conquiert des mondes, atterre, étonne, civilise à son tour, pour revenir s'enfermer dans ses anciennes limites, comme les fleuves rentrent dans leur lit après avoir fécondé, à la suite d'inondations, les campagnes d'alentour.

Mais l'attachement au passé n'empêche pas l'Espagne, quoique lentement, de suivre sa marche vers la perfectibilité ; obéissant à cette loi imposée par la Providence, elle recueille de chaque domination et de chaque époque un héritage profitable, quoique individuellement imparfait, qui se conserve dans son idiôme, sa législation et ses mœurs. Nous verrons ce peuple se faire semi-latin, semi-goth, semi-arabe, sa rude et naturelle indépendance primitive s'adoucissant avec la langue, les lois et les libertés communales des Romains, avec les traditions monarchiques et le droit canonique des Goths, avec les écoles et la poésie des Arabes. Nous le verrons entrer dans

l'arène des pouvoirs sociaux qui, au moyen âge, combattent pour dominer dans l'organisation des peuples. Nous verrons les sympathies d'origine lutter contre les antipathies de localité ; les immunités démocratiques contre les droits seigneuriaux, la théocratie et l'influence religieuse contre la féodalité et la monarchie. Nous le verrons secouer le joug étranger et se faire l'esclave de son propre roi ; conquérir l'unité matérielle, et perdre les libertés civiles. Nous verrons l'étendard de la foi flotter triomphant, et le fanatisme s'ériger un trône. Plus tard, nous le verrons s'instruire à l'école de ses propres malheurs, et marcher d'un pas rapide dans la voie de la perfection sociale ; amalgamer et fondre les éléments et les pouvoirs qui s'étaient crus incompatibles, l'instruction populaire et la monarchie, l'unité de la foi et la tolérance religieuse, la pureté du christianisme et les libertés politiques et civiles ; se donner enfin une organisation où se coordonnent toutes les prétentions rationnelles et tous les droits légitimes. Nous verrons se fondre en un symbole politique, et les traits caractéristiques de sa physionomie native, et les acquisitions que lui a values chaque domination ou le progrès de chaque âge. Organisation avantageuse relativement au passé, mais imparfaite encore en vue de l'avenir et de la destinée qui doit être réservée aux grands peuples selon les lois infaillibles de celui qui les dirige et les guide.

Comment l'Espagne a-t-elle passé à travers toutes ces modifications? Comment le peuple espagnol est-il arrivé à l'état dans lequel, aujourd'hui, il se présente à nos yeux? Comment s'est développée sa vie propre et sa vie relative? Jetons un coup d'œil général sur son histoire; examinons rapidement chacune de ses époques.

Traduit par A. Lacombe.

LES INFLUENCES.

PÈRE ET ARTISTE.

Monsieur Em. Desdemaines nous prie de publier *la Nouvelle* suivante avant de poursuivre la publication des *Haillons de l'Art.* L'un des personnages de cette nouvelle, devant jouer un rôle important dans le roman de ce jeune et déjà brillant écrivain.

I.

— Bon Dieu! ma chère, que de choses on oublie dans les boudoirs des jolies femmes!

— Quel objet avez-vous donc oublié chez moi, Gaston, — votre esprit?

— Non Diane, — mon cœur...

— Ah! fit Diane, en souriant, l'objet n'est pas aussi précieux que je le croyais d'abord. — Et vous venez le reprendre, votre cœur?

— Non; je venais, au contraire, vous supplier de le garder...

— Merci, mon cher, ce serait trop lourde charge. — Et puis, franchement, je n'aime point les haillons.

— Aimez au moins les artistes! — répliqua M. de Belmont avec un geste de dépit.

— Oh! je ne suis pas si exclusive!

— Et c'est là ce qui me désole ; je souffre de vous voir ainsi effeuiller une à une toutes les fleurs de l'amour.

— Qu'importe? Si une de ces fleurs s'est échappée de la corbeille, et a été cueillie par vous?

— Hélas ! je n'en ai respiré que le parfum !

— N'est-ce pas assez?

— C'est trop, si vous ne m'aimez pas, et trop peu si vous m'aimez... — Mais, vous ne m'aimez pas, les faits me le prouvent éloquemment.

— Oui, reprit Diane, en haussant les épaules, les faits sont éloquents comme des chiffres ou des banquiers, c'est-à-dire comme des imbéciles. — Connaissez-vous un vaudeville de M. Scribe, qui a pour titre : *La Haine d'une femme?*

— Que diable monsieur Scribe vient-il faire ici, ma chère?

— Dame! s'il est vrai que l'amour donne de l'esprit aux filles, il doit bien en laisser un peu aux garçons. — Devinez...

— Oh ! fit Gaston, en se rapprochant. — Je n'ose comprendre !

Diane se renversa gracieusement sur son fauteuil, joua avec ses dentelles, regarda avec une satisfaction coquette le bout de ses ongles nacrés, et mit tout ce qu'elle avait de voluptés agaçantes dans ce seul mot :

— Poltron !

— Est-ce que vous m'aimeriez un peu? — demanda Gaston avec effusion.

— Ma crainte, c'est de vous aimer... beaucoup. — Et si je ne vous ai pas fait cet aveu plutôt, c'est que j'ai deux grands principes. — Cela vous fait rire qu'une danseuse ait des principes?

— Non pas qu'elle en ait, — répondit de Belmont, — mais... qu'elle s'en vante !

— Cela prouve, très-cher, que j'ai le courage... de ma vertu. Et croyez-moi, c'est un courage bien rare aujourd'hui ; on se vante volontiers de folies qu'on n'a pas faites, qui oserait s'avouer coupable d'une bonne action ? Ah ! — poursuivit le charmant moraliste, — le vice a maintenant ses hypocrites comme la vertu. — Que voulez-vous ? La vertu est lourde et maladroite ; elle ne sait pas nager et a été engloutie dans un océan de lazzis ; le vice, lui, est léger et pimpant. Il a des formes, porte un blason et un habit de la meilleure coupe, est bien ganté, bien frisé et bien verni. Il a beaucoup d'esprit, il a du cœur... quelquefois... par hasard, quand il a oublié d'avoir de l'esprit. En un mot, le vice est un gentilhomme ; qui pourrait montrer des parchemins aussi vieux que les siens ? — La vertu est une roturière, coiffée d'un bonnet de coton et marchant avec des souliers éculés...

— Ce qui fait que tout le monde veut être gentilhomme, aujourd'hui, — répondit Gaston en riant. — Mordieu, ma chère, que la vertu sera étonnée d'entendre son oraison funèbre sortir de votre bouche ! — Et vos principes ?

— Le premier, c'est de ne jamais emprunter à mes amis ; je ne rends jamais ce que j'emprunte. Le second, c'est de ne jamais faire de mes amis... mes amants. Je leur veux trop de bien pour les ruiner !

— Voilà qui est bien charitable pour vos amants, et bien flatteur pour vos amis ! — Terpsychore a été calomniée, ma chère ; elle était vierge. Il est si facile pourtant de faire un faux pas en dansant !

— Chassée de toutes parts, — répliqua Diane avec dignité, — la vertu a trouvé l'hospitalité dans le cœur des danseuses !

— Comme elle a bien choisi son nid ! — Voulez-vous faire pour moi ce que vous avez fait pour la vertu ?

— Non, vous violeriez l'hospitalité. — Et puis, vous savez que mes principes s'y opposent ; vous êtes mon ami...

— Et vous avez peur de me ruiner ? — Oh ! je vais vous mettre à votre aise ; je suis ruiné déjà.

— Fat !.. Est-ce que vous avez possédé quelque chose ?

— Et mon ciseau de sculpteur, n'est-ce pas une fortune ? — Me permettez-vous de déposer ma fortune à vos pieds ?

— Écoutez, mes moyens me permettent de vous faire une aumône, — je vous prends sans votre fortune..... — Qu'on parle encore de la cupidité des danseuses ?

II.

Diane, il faut bien commencer par elle, puisqu'elle est femme, et un peu plus femme que les autres, en sa qualité de danseuse. — Diane avait alors vingt-deux ans. C'était une de ces folles déesses qui dansent leur vie sur un tapis de diamants, et font de l'Opéra un Olympe, dont les banquiers sont dieux. — Quand elles sont belles, les femmes se passent ordinairement d'esprit ; les amis de Diane disaient qu'elle avait, avec la splendide beauté d'un ange, l'esprit fascinateur d'un démon. Elle s'ignorait, d'ailleurs, profondément elle-même, et n'avait jamais osé descendre au fond de son cœur, (avait-elle un cœur ?) de crainte d'y trouver le repentir ou le remords. L'amour vrai lui faisait peur ; elle préférait, gracieux papillon, effleurer le calice de chaque fleur, aspirer un parfum, et, déployant ses ailes d'or, s'envoler vers d'autres fleurs.

— Gaston de Belmont était, lui, un assez beau garçon

de trente ans ; il se disait sculpteur, sans que personne voulût le prendre au mot, quoiqu'il eût fait déjà quelques œuvres remarquables, avait un habit fort élégant, qu'il avait oublié de payer, et une fortune beaucoup plus râpée que son habit.

Comment il s'était improvisé sculpteur ? — Par bon ton, peut-être, et comme d'autres se font poëtes, et aussi par soif de la célébrité.

Rêveur comme un poëte, qui ne traduit pas sa rêverie en vers, paresseux comme un lazzarone napolitain, il se chauffait voluptueusement aux rayons du soleil de l'art. A force de vivre dans l'intimité des grandes œuvres, il avait fini par aimer la sculpture, comme une maîtresse, et plus qu'une maîtresse, car il ne lui faisait pas d'infidélité. — Mais du jour où il aima Diane, l'art fut négligé; du jour où Diane lui appartint, l'art fut complétement abandonné.

III.

La danseuse n'était pas la première affection du sculpteur, mais c'était sa première passion; elle fut aussi son premier malheur. Il l'aima, comme aiment ces cœurs ardents qui vivent de la volupté, en attendant que la volupté les tue. — Il se méprit si complétement sur elle, qu'il prit pour l'effusion de l'âme, ce qui n'était chez elle que l'entraînement des sens.

Aussi, arriva-t-il que Diane fut étonnée de cette grande passion, mais n'en fut pas touchée. Elle ne s'était jamais vue aimer ainsi, et elle trouva cela si original qu'elle quitta — chose étrange ! — le monde interlope où elle avait vécu, pour suivre Gaston. Ceci acheva de tromper le

sculpteur, qui crut qu'elle l'avait compris ; c'était une erreur profonde ; l'esprit ne comprend rien des choses du cœur, et Diane n'avait que de l'esprit.

Fatiguée d'être ainsi posée sur un piédestal, lasse de cette adoration extatique, la danseuse s'ennuya ; et, à partir de ce jour, M. de Belmont fut perdu. — Rien n'est terrible comme une femme qui s'ennuie ; aussi fit-elle souffrir cruellement son amant. Il n'y avait pas six mois qu'elle vivait avec lui, que, non-seulement elle ne l'aimait pas, mais qu'elle le détestait ; elle le détestait de tout l'amour qu'il avait pour elle.

Ce fut pour Gaston une torture de tous les instants ; chaque pas, elle le froissait, le piquait de mille coups d'épingle. Gaston se faisait petit pour que l'orage passât et oubliât de l'atteindre ; mais c'était de la lâcheté sans profit. — Diane ne comprenait pas ce qu'il y avait de sublime dans cette passion qui grandissait en s'humiliant.

— Dites-moi, Gaston, lui dit-elle un jour, en comprimant un bâillement avec ses doigts. — Ne commencez-vous pas à être las, comme moi, de cette éternelle bucolique que nous récitons ensemble depuis un an ?

M. de Belmont la regarda avec inquiétude.

— Où voulez-vous en venir ? demanda-t-il.

— A ceci, mon cher, — reprit froidement la danseuse. Voilà trois cent soixante-six jours, année bissextile, que nous nous aimons ; c'est bien long, savez-vous ?

— Non pas, quand on les passe avec vous, Diane.

— Une banalité !.. — Vous vous ennuyez donc bien, que vous n'avez plus d'esprit auprès de moi, et que vous êtes obligé d'aller chercher vos compliments dans le répertoire galant de l'empire ? — Ah ! je ne vous en veux pas ; nos amours devaient finir ainsi, par un énorme bâillement. Combien d'autres commencent comme nous finis-

sons ! L'amour est un joli mot, voyez-vous, mais il ne faut pas que ce mot soit toujours prononcé par la même bouche. La note la plus mélodieuse fatigue, à la fin, quand elle sort du même instrument. — La ressource?.. — C'est de faire des variations sur le thème... — Mais, mon pauvre ami, vous n'êtes pas musicien !

Diane avait raison en ceci ; il y a cela de fatal dans toute grande passion, qu'elle est toujours la même, et ne sait point se transformer ; au bout de deux ans, elle devient monotone et radoteuse ; ce n'est plus qu'une jeune fille qui porte lunettes, est chauve, et tousse affreusement, en disant : je t'aime !

Gaston trembla en entendant ces paroles de la danseuse ; il savait bien que son roman approchait de son dénoûment, mais ce dénoûment, il en avait peur, et voulait le reculer à tout prix.

— Diane, fit-il en essayant un sourire, vous teniez beaucoup, n'est-ce pas ?.. à posséder cette parure que vous aviez admirée chez Froment-Meurice ; je vous l'ai achetée...

— Combien vous a-t-elle coûtée? demanda Diane avec indifférence.

— Qu'importait le prix, puisqu'elle vous convenait ? J'ai voulu l'avoir, et je l'ai eue, voilà tout.

Gaston ne disait pas que, pour satisfaire ce caprice de sa maîtresse, il avait foulé aux pieds sa dignité d'homme et sa fierté d'artiste. Cette parure que Diane avait désirée la veille, et qu'elle dédaignait aujourd'hui, lui avait coûté plus que de l'argent ; elle lui avait coûté des larmes de honte. Pour la posséder, il avait fait ce qu'il n'avait jamais osé dans ses pires moments de détresse ; le cœur saignant, et le front bas, il s'était présenté chez ses amis, et s'étaithumilié devant eux, implorant quelques pièces d'or, que ceux-ci avaient laissées tomber comme une aumône.

Ce qu'il avait souffert, ce jour-là, il serait impossible de le dire. Diane qui avait vu ruisseler, entre ses mains mignonnes, des fortunes princières, et qui avait épuisé des caisses inépuisables, fut peu reconnaissante à l'artiste de son présent.

—Mon ami, lui dit-elle froidement, vous faites des folies pour moi, et cela ne peut continuer ; votre fortune serait vite engloutie dans l'abîme de mes caprices.

A ce mot de *fortune*, Gaston sourit amèrement.

— Ne craignez rien, répondit-il. — Je voudrais pouvoir vous faire des sacrifices plus grands encore, si vous deviez m'aimer davantage.

— Eh ! ce sont précisément ces sacrifices que je refuse ! Depuis longtemps, déjà, je suis un obstacle à votre avenir ! et je ne veux pas que vous me le reprochiez...

— Voilà, observa M. de Belmont, voilà la première fois que vous vous montrez si préoccupée de mon avenir !

— C'est que je vois mieux aujourd'hui que je ne voyais hier ; l'amitié est plus clairvoyante que l'amour.

L'intention que la danseuse avait mise dans sa phrase, n'échappa point à M. de Belmont :

— Vous êtes cruelle, Diane ! dit-il doucement.

— Cruelle ? — En vérité, je ne vous comprends pas !

Gaston sourit, et garda le silence. Sa maîtresse semblait soutenir en elle-même une lutte intérieure ; au bout d'un moment, elle abaissa un regard froid sur M. de Belmont, et laissa tomber en les accentuant, ces paroles naïvement cyniques :

— Mon cher, vous n'êtes pas assez riche pour m'aimer !

L'artiste tressaillit et devint pâle ; il venait de comprendre tout ce qu'il y avait de cupides désirs dans la danseuse.

— Oh ! balbutia-t-il, vous êtes sans pitié !

La danseuse haussa imperceptiblement les épaules.

— Je vois bien, Diane — poursuivit l'artiste, en la caressant de la voix, — où vous désirez en venir. Vous regrettez votre ancien luxe, vos équipages et vos diamants... Eh bien, attendez un peu, je vous rendrai tout cela ; j'ai du talent, et je me sens assez fort pour conquérir une fortune...

— Du talent ? — répondit Diane qui voulut en finir d'un seul coup. — En êtes vous bien sûr ? Qu'avez-vous fait depuis un an ? Montrez-moi une œuvre qui prouve que vous êtes réellement un artiste...

Gaston baissa la tête avec accablement :

— C'est vrai ; vous m'avez été funeste en tout ; vous m'avez brisé le cœur, et m'avez enlevé jusqu'à mon amour pour l'art !

— Vous voyez bien, mon cher, qu'il faut que je vous quitte !

— Mais, malheureuse, que ferez-vous de notre enfant !

— C'est à cause de lui que je veux rompre avec vous ; il faut que cet enfant soit riche ; la pauvreté me fait peur pour lui, comme elle me fait peur pour moi-même. — Et quel avenir lui réservez-vous !

C'en était trop ; souffleté par cette femme qu'il avait tant aimée, Gaston eut honte de lui, et se redressa tout à coup sous l'insulte.

— C'est bien, Madame, dit-il froidement. Une homme comme moi ne doit pas s'abaisser plus longtemps devant une femme comme vous. — Vous voulez rompre les liens qui nous unissent ? Je vous remercie d'avoir pris une initiative, que pour mon honneur, j'aurais dû prendre depuis longtemps. — Adieu, Madame.

IV.

Diane partie, Gaston souffrit horriblement; mais il concentra sa souffrance en lui, et chercha une consolation dans son art. L'art le trahit comme l'amour, et cet homme eut au front une double couronne d'épines. — Quand il voulut reprendre son ciseau, il s'aperçut que le ciseau était devenu trop lourd pour sa main; alors, il pleura son talent perdu comme il avait pleuré sa maîtresse infidèle.

Chaque jour, il évoquait les pâles fantômes de son imagination, moulait harmonieusement sa pensée, l'ornait d'arabesques merveilleuses, la caressait pendant de longues heures. — Mais, quand il se réveillait, il voyait alors que le chef-d'œuvre ne vivait qu'en lui; il avait rêvé, voilà tout. — Le bloc de marbre n'était pas attaqué.

Toutes ces gracieuses figures qu'il avait admirées avec les yeux de l'âme, s'étaient tout à coup évanouies, et il ne restait des célestes apparitions qu'un vague souvenir, et une triste déception. Ce talent autrefois vigoureux, était devenu un talent inactif qui se nourrissait de fictions et vivait de métaphores; il craignait la réalité, comme les jolies femmes craignent la boue.

Ces luttes entre la pensée qui crée et la matière qui résiste, sont plus communes qu'on ne pense, et prêtent singulièrement au drame. Quel poëte a pu retracer, d'une manière complète, l'idéal qu'il avait conçu? La pensée s'affaiblit toujours en se matérialisant; on dirait que la matière se venge de l'imagination qui veut l'asservir, en l'amoindrissant. L'esclave se révolte et croit grandir, quand il a diminué le pouvoir de son maître.

Six années se passèrent ainsi dans ces luttes intimes. Un jour que Gaston s'était épuisé en efforts inouïs pour ciseler

sa pensée, pour lui donner une forme, le désespoir le prit tout à coup. Il jeta loin de lui, l'instrument rebelle, et se laissa tomber avec des pleurs de rage. — M. de Belmont était écrasé par la conviction de son impuissance; tombé de toute la hauteur de ses rêves, il se débattait, en vain, contre ces murailles de fer que Dieu a placées entre la pensée et l'expression.

Oh! murmurait-il, maudite soit la femme qui m'a tout pris, mon cœur, mon génie et mes espérances!

L'artiste allait renier son art, le martyr allait blasphémer le Dieu pour lequel il avait tant souffert, lorsque son oreille fut frappée par le bruit d'un sanglot. — Il leva la tête avec étonnement, et vit devant lui une gracieuse enfant qui pleurait en le regardant.

— Qui es-tu? demanda-t-il doucement.

— Je m'appele Madeleine, répondit l'enfant.

Et elle avança timidement une lettre. Gaston la prit et l'ouvrit; mais quand il y eut jeté un regard, il cacha douloureusement sa tête dans ses mains.

« Mon ami, disait cette lettre. — C'est la main d'une « mourante qui a tracé ces lignes; c'est le dernier effort « d'une vie qui va s'éteindre. Dans une heure, la femme « que vous avez aimée, et que vous avez maudite, ne sera « plus qu'un cadavre. Dieu lui a pardonné, par la bouche « du prêtre, le crime qu'elle avait commis contre lui; « serez-vous plus impitoyable que Dieu, et ne pardonnerez-« vous pas le crime qu'elle a commis envers vous?

« Ce pardon, vous ne pouvez me le refuser; car c'est ma « fille, la vôtre aussi, qui l'implorera pour moi... Ma fille! « — C'est là mon châtiment! — Je vais mourir, et elle res-« tera seule, sans secours. — Oh! cela est impossible, n'est ce « pas? Et vous ne voudriez pas me laisser emporter une telle « crainte dans la tombe? — Ce serait mourir deux fois!...

« Laisse-toi toucher par elle ; les enfants sont bénis de « Dieu ; il leur envoie de bonnes inspirations... Suis-la, « Gaston ; les mères sont éloquentes et peut-être.... ! »

La phrase restait inachevée ; la main de la malade s'était arrêtée, et n'avait pu soutenir la plume. — Cette prière qui s'élevait au milieu de l'agonie toucha profondément Gaston ; il regarda l'enfant avec attendrissement, et se fit conduire auprès de sa mère.

La pauvre femme avait dit vrai ; elle allait mourir. Quand elle vit le sculpteur, quelque chose comme un sourire de joie passa sur ses lèvres décolorées ; elle comprenait qu'il lui apportait un pardon. — En face de ce cadavre qui palpitait sous les étreintes de la mort, Gaston oublia tout, en effet. Il voulut voir le bonheur rayonner une fois encore sur ce pâle visage ; il prit l'enfant dans ses bras, déposa un baiser sur son front, et approcha ses lèvres des lèvres de la mourante, comme s'il eût voulu arrêter au passage tout ce qu'il y avait de pur dans cette âme qui allait s'envoler, l'affection maternelle ; ce double baiser était si éloquent, que la malade sentit qu'elle pouvait mourir ; sa fille était sauvée.

Elle s'endormit, souriante, de son dernier sommeil.

V.

Les grands sentiments naissent des grandes douleurs. Quand Gaston eut fermé les yeux à la morte, il s'enfuit dans son atelier avec la jeune fille. Il était père ! Sa vie allait avoir un but, puisqu'elle avait un devoir. Délaissé par sa maîtresse, repoussé par l'art, il se dit que l'amour paternel était le seul qui ne trompât point, le seul qui ne causât point de déception, puisqu'il portait sa récompense en lui-même.

Comment ce père qui, pendant huit ans, avait oublié qu'il était père, sentit s'éveiller en lui tout à coup, sans transition, une force immense pour aimer et pour se dévouer?

C'est là le mystère de la nature. Madeleine était si gentille avec ses blonds cheveux, qui ruisselaient, en désordre, sur son col si blanc! Elle était si gracieuse avec ses grands yeux rêveurs, qu'une larme venait parfois obscurcir! — Gaston trouva qu'elle lui ressemblait, — le fat! Et il la dévora de caresses. Il l'aimait déjà plus qu'il n'avait aimé son art, plus qu'il n'avait aimé Diane. N'était-ce pas son œuvre aussi, cette ravissante enfant? — Une belle statue pleine de sève et de vigueur! Quel ciseau eût pu tailler dans le marbre une telle merveille?

Ce père eut toutes les mille chatteries d'une mère; il en eut la tendresse câline et les instincts dévoués. Ce poëte, qui avait toujours plané sur les hauteurs, descendit sur la terre sans s'en apercevoir. Ce rêveur devint fou de la réalité. — Quel rêve pouvait, en effet, valoir cette céleste réalité? — Il se fit enfant avec cette enfant, il bégaya avec elle les mille niaiseries de l'ignorance. Ce fut une jouissance sans fatigue, comme elle était sans remords. — Quand il reportait ses souvenirs vers le passé, il prenait en pitié ses projets de gloire si longtemps caressés.

Ma gloire, c'est ma fille! pensa-t-il.

Il avait pour elle l'orgueil de Cornélie pour ses fils. A l'homme qui eût demandé au sculpteur : — Où sont vos œuvres? — Le père eût répondu, en montrant Madeleine, comme la fière Romaine montrant ses fils, et s'écriant : — Voici mes diamants!

Gaston avait jusqu'alors vécu de privations. Pauvre jusqu'à l'indigence, il souriait de sa pauvreté. Mais quand

on a un enfant, la pauvreté est un crime; on n'a pas le droit de lui imposer sa misère. — Pour Madeleine, il voulut devenir riche, et l'or acquit à ses yeux une importance énorme. Il eût voulu la couvrir de diamants, la charger de pierreries, avec le sublime mauvais goût d'un père. Il reprit son ciseau, et ne craignit plus d'échouer : ce que n'avait pu faire son génie, son cœur le fit. Sa main si lourde et si tremblante autrefois, avait maintenant une légèreté et une hardiesse merveilleuses.

La matière s'assouplissait sous ses doigts, comme si elle eût compris les projets de l'artiste, et se fût mise de moitié dans son dévouement. On a dit de l'amour qu'il faisait des miracles, et cela est vrai; surtout de l'amour paternel. Gaston se sentait tout-puissant.

Comment eût-il douté de lui? Madeleine était là, devant lui, qui lui souriait, et gazouillait ses notes les plus suaves. Sa fille, c'était sa muse et son inspiration. Tant que l'enfant jouait, le père travaillait; et l'un ne se fatiguait du travail, que lorsque l'autre était fatiguée du jeu. — Parfois, quand la tête du sculpteur se courbait sous la lassitude, quand sa main s'engourdissait, il allait à elle, déposait un baiser sur ce front si pur, et reprenait son ciseau, en chantant. Toute sa force était revenue.

C'est la dot de Madeleine que je prépare! — disait-il en souriant. — Et Madeleine avait huit ans!

Les amis de Gaston le raillèrent d'abord de prendre tant au sérieux son rôle de père; puis, ce dévouement si complet et si naïf les étonna et les toucha, — M. de Belmont se vengea d'ailleurs de leurs moqueries, en les forçant à l'admiration. Il leur ouvrit un jour la porte de son atelier; les fous entrèrent chez lui, le sourire sur les lèvres; mais le sourire disparut tout à coup pour faire place à la stupeur. — Au fond de l'atelier était une statue; cette statue repré-

sentait une jeune fille jouant avec une chèvre. C'était une création ravissante, pleine de grâce et d'harmonie; il y avait tant de naïveté dans les traits de l'enfant, tant de vigoureuse souplesse dans ses membres, tant de vérité dans sa pose, qu'un cri d'admiration s'échappa de toutes les lèvres.

Ces hommes ne pouvaient croire que cette œuvre était sortie des mains de Gaston.

— Ce n'est pas toi qui as fait cela? — demandèrent-ils.

— Non; répondit l'artiste avec orgueil : c'est ma fille!

Ils ne comprirent point cette admirable réponse, et s'éloignèrent en causant avec étonnement de ce génie qui venait de se révéler tout à coup.

Si nous disons aux lecteurs que cette histoire est une vérité, — nous croiront-ils? — Gaston de Belmont est aujourd'hui un des plus grands sculpteurs de France, et Madeleine une des plus belles femmes de Paris. — Voulez-vous connaître le véritable nom du héros de ce drame intime? — Demandez-le à l'Europe!

EMILE DESDEMAINES.

LE PERSONNALISME

OU LES ÉLÉMENTS D'UNE PHILOSOPHIE

PAR DON RAMON CAMPOAMOR (Madrid, 1856).

Il est difficile et très-difficile, dans les limites d'un article bibliographique, d'analyser l'œuvre de Campoamor. Si vous aimez la verve, l'esprit de bon aloi, les délicates plaisanteries, la critique, aux vives allures, point gourmée, de tous les vieux systèmes philosophiques, lisez-le, et vous rirez, sauf à réfléchir. Si vous aimez l'élégance et la sobriété, l'éclat, la vigueur et la précision, lisez-le, et vous éprouverez, comme moi, le plaisir d'une musique savante et mélodieuse. L'auteur, passé-maître dans la belle langue de Cervantes, est l'expression colorée, hardie, railleuse, de tout le bon sens espagnol.

Dans cette preste et charmante exécution des hommes et de leurs doctrines, a-t-il raison, toujours raison? Le plus souvent, à notre avis, surtout lorsqu'il se moque de ces intrépides argonautes qui, depuis des siècles, vont à la découverte des *causes* et des *substances*. Dans les broussailles de la philosophie, qu'il brûle sans pitié, mais non pas à la façon des inquisiteurs, avec un air sombre, il ne connaît, lui, que la *personnalité*, la *loi* et l'*objet*, ou la *relation* des *lois*. Dans cette voie, il a toutes nos sympathies; qu'il soit le bien venu.

Seulement, nous aurions voulu que, dans ces vagues élaborations de systèmes, dans ces tentatives désespérées

de l'esprit, il reconnût l'inquiète et nécessaire curiosité de l'homme qui, à tous les âges et dans la mesure de ses forces, sonde les abîmes de l'inconnu, pour résoudre le problème de la vie, pour découvrir la vérité. L'inconnu! ce livre mystérieux, dont chaque génération lit à peine quelques mots; la vérité! Où est-elle? Qui la possède? L'erreur est-elle partout chez nos aïeux? Et nous, leurs enfants, avons-nous le droit d'être fiers de notre savoir, ou, sans eux, que serions-nous? La vie est une; chaîne immense, dont les deux bouts se perdent dans l'infini, et dont chaque anneau est un *être ;* or, tout être concourt et produit. Le rire d'abord, soit; mais après, justice, et la justice, la voici : chaque homme, chaque génération, chaque peuple, est un ouvrier de la cité humaine. Nous abrégeons pour revenir à M. Campoamor.

Après l'avoir lu, nous avons regretté que son livre ne fût pas traduit en français, non-seulement parce qu'il agite avec une rare sagacité les questions les plus ardues, religion, philosophie, histoire, politique, mais encore, parce qu'il révèle, avec éclat, le mouvement intellectuel de la Péninsule.

Ne pouvant mieux faire, et dans le but de ménager à nos lecteurs une agréable surprise, nous allons traduire quelques passages détachés.

Foi de chevalier, je jure que je ne suis pas étonné que l'humanité ait toujours considéré les philosophes comme des espèces de *fous libres*. En vérité, jusqu'à présent, la philosophie n'a été qu'une démence, sans avoir même le mérite d'être amusante; la philosophie n'a été qu'une *migraine de trente siècles*.

Il y a plus de trois mille ans que les fauteurs de philo-

chologues, *conscience ;* les idéologues, *raison.* Aux abstractions de l'école d'Élée, s'opposa l'empirisme de Thalès ; à l'idéalisme de Platon, les formes sévères d'Aristote ; au néo-platonisme d'Alexandrie, l'empirisme d'Épicure ; au spiritualisme cartésien et au panthéisme d'Espinosa, le sensualisme du dix-huitième siècle ; à l'idéalisme allemand, le socialisme moderne. Dieu saint ! L'histoire de la philosophie serait-elle une loge de fous ?

Idéologues et empiriques, il y a vingt-quatre siècles que vous tracez parallèlement deux courants philosophiques, l'un qui se dirige à travers le monde de l'infini, l'autre qui se traîne au milieu de la nature extérieure, sans qu'ils se soient encore touchés en un seul point.

Vous autres, matérialistes, chantres de la mort, ne soyez pas surpris de la hauteur présomptueuse des idéalistes, ces don Quichottes de la philosophie. Quoique leur science se réduise à une gymnastique de l'esprit, cette occupation exerce la partie la plus noble de notre nature.

Vous ne voyez, vous autres, qu'une petite chose dans l'infini, tandis qu'ils voient toujours l'infini dans chaque petite chose. Dans l'horizon intellectuel de ces sublimes somnambules, Dieu lui-même pourrait être contenu, s'il n'était pas lui-même le contenant. Ces grands aventuriers de l'immortalité, peuplent de réalités les deux extrêmes de la vie, ces deux néants des myopes, ces deux rêves des empiriques. Dans la sphère de l'intelligence, je ne connais pas un seul partisan de la sensation qui pût servir d'accolyte dans l'église du panthéisme.

Et vous autres, idéalistes, hercules d'un bas-empire intellectuel, ne soyez pas trop fiers des conquêtes que vous avez faites dans vos voyages à la lune. Je ne suis pas de ceux qui croient que vos romans philosophiques valent moins que l'*Orlando furioso*. Non ; je suis idolâtre de la

métaphysique, science du beau absolu, du bon absolu et du vrai absolu. Mais, pour qu'on n'applique pas à vos systèmes le titre de l'ouvrage de l'Espagnol Francisco Sanchez : *Traité de la très-noble et très-universelle science de laquelle on ne sait rien*, il faut admettre, comme indispensable critérium de vérité, quelques faits du monde externe, comme la pomme de Newton, qui a fait Dieu plus grand que tous vos contes de fées, et la comète de Franklin, qui a immatérialisé la matière avec plus d'exactitude que cette idée hégélienne que vous faites circuler, je ne me rappelle plus comment, entre les sucs de la terre. Les empiriques, il est vrai, ont fait beaucoup de matérialistes ; mais, en revanche, avez-vous fait, vous autres, peu d'athées? La secte matérialiste est la branche de la philosophie qui a rendu le plus de services au genre humain et le plus contribué à son bonheur ; elle a inauguré l'esprit d'indiscipline contre les radotages dogmatiques de la Sorbonne ; elle a été la poudre qui a fait sauter les murailles de la féodalité, qui, enfin, a créé le *sens commun humain*, lequel, depuis Adam, était devenu le privilége d'une classe ou d'une individualité, comme une acquisition spéciale, comme une initiation mystérieuse.

Paix dans le camp de la science ! Et d'abord, avant de recommencer à nous exterminer, entendons-nous sur l'objet qui nous divise. Qu'est-ce que la *sensation ?* c'est la pensée opérant sur un fait. Qu'est-ce que la *raison ?* c'est la pensée opérant sur une idée. Qu'est-ce que la *conscience ?* c'est la pensée opérant sur *elle-même* : c'est-à-dire que la *sensation*, la *raison* et la *conscience* ne sont que des attributs, ne sont que des parties de l'esprit, du *moi*, de la personnalité, du sujet, qui est une entité unique, simple, indivise, concrète, infractionnable. La *sensation*, la *raison* et la *conscience* sont les trois côtés distincts d'un seul *moi*

véritable. Aspirer à ne voir qu'avec la raison, c'est vouloir regarder avec un œil ; prétendre juger le monde avec la *conscience*, c'est comme si l'on rêvait un voyage du milieu d'une prison ; vouloir marcher avec le seul appui de la *sensation*, c'est prétendre marcher avec un seul pied.

Séparer le complément du sujet, l'intégrité de l'esprit, en *idéologie*, *logique*, *esthétique*, *psychologie*, *ontologie*, *éthique*, etc., c'est faire une subdivision inintelligente et inintelligible que ne saurait disculper le respect pour une tradition absurde. La même raison qui fait diviser l'esprit en six parties, existe pour qu'on le fractionne en six cent mille.

L'*idéologie* est l'étude de l'*essence* des idées ; la *logique* est une analyse de l'intelligence ; l'*esthétique* est la science de la sensibilité ; la *psychologie* et l'*ontologie* sont la description et la science du sujet, de l'être ; l'*éthique* est l'examen de tout acte par rapport à la morale ; la *métaphysique*, en général, est la connaissance de l'entendement ; tous points de vue du *moi*, côtés différents d'un même sujet, rayons de lumière qui partent du même soleil.

Cette unité consciencieuse du *moi*, synthèse de tout le sensible et de tout l'intelligent, centre invisible où se confondent tous les sentiments et toutes les idées, est une substance simple, inanalysable, immatérielle, etc, etc.

Plaçons notre sentiment inductif, notre aiguille aimantée par Dieu, dans le centre de la science de l'absolu, de ce cercle tracé par les idéalismes rationnels et dialectiques de Platon et Hegel, par le psychologisme de Reid et l'empirisme de Bacon ; qu'arrive-t-il ? qu'à ce centre, à ce *parce que*, à cette idée dans la matière, à cette pensée de Dieu en fermentation, convergent, par le *sentiment*, Locke ; par le *consentement*, Descartes, et par le *pressentiment*, Espinosa.

Irradions le *parce que*, cet embryon confus de l'infini,

cette résonnance prophétique de notre destinée, et nous arriverons par le *sentiment* à la nature extérieure, à l'*existence*; par le *consentement* à la nature intime, à la *coexistence*, et, par le *pressentiment*, à la nature morale, à la *préexistence*.

Discourons maintenant, mais discourons la main sur le cœur; nous ne nous appuierons pas seulement sur la *sensation*, ces yeux sans talent, ni sur la *raison*, ce talent sans yeux. Non, non! La raison isolée, c'est l'araignée de notre nature, qui vit en se rongeant elle-même, etc., etc. Je bénis la raison, mais la raison lancée jusqu'à Dieu par le projectile du sentiment.

Si nous repoussons la certitude discursive, cette vérité de seconde main, cette évidence réchauffée, nous nous séparons avec plus de répugnance, c'est-à-dire avec plus de dégoût, de la base du sytème empirique, de cette vibration des sentiments qui, en définitive, conduit, en physique, à l'*atome*; en métaphysique, à la *sensation*; en théodicée, à l'*athéisme*; en ontologie, au *non-être*; en législation, à l'*utilité*; en droit public, à la *tyrannie*, et, dans le langage, à l'*éloquence du perroquet*. Je ne veux pas que la pensée soit la *digestion des impressions* de Cabanis, et que nos idées, par conséquent, soient une sécrétion organique du cerveau.

Chose qui paraît incroyable! Notre idée typique, ce sentiment, qui n'est que l'idée en incubation, le transparent mystère d'une nouvelle incarnation, se concilie même avec la manière de voir des philosophes de l'école théologique, la race la plus intolérante et la plus vétilleuse de toutes celles qui vivent de la pensée. Croyant, et comme Averroës, « qu'une proposition vraie en théologie peut-être fausse en philosophie, et *vice versa*, » je suis d'opinion que, faire une philosophie d'une religion, c'est faire une chose mau-

vaise de deux bonnes. Malgré cela, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que cette école, partout où elle passe, sème du sel sur le champ de l'intelligence. L'unique chose que nous concéderons, c'est que, si les matérialistes ont fait beaucoup de brutes, et les idéalistes un grand nombre de fous, les partisans de la foi n'ont pas laissé d'être les fauteurs d'une multitude d'imbéciles. Les philosophes de l'école théologique établissent l'insuffisance de la raison humaine; nous sommes d'accord; en conséquence, ils fondent leur système sur le *supernaturalisme*, qui est presque la même chose que notre *naturalisme;* celui-là est une révélation *officielle;* celui-ci, une révélation *organique*. Le *supernaturalisme* parle avec la raison de l'autorité, et notre *naturalisme* avec l'autorité de la raison. Nous remplacerons la foi *scolastique* par notre foi de *sentiment*. Le résultat est le même; seulement, au lieu d'une foi *imposée par obligation*, nous aurons une foi *demandée par besoin;* ainsi, notre foi, au lieu de descendre comme le *rayon*, s'élèvera comme la *prière*.

J'aspire à voir l'Eden par la raison *directe*, ce sixième sens moral que les amateurs nomment *les yeux de l'âme*, et j'abhorre comme un dégoûtant festin d'anthropophages les idées *réfléchies*; que signifient-elles en effet? c'est l'âme qui donnt de sa propre chair pour alimenter l'esprit.

Puisque nous avons un Dieu *inductif* par le sentiment, nous allons le faire *déductif* par la raison.

Mais entendons-nous bien; je *commence par*, je ne *pars pas de :* je commence par Dieu, pour commencer par quelque chose. Mais Dieu n'est rien, me diront les rationalistes; ce n'est que le spectre de votre conscience, une hypothèse de la raison, le personnage de votre fantaisie. Fort bien; je vous laisse avec votre *objet-cause* pour suivre mon *objet-effet*, moi qui ne cherche pas des principes,

mais des fins; moi qui, méprisant l'origine des causes, cherche la loi des effets; moi qui, ne trouvant analytiquement aucune vérité, ne veux chercher que la synthèse de tous ces mensonges de la double nature, la physique et la morale. Avec la permission des rationnalistes, je commence par ce premier mensonge nommé Dieu, spectre de ma conscience, hypothèse de ma raison et personnage de ma fantaisie.

Posons d'abord notre *credo* philosophique. Je crois, comme ma mère, que Dieu est un être infiniment bon, sage, juste et puissant. C'est là le Dieu *inductif*.

Poursuivons pour le faire *déductif*.

Comme Dieu est infiniment *bon*, il ne jouit pas tout seul en soi, quoi qu'il soit le comble de la félicité; mais il jouit par *irradiation* dans la félicité de l'être qu'il crée.

Et comme il est infiniment *puissant*, à peine, dans ses expansions ineffables, *désire-t-il le bien d'autrui*, que les créations germent du néant.

Et comme il est infiniment *sage*, les créations germent de son désir, douées de vie, de forme et d'harmonie.

Et comme il est infiniment *juste*, il a tracé dans les créations de larges voies de vertu, qui est la félicité, qui est le bien; et, sur les limites de ces voies, il a élevé des murs où les égarés viennent se heurter; ces murs sont le péché, la douleur, le mal.

Dieu désire le *bien d'autrui*; c'est là le motif et l'objet des créations. Dieu crée en *désirant*, et *harmonise* en créant; c'est là le mode et la forme de tout le créé.

Dieu, *personnalisme infini*, peut tout, excepté de créer un être aussi absolu que lui, parce que cette création s'absorberait en elle-même; aussi, dans la succession des temps, toutes les créations ont pour objet la formation du semi-Dieu, du *personnalisme relatif*.

La création, *ensemble suprême*, au moyen de l'amour et de la douleur, de l'attraction et de la répulsion, se particularise d'abord en planètes, puis en éléments, plus tard en espèces, enfin en individus, et, pour compléter sa destinée, termine son œuvre par la formation de l'homme, le représentant de la personnalité complète, l'*unité suprême*. Voici la loi des créations : se développer depuis l'embryon jusqu'au déterminé, depuis l'universel jusqu'au particulier, de la totalité à l'unité, de l'objet au sujet, et, enfin, depuis le *chaos*, pluriel de tous les singuliers, jusqu'à l'homme, singulier de tous les pluriels.

Telle est, en un mot, notre formule de la grande énigme :

De l'ensemble suprême,
A l'unité suprême.

Il faut bien s'arrêter, pour aujourd'hui du moins ; car, malgré notre promesse d'être bref, il est probable que nous emprunterons d'autre citations à M. Campoamor. La lecture de son livre a tant de charme, qu'on nous pardonnera d'allonger notre plaisir et, sans doute, celui de nos abonnés. Cela ne veut pas dire que son opinion soit toujours la nôtre ; non certainement. L'auteur est un aimable et vigoureux éteignoir des lampes fumeuses de la scolastique, des rêvasseries allemandes, du mysticisme et de toutes les variétés du pur spiritualisme ; mais a-t-il découvert le gaz, ou mieux la lumière électrique qui doit éclairer les profondeurs du problème de la vie ? nous ne le croyons pas. Il réhabilite la matière, et lui adresse même un hymne magnifique ; mais il maintient la distinction de l'esprit et de la matière, et cette distinction l'enchaîne au rivage du passé.

A. Lacombe.

GÉOLOGIE DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Ce n'était qu'à la suite de voyages hérissés d'obstacles et de difficultés, s'aplanissant, s'effaçant au fur et à mesure, que le néophyte recevait l'initiation aux mystères d'Isis; la Sainte-Wehme imposait à ses novices de semblables pérégrinations avant de leur confier la rose et le poignard, symboles de la terrible association. Il n'est pas jusqu'à la franc-maçonnerie, tombée des fiers tailleurs d'images du moyen âge aux bourgeois actuels, qui n'exige ce périple du profane pour devenir apprenti, de celui-ci, pour passer compagnon, et enfin, de ce dernier, pour s'élever au grade de maître.

Le prêtre d'Egypte, le rose-croix de Bohême et les enfants d'Hiram n'avaient et n'ont d'autre but, en prescrivant cette épreuve, que de formuler une grande vérité : la science est loin de l'homme, et, sans braver bien des fatigues, l'homme ne saura point son secret.

La terre est une Isis aussi mystérieuse, aussi impénétrable que la divinité des Pharaons ; pour soulever tous ces voiles, pour mettre à nu les ressorts cachés de son anatomie, il faut escalader les montagnes, fouiller les cratères éteints, s'enfoncer dans les galeries de mines, à des pro-

fondeurs immenses ; il faut, d'un pôle à l'autre, et sous chaque zone, étudier les diverses couches du sol avec les divergences qu'elles présentent suivant leur latitude ; il faut en un mot obéir à la voix qui vous crie :

— Marche, marche encore, marche toujours ! la route est longue, ardue, mais la vérité est au bout

Cette voix, je l'ai entendue et je lui ai obéi ; elle n'a pas cessé de résonner à mon oreille, et, de nouveau, j'écouterai son appel, explorant, analysant tout, mêlant aux observations des autres les miennes, grossissant de mes humbles glanes la gerbe commune, heureux si, de ces peines bravées, de ces lassitudes vaincues, de ces labeurs accomplis, il ressort pour mes lecteurs un enseignement agréable, une utile récréation.

On comprendra mieux, je l'espère, la géologie de l'Amérique du Sud, en trouvant au début de cette étude circonscrite à une localité, un précis rapide des variations et des progrès de la science géologique en général. Ce résumé historique jalonnera, en quelque sorte, la ligne que je me propose de suivre dans mes appréciations.

« La forme d'une côte, nous dit le savant Lyell, la » configuration intérieure d'un pays, l'existence et l'étendue des lacs, des vallées et des montagnes, peuvent » être attribuées à quelque action ancienne de tremblements de terre et de volcans. A ces convulsions éloignées, peuvent aussi se rattacher, d'une manière distincte, la fertilité actuelle de certains pays, la stérilité de » quelques autres, l'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer, le climat et diverses autres particularités. »

Il est donc possible que, de la structure géologique d'un pays, comme de sa position géographique, dépende sa richesse, puisqu'à cette structure se rattache, en certains cas,

l'excellence de ses produits, et partant la valeur de son commerce. De plus, il existe une intime corrélation entre la connaissance géologique d'une contrée, et les sciences physiques à l'application ou au développement desquelles cette contrée offre un libre champ. Enfin, si le témoignage des monuments géologiques est souvent incomplet, il a, en revanche, l'inappréciable avantage d'être à l'abri de l'erreur.

A la fin du dix-huitième siècle, du vivant de Werner, il fallait, suivant Desmarets, ranger la géologie dans le domaine de la géographie physique; les savants prétendaient découvrir, au moyen de cette science, l'origine de la terre, lorsque le naturaliste anglais. J. Hutton, publia sa *Théorie de la terre* et rendit à la cosmogonie ce qui lui appartenait, en déclarant la géologie étrangère « aux questions relatives à l'origine des choses. »

Le sujet est trop grave pour que j'hésite à remonter le cours des âges jusqu'aux époques les plus reculées d'où un rapide aperçu cosmogonique nous ramènera à sa conséquence naturelle qui est la géologie.

Les savants de l'Inde et de l'Égypte, brahmans et prêtres, attribuent, d'un commun accord, la création du monde à un être infini, omnipotent et de toute éternité, qui a plusieurs fois détruit et recréé la terre et ses habitants. Les lois de Manou contiennent un exposé de ces alternatives de destruction et de reproduction.

Cette théorie a deux origines :

1° Des traces évidentes et palpables des révolutions anciennes, qui ont eu lieu sur tous les points de la surface de notre planète.

2° Des débris d'animaux marins immergés dans les couches solides du globe. Ce dernier phénomène était connu des prêtres égyptiens qui mentionnent la décou-

verte de coquilles marines aux flancs des montagnes, et, à de grandes profondeurs, sous les plaines.

Les déluges et les éruptions volcaniques, ces deux puissantes manifestations de l'eau et du feu, sont, à la surface du globe, les principaux agents de destruction.

Le grand déluge des Chinois, sous le règne de Yaou, l'auteur du *Chan-Haikling*, description imaginaire de l'univers, deux mille ans avant l'ère chrétienne, a été souvent confondu avec le déluge universel dont parle l'Ecriture sainte; mais, si nous en croyons Davis, les mandarins du céleste empire ne regardent eux-mêmes ce déluge que comme une inondation partielle qui a détruit leurs demeures et bouleversé leurs champs, sans anéantir pour cela l'espèce humaine Ce désastre fut l'occasion de solennelles actions de grâce rendues au grand Yu, pratique superstitieuse que M. de Humbold retrouve à Cumana, après le tremblement de terre de 1766.

« De grandes pluies, accompagnées de convulsions souterraines, avaient précédé une saison d'une extraordinaire fertilité; les Indiens, obéissant à d'antiques préjugés, célébrèrent, par des fêtes et des danses, la destruction du monde et l'époque prochaine de sa régénération. »

Les diverses sectes de la Grèce nous ont redit sur ce point l'opinion des prêtres égyptiens.

Dans Orphée, Plutarque nous les montre évaluant la durée du grand cycle de l'existence actuelle à cent vingt mille ans; d'autres la portaient à trois cent mille, et Cassandre, à trois cent soixante mille.

Le Timée de Platon nous apprend que les Egyptiens croyaient le monde soumis à des déluges et à des conflagrations périodiques.

Les Stoïciens reconnaissaient, d'accord avec Épictète, leur chef :

1° Le cataclysme ou déluge, genre de destruction qui anéantissait l'espèce humaine, les animaux et les végétaux;

2° L'*ecpyrosis* ou conflagration qui amenait la disparition radicale du globe lui-même.

L'opinion que la terre avait subi différentes dissolutions, une fois admise, il devenait naturel d'en déduire la destruction et la création à nouveau de l'humanité, après chaque cataclysme.

La théorie de Pythagore, sur la ruine et la reconstruction du monde, est beaucoup plus philosophique que les systèmes des sectes orientales ou égyptiennes. On en peut juger par ce passage d'Ovide analysant le dogme de la métempsycose :

« Rien ne meurt dans ce monde; les choses ne font que » varier et changer de forme. *Naître*, signifie simplement » qu'une chose commence à être différente de ce qu'elle » fût auparavant; *mourir*, veut dire qu'elle cesse d'être la » même chose. Cependant, quoique rien individuellement ne conserve longtemps la même forme, le tout » reste constant dans son ensemble. »

Il n'est pas inutile d'emprunter à la même source les phénomènes naturels, reconnus par Pythagore et proclamés dans son enseignement :

« 1° La terre ferme a été convertie en mer.

» 2° La mer changée en terre; des coquilles marines » gisent loin de l'Océan, et l'ancre a été trouvée au sommet » des montagnes.

« 3° Des vallées ont été creusées par des eaux courantes, » et des inondations ont entraîné des montagnes jusqu'au » fond de la mer.

» 4° Des marais ont remplacé des terrains secs.

» 5° Des terrains secs ont été envahis par des eaux » stagnantes.

» 6° Des tremblements de terre ont tari certaines » sources et en ont fait jaillir d'autres.

» 7° Les eaux de quelques rivières sont devenues » amères.

» 8° La formation de quelques deltas et de certaines » alluvions nouvelles a donné lieu à l'agrégation de plu- » sieurs îles.

» 9° Des presqu'îles se sont détachées du continent et » ont formé des îles.

» 10° Certains pays ont été submergés par l'effet de » tremblements de terre. Buris et Hélice, deux villes de » la Grèce, ont été ensevelies dans la mer où on les voit » encore avec leurs murailles inclinées.

» 11° Trézine, dans le Péloponnèse, offre l'exemple » d'un autre phénomène : celui de la transformation de » plaines en collines, sous l'influence de l'air comprimé, » cherchant à s'ouvrir un passage.

» 12° Il est des sources dont la température varie sui- » vant les époques, et d'autres dont les eaux sont inflam- » mables.

» 13° Certains courants ont le pouvoir de pétrifier et » de convertir en marbre les corps qu'ils touchent.

» 14° Il existe des sources et des lacs dont les eaux » exhalent des émanations délétères ou possèdent des » propriétés hygiéniques très-efficaces.

» 15° Certaines îles et certains rochers, tels que les » îles Cyanées et Délos, ont fini, après avoir été flottants » et sujets à de très-violents mouvements, par rester sta- » tionnaires et fixes. »

Aristote, en adoptant les idées de Pythagore, va jusqu'à regarder les catastrophes accidentelles comme contribuant,

chacune dans la mesure de son importance, au cours ordinaire et régulier de la nature. Il dit, et son opinion est pour moi d'un grand poids :

« Le déluge de Deucalion, qui n'affligea que la Grèce, » et notamment la contrée nommée Hellade (aujourd'hui » la Thessalie), fut occasionné par le débordement du » fleuve Pénée, à la suite d'un hiver pluvieux. Ces hi- » vers, revenant à certains intervalles, ne se reproduisent » pas toujours aux mêmes lieux. »

Et il ajoute pour conclure :

« Comme le temps ne périt jamais, et que l'univers est » éternel, la terre et notre monde n'ont pas toujours » existé ; du reste, le temps modifie tout. »

Jusqu'alors, les savants estimaient qu'après chaque grande catastrophe, les mêmes espèces d'animaux se reproduisaient, et Sénèque formule cette opinion quand il dit :

« Tous les animaux seront recréés, et l'homme, affran- » chi du crime, sera rendu à la terre. »

Une tradition arabe semble faire exception à la croyance stoïcienne. Elle est rapportée par le savant maronite Abraham Ecchellensis, dont on ne saurait contester l'autorité, dans le *Synopsis philosophiæ Orientalium*, et renferme l'idée de la création de divers genres et de nouvelles espèces.

L'opinion de la secte des gerbanites paraît concorder avec la tradition arabe que je viens de citer.

Strabon développe longuement la solution trouvée par Eratosthènes, l'*arpenteur de l'univers*, à ce problème, l'un des plus difficiles de la géologie : comment expliquer la présence de coquilles marines à l'intérieur de hautes montagnes situées loin de la mer? Après avoir énoncé le système de Xanthus de Lydie et combattu l'hypothèse

de Straton le physicien, le célèbre géographe conclut en émettant un sentiment incompris et repoussé jusqu'à nos jours :

« Ce n'est pas parce que les terres, couvertes par les » mers, furent originairement de hauteurs différentes, que » les eaux se sont élevées ou abaissées, ou retirées de cer- » tains lieux pour en inonder d'autres ; la vraie raison » de ces divers phénomènes, est que la même terre tantôt » s'élève, tantôt se déprime, et que la mer, obligée de » suivre ces fluctuations, ici franchit ses bornes, et là » rentre dans ses limites. C'est donc au sol que doit être » attribuée la cause dont il s'agit, soit au sol qui forme le » fond de la mer, soit à celui qu'elle inonde parfois. Le » premier, néanmoins, étant par son humilité, moins » résistant que l'autre, on conçoit aisément qu'il soit sujet » à des altérations plus promptes, et joue le principal » rôle dans l'accomplissement des phénomènes. Il con- » vient de tirer nos explications de choses qui tombent » sous les sens et, comme les déluges, les tremblements » de terre, les éruptions volcaniques et les soulèvements » spontanés de terrains sous-marins, se reproduisent en » quelque sorte tous les jours. »

Ce n'est donc pas une doctrine nouvelle que d'admettre le centre de la terre comme un vaste réservoir d'air et de feu devant déterminer des accidents volcaniques plus ou moins terribles. Ce n'est donc pas une doctrine nouvelle que de considérer les volcans comme des soupapes de sûreté, et de croire que les convulsions, dont sont précédées ou accompagnées les premières éruptions, dépassent incomparablement en énergie et en dangers celles qui peuvent survenir après que la nature a ouvert des issues à la souterraine ignition.

Les Druides, on le sait, avaient érigé en dogme l'immor-

talité de l'univers, destiné, suivant eux, à survivre aux catastrophes terrestres résultant de l'eau et du feu.

Toutes ces intelligences inquiètes avaient, à grands frais de patience et d'application, étudié les révolutions des corps célestes et sondé les mystères des trois règnes de la nature, déjà vulgarisés du temps de Pline ; mais aucune, même à l'aide de conjectures, n'était remontée à l'ancienneté, soit de la race humaine, soit des animaux ou des végétaux contemporains, pour y rechercher des espèces qui auraient pu provenir d'un ancien monde organique. Aussi, chez ces philosophes, ne trouve-t-on rien de l'histoire primitive du globe.

II.

Dans le grand ébranlement qui suivit la chute de l'empire romain, les Sarrasins héritèrent des sciences physiques, et c'est sur eux, que, plus tard, l'Europe a reconquis ce dépôt sacré, dont l'existence avait été souvent menacée. Ainsi, vers le huitième siècle de notre ère, Al-Mamoun, fils du fameux Haroun-al-Raschid, eut à lutter violemment contre les prophètes de l'islamisme qui, invoquant le nom de Mahomet, proclamaient la nécessité, pour les musulmans, de s'en tenir à l'étude exclusive du coran.

Les ouvrages de cette époque ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; mais un petit livre d'Avicenne, publié au dixième siècle, a traversé toute une éternité d'ignorance religieuse, de superstition barbare, et voici ce qu'on y lit :

» Les montagnes sont dues, les unes à des causes essentielles, tremblements de terre par lesquels le sol se trouve bouleversé, soulevé, et les autres à des causes accidentelles, comme l'excavation produite par l'eau,

» phénomène qui, en ouvrant des cavités, rend saillants
» et proéminents les terrains d'alentour. »

Ce fut à cette même époque qu'Omar-el-Aalem constata, sur plusieurs points du globe, la retraite de la mer, observation reprise par Pallas, plusieurs siècles après. La théorie d'Omar, en opposition avec certains passages du Coran, contraignit son auteur à s'exiler de Samarcande où les ulémas scandalisés criaient au sacrilége, le prophète ayant dit :

» La terre a été créée en deux jours, et sitôt après sa formation, Dieu a placé les montagnes à sa surface. »

Mahommed Karwini, dans un manuscrit arabe, développe avec infiniment d'esprit la série de métamorphoses subie par chaque contrée qui, d'un siècle à un autre, devient méconnaissable.

Au commencement du seizième siècle, l'attention des savants commença de se porter sérieusement sur les phénomènes géologiques. Léonard de Vinci, passé maître en hydraulique comme en peinture, reconnut, en surveillant l'exécution de divers canaux en Italie, que la vase des rivières avait enduit l'extérieur et pénétré au dedans des coquilles fossiles, alors qu'elles reposaient au fond de la mer, près du rivage.

En 1517, des fouilles pratiquées aux environs de Vérone, amenèrent la découverte de curieuses pétrifications dont la spéculation s'empara. Jérôme Fracastor, après mûr examen de ces pétrifications, déclara que les coquilles fossiles qui y étaient mêlées, avaient toutes appartenu à des êtres animés ayant vécu jadis, et s'étant multipliés là où se trouvaient alors leurs dépouilles. A l'opinion qui attribuait leur enfouissement au déluge biblique, il répondit que cette inondation, causée par les eaux fluviales et les pluies, avait duré trop peu de temps pour

opérer un pareil déplacement de ces corps, et qu'en admettant, avec la Genèse, le transfert par les eaux des coquilles à d'immenses distances, il resterait à expliquer leur présence dans l'intérieur des montagnes, les vagues ayant dû les disséminer à la surface du sol.

Les passions humaines, complices du fanatisme religieux, ne permirent pas la solution d'un problème aussi logiquement élucidé, quoique de nouvelles découvertes au sujet de la structure des fossiles et de leurs analogues vivants, fusent venues corroborer l'opinion de Fracastor. A cette époque, les moines ne pouvaient ainsi lever le boisseau et laisser rayonner la vérité, « eux qui, durant cinq cents ans, surent compter l'heure fatale à laquelle l'extermination de notre planète devait s'accomplir, tout en conservant la jouissance paisible des riches concessions de terres, qu'ils se faisaient léguer en vue de cette prochaine fin du monde. »

Puis, la discussion scolastique sur la nature réelle des débris organiques fossiles, eut trop souvent pour résultat le sacrifice d'idées, raisonnables et justes, à d'extravagantes propositions. Toute théorie, pour bizarre et subtile qu'elle fût, eut ses partisans ; c'est dire avec quel acharnement on combattit les lumineux aperçus de Fracastor.

Andréa Matthioli, dans ses *Commentaires de Dioscoride*, adopta l'opinion de l'Allemand Agricola, que la fermentation de la matière grasse, sous l'action de la chaleur, engendrait des formes organiques fossiles.

Gabriel Fallope, dans un traité *ad hoc*, déclara les fossiles des concrétions terrestres.

Michel de Mercado, créateur du cabinet de métaux et de fossiles du Vatican, et Olivier de Crémone, considérèrent ces épaves antédiluviennes comme de simples jeux de la nature.

Cependant, en 1552, bien qu'imbu des idées contemporaines, Jérôme Cardan n'hésita pas à déclarer, dans son *Traité de rerum varietate*, que, d'après la Bible, les fossiles indiquaient, de toute évidence, l'ancien séjour de la mer sur les montagnes.

André Césalpino, en 1597, émit dans son livre, *De metallicis*, l'opinion que les fossiles, abandonnés par la mer, s'étaient pétrifiés lors de la solidification du sol.

L'année suivante, les *Dies Caniculares* de l'évêque Siméone Majoli, présentèrent les fossiles comme vomis sur terre par des explosions volcaniques, ce qui a servi de base à la théorie de Hooke, de Lazzaro Moro, de Hutton et de leurs sectateurs.

Deux ans plus tard, Impériali se déclara en faveur de l'origine animale de ces corps.

En 1580, Bernard de Palissy, aussi grand physicien que la nature seule puisse en former, comme l'a dit Fontenelle, osa le premier soutenir à Paris que les débris de fossiles des testacées et des poissons avaient jadis appartenu à des animaux marins oubliés par la mer en se retirant.

Fabio Colonna, tout en attribuant au déluge de Noé l'origine des fossiles, réfuta ingénieusement dans son *Minus cognitarum rariorumque stirpium descriptio ; itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus*, publié à Rome, en 1616, l'absurde théorie de Stelluti, qui qualifiait d'argile le bois fossile et les ammonites, et démontra péremptoirement la présence 1° de l'empreinte, 2° du moule, et 3° des débris de la coquille elle-même.

Un ouvrage du Danois Stenon établit, en 1669, la primatie de l'école italienne dans les recherches géologiques : on y trouve défendue l'hypothèse que, avant la formation des montagnes, la terre était habitée.

L'année suivante, Scilla plaida la cause de la tradition rabbinique.

Il serait fastidieux d'énumérer les disputes soulevées à ce sujet par tous les théologiens de l'époque, italiens, allemands, français, anglais, etc.; toujours est-il que celui qui émettait une proposition tant soit peu contraire à la lettre de l'Écriture, était aussitôt anathématisé, sous la grave accusation d'incrédulité à l'endroit des livres saints.

Après Fracastor, la science, loin d'avancer, subit une impulsion rétrograde durant près d'un siècle et demi. Dès l'année 1676, cependant, on avait prouvé l'impuissance des cataractes diluviennes à transporter des corps pesants sur le sommet des montagnes, et l'impossibilité, pour certains animaux, les testacées de mer, par exemple, de vivre dans les eaux du déluge, les grandes pluies ayant dû étendre, au point de l'annihiler, la salure maritime.

Dom Quirini, le premier, s'était élevé contre l'idée d'un déluge universel.

Le docteur Robert Plot, professeur de chimie à l'Université d'Oxford, assigna pour origine aux fossiles, dans son *Histoire naturelle du comté d'Oxford*, une vertu plastique, latente, et propre à la terre.

Sans se prononcer, Martin Lister, en 1678, vit dans les fossiles une représentation d'animaux perdus, et prit l'initiative pour la construction d'une carte géologique régulière.

Mais la voix qui eut le plus de retentissement, à la fin du dix-septième siècle, fut celle de Leibnitz, qui s'exprime ainsi dans sa théorie de la formation de la terre :

» Le globe, à l'origine, était une masse lumineuse brû-
» lante qui, depuis sa création, s'est constamment re-
» froidie. Lorsque la croûte extérieure de ce globe eut
» perdu assez de sa chaleur pour que la condensation

» des vapeurs pût avoir lieu, ces vapeurs formèrent un » océan immense qui submergea les plus hautes mon- » tagnes, et environna la terre de toutes parts. En passant » de l'état de fusion à l'état solide, la croûte dut prendre » une forme vésiculeuse, caverneuse, et les déchirures, » qui s'y étaient déclarées en plusieurs endroits, ayant » permis à l'eau de se précipiter dans les cavités sou- » terraines, il en résulta l'abaissement du niveau pri- « mitif.

» C'est à la rupture de ces vastes cavernes qu'ont été » attribués la dislocation et le dérangement des couches » dont Sténon a fait mention, ainsi que les mouvements » violents éprouvés par les eaux supérieures, et les vastes » inondations, conséquences de ces grands mouvements.

« Les eaux, dans les intervalles de tranquillité qui suivi- » rent, déposèrent les matières sédimentaires qu'elles » tenaient en dissolution, et ce furent ces dépôts qui cons- » tituèrent les diverses couches de pierre et de terre qui » forment l'écorce de notre globe.

» On peut donc attribuer aux masses primitives une » double origine : l'une due au refroidissement de matières » en fusion, et l'autre à la concrétion résultant d'une solu- » tion aqueuse. »

Hooke a développé cette opinion que diverses espèces sont particulières à certains lieux et ne se rencontrent pas ailleurs. Le monde savant reconnaît aujourd'hui cette allégation juste et vraie pour tous les règnes de la nature. Or, si l'on rencontre en un lieu les vestiges d'un être quelconque, c'est que cet être y a vécu. La nature d'ailleurs, comme le soutient Hooke avec raison, n'a jamais procédé par imitation, et tous les fossiles sont bien des reproductions fidèles et réelles d'espèces vivantes ou éteintes, mais ayant vécu.

Le rétablissement du système de Strabon qu'avait à cœur le célèbre mathématicien anglais, et les développements qu'il lui a donnés, ont considérablement contribué aux progrès de la science moderne. Il démontra que le soulèvement du fond de la mer, l'abaissement et la submersion des continents, et la plupart des inégalités de la surface du globe, pouvaient s'expliquer par l'action de ces causes souterraines.

Par une contradiction moins rare qu'elle n'est étrange, la théorie diluvienne de Robert Hooke est en opposition avec les dogmes fondamentaux de sa croyance ; son adhésion aux errements de Stenon donne un démenti à ses principes : preuve éclatante de la difficulté qu'ont les meilleurs esprits à décider entre l'erreur et la vérité.

En 1692, Jean Ray adopta quelques-unes des idées de Hooke, son contemporain et son ami, dans ses trois dissertations sur le chaos, la création, le déluge et l'embrasement futur du monde. Il admit que les tremblements de terre, lors de la création, avaient été les causes secondaires de la séparation de la terre et des eaux et de la concentration de ces dernières en un seul et même lieu ; mais il posa en principe que le déluge était la conséquence d'une modification dans le centre de gravité de notre planète.

Empruntée à l'italien Alessandro degli Alessandri, cette opinion a été reproduite et savamment développée, plus d'un siècle après, par Bernardin de Saint-Pierre.

Le système de Ray, comme celui de Hooke, n'est en somme qu'une lutte inconciliable d'idées surannées et d'idées nouvelles ; à chaque page, la théologie, à son déclin, y combat la physique naissante ; et pourtant, je dois le dire à leur éternel honneur, Ray, Hooke, et aussi Woodward, l'auteur de l'*Essai sur l'histoire naturelle de la terre*,

sont les précurseurs de Newton : ce n'est pas encore le génie, mais ils l'annoncent.....

Woodward, en effet, étendit les connaissances de ses contemporains au sujet de la structure terrestre. Par malheur, son désir de concilier ses observations scientifiques avec les traditions de la Genèse, gêna son essor et lui interdit les développements vastes et lumineux qu'on était en droit d'attendre de lui.

Thomas Burnet, dans sa *Telluris theoria sacra* et son *Archæologia philosophica seu Doctrina antiqua de rerum originibus*, prétendit qu'avant le déluge, la terre, sans montagnes, sans vallées et sans mer, jouissait d'un printemps perpétuel.

On sait qu'à cette époque, divers commentateurs de l'Ecriture plaçaient le jardin de la création, séjour de nos premiers parents, au-dessus des nuages, dans la région moyenne de l'espace qui sépare la lune de notre planète.

Burnet se récria contre ce système et vit l'Eden sur la terre, dans l'hémisphère Sud, aux environs de l'équateur ; ce qui a conduit Buffon à qualifier son livre de beau roman historique ; mais les contemporains de Burnet furent d'un avis différent : Steele cite avec admiration son ouvrage dont Addison et Warton font aussi un grand éloge.

Guillaume Whiston, dans sa *Théorie de la terre* publiée en 1696, s'attacha d'abord à prouver la concordance des allégations de l'Ecriture avec les observations recueillies par la raison et la philosophie; il se montra ainsi grand partisan des doctrines de Burnet, jusqu'au jour où Newton révoqua en doute toute variation antérieure dans l'inclinaison de l'axe de la terre. Alors Whiston osa fournir de la Genèse une interprétation nouvelle et différant entière-

ment des gloses jusque là connues. C'était un pas en avant, mais à côté de la bonne route ; on peut dire que Whiston retarda l'avènement de la vérité en enlevant à la recherche des lois de la nature sublunaire les esprits pour leur demander l'explication de la puissance des comètes.

Jean Keill combattit vainement Whiston et Burnet; d'autres l'imitèrent ; entre tous, John Hutchinson se montra le plus ardent défenseur des livres hébraïques et multiplia les objections contre l'admirable théorie de Newton sur la gravitation.

En 1708, à Zurich, Jean-Jacques Schenchzer publia sa *Physique sacrée*, dont l'abbé Soulavie a dit que « les descriptions, véritables copies de la nature, dureront autant que la nature elle-même. » On y trouve l'opinion que la terre a été remodelée. Dans son *Histoire du ciel* que Voltaire appelait la fable du ciel, l'abbé Pluche avance la même proposition qu'on retrouve encore chez le baron d'Holbach.

III.

Les géologues d'Italie, après avoir précédé les naturalistes des autres pays dans leurs recherches sur l'histoire ancienne de la terre, conservaient encore sur eux, à l'époque où nous voici arrivés, une prééminence remarquable.

Avec une originalité pleine de bon sens, Antonio Vallisnieri avait fait observer combien les intérêts de la religion souffraient de cette collision persistante des Ecritures et des questions de physique terrestre. Son *Traité sur l'origine des fontaines* démontra le rapport des sources avec l'ordre des couches du globe, et souvent même avec les

dislocations de ces couches. Battant en brèche saint Jérome, les principaux traducteurs de la Bible et les défenseurs de son infaillibilité, Vallisnieri y soutint « que les sources ne venaient pas de la mer en passant par des siphons souterrains, et des cavités où elles perdaient leur salure en chemin. »

Le prêtre Spada en 1737, le docteur Antonio Matani en 1762, et, après eux, Constantini, cherchèrent à prouver que les corps marins pétrifiés n'étaient pas d'origine diluvienne.

Lazzaro Moro, en 1740, développa la théorie de Vallisnieri qui base le soulèvement des continents sur des mouvements souterrains et les dislocations des couches terrestres. Ce savant s'efforça, comme on va le voir, de concilier le récit de la Bible et le système scientifique :

« Quand il plut à l'Être suprême de faire apparaître les » continents, la surface unie et régulière de la terre, com- » posée de roches primitives, se brisa par l'effet d'explosions » volcaniques. Ces roches, en s'élevant au-dessus du ni- » veau des eaux, formèrent des masses de montagnes dont » les fissures livrèrent passage aux métaux en fusion et » aux sels que renfermait l'intérieur du globe. »

Moro établit facilement que la présence des fossiles dans les montagnes, était due à d'anciens tremblements de terre qui avaient converti de vastes étendues de mer en continents, tandis que des terres habitées étaient changées en mers.

En effet, à quelque profondeur qu'on ait fouillé le sol, on a trouvé qu'il se composait de diverses couches superposées les unes aux autres : sable, roc, craie, marne, houille, pierre ponce, gypse, pierre à chaux et autres substances. Tantôt ces matières sont pures de tout alliage, tantôt elles se mélangent confusément.

Le carme Jenerelli, commentateur de Vallisniéri, s'éleva contre le ridicule des systèmes échafaudés sur des miracles imposés à la Divinité pour confirmer les hypothèses de gens qui méconnaissent les lois les plus simples et les plus naturelles de la création.

« On peut tout expliquer, dit-il, sans violences, sans fictions, sans hypothèses, sans miracles. »

Le comte de Marsigli, à Bologne, et Schiavo, en Sicile, marchèrent sur les traches de Vallisniéri, précédant Vitaliano Donati qui, en 1750, appuya le même système et fit connaître les régions sous-marines pendant que Baldassari étudiait les marnes tertiaires.

Notre immortel Buffon, en 1749, adopta tout à la fois l'hypothèse d'un noyau primitif igné et celle de l'Océan universel de Leibnitz :

« Les plus hautes montagnes, dit-il, furent jadis recou-
» vertes par une enveloppe aqueuse ; puis, les courants
» sous-marins exerçant une action très-violente creusèrent
» des vallées sous-marines profondes, et formèrent des
» couches horizontales en entraînant de certains lieux des
» matières solides pour les déposer ailleurs. La retraite
» d'une partie des eaux de l'Océan dans des cavernes sou-
» terraines, occasionna la dépression de son niveau et, par
» suite, la mise à sec de quelques portions de terre. »

On voit qu'à l'exemple de Leibnitz et de Moro, le naturaliste de Montbard ne prit pas en considération les observations de Stenon ; autrement, il n'aurait pas admis l'horizontalité des couches et la stabilité, depuis la création, de celles qui renferment des débris organiques. Quoi qu'il en soit, la faculté de théologie de Paris, en 1751, imposa à Buffon cette curieuse rétractation :

« Je déclare que je n'ai eu aucune intention de contre-
» dire le texte de l'Ecriture, que je crois très-fermement à

» tout ce qui y est rapporté sur la création, soit pour l'or-
» dre des temps, soit pour les circonstances des faits,
» et que j'abandonne ce qui, dans mon livre, regarde la
» formation de la terre et, en général, tout ce qui pourrait
» être contraire à la narration de Moïse. »

Le grand principe auquel Buffon renonçait avec cette solennité, consistait dans la donnée suivante : « Que les
» montagnes et les vallées actuelles de la terre sont dues
» à des causes secondaires, et que, par la suite des temps,
» le retour de ces mêmes causes détruira tous les conti-
» nents, collines et vallées, et en reproduira d'autres sem-
» blables. »

Cette doctrine de l'origine secondaire des continents actuels est aujourd'hui aussi fermement établie que celle de la rotation de la terre autour de son axe.

Targioni-Tozetti, dans ses *Aggradimenti delle scienze fisiche in Toscana*, combattit les opinions de Buffon au sujet de l'origine des vallées.

En 1756, le minéralogiste allemand, Lehman, établit une division des montagnes; dans la première classe, figurent celles qui, créées en même temps que le monde, sont antérieures aux animaux et ne contiennent aucun fragment d'autres roches ; la seconde réunit les montagnes formées par la destruction partielle des roches primitives, à la suite de quelque révolution générale ; la troisième, enfin, est réservée aux montagnes secondaires des révolutions locales et du déluge de Noé.

Le savant Gesner, publia en 1758, des considérations ingénieuses sur les rapports des fossiles avec certains phénomènes géologiques, et utilisa habilement les recherches de ses devanciers pour appuyer Buffon et Leibnitz.

L'année suivante, Arduino fit la distinction des diffé-

rentes roches, dont se compose la croûte du globe, et les divisa en primitives, secondaires et tertiaires.

En 1760, le révérend John Mitchell nous révéla la disposition et le bouleversement des couches, leur horizontalité ordinaire dans les pays de plaine, et leur état convulsionné et déchiré dans le voisinage des chaînes de montagnes.

Le savant évêque de Clogher, Robert Clayton, ayant déclaré que le déluge « ne pouvait être considéré comme » un fait rigoureusement vrai, si ce n'est pour le point du » globe qu'habitait Noé avant ce grand cataclysme, » Calcott essaya de le réfuter en 1761, dans son *Traité du Déluge*, et insista sur l'universalité de l'inondation. Néanmoins, le système de Clayton est généralement admis aujourd'hui.

Odoardi, en 1761, Fortès, Teste, Desmarest, en 1766, Banks, Daniel Solander et Troïl, en 1772, confirmèrent les doctrines d'Arduino.

Collini, en 1774, Guettard d'Etampes, l'année suivante, et Faujas, en 1779, posèrent les véritables bases de la science géologique.

Raspe, en 1763, s'étonnait de l'injurieux oubli dans lequel, depuis un demi-siècle, on laissait les écrits de Hooke; « mais ce qui a droit d'étonner plus encore, dit le » docte professeur Lyell, c'est que la brillante apologie de » ce naturaliste, faite par Raspe lui-même, ait à son tour, » pendant plus d'un autre demi-siècle, excité aussi peu » d'intérêt. »

Fuchsel, en 1762, tenta d'expliquer les phénomènes géologiques par l'action des causes connues.

Brander, en 1766, avança que les analogues vivants habitaient des latitudes plus méridionales.

Soldani, en 1780, démontra l'alternation des couches

marines et des couches d'eau douce dans la constitution du sol.

Cortesi d'un côté, et l'immortel Lazare Spallanzani de l'autre, venaient, par leurs expériences, de confirmer les observations de Soldani, lorsque Whitehurst à Londres, et Wallérius à Upsal, ressuscitèrent la vieille théorie de Woodward qui attribue au déluge de Noé la formation de toutes les couches terrestres.

IV.

On sentait la nécessité de diviser en groupes distincts les différentes masses minérales, dont le globe se compose. Arduino, ainsi qu'il a été dit plus haut, avait pressenti cette distinction; mais ce furent, à la fin du dix-huitième siècle, Pallas et de Saussure qui firent connaître les rapports que ces masses géologiques ont entre elles.

Werner, en fondant, en 1775, l'école de Freyberg, signala la possibilité d'appliquer la géologie à la pratique de l'art du mineur; et la suprême autorité de sa parole entraîna l'Europe vers cette science presque ignorée la veille, et cultivée avec une dévorante ardeur lelendemain; seulement, il ne faudrait pas croire que la géologie n'ait eu qu'à se louer du concours de Werner. Au moment où ce savant attirait sur elle l'attention, les intelligences marchaient lentement, mais sûrement dans le bon chemin; et les esprits rétrogradèrent lorsque Werner, abandonnant cette route tracée par l'expérience, prit une autre voie on ne peut plus contraire à la philosophie.

Dolomieu et Montlosier, les premiers parmi les enthousiastes de Werner, engagèrent ardemment la lutte avec les *Vulcanistes*, comme par dérision, ils nommaient leurs

adversaires qui leur répondirent par celui de *Neptunistes*.

Desmarest, seul, se tenait en dehors de la lice, non qu'il voulût éviter le combat, mais avant d'en courir les chances, il jugeait bon d'amasser, d'entasser, d'accumuler tous les arguments scientifiques propres à foudroyer la théorie naissante.

L'Angleterre, à son tour, prit part à la discussion, et, en 1788, Hutton posa en principe que la géologie devait demeurer étrangère à la cosmogonie et ne pas s'occuper « des questions relatives à l'origine des choses. » Sept années plus tard, voici en quels termes il développa ses idées sur la structure actuelle de notre planète :

« Tout atteste que les couches dont sont formés les con-
» tinents, ont jadis séjourné sous la mer, et que les maté-
» riaux dont elles se composent, proviennent des débris
» de continents préexistants.

» D'un autre côté, les forces qui agissent aujourd'hui,
» sont non-seulement les mêmes qui agissaient autrefois,
» mais de plus elles se comportent exactement de la même
» manière, détruisant tout, jusqu'aux roches les plus
» dures, soit par voie de décomposition chimique, soit à
» l'aide d'une action mécanique violente, et transportant
» les matériaux qu'elles ont déplacés jusqu'à la mer,
» où ceux-ci se disséminent et donnent naissance à des
» couches analogues à celles d'autrefois.

» Bien que, sans consistance, au moment où s'opère
» leur dépôt sur le fond de la mer, les couches ainsi pro-
» duites, subissent plus tard différentes modifications
» dues à la chaleur volcanique qui les solidifie, les soulève,
» les fracture et les contourne en tous sens. »

James Hall soutint cette théorie et chercha à montrer l'arrangement cristallin qu'affecte la matière en fusion quand elle se refroidit sous une haute pression.

Rien de positif et de clair pour Hutton comme cette transformation granitique d'origine ignée. Les veines de granit rouge, traversant le schiste micacé noir et le calcaire primaire, confirmèrent son système et frayèrent la voie à des idées nouvelles dont on blâma l'hétérodoxie.

C'est qu'en effet, sous l'influence fatidique du démon de la science, il était impossible de moins ménager le dogme que Hutton qui terminait en disant :

« Je ne puis trouver dans l'économie du monde, ni les » traces d'un commencement, ni la perspective d'une fin. »

La hardiesse de cette déclaration inspira à Lyell les réflexions suivantes :

« De telles idées, relativement à l'immensité des temps » passés dans cette formation et transformation des mondes » préexistants, eurent le même sort que celles enfantées » par la philosophie newtonnienne, au sujet de l'espace. » Elles étaient si vastes que ce qu'elles offraient de su- » blime, ne pouvait manquer de produire sur l'esprit » humain un sentiment pénible dû à son impuissance » d'embrasser un plan d'une étendue aussi prodigieuse. » Comment en effet contempler, sans un profond saisisse- » ment, la multitude innombrable de mondes qui, respec- » tivement située à d'énormes distances, se succèdent » jusqu'aux confins de l'univers visible, où d'autres » mondes non moins encore nombreux se laissent facile- » ment apercevoir. »

John Playfair, le fameux mathématicien d'Edimbourg, fut le commentateur de Hutton. On a dit des ouvrages de Playfair qu'ils étaient l'expression sincère d'un esprit attaché à l'étude de la nature, comme à ce qu'il y a de plus propre à nous porter vers la contemplation de la cause première de tout ce qui existe. Voici de quelle façon il s'exprime :

« Dans les mouvements planétaires, là où l'œil de la » géométrie a pénétré si avant, soit dans le passé, soit » dans l'avenir, nous n'apercevons aucune trace du com- » mencement ou de la fin de l'ordre de choses actuel. Je » dirai même qu'il serait déraisonnable de supposer que » de pareilles traces pussent exister quelque part. L'au- » teur de la nature n'a pas donné à l'univers de lois qui, » ainsi que les institutions humaines, portent en elles- » mêmes les éléments de leur propre destruction. Il n'a » pas voulu que ses ouvrages eussent aucun symptôme » d'enfance ou de vieillesse, ni qu'ils fussent empreints » d'aucun signe à l'aide duquel il fût possible d'évaluer » leur durée future ou passée. »

Voltaire, combattant les géologues physico-théologiens, les railla spirituellement sur leur prétention de vouloir de merveilleuses surprises sur la scène du monde, comme le peuple en réclame au théâtre :

« Chacun d'eux, ajoute-t-il, détruit et renouvelle la terre » à sa mode, ainsi que Descartes l'a formée ; car la plupart » des philosophes se sont mis sans façon à la place de » Dieu ; ils pensent créer un monde avec la parole ! »

Voltaire ne savait rien en géologie ; sa prétention à l'omniscience et l'intérêt de son système philosophique l'ont seuls conduit à aborder ce thème et à plaider la cause d'une science fertile en preuves utiles à ses idées; et certes, il est fâcheux que, pour cette lutte égoïste, il ait ramassé une arme aussi passée de mode que les jeux de la nature du seizième siècle, et ressuscité une théorie très-antiphilosophique, puisqu'elle divinise le hasard.

En 1789, Willams d'Edimbourg, Deluc et Richard Kirwan, défendirent à outrance la théorie neptunienne et la tradition biblique.

Cependant, les écoles rivales de Freyberg et d'Edim-

bourg s'escrimaient l'une contre l'autre, sans que le sujet fût nettement défini, bien au contraire; plus la dispute s'envenimait, et moins l'on se rapprochait de la vérité, agissant en cela comme le chien de la fable qui lâche sa proie pour l'ombre.

De guerre lasse, l'incertitude était à l'ordre du jour dans les deux camps, lorsque Willams Smith qui, de 1790 à 1815, avait suivi la route tracée par Werner, dressa une nouvelle nomenclature géologique et secoua l'engourdissement où les savants des deux partis avaient plongé cette science.

La société géologique de Londres, en 1807, dut d'abord s'attaquer aux préjugés universellement répandus contre l'objet même de ses études. Si, dans la moitié du siècle précédent, la géologie avait beaucoup reçu de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France, il fallut ajouter aux travaux de la société géologique de Londres, et surtout à ceux de Smith, les expériences à jamais mémorables de Cuvier, de Brongniard, de Nérée Boubed, d'Élie de Beaumont, de Lyell et de tant d'autres qui, préparant une ère nouvelle à la géologie, assurèrent le triomphe des connaissances humaines.

Durant de longues années, la géologie n'a offert qu'une suite d'hypothèses d'une vraisemblance variable, et n'a été qu'une série non interrompue de systèmes plus ou moins ingénieux. Chaque auteur se livrant sans réserve au caprice de son imagination, s'est élancé à l'aventure dans le vaste champ que déroulait devant lui l'univers, et, sans boussole, privé de pilote, a fait plus d'une fois fausse route au milieu de ses explorations. Aussi, n'est-ce que de nos jours que l'aube s'est levée pour la science géologique, et, avec la lumière lui a communiqué la vie.

Honneur à tous les grands esprits qui ont accompli ce

miracle, Saussure, Hutton, Playfair, Werner, Humbolt, Léopold de Buch, Cuvier, Brongniard, Élie de Beaumont, Lyell, Buckland !

Avant eux, la géologie n'était qu'une science conjecturale, louvoyant dans un tourbillon d'hypothèses, à la merci du paradoxe ; elle est devenue entre leurs mains une science positive, mathématique, certaine, de faits, de raisonnement et de calcul.

Non-seulement, elle nous dévoile les secrets de la nature dans sa marche souterraine, et nous fait suivre pas à pas les phénomènes continus qui s'opèrent à la surface du globe, mais encore elle déroule à nos yeux les vestiges des grandes révolutions qui, à des époques successives, ont déchiré la croûte terrestre en mille endroits pour faire surgir des montagnes là où s'étendaient des plaines, et rouler des océans aux lieux même où des continents verdoyaient jadis.

La géologie est devenu une science agricole; elle enseigne à chaque sol la culture et la plante qui conviennent à sa nature.

Enfin, la géologie s'est faite industrielle et commerciale, en indiquant le gisement de tous les minerais recherchés par les arts, et en arrachant aux entrailles de la terre des eaux jaillissantes qui n'avaient pu se frayer un chemin jusqu'à fleur de sol.

Dr A. Moure.

(*La suite au prochain numéro.*)

LITTÉRATURE FRANCO-ESPAGNOLE.

ORIGINES ESPAGNOLES DU ROMAN-COMIQUE.

La bouffonne personnalité de Scarron semble ne se dessiner que pour faire contraste, au milieu des majestueuses figures du dix-septième siècle. Cette époque paraît trop noble pour supporter la caricature; tout y est réglé, harmonique, bien ordonné ; un puissant souffle moral vivifie les œuvres des écrivains qui ne prennent la plume que pour exalter l'homme et lui rappeler sa grandeur native. Molière lui-même, malgré ses saillies grossières, a une claire vision de l'idéal, et le type du misanthrope ne déparerait pas les œuvres d'un moraliste ou celles d'un auteur tragique. Scarron offre le contre-pied de cette grandiose civilisation intellectuelle; son esprit, sans portée, ne s'avise jamais de planer dans les régions supérieures, où les penseurs les plus clairvoyants s'égarent eux-mêmes quelquefois; né pour rire, ou plutôt pour ricaner, ce qu'il regarde, c'est le monde réel, mais en ayant soin d'y apercevoir plutôt les fantaisies drôlatiques que les personnages sérieux. La nature avait créé Scarron pour en faire un ricaneur et un caricaturiste; le hasard voulut aller à l'encontre de ses volontés; mais pauvreté, dégoûts de toute nature, cruelles souffrances physiques, rien n'y fît, et l'auteur du *Roman comique* resta ce qu'il devait être, un poëte burlesque, dont les œuvres non ter-

minées pour la plupart, symbolisent assez bien sa vaine tentative; car, n'est-ce pas une inanité que de prétendre, ici-bas, consacrer sa vie à un rire forcé; l'existence est trop courte pour qu'on s'amuse à de telles facéties, et la mort vient bientôt imposer silence à l'écrivain étourdi qui n'a pas eu une idée assez élevée du rôle de l'homme sur la terre.

Ne soyons point trop sévères à l'endroit de Scarron, cependant. Il lui a fallu une certaine force de caractère pour conserver sa gaieté au milieu de tant d'épreuves; et d'ailleurs, son œuvre littéraire ne manque ni de valeur ni d'intérêt. Dans le *Roman comique* principalement, on trouve de bonnes études sur la vie de Province, une verve intarissable, quoique un peu forcée, et des caractères bien tracés. On s'est demandé, avec assez peu de soin, il est vrai, si cette production burlesque appartenait en propre à Scarron, ou s'il en avait puisé l'idée fondamentale dans la littérature espagnole. Cette question a été résolue d'une manière satisfaisante par le dernier éditeur du *Roman comique* (1), M. Victor Fournel. Après s'être livré à des recherches longues et difficiles, il a pu établir les faits suivants : d'abord, on rencontre dans le *Roman comique* plusieurs personnages parfaitement réels ; c'est ainsi que le divertissant Ragotin n'est autre que Réné Denisot, avocat du roi au présidial du Mans, et mort en 1707. On a prétendu que le *Voyage de plaisir*, écrit en espagnol, par Augustin Rojas, avait servi de type au *Roman comique* de Scarron; les deux ouvrages roulent en effet sur les mêmes matières en ce qu'ils dépeignent l'un et l'autre les mœurs des comédiens ambulants; mais, d'après M. Victor Fournel, le *Voyage de plaisir* n'a pu fournir tout au plus qu'une idée-mère à Scarron. Quant aux nouvelles insérées dans

(1) Paris, Jeannet.

le *Roman comique*, il n'en est pas de même ; elles appartiennent bel et bien à la littérature castillanne, et M. Victor Fournel a pu remettre la main sur les originaux. L'*Amante invincible*, nouvelle très-agréable qui occupe le neuvième chapitre du premier livre du *Roman comique*, est simplement traduite, avec intercalation de quelques phrases burlesques, d'un récit contenu dans le livre intitulé *des Délassements de Cassandre*, par Alunzo Salorzano, le célèbre auteur de *la Fouine de Séville*. La nouvelle intitulée : *A trompeur trompeur et demi*, racontée dans le *Roman comique* par la gracieuse Inésille, appartient de même à Salorzano, ainsi que les *Deux frères rivaux*. Quant au *Juge de sa propre cause*, nouvelle insérée dans le deuxième livre du *Roman comique*, c'est une traduction du neuvième récit des *Novelas exemplares*, par dona Maria de Zayas.

« Scarron a fait ici plus qu'imiter un modèle, dit M. Victor Fournel ; sauf quelques interversions et quelques légers changements, portant soit sur les noms, soit sur les détails, qu'il modifie au goût du pays et de l'époque, il s'est borné à traduire, et souvent avec la plus complète exactitude.

» Voilà ce que Scarron a pris à l'Espagne dans son *Roman comique ;* tout cela, je crois, sauf le *Voyage amusant*, n'avait encore été signalé nulle part. On y pourrait joindre peut-être quelques courts passages, quelques réflexions, où l'on retrouve tantôt une phrase du *Nouvel art dramatique* de Lope, tantôt un ressouvenir de *Don Quichotte*, dont il parle plusieurs fois, du reste, dans son roman, et dont les épisodes de la première partie, surtout, semblent l'avoir inspiré, etc. Encore ces endroits, fort rares en dehors des quatre nouvelles épisodiques, sont-ils plutôt, j'en suis convaincu, de brèves rencontres inspirées par

une certaine analogie de situation, que des imitations réelles. C'est, d'ailleurs, fort peu de chose dans l'ensemble du livre, et le *Roman comique*, proprement dit, est bien une composition originale, dont on n'est pas en droit de ravir la gloire à Scarron. »

Ce serait peut-être là le malheur de l'auteur du *Roman comique*. Si l'on entend *originalité* dans le sens de *création*, les auteurs originaux sont les plus médiocres du monde ; car, à mesure qu'on descend l'échelle de l'intelligence, on voit augmenter l'imagination ou la faculté de créer des sujets : les contes légers, les mélodrames du boulevard, les romans de fantaisies appartiennent bien à leurs auteurs. Lorsqu'on remonte l'échelle, au contraire, on voit s'amoindrir l'invention personnelle et s'augmenter le plagiat, si l'on ose appliquer ce mot à des hommes tels que Virgile, Shakspeare ou Dante ; ces grands génies ne se contentent pas d'emprunter à la tradition historique ou mythique le fond de leur sujet, ils s'approprient même les formes, quelquefois en les traduisant d'une langue dans une autre, quelquefois en s'en emparant tout simplement, comme fait Virgile pour les vers d'Ennius. Cette théorie paraît difficile à admettre ; les critiques modernes, du moins, gâtés par les romans absurdes qui leur faussent le goût, les empêchent d'étudier et leur enlèvent toute lucidité intellectuelle, combattent d'un commun accord ce qu'ils appellent l'école d'imitation. Mais si l'on pouvait jamais parvenir à résoudre le difficile problème des origines littéraires, on verrait que les contes et les fabliaux des espagnols proviennent en partie des nouvellistes italiens qui, eux-mêmes, ont utilisé largement notre ancienne littérature, laquelle a eu de nombreuses communications avec celle de l'Orient. Dans la vie intellectuelle comme dans la vie physique, tout concourt et tout

consent; des mythes, des légendes, des récits dont l'origine première est inconnue, roulent de pays en pays et de siècle en siècle, jusqu'au jour où un homme de génie tue un genre en l'élevant à sa perfection. A ce point de vue, le mot *originalité* ne comporte pas le sens qu'on lui attribue d'ordinaire ; un véritable poëte de génie est un poëte qui, de même que le Dante ou Goëthe, s'empare de récits flottants, les coordonne, et leur imprime une forme définitive. Les travaux des érudits de ce siècle, ont beaucoup contribué à élucider cette théorie; si tant de recherches consciencieuses n'ont pas encore servi à faire naître des œuvres égales à celles du passé, elles nous ont du moins servi à éclairer le ténébreux dédale de l'intelligence humaine et porteront par la suite des fruits plus avantageux.

Pour en revenir au *Roman comique*, on doit avouer que, sans les romans picaresques des auteurs espagnols, Scarron n'eût jamais écrit son amusant ouvrage qui porte à chaque page, comme *Gil Blas*, une forte couleur castillanne. L'Espagne a produit, dans ce genre, des livres inimitables où le burlesque est trop souvent bizarre, mais qui frappent par leur caractère de vérité. Point de types mieux accusés que ceux de ces coureurs d'aventures qui ont de la finesse en réserve pour toutes les occasions; la vie ambulante est plus agréable et plus pittoresque sous un beau ciel; une averse qui tombe ne fait qu'accroître la gaieté des rôdeurs; en outre, le caractère démocratique des civilisations du midi, en mélangeant facilement les conditions sociales, donne aux drames et aux romans de la Péninsule une physionomie extrêmement variée. C'est peut-être pour cette raison que la littérature castillanne est si peu appréciée parmi nous; nous sommes un peuple de tradition classique, un peuple adonné à l'histoire; les fan-

taisies de l'imagination nous plaisent un moment sans nous attacher, de sorte que, Arioste et le Pulci n'auraient rien à faire chez nous. Si Hoffmann jouit d'une grande popularité en France, c'est qu'il a manifesté dans ses caprices une sensibilité extrême, et parfois une grande profondeur. On sent que ce fantaisiste est né dans le pays de Kant et de Schelling. Nous avons donc choisi, dédaigneusement, sans doute, dans la littérature espagnole, ce qui convenait à notre génie et à nos tendances. Le *Don Quichotte* est devenu pour nous un livre national, parce que nous y retrouvons une raillerie fine, de nobles caractères, des symboles parfaitement clairs, et un air d'enjouement sous lequel on distingue des idées très-profondes. Il n'en est pas de même du théâtre de la Péninsule ; mais ce n'est pas ici le lieu d'analyser ses défauts et ses qualités ; il y aurait une espèce d'injustice à parler des premiers, puisque les types du *Cid*, de *Don Juan*, du *Menteur* ont été empruntés, par nos écrivains, à la scène espagnole. Nous préférons renvoyer le lecteur à la curieuse introduction dont M. Fournel fait précéder son édition du *Roman comique*. Dans ce travail, comme dans les notes qui accompagnent l'ouvrage, l'auteur parle occasionnellement de la littérature espagnole, qu'il juge en connaisseur. Une grande partie de cette introduction est consacrée aux bizarres romans satiriques dont nous savons à peine aujourd'hui les titres. M. Fournel analyse tour à tour le *Baron de Fœneste*, de l'ennuyeux d'Aubigné, l'*Euphormion*, de Barclay, le *Francione*, de Charles Sorel, le *Berger extravagant*, pauvre imitation du *Don Quichotte*, destinée à battre en brèche les fadeurs de la pastorale, le *Roman bourgeois*, de Furetière, et quelques autres volumes encore, auxquels on peut attribuer un certain intérêt de curiosité, sans les regarder comme des œuvres absolument réussies. Toutes ces

analyses de M. Fournel sont fort bien faites; elles sont entremêlées de digressions qui dénotent une connaissance approfondie des littératures de la France et de l'Étranger. Nous devons cependant faire une réserve. Nous ne croyons pas que le roman comique, satirique et bourgeois, pour employer les expressions de M. Fournel, ait autant de valeur qu'il prétend lui en attribuer. Aujourd'hui que les pastorales des Scudéri et des d'Urfé sont mortes, à quoi bon les satires faites contre de pareils livres? Mais alors, nous dira-t-on, vous proscrivez également *Don Quichotte?* Nullement. *Don Quichotte* est à la fois la satire des romans de chevalerie, qu'il a fait disparaître sans retour, et une satire dirigée contre le genre humain; le chevalier de la Manche est un type de noblesse et de perfection; s'il est ridicule pour s'être trompé d'époque, ceux qui le bafouent sont méprisables; il y a dans *Don Quichotte*, comme dans Juvénal et dans Boileau, à côté d'un caractère passager, un caractère éternel, tandis que les d'Aubigné, les Sorel, les de Pure, n'ont pas eu assez de vigueur pour transformer en une œuvre de génie un livre né dans un accès de mauvaise humeur. Ainsi, n'en déplaise à M. Fournel, que les auteurs critiques et les auteurs critiqués tombent dans le même oubli! Cette condamnation absolue, prononcée par le public, n'empêche pas les lecteurs et les érudits de profession de rendre justice aux recherches de la critique contemporaine. Il n'y a point de phénomènes insignifiants pour l'histoire de l'esprit humain; tel roman n'a ni style, ni fond, ni intérêt; il ne mérite pas d'être réimprimé, parce qu'il encombrerait inutilement le cerveau ou la bibliothèque des chercheurs avides ; il peut cependant avoir son importance, en nous donnant la possibilité de rétablir un anneau de cette chaîne qui relie ensemble les contrées et les époques. Puis, la curiosité proprement dite, ne s'est

pas affaiblie depuis Ctésias et Aulu-Gèle; négliger de satisfaire cette tendance de l'esprit humain, ce serait vouloir enlever toutes les fleurs d'un jardin pour n'y laisser que des légumes, sous prétexte que ceux-là seuls ont une utilité. Mais un reproche de cette nature n'atteindra jamais les excellents travaux de M. Fournel.

THALÈS BERNARD.

LE PARAGUAY.

Dans notre dernier numéro nous avons publié le message du Président de la petite république de Corrientes, sous le titre de *Paraguay-Corrientes*. Nos lecteurs qui connaissent l'Amérique du Sud, auront vu de suite que nous faisions précéder le mot Corrientes du mot Paraguay, pour mieux préciser la position géographique de Corrientes; mais un de nos compositeurs ayant oublié le mot Corrientes qui terminait notre article, nous sommes obligés de faire remarquer que les deux États sont entièrement distincts. — Voici sur le Paraguay, proprement dit, quelques pages dues à la plume de M. Ernest Faye, que sa position diplomatique met à même d'être mieux informé que personne.

De tous les pays de l'Amérique Espagnole, le Paraguay est le plus inconnu; entre lui et l'Europe, le commerce est presque nul. Des négociants anglais et génois ont pénétré dans le pays et y ont fait quelques spéculations; mais d'affaires isolées à des relations sérieuses et suivies, il y a loin. En France, aucun effort n'a été tenté; les produits du Paraguay sont inconnus; s'il en existe quelques-uns sur nos marchés, ils nous viennent de Montevideo ou de Buenos-Ayres, et comme provenances de ces deux États. Une seule fois, les fruits du pays, sous leurs noms réels et avec la désignation de leur origine, furent mis

sous nos yeux : c'était à l'Exposition du Palais de l'Industrie. Tout le monde en admira la variété et la richesse, tout le monde félicita le Paraguay d'avoir manifesté, par cet envoi, son désir de prendre place au milieu des nations commerçantes, et personne n'a répondu à cet appel. Des articles de journaux ont été faits, les uns pour vanter les produits de ce pays, les autres pour critiquer son gouvernement: on parle davantage du Paraguay; on n'y fait pas plus d'affaires. Quelle est la cause de cette apathie? Faut-il l'attribuer à l'indifférence des Paraguayens pour le commerce? Sans doute, ils ne sont pas encore bien convaincus des avantages que présentent des relations avec le dehors; ils préfèrent vendre leurs marchandises aux pays limitrophes, toucher leur argent, et laisser aux intermédiaires les risques avec les bénéfices. Sans besoins et sans ambition, ils se contentent d'un gain modique et se refusent à confier leur fortune aux hasards de la spéculation. Mais si les particuliers hésitent encore, le gouvernement fait tout pour triompher de cette crainte; d'ailleurs, quand il s'agit pour nous d'acquérir le monopole d'un pays inexploité, où nous sommes assurés de ne point rencontrer la concurrence, devons-nous attendre ou agir? Qu'est-ce qui nous arrête? La méfiance, oui, la méfiance à l'égard de ce même gouvernement dont nous signalons les tendances libérales. On lui reproche sans cesse un passé qu'il renie, une vieille histoire qui n'est pas la sienne, et que nous allons rappeler pour indiquer le point de départ du gouvernement actuel, et pour faire ressortir, par le contraste, la conduite qu'il a tenue. La situation exceptionnelle qui lui avait été faite par le passé, le justifiera aux yeux de ceux qui voudraient le voir marcher plus franchement dans la voie qu'il s'est tracée, et expliquera bien des hésitations, bien des actes.

Le Paraguay s'est trouvé sous trois maîtres : les Jésuites, les Espagnols et Francia. Quelles ont été, en fait de commerce, les idées de chacun et les relations du pays avec le reste du monde?

La république chrétienne fondée par les Jésuites, et qui, durant le dix-septième siècle et la première moitié du dix-huitième, excita si vivement la curiosité, était un établissement commercial. Les nouvelles qu'on rapportait de ces pays merveilleux, avaient tenté la Compagnie ; elle forma un projet gigantesque qu'elle sut mener à bonne fin. Les persécutions exercées contre les Indiens avaient rendu les Espagnols odieux ; l'existence des colons était fort compromise dans ce pays isolé, où les secours arrivaient difficilement ; la conquête semblait perdue quand les Pères obtinrent du roi d'Espagne l'autorisation d'intervenir et de gouverner, sous sa suprématie, les Indiens qu'ils auraient soumis. Avec ces sauvages, féroces et rusés, ils entreprirent une lutte de persuasion et de ruses, et parvinrent à grouper près de cent cinquante mille Indiens dans trente bourgades ou *réductions*, à faire de ces hommes errants une société, société de laboureurs et d'ouvriers soumis à toutes les volontés des missionnaires et travaillant pour la plus grande gloire de l'ordre. Jamais moyens plus grandioses ne furent mis en œuvre par des commerçants ; ils furent tels que l'on ne put croire au but, et qu'on a généralement apprécié l'institution des Jésuites au point de vue politique ou religieux. On a cru qu'ils voulaient satisfaire leur désir de domination, qu'ils prenaient plaisir à gouverner un coin de l'Amérique en maîtres absolus ; c'était en Europe qu'ils désiraient le pouvoir ; au Paraguay ils ne demandaient que la richesse nécessaire à l'accomplissement de leurs desseins.

Les réductions fondées, ils les fermèrent aux étrangers

et défendirent aux Indiens de les abandonner. Pour surcroît de précautions, ils se refusèrent à exécuter l'ordonnance du roi relative à l'enseignement de la langue espagnole, et rendirent ainsi les rapports impossibles ; ils redoutaient la concurrence que leurs sujets auraient pu être tentés de leur faire. Des fruits récoltés par chaque Indien, sur le terrain qui lui était assigné, une partie servait à sa nourriture et à celle de sa famille, une autre était mise en réserve ; le reste était remis aux Pères pour en disposer à leur gré. Ainsi, ces Indiens trouvant chez eux tout ce dont ils avaient besoin, le produit de la vente était tout entier bénéfice ; on ne pourrait en calculer, même approximativement, l'importance ; les Pères ont trop bien gardé le secret. Les principaux articles exportés alors étaient le coton, le tabac et le *maté* ou herbe du Paraguay.

En 1767, les Jésuites furent chassés du Paraguay comme de toutes les possessions d'Espagne, et le pays rentra sous la domination immédiate de la couronne. Il ne s'agit toutefois que de la partie située sur les deux rives du Parana, qu'occupaient les Missionnaires ; le reste était toujours resté soumis au gouverneur établi à l'Assomption. Alors on put voir combien peu les Jésuites avaient travaillé à faire une nation ; ils retenaient seuls ces sauvages unis autour d'eux ; ils avaient créé des liens du souverain aux sujets, nullement entre ces derniers ; et quand la Compagnie tomba, son œuvre s'écroula avec elle.

Le système d'isolement auquel les Jésuites avaient condamné les missions, l'Espagne le mettait en pratique pour l'Amérique entière ; voulant servir d'intermédiaire obligé entre ce vaste continent et l'Europe, elle restreignit d'abord ce commerce aux ports de Séville et de Cadix ; en 1789, en l'étendant à toutes les côtes de la Péninsule, elle ne le permit qu'aux seuls Espagnols.

Le pays acquérait une importance trop grande pour se soumettre longtemps aux caprices de la métropole, et comprenait trop sa richesse pour admettre ces restrictions. Lorsqu'en 1809, la nouvelle de l'abdication de Charles IV arriva à Buenos-Ayres, et que les États de la vice-royauté de la Plata refusèrent de se soumettre à l'autorité de Napoléon et reconnurent Ferdinand VII, il était facile de prévoir l'événement; ces États ne devaient plus rentrer sous la domination espagnole.

Le Paraguay ne voulut pas reconnaître l'autorité de la Junte qui s'établit à Buenos-Ayres, proclama le premier son indépendance, et, malgré toutes les sollicitations du gouvernement argentin, refusa d'envoyer son député à l'assemblée générale des provinces de la Plata.

Le docteur Francia était secrétaire du conseil chargé de l'administration du Paraguay; seul, il avait dicté la conduite du gouvernement, et tandis que ses collègues se contentaient des apparences de pouvoir, il se faisait un parti et préparait sa grandeur. Il est élu consul avec Yegros, le 1er octobre 1813; dictateur pour trois ans, en 1814; dictateur à vie, en 1817.

Les circonstances l'amenèrent à reprendre les traditions léguées par les Jésuites. Le pays était bloqué par les Argentins, et surtout par Artigas, révolté contre le gouvernement de Buenos-Ayres. Le docteur acceptant la position telle qu'on la lui faisait, interdit le pays aux étrangers, et défendit à tout Paraguayen d'abandonner le territoire. La conduite de Francia à l'intérieur, qu'excusent en partie des conspirations sans cesse renaissantes, conspirations excitées par les Espagnols et par les espions des pays voisins, fut cruelle. Il concentra dans sa main tous les pouvoirs civils, militaires, judiciaires et même religieux; il se vengea des complots par les emprisonnements et les

supplices, soumit à son caprice la fortune, la liberté et la vie de tous les citoyens. Quiconque a de l'éducation, est suspect; quiconque a de la fortune, excite l'envie. Les écoles se ferment, le numéraire se cache; que deviennent l'industrie, l'agriculture, le commerce? L'industrie s'accroît, l'agriculture s'enrichit de nouvelles découvertes, le commerce est annulé. Ce pays isolé, qui ne pouvait plus rien retirer du dehors, devait tâcher de se suffire à lui-même. Francia résolut d'y propager l'industrie et y réussit; il porta dans l'exécution de ce dessein la même inflexibilité qu'en toutes choses; il força de simples manœuvres à faire de l'art; ils en firent dans la crainte du gibet dont il les menaçait.

Il contraignit les agriculteurs à demander au sol des fruits qu'il n'avait jamais donnés, et à faire les semailles deux fois en une année.

Les récoltes qui s'entassaient dans les greniers y pourrissaient faute de commerce. A Ytapua seulement, on avait conservé quelques relations avec le Brésil; mais les habitants ne pouvaient s'y rendre sans un permis spécial du dictateur, et l'indifférence des Paraguayens, ainsi que la méfiance des Brésiliens, ralentissait nécessairement ces rapports. Le dictateur ne les voyait, d'ailleurs, qu'avec peine, et, par l'exagération des droits de douane, les entravait autant que possible. Les seuls articles dont il favorisa l'exportation, étaient les bois et le maté, monopolisés par le gouvernement.

Chose étrange, au lieu de prendre en horreur un despotisme aussi affreux, le peuple s'habitue à voir avant tout, dans Francia, le défenseur de sa nationalité; s'associant uniquement à cette idée, il accepte, pendant trente ans, cette servitude et cette séquestration, à la condition de garder son individualité. Devenu, grâce à lui, une nation,

malgré les efforts des pays voisins, le Paraguay a presque oublié le prix dont il lui a fallu payer son indépendance.

Ainsi, depuis sa découverte jusqu'à la mort de Francia, en 1841, le Paraguay avait été pour le monde comme s'il n'existait pas; le sort qui était fait, sous le Dictateur, aux voyageurs qui osaient pénétrer dans le pays, inspire encore de la méfiance à ceux qui ne veulent voir dans le Gouvernement actuel que l'héritier de cette politique. On se rappelle plusieurs étrangers de distinction retenus pendant de longues années par Francia; on cite surtout le compagnon de Humboldt, M. de Bonpland, fait prisonnier pour avoir osé faire concurrence au Gouvernement d'alors, dans la préparation du maté. Tout est changé cependant.

Le congrès qui s'assembla après la mort de Francia, pour statuer sur la forme du Gouvernement, élut deux consuls : don Carlos Antonio Lopez et don Mariano Roque Alonzo. Rien ne montre plus l'esprit Paraguayen que l'acte par lequel ils furent nommés ; on ne leur recommande pas de rendre la liberté aux citoyens, de rapporter les mesures du docteur ; non, il n'y a chez ces hommes, si longtemps opprimés, qu'une préoccupation ; elle se traduit par le seul mandat impératif qu'ils donnent à leurs représentants : celui de maintenir l'indépendance et l'intégrité du territoire. On se rapporte à leur sagesse pour le surplus. Alonzo reconnaissant la supériorité de son collègue, eut le bon esprit de s'effacer. Trois ans après, le Paraguay s'érigeait en république, et nommait Lopez président pour dix années. A l'expiration de son mandat, en 1854, il fut réélu ; il ne voulut accepter la présidence que pour trois ans ; le 16 mars 1857, il a été appelé à compléter la période de dix années.

Lopez est un homme froid et sévère ; il a de Francia

l'esprit systématique, la tenacité dans les idées. Comme lui, il désire surtout l'indépendance de la patrie, mais il la comprend autrement. Pour le Dictateur, tout se rattachait à l'idée de domination, en était une déduction rigoureuse ; on serait tenté de croire qu'il n'a fait du Paraguay un pays libre, que pour avoir un lieu où il pût commander. Lopez met avant tout, la grandeur de sa patrie, l'orgueil national! Sur cette question, il n'a jamais voulu transiger, et des nations puissantes ont su rendre hommage à cette noble fierté. Le Gouvernement outragé par un agent des Etats-Unis, M. Hopkins, lui remet ses passeports ; un navire de guerre, le Water-Witch, est envoyé au Paraguay pour demander une réparation ; défense lui est faite par le Président, d'entrer dans le pays ; il est forcé d'obéir à cette injonction, et bientôt les États-Unis reconnaissant le droit du gouvernement Paraguayen, désavouent leur agent, le déclarent incapable d'occuper désormais un poste consulaire, et resserrent, par un nouveau traité, les liens qui unissaient déjà les deux peuples.

Du jour où Lopez arriva au pouvoir, il résolut de révéler le Paraguay au monde, et de faire reconnaître en droit l'indépendance qu'on ne pouvait plus lui disputer. Assez longtemps encore il fut obligé d'ajourner ce dessein ; il se trouvait en lutte avec Rosas qui avait formé le projet de reconstituer à son profit la vice-royauté de la Plata. La guerre terminée, Lopez envoya en Europe son fils don Francisco Solano, général des armées de la république, pour recueillir les adhésions des différents Etats ; le jeune ambassadeur ne revint au Paraguay qu'après avoir rendu cet hommage au droit des gens en dehors duquel ce peuple est accusé de vouloir se placer.

Désormais, le pays est ouvert aux étrangers qui trouvent la même protection que les citoyens. Quelques faits sem-

blent contredire cette assertion ; ils sont antérieurs à l'époque que nous venons de signaler, ou bien il s'agissait d'individus sans aveu, de chevaliers d'industrie qui, chassés de chez eux, venaient chercher des dupes à l'étranger.

Le Gouvernement a fait un essai de colonisation ; il fut malheureux, mais on doit lui en tenir compte. Ramassés à la hâte et sans choix, par un entrepreneur chargé de ce soin, les colons qu'on envoya étaient peu propres aux travaux d'agriculture qui devaient leur être repartis ; ils apportèrent dans le pays leur désordre et leur paresse, étonnés qu'ils étaient de ne pas trouver à leur arrivée la fortune qu'ils étaient venus chercher ; on fut bientôt forcé de les expulser. La colonisation devrait être entre les Etats une affaire de traité et non d'entreprise ; elle intéresse le pays qui va être jugé d'après l'échantillon qu'il aura fourni, et dont l'influence pourra être compromise. Si nous insistons, ce n'est pas seulement au point de vue de notre influence, c'est au point de vue de notre commerce. Les journaux ont crié sur Lopez : *au Dictateur*, au sujet de sa conduite en cette circonstance, et les commerçants effrayés ont détourné la vue de ce pays où l'on accueillait si mal l'étranger, où régnait le bon vouloir.

Qu'on se rappelle les actes dont nous avons parlé en commençant cet article, les négociations entamées par le Président pour obtenir la reconnaissance du Paraguay, l'envoi des produits à l'Exposition universelle, et l'on jugera mieux les dispositions du Gouvernement à l'égard du commerce.

Les fleuves fermés jusqu'à présent, sont ouverts ; une question de limites, restée longtemps en suspens avec le Brésil, avait retardé cette mesure. Le traité conclu en 1856 avec cette puissance, a rendu cette voie libre, et les navires

peuvent, en toute sécurité, remonter les deux fleuves. Un règlement de police qui ne mentionnait que les navires brésiliens, a éveillé la susceptibilité des Etats européens; la question a été posée et résolue : le traité avec le Brésil autorise les navires commissionnés par cet Empire à remonter au delà de l'Assomption. Si les termes du traité offrent quelque ambiguité, nul doute que le commerce français n'obtienne à ce sujet les explications les plus satisfaisantes.

A l'intérieur comme dans les relations avec le dehors, de notables progrès se sont accomplis. Le numéraire était enfoui et le trésor vide; tout le personnel de l'administration se résumait en Francia doublé de son secrétaire; l'armée était une garde prétorienne sans discipline et sans moralité; l'instruction était bannie, comme la source des ambitions et des complots. Aujourd'hui le commerce intérieur a repris toute son activité, les finances prospèrent sans être grevées d'une dette publique; la justice, la religion, l'armée, forment des branches de l'administration distinctes et indépendantes. La dernière, grâce au fils aîné du Président, est organisée régulièrement, et c'est la première armée des Républiques de l'Amérique du Sud. Quant à l'instruction, elle a suivi une marche plus lente, mais elle est confiée aujourd'hui à des maîtres capables, formés dans une école spéciale. Le pays à deux journaux : l'un officiel, l'autre indépendant. L'esclavage a disparu. Enfin, des navires se construisent dans les chantiers, et un chemin de fer doit bientôt relier la capitale à l'un des points importants du Paraguay.

Nous avons dit que le président Lopez a été réélu le 16 mars de cette année; il avait pour concurrent son fils, le général Francisco Solano, que nous avons vu venir en Europe recueillir les adhésions à l'indépendance de son

pays ; deux fois nommé par le Congrès, le général a refusé l'honneur qui lui était fait, et le père, qui s'était démis de ses fonctions, les a reprises en présence d'un vote nouveau en sa faveur. Nous avons rendu compte de son œuvre ; elle semblait complète, et peut-être aurait-il mieux valu que le pouvoir arrivât entre des mains plus jeunes, et que la politique pût prendre une autre allure. Lopez, élevé à l'école de Francia, n'étant jamais sorti du Paraguay, habitué à voir son pays se suffire à lui-même, a deviné, plutôt qu'il n'a étudié les grands principes du droit des gens ; et, susceptible à l'excès, il semble, pour chaque blessure faite à son amour-propre, disposé à reprendre la politique abandonnée. Il ne le fera pas, mais ces craintes, cette susceptibilité viennent balancer ses meilleures déterminations, et de deux pas qu'il a faits, il en ramènera toujours un arrière. Sa politique fut ce qu'elle devait être après Francia ; plus franche et plus libérale, elle eût irrité bien des esprits, et allumé peut-être la guerre civile. Dix-sept ans se sont écoulés, le pays a marché ; le général Francisco Solano qui a visité l'Europe, qui a pu étudier la civilisation et en apprécier les bienfaits dans son centre même, est l'homme qu'il faut pour donner au pays l'élan dont il a besoin. Francia fit une nation, Lopez la fit connaître au monde, son fils doit en faire une nation civilisée.

Nous donnerons dans un autre article des renseignements sur la navigation des fleuves, sur les produits et sur le commerce de ce pays.

ERNEST FAYE.

LES RÉPUBLIQUES ARGENTINES

ET LEUR NOUVELLE CONSTITUTION.

I

Les deux Amériques nous ont offert, pendant longues années, un spectacle curieux par les constrastes. En effet, tandis que la race anglo-saxonne de l'Amérique du Nord s'élevait à l'apogée de la puissance par les développements prodigieux de son commerce, de son industrie et de ses libertés, la race néo-latine de l'Amérique du Sud, au contraire, en proie à tous les maux de l'anarchie, languissait au sein des richesses immenses que la nature lui a prodiguées. La première excitait, par ses prospérités fabuleuses et ses idées d'envahissement, la juste inquiétude de l'Europe; l'autre sa pitié, par les interminables et sanglantes discordes dont elle souffrait.

On sait notre pensée à ce sujet; mais il n'entre pas aujourd'hui dans le cadre de cet article de raconter les phases diverses, ni de déduire les causes des longues et douloureuses guerres civiles qui ont éclaté au milieu des populations néo-latines de l'Amérique méridionale, depuis leur indépendance de l'Espagne (1810) jusqu'à nos jours. Le lecteur pourra consulter avec fruit le remarquable travail que M. Th. Mannequin a publié sur cette question dans le *Journal des Économistes* (numéro d'août 1856). Nous voulons simplement parler du nouveau gouvernement qui régit les États du centre de l'Amérique du Sud, faire ressortir les bienfaits que la Constitution de 1852 et les recents traités de navigation doivent répandre sur ces peuples néo latins, et montrer, en nous basant sur des documents officiels, les résultats heureux que le commerce des républiques argentines et spécialement de la république bolivienne, réalisera par son application.

C'est au général Urquiza que les populations argentines doivent la constitution libérale qui est destinée à les régénérer. Cette constitution, qui est une des plus belles chartes politiques que l'esprit humain ait encore conçues, a été élaborée en six mois par un congrès national réuni à Santa-Fé, et promulguée le 1er mai 1858. Elle fonde l'unité de législation politique, pénale, commerciale et financière dans toute la république; elle supprime les douanes intérieures, qu'elle remplace par une douane nationale avec un seul tarif purement fiscal; elle abolit l'esclavage moyennant indemnité préalable aux propriétaires d'esclaves; elle proclame la liberté des cultes, la liberté de l'enseignement, la liberté de la presse, la liberté d'association et la liberté de réunion; elle fait un devoir aux provinces de donner l'enseignement primaire gratuit; elle met tous les actes du domaine de la conscience à l'abri des atteintes de l'autorité, dont la mission se limite à punir les torts faits à des tiers et à l'ordre public; elle consacre l'égalité devant la loi; elle introduit la mensuétude et la charité dans les prisons; elle abolit la peine de mort en matière politique; elle déclare le domicile des personnes et leurs propriétés inviolables; la sécurité des personnes même est garantie avec une minutie scrupuleuse de la loi. Elle assure, dans l'intérieur de toute la république, la libre circulation des personnes, des marchandises et des moyens de transport, sans conditions de passeport, de péage ni de taxe d'aucune sorte. Il n'est pas jusqu'au prêt à intérêt qui n'y soit abandonné à la prudence et aux convenances des intéressés (1).

Elle confirme deux décrets antérieurs concernant la libre navigation des fleuves, l'un rendu par le général Urquiza, le 18 août, et l'autre le 3 octobre 1852. Voici le passage y relatif : « Art. 26. La navigation des fleuves intérieurs est libre pour tous les pavillons, à la seule condition qu'ils se soumettront aux règlements dictés par l'autorité nationale. » Les stations forcées, les droits de passages, en un mot toutes les entraves ont disparu.

La prédilection pour les étrangers éclate partout dans la Constitution argentine : « Art. 25. Le gouvernement encouragera l'immigration européenne, et il ne pourra restreindre, ni limiter, ni grever d'aucun impôt l'entrée dans les provinces argentines des étrangers

(1) Au sujet de cette Constitution, on peut consulter les ouvrages suivants : 1° La *Constitution de la Confédération argentine*, etc. Dunkerque, typographie Vanderest; 2° *Système économique et financier de la Confédération argentine* (non traduit), par J. B. Alberdi. Valparaiso, 1852; 3° *Les provinces argentines et Buenos-Ayres*, par Th. Mannequin, *Journal des Économistes*, N° d'août 1856.

ayant pour but de travailler la terre, d'améliorer l'industrie, d'introduire et d'enseigner les sciences et les arts. »

Le législateur argentin, pour garantir son œuvre contre les réactions futures, a porté ses regards au dehors : « Art. 27. Le gouvernement fédéral devra assurer ses relations de paix et de commerce avec les puissances étrangères, par des traités qui soient conformes aux principes de droit public adoptés dans cette Constitution. » Aussi, c'est pour obéir à l'esprit et à la lettre de cet article, que des traités de navigation ont été signés, en juillet 1853, avec la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. Cette dernière puissance a complété depuis son traité de navigation par un traité de commerce. Des traités semblables ont été passés, plus tard, avec la Sardaigne et le Portugal et, tout récemment, avec le Chili et le Brésil.

Cette charte constitutive, qu'on peut regarder comme la plus haute expression du droit moderne, ouvre au peuple argentin une ère nouvelle de prospérités et de grandeurs nationales. Dieu veuille que l'existence toute nouvelle que la race latine du nouveau monde est appelée à remplir, ne soit point troublée par des rivalités insensées et antinationales!

C'est peut-être dans un but de protection et de surveillance par les gouvernements, but que sert la libre navigation des fleuves de la Plata, que le général Urquiza a conféré, même aux navires de guerre étrangers, le droit nouveau de pénétrer dans les eaux intérieures de son pays. Urquiza a dû se dire : « Pour convaincre les nations européennes de nos intentions irrévocables, il faut leur donner un gage assuré de notre confiance en elles, brûler à leurs yeux les vaisseaux de nos anciens préjugés. Mais d'ailleurs, quel peut être le danger de cette faculté, du moment qu'elle est générale et qu'elle a son correctif dans l'intérêt commun de toutes les puissances appelées à en jouir? Mais le véritable danger pour nous est encore au dedans; en est-il un plus grand que celui de retomber dans l'anarchie dont nous sommes à peine sortis? non, sans doute. Or, c'est pour le conjurer que nous appelons à notre aide les populations du dehors, qui nous apporteront par surcroît les trésors de leur activité et leurs capitaux; ce serait donc manquer notre but que de prendre des mesures capables d'éloigner de leur pensée la confiance qui doit les attirer vers nous. »

II.

La noble et généreuse politique inaugurée au sein des provinces argentines confédérées, a déjà porté une partie des fruits que ses fon-

dateurs étaient en droit d'espérer pour prix de leurs consciencieux efforts. L'organisation actuelle, éclose de laborieuses études et acceptée d'abord sous bénéfice d'inventaire, finira par rallier à son principe toutes les populations néo-latines répandues dans les vastes et magnifiques contrées le l'Amérique du Sud; nous pouvons même assurer qu'elle a déjà pris racine dans leurs intérêts et dans leurs habitudes. D'ailleurs, depuis quatre ans qu'elle est à l'œuvre, la situation matérielle et morale du beau pays argentin a changé du tout au tout.

On sait, en Europe, le haut degré de prospérité auquel sont arrivées les villes et les contrées de l'Amérique du sud par leur position géographique au bord des deux grands Océans. Leur commerce a longtemps prospéré, au détriment des pays du centre. Aujourd'hui que la liberté commerciale est proclamée, les entraves tombent, et les contrées centrales de l'Amérique du Sud se voient appelées à leur tour à un riche avenir.

Déjà, la libre navigation a reporté une partie de l'activité qui se concentrait autrefois aux villes côtières, vers les ports fluviaux de l'intérieur. Le Rosario, par exemple (le Rosario est un port situé sur le Parana, dans la province de Santa-Fé, à 80 lieues S.-E. de Buenos-Ayres), le Rosario, qui était, il y a trois ans, un simple petit village comptant à peine une demi-douzaine de maisons en briques et quelques cabanes disséminées pour deux ou trois centaines de familles, est aujourd'hui une ville de dix à douze mille habitants; les cabanes ont été converties en belles maisons dont quelques-unes offrent même un luxe intérieur exagéré... Cependant le Rosario n'est, aux yeux de l'observateur, qu'un faible échantillon des merveilles que le travail et le commerce sont en voie de créer dans ces belles contrées (1).

Cette extension soudaine du commerce intérieur et de l'exportation a augmenté considérablement la valeur des terres et des denrées. Au Rosario encore, le terrain, qui ne valait avant l'état actuel des choses que trois pesos fuertes la vare carrée, en vaut actuellement plus de cinquante; enfin le taux des salaires s'élève partout en raison des demandes croissantes du travail.

Des services de messageries pour le transport des voyageurs et des marchandises se sont établies entre Santa-Fé, Cordova, Mendoza, Cajamarca et fonctionnent régulièrement. Des tracés de chemin de fer sont à l'étude, et les travaux ne tarderont pas longtemps à s'ouvrir. Des bateaux à vapeur sillonnent les eaux du Parana et de l'Ura-

(1) Voir *El Orden de Buenos-Ayres*, N° du 23 novembre 1855.

guay reliant les points principaux : Parana, Santa-Fé, Corrientes, Rosario, Concordia, etc .. aux villes de Buenos-Ayres, Montevideo et Rio-Janeiro. Quelques affluents de Rio-Parana viennent d'être explorés et reconnus navigables. A la date du 1er janvier 1856, de petits bateaux à vapeur ont commencé à remonter le Salado, affluent de la Plata, jusqu'à Santiago del Estero, tandis qu'un bâtiment construit à Oran, dans la province de Salta, a descendu, à la même époque, de Vermejo jusqu'à Parana. Aussi toutes lettres qui arrivent des bords de la Plata en Europe, disent : « Que ces preuves récentes de la facile navigation des rivières ont fait naître, dans la Confédération argentine les plus légitimes espérances, et que des compagnies se sont déjà organisées pour en tirer parti ; qu'il est enfin fort probable que le courant de l'émigration européenne se portera bientôt vers ces immenses contrées de la Plata et de la Bolivie orientale, qui renferment tant de richesses et qui jouissent du climat le plus salubre du monde. »

Dans un prochain article, nous parlerons des ressources prodigieuses que la Bolivie présente au commerce européen, et du but que se propose la *Compagnie française des Indes occidentales.*

ALEXIS FAURE.

DES INSTITUTIONS DE CRÉDIT A CUBA

ET DE L'AVENIR DE LA COLONIE.

Au milieu de l'universel redoublement d'activité qui travaille aujourd'hui les peuples, il est un pays qui, s'il est loin d'atteindre encore au rang qu'occupent en Europe les nations déjà avancées dans l'application des principes économiques et dans le mécanisme des institutions financières de tout genre, est entré du moins avec bonheur dans une ère nouvelle de travail et d'association qui promet à sa prospérité croissante un développement plus grand encore. C'est l'île de Cuba. Cette colonie qui, jusqu'à ce jour, avait fondé sa prospérité sur les productions seules de son sol, sur le développement de son agriculture, source initiale par où s'alimentent et se ravivent sans cesse les autres canaux de la richesse ; cette colonie, disons-nous, est entrée, elle aussi, dans la lice des affaires, dans la voie surtout des établissements de crédit dont l'essor a répondu bien vite aux avantages sentis de leur création.

Après avoir demandé au fer, à l'eau et à la houille toute l'activité qu'ils décident dans la production ; après leur avoir demandé les moyens d'assurer aux produits la circulation la plus rapide et la plus économique, les capitaux, si timides il y a peu d'années encore, et qu'une prudence plus ou moins raisonnable portait à s'isoler, souvent même à déserter le pays, revenus naguère des terreurs qu'y éveillèrent alors les approches de l'inconnu, les capitaux se livrent aujourd'hui aux aventures, se jettent avec entraînement dans les combinaisons de l'industrie, dans les entreprises surtout que féconde l'esprit d'association. Des sociétés nombreuses, des banques, des institutions de crédit s'y sont établies sous toutes les formes.

L'ère nouvelle a été heureusement inaugurée par la création d'une banque autorisée à émettre des billets au porteur, et que le pays doit à l'initiative du gouverneur actuel, le général Concha. Cette banque dont les opérations consistent à faire des avances sur effets

de commerce à ordre qu'elle admet aussi à l'escompte, avait en vue principalement d'amener l'abaissement, la régularisation du taux de l'intérêt de l'argent, et d'escompter le papier du commerce et de l'agriculture à des conditions moins onéreuses qu'il ne l'avait été jusqu'alors. Il suffit d'énoncer le but qu'elle était appelée à accomplir, pour apprécier l'excellence de cette institution et la portée des services qu'on en devait attendre.

Lorsque partout ailleurs, en effet, il en est du commerce de l'argent comme de celui de toute autre marchandise, que son abondance avilit et que sa rareté rend chère; lorsqu'il est soumis partout plus ou moins à la loi de l'offre et de la demande sur le marché, le taux du prêt et de l'escompte à Cuba, aux époques désastreuses aussi bien que dans les temps prospères, se maintenait comme une tradition et comme un principe à 12 et 18 p. 0/0. La banque nouvelle a ramené le loyer de l'argent à des termes qui s'accordent mieux avec la loi économique dont nous venons de parler. Le taux de l'escompte, qui d'abord avait rétrogradé jusqu'à 4 p. 0/0, s'y maintient aujourd'hui entre 5 et 6. A la banque donc doit revenir désormais la mission de signaler sur l'échelle du crédit le flux ou le reflux des courants qui représentent la richesse ; de constater, en un mot les alternatives d'abondance et de pénurie monétaires.

A la suite de cet établissement de crédit dont l'action a trouvé si utilement à s'exercer dès son début, le pays en a vu naître et s'élever une foule d'autres : Sociétés de crédit agricole, de crédit commercial, de crédit mobilier, de crédit industriel. Ces institutions, en venant prêter appui aux efforts individuels, ont considérablement élargi à Cuba la sphère des transactions, aujourd'hui que l'abaissement de l'intérêt de l'argent a placé la circulation au niveau des besoins nombreux que réclament sous des formes diverses l'activité sociale nouvelle et l'agrandissement du domaine du travail. Elles y constituent, pour ainsi dire, les grands réservoirs où se sont accumulés les capitaux pour se porter ensuite partout où leur action est nécessaire, partout où sont sollicités leur appui et concours. En outre, des compagnies d'assurances nombreuses garantissent aujourd'hui à Cuba les intérêts privés pour une valeur énorme : Compagnies d'assurances pour la vie, contre l'incendie, contre les sinistres maritimes, contre les crises et les chances commerciales. Le mode et l'esprit d'association se sont naturalisés sans effort, et ont commencé une solidarité à laquelle on ne peut assigner de limites. Mentionnons aussi les caisses de secours, dont une entre Français, compte un capital déjà considérable.

Cette conviction est dans tous les esprits que la création, à la Ha-

vane, de la banque de circulation, ainsi que des autres établissements de crédit dont il vient d'être parlé, est un fait économique de la plus haute portée pour l'avenir de la colonie, dans ce sens qu'ils doivent apporter aux éléments principaux de sa richesse, à sa puissance productive, tout ce qu'ils ont d'influence et d'action sur le développement des intérêts matériels d'un pays.

C'est en effet sous le point de vue du développement de son agriculture et de l'accroissement progressif de ses produits, que nous croyons fertile en heureux résultats la voie nouvelle où est entrée la colonie. Elle-même ne saurait perdre de vue, du reste, qu'un pays qui fonde avant tout sa prospérité sur son sol, ne doit jamais subalterniser la richesse territoriale. L'agriculture qui produit les plus nécessaires, sinon les plus nombreuses utilités de l'homme, veut bien se charger d'alimenter, nous l'avons dit, les autres canaux de la richesse, les diverses branches de l'activité humaine; mais c'est à la condition qu'elle-même doit s'élever à une production croissante, qu'elle doit rester à la tête du mouvement producteur et non le suivre. La terre prête, si l'on peut dire, plutôt qu'elle ne donne; ne lui rendez pas, renversez en un mot la charrue sur le sillon commencé, tout développement se trouvera atteint dans son essence; il y aura partout temps d'arrêt, stagnation, appauvrissement. Ce que nous disons là est élémentaire jusqu'à la trivialité; mais dans la science économique, ainsi qu'on l'a dit souvent, comme dans toutes les sciences, les principes quelquefois les plus élémentaires sont ceux qui éclairent le mieux l'esprit dans les applications même les moins faciles à saisir. C'est ainsi que toute la théorie, par exemple, d'une machine à vapeur devient suffisamment claire à la seule vue d'une bouilloire au feu.

Ce n'est, avons-nous dit, qu'après avoir demandé à la vapeur des procédés abréviatifs de travail et une circulation vivifiée par de rapides et nombreuses voies de communication reliant entre eux les principaux centres de production, que cette colonie, dont la prospérité avait eu jusqu'ici des phases diverses, des heures d'éclat et de ralentissement, s'est jetée enfin tout entière dans l'activité absorbante des intérêts matériels, et a tourné une partie de ses forces vers cette multiplicité d'entreprises nouvelles, d'opérations collectives de la commandite et de combinaisons financières qui sont la grande, sinon l'unique préoccupation d'une époque où toutes les questions semblent se résumer dans la *question d'argent*.

Un fait nous frappe que nous allons énoncer en passant, sans prétendre toutefois lui attribuer une importance qu'il n'aura pas sans doute au sens d'un grand nombre d'esprits; encore moins, préten-

drions-nous nous attribuer à nous-même une justesse d'observation qui trop souvent peut nous faire défaut. Les habitants de Cuba, que leur climat, leur soleil, la générosité de leur sol semblaient à jamais prédestiner à la mollesse, à l'insouciance oublieuse, au bien vivre imprévoyant, aux seules jouissances du présent, semblent aussi avoir senti à leur tour cet aiguillon des affaires, cet ardeur à s'enrichir qui éperonnent les races nécessairement actives, laborieuses, calculatrices, dans les climats opposés où un sol plus avare veut que l'homme s'associe énergiquement à ses forces et lui extorque en quelque sorte sa subsistance.

Volontiers on se demanderait si ce fait nouveau n'est point le résultat du développement prodigieux et sans cesse grandissant de l'activité humaine, à cette époque de désirs insatiables, de gigantesques avidités, où l'on ne sait quel génie souffle sur les sociétés modernes et les excite dans leur élan vers les richesses. Ceux qui contemplent les faits sociaux des sommets de la science, et pensent qu'elle est un guide suffisamment sûr pour résoudre les problèmes qui semblent dépendre de l'ordre moral, arriveraient peut-être ici à une conclusion absolument fausse. Pour nous, que la nature du sujet qui nous occupe, dispense d'envisager cette question d'un point de vue si élevé, manquant d'ailleurs de ce courage assez commun aujourd'hui de raisonner sur les choses qu'on entend le moins, nous avons seulement voulu constater un fait et pas autre chose. Toutefois nous ne pouvons nous défendre d'ajouter que cette soif de cupidité qui, aujourd'hui, semble altérer jusqu'aux profondeurs des entrailles les sociétés pressées de vivre, est un mal inconnu à Cuba. Ce qui l'est encore davantage, ajouterons-nous aussi, c'est cette fièvre de spéculation déchaînée qui joue avec tous les ressorts de la fortune publique, parfois jusqu'à les rompre, et s'est fait un tapis vert de ce grand ensemble d'intérêts et d'entreprises dont le progrès et le mouvement constituent le caractère saillant de notre époque.

Les habitants de Cuba s'étaient-ils endormis jusqu'ici dans une sorte d'indifférence de la fortune, sur la foi des richesses spontanées, pour ainsi dire, qui ne leur ont jamais failli ?

Un poëte latin, Perse, croyons-nous, discourant sur la manière dont il faut jouir de sa fortune, résume sa pensée à peu près en ces termes : « Faites moudre, dit-il, tout le blé de vos récoltes et consommez-le sans crainte. Labourez ensuite, et vous verrez une nouvelle moisson sortir de terre. » En regard de ce conseil, qui n'est certes pas d'un sage, plaçons la philosophie d'Horace. Horace, lui, juge sans doute qu'il est d'un bon calcul de faire la part de l'imprévu : l'incertitude des saisons, l'espoir trompé des récoltes, les revers de

fortune, les préoccupations d'avenir peut-être. J'userai de mon bien, dit-il, et j'en prendrai ce qui me sera nécessaire. » — Eh bien! il ne me paraît pas déraisonnable de dire qu'après avoir pensé comme Perse, peut-être les habitants de Cuba sont aujourd'hui de l'avis d'Horace. Ce n'est pas à dire qu'ils se soient interdit les joies de bien-vivre, les recherches de la vie élégante et du luxe, loin de là! la vie est si courte! *Eheu! fugaces....* dit Horace lui-même! — Encore moins ont-ils banni les jouissances plus élevées qui ont leur source dans l'intelligence, dans le sentiment du beau, et que la plume, la parole, le pinceau, la musique, le geste éveilleront toujours chez les natures heureusement douées. Non, ce n'est pas encore là, il s'en faut, une société comme il en existe de par le nouveau monde, société d'airain qui ne veut que de l'or, qui calcule plus qu'elle ne sent, hébétée de chiffres, oubliant le but pour le moyen.

Mais, disons-le encore, — dût notre insistance sembler puérile — c'est obéir, selon nous, à une pensée de sage prévoyance que de se ranger à l'avis de l'ami de Mécène qui, du reste, a très-bien vécu. Et, n'est-ce pas, d'ailleurs, dans Perse lui-même, — nous ne l'affirmerions pas — qu'on peut lire ces lignes d'une mélancolie assez plaisante : « Ma maison des champs est à l'abri des vents du couchant et du midi; elle est aussi garantie de l'est et des fureurs de Borée, mais hélas! elle est en gage pour quinze mille deux cents sesterces! Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle fut exposée à tous les vents! » — Voilà qui dût jeter quelque discrédit sur la théorie économique professée plus haut!

Mais hâtons-nous de revenir à notre sujet, dont nous nous sommes quelque peu écarté, pour hasarder une conclusion qui n'aura pas pris, on le voit, pour arriver ici, le chemin que la géométrie dit être le plus court, et que nous ne donnons pas non plus comme le dernier terme d'un syllogisme rigoureux. C'est qu'il faut bien reconnaître dans le fait nouveau à Cuba, que nous signalions tout à l'heure, les germes heureux à plus d'un titre pour son avenir, germe dont on peut déjà calculer la fécondité et mesurer les résultats.

On ne saurait non plus méconnaître que le système d'association qu'on y substitue à l'infécond individualisme, et qui enveloppe aujourd'hui tant d'intérêts, le grand comme le petit capital, pour les faire concourir à des entreprises communes, ne soit aussi pour le pays un gage assuré d'ordre, de prospérité, et, dans une certaine mesure peut-être, un élément de force sociale. En dehors, en effet, de tous leurs résultats et de leurs influences matérielles ordinaires, peut-être est-il de la nature des associations, alors que leur principe commence à prévaloir, d'amener les esprits, sans qu'on s'en rende

bien compte, à une sorte d'équilibre d'idées d'un certain ordre, de les porter à leur insu à une certaine parité de vues, dans ce sens du moins, que tous ceux-là dont les intérêts se trouvent comme enveloppés dans le vaste réseau d'une intime solidarité, doivent comprendre qu'il y a quelque chose à sacrifier toujours au besoin d'ordre, d'entente et de stabilité. Il y a là, croyons-nous, un germe fécond qui fructifiera et ne peut manquer d'étendre à l'avenir la sécurité du présent.

Toutefois, quelque confiance qu'ait le pays dans ses destinées, aujourd'hui qu'une question à peu près oubliée depuis dix siècles s'agite de nouveau, aujourd'hui que le projet d'un grand canal maritime entre la Méditerranée et la mer Rouge semble devoir s'accomplir, les habitants de Cuba devront aussi réfléchir aux conséquences à craindre pour eux de ce grand événement. N'a-t-on pas dit qu'un des résultats favorables de la jonction des deux mers serait de reporter sur l'Inde une grande partie du commerce actuel de l'Europe avec l'Amérique équinoxiale? Les riches produits de celle-ci, en effet, sont aussi les produits des îles de la Sonde et du midi de l'Asie. En assurant aux relations de l'Europe une abréviation de distance d'environ trois mille lieues, la coupure de l'isthme de Suez ne viendra-t-elle pas détourner, au profit du commerce de l'Inde, une activité de rapports qui fut jusqu'à ce jour à l'avantage de l'Amérique, grâce à sa proximité relative? Disons néanmoins que si, dans la lutte qui pourra s'engager, la question de distance devait décider seule, l'avantage resterait encore aux Antilles qui, même après la canalisation de l'isthme, se trouveraient en moyenne d'environ huit cents lieues plus rapprochées que l'archipel Indien, des principaux ports de l'Europe situés dans l'Océan et les mers du Nord. Ceux de la Méditerranée seulement se trouveraient placés à égale distance, à peu près, des deux marchés. Mais huit cents lieues dans le choix de la route à prendre, quand il s'agit de pays offrant des objets de retour similaires, ne serait pas, il faut croire, une considération médiocre pour le commerce. Les avantages des tarifs pourraient seuls balancer ceux d'une distance moins grande à parcourir, et engager les expéditions à se tourner vers l'océan Indien, dont le percement de l'isthme leur ouvrirait l'entrée.

Mais lorsque partout aujourd'hui on travaille à la création de grandes lignes transatlantiques destinées à multiplier et régulariser les rapports entre l'Europe et les deux Amériques; lorsque le commerce maritime des compagnies puissantes par le capital se préparent à aborder ou à élargir les grandes opérations d'échange et d'armement entre les deux hémisphères, et dont deux peuples, les premiers par

le travail et l'énergie, avaient dès longtemps donné l'exemple; lorsque le champ des relations entre les deux mondes reçoit chaque jour un élargissement qui croît sans cesse avec les progrès et les besoins de la société, est-il bien sérieusement à craindre qu'une route nouvelle, ouverte sur la mer des Indes, attire exclusivement et sans retour vers l'Asie, tout le mouvement commercial de l'Europe, et laisse le nouveau monde à peu près aussi étranger à l'ancien qu'il l'était avant sa découverte?

Le champ est ouvert aux hypothèses. Sans s'égarer dans un avenir bien éloigné peut-être, ne pourrait-on pas supposer aussi, avec assez de vraisemblance, que l'empire commercial devra échoir un jour à un peuple de l'Amérique, à un peuple confiant jusqu'à la témérité dans les vastes destinées qu'il rêve: celui qui seul aujourd'hui grandit et s'étend à vue d'œil, et celui aussi dont l'ambition se déguise le moins. Au percement de l'isthme de Suez, le nouveau monde oppose la nouvelle ligne de communication interocéanique, au point où les deux Amériques sont comme soudées ensemble. Deux lignes de fer, en attendant mieux sans doute, servent déjà de trait d'union aux deux mers. C'est là, peut-être, que le mouvement commercial du monde aura son foyer le plus actif dans un temps plus ou moins rapproché; car est-il une nation qui puisse le disputer en situation géographique à celle-là dont les ports regardent aujourd'hui le double Océan qui baigne les deux mondes?

Quoi qu'il en soit de la tentative nouvelle pour coloniser l'isthme de Suez, il n'y a pas lieu encore, croyons-nous, d'en tirer une conséquence inquiétante pour l'avenir de Cuba. Autant il est triste, d'ailleurs, d'égarer sa pensée sur les éventualités décourageantes, mais encore éloignées, qui pourraient l'atteindre et le compromettre, autant l'esprit se plaît aujourd'hui à suivre et à voir grandir la colonie dans le développement de ses forces et de sa richesse.

Des correspondances que nous avons sous les yeux, écrites en quelque sorte sous la dictée des faits, signalent le général Concha, gouverneur du pays, comme l'édificateur de la prospérité régulièrement croissante. Longtemps, en effet, tout gouverneur envoyé par l'Espagne, semble avoir pensé sans doute, qu'il avait fait assez, lorsque, rappelé par son gouvernement, il remettait la colonie, pour ainsi dire, aux mains de son successeur, comme un simple dépôt confié à sa garde. et telle que lui-même il l'avait reçue de son prédécesseur, amoureux comme lui de l'immutabilité et, en quelque sorte, accoudé sur elle. Ce système avait créé au pays une situation qu'il serait malaisé de définir, et qui trouverait son excuse, sinon sa justification dans un principe dont les dépositaires du pouvoir ne jugeaient

pas qu'on pût se départir sans danger. Il entre d'autant moins dans notre pensée de combattre aujourd'hui ce principe, qu'il est mort comme il devait mourir, c'est-à-dire naturellement et tout seul.

Il semblerait, quand on songe au malhabile système qui fut longtemps celui de tous les Etats à l'égard de leurs colonies, et qui consistait à sacrifier en tout les intérêts de la métropole; système qui allait même jusqu'à détourner d'elles les sources du progrès moral où l'intelligence puise, se nourrit et se développe, il semblerait qu'on eût voulu pouvoir classer les colons parmi les madrépores dont les formations, disent les savants, ont fait surgir du fond des mers certaines îles.

Des esprits qui s'arrêtent à la surface des choses et n'en estiment que les dehors, longtemps ont voulu voir dans le seul fait, à Cuba, d'une grande somme de bien-être départie au plus grand nombre, et surtout dans le déploiement d'un luxe qui semble y faire cortége aux pompes d'une nature qui est un luxe elle-même, les régulateurs certains d'une prospérité arrivée à son extrême limite. Les esprits vigoureux, qui font volontiers abstraction des dehors et veulent pénétrer plus avant, en eussent peut-être cherché ailleurs la mesure. C'est qu'il est des intérêts d'un ordre élevé, qu'un pouvoir éclairé et sage ne doit point subordonner à l'intérêt inférieur de la prospérité matérielle pure. C'est au développement moral, au progrès simultané et progressif de l'intelligence que doit tendre son action. C'est à cette tâche qu'elle doit se dévouer loyalement, avec vouloir.

Comme le philosophe auquel on niait le mouvement, Cuba a pu dire longtemps : Je marche, donc j'existe. Le pays marchait en effet; mais en tournant sur lui-même et donnant aux yeux fixés sur lui, au milieu des éblouissements de l'or, le spectacle de son luxe, de ses promenades, de ses fêtes et de ses théâtres. Néanmoins, l'œuvre de lumière s'est faite; le progrès s'est accompli, avec ses conditions nécessaires de temps qui sont aussi celles de sa viabilité et de son plus sûr développement. Ajoutons enfin que ce résultat a été l'œuvre avant tout de l'activité d'intelligence, des aptitudes heureusement équilibrées, de l'amour d'élévation et de progrès qui caractérisent les habitants. C'est aux gouvernés, pour tout dire, bien plus qu'aux gouvernants, que revenait toujours la part la plus large dans le mouvement de progression morale et matérielle du pays.

Le général Concha est venu qui a jugé que là, comme partout, où beaucoup avait été fait, beaucoup encore restait à faire. Doué de cette sûreté de coup d'œil qui voit le vrai et mesure le possible, il s'est efforcé d'élargir les voies de progrès moral où la colonie marchait déjà, d'agrandir encore le domaine déjà si étendu de sa richesse. Il a

jugé qu'on pouvait, qu'on devait mener parallèlement ces deux éléments constitutifs du bonheur des sociétés. Il a compris que, s'il est d'une sage politique de laisser prendre aux préoccupations matérielles une large part dans la vie des individus, il ne l'est pas moins d'y faire entrer pour une bonne part aussi le concours et l'activité harmoniques du progrès moral, de l'intelligence, du savoir. C'est ainsi qu'il aura marqué son gouvernement d'une ineffaçable empreinte dans l'histoire du pays. Mais ce qu'il nous importe de constater ici, c'est l'immense mouvement qui s'est produit dans la sphère des intérêts matériels du pays; c'est l'accroissement progressif d'une prospérité qui, nous l'avons dit, a ouvert et ouvre chaque jour à l'esprit d'entreprise, au génie du travail, un champ d'action plus vaste et qui s'agrandit sans cesse.

Homme de gouvernement et d'initiative, le général Concha a entrepris le plus sérieux travail d'amélioration et d'utiles réformes dont les diverses branches de l'administration publique aient encore été l'objet à Cuba. Animé d'un zèle sincère pour le bien public, il s'est attaché à étendre son action partout où la réclamaient les vœux, les besoins, les intérêts de la colonie. Aussi, une confiance raisonnée est-elle venue donner un élan nouveau aux éléments qui constituent sa prospérité, un développement plus large à son commerce, à l'esprit d'entreprise un essor inespéré. C'est, avons-nous dit, à son initiative que le pays doit la création des banques. Ces puissants ressorts du crédit résultent bien toujours d'une prospérité antérieure, mais toujours aussi ils servent prodigieusement à l'accroître. Sous l'action d'une sève qui déborde, longtemps on verra grandir Cuba dans ses élans de richesse ascendante. Son mouvement de progression, si brillant qu'il soit, n'a pas atteint, selon nous, sa période la plus élevée. L'avenir lui réserve plus encore.

Un pays auquel la Providence s'est attachée à prodiguer les dons les plus variés, les plus rares trésors, dont la nature a, en quelque sorte, imbibé le sol de richesses que les mains humaines n'ont, pour ainsi dire, qu'à faire jaillir, comme l'eau dont l'éponge est pénétrée, un pays où tant de progrès nouveaux à poursuivre et d'améliorations à réaliser, où tant d'intérêts surtout à conserver et à faire grandir, ont pour sauvegarde l'ordre qui rallie dans un sentiment commun tous les esprits; où des institutions nouvelles, enfin, viennent encore de s'asseoir sur les bases puissantes du travail et de l'association, ce pays, quoi qu'on en puisse dire, ne jouit pas seulement d'une prospérité qui repose sur le vide. Ils s'appuient seuls sur des bases officielles, les peuples qui manquent d'éléments de fixité dans les esprits, dans les mœurs, dans les intérêts, qui laissent s'éteindre et se briser

dans leur sein tout sentiment collectif, tous les ressorts de la vie morale, ou que le génie du retardement endort dans une incurable et profonde inertie. Mais à Cuba, il n'est pas inutile de le répéter, le cadre étroit où naguère encore l'esprit de progrès s'exerçait et mesurait ses pas, a éclaté de toute part sous l'effort d'expansion d'une génération nouvelle et active, et l'ordre, le travail ont jeté leurs racines profondes dans le sol qui soutient aujourd'hui le tranquille édifice de la fortune du pays.

La nature, avons-nous dit, a beaucoup fait; il appartient aux hommes de faire le reste; à eux de ne point faillir. A ces conditions, l'ère que nous croyons entrevoir d'une prospérité plus grande encore, nous apparaît dans un prochain avenir; car, à une époque où tous les mouvements des sociétés sont accélérés, le temps lui-même, plus chargé d'événements qu'il ne fut jamais, semble en hâter davantage sa marche.

J. P.

LE CHILI.

Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent.

Cette opinion, à l'aide de laquelle on a essayé de justifier l'oppression de l'Italie par l'Autriche, paraît trouver une application sans réplique dans la forme gouvernementale dont jouit en ce moment la République dont nous allons nous occuper.

Nous ne connaissions le Chili que de nom, lorsque nous commençâmes la publication de ce Recueil. — Il nous suffisait de savoir que ses habitudes appartenaient à la race latine pour être persuadé de son avenir; mais nous étions loin de nous douter qu'il fût, à notre époque même, la preuve la plus évidente de la justesse de nos espérances, en ce qui concerne les Républiques américaines.

Nous nous présentâmes chez le ministre plénipotentiaire que ce pays a envoyé à Paris; nous nous trouvâmes en présence d'un aimable et beau vieillard, ayant occupé au Chili les postes les plus importants, et dont les premières paroles, toutes polies, nous confirmèrent dans l'opinion que nous nous étions déjà faite sur la différence qui existe entre la façon d'agir des grands personnages des races latines et celle de ceux qui appartiennent aux nations ayant la prétention de tenir plus haut que les autres le drapeau de la dignité humaine.

M. le général Blanco de Encalada nous accueillit avec une cordialité qui nous mit de suite à l'aise avec lui; dès qu'il connut l'objet de notre visite, il s'empressa de

nous faire lui-même, dans une improvisation aussi brillante que familière, l'histoire de sa patrie.

Nous ne connaissons rien de plus beau qu'une page historique, racontée par l'un de ceux qui l'ont écrite, avec leurs actes, sur le livre du temps. — Elle a pour nous un charme qu'aucun écrivain ne lui donnerait, et voilà pourquoi nous avons écouté, avec un charme indicible, la brillante et complaisante improvisation de M. Blanco de Encalada.

Le Chili, nous a-t-il dit, est le seul État de l'Amérique du Sud dont la guerre civile n'ait point entravé le développement. — Complétement indépendant par sa position topographique, se déroulant au bord de l'Océan, qui semble un canal offert par la Providence à son commerce, il a sagement profité des avantages que Dieu lui a départis, et, dès les premiers jours de son indépendance, il s'est gouverné démocratiquement, sans céder à aucune des tentations de l'anarchie.

Il a compris les réalités de la démocratie; il n'a partagé aucune de ses illusions. — Ses hommes illustres, et M. Blanco de Encalada est l'un d'eux, ont travaillé constamment pour tous, et les classes inférieures ont compris qu'une aristocratie, dont tous les actes tendaient au bien général, méritait de demeurer la dépositaire des droits gouvernementaux. — C'est dans l'abnégation, dans le dévouement de l'aristocratie chilienne, autant que dans le bon sens du peuple de cette République, qu'existe le secret de la prospérité de cette dernière.

Au point de vue religieux, l'unité a été conservée. — Ceux-là seuls, qui veulent l'unité, comprennent la démocratie et peuvent l'appliquer sans péril. — Cette unité incontestée a permis la tolérance, et l'on a vu les protestants étrangers construire des chapelles de leur culte,

dans la capitale même, sous les regards de l'archevêque, sans la moindre autorisation, sans que la moindre mesure de répression ait été prise à leur égard. — La véritable force est tolérante.

Au point de vue politique, nous avons dit déjà que le Chili est gouverné par une aristocratie tellement pénétrée de ses devoirs, qu'il n'entre pas dans l'idée des masses de lui disputer le pouvoir. — Au Chili, le patriotisme n'est pas un vain mot; la foi religieuse conservée a maintenu la solidarité de tous envers tous; les intérêts particuliers du riche ne sont consultés par lui-même qu'après les intérêts généraux de la nation. — Voici, selon nous, ce qui distingue une démocratie latine d'une démocratie anglo-saxonne.

La sagesse du gouvernement chilien a beaucoup influé sur le caractère de ses relations extérieures. — Les gouvernements de l'Europe ont vu en lui le modèle à offrir aux autres États de l'Amérique du Sud, et l'empereur des Français a dit au général Blanco de Encalada quelques phrases profondes, qui peuvent passer pour l'expression du regret d'un grand génie, que les hommes qu'il guide empêchent eux-mêmes de se lancer dans un ordre d'idées plus avancé que celui où ses ministres doivent se maintenir. — Dirait-on vrai? Les peuples auraient-ils les gouvernements qu'ils méritent?

Grâce à la complaisance de M. Marco del Pont, consul général du Chili à Paris, nous serons à même de donner à nos lecteurs les derniers rapports annuels déposés, par les ministres du gouvernement chilien, sur le bureau des chambres. — Ces rapports doivent être consultés, quant à la forme et quant à la sobriété des aperçus personnels, par nos hommes d'État occidentaux.—Chacun pour tous, tous pour chacun. — Cette devise, ridiculisée par notre civili-

sation, déclarée impossible par nos gouvernants républicains, elle sert là-bas de thème aux hommes politiques, lorsqu'ils ont à expliquer leurs actes à leurs compatriotes.

Sous un tel gouvernement, nos lecteurs comprendront l'impulsion qui doit être donnée à l'industrie et au commerce. — Ce n'est pas, il est vrai, cette fièvre de création qui fait improviser aux Etats-Unis des lignes de chemin de fer en trois mois. — Les Chiliens sont des gens raisonnables ; ce qu'ils font durera. — C'est un développement sage et logique de tous les progrès permis par les circonstances. — Au Chili, tous les établissements sont sûrs ; la sécurité individuelle est garantie ; la propriété y repose sur de telles bases qu'il ne viendra jamais à personne l'idée de la saper.

La presse y est libre, et cette liberté ne devient pas un sujet d'embarras, parce que ceux qui en jouissent la limitent eux-mêmes. — Sage exemple que nous aurions dû suivre. — Les libertés succombent à leurs excès.

Nous avons dit que la position géographique du Chili était excessivement favorable. Arrosé par cent vingt cours d'eau appelés à devenir navigables pour la plupart, il jouit d'un climat varié, mais généralement sain. La température, au bord de la mer surtout, est égale et douce ; vers le Nord, elle est assez élevée, mais des pluies fréquentes la tempèrent ; dans la partie Sud, elle est refroidie par de nocturnes gelées que le premier rayon du soleil dissipe.

Dans certaines provinces, la terre est suffisamment fertilisée par cinq ou six pluies. — Le printemps commence en septembre, l'été en décembre, l'automne en mars et l'hiver en juin. — C'est l'opposé complet de nos saisons.

Le territoire du Chili se divise en onze provinces, divi-

sées elles-mêmes en 52 départements ; 367 sous-délégations et 1696 districts.

Voici le nom des provinces, auxquelles il faut ajouter la colonie fondée à Magellan par le gouvernement Chilien :— *Atacama, Coquimbo, Aconcagua, Santiago, Valparaiso, Colchagua, Talca, Maule, Concepcion, Valdivia, Chiloë.*

La province de *Santiago* est principalement remarquable au point de vue agricole. — Elle donne son nom à la capitale de la République, peuplée de 80,000 habitants.

Valparaiso est la ville industrielle et commerciale par excellence, malgré sa situation défavorable sur la pente d'une abrupte sierra. — Elle compte aujourd'hui 40,000 habitants.

L'avenir métallurgique du Chili est dans la province d'Atacama, dont la capitale, Copiapo, est devenue le centre d'un mouvement minier extraordinaire.

Les mines de cuivre du Chili sont principalement l'objet d'exploitations considérables tendant sans cesse à s'accroître.

Les principaux ports du Chili sont ceux de Valparaiso, de la Serena, de Copiapo, de Huasco, de Talcahuano, de Valdivia, d'Aucud et de Santa-Rosa.

La province de Chiloë se compose de l'Archipel de ce nom au sud du Chili et du continent Américain. — Soixante-quatre îles situées entre le Rio-Negro et le cap Horn composent cet archipel. — Celle de Juan Fernandez est célèbre par le séjour de l'Écossais Serlik qui a servi de type à Robinson Crusoé.

La population du Chili est aujourd'ui de 1,400,000 âmes, Espagnols, Créoles et Indiens. — Dans une dixaine d'années, cette population sera quintuplée.

Nos lecteurs connaissent maintenant aussi bien que

nous la république Chilienne, si ce n'est au point de vue littéraire dont nous n'avons pas encore tenu compte. — Nous avons voulu écrire à course de plume ce rapide aperçu pour qu'ils se fissent une idée de cette république à laquelle nous voulons consacrer une attention toute particulière.

On a prétendu que les races latines ne pouvaient rien dans la voie de la démocratie. — Le Chili répond pour nous. — Voilà pourquoi nous nous occuperons souvent du Chili.

G. Hugelmann.

CHRONIQUE PORTUGAISE.

La *Revue*, jusqu'à présent, n'a fourni sur le Portugal que des renseignements incomplets; grâce à de nouveaux arrangements, nous sommes en mesure de combler cette lacune. Un correspondant portugais, de Lisbonne, dont nous pouvons garantir l'exactitude et le mérite, nous enverra, toutes les quinzaines, une chronique où seront consignés tous les faits, littérature, beaux-arts, commerce, industrie, qui peuvent intéresser nos lecteurs et mettre en relief les belles qualités d'un peuple méconnu. Voici le premier article de notre correspondant.

Lisbonne, 29 mai 1857.

Monsieur,

Vous voulez bien m'admettre au nombre de vos collaborateurs; je vous remercie de cet honneur. Quoique mon nom soit très-humble, je ne m'effraie pas trop de l'idée de descendre dans l'arène, à côté des hommes estimables dont je vois les travaux dans la *Revue*.

Vous me demandez une chronique par quinzaine; mais Lisbonne est-elle une capitale qui étincelle par ses faits et gestes, comme vous le désirez?

C'est ce que l'on verra par ma correspondance.

Mais avant, deux mots sur ce pays; ce qui me paraît d'autant plus nécessaire pour vos lecteurs, que la France, je ne sais pourquoi, ignore beaucoup des choses impor-

tantes qui se passent en Portugal ; ou bien, si vos écrivains les remarquent et les citent, c'est toujours d'une manière erronée.

Pourquoi? Cette nation, autrefois si célèbre et si fameuse par ses faits d'armes et ses découvertes, aurait-elle cessé de figurer sur les cartes géographiques?

Pourquoi? Le Portugal, avec ses 3,000,000 d'habitants, serait-il oublié parce qu'il est relégué dans la partie la plus occidentale de l'Europe?

Pourquoi? Ce petit territoire, limité au nord par la Galice, à l'ouest par l'Océan, à l'est par le royaume de Léon et l'Andalousie, serait-il éclipsé à cause de sa position naturelle?

Pourquoi? L'antique Gaule nous considérerait-elle comme la propriété des souverains catholiques par excellence, parce que l'Espagne paraît vouloir nous absorber?

Fi donc! Une pareille supposition ferait croire que nous ne sommes pas encore dignes d'être *Ibériens* ; non pas que la fusion me déplût, à moi, qui ai de bonnes et amicales relations avec plusieurs Espagnols distingués, mais j'ai entendu dire à nos anciens : « Chaque terre a ses usages, » et nous autres, il faut l'avouer, nous n'aimons pas beaucoup des usages de notre voisine.

Et qu'importe? Cela ne nous empêchera point de resserrer nos relations ; cela ne nous empêchera point de lui témoigner les sentiments les plus affectueux ; mais nous voulons rester indépendants et libres comme nous l'avons été jusqu'ici.

Aucune entrave ne gêne la pensée ; nous avons une presse libre, un roi jeune et sage, et notre peuple, sans mauvais instincts, ne laisse voir aucune férocité dans le caractère.

Le Portugal, dès lors, mérite-t-il d'être oublié, ou le

serait-il parce qu'il n'entretient plus de ces armées aguerries qui étaient la terreur des barbares envahisseurs?

Parce que ses flottes ne sillonnent plus des mers inconnues?

Parce que son commerce n'a plus l'importance qu'il avait autrefois?

Avez-vous de la répugnance pour son administration, du dédain pour sa civilisation, et ne croyez-vous pas dans la culture des Portugais? Pourquoi la France est-elle opulente et coquette? Pourquoi l'esprit de ses enfants est-il proverbial? Et pourquoi tout le monde reconnaît-il ses progrès dans les sciences et les arts, la délicatesse de ses manières et son amabilité dans les salons?

Vous avez raison. Vous deviez vous rappeler le mot célèbre d'un de nos premiers hommes d'État, l'illustre marquis de Pombal, lorsqu'il vit remplacer par un navire, son portrait qui figurait sur le monument majestueux de Ferreiro do Paço, élevé à la mémoire de Joseph Ier.

Tout est oublié : notre antique gloire, le nom illustre que nous avions acquis, la place distincte qui nous appartient, aujourd'hui comme toujours, à côté des autres nations, et notre histoire, si remarquable par l'héroïsme et les découvertes de nos ancêtres; tout est oublié, même les noms qui ont jeté le plus vif éclat, depuis le règne d'Alphonse Henriques, jusqu'à nos jours : les Castro, les Gama, les Pereira, les Camoëns, les Carrett!

Ou je suis dans une profonde erreur, et je sacrifie la vérité historique à l'excessif amour de la patrie, ou tout cela est trop véridique pour qu'on puisse le révoquer en doute.

Le Portugal doit figurer déjà dans les rangs des nations les plus avancées; et si, aujourd'hui, il ne rivalise pas avec elles par la civilisation, l'industrie, le commerce, les arts, les belles-lettres, bientôt, il faut l'espérer, il s'élèvera

jusqu'à leur niveau. Avec le désir de bien faire et le courage d'entreprendre, nous suppléerons aux forces qui nous manquent.

Là est la vérité.

Heureusement, l'apparition de la *Revue* est venue me réjouir, comme elle réjouira tous les Portugais ; par elle enfin, nous pourrons combattre et détruire les préjugés qui existent à l'égard de notre pays, préjugés qui deviennent des erreurs capitales, comme on les trouve dans quelques ouvrages français.

Quelle est la cause de ces grossières méprises?

Je l'ignore.

Comme exemple : il est notoire que la langue portugaise est une des plus riches, des plus mélodieuses, des plus uniformes; eh bien, on lui applique le nom de *patois*, et d'autres qualifications ridicules.

Cette langue se présente avec une telle uniformité, qu'elle est partout la même, dans les provinces comme dans la capitale; quelques mots, très-rares d'ailleurs, ne diffèrent que par l'application.

Notre peuple, on l'a presque traité de barbare et de sauvage; et, nulle part, je n'en ai vu de plus docile, de plus laborieux et de meilleur. Le peuple lusitanien, surtout l'homme des champs, conserve encore les coutumes et les mœurs patriarcales de ses aïeux, ce qui lui donne droit au respect et à la considération de quiconque le visite ou l'étudie. Simple dans ses mœurs, sobre dans le manger, digne dans ses manières, son éducation est toute morale et religieuse. Son instruction, je l'avoue, est encore fort limitée; mais, en revanche, il possède les sentiments et les vertus qui manquent à la majeure partie des nations les plus éclairées; les statistiques criminelles viennent à l'appui de cette assertion.

J'ai vu aussi, je ne sais plus dans quel itinéraire français, certaines terres signalées là où jamais elles n'ont existé, et, sur cette belle découverte, de magnifiques descriptions.

M. Bouillet, parlant des académies les plus remarquables, a oublié la nôtre qui, certes, méritait une mention tout aussi bien que celles de Russie, de France, etc. Dans un travail aussi sérieux, l'historien-géographe doit à tous égale justice (1).

Je pourrais citer bien d'autres exemples, mais la nature de mon travail m'impose l'obligation de m'arrêter.

Le commerce portugais est très-important.

Ses produits agricoles, surtout en maïs et en blé, sont très-riches. Malgré les faibles récoltes des dernières années, ce qui, du reste, a été commun à toute l'Europe, ce sont encore les céréales qui constituent la plus grande partie de ses revenus ; en voici la preuve : au mois d'avril de cette année, la province du Minho a exporté, en produits agricoles, pour 580 contos de reis, soit 2,900,000 francs.

Les crises, les maladies, les intempéries, les vicissitudes politiques, ne peuvent rien contre la fécondité du sol ; il triomphe de tous les obstacles, tant sont grandes sa fertilité, la persévérance et l'inclination naturelle des habitants.

Les vins de Porto et de Sétubal sont trop connus pour que j'en parle.

Le Portugal est plus agricole qu'industriel ; cependant, l'industrie portugaise se régénère grâce aux acquisitions

(1) Que notre correspondant se rassure ; M. Bouillet, dont nous savons apprécier la valeur, a commis bien d'autres bévues et laissé des lacunes aussi importantes. Pour nous, son dictionnaire, très-incomplet, vague, médiocre ou faux dans les appréciations des hommes et des choses, est une œuvre à refaire.

qu'on a faites à l'étranger, et aux modèles magnifiques qu'on a importés. Elle ne crée ni invente, mais je la vois toute prête à s'améliorer. Je suis persuadé que les produits qui sortent de la plupart de ses fabriques, peuvent figurer avec distinction dans les expositions les plus fameuses.

Les arts se perfectionnent, mais toujours par l'imitation, comme unique moyen d'acquérir crédit et renommée. Le génie a fui cette terre; il semble que nous soyons sous l'influence des zones glaciales, et que le sang s'est figé dans nos veines. Patience; nous ne créons pas, mais, par l'imitation sérieuse des bons maîtres, nous élèverons les arts à la hauteur que nous pouvons atteindre.

Nous avons à signaler quelques réformes qui nous valent de précieux avantages; nous devons à la dernière administration l'amélioration des routes et l'établissement de plusieurs voies ferrées.

Déterminé par les résultats de la section de l'Est, qui démontrent chaque jour les bénéfices de ces rapides communications, le gouvernement a traité avec sir Morton Petto pour la construction d'un chemin de fer jusqu'à Porto; de plus, il fait avancer les travaux des lignes de Vendas Novas à Sétubal, et de Lisbonne à Cintra, sans négliger les embranchements avec le réseau des chemins de fer espagnols, ce qui sera très-profitable au pays.

Le Crédit mobilier se fonde, et M. Proat va démontrer, par ses opérations, l'avantage de la concession qu'il a obtenue. Les compagnies et les maisons de commerce aideront à ces efforts par le concours le plus efficace et une grande participation dans les entreprises.

Les ouvriers portugais, affranchis de toutes les entraves de la vieille législation, s'occupent de former des associations qu'ils veulent baser sur les principes les plus généreux et

les plus honorables ; leurs statuts n'oublient ni les malades, ni les invalides, ni les veuves, ni les orphelins des associés ; une caisse, établie dans ce but, pourra suffire à tous les besoins ; un fonds spécial pourvoit à l'entretien des maisons de travail réservées aux ouvriers sans occupations, et leur permet d'introduire dans leurs diverses professions toutes les améliorations possibles. Le gouvernement les patronne.

Sous la bannière de l'association, les mauvaises habitudes se corrigeront, et les ouvriers acquerront la force que donne l'union ; par l'instruction qu'ils se ménagent, leur vie intime peut devenir un modèle, l'éducation de leurs enfants, un exemple à suivre, et leur vie publique mériter le respect qui leur est dû. Dès lors, ils auront leur place distincte au milieu des autres classes, soit par la connaissance de leurs devoirs et de leur position, soit par la noblesse de leurs aspirations et la générosité de toutes leurs actions.

Ce n'est point là une fantaisie ; mais l'expression d'un désir formel ; oui, je désire voir la réalisation d'une idée tout au profit et à l'honneur de ma nation ; oui, je désire voir l'agrandissement des arts par l'agrandissement des classes ouvrières.

Le jugement que je vais porter sur notre littérature, est peu favorable au Portugal ; peu importe.

La littérature portugaise produit peu, et le peuple lit peu. Trompé par deux ou trois éditeurs (qui sont les seigneurs féodaux de la pensée, comme l'a dit très-bien mon ami, don Carlos de Pravia) charlatans qui, pour le tromper, lui ont offert, sous de magnifiques et pompeuses couvertures, des traductions frelatées, détestables, le peuple veut s'instruire sans lire. Chose étonnante ! C'est pourquoi la littérature est obligée de ne rien produire ; elle craint de

voir le fruit de ses études et de ses veilles, ses productions, plus ou moins utiles, réléguées dans les coins obscurs des rayons de quelque *compatissant* libraire, couvertes de poussière, oubliées de ceux qui devraient les avoir et les étudier.

Mais, soit dit sans offenser nos amis, pourquoi n'ont-ils pas dénoncé ces faits par la voie de la presse! Pourquoi ne s'imposent-ils pas quelques sacrifices dans le but d'instruire leurs compatriotes? Il ne suffit pas de parler avec la volubilité des poëtes, ou bien, à l'imitation des folâtres papillons, de se reposer çà et là pour recueillir le miel que les jolies fleurs de l'étranger nous apportent dans leurs calices, mais sans donner de fruit.

Néanmoins, ce n'est là qu'une exception. Mendes Leal, poëte remarquable et notre premier écrivain dramatique, enrichit le théâtre de pièces originales, qui se distinguent par la correction des types et la pureté du langage. Camillo Castello Branco, auteur de Porto, produit toujours, et ses romans trouvent des consommateurs. Silva Tullio, qu'on nomme ici le roi des feuilletonnistes, écrit dans les premiers journaux littéraires; son nom suffit pour donner de l'importance à une publication quelconque, parce que l'indépendance et la droiture de ses œuvres, le piquant de son style, et la grande correction de son langage plaisent beaucoup à tous ses lecteurs. Rebello da Silva, J. M. Latino Coelho, J. d'Andrade, Ribeira de Sà, L. A. Palmeirim, A. P. Lopes de Mendoça, R. de Bulhao Pato, Joao de Lemos, F. Palha, Lobato Pires, Rodrigo Cordeiro, D. Antonio da Costa, D. José d'Almada et Lencastre, et beaucoup d'autres, dont j'espère voir les noms dans la *Revue*, livrent, plus ou moins, leurs productions à la publicité, qui même ne suffit pas pour répandre parmi notre bon peuple le goût de la lecture.

A. F. de Castilho, dont le nom est une gloire pour le Portugal, obligé de renoncer à la carrière littéraire pour mieux remplir ses fonctions de commissaire des études, qui lui prennent tout son temps, n'a augmenté le nombre de ses œuvres que de très-peu de chose.

Le journalisme joue le premier rôle ; il y a des journaux politiques dans les localités principales du royaume ; dans les îles adjacentes, il sont nombreux, mais plus nombreux encore à Porto qui en fournit plus que Lisbonne. Les plus importants de la capitale, sont : la *Revoluçao* de *Setembro*, la *Civilisaçao*, le *Jornal do Commercio*, le *Portuguez*, le *Rei e Ordem*, l'*Opiniae*, et d'autres sont en projet. Parmi les journaux littéraires et scientifiques, on compte : la *Gazeta Medica de Lisboa*, la *Revista Universal Lisbonense*. l'*Escholiaste Medico*, la *Gazeta dos Tribunaes*, l'*Instrucçao Publica*, le *Jornal da Associaçao dos Professores*, *etc.*

Je crois avoir donné, dans le résumé le plus bref possible, une idée de l'état du Portugal.

Je terminerai ma correspondance par une courte description de Lisbonne.

Lisbonne est une ville très-belle, presque toujours favorisée par un ciel d'azur.

Les rayons dorés du soleil colorent d'un éclat brillant les mouvements et les maisons élégantes.

Dans l'Europe, le port de Lisbonne est un des plus beaux et des mieux abrités. L'Angleterre peut le dire, lorsque ses escadres fières et menaçantes traversent la barre pour trouver, dans les eaux limpides et pacifiques du Tage, un refuge contre les tempêtes, ou le repos après de longues luttes contre les flots de la mer. Des milliers de navires appartenant à presque toutes les nations du monde, peuvent le dire encore, lorsqu'ils viennent ici soit en relâche, soit pour leurs affaires ; et les passagers l'affir-

meront dans tous les idiomes connus, eux, qui s'arrêtent pleins d'admiration devant le magnifique panorama que présente la capitale du côté de la mer.

Lisbonne est réellement une terre délicieuse.

Six théâtres publics, sans compter les particuliers, deux promenades superbes, un *bazar égyptien*, des arlequins, des courses de taureaux, des cafés sans nombre, élégants, bien tenus, diverses expositions de phénomènes curieux, des ménageries, des maisons de plaisance, d'excellents hôtels, beaucoup d'académies philharmoniques, des concerts, des soirées, des bals, des salons aristocratiques meublés richement.

Lisbonne possède de beaux palais, des rues spacieuses, des places remarquables, des monuments dignes d'admiration, entre autres la statue équestre de Praça do Commercio.

Lisbonne est remplie de boutiques somptueuses, de magasins de modes luxueux; n'oublions pas les illustrissimes coiffeurs de Paris, qui vendent une pommade rare, surnaturelle, avec un élixir de Californie de vertus mirifiques.

La vieille cité, qu'on appelle Alfama, conserve encore beaucoup de souvenirs du passé; pierres mémorables, écritaux célèbres, construction de maisons et forme de rues bizarres, il y a là matière à surprise.

Il ne manque rien à ses habitants; on y rencontre tout ce qu'on peut désirer. Toutes les passions, tous les goûts peuvent y trouver satisfaction. Ouvrez la bourse, et Dieu vous conduise...

Pour l'aventurier, des épisodes; pour le cœur passionné, des lieux pleins d'enchantement et de poésie, où il pourra gémir en vers langoureux; pour l'amoureux, des dames prévenantes; pour le joueur, des maisons de jeu;

pour le buveur, de charmantes retraites; pour le gourmand, des mets savoureux; à côté de la richesse, la misère; pour le dissipateur, mille occasions de se ruiner; pour le misérable, le moyen d'acquérir; pour le voleur, de quoi voler. Le banquier y fait banqueroute; l'agioteur ruine les familles; l'employé public n'est pas toujours honnête; enfin, le plus infime, le plus malheureux des habitants de la bonne ville de Lisbonne, peut trouver la plus commode échelle pour élever sa tête jusqu'à la hauteur d'une potence.

La première ville du royaume lusitanien, est pleine de vie, de mouvement; là, se joue un drame immense, palpitant, capable d'agiter l'esprit, d'exalter l'âme la plus froide, de mettre en ébullition le sang glacé.

Tout le monde va dire : Allons voir Lisbonne, allons étudier cette ville merveilleuse, et beaucoup d'autres choses.

— Voulez-vous savoir ce qu'est Lisbonne ?

— Venez par ici, et vous verrez.

Lisbonne est la capitale la plus monotone et la plus calme qui existe; il semble que la vie, qui parfois l'anime, est forcée, surnaturelle.

Il y a des théâtres, — s'il n'y en avait pas, un Mendes Leal, un Palha, un Cascaes, un Amorim et tant d'autres, nous serions obligés de confesser qu'on ne leur avait pas donné ce nom.

Il y a des promenades; mais, tous les jours, on voit les mêmes toilettes, les mêmes figures, les mêmes femmes, dédaigneuses pour la plupart, belles à coup sûr, quoique l'esprit... chut !

Il y a des salons, — seulement, faute de relations habituelles et familières, la haute société meurt d'ennui quelquefois.

Il y a des cafés, — Mais vous ne vous plairez dans aucun, parce que vous y puiserez le spleen dont la ville est empoisonnée, et que vous y serez condamné à plus de cérémonies que dans un salon; et puis viennent les bruyantes conversations des oisifs et des parvenus importuns qui, souvent, vous arrêtent au passage.

Il y a des campagnes, — réjouissez-vous; enfin, vous pouvez être libre et jouir de tous les bienfaits de la nature, sans être obligé de subir les questions indiscrètes d'un curieux hardi.

Il y a.....

Il y a de tout; parce que Lisbonne est une ville délicieuse!

BRITO ARANHA.

Traduit par A. L.

CHRONIQUE ESPAGNOLE.

Le vent est aux opérations financières. Nous n'entendons plus parler autour de nous que de créations de banques, et nos journaux voient leurs colonnes remplies par les articles interminables de leurs statuts. Banque de Valladolid, banque de Saragosse, banque de Santander, banque de Bilbao, toutes ces banques ont vu le jour pendant ces deux dernières semaines.

La reine a signé les décrets qui les instituent. Sa Majesté a approuvé de même la création d'une commission de statistique dans chaque capitale de province.

La politique occupe en ce moment les esprits. Les Cortès, comme vous le savez, tiennent leur session. Le duc de Valence a été beaucoup applaudi au Sénat pour la discussion qu'il a soutenue relativement aux soldats qui en, 1854, sont restés fidèles à leur serment. Le duc les a chaleureusement défendus, et ses efforts ont été couronnés par le succès. La reine a reconnu et confirmé les grades, les honneurs et les décorations conférés à ces officiers et à ces soldats, comme elle a déclaré que leur conduite était sans reproche et sans tache.

Le Sénat a nommé une commission chargée d'élaborer un projet de loi réglant la question depuis si longtemps pendante des frontières de l'Espagne et de la France. Cette

loi, qui d'ailleurs ne renferme qu'un article unique, est aujourd'hui soumise à la discussion des Cortès.

Le projet de loi sur la presse est aussi terminé. C'est un travail considérable, qui recevra sans nul doute, de nombreuses modifications quand l'ordre du jour l'appelera devant les Chambres.

Sa Majesté la reine, le 25 mai, a reçu en audience particulière, le prince Galitzin, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de l'empereur de Russie. Le prince Galitzin à remis à Sa Majesté les insignes, en brillants, de grand'croix de l'ordre de Sainte-Catherine, que l'impératrice-mère de Russie envoie à la reine d'Espagne comme un gage d'estime et d'amitié.

Les cendres de Quintana sont à peine refroidies, et déjà l'Espagne intelligente s'émeut pour élever au grand poëte un monument digne de son génie.

La reine a ouvert la souscription. Elle s'est inscrite en tête de la liste pour une somme de dix mille réaux.

Son auguste époux a souscrit pour la même somme.

Voici la circulaire rédigée par la commission :

« Rien ne révèle à un plus haut degré la civilisation d'un peuple comme les hommages de respect et d'admiration qu'il rend à ses grands hommes, et l'on peut dire avec orgueil que la génération actuelle a donné en Espagne des preuves qu'elle n'oubliait pas ceux qui ont illustré la patrie. Voici bien peu d'années que la nation devait encore une statue à Cervantes. Dire qu'en 1827, les cendres de Lope de Vega furent dispersées, et qu'en 1840, on recueillit celle de Calderon de la Barca, c'est prouver éloquemment quelle différence existe entre le temps passé et le temps présent. Argüelles, Mendizabal, Calatrava, ont chacun un tombeau digne de leur mémoire. Balmès a

aussi sa sépulture ; Larra et Espronceda auront bientôt la leur.

« Voici quelques jours que nous avons vu disparaître d'au milieu de nous le maître illustre de tous ceux qui se sont voués aux lettres; le grand poëte dans le sein duquel brûlait, astre sublime, aux jours de luttes héroïques, la flamme du patriotisme et l'amour de la liberté; le prosaïste élégant qui pour les jugements historiques, ne le cède en rien à Plutarque ; l'excellent citoyen, modèle de vertu ; le vieillard vénérable qui, vivant encore, vit commencer pour lui la postérité, qui lut l'arrêt sans appel de l'avenir dans une couronne d'or, que ses tempes blanchies rendaient plus brillante encore.

« Aux grands hommes la patrie doit être reconnaissante. Quintana mérite un monument sépulcral élevé aux frais de ceux qui proclament sa gloire. Cette pensée, conçue par un grand nombre de personnes à la fois, émise avec à propos dans une assemblée tenue pour un objet tout différent, accueillie, sans discussion ni vote, par la commission postérieurement instituée, cette pensée ne peut manquer d'être encouragée par les corporations scientifiques et littéraires, par toutes les classes et tous les individus de la société espagnole, par nos frères de l'Amérique et de l'Asie, par tous ceux qui respectent le mérite éminent et la vertu éprouvée. C'est à tout le monde que la commission s'adresse, désireuse de voir se réaliser cette pensée nationale d'offrir à Quintana un tribut digne de la renommée du poëte. D'abord il s'agit de lui ériger un tombeau dans lequel reposent ses restes mortels ; ensuite il importe de publier une édition complète de ses œuvres qui seront immortelles, et de les répandre en tout lieu, afin de faire connaître à chacun quelle fut sa vie, cette vie qui échoit en

partage à ceux seulement qui dans leur esprit ont une étincelle de la divinité.

» La commission se flatte donc que ce n'est pas vainement qu'elle s'adresse à chacun pour lui demander de l'aider à mener à bonne fin une entreprise si noble et si légitime, et que le nombre des souscripteurs, dont les noms seront, sans délai, publiés dans les journaux, et, plus tard, à la fin des œuvres de Quintana, prouvera, de la manière la plus complète, que ses espérances n'auront pas été stériles. »

Madrid, 22 avril 1857.

Signé : Salustiano de Olozaga. — Vicente Sancho. — Claudio Anton de Luzuriaga. — Joaquin Maria de Ferrer. — Francisco Santa-Cruz. — Martin de los Heros. — Fermin Caballero. — Juan Eugenio Hartzenbusch. — Eugenio de Ochoa. — Antonio Ferrer del Rio. — Nicolas M. Rivero. — Angel Fernandez de los Rios. — Eduardo Asquerino. — Diego Coello y Quesada. — Antonio Romero Ortiz. — Vicente Bayo. — Camillo Alonso Valdespino. — Mauricio Lopez Roberts. — Pedro Calvo Asensio, *secrétaire.*

Le trésorier de la souscription est don Vicente Bayo, qui est chargé d'établir des points de correspondance pour faciliter la centralisation.

Don Vicente Bayo demeure *calle de la Greda,* num. 9, à Madrid ; on peut lui adresser directement le montant de sa souscription, ou se servir de l'intermédiaire des directeurs de journaux.

Les Français résidant à Madrid pratiquent aussi la reconnaissance. Ces jours-ci, ils ont fait célébrer, dans l'église de Saint-Louis des Français, un service funèbre en

l'honneur du général Aupick, mort récemment en France.

Le général Aupick, comme vous savez, a été ambassadeur en Espagne, et, en cette qualité, il a rendu d'immenses services à ses compatriotes habitant notre pays. Ceux-ci en ont gardé la mémoire, et ils l'ont voulu prouver par ce dernier hommage qu'ils viennent de rendre au général.

J'ai une bien triste nouvelle à vous annoncer. L'ancienne principauté des Asturies, la province de Oviedo est en proie à la famine.

Tout manque à la fois, le pain, les céréales, et, par suite, les bestiaux. Les habitants de cette malheureuse province sont aux abois. Le numéraire lui-même fait défaut. La charité publique s'est émue de la triste situation de la province de Oviedo. Une souscription nationale s'est organisée comme par enchantement, et tous les Espagnols, qui ont au cœur le sentiment de la fraternité chrétienne, voudront contribuer, chacun pour sa part, à l'œuvre de bienfaisance que quelques hommes dévoués ont provoquée.

Le concours de notre gracieuse souveraine et de son gouvernement est assuré aux Asturiens.

Sa Majesté Isabelle II regarde la bienfaisance comme la plus belle et la plus noble attribution de la couronne.

Je ne vous parlerai point des salons de Madrid aujourd'hui.

J'estime qu'un grand arbre sous lequel on est assis, tenant en main un livre qu'on ne lit pas, ou un journal dont on fait des papillottes, vaut mille et une fois mieux que tous les salons du monde en cette saison.

Dans les salons vous avez, il est vrai, des femmes charmantes parées de fleurs et de jeunesse.

Mais les fleurs qui se mêlent à leurs cheveux sont des

fleurs artificielles ; mais ces femmes étouffent auprès de vous, et vous étouffez auprès d'elles.

Tandis que sous mon grand arbre !

Des fleurs toujours fraîches, toujours nouvelles, toujours parfumées ! Le soleil autour de moi, et l'ombre sur moi !

Les chansons du rossignol, et les murmures de la feuille, et le bruit des cascades, et les redites de l'écho !

Et le calme, et la paix, et le repos !

Et les femmes aussi, mais cette fois sans parure, avec un épi de blé ou d'avoine, avec un bouquet de bluets dans la chevelure ; belles de leur beauté sans apprêt.

Et dire que c'est pour l'amour de vous que je quitte mes champs quelquefois pour aller voir ce qui se passe à Madrid, pour lire les journaux, pour m'asseoir dans un théâtre, un beau soir où la lune est dans son plein, quand il fait frais dehors et que, dans la salle, il y a trente degrés de chaleur, un lustre au-dessus de votre tête, une rampe devant vous, et des bougies tout autour !

Le théâtre du Cirque a représenté, il y a quelques jours, une comédie en trois actes et en vers intitulée : *El arbol torcido*, de don Antonio Hurtado.

Si je ne cherchais pas, autant que possible, à abréger ma besogne, je vous en ferais ici un compte rendu bien circonstancié et bien détaillé ; mais la température est si chaude et un compte rendu est si froid que... Mais, Dieu me pardonne, ainsi que vous ! je crois que je fais un mauvais calembour.

A propos d'une comédie en vers, ne trouvez-vous pas l'effet un peu risqué ?

De crainte de tomber dans la récidive, ce que vous ne me pardonneriez certainement plus, je ne rendrai donc pas compte de la pièce.

Je me contenterai d'en faire l'éloge et de vous annoncer un succès aussi complet que mérité. L'intrigue est bien agencée, le dialogue vif et spirituel, et le style d'une exquise élégante.

Don Antonio Hurtado est un poëte qui a déjà fait ses preuves, qui promet beaucoup, et qui, j'en suis plus que certain, tiendra au delà de ce qu'il promet.

Au théâtre *del Principe*, M. La Roche-Lambert et mademoiselle Cabanyès donnent une série de représentations fort intéressantes.

Il ne s'agit plus ici ni de vers, ni de prose, mais bien de magnétisme. M. La Roche-Lambert et mademoiselle Cabaynès nous font aller de surprise en surprise, et quelquefois, vraiment, de terreur en terreur.

Il nous font voir de ces choses que la raison refuse d'admettre, mais auxquelles on est forcé de croire cependant. L'évidence est là.

J'ai cru rêver plus d'une fois en assistant à leurs représentations. Je vous assure cependant que je n'avais pas la moindre envie de dormir, et que je ne suis pas dans l'habitude de rêver tout éveillé.

J'ai bien réellement vu ce que j'ai vu, et pourtant je doute encore.

Jules Buislay est très-certainement un des plus intrépides aéronautes qui existent de par le monde. J'aime à assister à ses ascensions. Quand je le vois mettre le pied dans la nacelle et couper la corde qui retient captif son ballon, j'éprouve toujours de l'émotion.

Je vois quelque chose de surhumain dans la hardiesse de cet homme qui s'élance ainsi dans l'espace.

Par deux fois, j'ai été tenté de lui demander une place à ses côtés ; mais je ne sais quoi m'a retenu.

Ce n'est sûrement pas la peur. Quoique je tienne beaucoup à la vie, je ne crains pas la mort.

Ce que je crains plutôt, c'est de laisser ma raison dans le vide, en voyant le ciel sur ma tête et la terre sous mes pieds.

Tant pis pour ma raison! Je veux monter vivant au ciel. J'accompagnerai un de ces jours Jules Buislay, et si je ne suis devenu ni fou ni idiot, je vous raconterai mes impressions.

Savez-vous combien on a joué de pièces nouvelles à Madrid sur les seuls théâtres *del Principe, del Circo* et *de la Zarzuela,* depuis le mois de septembre 1856 jusqu'au mois de mai 1857?

Quarante et une, bien comptées. Vingt-huit pièces originales; douze traductions et une pièce refondue par l'auteur.

C'est de la fécondité, ou je ne m'y connais plus. Et notez, en passant, que je ne vous fais point la statistique des théâtres de second ordre qui, eux aussi, ont produit leur contingent.

Don Eulogio Florentino Sanz, l'heureux auteur de *Quevedo,* compose en ce moment une comédie qui verra le jour sur le théâtre de Carabanchel.

Devinez qui remplira un des rôles principaux, monsieur Albéric Second?

Madame la duchesse d'Albe, tout simplement.

Qu'en dites-vous?

Voilà madame la duchesse d'Albe, la sœur de votre gracieuse impératrice, qui se met sur la même ligne que ce pauvre Gusman que nous avons tant pleuré et que vous avez tant raillé.

Après avoir hué le cercueil de l'artiste, je vous conseille de vous moquer de la duchesse.

Nous attendons de vous cette preuve éminente de bon goût.

Il paraît que le théâtre *de la Zarzuela* traite en ce moment avec madame Ristori (une marquise, monsieur Albéric Second !) pour une série de quinze représentations.

C'est Paris qui a découvert la grande tragédienne de l'Italie, c'est donc à vous que nous la devons.

Grand merci ! Nous sommes friands de pareils morceaux.

Nous vous enverrons, en échange, la Théodora. Vous comparerez, ô Athéniens ! et vous nous direz, en conscience, votre avis.

Je vous jure que nous sommes bien tranquilles, et que nous ne redoutons rien autre chose que des louanges.

Nous sommes si modestes !

Votre pauvre Alfred de Musset est donc mort ?

Il avait habillé l'Espagne d'une façon étrange, mais c'est égal, nous l'aimions.

Je vous assure qu'ici on a senti bien vivement cette mort. Je ne sais pas encore ce qu'en auront dit les Andalouses au teint bruni de Barcelonne.

Les Andalouses de Barcelonne, ou d'ailleurs, sont comme toutes les Espagnoles ; elles aiment les poëtes, et je suis certain d'une chose, c'est qu'elles se révolteront contre l'insolence cynique de ces chroniqueurs platement et bassement jaloux, ces détracteurs de toute belle renommée qui ont osé trouver ridicule qu'un concert de louanges s'élevât sur la tombe de l'auteur des *Contes d'Espagne*.

Vous n'avez donc pas, en France, des prisons spécialement destinées aux calomniateurs ?

Tenez, puisque j'en suis sur Alfred de Musset, je vais prendre *dos Paëz* dans ma poche, retourner me coucher

sous mon grand arbre, et lire, en fumant ma cigarette, jusqu'au coucher du soleil.

Don Paëz! oh! comme il nous a bien devinés, votre gracieux poëte! Que c'est bien là notre amour profond, ardent, jaloux!

Mais, à m'entendre, ne dirait-on pas que je suis amoureux, moi aussi?

Eh! qui sait? Cela nous prend vite au mois de juin.

Un regard s'est bientôt croisé avec un autre regard, deux mains se sont bientôt rencontrées, deux bouches se sont bientôt rapprochées...

Et puis, quand on rêve tout seul, à l'ombre, à demi-couché sur la mousse, on désire quelquefois être deux pour échanger ses rêveries.

Souvent le deuxième personnage est une femme, et alors...

Alors, cela ne regarde plus personne.

A. Ty. L. Q.

COURRIER DU MEXIQUE.

Les élections qui vont bientôt s'ouvrir, préoccupent au plus haut degré les esprits. La presse mexicaine s'est divisée en plusieurs camps, et le nombre des candidats à la présidence qui est résulté de cette scission, est incroyable. Les candidats libéraux seulement, et encore parle-t-on de ceux qui ont quelque chance, sont au nombre de sept. Ce sont :

Don Ignacio Comonfort,
Don Benito Juarez,
Don Melchor Ocampo,
Don Santos Degollado,
Don Santiago Vidaurri,
Don Miguel Lerdo de Tejada,
Don Manuel Doblado.

M. Comonfort semble devoir réunir le plus grand nombre de suffrages. Presque tous les journaux l'ont proposé, à l'exclusion de tous les autres, et, de toutes les provinces, arrivent des adhésions à sa candidature.

— On annonce l'apparition d'un nouveau journal dont le titre sera : *el Horoscopo*. Ce journal serait destiné, dit-on, à faire de la propagande en faveur de don Ponciano Arriagua qui, lui aussi, brigue la présidence.

— Le gouvernement de l'État de Jalico, vient de décider que, tous les ans, il y aurait à Guadalajarra une expo-

sition d'agriculture, d'industrie, de beaux-arts et d'histoire naturelle.

— Le gouvernement espagnol a envoyé dernièrement une circulaire à tous ses agents diplomatiques, au sujet des différents qui se sont élevés entre lui et le Mexique. Les termes de cette circulaire sont pleins de mesure et de conciliation. Espérons donc que la question sera jugée et vidée à la satisfaction de chacun.

— Un décret, en date de Mexico, 15 mars 1857, et signé du président actuel, M. Comonfort, porte que le système décimal français est adopté dans toute l'étendue de la République, sauf toutefois les modifications qu'exige le pays.

Le mètre devient l'unité de longueur; le mètre cube, l'unité de capacité; le gramme, l'unité de poids.

Quant à l'unité de monnaie, la *pesata mexicana* remplacera le franc. Cette pièce est, d'ailleurs, l'équivalente de la pièce de 2 francs. Elle pèse 10 grammes, et 900 millièmes légaux en sus.

Cette mesure sera mise en vigueur dès à présent; elle deviendra obligatoire à partir du 1er janvier 1862.

— Il est entré à la trésorerie de San-Luis Potosi, dans le cours du mois de mars dernier, 14,101, fr. 93 c., résultant des droits d'octroi, et 1,209 fr. des contributions directes.

— Don Francisco Berduzco vient d'être nommé président du conseil de gouvernement du territoire de Sierra-Gorda.

— Le gouvernement suprême a accordé leur grâce à don Jose Francisco et don Eduardo Almaraz, à don Manuel Martinez de Navarette, don Francisco Olvera, don Antonio Granados, don Agustin Torres, et don Trinidad Nugnez, qui avaient pris part à la dernière insurrection suscitée par l'ex-colonel Calvo et par Mejia.

— Quelques Espagnols, résidant à Veracruz, ont proposé au capitaine de la frégate *Ferrolana*, de prendre les armes pendant la nuit, de surprendre la garnison et de s'emparer de la ville. Le capitaine a répondu ce qu'il devait répondre : qu'il ferait pendre le premier qui oserait faire cette tentative.

— La monnaie de Potosi a frappé, pendant le mois de mars :

Pesos fuertes.	139,775 fr.
Pièces de 50 cs.	176
Id. de 12 1/2.	56, 25
Id. de 8 1/8.	67
Total,	140,074 fr. 25

dont le poids est de 16,466 marcs, 3 onces et sept huitièmes.

— *El Diario de Avisos* annonce que le docteur Don Pelagio Antonio de Labastida, évêque de Puebla, a reçu de Rome le chapeau de cardinal.

— Don Jesus Hermosa vient de terminer une géographie et une statistique mexicaines. Cet ouvrage très-complet, à ce qu'il paraît, a été envoyé par l'éditeur à Paris, où il doit être imprimé.

— Don Francisco Granados Maldonado, professeur de belles-lettres à l'Institut de Tolaca, a fait paraître une traduction espagnole du *Paradis perdu* de Milton.

— Un nouveau journal, *la Bandera de la libertad*, est annoncé comme devant paraître prochainement à Guadalajarra.

— *El Eco de la Frontera*, journal qui se publie à Chihuahua, annonce un succès remporté sur les Indiens par les volontaires de ce canton commandés par don Feliciano Enriquez.

COURRIER DE L'AMÉRIQUE CENTRALE.

Les nouvelles de l'Amérique centrale nous parviennent en date du 4 avril. A cette époque, Walker se trouvait dans une position désespérée; rejeté dans Rivas avec quelques troupes, il était assiégé par les armées alliées.

Dans le courant du mois de mars, il avait subi plusieurs échecs; battu à Coyol (le 7), battu à San Jorge (le 16), il avait été contraint de se réfugier dans sa place d'armes, et ses tentatives de sortie étaient restées infructueuses. Walker joue sa dernière ressource; qui est désespérée; la fin de la lutte est facile à prévoir. Abandonné par un grand nombre des siens, il est environné d'ennemis, et le général Jerez, dans sa formidable position de *San Juan del Sur*, lui ferme toutes les issues. Ses convois sont interceptés, et les aventuriers, arrivés de la Californie, malgré leur vive attaque contre *el Castillo Viejo*, n'ont pu forcer l'entrée de la rivière.

Tels sont les fruits de l'union et de la concorde; les États du centre de l'Amérique comprennent enfin que leurs luttes intestines ont causé ces malheureux événements, et que le flibustier Yankee n'a conçu le téméraire projet d'envahir le pays, et n'a espéré réussir dans son entreprise, qu'en voyant des dissensions aussi marquées séparer les intérêts des citoyens. Le spectacle alors donné par les États, fut digne d'admiration; secouant leur tor-

peur au bruit des pas de l'étranger, sentant leur horreur s'accroître par les désolations et les ruines qu'il laissait sur son chemin, ils se levèrent en masse pour la défense, et, oubliant leurs divisions, ne songèrent plus qu'à la patrie commune.

On doit attribuer la majeure partie de cet heureux résultat aux généreux efforts de la presse : c'est elle qui, abandonnant les vieilles intrigues, a relevé le sentiment national, affaibli par les haines ou les prétentions locales, et rappelé les esprits à l'union et à la paix. Semblable à la lance d'Achille, la presse du Centre-Amérique guérit le mal qu'elle a fait, et ses feuilles ne respirent que patriotisme. Heureux ce pays, si l'invasion l'a retiré pour toujours de ses dissentions mesquines et de son apathie morale ! La leçon, du moins, aura été profitable.

Dans cette grande lutte pour son indépendance, l'Amérique centrale s'est montrée sous un nouveau jour. Sa conduite décidée, son délaissement subit de tout motif de contestations, la ferme impulsion donnée à la guerre, lui ont attiré les sympathies du monde. Sa générosité envers ses ennemis, opposée à la barbare férocité de Walker pour les habitants du pays qu'il venait régénérer, ont désillé bien des yeux, et beaucoup de ceux qui applaudissaient d'abord aux succès de Walker, se réjouissent aujourd'hui de sa défaite. L'issue de la lutte n'est pas douteuse : divisés, les États ont su résister, leur union assure le triomphe. L'envahisseur est abandonné des siens ; la défection s'est mise parmi ses troupes, et même dans Rivas, malgré sa surveillance, il trouve des transfuges. C'est l'effet de l'amnistie proclamée par le noble président de la républicaine Costa Ricaine, don Juan Mora, dont l'énergique vigueur n'a pas fléchi un instant.

Les États rivalisent d'ardeur et d'enthousiasme pa-

triotique ; chaque jour voit éclore une légion de volontaires, et tous rejoignent l'armée en jurant de mourir pour le drapeau. Costa Rica, en particulier, s'est montré fidèle au lien fédéral ; plus rapproché du foyer de la guerre, menacé presque d'une invasion par les journaux de San Francisco, il a prodigué ses hommes et son argent ; aussi, est-ce sans doute, en témoignage de leur gratitude, que les États alliés, voulant donner un nouvel élan à la campagne, et désireux de la terminer promptement, ont choisi deux Costa Ricains pour les placer à la tête des armées alliées, le général don Jose Joaquin Mora, frère du président de ce nom, comme général en chef, et le général don Jose Canas, comme chef d'État-Major ; tous deux célèbres par les services rendus à la cause commune : don Jose J. Mora, par sa victoire sur Walker à Santa-Rosa, il y a un an, et, don Jose Canas par le récent combat de Coyol. Tous deux vainqueurs à San Jorge, ils bloquent maintenant l'aventurier Yankee dans Rivas ; au 28 mars, le feu contre la place était ouvert depuis quatre jours.

Répétons-le, car c'est pour nous sujet de joie, c'est la presse qui, la première, a fait taire les haines et parlé de réconciliation.

— Nous avons sous les yeux les journaux de Costa Rica de Mars et commencement d'Avril ; pas une ligne qui ne soit une exhortation à la Concorde, pas une pensée étrangère à la guerre ou à la bonne entente des Républiques sœurs. Ce lien qui aurait dû enchaîner si étroitement les États du Centre-Amérique, et qui, mis au service des mêmes intérêts, les aurait rendus impénétrables à l'invasion, ne sera plus, il faut l'espérer, une chose vaine, et la dure expérience prémunira contre de nouveaux périls. Mais, cette triste leçon de deux années de malheur, a déjà commencé de porter ses fruits. Costa Rica et Nicaragua ont abandonné

leurs discussions, relativement à Guanaceste, et la presse des deux États émet le vœu qu'ils n'en forment plus qu'un.

San Salvador projette de créer une marine nationale, et promet des exemptions de droits à ceux dont le navire, inscrit dans ses ports, naviguera sous les couleurs des Républiques alliées. L'*Album semanal*, de San Jose, s'empare de ce projet, et l'étend à la Confédération ; il lui est facile de démontrer combien, dans la circonstance actuelle, il aurait été avantageux de posséder assez de navires de guerre, pour permettre de couper les convois venus par mer au secours de l'envahisseur. Son armée se serait rapidement consumée, sans renouveler ses forces, et sa résistance aurait été nulle.

San Salvador abaisse les droits d'un cinquième sur les marchandises venant de l'étranger sur un navire du pays, et de la moitié pour celles embarquées sur un navire construit dans l'État, de retour de son premier voyage à l'étranger.

Ces idées propagées par les journaux de Costa Rica, feront leur chemin. Ainsi que nous l'avons dit, l'élan des Costa Ricains a été admirable, et, grâce à leur énergie, le succès a répondu à leur attente.

— Le général don Gregorio Escalante, envoyé au Pérou, au début de la guerre, en qualité de ministre plénipotentiaire, pour négocier un emprunt, a réussi, et le gouvernement péruvien a consenti à prêter à Costa Rica, 100,000 pesos fuertes, à 1/2 0/0 l'an, remboursables dans dix ans.

Mais les besoins pressaient, et l'on ne pouvait attendre l'arrivée des fonds. Un emprunt national est décrété ; il est couvert par les négociants qui, au jour fixé, ont entièrement acquitté leur souscription. Cette unanimité doit prouver au gouvernement combien il a les sympathies de

la nation, et l'encourager à suivre la voie où il est entré.

La guerre n'a pas occasionné de stagnation dans les affaires; le commerce, confiant dans les dernières victoires, a activé ses entreprises. Dans ces magnifiques contrées, où la nature prodigue, centuple le travail de l'homme, le négoce ne peut longtemps souffrir; car il trouve dans le sol même sa cause d'existence.

— Dans le Guatémala, le maïs produit 300 pour un; c'est de là que nous arrivent le cacao, le rocou et un indigo d'une qualité bien appréciée sur nos marchés. Costa Rica est couvert de bois de construction, environnés de gras pâturages où croît un nombreux bétail, précieux sujet de richesse et d'exportation. La culture du café est très-répandue; et, comme si le ciel avait voulu combler de dons cette terre favorisée, on pêche dans le Golfe de los Solinos ou de Ricoya, sur le Pacifique, le mollusque qui fournit la pourpre.

— Une ligne de vapeurs a été établie depuis peu entre Puntarenas, le Guatemala, San Salvador et les pays du Nord-Amérique; le commerce en recueille de nombreux avantages, à cause, soit de la commodité des transactions, soit de celle des passagers.

— Le café, le produit principal d'exportation, s'est bien vendu. A Pontarenas, il valait de 9 à 10 pesos le quintal, et à l'intérieur de 8 à 9, à terme ou au comptant, suivant la qualité. Voici les qualités exportées :

En janvier, 8,397 quintaux, non compris ce qui restait du mois de décembre 1856; en février, 24,477 quintaux; En mars, 42,788 quintaux. Total en trois mois, 75,663 quintaux. Tels sont les chiffres officiels, mais il est hors de doute que, par suite de l'excédant de poids de chaque sac, il a été exporté plus de 80,000 quintaux. On s'est aperçu de la fraude, et une décision du ministre de l'intérieur, en

date du 16 mai, y a remédié. Les sacs de café ne devaient peser réglementairement que 125 livres ; c'était une décision tout autant dans l'intérêt du fisc que dans celui du petit commerce, puisque les charretiers percevant un tarif fixe par chaque sac, c'était, en frustant le fisc, les frustrer eux-mêmes, que de faire passer des sacs pesant beaucoup plus que 125 livres. C'était un abus depuis longtemps introduit, et il n'était pas rare de voir des sacs peser 150 et 160 livres. La circulaire du ministre rappelle les délinquants à l'observation des règlements, modifiés toutefois par l'intérêt du commerce. Du 1er janvier au 31 mai, les sacs seront reçus à la douane avec un poids de 132 livres brut ; tout sac excédant le poids sera saisi ; mais, comme pendant l'hiver, l'humidité cause une augmentation de poids, du 1er juin au 31 décembre, les sacs ne pourront peser plus de 136 livres, sous peine de confiscation.

— Les cuirs variaient de 13 à 17 pesos le quintal. On a exporté, en outre, une quantité considérable de bois de construction, principalement pour le Pérou.

— Le mouvement maritime de Pontarenas a été assez faible pendant le mois de mars ; il n'est entré que 10 navires, et il en est sorti 9, chargés de vins et de fruits du pays. Il est arrivé 35 passagers, et il en est parti 172, y compris 134 déserteurs de Walker. Au 31 mars, il y avait encore dans le port sept navires prenant leur cargaison, ou la déposant à terre. Les premiers jours d'avril faisaient pressentir assez d'activité pour le courant du mois.

— Les travaux du chemin de fer de Pontarenas à la Bananca avancent rapidement ; le commerce attend impatiemment l'ouverture de ce chemin qui donnera à ses transactions plus de facilités.

— Le ministre se préoccupe, à l'entrée de l'hiver, des maladies que cette saison engendre. Quelques cas de cho-

léra sur divers points de l'Amérique, et, plus encore, le souvenir de l'épidémie de l'année dernière, et le désir de la prévenir cette année, commandent quelques mesures de salubrité; des instructions détaillées à ce sujet ont été envoyées aux fonctionnaires.

— Le *Boletin oficial* de San Jose, cesse de paraître; la *Cronica de Costa Rica* lui succède. Qu'elle soit la bienvenue! Les deux premiers numéros contiennent un très-judicieux article sur la situation et les devoirs de la Presse. Ecrit dans cette langue pompeuse des Espagnes, rempli de vues saines et fortes, cet article est digne de fixer l'attention. Il porte pour épigraphe les paroles célèbres de l'empereur des Français, à la clôture de l'Exposition universelle : « Dans l'époque où nous vivons, les triomphes des » armes, quelque brillants qu'ils soient, ne doivent pas » nous illusionner. En définitive, c'est l'opinion publique » qui décide toujours la victoire. »

Le commentaire est à la hauteur du texte. Après avoir rappelé les excès des journaux des divers pays, et les rivalités qu'ils représentaient : « Oublions le passé, dit-il; sachons nous pardonner, car n'avons-nous pas tous failli? » De semblables travaux sont faits pour attirer l'attention; ils marquent un complet changement dans les allures de l'opinion, une rénovation dans les idées. Le drapeau des écrivains de la presse se résout en quelques mots : indépendance nationale, fraternité du Centre-Amérique, instruction du peuple. La tâche est belle, mais non pas au-dessus des forces de ces vivaces peuples du nouveau monde.

— Le même journal publie, dans son deuxième numéro, un discours de M. Guizot, prononcé à Paris, lors de la réunion annuelle de la Société biblique. Il le fait précéder de quelques lignes élogieuses pour l'illustre orateur.

— L'argent, l'argent, tel est le cri du siècle, et, dans notre époque industrielle, l'on n'écoute et ne comprend que le langage de l'agio. Toutefois, l'Amérique donne quelques démentis à l'Europe ; les excentricités de ses gentlemens sont connues. Voici dans le Centre-Amérique, et d'après le *Boletin oficial*, la triste narration d'un suicide accompli par amour. Le cas est rare, et c'est à cause de sa rareté même que, pour témoigner de notre profonde sympathie pour les suicides, nous le citons. Les victimes sont deux jeunes garçons, deux enfants, comme si les passions, plus ardentes sous le ciel embrasé des tropiques, se plaisaient à martyriser de plus jeunes cœurs.

A Sonson, province d'Antioquia, état de la Nouvelle-Grenade, deux enfants de quinze ans, Leopoldo Dominguez et N. Mejia, étaient épris de deux jeunes filles du même lieu. Les parents de sa bien-aimée interdirent leur maison à Dominguez, et, séquestrant leur fille, rendirent impossible toute communication entre les amants. Peu après, Mejia savait que sa belle lui préférait un rival. Jugez de la douleur de ces jeunes âmes à peine entrées dans la vie, et se désaltérant déjà à la coupe dorée de l'illusion ! Ce qu'ils souffrirent, la suite seule l'a révélé. Amis intimes, ils se confièrent leurs peines comme ils s'étaient confié leurs joies, et, rapprochés encore par leurs larmes, ils nourrirent leur cœur du mal qui le rongeait, se rappelant les douces allégresses et les instants de bonheur. Sans avoir connu la vie, ils en furent dégoûtés, et, un jour, armés de pistolets ils s'éloignèrent dans la campagne : le lendemain on retrouvait leurs cadavres sanglants !...

Amour, fléau du monde !...

— Au 7 mars, on assurait que Mgr Louis Clementi, ar-

chevêque de Damas et nonce du Saint-Père, résidant à Mexico, se préparait à visiter le Centre-Amérique ; il est muni de lettres de créance pour les gouvernements du pays. Le choix lui ayant été laissé de résider dans telle partie du pays à son gré, on espérait qu'il se fixerait à Costa Rica. Au départ du courrier, le 4 avril, il n'était pas encore arrivé.

THÉODORE CASAUBON.

COURRIER DU CHILI.

Les derniers journaux qui nous sont parvenus du Chili, nous annoncent la nomination de don Jose Hipolito Riesco, comme consul de la République à Madrid. Les relations qu'entretient M. Riesco avec la cour d'Espagne, son attachement connu et éprouvé aux intérêts de son pays et de ses compatriotes, sont la garantie du zèle et de l'intelligence qu'il apportera dans l'exercice de la mission délicate qui lui est confiée.

Il se publie en ce moment à Santiago un ouvrage intitulé : *Galeria de hombres celebres de Chili ;* le deuxième volume a déjà paru. Il contient, entre autres, les biographies de don Juan Egana, par don Marcial Martinez ; de don Ramon Freire, par don Rio Varas ; de don Manuel Vicuna, par la senora Mercedes Marin de Solar ; et de don Mario Egana, par don Santiago Melo. Quoique l'on pût trouver à redire sur quelques-unes de ces biographies, nous ne pouvons qu'applaudir à l'idée qu'a eue l'éditeur de réunir en un corps d'ouvrage toutes les célébrités de son pays.

La cherté des vivres se fait en ce moment sentir au Chili. Les approvisionnements de farines et de grains sont, pour ainsi dire, épuisés, ou devenus la propriété des accapareurs et des spéculateurs. Les gens mêmes les moins timorés, prévoient que cette crise aura de tristes conséquences, et, selon eux, les hommes aveugles qui la causent

pourraient bien, d'ici à peu de temps, avoir à se repentir de leur avidité. Le gouvernement a passé un traité avec M. Klehment qui s'est chargé, au traitement de 1,000 pesos par an, de la direction et de l'administration des lignes du télégraphe électrique établies au Chili.

L'*exequatur* a été accordé à M. Fehrmann, consul de Prusse.

La société scientifique et littéraire de Valparaiso, dans une réunion qu'elle a tenue au commencement du mois d'avril, a décrété la fondation d'un musée et d'une bibliothèque. Les établissements de ce genre, qui sont appelés à rendre tant de services aux différentes branches de l'art et de la science, sont rares encore au Chili, et c'est avec plaisir que nous les voyons se multiplier.

L'Institut Smithson (de Washington), vient d'envoyer à l'Observatoire national de Santiago, la collection des travaux imprimés des observatoires d'Oxford, de Breslaw, de Cambridge, et de la société des sciences naturelles de Emsden.

Il est question d'établir à Santiago une nouvelle cour d'appel ; les procès civils pour lesquels on demande la révision, deviennent tellement nombreux, que les magistrats existant actuellement, ne peuvent plus suffire pour les juger.

Don Salvador Safuentes, vient de publier un poëme intitulé : *Ricardo y Lucia, o la destrucion de la Imperial.* Ce poëme, écrit en vers héroïques et divisé en vingt chants, fait le plus grand honneur à la littérature du Chili ; jusqu'à ce jour, c'est l'œuvre en vers la plus considérable qui ait été publiée dans ce pays.

Il paraît, d'après quelques dires, que le Chili est dans l'intention d'intervenir à main armée dans la République de Nicaragua. Bien des considérations militent contre cette

intervention. Le Nicaragua, dit *el Mercurio de provincias*, journal qui se publie à Valparaiso, le Nicaragua est une puissance morte, un cadavre politique, dans toute l'acception du mot... Dit-il vrai?

Les différents ministres du Chili préparent des projets de lois qu'ils sont dans l'intention de soumettre à l'approbation des députés exerçant la législature en 1857. Ils doivent proposer un nouveau mode de contributions, la réforme de la constitution, une nouvelle organisation de l'instruction publique, l'abrogation des lois sur les municipalités et sur la presse, et tant d'autres enfin qui méritent de fixer l'attention du gouvernement sage et intelligent de la République.

Une souscription nationale, dont les promoteurs sont M. Rosales, ex-chargé d'affaires du Chili en France, et M. Marco del Pont, chargé d'affaires actuel, vient de s'ouvrir pour l'érection d'une statue du général San-Martin. Cette souscription est ouverte concurremment au Chili, dans la République argentine et en France, où résident encore quelques amis du grand patriote américain. C'est une belle et noble idée que d'honorer après sa mort celui qui consacra sa jeunesse et sa force à l'indépendance des Républiques de l'Amérique du Sud, et qui mourut dans l'exil et dans la misère.

La municipalité de Santiago, vient de consentir à un emprunt de 10,000 pesos destinés à l'achèvement, pour le mois de septembre prochain, du beau théâtre en ce moment en construction. Les travaux, interrompus faute d'argent, ont été repris avec la plus grande activité, et l'on a tout lieu d'espérer que l'œuvre sera terminée pour l'époque fixée. Des engagements nombreux ont été faits par les directeurs de la troupe lyrique et de la troupe drama-

tique, et la saison théâtrale prochaine s'annonce sous les auspices les plus brillants.

En attendant la senorita Thierry, une Française, fait merveille à Santiago. Elle a donné le ballet du *Violon du Diable* avec un succès incroyable. Tous les journaux du Chili sont remplis de ses éloges, et chaque représentation qu'elle donne est pour elle l'occasion de nouveaux triomphes.

COURRIER DE HONDURAS.

Par décret du 4 février 1857, le gouvernement ratifie le traité d'amitié, de commerce et de navigation fait à Londres, le 27 août 1856, entre la République de Honduras et Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne.

Un décret de la même date ratifie également un traité semblable avec la France.

Un autre décret du 5 février, ratifie un traité d'amitié et d'aillance avec la République de Guatemala.

Par décret du 7 février, Amapola dans l'île du Tigre, Golfe de Fonseca, est déclaré port franc.

La Gazette officielle, du 28 février, publie un article remarquable sur la politique envahissante des Etats-Unis, et fait appel aux sympathies des hommes de race latine, à toutes les Républiques du nouveau monde, pour conjurer, par une alliance effective, les dangers dont les Yankees menacent leurs voisins. A la bonne heure ? Nous qui, dans cette Revue, et, notamment, dans le numéro du 20 mai, p. 488, avons plusieurs fois signalé ces dangers, nous applaudissons aux sentiments qui ont dicté cet article. Mais que les Hispano-Américains y prennent garde ; il ne suffit pas de former une ligue déjà conçue par Bolivar, et de rédiger des manifestes politiques ; il faut être en mesure d'agir efficacement. Or, nous le craignons, les républiques de race ibérique, malgré l'entente et le dévouement, malgré le courage dont elles sont pourvues au plus haut

degré, résisteraient difficilement aux forces de leur ennemi commun. L'Amérique du Nord est une, compacte, riche, armée de tous les instruments de destruction; tandis que ses rivales, outre les conflits d'intérêts et d'ambitions politiques, sont séparées par de grandes distances et d'énormes obstacles naturels; puis, elles n'ont aucune des ressources matérielles qui peuvent faire pencher la balance en leur faveur. Il est donc nécessaire, mais sans négliger les moyens personnels, de s'adresser à l'Europe, ou plutôt à la France, l'amie de la race latine, pour obtenir sa bienveillante intervention. Au surplus, la question ne saurait se limiter à tel ou tel point de l'Amérique; elle intéresse tout le monde, et tout le monde, tôt ou tard, sera forcé de s'en occuper.

Voici une statistique assez curieuse des hommes qu'a réunis Walker, le célèbre flibustier, des pertes qu'il a éprouvées, et des compagnons qui lui restent.

Au mois de juin 1855, Walker avait recruté 4,600 soldats; sur ce nombre, 500 ont déserté, mais 250 sont morts à la suite de maladies contractées dans le pays. Sa force actuelle se compose de 800 hommes en bon état, et de 150 malades; 200 font le service de cuisiniers, d'aubergistes, de domestiques, d'ouvriers, etc. etc., ce qui porte le total à 1,150. Si l'on compte les individus qu'il avait ralliés avant le mois de juin 1855, on peut affirmer que le maximum des ses forces n'a point dépassé le chiffre de 5,000. Donc, en déduisant les 1,150 qu'il a maintenant, et les 250 déserteurs qui ont survécu, il a perdu, par le fer ou les maladies, 3,600 hommes. Ces calculs paraissent d'autant plus exacts, que près de 2,000 flibustiers sont enterrés dans les cimetières de Grenade.

A. L.

CRÉDIT MOBILIER PORTUGAIS.

Approuvé par ordonnance royale du 6 décembre 1856.

Nous avons très-souvent entretenu nos lecteurs des institutions de Crédit espagnoles ; mais, jusqu'à ce moment, nous n'avions rien dit de celles du Portugal. — Nous nous occuperons désormais de ces dernières avec le plus grand soin, et nous commençons aujourd'hui par la publication des statuts de la plus importante.

STATUTS.

TITRE PREMIER.

CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ — SA DÉNOMINATION, — SA DURÉE. SON SIÉGE.

Art. 1er.

La Compagnie *União commercial*, séparée de la Compagnie *Bonança*, prend le titre de *Crédit mobilier portugais*.

Art. 2.

Sa durée est de vingt ans, comptés à partir du quatre février mil huit cent cinquante et un, jour où ont été approuvés les statuts par lesquels a été régie jusqu'à présent la Compagnie *União commercial*.

Art. 3.

Le siége de la Compagnie est à Lisbonne.

Art. 4.

Les opérations consisteront :

1° A souscrire ou se charger de tous emprunts ou grands travaux

d'utilité publique, tels que chemins de fer, canaux, routes, ponts, docks, distributions d'eaux, travaux d'irrigation et de desséchement, etc., tant avec le gouvernement de Sa Majesté Très-Fidèle, qu'avec les corporations de district ou les municipalités du royaume;

2° Acheter et vendre des fonds publics, actions et obligations des différentes entreprises industrielles, ou de crédit, tant nationales qu'étrangères;

3° Se charger de la fusion ou de la transformation de toute espèce de sociétés commerciales, ainsi que de l'émission de leurs actions ou obligations;

4° Administrer, recouvrer ou affermer toute espèce de contributions;

5° Acheter et vendre toutes marchandises, denrées et métaux précieux au dedans et au dehors du royaume;

6° Escompter, recouvrer et négocier toutes lettres de change et autres papiers en usage dans le commerce;

7° Prêter sur dépôt de titres, de fonds publics, actions, marchandises et denrées déposées dans les douanes ou dans les docks, ou dans les magasins de la société, sur gages d'or, d'argent et de pierres précieuses, sur des cargaisons de navires, enfin sur les biens ruraux et les récoltes, afin de venir de cette manière en aide au commerce et à l'agriculture. Les prêts que la société fera sur ses propres actions ne pourront pas dépasser dix pour cent du capital, effectif de la société, ni soixante pour cent de la valeur qu'elles auront sur la place au moment du prêt, ni se faire pour un terme plus long que deux mois;

8° Recevoir en dépôt toute espèce de valeurs, en papier ou en numéraire, moyennant un intérêt convenu, et leur restitution à des époques préalablement déterminées;

9° Garder les titres, bijoux et valeurs précieuses des déposants, moyennant un droit de garde;

10° Se charger de toutes affaires en commission, et faire tous recouvrements ou paiements pour le compte de tiers ou de sociétés étrangères ou portugaises;

11° Faire toutes opérations de banque, de commerce ou d'industrie, sous la réserve des priviléges déjà concédés;

12° Émettre ses propres obligations, pour un montant ne dépassant pas le quintuple du capital réalisé de la Compagnie.

Paragraphe unique : Ces obligations devront être en tout cas re-

présentées par des valeurs en portefeuille équivalentes à leur montant intégral.

Art. 5.

La Société ne pourra pas acquérir d'immeubles, à l'exception des édifices nécessaires à son établissement.

TITRE II.

FONDS SOCIAL, ACTIONS, VERSEMENTS.

Art. 6.

Le capital social est fixé à trois mille six cents contos de reis, ou huit cent mille livres sterling, partagés en quarante mille actions de quatre-vingt-dix mille reis ou vingt livres sterling chacune.

§ 1er. Ce capital sera émis par séries successives, la première devant être de neuf cents contos, et les suivantes selon que les besoins de la Société l'exigeront.

§ 2. MM. A. Prost et Cᵉ souscrivent dès à présent la première série, ce qui leur donnera les droits et avantages réservés aux fondateurs.

§ 3. Les actions seront payables par des versements dont le montant et les époques seront fixés par le conseil.

§ 4. Le premier versement sera de vingt-sept mille reis ou six livres sterling (ou cent cinquante francs, sauf le change).

§ 5. Pour chaque versement payé, il sera donné un certificat provisoire au porteur, et, après le payement du dernier versement, ce certificat sera échangé contre un titre définitif.

§ 6. Pour le payement des versements ultérieurs, il sera fait des annonces au moins un mois d'avance, dans le journal officiel du gouvernement portugais, dans deux des principaux journaux de Lisbonne et dans cinq des grands journaux de Paris et de Londres.

Art, 7.

Les actions seront au porteur et extraites d'un registre à talons numérotés et signées par deux administrateurs et revêtues du cachet de la Société.

Paragraphe unique.

Il est permis à tout actionnaire de déposer dans la caisse de la Société les actions dont il sera possesseur, et de demander à leur place tout autant de titres nominatifs.

Art. 8.

Chaque action donne droit à la propriété de l'actif social et à la répartition des bénéfices, pour une part proportionnelle à la totalité des actions émises.

Art. 9.

Les actions sont indivisibles, et chacune d'elles ne pourra être représentée que par une seule personne, quand bien même la propriété en appartiendrait à plusieurs.

Art. 10.

Les droits et obligations inhérentes à l'action suivent le titre, quel que soit son possesseur.

La possession d'une action emporte de droit l'adhésion de son possesseur aux statuts de la Société et aux décisions de l'assemblée générale. Les héritiers ou les créanciers d'un actionnaire ne peuvent, sous aucun prétexte, provoquer la saisie des biens et valeurs de la Société, ni demander directement le partage des intérêts.

Art. 11.

Le prix des actions est payable à Lisbonne, à Porto, à Paris et à Londres, aux époques fixées par le conseil d'administration.

Art. 12.

En cas de défaut de payement aux époques prescrites, les intérêts seront dus en raison du nombre de jours de retard au taux de six pour cent par an, et les numéros des titres en retard seront publiés par des annonces dans les journaux indiqués dans l'article six; et si, trente jours après cette publication, l'associé retardataire n'est pas venu faire le versement et payer les intérêts dus, la Société pourra faire procéder à leur vente ensemble ou séparément, et sur toutes les places de l'Europe, par l'intermédiaire d'un agent ou courtier de change.

Paragraphe unique.

Le produit de la vente, déduction faite des frais, sera porté en compte comme de droit, à l'actionnaire, qui cependant sera aussi responsable de la perte s'il y en a.

Art. 13.

Les actionnaires souscripteurs sont responsables seulement jusqu'à concurrence de la somme qui représente le capital nominal de leurs titres aux termes de l'article cinq cent quarante-trois du code de commerce portugais.

TITRE III.

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Art. 14.

La Société est administrée par un conseil composée de sept membres choisis parmi les actionnaires, et par un directeur et un sous-directeur. Le conseil est nommé par l'assemblée générale des actionnaires.

Art. 15.

Chaque membre du conseil doit être propriétaire de cent actions qui seront inaliénables tant que dureront ses fonctions, les titres devant en être déposés dans la caisse sociale dans les huit jours qui suivront sa nomination.

Art. 16.

Les administrateurs recevront un traitement fixe, et le montant en sera fixé par la première assemblée générale. Mais outre cela, ils auront droit à une part dans les bénéfices de la Société, stipulée dans l'article 10 des statuts.

Art. 17.

Par dérogation à l'article 14, le premier conseil sera désigné par M. A. Prost.

Ce premier conseil fonctionnera pendant la durée des six premières années. Quand elles seront expirées, le conseil sera renouvelé annuellement par trois septièmes. Jusqu'à ce que le renouvellement intégral du premier conseil ait eu lieu, le sort désignera l'ordre de sortie des administrateurs, et, postérieurement, le renouvellement aura lieu par ordre d'ancienneté.

Tout membre sortant sera rééligible.

Art. 18.

En cas de mort ou de démission de l'un des administrateurs, le conseil pourvoira provisoirement à son remplacement, et l'assemblée générale, dans sa réunion la plus prochaine, procédera à l'élection définitive.

L'administrateur ainsi nommé en remplacement d'un autre, ne restera en fonction que le temps qui resterait encore à courir pour son prédécesseur.

Art. 19.

Le conseil se réunit au siége de la Société, sur la convocation de

son président toutes les fois que les intérêts de la Société exigent sa réunion, et au moins deux fois par mois à jours fixes.

§ 1er. Le directeur, et, en so nabsence, le sous-directeur préside le conseil; en cas d'empêchement de tous deux, le conseil élit son président parmi ses membres.

§ 2. Les décisions seront prises à la majorité absolue des membres présents ou représentés par mandataires, et en cas de partage, égal des suffrages, le président aura voix prépondérante.

Art. 20.

Un administrateur peut se faire représenter dans le conseil par un de ses collègues; mais aucun administrateur ne pourra réunir plus de deux votes.

Art. 21.

Les délibérations du conseil seront inscrites dans un procès-verbal, qui devra être signé par le président et par deux membres. Les copies ou les extraits de ces procès-verbaux devront, pour être valables, être signés par le président ou par celui qui remplit ses fonctions et par un membre du conseil.

Art. 22.

Le conseil aura les pouvoirs nécessaires pour l'administration des affaires sociales et spécialement, pour autoriser tous achats ou ventes de titres, actions ou obligations, tous crédits, ventes à l'enchère, cessions, avances sur dépôts de marchandises ou de valeurs, et généralement pour conclure toutes transactions, compromis, retraits de fonds et leur transfert, achats de biens meubles ou de biens immeubles indispensables à l'établissement de la Société, et pour intenter toutes actions judiciaires. Il détermine l'emploi des fonds disponibles; il fait les réglements de la Société, autorise les dépenses d'administration, nomme et destitue les agents qu'il pourra établir dans l'intérieur du royaume ou à l'étranger, détermine leurs attributions, fixe les traitements, salaires et gratifications, et le montant de leurs cautionnements, formule les comptes qui doivent être présentés à l'assemblée générale, fixe provisoirement les dividendes et fait, à l'assemblée générale des actionnaires, son rapport sur les comptes et sur l'état des affaires de la Société.

Art. 23.

La direction de toutes les affaires de la Société est confiée à un

directeur et à un sous-directeur qui sera nommé et destitué par lui. Le directeur sera nommé par le conseil d'administration.

§ 1er. Par dérogation à cette clause, le directeur sera M. Joseph-Antoine-Alfred Prost pendant les six premières années.

§ 2. Le traitement du directeur et du sous-directeur sera fixé par le conseil d'administration de six en six ans.

Art. 24.

Le directeur est chargé exclusivement de l'exécution des décisions du conseil; il a sous ses ordres tout les fonctionnaires ou employés du service administratif ou technique, et il en propose au conseil la nomination ou la destitution, ainsi que la fixation de leurs traitements. Il propose la fixation ou la modification du tableau des dépenses et il prépare les contrats relatifs aux entreprises qui constituent l'objet de la Société.

Le sous-directeur remplace le directeur dans tout ce que les besoins du service exigent.

Art. 25.

Il sera créé à Paris une succursale de la Société du Crédit mobilier. Cette succursale aura un conseil composé au moins de trois adnistrateurs.

Le conseil d'administration central déterminera les pouvoirs de cette succursale dans les limites des pouvoirs qui lui sont concédés.

Art. 26.

Le conseil peut déléguer ses pouvoirs en totalité ou en partie, à un ou à plusieurs de ses membres ou au directeur, ou au sous-directeur pour un objet déterminé, mais jamais pour un temps plus long qu'un an.

Art. 27.

Les membres du conseil d'administration ne contractent aucune obligation personnelle en vertu de leur gestion. Ils ne répondent que de l'exécution de leur mandat.

TITRE IV.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES.

Art. 28.

L'assemblée générale régulièrement constituée, représente l'universalité des actionnaires.

Art. 29.

L'assemblée se compose de tous les actionnaires qui possèdent au moins quarante actions, et ses délibérations sont prises à la majorité absolue des membres présents.

§ 1er. Chaque actionnaire a autant de voix qu'il possède de fois quarante actions; mais aucun d'eux ne pourra avoir plus de cinq voix pour les actions qu'il possède en son propre nom, ni plus de dix, en réunissant aux siennes celles dont il serait le représentant en qualité de mandataire.

§ 2. Les actionnaires ne peuvent être représentés que par des personnes qui seraient déjà membres de l'assemblée générale.

Art. 30.

L'assemblée est considérée comme légalement constituée, quand les actionnaires présents sont au nombre de trente au moins, et qu'ils représentent le vingtième des actions souscrites.

§ 1er. Si, après une première convocation, les actionnaires présents ne réunissaient pas les conditions indiquées plus haut, pour la validité des délibérations de l'assemblée générale, celle-ci sera ajournée à un autre jour et sera de nouveau annoncée de la même manière que l'auront été les premières convocations.

§ 2. La seconde convocation sera faite dans la forme prescrite par l'article 6, paragraphe 6; mais le délai entre la publication de l'annonce et la réunion, est réduit à vingt-cinq jours.

§ 3. Les délibérations prises par l'assemblée générale, dans sa seconde réunion, ne pourront se rapporter qu'aux affaires indiquées à l'ordre du jour de la première.

§ 4. A cette seconde réunion, ses délibérations seront valables quel que soit le nombre des actionnaires présents et des actions représentées.

Art. 31.

Les décisions relatives à toutes additions ou modifications aux statuts ne pourront être prises que dans une assemblée représentant au moins le dixième des actions émises, et prononcées que par une majorité des deux tiers des voix des membres présents, au nombre d'au moins quarante.

§ 1er. Les délibérations relatives soit à l'augmentation du fonds social par l'émission de nouvelles actions, soit à la prolongation, soit à la dissolution de la société avant le terme fixé par l'article pre-

mier, ne peuvent être prises que par une assemblée générale représentant au moins le cinquième des actions souscrites, et par une majorité des deux tiers des voix des membres présents, au nombre de quarante au moins.

§ 2. La convocation dans les journaux, de l'assemblée générale qui aura à décider sur des additions ou modifications aux statuts, fera mention de son objet, et ce qui y sera décidé ne pourra avoir d'effet sans l'approbation du gouvernement dans le lieu où est le siége de la Société.

Art. 32.

En outre des affaires fixées par l'ordre du jour, aucune autre ne pourra être soumise à la délibération de l'assemblée générale, et elle ne pourra non plus prendre connaissance d'aucune proposition qui ne serait pas présentée par le conseil d'administration, ou qui ne lui aurait pas été présentée quinze jours avant la convocation, et avec la signature de dix membres pouvant faire partie de l'assemblée générale.

Art. 33.

L'assemblée se réunit annuellement à Lisbonne au mois de mai, et extraordinairement toutes les fois que le conseil d'administration le jugera indispensable.

Art. 34.

Pour que les actionnaires puissent assister à l'assemblée générale, ils devront déposer leurs titres à la caisse de la Société, au moins quatorze jours avant l'époque fixée de la réunion. Il sera remis à chacun d'eux une carte d'admission nominative et personnelle désignant le nombre d'actions déposées.

Art. 35.

L'assemblée générale est présidée par le directeur, et, en son absence, par le sous-directeur, et, en l'absence de tous deux, par l'administrateur que le conseil aura désigné pour les remplacer. Les fonctions de scrutateurs seront remplies par les deux plus forts actionnaires présents au moment où il sera nécessaire d'exercer ces fonctions. Le choix du secrétaire appartient au président de l'assemblée générale.

Art. 36.

Le scrutin secret pourra être réclamé par dix membres quand il s'agira de la nomination des administrateurs; et la majorité absolue

est nécessaire dans le premier scrutin. Mais dans le second, il suffira de la majorité relative, et, en cas de partage, le choix sera fait par le président.

Art. 37.

Les comptes annuels seront soumis à l'assemblée générale, qui les fera examiner par une commission de trois membres pour les approuver ou les rejeter suivant l'avis de cette commission.

Art. 38.

L'assemblée fixe définitivement le dividende; elle nomme les administrateurs qui sont à remplacer lorsque leurs fonctions ont cessé par suite de mort ou par tout autre motif. Elle se prononce dans les limites des statuts sur toutes les questions qui intéressent la Société. Elle délibère sur les propositions qui lui sont soumises en vertu de l'article 32, et elle donne au conseil d'administration les pouvoirs nécessaires pour exécuter ses résolutions.

Art. 39.

Les décisions de l'assemblée générale, prises conformément aux statuts, sont obligatoires pour tous les actionnaires.

§ 1er. Ces délibérations devront être constatées par le président, par un des scrutateurs et par le secrétaire, et elles seront portées sur un registre spécial.

§ 2. Les copies ou les extraits de ces procès-verbaux, qui pourront être produits où besoin sera, devront être signés par le président du conseil d'administration ou par celui qui remplira sa place, et par un des autres membres du conseil.

§ 3. Une feuille de présence destinée à certifier le nombre des membres présents à l'assemblée, et celui des actions représentées par chacun d'eux, restera annexée à la minute du procès-verbal, de même que les procurations des actionnaires représentés par des fondés de pouvoirs. Cette feuille devra être signée par tous les actionnaires au moment d'entrer dans le lieu de la séance.

TITRE V.

RÉPARTITION DES DIVIDENDES.

Art. 40.

La balance sera faite à la date du trente et un décembre de chaque année, et soumise à l'assemblée avec les comptes et les documents justificatifs.

Après que ladite balance et les comptes seront approuvés, on devra annuellement retirer du produit net, déduction faite de toutes charges : 1° l'équivalent de cinq pour cent d'intérêt sur le capital des actions émises, pour qu'il soit réparti entre elles si les bénéfices sont suffisants pour y arriver ; 2° Dix pour cent aux fondateurs des bénéfices restant, après qu'il aura été payé aux actionnaires les cinq pour cent du capital de leurs actions ; 3° Encore cinq pour cent pour les administrateurs, dans les mêmes termes que ceux du numéro qui précède, et les quatre-vingts restants seront répartis entre les actionnaires, à titre de dividende complémentaire.

TITRE VI.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Art. 41.

Si l'expérience démontre la nécessité ou l'utilité de modifications ou d'additions à faire aux présents statuts, l'assemblée générale, régulièrement constituée, aura le droit de les voter. La convocation de l'assemblée à cet effet, devra mentionner cette affaire pour l'ordre du jour.

Art. 42.

Si, par suite de pertes, le fonds social était réduit à la moitié, la dissolution de la société pourra être décidée avant l'expiration du terme fixé pour sa durée.

Art. 43.

Tant pour la liquidation que pour la prorogation de la Société, les délibérations n'auront de valeur qu'autant qu'elles auront été approuvées par les deux tiers des voix des membres présents.

Pour ces deux cas, la proposition devra être faite par le conseil dans une assemblée régulière, spécialement convoquée à cet effet.

Art. 44.

Quand l'assemblée générale décidera que la Société soit dissoute, il sera fait immédiatement une nouvelle convocation pour déterminer, sur la proposition du conseil, le mode de liquidation qui devra être suivi, ainsi que pour la nomination des liquidateurs.

Art. 45.

Pendant la liquidation, les pouvoirs de l'assemblée générale continueront comme pendant l'existence de la Société, et elle aura nom-

mément le droit d'approuver les comptes de la liquidation et de donner des quittances.

Art. 46.

Toute contestation qui pourra s'élever entre la Société et un ou plusieurs actionnaires, ou bien entre le conseil d'administration et un ou plusieurs de ses membres, sera soumise au jugement d'arbitres.

§ 1er. Lesdits arbitres seront nommés et procéderont, suivant les formalités pour des cas semblables, par le code de commerce portugais.

§ 2. La sentence de ces arbitres est exécutoire sans appel ni rerecours, et celui qui en appellera sera soumis à une amende de deux contos de reis (12,000 fr. environ), qui resteront attribués à la partie qui se sera soumise à la décision des arbitres.

Art. 47.

La Société demeure obligée à remettre mensuellement au gouvernement le résumé de son actif et de son passif, avec la désignation des espèces existantes dans son établissement; et, aucommencement de chaque année, elle remettra également au gouvernement un compte résumé des opérations faites pendant l'année précédente et de leur résultat, pour qu'il soit publié, suivant les termes de l'art. 11 de la loi du seize avril mil huit cent cinquante.

Article transitoire.

La société du Crédit mobilier ne pourra pas fonctionner avant qu'elle n'ait démontré, par un document authentique, qu'elle a réalisé en caisse au moins le premier versement de la première série dont traite le paragraphe quatre de l'article six.

Les directeurs : Luis Francisco Midosi,
Jacinto da Silva Falcaô.

Rien de plus ne se trouvait contenu dans les statuts copiés ci-dessus, auxquels je me réfère, qui restent en copie dans mon étude, lesquels, réduits comme ils sont, en acte public, serviront, après qu'ils auront été approuvés par le gouvernement de Sa Majesté Très-Fidèle, à régir la société intitulée Crédit Mobilier Portugais, suivant la forme de ces mêmes statuts.

En témoignage de la vérité, ils ont ainsi passé acte, demandé et accepté, étant présents comme témoins, José Bernardo de Castro et Feliciano Edouardo de Basto, employés dans mon bureau, qui ont

signé cette minute avec les comparants, après lecture faite par moi, Antonio d'Abrantès Coelho, notaire, qui l'ai écrite. — Pour la présente, six mille réis. — Luis Francisco Midosi, Jacinto da Silva Falcaô, José Bernardo de Castro, Antonio d'Abrantès Coelho, notaire public en cette ville de Lisbonne et son ressort, j'ai fait copier le présent acte sur la minute à laquelle je me réfère, et je l'ai souscrit et signé avec caractère public. Lisbonne, le six décembre mil huit cent cinquante-six. Reçu, deux mille six cents réis.

Collationné par moi, notaire.

Signé : ANTONIO D'ABRANTÈS COELHO.

Vu au consulat de France, pour légalisation de la signature ci-dessus de M. Antonio d'Abrantès Coelho, notaire public exerçant en cette résidence.

Lisbonne, le 7 janvier 1857.

Le consul de France,

(L.-S.) Signé : HYP. FLORY.

CHEMIN DE FER INTEROCÉANIQUE DE HONDURAS.

Notre Revue n'a pas fait un secret de ses sympathies. — Dès le premier jour de son apparition, elle s'est déclarée pour les races latines contre la race anglo-saxonne. — L'exécution du chemin de Honduras nous paraissant d'une immense importance à notre point de vue, nous publions le mémoire suivant.

I. — Observations générales.

La ligne projetée du Chemin de Fer Interocéanique de Honduras commence à Puerto Caballos sur la baie de Honduras, lat. N. 15° 49', et long. O. 87° 57', et se dirige presque exclusivement vers le sud, à travers le continent, jusqu'à la baie de Fonseca sur l'océan Pacifique, lat. N. 13° 21', et long. O. 87° 35'. La longueur totale de la ligne, d'un ancrage à l'autre, ou de cinq brasses d'eau à Puerto Caballos, à cinq brasses d'eau dans la baie de Fonseca, est de 148 milles géographiques, équivalant à 160 milles légaux ou 257 kilomètres. Cette ligne ne sort pas de l'État de Honduras, dont le droit territorial et la souveraineté n'ont jamais été mis en question. Partant de Puerto Caballos, la ligne du chemin projeté se dirige un peu au sud-est, à travers la plaine de Sula, et franchit le fleuve Ulua, non loin de la ville de Santiago. De là, elle suit la vallée de ce fleuve, qui prend dès lors le nom de Rio Humuya, jusqu'à sa source dans la grande plaine de Comayagua, à une distance de 100 milles de Puerto Caballos. A l'extrémité sud de cette plaine, se trouve une petite élévation qui forme le point culminant entre les mers Atlantique et Pacifique. Là, les sources de l'Humuya se lient à celles de Rio Goascoran, qui coule à travers sa propre vallée jusqu'au golfe de Fonseca.

Il y a deux faits importants à noter dans le tracé de cette ligne : 1° les vallées de l'Humuya et du Goascoran, réunies par la plaine centrale de Comayagua, *forment une grande vallée transversale s'étendant d'une mer à l'autre, et coupent complétement la chaîne des Cordillères* ; 2° cette longue vallée transversale, ou cette coupure naturelle, se dirige exactement du nord au sud, et permet d'établir le chemin projeté de telle sorte que, dans tout son parcours, il déviera à peine de la ligne droite. Ces conditions avantageuses, les ports spacieux, sûrs et irréprochables placés aux extrémités du chemin, et un pays entièrement salubre, assurent à cette ligne, qui offre ainsi les principales conditions d'une communication interocéanique complète, permanente et sans égale, une supériorité incontestable sur toutes celles qui, jusqu'à présent, ont été soumises à l'examen du public.

Sans vouloir établir d'envieuses comparaisons, il est de fait que le chemin projeté, non-seulement à cause des avantages précités, mais en raison aussi de la distance, l'emporte sur tous les chemins de fer projetés ou exécutés à travers l'Isthme Central. Et, quand les relatations que la Compagnie se propose d'établir entre le railway et le golfe du Mexique seront complètes, *le passage New-York à San Francisco, par la voie de Honduras, s'effectuera en moins de quatorze jours, ou en moitié moins de temps qu'il n'en faut aujourd'hui pour accomplir ce voyage.*

Passons à l'examen détaillé des diverses localités. En commençant par Puerto Caballos, et en procédant vers le sud, les faits principaux se rattachant à la ligne du chemin projeté se dérouleront dans leur ordre géographique.

II. — Puerto caballos.

Puerto Caballos s'ouvre sur la baie de Honduras, lat. N. 15° 49', et long. O. 87° 57'. Cortez, lors de son expédition dans le Honduras, le choisit comme le meilleur port de tout le pays connu alors sous le nom de Nouvelle-Espagne. Il y établit une station dans le but d'en faire le grand entrepôt de l'Amérique espagnole du Nord. Puerto Caballos demeura pendant plus de deux siècles la ville principale de la côte, et si, plus tard, à l'époque des boucaniers, son importance fut transférée à Omoa, situé quelques milles à l'ouest, ce fut parce que Puerto Caballos était trop grand et exigeait la construction de plusieurs forts pour sa défense, tandis qu'il suffisait d'un seul ouvrage pour protéger le petit port d'Omoa. Le plan topographique compris dans la carte annexée à ce mémoire, donnera de sa physionomie et de son étendue une idée plus juste que ne le pourrait faire

une longue description. Le lieutenant Jeffers, en présentant les résultats de son inspection, s'exprime ainsi : « Puerto Caballos est un bon port, d'une grande capacité, d'une profondeur d'eau suffisante, d'une entrée et d'une sortie faciles. Situé à la base des montagnes, il n'y existe ni marais ni marécages qui puissent altérer la salubrité de la localité, laquelle offre un espace suffisant pour y fonder une grande ville. La lagune d'eau salée, ouverte sur la mer, abonde en poissons. »

Les vents qui dominent sur la côte nord de Honduras soufflent du nord-est, du nord et du nord-ouest, et le port en est parfaitement abrité. Les vents de l'ouest et du sud-ouest y sont presque inconnus; en outre, le port en est entièrement garanti par les collines élevées et les montagnes qui bordent la côte dans cette direction.

Le port, ou plutôt la baie, présente une large capacité ; elle n'a pas moins de 9 milles de circonférence. Sa profondeur est considérable; elle varie, dans plus des deux tiers de son étendue, de 4 à 12 brasses, sur un fond solide et de bonne tenue. Vers la rive nord, la profondeur de l'eau est plus considérable, et, en y construisant des docks de 60 pieds de longueur, les *steamers* maritimes les plus grands pourront y embarquer et débarquer leurs passagers et leurs cargaisons plus facilement que dans les docks de New-York; d'autant mieux que, dans cette partie de la baie de Honduras, la montée et la baisse de la marée sont presque imperceptibles.

Une grande lagune d'eau salée se trouve contiguë au port ou à la baie; elle a environ 2 milles de longueur sur 1 mille 1/4 de largeur, et l'eau y est aussi profonde que dans le port même. Si cela paraissait utile, le canal de jonction pourrait être dragué de manière à ouvrir aux bâtiments l'entrée de la lagune, dans laquelle ils se trouveraient complétement enfermés, et où le vent ne pourrait les atteindre en aucune façon. Au lieu de creuser le canal de jonction, on arriverait au même résultat en pratiquant une coupure d'une longueur de quelques centaines de yards. Ce passage pourrait être taillé à travers un terrain solide; et, une fois creusé, il demeurerait toujours ouvert, attendu qu'il n'existe en cet endroit aucune des causes qui contribuent à combler les excavations.

Le terrain autour du port est compacte, en partie déblayé et cultivé. Comme abondance d'excellente eau et comme fertilité du sol, le voisinage de Puerto Caballos présente toutes les conditions nécessaires à l'établissement et à l'entretien d'une ville grande et florissante. Il n'est pas douteux que l'achèvement des travaux projetés n'ait pour résultat d'attirer à Puerto Caballos, non-seulement la majeure partie de la population actuelle d'Omoa, mais encore une por-

tion considérable des habitants de Belize, établissement anglais qui, entouré de dangereux récifs et bâti au milieu d'un vaste marais pestilentiel, ne saurait, à aucun titre, devenir le centre du commerce croissant des contrées voisines.

III. — De Puerto Caballos a Santiago.

En quittant Puerto Caballos, pour atteindre le vaste et magnifique plaine de Sula ou Santiago, à travers laquelle coulent les grandes rivières Chamelicon et Ulua, il est nécessaire de décrire un petit circuit d'à peu près trois milles afin de tourner l'extrémité orientale ou la base de la haute chaîne de montagnes de Merendon ou d'Omoa, branche des Cordillères, qui se terminent brusquement en cet endroit.

La plaine de Sula forme un grand triangle dont la base repose sur la mer et s'étend le long de la côte pendant près de 50 milles, depuis les avant-postes des montagnes d'Omoa jusqu'à ceux de Congrehoy, et dont la pointe s'étend directement au sud, sur la ligne du chemin projeté, dans la direction de Comayagua.

Une partie de cette plaine, à la droite ou à l'est du Rio Ulua, est basse et sujette aux inondations à l'époque des grandes eaux. Il n'en est pas de même pour la partie occidentale de la plaine sur laquelle sera établi le chemin. Le terrain y est ferme et les cours d'eau roulent sur des lits de sable et de gravier. On n'y rencontre pas de ces marais sans fond qui ont obstrué le chemin de Panama, et il n'en existe aucun sur toute la ligne.

Le lieutenant Jeffers est d'avis que le chemin, après avoir tourné la base des montagnes derrière Puerto Caballos, pourrait parfaitement continuer en droite ligne, jusqu'à la ville de Santiago, où l'Ulua se forme par la jonction des rivières Santiago, Blanco et Humuya. La dernière, suivant la direction de l'Ulua du nord au sud, devrait porter le même nom. Il existait anciennement, de Puerto Caballos à Santiago, une route en pente, qu'on peut encore suivre, quoiqu'elle soit obstruée d'herbe et de broussailles depuis l'abandon du port La montée à Santiago est si douce, qu'elle est imperceptible; les déblais et les remblais à faire ne méritent pas qu'on en parle.

Santiago peut être regardé comme la tête de la navigation à vapeur sur l'Ulua, bien que des bâtiments d'un léger tirant d'eau puissent, aux époques favorables, remonter beaucoup plus haut. Le lieutenant Jeffers, qui a examiné minutieusement la rivière, déclare que « les bâtiments à vapeur tirant sept pieds peuvent en tout temps entrer dans l'Ulua, et, de juin à janvier, remonter jusqu'à la jonction

de l'Humuya. Les bâtiments à vapeur d'un petit tirant d'eau peuvent toujours remonter jusqu'à l'embouchure de l'Humuya, et, par le Rio Blanco, jusque près de Yojoa. » — On trouvera, dans une autre subdivision, un aperçu de la rivière Ulua et de ses dépendances, relativement à leur capacité et aux facilités qu'elles offrent pour la construction du chemin projeté.

IV. — De Santiago a la plaine d'Espino.

Par la vallée du Rio Humuya.

A partir de Santiago, la ligne du chemin n'est pas nettement indiquée par la nature des lieux ; elle peut être établie sur l'une ou l'autre rive de l'Humuya. Une inspection minutieuse et détaillée peut seule déterminer laquelle des deux rives présente les plus grandes facilités d'exécution. Le lieutenant Jeffers est d'avis que la rive gauche ou occidentale est la plus favorable. En suivant cette rive, il deviendra indispensable de jeter sur un vaste et large courant, le Santiago ou Venta, un pont de 500 à 700 pieds de longueur, et d'en jeter également un sur le Blanco, qui est étroit, puisqu'il n'a pas plus de 60 pieds de largeur. D'un autre côté, si le chemin traverse l'Ulua au-dessous de la jonction des courants, un seul pont sera necessaire. Mais, comme il traversera un cours d'eau beaucoup plus large, il exigera conséquemment des dimensions plus considérables que celui qui serait bâti sur la Venta.

Sur les deux rives, le chemin suivra naturellement la même direction. La plaine continue pendant 10 milles au delà de Santiago, et elle se trouve alors resserrée par les collines et les montagnes qui bordent l'étroite vallée de l'Humuya. A partir de ce point, la pente devient plns rapide. Le cours du fleuve Humuya, jusqu'à la plaine d'Espino, est direct, et la vallée, d'après le lieutenant Jeffers, est située entre des collines de 50 à 500 pieds de hauteur, qui, en général, descendent jusqu'au bord de la rivière, mais qui, en quelques endroits, reculent en laissant des plateaux à l'abri des inondations. Les pentes de ces collines sont rarement escarpées, et elles n'exigeront aucun travail extraordinaire. L'emploi successif de la tranchée et du remblai, ajoute-t-il, est très-convenable pour toute la distance. Le pays environnant est généralement boisé, mais il est parsemé de nombreuses vallées fertiles. Il est plus favorable au pacage qu'à l'agriculture. Les collines sont couvertes de pins et de chênes; et, sur les bords des rivières, se trouvent de grandes quantités d'acajous, de cèdres, de *guanacaste*, de caoutchoucs et autres arbres précieux.

A mi-chemin entre Santiago et la plaine d'Espino, la rivière Su-

laco, descendant de la droite, rejoint l'Humuya. C'est un cours d'eau considérable qui baigne une large et fertile vallée, et qui s'étend dans la direction du riche département d'Olancho. La construction du chemin de fer projeté aurait pour résultat, non-seulement le développement de la vallée de Sulaco, au moyen des chemins d'embranchement qui la traverseraient, mais elle mettrait en outre le riche district d'Olancho en communication directe avec la côte de Puerto Caballos.

La plaine d'Espino commence à la ville d'Ojos de Agua. Cette ville est située à environ 55 milles de Puerto Caballos, et la vallée y est élevée de 936 pieds au-dessus de la mer. La pente moyenne du chemin projeté serait donc, sur ce point, de 17 pieds par mille.

V. — De la plaine d'Espino a la plaine de Comayagua.

Depuis Ojos de Agua jusqu'au point où une chaîne transversale de collines sépare la plaine d'Espino de la plaine de Comayagua, il n'existe aucune difficulté pour l'établissement du chemin. Les seules constructions nécessaires consisteront en quelques ponts jetés sur de petits cours d'eau dont la largeur n'est guère que de 30 pieds. La plaine d'Espino s'élève doucement vers le nord et permet de surmonter le sommet sans exiger de travaux notables. De l'extrémité supérieure au sud de cette plaine, deux voies conduisent à la grande plaine de Comayagua :

La première, en suivant la vallée d'Humuya, qui fait ici un coude considérable pour passer les collines intermédiaires ;

La seconde, en passant ces collines en ligne directe sur un sommet intermédiaire d'à peu près 150 pieds.

Le choix de l'une de ces deux lignes sera sans doute déterminé par le choix d'un passage sur le sommet général, à l'extrémité sud de la plaine de Comayagua. Si le passage de la Cuajoca est adopté, la ligne de la rivière le sera également ; si c'est le passage de Rancho Chiquito qui est choisi, la ligne du chemin sera tracée directement à travers les collines et au-dessus de la ville de Comayagua, capitale de l'État.

Il faut observer que la plaine d'Espino, quelquefois appelée Maniani, a environ 12 milles de longueur sur 8 milles de largeur, et qu'elle est extraordinairement belle. On affirme que, sous la royauté, le commerce se faisait en bateaux entre Maniani et Puerto Caballos. Dans ces derniers temps, des canots chargés ont descendu la rivière, et le lieutenant Jeffers y est venu d'Ojos de Agua en canot. Le courant toutefois est rapide, et les rocs ou fragments de rocs qui l'obstruent rendent la navigation difficile et dangereuse.

VI. — Plaine de Comayagua.

La grande plaine de Comayagua constitue, dans la topographie générale du pays, la condition qui rend excessivement praticable et facile l'entreprise projetée. Elle réclame donc une notice assez étendue. Située au centre de l'État, à mi-chemin entre les deux mers, cette plaine a près de 40 milles dans la plus grande longueur, sur 5 à 15 milles de largeur. Son axe le plus grand court dans la direction nord et sud, et coïncide presque avec la ligne du chemin projeté. Dans ces dimensions, ne sont pas comprises les vallées latérales ou dépendantes des cours d'eau qui convergent dans ce bassin et forment le Rio Humuya. Comme la plaine d'Espino, elle monte graduellement vers le nord et rend ainsi la pente du chemin projeté douce et facile au sommet.

La plaine, à l'orient et à l'occident, est bordée de montagnes de 5 à 6,000 pieds de hauteur; elle jouit en conséquence d'un climat froid, égal et salubre, si on le compare à la température des Etats intermédiaires de l'Union, au mois de juin. Les collines et montagnes adjacentes à la plaine sont couvertes de pins; sur leurs sommets et leurs pentes, on cultive le blé, les pommes de terre et autres productions des zones tempérées, qui peuvent y venir en abondance. Les produits de la plaine, toutefois, sont essentiellement tropicaux. Son sol est extrêmement fertile. Bref, la belle plaine de Comayagua présente toutes les conditions désirables de fertilité et d'agrément; la preuve en est qu'elle a jadis nourri une grande et florissante population.

La ville de Comayagua (anciennement appelée Valladolid) est située sur la limite sud de la plaine. Elle a été fondée en 1540 par Alonzo Canceres, en vertu de ses instructions « *de trouver une situation convenable pour une ville à mi-chemin entre les océans.* » L'intention des fondateurs, exprimée dans l'extrait ci-après de l'histoire de Guatémala par Juarros, semble être aujourd'hui sur le point de se réaliser. Il dit : « On voulait au moyen de cette ville, *établir une communication facile entre l'Atlantique et le Pacifique.* La situation à mi-chemin entre Puerto Caballos et la baie de Fonseca l'eût rendue un lieu d'entrepôt intermédiaire convenable; la fertilité du sol et la salubrité du climat eussent prévenu les maladies et la mortalité de la population; et l'on eût évité une partie des fatigues et des privations subies habituellement pendant le voyage de Nombre de Dios (Chagres) à Panama. »

La ville renferme aujourd'hui de 7 à 8,000 habitants. Avant 1827, elle en possédait à peu près 18,000, et était embellie de fontaines et

de monuments. A cette époque, elle fut prise et brûlée par la faction monarchique de Guatémala, et n'a pu depuis se relever entièrement de ce désastre.

Sur les cartes, la position de Comayagua a été marquée trop loin à l'est et au sud. Elle est située au 14° 28' lat N. et au 87° 39' long. O., sur une ligne droite ou à quelques milles d'une ligne droite tirée entre l'embouchure de l'Ulua et de celle du Goascoran. Elle est à une distance de 70 milles de la baie de Fonseca et à mi-chemin, à quelques milles près, entre les deux mers.

La ligne du chemin traversant la plaine de Comayagua dépendra, comme je l'ai dit, du choix du passage au sommet. Si le tracé par Rancho Chiquito est préféré, le railway passera à travers les collines qui séparent les plaines de Comayagua et d'Espino, presque en droite ligne, et aboutira près de la ville de Comayagua. Il suivra ensuite la rive droite de l'Humuya jusqu'à un point situé près de la ville de San Antonio, où il franchira la rivière et se dirigera directement sur la ville de Lamani. La plaine de la rive droite de l'Humuya est plus accidentée que celle de la rive gauche; mais elle ne l'est pas au point d'embarrasser les ingénieurs ou les constructeurs.

Si, d'un autre côté, on adopte le passage de Guajoca, le chemin suivra la vallée de la rivière à travers les collines pendant une distance de trois milles peut-être, il entrera dans la plaine de Comayagua sur la rive gauche du fleuve, et parcourra la partie occidentale de la plaine près ou à travers les petites villes de Lejamini et d'Ajutérique, la grande et florissante ville de Las Piedras jusqu'au village de Tambla. Cette partie de la plaine est extraordinairement fertile et favorable aux travaux. Les cours d'eau, à l'exception d'un seul, sont petits, et leurs rives sont bordées de carrières inépuisables de marbre bleu.

C'est dans la vallée du fleuve, entre les collines qui divisent les deux plaines, que la commission d'enquête s'attendait, en raison des observations qui lui avaient été adressées, à rencontrer la grande, sinon l'unique difficulté entre le sommet et l'Atlantique. Il n'y existe cependant aucun obstacle à l'établissement d'un chemin de fer; en fait, il s'y trouve de la place pour en tracer une douzaine à pentes légèrement différentes. Les collines sont élevées, mais point assez escarpées pour ne pouvoir être cultivées jusqu'au bord de la rivière, ce qui, dans un pays de pluies, suppose une inclinaison favorable à notre entreprise.

D'Ojos de Agua à Lamani et à Tambla, la distance est d'à peu près 40 milles. L'élévation de Tambla est de 1,944 pieds, et celle de Lamani de 2,016 pieds au-dessus de la mer. La pente d'Ojos de Agua

à Tambla — dont l'élévation sur Ojos de Agua est de 1,008 pieds — sera donc de 25 pieds 2 pouces par mille. A Lamani, la distance serait un peu plus grande, et la pente également, à cause du sommet intermédiaire de 150 pieds qui se trouve entre les plaines.

De Puerto Caballos à Tambla, la distance peut être fixée à 90 milles, et la pente moyenne à 21 pieds 9 pouces par mille.

VII. — Sommet, ou point culminant.

Par le sommet j'entends la section entre Tambla ou Lamani et Rancho Grande, soit une distance de près de 15 milles, — le point diviseur ou le sommet proprement dit se trouvant à mi-chemin entre ces deux places. C'est dans cette section que se rencontrent les principales, je puis presque dire les seules difficultés de construction sur toute la ligne; mais elles ne sont pas d'une nature sérieuse, ni plus grandes que celles qui se trouvent sur les chemins de pareille longueur dans tous les pays. Il n'est pas besoin de tunnels ni de profondes tranchées pour franchir le sommet. On peut l'atteindre au nord par des tranchées latérales pratiquées dans une roche friable, sablonneuse, ayant l'apparence et la contexture de la craie, et qui cède promptement sous le pic. Outre qu'elle peut se tailler aussi facilement que l'argile, cette roche a encore l'avantage de permettre l'établissement de murs verticaux et de n'être pas sujette à l'humidité.

Le sommet peut être traversé à deux endroits qui ne font pas matériellement dévier le chemin de la ligne droite, savoir, le passage de Rancho Chiquito, qu'on suit au pas de mule, et celui de Guajoca.

Le sommet, au premier passage, s'élève de 392 pieds au-dessus de Lamani et doit être traversé dans une longueur de 6 milles, ce qui donne une pente de 65 pieds par mille. De Rancho Chiquito à Rancho Grande, la distance est de 8 milles et la descente a 500 pieds, soit une pente de 62 pieds 6 pouces par mille. Ce sont les pentes *maximum* ou les plus fortes de tout le chemin. Nulle part ailleurs elles ne dépassent 40 pieds par mille.

Le passage de Rancho Chiquito n'est pas un faîte rocailleux qui divise brusquement les cours d'eau se dirigeant vers le grand Océan; c'est une belle vallée, une savane ou une prairie naturelle bordée à l'est par une chaîne parallèle de hautes montagnes, et, à l'ouest, par une chaîne correspondante de collines. Dans cette prairie, couverte de bétail, le voyageur trouve deux cours d'eau séparés de 100 mètres à peine et qui coulent dans des directions opposées. L'un est une des sources de l'Humuya qui descend vers l'Atlantique, l'autre

une de celles du Goascoran qui tombe dans le Pacifique. Un ouvrier actif pourrait, avec une bêche, en changer la direction en un jour de travail.

Le passage Guajoca est plus bas de 100 pieds que celui de Rancho Chiquito. Il a, depuis le village de Tambla jusqu'au sommet, à peu près 7 milles et demi. La pente nécessaire pour l'atteindre ne serait donc que de 47 pieds 4 pouces par mille Du sommet à Rancho Grande, la distance est également de 7 à 8 milles, et la descente est uniformément de 55 pieds par mille.

Comme celui de Rancho Chiquito, le passage de Guajoca est une large savane dans laquelle se mêlent presque les sources du Goascoran et de l'Humuya. Au nord, s'élève brusquement une haute chaîne de montagnes de 12 à 1,500 pieds de hauteur, qui suit exactement et parallèlement la ligne du chemin, et permet d'établir, par une tranchée latérale, telle pente que l'ingénieur trouvera la plus convenable à adopter pour atteindre le sommet vers le nord.

A mon avis, le passage de Guajoca est de tous points préférable à celui de Rancho Chiquito ; non-seulement il permet de partir à 100 pieds plus bas, mais, avec une tranchée moyenne de 30 pieds par mille, on peut le réduire de 100 à 125 pieds encore, de façon à ce que l'ascension extrême de Tambla ne dépasse pas 300 pieds. La vallée de Cururu, que suivrait le chemin, est bordée par des chaînes de montagnes parallèles, sur les sommets desquelles on peut établir telle pente jugée convenable, c'est-à-dire que la pente peut être continuée sur 3 ou 8 milles, et le chemin établi avec une ascension de 40 à 100 pieds par mille, au choix de l'ingénieur.

Comme je l'ai dit, le chemin suivra la vallée de Cururu jusqu'à sa bifurcation, et, de là, il longera le vallon d'un petit cours d'eau, le Carrizal, jusqu'au Rancho Grande, où les eaux qui descendent des deux passages s'unissent pour former le Rio de Rancho Grande. Si la tranchée précitée était faite, la pente maximum *sur la ligne entière* du chemin tomberait au-dessous de 60 pieds par mille et ne dépasserait pas 40 pieds pour une distance de plus de 6 milles.

E. G. Squier.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE DE BUENOS-AYRES.

Les nouvelles apportées par le dernier paquebot de la Plata sont intéressantes.

On a donné connaissance, le 1er mai, aux chambres réunies sous la direction du docteur Alcuia, élu président du sénat, du message du gouvernement dont les pouvoirs vont légalement expirer.

Ce document officiel établit :

1° La bonne et cordiale entente de l'État de Buenos-Ayres avec toutes les puissances étrangères, et l'absence de tout litige, les difficultés de la Grande-Bretagne s'étant récemment aplanies d'une manière honorable et satisfaisante.

2° L'élaboration, par les soins du ministre de l'intérieur et de M. le docteur Acevedo, d'un code de commerce, vaste et important travail, soumis avec le projet de loi qui l'accompagne, aux délibérations ultérieures des chambres, et qui, tout à fait au niveau de la science économique moderne, a pour but de mettre la législation commerciale en complète harmonie avec les lois civiles.

3° L'accroissement considérable de l'immigration européenne, qui sera plus que doublée cette année, si l'on en juge par les trois premiers mois de 1857.

De somptueux édifices, des moulins à vapeur, des fabriques de diverse nature s'élèvent chaque jour, et témoignent des développements de la richesse privée.

« On peut dire, selon les termes du message, que la va-
» leur de la propriété foncière a réellement décuplé de-
» puis 1852. Cet essor de la fortune particulière, joint à
» l'abondance des récoltes, a permis la création d'établis-
» sements ruraux, où de nouvelles races de bétail sont
» introduites, et où l'on commence à faire usage de mé-
» thodes nouvelles d'agriculture et des nouveaux instru-
» ments aratoires que la science pratique moderne a ré-
» cemment consacrés »

Un magnifique théâtre, auquel le nom de Colomb a été donné, vient d'être inauguré à Buenos-Ayres avec le concours de Traviata et de Tamberlick, qui ont reçu d'un public enthousiaste l'accueil le plus passionné.

Cette monumentale construction n'a pas coûté moins de 1,500,000 francs, non compris la valeur du terrain, concédé par l'Etat. Les sculptures sont dues au ciseau d'un statuaire français, M. Bourdial.

Les revenus publics accusent toujours un mouvement ascensionnel. Il résulte d'un examen comparatif entre les années 1856 et 1857 que :

Les quatre premiers mois de l'année 1856 ont produit	30,208,716 pi. pr.
Tandis que les quatre premiers mois de 1856 avaient donné	24,791,960 » »
Ce qui forme, en faveur de cette année, un excédant de	5,416,745 pi. pr.

Buenos-Ayres a maintenu sa vieille réputation de salubrité. La fièvre jaune, qui a fait des ravages à Montevideo, ne l'a pas atteint. L'immunité a été absolue. De grandes mesures d'édilité publique ont été prises, d'ailleurs, pour mettre la ville de Buenos-Ayres dans les conditions de propreté et de salubrité générales les plus favorables. Mais si Buenos-Ayres a échappé au fléau, il n'est pas resté indiffé-

rent à ses ravages. Dans un élan de généreuse sympathie, une souscription a été ouverte à Buenos-Ayres, en faveur des familles des victimes. Elle a déjà produit 50,000 fr.

La question la plus importante était celle de l'élection du président; les suffrages se sont réunis, le 3 mai, sur le docteur Alcuia, président actuel du sénat, homme d'une vaste instruction et d'une grande honorabilité, mais qui, n'ayant pas l'ambition du pouvoir, paraît résolu à ne point accepter le mandat suprême auquel l'appelle la confiance du pays. Les chances se partageraient alors entre M. Pena qui, antérieurement, a rempli le poste de ministre des finances, et M. Norbert de la Riestra, qui l'occupe encore aujourd'hui.

On peut remarquer que, contrairement à la tendance de tous les États sud-américains, c'est, non à l'armée, mais aux carrières civiles, que le pays demande l'homme qui doit diriger ses destinées politiques. Ce fait témoigne du progrès libéral des idées et des mœurs. Il est juste d'ajouter que l'administration éclairée, intègre et sympathique du docteur Obligado, a donné des résultats assez féconds pour motiver pratiquement cette préférence.

GALLET DE KULLURE.

NOTA. Dans notre numéro du 20 mai, il s'est glissé deux erreurs que, sur des renseignements plus exacts, nous nous empressons de rectifier. A la distance où nous sommes des lieux où les faits s'accomplissent, on comprendra qu'il est possible, quoi qu'on fasse, de n'être pas toujours dans la plus stricte vérité.

Page 494 : Les incursions des Indiens n'ont pas dépassé la frontière au nord et à l'ouest; par conséquent, Buenos-Ayres, qui est partout en mesure de repousser quelques misérables bandes de pillards, n'a pas eu à s'émouvoir de leur apparition à l'extrémité de son territoire. Les Indiens sont, du reste, peu nombreux, et le fussent-ils davantage, que pourraient-ils contre les forces d'un gouvernement régulier. C'est affaire de vols commis par des sauvages qui disparaissent devant la moindre résistance, et rien de plus.

Même page : Le Chili jouit, il est vrai, de la plus grande tranquillité, mais le Pérou, non, et tant s'en faut.

INTÉRÊTS MATÉRIELS.

Madrid, 1er juin 1857.

Concessions. — D. Manuel Maria de la Cueva a obtenu l'autorisation de faire les études de dessèchement des terrains marécageux de Patanra, province de Grenade; ces études devront être terminées dans un an.

Chemins de fer. — M. Bixio, un des administrateurs du crédit mobilier de Paris, vient d'arriver pour donner une forte impulsion aux travaux de la ligne du Nord qu'on est résolu d'attaquer sur une grande échelle.

Société de crédit mobilier; réunion des actionnaires du 30 mai.

Cette réunion se composait de 150 actionnaires présents ou représentés par des délégués. Le président, M. Osma, après avoir donné lecture du Mémoire de conseil d'administration, a présenté les comptes, desquels il résulte, pour la compagnie, un bénéfice de 7,716,839 rs, dont il faut déduire pour frais de premier établissement et solde d'intérêts 1,477,356 rs; reste, 6,238,839 rs. Si l'on retranche de cette somme les intérêts de 8 mois, à raison de 6 p. 0/0 l'an, ou 4 p. 0/0 payés le 1er janvier sur le premier dividende versé, soit 2,736,000 rs, on arrive à 3,502,839 rs.

Enfin, et grâce au bénéfice d'une opération supplémentaire, ce total s'est élevé à 4,642,839 rs.

A déduire 6 p. 0/0 pour les fonds de réserve,	278,570 rs.
Plus 2 p. 0/0 pour la direction et les employés,	92,856
Plus 10 p. 0/0 pour les fondateurs et les administrateurs,	436,426
	807,852 rs.

Reste, 3,834,986 rs.

A répartir entre 120,000 actions. soit par action 31,96 rs.

Les actions du *Crédit mobilier espagnol* auront produit, par conséquent :

Intérêts de 6 pour 0/0 au 1er janvier 1857,	22,080 rs.
Dividende,	31,096
	54,076 rs.

Compagnie générale des mines.

(Réunion des actionnaires du 25 mai.)

Le nombre des associés est de 34, qui représentent les 30,000 actions avec 228 voix.

Résumé du mémoire fait par M. Piquet, ingénieur en chef de la société générale de crédit en Espagne, qui a été lu à l'assemblée des actionnaires de la compagnie des mines.

Ce qui équivaut, pour les mois écoulés depuis le 1er avril jusqu'au 31 décembre dernier, à un intérêt de 14,41 p. 0/0.

La compagnie possède en Espagne les mines, les *escoriales* (1) et les fabriques suivantes :

1° Dans la province de Huelva, 11 mines de cuivre, chacune avec deux dépendances.

2° Dans la province de Jaen, district de Linares, 3 mines de plomb avec six dépendances.

3° Dans la même province, même district, 2 autres mines de plomb avec deux dépendances.

4° Dans la même province, district de la Carolina, trois *escoriales* de plomb, avec une fonderie.

5° Dans la province de Grenade, district de Huejar Sierra, une mine de cuivre et d'argent.

6° Dans la province de Cordoue, district de Posadas, Hornachuelos et Villaviciosa, 18 *escoriales* de cuivre et de plomb.

(1) Tas de scories de métaux fondus.

7° Dans la province de Ciudad Real, district de Almodovar del Campo, un *escorial* de plomb avec sa fonderie et quelques ateliers.

8° Dans la province de Tolède, district de Sevilleja, six mines de cuivre, de plomb et d'argent.

A ces mines, la compagnie se propose d'en ajouter 4 autres qui les avoisinent, plus des mines de charbon avec plusieurs dépendances.

Enfin, la compagnie est en mesure d'acheter un terrain carbonifère dans le district d'Espiel et de Belmez, et de joindre quelques mines aux *escoriales* de la Carolina.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES RICHESSES MINÉRALES DE L'ESPAGNE.

Province de Huelva.

Cette province, où l'on trouve à chaque pas les traces d'antiques exploitations, offre à l'observateur les phénomènes de minéralisation les plus importants, les plus puissants et les plus caractérisés que l'on puisse imaginer. Dans peu, nous en avons la certitude, les produits en cuivre de cette province égaleront ceux de Cornwall en Irlande.

Province de Jaen.

Le plomb abonde en Espagne, mais surtout dans la Sierra Morena. Le district de Linares est un des plus importants par la richesse et la régularité de ses produits ; ses plombs se font remarquer par une grande pureté et un certain mélange d'argent. En 1838, les mines de Linares, quoique exploitées sur une petite échelle, donnèrent 244,608 arrobas de plomb et 3,691 arrobas de cuivre.

Aujourd'hui, les seules mines de Pozo-Ancho produisent autant que toutes celles du district produisirent à cette époque.

Le district minéral de la Carolina est aussi très-riche, ou plutôt il est la continuation de celui de Linares. Les scories promettent les plus beaux résultats.

Province de Grenade.

(District de Huejar Sierra.)

La réputation minérale de Grenade et de la célèbre Sierra Nevada paraît de date récente ; néanmoins, en 1524, on dénonca quelques gisemeuts dans la Sierra Nevada, et l'archevêque de Grenade, en 1634, envoyait au roi des échantillons d'argent provenant de ces mines. Là se trouvent le *Gran Bacares*, le *Feliz Pensamiento* et surtout l'*Esploradora*, dont tout le monde connaît la richesse.

Barcelonne,

La situation de la place s'est un peu améliorée.

La banque de Barcelonne est montée		de	47	à	49,25
Le crédit catalan	—	de	39,50	à	45,50
Le crédit barcelonnais	—	de	35	à	39,25
L'union commerciale	—	de	34.50	à	38,25
La Barcelonnaise, assurances maritimes,		de	50	à	61
La Catalane,	—	de	42	à	47
L'Ibérie,	—	de	20	à	27
L'Aseguradora,	—	de	19,50	à	29
La caisse industrielle et mercantile est demandée à					29
Le chemin de fer de l'Est trouve des acheteurs à					113
Le chemin de Granollers, recherché à					92,50
Celui de Sarragosse recherché à					42,25

Recettes des chemins de fer en Espagne.

Chemin de fer de Grao de Valence à Almansa.

Kilomètres exploités en 1856 et 1857, 60 1/4

Produits du 18 mai au 24, 1857 :

Voyageurs, 14,455,	56,694 rs.
Marchandises,	35,228
Total,	91,922 rs.

Semaine correspondante en 1856,

Voyageurs, 17,223,	76,817 rs.
Marchaudises,	27,622
Total,	104,439 rs.

Produit total du 1er janvier au 24 mai :

En 1857,	1,853,828 rs.
En 1856,	1,677,292
Différence,	176,536 rs.

Chemin de Madrid à Saragosse et Alicante.

Kilomètres exploités en 1857,	278
Recettes du 16 au 22 mai,	
Voyageurs, 7551,	130,135 rs.
Marchandises, etc.	225,194
Total,	355,329 rs.
Semaine correspondante en 1856,	303,729
Différence,	51,600 rs.

Chemin de Tarragone à Reus.

Kilomètres en exploitation,	14
Produits du 12 au 25 avril 1857 :	
Voyageurs, 7,896,	20,821 rs.
Marchandises, etc.	2,527
Recettes antérieures,	402,819
Total,	426,167 rs.
Produits du 26 avril au 9 mai 1857 :	
Voyageurs, 8,112,	22,192 rs.
Marchandises, etc.	5,031
Recettes antérieures,	426.170
Total,	453,393 rs.

Direction générale de la régie.

Produits des 4 premières années de 1857,	129,487,819 rs.
Id. id. de 1856,	118,655,037
Différence,	10,832,782 rs.

Canalisation de l'Ebre.

(Assemblée générale des actionnaires les 28 et 29 avril.)

Après l'approbation unanime, par les actionnaires, des comptes et des actes administratifs de la compagnie, on adopte des mesures importantes, toutes dans l'intérêt de l'entreprise. Le célèbre ingénieur de la compagnie, Don Julio Carvalho, est maintenu dans ses fonctions. Les tarifs sont approuvés, et tout se prépare pour commencer l'exploitation dans le plus bref délai. On s'occupe de faire les essais dans les canaux d'alimentation; ce travail terminé, et lorsque le gouvernement aura expédié l'ordre, on inaugurera la navigation.

La section de Paris était représentée par M. Bixio, Grimaldi et Lainel.

Cette œuvre difficile, et dont l'Espagne doit retirer de si grands avantages, est donc terminée; mais qu'il a fallu d'efforts, d'intelligence et de dévouement! Aussi, doit-on des remercîments à tous ceux dont les lumières et l'énergie ont su mener à bien une entreprise de cette importance.

Madrid, 2 juin 1857.

Direction générale de comptabilité.

Recouvrements du mois d'avril 1857 :

Sur le budget de 1857,	156,171,076	rs.
Id. de 1856,	2,625,216	
Total,	158,796,292	rs.

Le trésor a payé dans le même mois :

Sur le budget de 1857,	145,361,991	rs.
Id. de 1856,	10,075,725	
Total,	155,437,716	rs.

Madrid, 3 juin 1857.

Mines, argent massif.

La *Carmelitana*, mine d'argent du Lomo de Bas, donne des produits très-remarquables; un quintal de minerai contient depuis une jusqu'à 60 onces de métal. Quelques échantillons d'argent massif ont même fourni 80 livres par quintal de minerai.

Compagnie générale de crédit en Espagne.

(Assemblée générale du 31 mai.)

Don Thomas Maria, secrétaire de la compagnie, a lu un mémoire sur toutes les opérations réalisées par la société depuis sa création jusqu'à la fin de l'année 1856.

Après examen, tous les comptes ont été approuvés par les 120 actionnaires présents.

Les bénéfices, fin décembre 1856, s'élevaient à 16,647,139 rs.

Sur la proposition du conseil d'administration, 20 p. 0/0 ont été distraits pour le fonds de réserve; enfin, après déduction de la somme nécessaire pour amortir les dépenses de fondation et d'organisation de la société, etc., il est resté 9,625,972 rs., qui seront distribués aux actionnaires et autres intéressés le 1er juillet prochain.

Les actionnaires recevront pour chaque action :

31 fr. 80 qui, joints au 5 fr. 25 payés déjà pour intérêts, font 37 fr. 05, soit 24,73 p. 0/0 en sept mois, ce qui équivaut à 42,39 p. 0/0 par an.

De pareils résultats n'ont pas besoin de commentaires.

Il parait que les actions de la compagnie générale de mines sont très-demandées; après ce qu'on vient de lire, nous serions étonné qu'il n'en fût pas ainsi. MM. Prost et Guilhou recueillent le fruit de leurs efforts; tant mieux.

Madrid, 6 juin 1857.

Chemins de fer espagnols; leur développement depuis 1830, date de la première concession.

Depuis 1830 jusqu'à la fin de 1856, les concessions maintenues ou non, sont de 14,616 kilomètres. Les concessions maintenues s'élèvent à près de 4,300 kilomètres. Depuis 1848 jusqu'à la fin de 1856, on a livré à la circulation 421 kilomètres, et, à cette date, les lignes en construction comptaient 615 kilomètres.

Montant des subventions accordées pas l'Etat :

En numéraire,	84,483,333	755,013,576 rs.
En concessions,	670,530,243	
En actions,	578,742,425	608,742,425
En numéraire,	30,000,000	
Total,		1,363,756,001 rs.

Santander, service maritime.

Quatre maisons de commerce, bien connues, ont formé, le 2 juin, dans cette ville, une association pour une entreprise de vapeurs transatlantiques. La compagnie ouvrira le service avec 4 navires de 2,000 tonneaux chacun, qui partiront de Hombourg pour Southampton, Santander et la Havane, et *vice versâ*. A Gijon, il s'organise une entreprise semblable.

Les deux compagnies s'aventurent avec leurs propres ressources, sans subvention ni secours du gouvernement. C'est un bon exemple qu'on ferait bien de suivre ailleurs. Pour nous, qui assistons avec plaisir au développement extraordinaire que le commerce et l'industrie prennent en Espagne, nous souhaitons bonne chance à ces hardis spéculateurs.

Chemins de fer espagnols, ligne d'Almansa.

Le chemin de fer de Madrid à Almansa sera livré à la circulation le 1er juillet prochain.

Concessions.

Don Joaquin Maria Paz est autorisé, par décret du 4 juin, à faire, en 10 mois, les études d'un chemin de fer qui, partant de la ligne générale de Sarragosse à Barcelonne et suivant les bords du Cinca, se termine à Mequinenza.

Pareille concession, décret de même date, est faite à Don Carlos Green ; il devra terminer en un an les études d'un chemin de fer qui, partant de la ligne du Nord, à Palencia, et passant par le port sec du Ponton, puis suivant la rivière Sella par Cangas de Onis et les Arriondas, ira finir à Rivadesella ; en outre, il est chargé d'étudier la section qui, s'embranchant avec cette ligne aux Arriondas, devra, par Samo, aboutir à Oviedo.

Ile de Cuba.

Le produit des impôts des douanes, dans le mois de mars, s'est élevé à 1,586,861 rs. ou 4,165,501 francs.

L'état de l'Ile est des plus prospères ; l'argent s'y trouve avec tant d'abondance, qu'on a de la peine à lui procurer un emploi utile. Dans la capitale, des sociétés anonymes, entre autres le crédit mobilier, s'organisent ou fonctionnent. A Matanzas, même activité, ou plutôt même fièvre industrielle. Les institutions de crédit se multiplient, et de nombreuses sociétés particulières s'occupent des améliorations de la ville à tous les points de vue.

Une entreprise locale, soutenue par l'administration de Fomento, se propose d'établir un câble sous-marin entre le port de la Havane et celui de Cayo Hueso.

On vient d'inaugurer avec solennité les travaux du chemin de fer de la Havane à Matanzas.

Philippines.

A la date du 7 avril, la crise monétaire continuait à Manille ; cependant, grâce aux sages mesures de l'autorité supérieure, le

taux de l'argent a baissé; de 33 p. 0/0, il est descendu à 25, et l'on espère une diminution plus sensible.

Direction générale d'agriculture, commerce et industrie.

(Statistique des mines en Espagne pour 1856.

Mines enregistrées ou dénoncées en 1856,	13,453
— abandonnées,	1,902
— délimitées,	836
— exploitées ou qu'on demande à exploiter,	38,630
Sur ce nombre, sont délimitées,	5,086
Nombre de celles qui produisent,	1,770
— des ouvriers employés à l'exploitation,	92,667
— des chevaux, —	30,721.

Montant de la contribution des propriétaires de mines.

A payer pour 1856,	866,043 rs.
Somme recouvrée,	657,230

Production en quintaux castillans.

Antracite,	41,990 q.
Charbon de terre,	1,981,396
Coke,	235,165
Zinc,	1,000
Lignite,	16,155
Tourbe,	24,477
Minerai de soufre,	5,063
— de fer,	1,502,399
— de plomb,	5,085,756
— argentifère,	770,729
— de cuivre,	1,700,837
— d'étain,	398
— de mercure,	423,697
Calamine,	396,588

Cobalt,	213
Nickel,	600
Antimoine,	530
Asphalte,	267
Minerai de couperose et d'alun,	2,298
Soude,	8,660
Manganèse,	216
Quartz jaune ou topazes,	9
Scories,	310,002

Montant du 5 p. 0/0 sur les minerais exportés.

Somme à recouvrer en 1856,	1,018,112
id. recouvrée,	322,760

Poids de la matière minérale exportée.

Charbon de terre,	1,066,969 qq.
Zinc,	1,000
Asphalte,	172
Minerai de fer,	51,907
— de plomb,	1,295,147
— argentifère,	479,800
— de cuivre,	262,280
— de mercure.	754
Cobalt,	12
Calamine	339,000
Nickel,	300
Cinabre,	10
Antracite,	15,620
Manganèse,	206
Minerai de sulfure de zinc,	1,200

Madrid, 7 juin 1857.

Compagnie générale de crédit en Espagne.

Emission des actions de la compagnie générale des mines, société anonyme, autorisée par décret royal du 6 mai 1857.

Durée, 99 ans. — Domicile à Madrid.

Capital social, 60,000,000 rs. en 30,000 actions de 2,000 rs. chacune.

Premier versement, 25 pour cent, ou 500 rs. par action payés en souscrivant.

Conseil d'administration :

Don Alexandro Olivan, sénateur, ex-ministre.

Don Jose Mac-Crohon, lieutenant général.

M. Louis Guilhou, directeur administrateur du crédit en Espagne.

Don Ignacio de Sébastian y Rica, propriétaire et capitaliste.

Don Narciso Cuadrado, propriétaire.

MM. le comte de Bougy, *id.*

Numa Guilhou, banquier.

P. Delessert.

François Pothier, ingénieur.

Martial Guilhou, propriétaire.

Secrétaire du conseil de Paris, M. Duroselle.

Banquier de la compagnie, la compagnie générale de crédit en Espagne.

Les actions auront droit à 6 p. 0/0 des sommes versées, à la participation proportionnelle dans les bénéfices nets, au droit d'acquérir les actions au pair dans les nouvelles émissions qui pourraient avoir lieu.

SITUATION DES SOCIÉTÉS DE CRÉDIT.

Société générale du crédit mobilier espagnol.

(Au 31 mai 1857.)

Actif.	
Numéraire (en caisse),	2,868,379 rs.
Portefeuillle et titres, (*id.*)	29,472,778
Dans les mains de divers,	56,806,568
Divers,	611,552
Actions,	387,600,000
Total,	477,359,277 rs.
Passif.	
Capital,	456,000,000 rs.
Comptes courants,	21,359,277
Total,	477,359,277 rs.

Société esgagnole, industrielle et mercantile.

(Situation au 31 mai 1857).

Actif.	
Numéraire.	15,498,853 rs.
Valeurs à réaliser immédiatement.	68,980,133
Dans les mains des correspondants.	2,609,804
Divers comptes de débiteurs.	3,902,892
Total.	90,991,682 rs.
Passif.	
Comptes courants.	17,930,096 rs.
Divers comptes à payer.	12,261,586
Capital réalisé.	60,800,000
Total.	90,991,682 rs.

RECETTES DES CHEMINS DE FER ESPAGNOLS

Du Grao de Valence à Almansa.

Kilomètres exploités en 1856 et 1857.	60 1/4
Produits du 25 au 31 mai 1857.	
Voyageurs 17,998	71,204
Marchandises, etc.	39,007
Total.	110,221 rs.
Semaine correspondante en 1856.	
Voyageurs 15,809.	65,901
Marchandises, etc.	19,109
Total.	85,010
Produit du 1er janvier an 31 mai.	
En 1857.	1,964,041
En 1856.	1,762,303
Différence.	201,738 rs.

De Madrid à Saragosse et Alicante.

Kilom. en exploitation en 1857.	278
Recettes du 23 au 29 mai 1857.	
Voyageurs, 7,626.	136,714
Marchandises, etc.	288,443
Total.	425,157 rs.
Même semaine en 1856.	292,590
Différence.	132,567 rs.

Chemin de fer d'Alar à Santander.

Kilom. en exploitation	51
Produits depuis l'ouverture de la ligne qui a eu lieu le 2 avril, jusqu'au 23 mai.	
Voyageurs, 4,054	27,919 rs.
Marchandises, etc.	233,250
Total.	261,169 rs.

Chemin de fer du nord de Barcelonne.

Kilom. en exploitation	30
Produits du mois de mai 1857.	
Voyageurs.	5,312 rs.
Marchandises, etc.	4,986
Total.	10,298 rs.
Même mois en 1856.	11,948
Différence en moins	1,650 rs.
Recettes depuis le 1er janvier jusqu'à cette date.	
En 1856.	47,026 rs.
En 1857,	46,061
Différence.	» 965 rs.

Compagnie transatlantique de Gênes.

Nous avons déjà parlé dans cette *Revue* de M. Pétroni et de la Compagnie qu'il représente. Cet habile industriel vient de conclure avec le gouvernement du Piémont un traité qui fait à la Compagnie transatlantique de Gênes une position solide, et lui réserve, pour l'avenir, des avantages précieux.

Voici les conditions de ce traité :

La Compagnie s'oblige, 1° à continuer le service transatlantique entre Gênes et le Brésil jusqu'à Montevideo ; 2° à entreprendre le service du Levant entre Gênes, Constantinople et Trébisonde.

Un voyage aura lieu par mois sur chaque ligne ; cependant, pour celle de Montevideo, si l'utilité en est reconnue, la Compagnie pourra être autorisée à faire un voyage tous les quinze jours. Pour la ligne du Levant, à la seconde année et dans les suivantes, la Compagnie sera tenue de faire un voyage tous les quinze jours.

Le gouvernement accorde à la Compagnie les subventions suivantes :

1° Pour la ligne de Gênes à Montevideo, 50,000 francs pour chaque voyage ordinaire, aller et retour, et 40,000 francs pour tout voyage qui serait établi en dehors des douze voyages mensuels ;

2° Pour la ligne du Levant, 20,000 francs pour chaque voyage mensuel, aller et retour, et 14,000 francs pour les voyages de quinzaine.

Le ministre des finances a déjà présenté à la chambre un projet de loi pour l'approbation de cette convention ; tout fait espérer que cette loi sera bientôt votée, car la commission chargée de l'examiner, l'a favorablement accueillie.

Jusqu'ici des épreuves difficiles avaient entravé l'intelligence et l'énergie des administrateurs de la Compagnie ; grâce à ces subventions, ils pourront, désormais, se mettre à l'abri de toutes les éventualités, et donner à l'entreprise toute l'extension dont elle est susceptible.

Madrid, 9 juin 1857.

Chemins de fer, ligne de Biscaye.

Le gouvernement vient d'approuver, par décret du 6 juin, le tracé du chemin de fer de Tudela à Bilbao par Miranda de l'Ebre ; les projets pour la ligne de Tudela à Miranda et de Miranda à Bilbao, le premier par l'ingégieur Don Enrique Alau, et le second par l'ingénieur Don Calixio Santa Cruz, sont également approuvés.

L'entreprise chargée du chemin de fer de Madrid à Saragosse et à Alicante, active les travaux avec une grande énergie ; elle espère pouvoir inaugurer, le 1er juillet prochain, la section d'Albacete à Almansa.

Compagnie générale de crédit en Espagne.

(Situation au 31 mai 1857).

Actif.	
Numéraire.	8,121,107 rs.
Portefeuille et titres.	24,946,210
Divers débiteurs.	16,148,205
Actions à émettre.	359,100,000
Total.	408,315,522 rs.
Passif.	
Capital.	399,000,000
Divers créanciers.	9,315,522
Total.	408,315,522 rs.

Banque de Malaga.

(Situation au 31 mai 1857).

Actif.	
En caisse, numéraire et billets.	10,280,668 rs.
Billets et mandats à recouvrer.	12,102,158
Divers.	2,301,134
Total.	24,683,960 rs.
Passif.	
Capital.	10,000,000
Billets émis.	11,000,000
Créditeurs par comptes courants	3,200,261
Divers.	483,699
Total.	24,683,960 rs.

Ministère de Fomento.

Par décret du 3 juin, le gouvernement autorise, pour Barcelonne, l'établissement d'une société anonyme qui prend le titre de *Lloyd catalan d'assurances maritimes*. Le capital de la Compagnie est de 20,000,000 rs.

A. Lacombe.

BOURSE DE MADRID.

ACTIONS DE MINES.

NOMS DES SOCIÉTÉS.	SITUATION DES MINES.	NATURE DES MINÉRAUX.	PRIX COURANTS. argent.	PRIX COURANTS. papier.
			rs.	rs.
La Suerte.	Hiendelaencina.	Galène argentifère.	142,000	156,000
Santa Cecilia.	»	»	54,000	60,000
San Carlos.	»	»	160,000	»
Verdad de los Artistas.	»	»	120,000	124,000
Relampago.	»	»	150,000	152,000
Vascongada.	»	»	49,000	50,000
Santa Catalina.	»	»	18,000	»
San Guillermo.	»	»	27,000	41,000
Trillana.	»	»	22,000	23,000
Mallorquina.	»	»	4,000	5,000
Perla y Tampestad.	»	»	7,500	8,000
San Antonio.	»	»	15,000	»
Antorcha.	»	»	11,000	12,000
Fortuna.	»	»	6,500	»
Diogenes.	»	»	15,500	16,000
Querubina.	»	»	5,500	6,000
Valenciana.	»	»	35,000	»
Laura.	»	»	6,000	6,500
Ferentina.	»	»	5,600	»
Feliz Pensamiento.	Sierra Nevada.	Cuivre argentifère.	14,000	15,000
Esploradora.	»	»	49,000	»
Gran Bacares.	»	»	10,300	»
Primer Triunfo.	»	»	10,000	»
Crescencia.	Sierra Almagrera.	Plomb argentifère.	11,000	12,000
Mercurio.	»	»	10,000	12,000
Dos Mundos.	»	»	6,200	6,500
Campo Fermoso.	»	»	6,000	»
Buena Fe.	Fombuena (Aragon).	Sulfate.	7,700	»
Bilbilitana.	Alpartir (Id.).	»	5,200	»

BOURSE DE MADRID.

VALEURS INDUSTRIELLES.

Nombre d'actions.	Valeur nominale.	Déboursé.	Époque des dividendes.	Intérêts ou dividendes payés.	NOMS DES SOCIÉTÉS.	LUNDI 1er juin.		MARDI 2 juin.		MERCREDI 3 juin.		JEUDI 4 juin.		VENDREDI 5 juin.		SAMEDI 6 juin.	
						comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
»	»	»	»	»	Gaz de Madrid.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	«	»	»
60000	2000 rs	tout.	décemb.	6 0,0	Banque d'Espagne.	»	»	144 50	»	»	»	»	»	»	»	»	»
64000	1900	50 0,0	»	»	Espagnole mercantile.	»	»	1860	»	»	»	»	»	»	»	»	»
20000	1900	30 0,0	»	»	Crédit mobilier.	»	»	2000	»	»	»	»	»	»	»	2060	»
170000	1900	30 0,0	»	»	Crédit en Espagne.	»	»	«	»	»	»	»	»	»	»	2900	»
»	»	»	»	»	Pyrénés à Méditerranée.	»	»	«	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	»	Alar à Santander.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Laugrès à Gijon.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Jerez al Puerto.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	«	»	»
»	»	»	»	»	Seguros générales.	»	»	46 50	47 «	47 «	47 50	47 50	48 »	50 «	50 «	50 «	»
»	»	»	»	»	Canalisation de l'Ebre.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	«	»	»
»	2000	1500	»	»	San Juan de Alcaraz.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
5500	2000	tout.	mai.	5 0,0	Canal de Castille.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Madrid à Aranjuez.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Aranjuez à Almansa.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
20000	2000	30 0,0	»	»	Société Catalane.	»	»	43 50	43 75	43 65	43 75	43 75	44 «	43 50	43 75	43 90	44 »
»	»	»	»	»	Banque de Barcelonne.	»	»	49 «	49 25	49 »	49 10	49 25	49 25	49 »	49 25	49 «	49 10
18500	2000	»	»	»	Chemin du Centre.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	«	«	»
6400	1900	tout.	30 juin.	6 0 0	Almansa à Valence.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	«	»	»
»	2000	tout.	fin juin.	»	Tarragonne à Reus.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Chemin de Mataro.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	»	Granollers.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
20000	2000	46 0 0	»	»	Barcelonne à Saragosse.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
5000	2000	40 0/0	»	»	Société Valencienne.	»	»	»	»	»	»	«	»	»	»	221 50	»
»	2000	»	125 0,0	»	Canal d'Urgel.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	»	Espagne industrielle.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	86 «	86 25
»	10000	»	60 0,0	»	Lloyd Barcelonnais.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»

BOURSE DE MADRID.

FONDS PUBLICS.

TITRES.	LUNDI 1er juin.		MARDI. 2 juin.		MERCREDI. 3 juin.		JEUDI 4 juin.		VENDREDI. 5 juin.		SAMEDI 6 juin.	
	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
3 p. 0/0 consolidé	»	»	40 »	40 50	40 15	40 25	40 15	40 25	40 15	40 25	40 15	41 »
3 p. 0/0 différé	»	»	26 »	26 25	26 05	26 15	26 10	26 30	26 10	»	26 10	»
Amortissable de première classe	»	»	11	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Amortissable de seconde classe	»	»	6 65	»	6 60	»	»	»	»	»	»	»
OBLIGATIONS ET ACTIONS DE ROUTE.												
Emissions 1 Avril 1843 — 1000 rs, Cabrillas	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juillet 1843. — 1000 rs, Corogne	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. Avril 1850. — Fomento à 4000 rs	»	»	83 50	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. fomento à 2000 rs	»	»	83 »	»	83 75	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juin 1851 à 2000 rs	»	»	90 25	»	84 25	»	»	»	»	»	»	»
Id. 31 août 1852 à 2000 rs	»	»	88 25	»	89 »	»	88 75	»	88 75	»	89 »	»
Canal d'Isabelle II	»	»	107 25	»	»	»	»	»	»	»	107 50	»

PORTEFEUILLE EUROPÉEN.

Ainsi que tous les chroniqueurs parisiens, M. E. Maillet étant obligé sans doute de subir les influences de l'été naissant, n'a pu nous envoyer à temps sa copie. — A quinzaine il réparera très-certainement cet oubli.

Imprimerie de Munzel frères, à Sceaux (près Paris).

EXTRAITS

DE

L'HISTOIRE D'ARAGON.

VI.

Dans l'étendue que notre regard ne saurait mesurer, et dont il ne saurait atteindre les bornes, se meuvent d'autres mondes que notre monde, d'autres univers que notre univers. — Nos pères nous ont appris à donner à la portion de cette étendue que peut embrasser notre regard, le nom d'espace ou d'infini, mais cette portion n'est ni l'espace ni l'infini dans toute l'extension que donne à ces mots l'étude philosophique de l'histoire et des découvertes de ceux dont elle a enregistré les actes.

Qu'on s'arme du télescope le plus puissant, dit un écrivain moderne dont l'œuvre est un rayon de lumière vraie, ce qu'il nous fera apercevoir ne sera pas davantage l'espace; ce sera une partie plus étendue de l'espace, mais cette partie sera tout aussi bien limitée que celle qu'on apercevait à l'œil nu. — Nos sens, essentiellement finis sous leur forme actuelle, ne peuvent embrasser l'infini!

Lorsque, dans une belle nuit d'hiver, on contemple le ciel étoilé, qu'on se suppose transporté soudain dans la plus lointaine des étoiles qui semblent un point de feu dans l'espace, et, au delà d'elle, on apercevra autant d'astres

à l'horizon, dans un éloignement non moins immense des extrémités duquel on apercevrait sans nul doute de nouveaux univers.

Supposer maintenant, et nous avons déjà proclamé notre pensée à ce sujet, que tous ces horizons successifs ont été peuplés par la Providence en vue seulement de la terre, c'est élever l'orgueil humain aux dernières limites de l'absurde. La terre a son rôle dans le concert immense de ces harmonies que l'harmonie suprême berce dans son sein; elle leur est utile comme elles le sont à chacune d'elles réciproquement, conformément à cette solidarité providentielle, née de l'inconnu pour obliger l'infini à remplir sa multiple mission.

De même que le moindre événement terrestre a ses conséquences incalculables, et ne s'accomplit lui-même qu'en vue de ces conséquences; de même le moindre événement qui se passe au delà des sphères à nous perceptibles, a ses conséquences incalculables et ne s'accomplit lui-même qu'en vue d'elles; et toujours il y a communion entre l'événement accompli à une extrémité de l'infini et celui qui s'accomplit à l'autre : le soleil féconde la terre de ses baisers enflammés, mais très-certainement la terre doit rendre au soleil des baisers qui, pour être d'une nature différente, n'en ont pas moins sur l'astre lumineux une influence prévue de toute éternité.

Ce que je tiens à bien établir, c'est que tout n'a point été fait en vue d'un seul être dans l'univers, comme dans le domaine d'un grand seigneur; c'est que rien ne prouve, au contraire, que notre planète ne soit pas inférieure à beaucoup de ses sœurs, et ne soit pas encore plus dépendante de leur existence qu'elles ne le sont de la sienne. — Loin d'humilier l'homme, cet élargissement de toutes les immensités restreintes jusqu'alors autour de lui, l'élève

et l'ennoblit; car de même qu'il est plus honorable d'être le soldat d'un vaste empire que l'esclave, chargé de l'administration d'un petit état, il est plus honorable pour l'homme d'être la portion d'un tout immense que d'être la clef de voûte d'une cave sans étendue.

Chaque portion de l'harmonie universelle, pour imperceptible qu'elle soit, a été créée en vue de ses sœurs pour important que soit leur rôle dans le sein de l'infini, voilà la vérité. — L'historien que le plan providentiel illumine, reconnaît cette influence réciproque de toutes les parties de l'existence universelle sur elles-mêmes, à chaque pas qu'il fait parmi les ruines du passé. — S'il soulève le suaire de l'Inde, s'il pénètre parmi les ruines égyptiennes, il découvre que l'influence de mondes lointains, d'éléments enchaînés encore ou libres dans l'espace, de la liberté relative, a dû créer, soutenir et renverser les sociétés mystérieuses dont il touche les ossements et recueille les restes.

Pour écrire l'histoire, faut-il donc parfaitement connaître le mot de chacun des mondes qui gravitent dans l'horizon du nôtre? — Je viens de dire que cette connaissance était impossible *à priori*, et ne pouvait être que le résultat de découvertes successives devant lesquelles l'infini ne cessera de s'élargir. — J'ai avancé avec raison que l'on devait toujours procéder du certain à l'incertain pour arriver à la vérité, et il n'est rien moins qu'impossible d'établir une certitude sur chacun des mondes que nous apercevons au-dessus de nos têtes. — Donc il s'ensuit que le devoir de l'historien n'est pas de connaître à l'avance le mot de chacun de ces mondes; mais de le chercher au contraire dans chacune de leurs relations avec un fait terrestre, dès que ce fait indiquera l'existence de ces relations.

Avec le système que je défends, toute idée préconçue

autre que celle de l'intervention divine, est déclarée attentatoire à la raison. — L'homme sait que cette intervention existe; il la cherche dans un événement accompli, dans la révolution d'une planète sur elle-même, dans le bouleversement d'un univers, et quand il a découvert de quelle façon elle s'est manifestée, il la suit dans sa manifestation, et il arrive à connaître une des possibilités de la raison divine dont il enrichit la raison humaine.

Mon *Credo* scientifique, au point de vue des mondes qui peuplent l'infini, est donc des plus simples; il consiste dans la proclamation des lois générales que m'ont apprises les diverses manifestations de l'intervention providentielle que j'ai pu découvrir dans l'étude de certains phénomènes que la raison m'explique, et la clarté de mon *Credo* égale par conséquent sa simplicité.

Pour moi, notre système solaire oscille autour d'un axe dont la nature ne peut être transformée, sinon dans un nombre de siècles dont l'esprit humain n'a pas conscience, ce qui lui permet de présenter de grandes conditions de stabilité indéfinie, ce qui permet aux existences individuelles de chacun des astres qui le composent de se développer en liberté, sans inquiétude prochaine d'avenir.

Personne n'a mieux synthétisé à ce sujet les opinions raisonnables que permettent les lois scientifiques découvertes jusqu'à ce jour, que le docteur Guépin, de Nantes, lorsqu'il s'exprime ainsi dans sa philosophie du dix-neuvième siècle, à laquelle il ne manque que des développements et une forme moins indécise pour être l'Évangile de l'avenir :

« La matière excessivement dilatée qui occupe encore, à » l'état informe, des espaces immenses dans le ciel, voilà

» la substance qui a servi à former les systèmes solaires
» et le nôtre en particulier.

» Notre système solaire n'a pas été créé dans le sens
» propre de ce mot, mais il s'est formé par le refroidisse-
» ment et par la gravitation au sein d'une masse gazeuse
» antérieure à lui ; il est donc une émanation et une trans-
» formation de ce qui l'a précédé.

» Les planètes et les satellites qui composent ce système,
» ayant existé sous une autre forme dans l'atmosphère,
» jadis excessivement dilaté du soleil, ne sont autre chose
» que des émanations de ce corps immense, arrivées par
» des transformations successives à l'état qu'elles pré-
» sentent aujourd'hui.

» Les satellites des planètes et les anneaux de Saturne,
» sont des émanations de leurs planètes respectives, for-
» mées aux limites successives de leurs atmosphères,
» comme les planètes se sont reformées par le refroidis-
» sement et la gravitation aux limites successives de l'at-
» mosphère du soleil.

» Les périodes progressives, présentées par la subs-
» tance qui compose notre système solaire, forment une
» série de termes qui sont tous l'émanation les uns des
» autres, qui tous ont été produits par une évolution qui
» n'a fait autre chose que transformer successivement le
» premier terme dans le second, le second dans le troi-
» sième, le troisième dans le quatrième.

» Les corps qui gravitent autour du soleil, forment
» aussi une série dont les termes différents ont tous été
» produits par émanation du soleil, et non, cette fois, par
» émanation les uns des autres. Ils sont, du reste, reliés
» entre eux par une commune origine, par la symétrie
» des formes, par la solidarité des fonctions et par les lois
» de Kœpler, auxquels ils sont tous soumis.

» La série de nos planètes se divise en deux groupes ou » familles, dont les membres ont entre eux des relations » de parenté exprimées par leurs origines, leurs volumes, » leur vitesse de rotation, et quelques autres propriétés » respectives plus ou moins développées dans chacun des » deux groupes.

» Tout ce que nous savons sur les comètes, les aéro- » lythes, les étoiles, les nébuleuses réductibles et les né- » buleuses irréductibles, confirme les propositions qui » précèdent, et l'immense antiquité de l'univers, dont » beaucoup de collections d'astres existent depuis des » millions d'années.

» Chacune des planètes, et ceci mérite la plus sérieuse » attention, a reproduit, dans les premières phases de la » vie, c'est-à-dire dans sa vie fatale ou embryologique, les » principaux phénomènes du système entier. Saturne, » dans ses lunes et ses anneaux, nous en offre une preuve » manifeste. Ainsi l'embryon de l'homme passe, dans le » sein de sa mère, par des formes diverses qui sont, pour » ses différents organismes, les états réguliers et défini- » tifs d'animaux inférieurs à lui ; de telle sorte qu'il ré- » sume en sa vie les progrès accomplis par la substance » animale dans le sein des êtres qu'elle sert à former.

» Il y a donc dans cette genèse mille pressentiments » sur l'évolution de notre globe, sur celle de l'homme » lui-même et de l'humanité.

» Trois vérités sont inscrites sur la voûte des cieux.

» La première, que la Providence a produit les plus grands corps de la nature, non point par création, mais par émanation ;

» La seconde, qu'elle les a modifiés par une série de » transformations toutes progressives dans les faits à

» nous connus, toutes produites par l'action constante des
» lois immuables de la nature ;

» La troisième, que chaque série renferme ses harmo-
» nies, et que chacun des corps étudiés jusqu'à ce jour,
» a vu ses attractions déterminer et régler sa destinée. »

L'homme en est arrivé à connaître ces vérités en découvrant successivement chacune des raisons qu'elles ont d'être, en remontant de la conséquence à la cause, en mettant pour la première fois la main sur les grandes lignes du plan providentiel, et en remontant autant que possible vers leur point de départ. S'il avait osé les suivre du regard, il saurait l'avenir, et cette science, qui lui permettrait de hâter les fusions harmoniques en les préparant, le rapprocherait de jour en jour d'une perfection relative de plus en plus voisine de la perfection infinie.

Chacun des mondes qui se meuvent dans l'espace, est créé en vue des services qu'il peut rendre à l'harmonie universelle, et toutes les autres portions de l'univers sont créées en vue de lui. — Chacune des phases qu'il traverse, est nécessairement la conséquence de celles qu'il a traversées dans les siècles écoulés, et la cause de celles qu'il traversera dans les siècles à venir. — De même chacun des événements de l'histoire est une cause et une conséquence ; de même chaque phénomène terrestre est une nécessité qui en enfantera d'autres, et qui est née de nécesssités passées. — Quand un Charles Ier retient Cromwell obscur en Angleterre, c'est qu'il faut que Cromwell reste pour le frapper à la tête et ouvrir, sous les pas de l'humanité, une voie qui, pour être mystérieuse, n'en doit pas moins avoir une issue providentielle. — Quand le vent du soir agite les feuilles du peuplier, c'est qu'il faut que du choc de ces feuilles dans les airs naissent le doux murmure, inspirateur du poëte, dont les chants héroïques éveille-

ront dans l'esprit du conquérant le désir de remanier le monde.

VII.

Le *Credo scientifique* que je viens d'emprunter au docteur Guépin, est loin, selon moi, d'établir entre lui et l'auteur de cette histoire la moindre communion politique et la moindre ressemblance dans le choix des moyens à employer pour que ce *Credo* soit compris des hommes. Persuadé comme je le suis de la proximité d'une révélation nouvelle en rapport avec tous les progrès que réclament ou constatent les prophètes exaltés de l'avenir, je diffère d'eux et je leur suis supérieur, à mon point de vue, justement parce que je crois à cette révélation et parce que je compte avec celles du passé, avant de rien décider en histoire.

Ma foi inébranlable dans l'existence d'un plan providentiel me conduit à croire à une incessante intervention de l'intelligence supérieure et indéfinie dans toutes les parties de l'existence universelle, et, par conséquent, à deux forces s'exerçant vers un même but dans une intention que l'une d'elles seule connaît. — La force individuelle et la force providentielle. — La première n'agit qu'en vertu de l'impulsion qu'elle a reçue de la seconde ; et lorsqu'elle a cessé d'être lancée par l'élan qu'elle en avait pris, il est nécessaire que, de nouveau, elle soit animée par l'intervention de sa mère. — De là naît, pour moi, la conviction de la divinité de la mission des génies suprêmes, tels que Brahma, Confucius, Pythagore, Moïse, Christ, Mahomet et Fourrier, et j'accepte le culte qui leur est rendu par les hommes, sous quelque forme qu'il m'apparaisse, en exi-

geant toujours que ce qui est annoncé comme un principe nouveau, résulte naturellement du développement d'un des principes proclamés par les révélateurs. — Je juge ces derniers au degré d'intimité qui existe entre leurs doctrines et celles de leurs prédécesseurs, et ce qui me porte à diviniser toujours le Christ au-dessus de toutes les intelligences supérieures, c'est qu'il n'est pas un de ses préceptes qui ne soit un développement des révélations antérieures à la sienne. — Le contraire m'arrive à propos des modernes révélateurs à la mission desquels je ne crois que d'une façon relative, parce qu'aucun d'eux ne se montre disposé à reconnaître la principale des deux forces dont je viens de parler, la force providentielle. — Il est probable même qu'ils ne sont que les précurseurs d'un révélateur proprement dit, dont le premier soin sera de mettre les découvertes modernes en rapport avec la révélation.

Je crois à la nécessité de l'unité en tout, et, par conséquent, je ne puis admettre en principe la multiplicité des religions, le vide qui n'existe pas en physique, créé en morale pour que l'âme humaine puisse s'y précipiter et disparaître. — Penser à l'unité, en dehors de la révélation, c'est établir que l'unité ne vient pas de Dieu, et ne résulte pas de la création elle-même; c'est, par conséquent, lui retirer sa plus solide base, et déclarer qu'elle pourrait ne point exister. — Admettre cela, c'est tout d'abord donner à l'individualisme le droit de proclamer autant d'unités particulières qu'il y a d'êtres ou de choses au monde, et, par la même raison, ramener l'univers au chaos.

Suivant moi, au contraire, l'humanité doit être conviée, par les hommes forts du présent, à se réunir sur le terrain où la plus grande somme de progrès a été rassemblée, et à s'élancer ensuite de ce terrain vers l'avenir, en obéissant à

une loi de développement dont le secret est tout entier dans la révélation nouvelle qui ne saurait manquer de lui être apportée, dans peu, par un envoyé quelconque de la Providence, occupé peut-être en ce moment, sur le flanc de quelque colline, à garder des moutons, en se demandant quelle est la voix secrète qui lui crie d'en haut : Sois l'instrument de cette force divine, sans laquelle la force humaine ne saurait reprendre son élan.

Je suis, surtout, immensément religieux ; devant l'idée du Tout-Suprême, ma pensée s'abîme dans un sentiment dont je puis à peine me rendre compte, mais que je crois supérieur à la science elle-même, dont je n'admets les enseignements qu'autant qu'ils ne me semblent pas en révolte contre lui.

La religion, pour moi, est la forme que l'unité adopte pour faire de tous les hommes une famille, pour les rendre heureux dans l'harmonie, pour les abriter sous un même ciel moral.

La religion absorbe en elle toutes les sciences et les résume en leur donnant la vie. Ceux qui savent le plus, sont ordinairement ceux qui croient davantage, et, comme de la foi et de la science jaillissent les deux forces dont j'ai parlé, je veux que le prêtre et le savant gouvernent l'humanité. — Trouver le mot de leur communion définitive, c'est avoir résolu le problème de l'avenir.

La pensée religieuse est antérieure à toute chose ; elle fut, au commencement, l'embryon de toutes les formes qu'a revêtues l'intelligence universelle, et de toute éternité, je la sens, au sein des univers, leur dictant des lois et les organisant, en vue de l'ordre, qui est le secret du bien-être.

C'est cette pensée qui révèle ; c'est cette pensée qui oblige les créatures de toutes sortes à agir dans la voie

que le plan providentiel leur a tracée; et, quand le soleil apparaît au levant, tout couronné d'or et de lumière, je suis certain que sa clarté est une prière qui ruisselle en rayons dans les airs. — En dehors d'elle, il n'y a que le néant, et, comme le néant n'est que l'image trompeuse d'une chose impossible, la conviction consolatrice me revient de ce que celui-là même qui se proclame athée, ne l'est qu'aux yeux de ceux que son orgueil abuse, et ne saurait l'être envers de lui-même.

S'il n'en était pas ainsi, le plan providentiel aurait permis, dans le sein des matériaux qu'il emploie, l'existence d'impossibilités contre lui-même, ce que je ne saurais admettre sans douter, et le doute est une chose que je veux ignorer en ce sens.

Je crois, avec l'école saint-simonienne, à deux sortes d'époques dans le passé, aux époques organiques et aux époques critiques. — Mais je veux qu'il n'en soit plus ainsi dans l'avenir; et, grâce à l'explication des faits de l'histoire, je suis en mesure de démontrer que la critique et l'organisme peuvent et doivent marcher de pair, sans que l'un entraîne l'autre dans l'esclavage, selon la nature de ses instincts. — Pour en arriver à ce résultat, il faut nier l'athéisme des époques critiques, et le fanatisme des époques organiques, dégager les unes de leurs chaînes, et donner des limites à l'espace dans lequel les autres tentent de se précipiter.

« Aux époques organiques du passé, dit l'école » saint-simonienne, une conception religieuse révèle » à l'humanité une *destination*, dont l'accomplisse- » ment devient l'objet de ses désirs les plus ardents. » Les hommes qui *aiment* le plus cette destination, qui » sont *les plus capables* d'y conduire leurs semblables, » deviennent naturellement *les chefs* de la société;

» pour prendre cette position, il leur suffit de parler
» ou d'agir, et, dès lors, toutes les voix, tous les efforts
» viennent peu à peu s'unir sympathiquement à leurs
» voix, à leurs efforts. — Chacun vient alors prendre
» rang après eux, dans l'ordre de son *amour* pour la *des-*
» *tination commune*, de sa *capacité* pour l'atteindre, et
» c'est ainsi, quelles que soient les vicissitudes qui accom-
» pagnent les transformations sociales, et qui sont de
» nature à obscurcir ce fait, que se constituent à la fois
» la *société* et la *hiérarchie*. A ces époques, *l'autorité et*
» *l'obéissance* sont également nobles, également saintes;
» car toutes deux se présentent comme l'accomplissement
» d'un devoir religieux. L'une et l'autre sont faciles, car
« l'amour est le *bien* principal qui *unit* le *supérieur* à l'*in-*
» *férieur*. La volonté du premier ne saurait être oppres-
» sive, car il est de sa nature, dès qu'elle se révèle, de
» déterminer des volontés harmoniques; la soumission
» du second ne saurait être contrainte ou *servile*, puisque
» ce qu'il fait est ce qu'il aime, et ce que lui a appris à
» aimer celui auquel il obéit. — Mais, tous les états orga-
» niques du passé ont été provisoires; le temps est venu,
« pour chacun d'eux, où la conception religieuse qui l'avait
» déterminé s'est trouvée épuisée, et où la destination
» qu'elle avait révélée s'est trouvée atteinte, autant qu'elle
» pouvait l'être. — La société, alors, devient sans objet,
» et la hiérarchie sans base, sans justification; et, soit
» que les dépositaires du pouvoir persistent à vouloir en-
» traîner la société vers un but qui lui est antipathique,
» soit qu'ils fassent servir leur position à la satisfaction
» d'intérêts égoïstes, leur action devient également op-
» pressive : les efforts de tous tendent alors à l'anéantir,
» et, comme jusqu'ici, l'humanité a senti le vice de l'état
» social qu'elle avait accompli avant de se concevoir une

» destinée nouvelle, ce n'est pas seulement à la hiérar-
» chie, au pouvoir, à la règle, qui compriment son essor,
» qu'elle veut se soustraire, mais *à toute règle, à tout pou-*
» *voir, à toute hiérarchie*, et les époques critiques sont le
» le résultat de cette volonté. »

Je crois, moi, en étudiant les éléments dont la nature se compose, au double point de vue de la matière et de l'intelligence, et en examinant les rapports qui existent entre eux, et ceux dont se composent toutes les autres portions de l'univers, quelle que soit leur forme ou les conditions de leur existence, que la critique et l'organisme doivent marcher de pair, comme je l'ai dit plus haut. — Pourquoi? — Parce que les éléments dont se compose l'humanité, sont susceptibles d'obéir aux lois harmoniques qui régissent les éléments dont se composent toutes les autres portions de l'univers, et que ces derniers s'organisent et se critiquent à mesure que la nécessité des temps l'exige. — Lorsque l'orage gronde et bouleverse la nature, tout semble, sur les monts, se briser, disparaître ou se confondre dans un chaos que la nuit enveloppe; mais il n'est pas un des atomes dispersés ou confondus par la tempête qui, sous le souffle brûlant des aquilons irrités, ne cherche, dans le désordre apparent dont il est la proie, la place organique qui lui est destinée par la Providence et qu'il occupe au moyen d'une révolution dont les phases vont de pair avec celles de l'organisme, perpétuellement transformé.

Dans l'avenir, la critique ne sera que l'instrument providentiel des développements de l'organisme; l'apôtre ne sera plus martyrisé, et le révolutionnaire ne pensera plus à briser les liens sociaux, qui se détendront, sans crise, au gré des réformes que la raison religieuse aura dictées, — Rentrée volontairement dans les conditions de tout ce

qui existe, l'humanité accomplira ses destinées en les prévoyant, au lieu de les accomplir sans les prévoir, comme elle le fait depuis des milliers de siècles, et, par conséquent, ce sera elle qui agira volontairement, en vue du plan providentiel, au lieu d'y être forcée par la volonté supérieure.

La pensée religieuse ne commandera plus seulement au nom de la révélation, mais au nom de la science; l'homme priera, le regard au ciel, et la grâce cessera d'être l'aveuglement continuel des sens, pour illuminer toutes les intelligences de ses rayons sauveurs, — Depuis son origine, l'humanité tend, du reste, à acquérir ce droit de connaître, que lui confère son âge actuel : la famille, encore sauvage, se prosternant, au lever du soleil, pour adorer les rayons du jour, est déjà la prophétie de cette investigation de la vérité dans tout ce que l'humanité apercevra de plus brillant, de plus bienfaisant et de plus beau!

Cette pensée religieuse, que nous invoquons comme l'exécutrice involontaire ou volontaire, aveugle ou clairvoyante du plan providentiel, est mêlée à l'âme de tout ce qui est en dehors même de notre univers. — Quelque lointaines que notre imagination cherche des probabilités d'existence, et sous quelque forme qu'elle se les représente, il arrive toujours que les existences rêvées ou entrevues sont soumises à une pensée supérieure qui s'élève à mesure que ces existences sont rêvées ou entrevues plus haut dans l'espace, et n'est jamais atteinte par l'imagination la plus hardie dans son rêve le plus audacieux.

Quand j'écrirai la bible de l'humanité, je dirai la source de cette pensée religieuse, ses rapports avec le plan providentiel, le mode et la cause de son intervention, les phases qu'elle a traversées, et la voie qu'elle doit par-

courir, avant de se refondre dans l'infini, avec chacune des portions de l'univers qu'elle en aura détachées, pour les faire graviter autour de l'axe universel, afin de les aider à rencontrer leur place dans l'harmonie. — Les limites de l'ouvrage que j'entreprends actuellement ne me permettent que d'étudier à peine, dans ses pages, la pensée religieuse dans ses rapports avec les destinées de l'humanité.

G. HUGELMANN.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE PERSONNALISME

OU LES ÉLÉMENTS D'UNE PHILOSOPHIE (1)

PAR DON RAMON CAMPOAMOR (Madrid, 1856).

(Suite.)

LIVRE SECOND.

De l'homme dans ses rapports avec le tout créé.

Généralités. — Selon le principe de causalité, « il n'y a pas d'effet sans cause. » La cause du penseur de la terre, c'est le penseur du ciel. *Dieu* est la *grande personne* qui a fait toutes les choses, et toutes les choses ont été faites pour réaliser les *petites personnes* appelées *hommes*.

Il n'y a rien de substantiel, rien d'infini que l'esprit ; la matière est le non-substantiel, le fini. L'instinct est la ligne équatoriale qui sépare la matière de l'esprit, ou le pôle de l'infini *négatif* du pôle de l'infini *positif*. Considéré de bas en haut, l'instinct est une sensation déjà *intelligenciée ;* vu de haut en bas, c'est une intelligence déjà *sentie*. Ce qui est au-dessous de l'instinct, la matière, dort ; ce qui est au-dessus, l'esprit, veille. La nature ex-

Dans notre premier article, ne croyant faire que de la bibliographie, nous avons un peu mutilé M. Campoamor ; nous le regrettons, et, pour réparer notre faute, nous le traduisons sans lui faire subir d'amputation. Nos lecteurs, nous en avons la certitude, n'en seront pas fâchés.

terne est le lit où repose l'esprit jusqu'à ce que brille l'œuvre de la *personnalité*.

Les deux natures, la physique et la morale, que sépare l'instinct, obéissent à deux lois d'amalgamement et d'irradiation, d'adhésion matérielle et d'explosion spirituelle. La métempsycose, l'infini négatif, c'est le monde en conjonction ; la spiritualité, l'infini positif, c'est le monde en disjonction. L'amalgamement est l'*amour* de la matière ; l'irradiation, la *vertu* de l'intelligence. La loi *centripète* de la matière, c'est la rétrogradation, la mort ; la loi *centrifuge* de l'esprit, c'est le progrès, l'immortalité. La matière, l'objectif, *gravite* avec une tension égale au degré qu'elle occupe sur l'échelle de l'infini *négatif ;* l'esprit, le subjectif, s'*expansivise* avec une force égale au degré qu'il occupe sur l'échelle de l'infini *positif*.

Dieu créa l'univers en bloc. Bientôt, obéissant à une force virtuelle, l'univers se divisa en constellations, et les constellations en planètes ; les planètes se subdivisèrent en éléments, et la terre resta au-dessous de l'eau, l'air au-dessus de l'eau, et le feu au-dessus de l'air. Dans cette vaste métempsycose, tout vient quand il faut, tout arrive avec un enchaînement prévu, tout s'individualise dans une progression invariable, passant de l'agrégation à la végétation, de celle-ci à la sensibilité, de la sensibilité à l'instinct, ligne équatoriale qui sépare la matière de l'esprit, l'infini négatif de l'infini positif. La matière individualisée jusqu'au degré supérieur qui produit l'instinct, sensation presque *intelligenciée*, est le flambeau qui, pour s'allumer, n'a besoin que du contact de l'esprit.

Nous allons donner un hôte à cette habitation ; nous allons faire que ce hiéroglyphe inintelligible de la nature, soit déchiffré par un lecteur intelligent Dieu crée l'esprit de Galatée ; inutilement ! Galatée, seulement spirituelle,

n'est pas Galatée ; c'est un être sans conscience, une idée inévidente, une abstraction, une pensée informe, un être inédit, un vague élément de subjectivité, un songe d'un songe. Comment donnerons-nous à cet esprit la *raison de soi* ? Comment le *réaliserons-nous?* en le faisant se réfléchir dans la matière, dans la non-raison, dans ce qui ne possède pas la réalité. Unissons donc l'âme au corps, allumons le flambeau à la lumière, faisons que le sujet se frotte avec l'objet... Voyez-vous? La nature est en efflorescence, l'amphore du monde déborde de spiritualité, l'esprit se heurte dans le vide avec la matière et se *réfléchit*... il sent, et se sent... ; il connaît, et se connaît... ; il juge, et se juge...

Lève-toi, statue de marbre, animée par les prières de Pygmalion ! Debout, Galatée ! — D'où viens-tu? — du ciel. — Où vas-tu? — au ciel. — De quelle manière? — Tu ne le sais pas ; tu te laisses conduire par celui qui t'a animée.

La *chose* est déjà *personne ;* l'*organique* est devenu *animique ;* la force *vitale* s'est convertie en force *psychique*. Maintenant, laissons Galatée marcher seule, puisque, selon Platon, l'*âme humaine est un mouvement qui se meut de lui-même*.

La terre n'est pas le récipient, mais le piédestal de l'esprit ; l'âme elle-même se compénètre avec le corps. De quelle manière? Et que nous importe que l'esprit soit uni à la matière, soit par la *cause occasionnelle* ou l'intervention divine de Descartes ; soit par la substance imaginaire appelée *médiateur plastique*, de Cudworth ; soit par les *esprits animaux* des physiologues ; soit par l'*archée* de Van-Helmont ; soit par la *flamme vitale* de Willis ; soit par l'harmonie préétablie de Leibnitz ? Le fait est que, par les instincts qui sont ses racines, l'esprit se compénètre avec

la matière, jusqu'à ce que la personnalité humaine, réalisée par la douleur, et réfléchie sur elle-même par l'antagonisme existant entre l'esprit et la chair, se décorporise au moyen de cette vie qu'on appelle la mort; alors cette personnalité s'archangélise et devient une, simple, substantielle, sans inhérence à rien.

Ainsi, la création, depuis le chaos, depuis l'ensemble de toute les choses, depuis l'objectif le plus universel, arrive, au moyen d'une exfoliation virtuelle, au créé, au déterminé, au subjectif le plus particulier. « Depuis tous dans un, jusqu'au tout en chacun. »

La création.

Pardon, lecteur! Nous allons chercher ensemble, non-seulement la raison de la loi sociale, mais encore la raison de la suprême loi de l'univers. Ces prétentions te sembleront orgueilleuses, je le vois bien; mais, quoique nous n'atteignions pas notre but, il nous restera du moins la satisfaction d'avoir eu une aspiration élevée. Crois-le sur ma foi : ce livre, dans cent ans, sera un mauvais centon de lieux communs; mais aujourd'hui, il peut être une étincelle jetée dans le centre d'un abîme de gaz inflammables. Mais s'il part du monde moral, il va brûler; qu'importe? Cela prouvera qu'il y avait en lui quelque chose de vieux et de vermoulu. Nous sommes obligés d'abattre tous les édifices qui, infailliblement, s'écrouleraient demain sur la tête de nos enfants.

Dieu désire le bien d'autrui; pardon encore une fois pour ce principe. Le catholicisme est une espèce de tyran atmosphérique, dont il faut respirer un peu de la substance pour que l'intelligence soit viable dans la région des cieux. Dieu désire le bien d'autrui, et les créations germent

dans son sein douées de vie, de forme et d'harmonie. Le désir de Dieu est une expansion spirituelle qui vivifie tout, depuis l'astre le plus étendu jusqu'aux molécules les plus imperceptibles.

Depuis le soleil jusqu'à cette lueur confuse qui semble infiltrée dans les ombres, la lumière se décompose et se redécompose en une multitude de colorisations aussi infinies que les densités atmosphériques, les transparences des corps et les superficies des objets. De la même manière, toute la vitalité de la création s'épand et se répand ; à chaque irradiation et réirradiation, elle se manifeste sous une nouvelle colorisation, une nouvelle substance, une nouvelle forme.

La matière *converge* vers l'*objet*, et l'esprit *diverge* vers le *sujet*. La première obéit à la loi de *gravité* jusqu'à l'abîme du néant; la loi de gravité du second est l'*ascension* jusqu'à l'être personnel. Mais j'entends les panthéistes, ces communistes de l'autre monde, qui m'adressent cette objection : si l'objet et le sujet sont substantiellement différents, pourquoi le sujet a-t-il créé la matière à côté de l'esprit? Voici ma réponse : parce que sans lumière, il ne peut y avoir d'ombre; parce que, sans *objet* connu, il ne peut y avoir de *sujet* connaissant ; le *moi*, sans le *non moi*, serait un songe; ce qui est réel, la personnalité, l'affirmation, ne pourrait s'identifier ; son existence ne serait démontrable que par la preuve du sentiment de la non-réalité, de la non-personnalité, de la *négation*.

Il ne peut y avoir de matière sans esprit. Je m'explique : je parle de l'esprit *vie*, non de l'esprit *âme ;* j'ai en vue la force *vitale*, non la vie *rationnelle*.

Comme les anciens, j'entends par esprits, lorsque je parle de la vie de la matière, tous les éthers, depuis le *souffle d'air ;* jusqu'à l'essence la plus subtile que l'intel-

ligence peut imaginer. Nous appellerons *éthéréités* ce que les naturalistes nomment *agents* ou *fluides impondérables*, et les philosophes, *phénomènes vitaux*, tels que *l'air, la chaleur, l'électricité, la lumière, l'attraction moléculaire, la gravitation, le magnétisme, l'instinct, la sympathie, la fascination, l'antipathie, la sensation*, etc., etc.

L'ensemble des agents éthéréidaux est un nouveau monde qui se trouve englouti dans de vagues présomptions, jusqu'à ce que le Colomb des sciences naturelles le fasse surgir de la mer des mystères.

Les créations flottent sur un immense océan de spiritualité, œuvre finie de Dieu, de l'esprit infini, qui fait germer tous les univers, passés, présents et futurs.

Les formes matérielles sont les manifestations sensibles des éthérismes; c'est pourquoi, dans toute transformation d'éthers, il y a évolution de matière.

L'éthéréité, comme la matière, sa forme physique, a ses hiérarchies; l'attraction dans les corps, l'électricité dans l'atmosphère, le vitalisme dans les plantes, l'instinct et le fluide magnétique dans les animaux, sont des gradations d'une même lumière, des digues d'un même fleuve, des démocraties et des aristocraties d'un même état. L'attraction, combinée avec l'électricité et d'autres éléments semblables encore inconnus, produit le vitalisme de la végétation, espèce d'individualité confuse; de l'amalgame de l'électricité, du vitalisme, de l'éther et d'autres fluides congénères encore inconnus, naissent l'instinct et les qualités magnétiques des animaux, individualité presque sentie; de la quintescence de toutes ces modifications de l'éthéréité, groupées, fondues, cristallisées dans une espèce de laboratoire immatériel, naît l'individualité parfaite, le flambeau qui, en se mettant en contact avec le ciel, s'enflamme de la lumière de l'âme; alors paraît l'aurore de la personnalité, et

commence l'ascension de cette échelle d'un infini rationnel qui part de l'*instinct* pour aller se perdre dans l'*éternité*.

La création est une grande caravane qui marche vers l'homme. Dans cette armée immense, il n'y a ni fugitifs ni délaissés; ce qui s'arrête, on l'entraîne. Depuis les les champs qu'on appelle de la matière, jusqu'à la première région de l'entendement, cette chaîne universelle d'êtres se développe par séries hiérarchiques; poussée par une force commune, elle se divise en hiérarchies d'individualités selon le personnalisme des êtres auxquels elle communique sa vivification. Depuis la matière jusqu'à la pensée, et depuis la pensée jusqu'à Dieu, l'esprit suit une large carrière évolutionnelle d'épreuves et de *purification*, montant depuis la matière jusqu'au premier rayon d'intelligence, jusqu'à l'aurore de la personnalité par une loi de *nature*; puis, par une loi que nous appellerons de *raison*, il monte depuis l'instinct, degré le plus haut de la matière et le plus bas de l'esprit, jusqu'à l'intégration de de l'être complètement personnel.

L'instinct est la ligne qui divise les deux infinis, l'un positif, et l'autre, négatif. Depuis le point de divorce de l'esprit et de la matière, l'énergiquement individuel monte, s'animise, arrive jusqu'à l'absolument personnel, jusqu'à l'infini *positif*: et ce qui est faiblement individuel descend, obéit à sa loi confuse d'abstraction, se pétrit, tombe, à travers une éternelle métempsycose, dans le plus obtus de la matière, dans le néant, dans l'infini *négatif*.

L'évolution de l'esprit, depuis la matière jusqu'à la pensée, constitue la *physique*, et la génération du personnalisme complet par la raison *infinie*, est l'objet de la *métaphysique*. Les lois transformativo-dépuratives, par le moyen desquelles les créations en fermentation cristal-

lisent l'instinct, élément encore vague de la personnalité, s'appellent *nature;* on nomme *raison* la loi d'*attraction*, au moyen de laquelle le premier sentiment de l'individualisme se réfléchit, se fait personnel, se subjectivise, se convertit en ce que le vulgaire appelle âme. Les lois du pôle *négatif*, de la matière, du non-personnel, de la nature physique, sont inconscientes, infaillibles, aveugles, fatales. Les lois qui régissent tout ce qui tend vers le pôle *positif*, l'esprit, le personnel, la nature morale, sont prescientes, modifiables, intelligentes, arbitrales, très-libres.

Depuis l'atome jusqu'à l'instinct, tout est fatal; depuis l'instinct jusqu'à Dieu, tout est rationnel.

Les éthers les plus humbles commencent leur pérégrination au règne *minéralogique*, qui croît seulement, et, dans le développement ascendant de leurs annexions attractives et de leurs répulsions dépuratives, ils arrivent au règne *phytologique* ou *végétatif*, qui *croît* et *vit*. De cette station purifiante, les êtres passent dans le règne *zoologique* ou animal, qui *croît*, *vit* et *sent*, jusqu'à ce qu'ils atteignent le règne *anthropologique* ou humain, qui *croît*, *vit*, *sent* et *pense*,

A l'instinct, principe et fin de l'infini *négatif*, suprême élaboration de la matière, raison encore embryonique, commence l'échelle du *personnalisme*, de la raison raisonnée, de l'infini positif. Les instincts sont des éléments *constituants* de raison, mais ils ne sont pas encore des raisons *constituées*.

A l'*objet individuel* créé par la loi de *nature*, (1) et lors-

(1) Qu'en savons-nous? Nous n'aimons pas dans l'auteur sa distinction radicale entre l'instinct et la raison. Si l'homme est la *raison raisonnée*, qu'elle est la valeur de cette raison dans l'enfance, où, certes, l'animal, l'instinct domine. Et si l'instinct, avec la signification qu'on lui donne, est le caractère essentiel des animaux, pourquoi, tous les jours, l'observation nous apprend-elle que certains animaux accomplissent des actes qui mani-

qu'en lui rayonne l'intelligence, la *loi de rationnalisation* donne la raison de son être, le convertit en *sujet personnel*. Là, finit l'*individualisation* de la matière, et commence le *personnalisme* de l'esprit. Dans cette région supérieure, « la hiérarchie et la responsabilité sont en raison directe de la quantité d'intelligence, » depuis le Nègre jusqu'au Saxon, depuis l'idiot jusqu'à Fichte. La raison est plus ou moins quantitative; c'est pourquoi le personnalisme est plus ou moins hiérarchique, plus ou moins responsable, parce que, quoique égal en *quantité*, il diffère en *quantité*. Lorsque, par l'effet d'un nombre infini d'invidualisations, la vitalité de la matière s'est éteinte, toutes les créations, dans la succession des temps, sont finies, fragiles, périssables.

Dans un jour, il meurt une génération de fleurs; dans

festent le calcul, la combinaison, la pensée réfléchie, c'est-à-dire les attributs de la raison? Si M. Campoamor avait étudié la nature dans la nature elle-même; s'il avait suivi de près, avec amour et patience, les évolutions de l'instinct dans tous les degrés de l'échelle animale, il aurait hésité avant d'émettre une proposition aussi absolue. Dans son système, que devient encore la folie, qui ramène l'homme à l'état bestial? Comment, la raison est une, immuable, personnelle, le privilége exclusif de l'homme, et cette raison s'éclipse ou s'évanouit pour faire place à l'instinct, à l'animal!

La distinction de l'instinct et de la raison ressemble trop à celle de l'esprit et de la matière pour que nous l'acceptions sans protester. Ces deux distinctions, à notre avis, sont la source des erreurs les plus funestes. Toute conception de la vie, toute formule philosophique ou religieuse devient une organisation politique; ou bien, toutes les distinctions dans l'ordre métaphysique se réalisent dans l'ordre social. L'instinct, la matière, c'est la bête de somme, l'esclave et le serf; la raison et l'esprit, c'est la caste, l'aristocrate, le noble, le maître.

Quand n'aurons-nous d'autres distinctions que celles du mérite personnel? Lorsque tout le monde aura compris, et c'est bien long, que l'instinct et la raison ne sont que des degrés divers sur l'échelle de la vie; que l'esprit et la matière ne sont qu'une seule et même chose sous des noms différents; enfin, que la raison, l'âme, l'intelligence, le mot n'y fait rien, est proportionnelle à l'organisme.

(*Note du traducteur.*)

un an, une de plantes ; dans un siècle, une d'hommes ; dans mille ans, une de rochers, et dans le cours de l'éternité, les générations des univers se succèdent, se transforment, s'anéantissent ; puis, *grâce à l'amour de Dieu*, de nouvelles créations se manifestent par l'effet de ses plus intimes aspirations de félicité réfléchie.

L'univers actuel, comme les univers antérieurs plus innombrables que les sables de la mer, suit ses périodes de composition et de décomposition ; avec ses lois centripètes et centrifuges, d'affinité et de répulsion, il se régénère, se décompose, se transforme, se triture et s'annihile ; les plantes d'un an disparaîtront comme les fleurs d'un jour, les hommes comme les rochers, les planètes comme le monde, et ces soleils resplandissants qui nous semblent contemporains de quelque destinée éternelle, parviendront, comme les fleurs, à leur décrépitude et finiront par s'éteindre.

Et lorsque le dernier souffle de l'esprit vital se rencontrera dans le sein du dernier être uni-personnel, laissant en complète dissolution le dernier atome de toutes les planètes visibles et invisibles, Dieu alors, sentant son isolement et ne voulant pas jouir en *lui seul*, parce que ce serait un immense égoïsme, aspirera de nouveau à un bonheur qu'il *réalisera* avec une immense abnégation.

Et comme il est si *bon*, qu'il ne jouit que par irradiation dans la félicité du créé, il *désirera* le bien d'autrui.

Et comme il est *tout puissant*, au moindre de ses désirs, une autre création, germera du néant.

Et comme il est *toute sagesse*, la création sortira de son désir douée de vie, de forme et d'harmonie.

Et comme il est *toute justice*, il tracera dans la création de larges voies de vertu, qui est la félicité, qui est le bien ; et, sur les limites de ces voies, il élèvera des murs où

viendront se heurter les égarés, murs qui seront le péché, la douleur, le mal.

Les créations ont une vie *intense* proportionnelle à l'*intensité*, avec laquelle Dieu les a créées. Quoique les univers futurs possèdent un immense vitalisme, et que les fleurs, en supposant qu'il y en ait, vivent autant que les hommes actuels; que les rochers, en supposant qu'il y en ait, durent autant que notre globe; que le monde, en supposant qu'il y ait un monde, excède l'âge de nos planètes, et que les planètes vivent autant qu'on voudra, les futurs univers arriveront aussi à leur décrépitude, et finiront par une dissolution universelle. En effet, après un nombre infini d'évolutions, positives ou négatives, qui auront pour objet infaillible l'individualisation de l'être pensant, toutes les créations, dans la succession des temps, continueront d'être finies, fragiles, périssables.

Mais nous ne mourrons jamais sans postérité, parce que, à cette inévitable mortalité, survit inévitablement le désir de Dieu de jouir *dans la joie des autres*; aussi, dans tous les siècles des siècles, les univers futurs s'éteindront comme les antérieurs, et d'autres univers jailliront du néant, et Dieu les remplira des trésors de son pouvoir, de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté.

En suivant le cours de la création, nous arriverons de *l'ensemble suprême à l'unité suprême*, du chaos à l'homme; mais, d'abord, nous séparerons les planètes, premières ébauches de l'individualité, et nous les classerons en éléments, seconde protestation contre le barbarisme de la collectivité. Puis, les êtres déterminés, nous les classerons en espèces, échantillon encore informe du but de la nature; et enfin, lorsque nous aurons séparé les individus des espèces, et que nous aurons atteint l'être personnel, l'individu pensant, nous aurons délivré le Pro-

méthée de l'esprit, enchaîné d'abord à la *matière* par Dieu, ensuite par les philosophes à une *substance* consubstantielle à Dieu et la matière, puis à l'*histoire* par les savants, et finalement à l'*Etat* par les législateurs.

A voir cet immense filet tendu pour emprisonner l'unique chose qui est libre dans la création, il semble que les sciences aient pour seul objet d'élever une barrière contre le torrent de la nature qui, dans son cours, nous apporte l'intelligence, la vertu et la liberté. Je maudis les systèmes panthéistes, ou plutôt, rétro-créateurs, qui ne sont que des réminiscences de ce rêve préexistant et confus dont nous sortons quand nous venons au monde. J'entreprendrai une œuvre d'universelle démolition contre tous ces manipulateurs de systèmes philosophiques, historiques, sociaux et politiques.

Il faut armer une croisade qui extermine ces spinosismes honteux avec lesquels l'Allemagne moderne a abêti la moitié du monde, en convertissant la robuste Europe en une vieille plus radoteuse et plus visionnaire que l'Inde.

Pétrir le monde dans l'univers, fondre l'homme dans l'humanité et claquemurer l'homme dans l'Etat, c'est une protestation contre l'œuvre de Dieu, c'est défaire la création et pousser en arrière la nature qui, malgré nos efforts brutaux, nous entraîne misérablement en avant; c'est laisser l'esprit toujours inédit, en condamnant notre personnalité à un perpétuel état d'insomnie.

En exposant notre système philosophique, dans lequel la nature est le moins, l'homme, le plus, et Dieu, le tout, c'est contre cette philosophie d'Iroquois, contre ce révolutionnarisme rétrograde que nous levons la bannière de la liberté, nous qui demandons l'émancipation illimitée, quoique graduelle, de l'esprit, cet éternel prisonnier de la matière.

Traduit par A. LACOMBE.

JOSEPH DE SOUZA

POÈTE PORTUGAIS.

Il semblerait que les aveugles de naissance, malgré leur cruelle infirmité, doivent être dans de meilleurs conditions que le reste des hommes pour l'étude de la philosophie et des sciences spéculatives. En effet, ils sont forcément éloignés de la vie tumultueuse ; leurs passions, n'étant pas pas excitées par le sens de la vue, se réduisent à une simple satisfaction des jouissances corporelles, et, ce qui est plus favorable encore, l'impossibité où ils se trouvent de consulter des livres, les oblige à développer leur mémoire d'une manière prodigieuse. Comment donc se fait-il que si peu d'aveugles-nés se soient fait un nom dans les sciences ou dans les lettres ? Ce n'est pas que l'activité intellectuelle ou le contentement de soi-même manque à ceux qui sont frappés de cécité ; n'ayant aucune idée de la faculté dont ils sont privés, ils ne souffrent nullement de ce côté et perfectionnent leurs autres sens de façon à pouvoir se conduire dans la vie; leur amour-propre se développe même à l'excès, au point qu'ils éprouvent des mouvements d'irritation lorsqu'on les plaint de leur triste destinée ; l'usage qu'ils font de la voix, par exemple, pour juger si une chambre est grande ou petite, ou s'il y a devant eux un obstacle considérable, leur persuade qu'ils sont doués autrement que la majorité des hommes, mais non d'une

manière inférieure. En même temps, l'exquise délicatesse qu'acquiert chez eux le sens du toucher, pour l'exercice duquel ils emploient quelquefois la langue afin de discerner les couleurs, montre que la nature supplée jusqu'à un certain point à ses propres imperfections, et donne à l'être qu'elle afflige d'une infirmité cruelle une sorte d'équivalent qui suffit aux nécessités de sa vie physique et à sa satisfaction morale.

Cependant la sphère dans laquelle s'exercent les facultés des aveugles est fort restreinte; s'ils se montrent doués d'une finesse en quelque sorte instinctive, comme ces cavaliers des *pampas* qui retrouvent leur chemin dans les déserts de l'Amérique du Sud en goûtant les herbes, dont la saveur leur indique la plus ou moins grande proximité d'un fleuve; comme ces peaux-rouges de la Guyane qui s'orientent la nuit dans leurs forêts en palpant l'écorce des arbres, toujours plus épaisses du côté qui regarde le midi, ils ne s'élèvent que par exception dans les régions de l'intelligence. C'est que l'esprit humain est de sa nature paresseux et débile ; l'individu a besoin d'être de bonne heure développé et fortifié par l'éducation, sans quoi il se concentre sur la vie matérielle et ne s'occupe que des besoins du corps. Puis, il est une raison encore qui explique pourquoi les aveugles semblent passer indifférents au milieu de la vie humaine; leur sensibilité n'a pu être éveillée par le spectacle extérieur de la vie. Ils ne voient ni les sourires ni les larmes de leur mère. Or, c'est le cœur qui donne l'élan à l'intelligence; un homme qui ne travaille pas avec l'idée d'être utile à l'humanité n'ira jamais loin, et chez les savants les plus froids en apparence, il y a une sorte de sensibilité cérébrale qui les passionne pour les matières que leur intelligence a choisies. Si donc, quelques aveugles-nés sont parvenus à se faire

un nom littéraire, il faut qu'ils aient reçu une organisation exceptionnelle, et ce fait mérite la plus grande attention, soit qu'en l'étudiant nous obéissions seulement à un sentiment de justice, soit que nous espérions en tirer quelque lumière pour l'explication des phénomènes de la vision, en comparant les impressions des aveugles avec les nôtres propres. La multitude, qui passe au milieu du monde en les regardant superficiellement, ne s'imagine pas que les plus simples circonstances de la vision sont des énigmes insolubles. Les anatomistes ont bien expliqué la construction de l'œil, mais il n'en est résulté aucun éclaircissement sur la manière dont nous percevons les objets, qui devraient nous apparaître *renversés*. Les curieuses expériences du célèbre Cheselden ont démontré que nous apprenons à connaître les formes des objets et leur distance plutôt par le toucher que par la vue. Un enfant opéré par lui affirmait qu'il ne trouvait aucune différence entre le paysage qu'il apercevait de la fenêtre et les aquarelles suspendues à la muraille; ils lui touchaient l'œil également; il ne pouvait non plus faire une distinction convenable entre un chien et un chat favoris de la famille, et on le surprit un jour qui palpait soigneusement le dernier en s'écriant : « Maintenant, Minet, je vous reconnaitrai bien une autre fois. » Le même enfant, voyant le portrait de son père dans un médaillon, s'étonnait comment une figure aussi grande pouvait tenir dans un si petit espace, dont il mesurait les dimensions avec ses doigts. Bref, il parait que nos yeux nous servent à percevoir originairement non les formes, mais seulement les couleurs; si nous les employons plus tard pour apprécier les figures ou les distances des objets, c'est en vertu d'un travail cérébral instinctif basé sur des résultats donnés par le toucher.

Il ne serait donc pas illogique de supposer que les aveugles réussiraient mieux dans les sciences mathématiques que dans la poésie, puisqu'il n'est besoin que d'un cerveau pour apprécier les nombres, les figures et les mouvements, tandis que la poésie, vivant exclusivement d'images, exige le sens de la vue, sens auquel ne peut suppléer aucun raisonnement, et dont l'acquisition jette les aveugles-nés dans le ravissement lorsque les circonstances favorables permettent de les arracher à la nuit qui les enveloppe. Saunderson fournit une preuve de cette assertion. Privé, depuis son enfance, de la vue et de l'organe même de la vision, il arriva, dit-on, à un degré d'érudition suffisant pour se faire lire les mathématiciens grecs dans les textes originaux. Il se montra également versé dans la physique et professa cette science à Cambridge dans la chaire qu'avait occupé l'illustre Newton. Il avait exercé sa mémoire au point de faire de tête les calculs les plus compliqués. Son éloquence était très-grande et il rémplissait d'étonnement son auditoire qui ne pouvait se lasser d'entendre un aveugle raisonner juste sur l'optique. Lorsque vint pour lui l'heure de la mort, le prêtre qui l'assistait, affecté de son incrédulité, essaya de lui prouver l'existence de Dieu d'après l'étonnant mécanisme de l'univers. « Hélas! répondit Saunderson, j'ai été comdamné à passer ma vie dans les ténèbres, et vous me parlez de merveilles que je ne puis comprendre et qui ne peuvent être senties que par vous et par ceux qui voient! » L'ecclésiastique insista en rappelant à Saunderson la foi profonde de Leibnitz et de Clarke, ses maîtres vénérés. L'aveugle répondit : « Le témoignage de Newton ne peut pas avoir autant de force pour moi que celui de la nature en avait pour lui ; Newton croyait à la parole de Dieu lui-même, tandis que j'en suis réduit à croire à celle de Newton. » Il

expira en prononçant ces paroles : « Dieu de Newton, ayez pitié de moi ! »

Il n'y a pas d'aveugle-né qui se soit acquis dans la poésie une réputation égale à celle de Saunderson dans les sciences. Quelques-uns ont cependant joui d'une certaine célébrité ; l'italien Grotto, le portugais Baltazar Dias, auteur d'un grand nombre de *mystères*, l'allemande Louise Egloff, l'anglais Blacklock et Joseph de Souza, le seul dont nous ayions étudié les œuvres. Ces divers écrivains étaient aveugles de naissance ; ils n'ont donc pu jouir du magnifique spectacle de la nature, et semblent avoir été incapables de s'élever à ce degré d'enthousiasme que produit la contemplation du monde extérieur. « S'il y avait, dit excellement Aristote, des hommes qui eussent toujours habité des souterrains splendides, ornés de toutes les productions de l'art humain ; que là, sans être jamais sortis, ils eussent entendu parler de l'existence et du pouvoir de la Divinité ; qu'ensuite la terre leur ouvrit un passage pour venir jusqu'à nous, quand ils viendraient à considérer la terre, l'océan et le ciel, la vaste étendue des nues, la force des vents, la grandeur du soleil avec ses effets, comme celui d'éclairer le monde en déployant sa lumière ; à regarder le ciel orné et parsemé d'étoiles, dès que la nuit répand ses ténèbres sur la terre, et à voir les différentes variations de la lune dans son croissant et dans son déclin, le lever et le coucher de tous ces astres qui, depuis une éternité, n'ont jamais varié dans leur révolution, ne seraient-ils point forcés de convenir de l'existence des dieux, et de dire que tout ce que l'on voit ne peut être que leur ouvrage ? »

Ce beau passage peut s'appliquer à la situation des aveugles à l'égard de la poésie, avec cette différence que s'ils sont privés du spectacle de la nature comme ces athées involontaires dont parle Aristote, les pro-

ductions de l'art humain, dont ils peuvent prendre connaissance, ne sont pour eux qu'une lettre morte. Ils ne sauraient donc prodiguer dans leurs vers les couleurs et les rayons que par ouï-dire, sans que cette poésie de seconde main puisse acquérir un éclat suffisant. Ainsi, lorsqu'un aveugle parle des lueurs rouges du couchant, il y doit joindre des idées étrangères au phénomène comme on le voit par la traduction que faisait un étudiant aveugle du passage d'Horace : « *Rubente dextera sacras jaculatus arces.* » Il rendit les deux premiers mots de la manière suivante : *brûlante main droite.* Invité à s'exprimer plus littéralement, il substitua le mot rouge, en expliquant, pour justifier sa première version, qu'il ne pouvait se former aucune notion positive de cette couleur; mais que, comme on dit que le feu est rouge, il avait lié cette idée avec celle de la couleur rouge, et avait en conséquence désigné la colère de Jupiter par l'épithète de *brûlante;* « car, ajouta-t-il, quand les yeux sont en colère, ils sont enflammés; et quand ils sont enflammés, ils doivent naturellement être rouges. » Des raisonnements aussi alambiqués démontrent jusqu'à l'évidence que la poésie des aveugles ne peut avoir aucune valeur.

Une grande célébrité entoura pourtant le nom de Joseph de Souza, qui naquit à Lisbonne le 19 août 1680, sans avoir noblesse ni fortune. Nous ferons grâce à nos lecteurs des minutieux détails concernant son enfance, recueillis par son biographe; contentons-nous de dire qu'il perdit la vue à l'âge de onze mois par suite d'une attaque de petite vérole. Ses dispositions extraordinaires déterminèrent ses parents à lui faire faire de bonnes études. Il fréquenta donc assidûment les classes publiques du collége royal de Saint-Antoine, et apprit successivement la grammaire, la rhétorique, la prosodie latine et portugaise,

la philosophie scolastique et la physique barbare de l'époque. Parvenu au terme de l'adolescence, il soutint en public une thèse philosophique qui lui fit le plus grand honneur. Il étudia ensuite la théologie spéculative et la théologie morale, puis les mathématiques, sur lesquelles il soutint aussi une thèse en public avec plus d'éclat que la première fois.

Il termina enfin sa carrière intellectuelle en suivant pendant plusieurs années un cours de théologie polémique au collége de Saint-Patrice. C'est alors qu'Ignace de Carvalho, ayant fondé, dans sa propre maison, l'académie des *Anonymes*, dénomination que la postérité a ratifiée, Joseph de Souza commença à produire une quantité considérable de *discours*, de *poésies*, de *dissertations*, soit en portugais, soit en latin. Mais c'est ici le côté inférieur de notre aveugle, qui semblait né plutôt pour absorber que pour créer. Au lieu de lire ses vers, toujours affectés et tortillés, nous préférons le voir, dans son humble office de portier d'un tribunal, se pénétrer de la littérature ancienne, grâce à son excellente mémoire, et, s'échappant le soir de son misérable réduit, chercher à tâtons à travers la ville, la demeure de ses amis, pour se faire lire la Bible, les Pères, les poëtes latins, les classiques de sa nation, car son avidité était si grande qu'il n'a laissé aucune branche des connaissances humaines sans l'effleurer; il n'était étranger ni à la musique, ni à la médecine; il jouait agréablement de la guitare, écrivait parfaitement l'espagnol, et avait fait une étude spéciale de la chronologie ecclésiastique.

Assurément, un portier de cette trempe méritait quelques encouragements; mais, pendant longtemps, le Portugal fut pour les hommes de génie une terre difficile. L'estimable historien Lopez de Castaneda mourut à Coïmbre, avec la fonction de bedeau; l'illustre Comoëns s'éteignit

dans un hôpital, après avoir reçu pour son beau poëme, ou plutôt pour ses services militaires, une pension de 15,000 reïs, c'est-à-dire d'environ 100 francs par an; Duarte Pacheco, l'un des conquérants de l'Inde, expira également dans un hôpital; Jean de Castro, le vainqueur de Diu, dut être enterré aux frais du public; Antoine Galvao, enfin, gouverneur et apôtre des Moluques, revenu à Lisbonne couvert de gloire, n'y trouva que la misère pour récompense, et fut enterré avec son drap, pour linceul. L'ecclésiastique Joseph Barbosa, censeur de l'Académie, en rappelant tous ces faits dans la longue censure qui accompagne les œuvres de Joseph de Souza, ne s'exprime pas ainsi pour accuser son pays, mais pour émouvoir l'indifférence de la foule. Camoëns en Portugal, Burns en Ecosse, Garay en Hongrie, sont morts de dégoût, et pourtant leur génie a laissé à la postérité un fonds inépuisable de jouissances pour les esprits littéraires, et de richesses pour l'industrie. On a cru beaucoup faire dans ces dernières années, en s'occupant de constituer la propriété littéraire, et quelques économistes crédules se sont imaginé que les récentes lois contre la reproduction à l'étranger assuraient la prospérité des écrivains. Sans parler du préjudice que ces lois causent à leur popularité, il faut reconnaître, au contraire, que les auteurs se trouvent ainsi dans un esclavage plus direct à l'égard des éditeurs, et que les véritables lois de la propriété littéraire sont encore à créer.

Tout accablé qu'il fût par la misère, Joseph de Souza n'arriva pas tout à fait jusqu'à mourir de faim. Honoré de l'amitié stérile de quelques hommes distingués, il quitta ce monde le 9 décembre 1744, laissant derrière lui une réputation égale à celle de Louis Grotto, auquel son bio-

graphe se plait à le comparer. Voici quelques phrases de ce panégyrique boursoufflé.

« L'Italie ne peut plus se vanter aujourd'hui d'avoir seule la gloire de posséder un poëte tel que Louis Grotto, puisque Lisbonne a donné au monde une semblable merveille. Louis Grotto perdit les yeux huit jours après sa naissance ; Joseph de Souza devint aveugle à l'âge de onze mois. Tous deux firent preuve, dans leurs premières années, d'une extrême vivacité d'esprit, qui présageait leur célébrité future. L'un et l'autre suivirent, par une inclination naturelle, la carrière des lettres, que leur infirmité semblait devoir leur interdire. On admira, dans l'aveugle d'Adria, une mémoire si extraordinaire, qu'elle ne savait pas ce que c'était que d'oublier ; la nature avait doué aussi libéralement l'aveugle de Lisbonne, puisqu'il se souvenait toujours de ce qu'il avait une fois entendu. Tous deux s'appliquèrent à l'étude de la philosophie avec tant de zèle, que Louis Grotto put écrire sur cette science, et Joseph de Souza la glorifier dans des thèses publiques. Mais, sous le rapport de la théologie spéculative, de la théologie morale et de la théologie polémique, on ne peut comparer les deux rivaux, puisque Joseph de Souza posséda ces trois sciences, tandis que Louis Grotto les ignora toujours, aussi bien que les mathématiques. Tous deux illustrèrent les lettres en figurant, l'un dans l'académie des *Illustres*, dont il fut *Prince*, l'autre dans celle des *Anonymes*, dont il fut plusieurs fois président. Tous deux se montrèrent passés maîtres dans la poésie ; l'aveugle d'Adria écrivit plusieurs volumes de vers ; celui de Lisbonne composa aussi beaucoup, mais, plus modeste que son rival, il détruisait à mesure ce qui tombait de sa plume. L'un et l'autre possédaient la même majesté oratoire, la même pureté de langage, la même pureté de pensée. Si l'aveugle italien fut

particulièrement estimé du roi Henri III, Joseph de Souza fut tenu en grande estime par l'infant Don Antonio, qui daigna fréquemment s'entretenir avec lui. Enfin, tous deux quittèrent, dans le même mois, la terre pour le ciel. »

La célébrité dont Joseph de Souza jouit pendant sa vie, lui créa des ennemis. L'un d'eux avait écrit contre lui plusieurs distiques latins d'un style assez grossier ; Souza lui répond sur le même ton, en reprochant à son adverversaire d'employer mal à propos un chorée pour un spondée. Avouons, du reste, que, dans cette lutte, notre poëte ne brille pas par la finesse ; il se contente d'employer le gros sel. L'un des distiques, dirigés contre lui, était conçu en ces termes :

Cæcus homerus erat, sed frontis lumine tantum,
Tuque vides mentis lumine Talpa nihil.

La réponse de Souza ne vaut guère mieux que l'attaque :

Cæca licet stulto videar tibi Talpa, videbo
Errata in scriptis multa notanda tuis.

Comme on l'a vu, l'aveugle portugais s'inquiétait fort peu de la célébrité et ne conservait pas ses productions. On n'a donc plus de lui qu'un volume édité sous ce titre : *Collecçao de algumas obras posthumas que em prosa, e verso deixou Joseph de Souza, cego desde o berço,* Lisbonne, 1746. Ce recueil, publié par J. L. Ameno, ami du poëte, contient quelques problèmes de mathématiques, des discours académiques, des épigrammes, des ballades, des lettres, et un grand nombre de sonnets, composés dans la manière italienne du seizième siècle. On apprend, par leur moyen, à quoi les membres de l'*académie Anonyme* perdaient leur temps. Les sujets donnés sont : tantôt *Jules César pleurant Pompée,* tantôt *Alexandre tuant un soldat*

endormi, tantôt *la construction des murs de Libonne* ; mais le plus souvent les thèmes traités par Joseph de Souza sont dans le goût de la fade galanterie de l'époque. Parlant d'un amour gravé dans une étoile de cristal, il combina les données de la dioptrique avec les effets de la passion.

« O belle Chloris, évite le malheur qui te menace ; car, réunissant dans le cristal les rayons de son feu insensé, Cupidon les rend mille fois plus ardents (1). »

Quelquefois les expressions du poëte sont pittoresques ; il appelle les fleurs du jasmin les *blanches étoiles de neige odorante* (2) ; parlant du châtiment réservé au coupable : « Jupiter peut tarder, dit-il, mais il n'oublie jamais (3). Jusque-là Souza écrit dans le style de Gougora, si cruellement ridiculisé par Lope ; mais, de temps à autre, le masque tombe et le portier reste : une femme fort laide, en se regardant dans une fontaine, laisse glisser de sa *tignasse* (*grenha*), une branche de jasmin ; « d'autres prétendront que, nouvel Icare, pour avoir voulu s'approcher du soleil, le jasmin a payé sa témérité ; mais moi je crois seulement qu'ayant peur d'une lente si énorme, il a jugé que son seul moyen de salut était de braver les abîmes de l'onde (4). »

En somme, l'examen de ce volume autorise à conclure qu'il ne peut y avoir aucune vivacité d'images chez un aveugle-né, et qu'en conséquence nos yeux nous servent à voir clair, en dépit des assertions de la philosophie idéaliste ; admettant même une intelligence moins médiocre en poésie que celle de Joseph de Souza, elle donnerait les mêmes résultats, et ses créations ne pourraient se ratta-

(1) Collaço, page 109.
(2) Id., page 117.
(3) Id., page 125.
(4) Id., page 157.

cher à la poésie que par le monde de la rêverie intérieure. Il jaillit encore de là une confirmation de l'axiome énoncé plus haut, à savoir que les aveugles-nés ne souffrent pas de leur infirmité. Nous avons là un volume de vers composé par un sourd-muet de naissance, homme assez intelligent, avec lequel nous avons eu occasion de *parler ;* s'adressant à une dame qu'il aimait : « Heureux, dit-il, qui peut entendre le son de votre voix ! » On conçoit effectivement que le sourd-muet, voyant les autres hommes communiquer entre eux sans le secours des signes, puisse se rendre compte de la défectuosité de son organisation ; mais il est consolant de penser que l'aveugle-né ne se trouve pas dans le même cas, et que la plus cruelle privation dont une créature puisse être affligée, n'existe pas pour celui qui en est atteint. Quant au nombre restreint des sentiments et des idées, il est difficile de fixer aucune limite à cet égard ; mais le dernier terme de la progression décroissante doit bien approcher du zéro chez les sujets qui sont affectés, comme un valet d'écurie dont il est question dans le *Voyage en Irlande* de Prévost, à la fois de surdité, de mutisme et de cécité, dès leur naissance. Cet infortuné se rendait encore utile ; on l'employait à atteler les chevaux.

THALÈS BERNARD.

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ESPAGNE

PAR DON MODESTO LAFUENTE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(Suite).

III.

L'Asie, berceau et pépinière de la race humaine, fournit à l'Europe sa population. Des tribus voyageuses, suivant la marche du soleil d'orient en occident, viennent aussi s'établir sur le sol qui, plus tard, prit le nom d'Espagne. Les premiers habitants dont fait mention l'histoire imparfaite et obscure des temps les plus reculés, sont les Ibères.

Mais une autre race vint troubler les Ibères dans la paisible possession de la Péninsule. Les Celtes, *hommes des forêts,* ne tardent pas à se heurter contre les Ibères, *hommes du fleuve*. Mais, soit qu'ils fussent trop égaux en forces pour s'expulser les uns ou les autres, soit même qu'ils connussent, malgré l'état de leur grossière civilisation, leurs intérêts communs, ils finirent par s'allier et former un seul peuple sous le nom de Celtibères. Peut-être le caractère ibérique prévaudra sur l'autre et lui imprimera sa civilisation relative. Quoique les deux races pri-

mitives conservent quelques-uns de leurs traits distinctifs, leurs qualités communes, telles qu'Estrabon nous les dépeint dans le monument qui jette le plus de lumière sur ces temps anté-historiques, sont : la valeur et l'agilité, le mépris de la vie, la sobriété, l'amour de l'indépendance, la haine de l'étranger, la répugnance de l'unité, l'antipathie pour les alliances, la tendance à l'isolement et à l'individualisme, et la confiance exclusive dans leurs propres forces.

Les Ibères et les Celtes ont créé le fond du caractère espagnol. Qui ne voit pas cette même nature se révéler à toutes les époques, depuis Sagonte jusqu'à Saragosse, depuis Annibal jusqu'à Napoléon? Peuple singulier! A quelque moment que l'historien l'étudie, il trouve chez lui le caractère primitif formé dans les temps qui échappent à la chronologie historique.

Néanmoins, il était nécessaire que la civilisation d'autres peuples plus avancés vint adoucir un peu la rude énergie des premiers habitants. La Bible avait vanté l'or de Tharsis, et l'on croyait que les champs élysées d'Homère étaient les rives du Bétis. C'étaient là des attraits qui ne pouvaient manquer d'exciter la cupidité des spéculateurs phéniciens, les plus renommés navigateurs de l'époque; aussi, les navires de Tyr apparaissent bientôt sur les plages méridionales de l'Espagne. Le littoral de la Bétique s'ouvre sans difficulté à ces marchands inoffensifs qui semblent venir, non pour guerroyer, mais pour élever un temple à Hercule, et faire l'échange d'objets inconnus contre l'or dont les naturels ignorent également le prix. Ils avancent, établissent des comptoirs, exploitent les mines, transportent les richesses à Tyr, et laissent aux Ibères, avec quelques marchandises, les premières semences de la civilisation.

La renommée des richesses de la Péninsule avait déjà pénétré dans la Grèce, et, à leur tour, les Grecs de Rhodes, de Zante et les Phocéens, accourent vers cette terre fortunée. Ils fondent Rosas, Sagonte, Dénia, Ampurias, et font connaître aux Espagnols le culte de Diane et l'alphabet de Cadmus transmis par les Phéniciens, mais qu'ils avaient modifié.

Les naturels n'opposent aucune résistance aux nouveaux colonisateurs, parce que, jusqu'alors, ils n'avaient subi que les deux systèmes de civilisation les plus doux, celui du commerce et celui des lettres.

Cependant, les Phéniciens ne tardèrent pas à inspirer des craintes aux indigènes qui, déjà, s'étaient aperçus de leur excès de confiance; ils voyaient d'un mauvais œil leur arrogance et l'ascendant que leur excessive opulence leur permettait de prendre; alors, pour la première fois, ils donnèrent des preuves de leur humeur indépendante et altière; désormais, les colons de Cadiz, toujours harcelés, toujours attaqués, ne jouirent d'aucun repos.

Dans leur détresse, les Gaditains demandèrent du secours à leurs frères de Carthage, autre colonie de Tyr et sa fille émancipée, qui, après avoir assassiné sa mère pour lui succéder, devait se proposer tout naturellement de tuer aussi sa sœur de Cadiz en feignant de la protéger.

La lutte engagée par les Espagnols contre les Phéniciens, est la première protestation sérieuse de leur indépendance; l'arrivée des Carthaginois, la première annonce des épreuves qui les attendent, et l'expulsion des Phéniciens par les Carthaginois, le premier exemple qui fait voir à l'Espagne que tout peuple introduit à titre d'auxiliaire devient bientôt ennemi et dominateur. Dans notre histoire, nous verrons avec quelle facilité les hommes oublient les leçons de l'expérience.

En effet, à peine les Carthaginois, marchands et guerriers sans cœur, ont-ils mis le pied en Espagne, qu'ils attaquent également Phéniciens, Grecs, Indigènes.

Se prévalant de l'antiquité de leur race, et favorisés par la supériorité des armes, ils subjuguent le littoral, brèche toujours ouverte à l'invasion; mais ils ne pénètrent pas dans l'immense labyrinthe de l'Espagne centrale sans avoir à soutenir de sérieux combats, et sans rencontrer une résistance opiniâtre de la part d'un peuple grossier, mais libre. La lutte dure des siècles, et Carthage conquiert mais ne domine pas.

La république, obligée d'employer ses armées dans les guerres de Sicile et d'Afrique, différa la conquête d'Espagne. Mais le lion de Numidie toujours à l'affût de sa proie, n'attendait qu'une occasion pour se jeter sur elle. Cette occasion se présente après la première guerre punique; Carthage, qui médite de se refaire en Espagne des pertes qu'elle a éprouvées en Sicile, précipite sur elle ses plus grandes armées et ses meilleurs généraux. Le génie de la conquête se trouve face à face avec le génie de la résistance, et Sagonte, la ville la plus héroïque du monde, répond à Annibal, le plus fameux guerrier du siècle. Des ruines fumantes de Sagonte, sort une voix qui prévient les générations futures de tout ce dont est capable l'héroïsme espagnol. Après des milliers d'années, l'écho d'une autre ville d'Espagne, et tout le peuple avec elle, répond à la voix de Sagonte, montrant qu'au bout de vingt siècles, elle n'a point oublié son exemple sublime.

Rome, à son tour, apparaît sur notre sol; mais ce n'est pas pour secourir Sagonte son alliée. Au lieu d'agir, elle forme des projets, et le temps opportun s'écoule; il est trop tard. Elle vient distraire ses rivaux, les Carthaginois, qui menacent de ruiner le pouvoir romain dans le cœur

même de la république; dès lors, les deux puissantes républiques, ces éternelles ennemies, semblent, par un accord mutuel et tacite, désigner et choisir cette région pour en faire le théâtre sanglant où elles doivent se disputer l'empire du monde. Dans cette lutte, il s'agissait de décider si l'esclavage sortirait du sénat de Carthage ou de celui de Rome. Les Espagnols, au lieu de s'allier entre eux pour expulser de leur territoire les deux rivaux, leurs envahisseurs, deviennent alternativement leurs auxiliaires et forgent les chaînes de leur propre servitude. C'est toujours le caractère ibérique, la répugnance à l'unité et la tendance à l'isolement, qui est la source de leurs désastres. Hommes individuellement indomptables, ils se feront esclaves plutôt que de s'unir. Nous les verrons tenaces à conserver leurs défauts comme leurs vertus. Les mêmes causes, les mêmes vices de caractère et d'organisation amèneront, en des temps postérieurs, la ruine de l'Espagne, ou la mettront sur le bord du précipice.

Après de longues luttes sur les champs espagnols, il fut décidé que le sceptre du monde appartiendrait à Rome; mais la question, qui l'a résolue? Est-ce la supériorité des armes romaines sur celles des Carthaginois, ou bien la supériorité des talents de Scipion sur ceux d'Annibal? non; c'est le peuple espagnol lui-même qui, plus sympathique aux Romains, parce qu'ils ont eu l'adresse de lui témoigner des sentiments plus nobles et plus généreux, s'identifie avec leur cause et leur prête un secours plus grand et plus efficace. Enfin, Rome triomphe et les Carthaginois sont expulsés de l'Espagne, dans laquelle ils laissèrent les cendres d'Amilcar et d'Asdrubal, avec plusieurs témoignages de la foi punique, mais pas une institution politique, ni une pensée philanthropique, ni une idée humani-

taire. Leur domination passa comme ces météores qui détruisent sans féconder.

Scipion, victorieux, retourne à Rome pour rendre grâce à Jupiter Capitolin ; il se croyait maître de l'Espagne par l'expulsion des Carthaginois; il n'avait fait que vaincre Carthage en Espagne. Il se flattait d'avoir ajouté une province nouvelle à l'empire; il se trompait de deux cents ans. Ni Scipion, ni le sénat, ne pouvaient s'imaginer alors qu'il faudrait deux siècles encore pour appeler l'Espagne province romaine.

Certainement, si tous les Romains avaient été des Scipions, si tous s'étaient conduits comme le généreux vainqueur de Carthagène, rien n'eût été plus facile à Rome amie que de se convertir en Rome maîtresse.

Mais, lorsque les Espagnols se virent traités, non comme des amis ou des alliés, mais comme un peuple conquis; lorsqu'ils se virent soumis à une série d'avares proconsuls et de prêteurs avides, exploiteurs effrontés de leurs richesses; lorsqu'ils se virent dépouillés par un système d'exaction et de rapine organisé sur une échelle plus vaste que celui des Carthaginois, alors ils s'aperçurent de leur déception ; alors ressuscita la native et fière humeur indépendante des indigènes, et la guerre de résistance commença : chaîne perpétuelle de rébellions et de soumissions toujours renaissantes, dont le premier anneau s'attache aux Stergètes, et qui se termine deux siècles après, par les Cantabres et les Asturiens. Cette longue guerre coûta aux Espagnols des ruisseaux, et aux Romains, des fleuves de sang.

Chose singulière! ces Espagnols qui enseignèrent au monde ce dont est capable le génie de l'indépendance, aidé par la valeur et la persévérance, ne purent apprendre eux-mêmes la plus simple de toutes les maximes, la force

que donne l'union. Ce principe, dont un État moderne a fait son symbole, ou leur était inconnu, ou répugnait à leur caractère.

Viriate, ce type de guerriers improvisés dont le sol de l'Espagne a été si fécond, qui, de bergers, ou de bandits deviennent des généraux praticiens et consommés, Viriate met en déroute tous les préteurs ou consuls, et toutes les légions que Rome envoie contre lui. Mais les Espagnols, au lieu de se grouper autour de la bannière de ce chef intrépide, restent divisés, et Viriate combat seul avec ses bandes; malgré cet isolement, il bat des armées et fait osciller le pouvoir de la république qui, dans son orgueil, rougit de lui demander la paix. Nous ne savons pas jusqu'où il serait allé, si la trahison romaine n'avait pas enfoncé le poignard de l'assassin dans le cœur du héros lusitanien. Que serait-il arrivé si le reste des Espagnols l'eût aidé?

Numance, l'immortelle Numance, qui prouva par son exemple, ce que personne n'aurait cru, qu'il était possible de surpasser Sagonte en héroïsme et en gloire; Numance, la terreur et la honte de la république, et qui, avec une poignée de braves, vainquit quatre armées; Numance, lorsqu'elle se voit, sinon combattue, mais assiégée par l'armée formidable de Scipion, demande du secours à ses voisins. Ses mandataires l'implorent de peuple en peuple; mais au lieu d'une assistance efficace, ils ne trouvent qu'une compassion stérile, et Numance se défend seule et livrée à ses propres forces. Malgré cela, le monde doute quelque temps qui, de Numance ou de Rome, de la maîtresse de l'univers ou de la pauvre ville de Celtibérie, sortira de la lutte, victorieuse ou vaincue. Que serait-il advenu de Rome et des Romains, si les Espagnols, toujours divisés, avaient réuni leurs forces isolément formi-

dables, autour du guerrier ou de la ville, de Viriate ou de Numance?

Mais si les Espagnols, alors peu civilisés, n'apprirent pas en deux siècles d'épreuve coûteuse à faire usage de l'union qui aurait pu leur donner le triomphe, il est bien plus étonnant de voir que Rome, civilisée, n'employât pas, à son tour, un moyen de conquête plus doux, plus prompt, plus sûr que celui des armes, plus économe de sang et d'efforts, le moyen de gagner les cœurs des Espagnols par la générosité.

Annibal avait feint de les aimer; aussi, malgré le sacrifice de Sagonte, il fut suivi par les Espagnols qui lui firent gagner les batailles de Trasimène et de Cannes. (1)

Les Scipions trouvèrent des auxiliaires partout où ils surent chercher des amis; en gagnant d'abord les cœurs des Espagnols, ils gagnaient ensuite des batailles sur les Carthaginois. Plus tard, Sertorius, proscrit romain, cherche un asile en Espagne; il étudie le caractère de ce peuple que la rigueur trouve indomptable, mais qui se livre si facilement à la douceur; le voyant aigri par les injustices de Rome, il le caresse, flatte son orgueil national, se montre juste et bienfaisant. Une fois qu'il a capté son affection, il est entouré par des masses de naturels; car, dès l'instant qu'il s'est montré juste et généreux, il cesse

(1) Les Espagnols ont aidé Annibal dans ses victoires d'Italie, c'est incontestable; mais le premier rôle appartient aux Gaulois. Au combat de Trébie, Annibal ne comptait que 30,000 hommes, dont 4,000 auxiliaires Gaulois. Après cette bataille, 60,000 Insubres, Boïes et Ligures, portèrent son armée à 90,000 hommes. A Trasimène, les Romains laissèrent 15,000 morts sur le champ de bataille; Annibal 1,500, presque tous Gaulois. A Cannes, il périt 70,000 Romains; du côté du vainqueur, la perte ne fut que de 5,500 morts, parmi lesquels 4,000 Gaulois. *Voir* Polybe, l. III; Appian, Tit. Liv.

(*Note du traducteur.*)

d'être pour eux un étranger. Le proscrit de Sylla se trouve bientôt en mesure de défier la république, et d'émanciper l'Espagne ou d'en faire une seconde Rome. S'il ne compléta point son œuvre, ce fut parce qu'il eut la vertu et le défaut de ne pas se faire entièrement Espagnol, ou de ne pas vouloir cesser d'être Romain. Malgré cela, Sertorius périt victime de la noire trahison d'un général, Romain comme lui, et les soldats espagnols, tant est grande leur fidélité pour le chef étranger, se donnent la mort afin de ne pas lui survivre.

Telle avait été leur conduite en tout temps; et, cependant, malgré ces exemples, Rome, toujours aveugle, n'apprit jamais à être généreuse; l'Espagne, toujours crédule et toujours fractionnée, n'apprit jamais à se défier et à s'unir. Ni Rome, ni l'Espagne, n'apprirent ce qui leur convenait, et pendant deux siècles, s'exterminèrent sans se connaître.

Enfin, le nombre l'emporta sur la valeur, et, dans les champs ibériques, il fut décidé que Rome dominerait l'Espagne et le monde. Restait à savoir auquel des chefs représentant les partis qui, dans le sein de la république, se disputaient le sceptre de la domination universelle, l'Espagne serait adjugée. Eh bien, la Péninsule eut encore le triste privilége d'être choisie pour le théâtre de ce drame long et sanglant.

Dans ces luttes qui épuisaient les forces des deux rivaux, les Espagnols auraient dû se borner au rôle de témoins indifférents et passifs, ou bien témoigner de leur joie par un sourire malicieux et pardonnable; mais, comme d'habitude, sourds à la voix de l'unité, prompts à se passionner pour les grands génies, et toujours fidèles à ceux auxquels ils avaient une fois juré dévouement ou alliance, ils commirent la dernière imprudence, celle de combattre, tantôt

en faveur de César, tantôt en faveur des Pompéiens. Ce fut ainsi qu'ils achevèrent de river les fers de leur servitude ; et quel que fût le vainqueur, pouvaient-ils attendre autre chose que la honte du joug ?

Dans les champs de Munda fut prononcée la sentence qui déclara le vainqueur de Pharsale maître de l'Espagne et de l'univers. L'indépendance espagnole resta ensevelie dans ce vaste cimetière de cadavres romains. César arrondit ses conquêtes par la soumission de quelques petites villes encore soulevées ; à son rôle de conquérant, il substitue celui de politique et donne une administration régulière à la Péninsule, dont la pureté, néanmoins, ne ressort pas de son exemple personnel. Sans doute, l'Hercule de Cadiz, qui avait vu César obliger l'avide Varron à restituer les trésors qu'il avait enlevés de son temple, ne dut pas voir avec satisfaction ce même César l'en dépouiller à son tour. Mais il en avait besoin pour gagner le peuple vénal de Rome et acheter, à prix d'or, les votes des comices.

Le vainqueur dut être singulièrement flatté de l'empressement que mirent plusieurs villes espagnoles à prendre les noms de *Julia* ou de *Cesarea*, et de les embellir de quelques-unes de ses vertus..

Avant de quitter l'Espagne, César voulut planter de sa main dans l'élégante Cordoue, le fameux platane qu'immortalisa la gracieuse muse de Martial, platane qui devait symboliser la civilisation romaine, jusqu'au jour où, sur ses racines desséchées, croîtrait, dans les mêmes jardins de Cordoue, le svelte palmier de l'Orient planté par le calife poëte Abderrahman, emblème d'une autre civilisation qui remplaçait celle des Romains. Cette ville favorisée a été le centre de deux civilisations figurées dans deux

arbres plantés par les mains du génie du midi et du génie de l'orient.

Il semblait qu'il ne manquait plus rien à Rome pour être la maîtresse absolue de l'Espagne ; ainsi fût-il arrivé dans tout autre pays où l'amour de l'indépendance aurait eu des racines moins profondes ; mais cet amour s'était réfugié et se conservait dans les montagnes, dernier boulevard des libertés des peuples, comme les cavernes sont le dernier asile de la religion persécutée. Rome était déjà maîtresse du monde, mais il lui manquait encore quelques coins de l'Espagne habités par de rudes montagnards, dans les humbles cabanes desquels n'avait pu pénétrer ni le génie de la conquête ni le génie de la civilisation. Les Cantabres et les Asturiens, peu nombreux, pauvres, incivilisés, eurent le courage de défier seuls le pouvoir immense de la superbe Rome. Il semble que l'orgueil romain aurait dû regarder avec une dédaigneuse indifférence la téméraire protestation de ces pauvres gens, ou bien n'y voir que les derniers efforts d'un moribond impuissant, et pourtant, il fallut qu'Auguste lui-même descendît du trône où le monde l'avait assis naguère, pour venir combattre en personne une poignée de montagnards. Dans cette campagne où les forces étaient si inégales, il ne put que trouver un triomphe qu'il était impossible de lui disputer ; mais ce triomphe fut sans gloire, ou plutôt, la gloire fut pour les vaincus qui ne succombèrent qu'en recevant la mort ou qu'en se la donnant de leur propre main.

Auguste avait déjà fermé solennellement le temple de Janus, ce qui voulait dire que le monde était pacifié ; et, cependant, des rochers des Asturies, de ces mêmes lieux où, dans les siècles postérieurs, devait revivre le feu de

l'indépendance, sortit le dernier défi de la liberté contre l'oppression.

Auguste put rougir de s'être trop hâté de fermer le temple du dieu à double face. Une nouvelle lutte encore plus inégale, et d'autant moins glorieuse pour les armes romaines, amène le triomphe définitif. Les Cantabres et les Asturiens, accablés par le nombre de leurs ennemis, ou cherchent une mort désespérée sous les lances romaines, ou se tuent avec leurs propres armes ; dans les vallées et sur les montagnes, les scènes de Sagonte et de Numance se reproduisent ; les mères égorgent leurs enfants pour leur épargner les douleurs de la servitude ; c'est à travers ces cadavres que les aigles romaines pénètrent dans les régions montueuses de la Péninsule.

« L'Espagne (a dit le plus important des historiens ro-
» mains), la première province de l'empire qui fut envahie
» tomba la dernière sous le joug. » Ce n'est pas nous, mais le premier historien romain, qui a fait la plus complète apologie du caractère indomptable des enfants de notre sol.

Traduit par A. Lacombe.

POÉSIE.

LES LUSIADES DE CAMOËNS.

(Suite.)

Du faîte des grands mâts les rudes matelots,
Avec étonnement sur la croupe des flots,
Observaient ces fronts bruns, écoutaient ce langage
Qui vibrait d'un accent guttural et sauvage.
De son côté le Maure, avec ravissement,
Contemplait les vaisseaux, le riche vêtement
Des nobles Portugais. Une foule d'idées
Traversait son esprit, l'une à l'autre soudées,
Et mille questions sur ses lèvres couraient
En se mêlant au bruit des flots qui murmuraient.

« Dites-moi, venez-vous, guidés par un génie,
Du pays ottoman, de la terre bénie
Où la foi la plus sainte est écrite au Coran,
Et déborde sur nous en splendide torrent?
Voyageurs, montrez-moi les livres vénérables
Où brillent votre foi, vos oracles durables. »
Le vieux mahométan, astucieux esprit,
Déjà les soupçonnait d'adorer Jésus-Christ.
Inquiet, curieux, il veut voir et connaître
L'arme des Portugais où tonne le salpêtre.

Un habile interprète alors traduit ces mots
Tombant harmonieux des lèvres du héros :

« Tu connaîtras, Seigneur, mon culte, ma patrie,
Mes armes, ma croyance et mon âme aguerrie ;
Ainsi je ne suis point du sol mahométan.
Je ne suis point les lois qu'impose le sultan.
Je suis fils de l'Europe ; or ma ville natale
M'a dit : Va découvrir la plage orientale
Que l'univers renomme ; alors, en fils pieux,
J'obéis à celui qui gouverne les cieux ;
Car celui que j'adore est le maître des mondes.
La nature palpite, et sous ses mains fécondes,
On la voit se parer d'une robe de fleurs.
Ce Dieu, pour les humains, a versé tous ses pleurs ;
Pour rompre de Satan la formidable chaîne,
Il a tendu ses bras sur une croix de chêne.
Quand il eut bien souffert et qu'il eut bu le fiel,
De son divin sourire il nous ouvrit le ciel.
Or, le livre sacré, Seigneur, que tu demandes,
Ne sera point parmi mes royales offrandes.
Car ce code immortel qu'inspira l'homme-Dieu,
Je le porte en mon cœur, je le porte en tout lieu.
Comme ami tu verras les armes portugaises ;
Car je ne sache pas, frère, que tu te plaises
A les considérer jamais comme ennemi ;
Songe aux ongles tranchants du lion endormi ;
Il dit : Ses officiers se hâtent, sans murmures,
D'étaler à ses yeux de brillantes armures,
Des brassards, des cuissards de toutes les grandeurs,
Des boucliers ornés de diverses couleurs,
Les balles et les arcs, les carquois pleins de flèches,
Les haches d'acier pur qui firent tant de brèches ;

La pertuisane aiguë avec ses dents de fer
Qui luisent au soleil et semblent mordre l'air.
Boulets et pots à feu, si féconds en carnage,
Larges bouches d'airain vomissant le ravage.
Enfin, rien n'est soustrait à l'œil des curieux
Qui se sentent saisis d'un frisson douloureux.
Mais Gama ne veut point que les monstres de guerre
Crachent en mugissant l'éclair et le tonnerre.
Il ne veut pas montrer à d'aussi vils troupeaux
La force du lion, si calme en son repos.

Le Maure observait tout, et comme un traître infâme,
La vengeance et la haine ont pénétré son âme.
La rage est dans son cœur ; avec un art profond,
Il sait la refouler et la tenir au fond
De sa poitrine osseuse ; il sourit et caresse
Les guerriers de la flotte, il les flatte et s'empresse
De couvrir avec soin d'un voile d'amitié
La rage qui le ronge et le rend sans pitié.
Sous des dehors prudents, vainement il l'abrite ;
Les dieux ont deviné le projet qu'il médite ;
Ils savent que Bacchus de fureur s'enflamma :

« Des biens que tu pourras m'offrir, lui dit Gama,
Pour moi le plus utile est un sage pilote
De qui l'expérience aide à guider ma flotte
Vers les rives de l'Inde ; il recevra de moi
Des trésors, des présents qui sont dignes d'un roi. »
Le gouverneur répond, cachant son ironie,
« Tu l'auras, sois-en sûr, fils de Lusitanie. »
Et déjà dans son âme, il voudrait que Caron
Lui servit un nocher jusqu'au noir Achéron ;
Tant la voix de Gama, ses paroles pieuses,

Aiguisent dans son cœur des flèches venimeuses ;
Tant il abhorre en tout le culte des chrétiens.
O Providence ! ô Dieu ! les secrets que tu tiens
Sombres, mystérieux, dans ta main souveraine,
Confondent les esprits et la raison humaine.
Pourquoi sous ton égide et ton glaive tranchant,
N'est-on pas à l'abri du fourbe, du méchant?

Le Maure est souriant ; mais dans son âme flotte
Une vengeance horrible ; il va quitter la flotte.
Suivi de son escorte, il a d'un pied léger,
Fait osciller déjà son bateau passager.
D'un air affectueux il descend du navire,
Adresse aux matelots un gracieux sourire,
Et regagne la rive, où sur les durs galets,
Une foule l'acclame et le suit au palais.
Mais du haut de l'Olympe, où Phébus luit encore,
L'œil de Bacchus a lu dans le cœur froid du Maure.
Il y voit se former l'orage menaçant
Où l'aile de la foudre a des éclairs de sang ;
A la fureur du maure, il va joindre la rage
Et du fils de Lusus éprouver le ravage ;
Il veut anéantir ces guerriers vertueux
Sur l'écueil où mugit le flot tempêtueux ;
Le sort l'a décidé, se dit-il à lui-même,

Jamais ces conquérants, lavés par le baptême,
Du Gange et de l'Indus ne fouleront le sol ;
Du démon qui les suit, j'arrêterai le vol ;
Je ne souffrirai pas que ces chercheurs de gloire,
S'emparent des pays marqués de mes victoires ;
Je n'ai point démenti, moi, fils de Jupiter,
Cette illustre origine ; et l'on veut par le fer,

Par le plomb et l'airain, effacer mes conquêtes ?
Non, je soulèverai plutôt mille tempêtes !..
Alexandre déjà, favorisé des cieux,
Chéri de Mars, a mis son pied audacieux
Sur la terre sacrée où se lève l'aurore,
Et subjugué le sol où, moi, je règne encore.
Je ne dois plus laisser profaner mes lauriers ;
Je ne dois pas souffrir que ces avanturiers,
Aidés par le destin, favorisés sur l'onde,
Fassent, par leur valeur, disparaître du monde
La gloire d'Alexandre et du peuple romain.
J'arrêterai leurs pas à moitié du chemin ;
Mais les vœux de leur chef, si grand, si téméraire,
Ne s'accompliront pas ! j'en atteste la terre
Et la mer et les cieux : jamais il ne verra
Les climats d'Orient ; sa gloire pâlira
Comme un soleil mourant ; je dresse mainte embûche
Devant ses pas jusqu'à ce qu'enfin il trébuche ;
Je descends sur la terre et vais bouleverser
Le cœur de l'Africain ; je vais le traverser
De traits empoisonnés ; oui, l'heure est favorable,
Agissons, et montrons mon pouvoir formidable !
Il dit, et furieux, il s'élance d'un bond
Sur la rive africaine où l'écho lui répond.
Sous les traits d'un mortel, il suit le promontoire
De Pruse à Mozambique ; il aura la victoire
Qu'il se propose enfin. Il a pris le regard,
La démarche et les traits amaigris d'un vieillard
Respecté dans cette île, et de qui la prudence
Et les sages conseils trouvent leur récompense
Auprès du gouverneur ; il aborde en tremblant
Le chef des Africains, et d'un accent dolent
Il lui parle en ces mots : Des étrangers perfides

Ont effleuré ta plage, ils ont de mauvais guides ;
Leurs lèvres ont toujours des paroles de paix ;
Ne les écoute pas, chasse-les pour jamais.
En vain la renommée acclame leur courage ;
Ils ensanglanteront ta cité, ton rivage ;
Connais ces vils chrétiens qui viennent jusqu'à nous ;
Toutes les mers ont vu s'allumer leur courroux :
Brigandage, incendie et mille autres désastres,
Sont les premiers rayons de ces terribles astres.
Éternels ennemis des fils de Mahomet,

A son tyran fatal, chacun d'eux se soumet ;
Ils veulent s'emparer de nos fils, de nos femmes ;
Il est temps de chasser tous ces chrétiens infâmes.
Aussitôt que l'aurore allumera les cieux,
Le chef des fils du Christ, à pas silencieux,
Doit aborder la plage et prendre à nos fontaines
L'onde aux flots argentés qui rafraîchit les veines ;
Il ne manquera pas de se faire escorter ;
Le crime est toujours lâche, il faut le redouter.
Rassemble tes soldats, ta fidèle milice,
Et va-t-en déjouer leur sanglant artifice.
Confiants, arrivant semblables à des loups,
Les brigands s'offriront d'eux-mêmes à tes coups.
S'ils ne périssent pas tous dans cette surprise,
C'est ainsi qu'il faudra suivre ton entreprise :
Tu suivras leurs débris jusque sur leurs vaissaux ;
Il faut qu'ils soient en proie à la fureur des eaux.
Introduis sur la flotte un pilote intrépide
Qui, feignant d'obéir en homme sage, en guide,
Les égare à jamais sur les houleuses mers
Qui les absorberont dans leurs gouffres amers.
A peine ce discours épouvantable, atroce,

Vient il d'être achevé, que l'Africain féroce,
Embrasse avec transport le vieillard odieux
Qui semble renier l'origine des dieux.
Les ordres sont donnés, et les armes sont prêtes ;
Les Lusitaniens n'auront pas de retraites ;
Enfin, il ne sauront au pouvoir se cacher,
Et leur sang rougira l'eau qu'il viendront chercher.
Un pilote est déjà prêt à gagner la flotte,
Se chargeant d'obéir comme fait un pilote ;
Au-dessus de la crainte, au-dessus du remord,
On voit dans son sourire un sourire de mort ;
Il est digne en tout point d'accomplir une tâche,
Que lui dicte son maître astucieux et lâche :
» Va, dit le gouverneur, quand il en sera temps,
Trouver ces matelots dont les fronts insultanst,
De nous anéantir se faisant une fête,
Voudraient pouvoir casser le croissant du prophète.
Guide-les sur l'écueil, sur les flots destructeurs,
Et tâche d'engloutir ces fiers navigateurs !

BARRILLOT.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

L'homme est, de sa nature, pécheur, c'est à-dire non pas essentiellement *malfaisant*, mais plutôt *malfait*, et sa destinée est de se créer perpétuellement à lui-même un idéal. C'est ce que sentait profondément le plus grand des peintres, Raphaël, lorsqu'il disait que l'art consiste à rendre les choses non point comme les a faites la nature, mais comme elle aurait dû les faire.

(PROUDHON, *Contradictions économiques*, t. 1er.)

I.

Il serait difficile de sonder avec sang-froid la profondeur brumeuse de la route où nous allons nous engager pour remplir une mission aussi délicate, et qui peut réveiller tant de susceptibilités ombrageuses, endormies encore à l'ombre des louanges de quelques-uns de nos devanciers.

Il serait difficile de ne pas s'effrayer soi-même en abordant un sujet où l'on heurte à chaque pas mille sentiments opposés, pour ne pas avoir suivi une règle ou embrassé une théorie. De plus, n'est-on pas fasciné à la vue de ce paquet de verges dont on s'arme, lorsque des confrères plus âgés que vous, et tout aussi incapables, haussent froidement les épaules en vous voyant, pauvre pygmée né d'hier, entreprendre un pareil travail.

Aussi, l'on peut facilement se convaincre que rien ne nous a manqué au début ; la bienveillance la moins désintéressée devait rejeter nos lignes ; de tous côtés, des chuchottements désapprobateurs paraissaient nous accueillir ; mais nous étions forts, et quelques frissonnements que nous ayons éprouvés en franchissant le seuil du palais des Champs-Élysées, nous remplirons notre tâche avec cette confiance aveugle que donne toujours l'accueil favorable qu'on espère du lecteur.

Dans notre époque de transition, l'art ne paraît plus se rattacher à rien, ou plutôt, semblable à ce fantasque qui refuse tout d'un air dédaigneux pour porter des yeux de convoitise sur des objets qu'il entrevoit à peine, l'art regarde dans le lointain et paraît fixer avec attention un objet qu'il commence seulement à définir un peu, mais qui se reflète assez devant lui pour qu'il l'admire et lui voue une espèce de culte. Ce quelque chose d'indéfini encore dans la pensée de la plupart des artistes et, dont ils cherchent cependant à écrire les premières lettres au bas de leurs œuvres, c'est le TRAVAIL.

Eh quoi! va-t-on s'écrier, le travail! mais que veut dire ce mot, que signifie-t-il ici?.. Ce mot inconnu encore, qu'on a remplacé pour l'artiste qui le comprend, par ces autres mots vides de sens *Art industriel*, se résume pour nous dans cet élément qui fait vivre tant d'autres classes de la société, et qui s'appelle l'architecture, cette mère féconde, autour de laquelle vient se grouper à l'envi tout ce qui constitue le confort et le bien-être.

Il y a deux ans, une leçon terrible était donnée aux ennemis du travail, à ces adeptes sans génie de cette étrange chose qu'on appelle l'art pour l'art. Au moment où le Palais de l'Industrie recevait le public cosmopolite des nations, l'avenue Montaigne n'eut que le surcroît

d'une foule oisive passant par là pour perdre encore quelques heures de la journée qu'elle avait sacrifiée d'avance. Qu'on n'aille pas croire que nous inventons une fable. Nous ne faisons qu'attester succinctement les statistiques que le *Moniteur* enregistrait naguère dans chaque bulletin de conquête en l'honneur de l'Exposition universelle, dans chaque bulletin de défaite à l'adresse de l'avenue Montaigne.

Les chiffres ont aussi leur éloquence, les statistiques ont aussi leur signification; eh bien! chaque dimanche, lorsque le Palais de l'Industrie ouvrait ses portes à la foule impatiente, si pleine d'enthousiasme et de recueillement, dans son enceinte fastueuse, l'avenue Montaigne conservait son désespérant silence dans son enceinte désolée! Lorsque cent mille personnes circulaient par toutes les artères de la grande nef du sanctuaire du travail, quinze mille personnes au plus franchissaient le seuil de l'avenue Montaigne et venaient se disperser ou se perdre dans le temple vide de l'art pour l'art!

D'où venaient cette offense, cette leçon que recevait l'avenue Montaigne?

Le public se trompait-il! Non.

Un public composé comme celui dont était composé alors notre capitale; — un public formé des parties les plus saines d'esprit des quatre parties du monde, n'aurait pu se tromper aussi impunément.

La leçon, l'offense que recevait l'avenue Montaigne, c'était le siècle qui la lui donnait; il faut bien l'avouer, les beaux-arts, à force de s'isoler aujourd'hui du besoin, des tendances de notre époque, commencent déjà, pour se rérégénérer sans doute, à faire le vide autour d'eux. Le siècle n'ignore pas que les artistes des écoles anciennes, ceux des écoles modernes sous Louis XIV, Louis XV,

voire même jusqu'à la fin du dix-huuitième siècle, n'ont pas seulement contribué à embellir les édifices publics, mais aussi à orner nos demeures particulières. Il sait qu'ils ont créé une foule de modèles, devenus plus tard autant de fleurons à ajouter à la couronne de leur renommée. Raphaël, n'a-t-il pas fait des cartons pour les tapisseries et les meubles? Michel-Ange, dont chaque coup de crayon fait époque, ne s'est-il pas occupé pendant son séjour à Florence, lorsqu'il composa son fameux carton de la *Guerre des Pisans*, de faire des dessins de meubles et des ébauches de vases? Le Poussin n'a-t-il pas fait des dessins pour les grilles en fer et les serrures? Les Watteau, les Bouché, n'ont-ils pas dressé leurs échafaudages dans les demeures privées pour les décorer du coloris brillant de leur palette? et tant d'autres dont il serait trop long de citer les noms, n'ont-ils pas quitté le chevalet pour aider du concours de leur génie la décoration de nos porcelaines ou la fabrication de nos manufactures? Et tout cela, le siècle le sait bien, n'est-ce pas l'avenir futur de nos artistes, vers lequel ils semblent poussés malgré eux et comme nous par une force invisible?

Cependant, il est bon de le dire, l'école grecque a presque toujours été en dehors de cette voie. Vivant dans un centre à part, ne s'adressant qu'aux divinités ou aux errements de la mythologie, elle devait y bercer le génie de ses artistes. Son architecture était grandiose, mais ses monuments, quoique répondant presque tous à l'austérité des mœurs, ne devaient s'adresser qu'aux besoins et aux exigences d'un peuple sobre et héroïque, et se seraient trouvés déplacés quelques siècles plus tard au milieu du luxe éblouissant de l'Italie. Aussi la Grèce, qui a enfanté des artistes sublimes, tous sévères dans leur génie et élevés dans leurs créations, n'a-t-elle trouvé dans leurs œuvres

que de vigoureux champions d'un siècle grand à jamais comme type, mais ne pouvant s'assouplir à aucune des tendances qu'amènerait un jour le revirement inévitable de l'ordre social.

A part donc l'école grecque, toutes les autres sont venues une à une, de près ou de loin, se ranger sous la bannière du travail. Le dix-neuvième siècle, lui, paraissait vouloir en ordonner autrement ; les génies qui l'ont illustré à son aurore, voulaient rappeler sur la toile ou sur le marbre les principes de l'école grecque. Copier les modèles anciens, ouvrir de nouveau l'Iliade et l'Odyssée pour en tirer des sujets, telles étaient les seules occupations de nos artistes ; puis, lorsque le travail venait timidement frapper à leur porte, leur dire de se produire au grand jour, et de ne pas parquer dans un cadre doré l'élan de leur génie, ils reprenaient haleine pour chercher Raphaël ou Véronèse, dont ils copiaient les créations immortelles pour faire d'informes postiches. Prudhon, le premier, peignit avec tout l'élan d'une verve nouvelle, empreinte du sentiment de son temps ; mais son talent fut toujours contesté. Sous la République, il faisait des vignettes pour vivre ; sous l'empire, il faisait des tableaux à peine remarqués. On lui reprochait d'imiter la nature au lieu de copier l'antique. On lui reprochait de ne pas savoir dessiner. Le fait est qu'il dessinait mieux que ses rivaux. Au lieu de tracer le trait extérieur, il commençait par les grands plans de lumière, par le modèle positif de la forme. Il s'adressait aux sentiments intimes de l'homme pour les éveiller, et lui apprendre à se défier de lui-même. S'il copiait la nature, c'était pour produire les choses, non pas comme elle les avait faites, mais comme elle aurait dû les faire.

Plus tard, la sculpture venait rendre raison à l'avenir nouveau qui promet à l'artiste des jours de prospérité et

de gloire. David d'Angers apparaissait. Cet homme, dont le génie est écrit en caractères ineffaçables, dont la vie est marquée à chaque pas d'un succès éclatant, prouvait encore qu'il ne dédaignait pas plus le silence de l'atelier que le bruit de la place publique. Monté sur un échafaudage, il exécutait ce fronton du Panthéon, auquel on a bien adressé quelques reproches justifiés, mais qui, à bien prendre, est une œuvre excellente; puis, avec cette force infatiguable de création et cette facilité d'éxécution qui ne se sont pas démenties un seul instant, il faisait cette statue admirable d'Armand Carrel. Grande œuvre! page sublime à écrire dans la vie de l'artiste, où il a, le premier de son temps, habillé du plus ingrat des costumes les traits sublimes du journaliste remarquable.

Au moment où David d'Angers arrivait à l'apogée de sa gloire, la peinture comptait un maître, et ce maître, c'était M. Ingres.

Quel que soit le bruit qui ait été fait autour de ce nom, nous n'oublierons sa *Stratonice* que pour regarder encore son dessin des brevets de l'exposition, et nous dirons avec un certain sentiment d'orgueil : M. Ingres a quelquefois du génie, un talent incontestable; la manière dont il compose fait comprendre qu'il est un maître; ses compositions sont simples, parfois naïves, mais elles ne savent pas s'arrêter dans le détail, et se perdent souvent dans la recherche exagérée de l'épisode. Le *Plafond d'Homère*, par exemple, n'est-il pas une composition décousue, sans cohésion, sans autre harmonie que celle qui résulte d'une teinte adoucie et uniforme? On a eu beau dire de cette toile qu'elle ne devait pas être vue verticalement, qu'il fallait qu'elle *plafonnât*, comme on dit dans les ateliers. Eh bien! s'il en était ainsi, on ne comprendrait pas mieux cette gamme de couleurs éteintes, ces hommes espacés entre eux, et, en

dernier lieu, cette attention systématique à ne jamais faire vivre un personnage. M. Ingres a cependant des créations d'un vrai mérite; son chef-d'œuvre est, sans contredit, le portrait de M. Bertin l'aîné. L'artiste s'est résumé dans ce portrait, image frappante de la bourgeoisie de 1830 à 1848. Cet homme vit bien dans sa redingote noire; on devinerait presque ce que pense cette tête, tant elle est vraie d'expression et de naturel; c'est que le peintre a cherché devant son modèle, et, pour la première fois, il n'a rien produit de défectueux.

M. Ingres n'a pas exposé au Salon; on devait s'y attendre. Après avoir occupé à lui seul une salle entière à l'Exposition de 1855, il ne pouvait guère descendre à un espace de quelques pieds carrés au Salon de 1857. Sans doute, on n'eût pas manqué d'admirer les tableaux qu'il aurait envoyés; mais, certainement, on se fût abstenu d'en parler.

M. Eugène Delacroix, cette individualité puissante dont on admire le coloris, en reprochant toujours quelques irrégularités de formes, n'a pas exposé non plus. Si M. Delacroix n'eût pas été très-souffrant depuis quelque temps, il est certain qu'il n'aurait pas plus fait défaut cette année que les précédentes; car, on ne l'ignore pas, champion courageux, il n'a jamais manqué un tournoi.

M. Décamp, encore un talent d'une grande fermeté, n'a rien envoyé, ainsi que M. Ary Scheffer. De la part de ces deux artistes, il n'y a pas lieu de s'en étonner; leur abstention est devenue proverbiale; on aurait donc tort d'y faire attention.

Quant à MM. Isabey, Troyon, Diaz, Couture, H. Lehmann, leur absence a quelque raison d'être. Les trois premiers ne devaient pas exposer. M. Couture se rappelait encore les douleurs cuisantes que lui avaient fait souffrir

ses peintures de Saint-Eustache. Il n'avait pas oublié que, dans son *Assomption*, la Vierge et l'Enfant Jésus n'ont rien de divin. Il savait encore, M. Gustave Planche le lui avait dit, — que les Anges qui entourent la Vierge sont d'une blancheur tellement crue, que le manteau bleu du personnage principal se détache au milieu d'eux comme un morceau de bleu de Prusse dans une cuvette d'eau. Nous ne dirons rien de la *Vierge Étoile des Marins* ni de la *Vierge Consolatrice;* on sait depuis longtemps qu'elles sont dépourvues de tout caractère poétique, et, s'il nous en souvient, nous terminions ailleurs nos conclusions sur les peintures de Saint-Eustache, en disant que c'était du Ingres, moins la pureté de la forme; du Delacroix, moins la puissance de la couleur.

Pour M. H. Lehmann, l'explication nous est encore assez facile. Élève de M. Ingres, il a eu de la peine à se maintenir à la hauteur où ses premiers succès semblaient l'avoir placé. Après de vains efforts pour devenir coloriste, il a succombé et donné des armes à ceux qui blâmaient sa témérité. Après avoir contrefait les tons du maître, il a trouvé fort simple de surcharger sa palette de tons rouges et lumineux. Ainsi, l'*Adoration des Mages*, qu'il avait exposée en 1855, n'était qu'une parodie mal faite de celle d'Anvers, de Rubens, qu'il n'avait pas même comprise. En présence de tentatives aussi infructueuses, quoi d'étonnant qu'il se soit tenu à l'écart.

A côté de ces abstentions, nous trouvons les rangs de nos artistes bien éclaircis depuis deux ans. La mort nous a enlevé successivement Marcel Verdier, Th. Chasseriau, Rude, Paul Delaroche, Simart et quelques autres dont les noms nous échappent. Malgré cela, le Salon de cette année fera époque dans les progrès constants de la nouvelle école française. Mais, si à côté d'imperfections regrettables, nous

trouvons des œuvres marquantes, nous constaterons avec peine que nulle part on ne rencontre cette force qui constitue le génie ; le talent domine seul. Malgré ce fini délicat, cette exécution parfaite, on cherche sur ces toiles le mouvement, la vie, qu'à de bien rares exceptions près, on ne trouve pas.

Au moment où nous traçons ces lignes, la sculpture n'est pas encore placée. Devant occuper la nef principale du rez-de-chaussée, dans le jardin de l'Exposition, d'horticulture, l'on ne rencontre que ces groupes et ces statues qui décorent le Pas-Perdu de l'entrée principale et celui qui précède les salons de peinture. Dans ce dernier, nous avons remarqué, avec un sentiment bien naturel de plaisir et d'admiration, une statue magnifique de M. Élias Robert ; ce sylphe gigantesque qui parcourt l'espace sur une roue, nous représente la Fortune, cette ingrate mégère qui tient d'une main une arme émoussée, et, de l'autre, déverse sur la foule une quantité de pièces d'or sortant d'une corne d'abondance. Il n'y a pas de reproches à adresser à ce travail. Sans trop se passsionner pour la forme, M. Robert a résumé dans cette femme tout ce que l'idéal peut concevoir de plus suave et de plus pur. Galbée avec grâce, elle vit sous son enveloppe de métal; on dirait qu'elle va parler pour jeter un défi insolent à la multitude qui se presse à son entour.

Derrière M. Robert, nous avons trouvé deux groupes de M. Lechêne de Caen. Après une vie laborieuse dont le travail a signalé la première aurore, M. Lechêne paraît tomber de jour en jour dans des créations exagérées qui ne parlent qu'à l'œil, sans réveiller aucun sentiment. Aussi, en face de ces pauvres petites créatures souffreteuses qui regrettent bien le nid d'où on les a chassées, on ne trouve que des enfants aussi durs que le bronze; natures mortes dans un désert

qui ne témoignent qu'une douleur factice, ils viennent de faire du mal, bien plus, de commettre un meurtre, ils ne paraissent pas savoir ce qu'ils ont fait. Que M. Lechène y prenne garde; on pourrait bien, en les changeant un peu, lui appliquer les vers écrits au bas de ses groupes et lui dire: *Pour vouloir trop créer, on ne fait que détruire.* Mais laissons la sculpture pour y revenir à un autre moment, et arrivons à la peinture.

En entrant dans le premier salon, à droite, nos yeux sont tombés sur une épisode de la guerre de Crimée de M. Pils. Placé sur le même plan que la *Bataille de l'Alma* de M. Horace Vernet, ce tableau ne nous a pas paru déplacé du tout. Quoiqu'il soit facile d'embrasser d'un même coup d'œil ces deux créations si différentes d'allures, nous avons trouvé l'œuvre de M. Pils bien comprise et accentuée dans tous ses contours. C'est, dans le centre de la toile, le prince Napoléon dont l'attitude froide, en face du danger, impose aux soldats; plus loin c'est bien ce Français toujours si insouciant et si *crâne*, pour nous servir de l'expression. Les boulets vont sillonner la nue au-dessus de sa tête; il allume tranquillement sa pipe sans s'inquiéter davantage des projectiles russes. Il est certain de la victoire, peu lui importe; il doit avant tout satisfaire ses goûts. Nous le répétons, le tableau de M. Pils acheté déjà par le prince Napoléon, est une œuvre excellente. Le coloris est soutenu et naturel; pas d'emphase dans les demi-teintes accentuées partout avec cette vérité marquante qui atteste le savoir. A côté de M. Pils, nous remarquons un excellent portrait du général Pélissier peint par M. Court. Il est à regretter que cet artiste, dont le nom est généralement connu, n'ait pas envoyé autre chose au salon. Plus loin, une grande toile de M. Charles Muller nous fait assister à la réception de la reine d'Angle-

terre au palais de Saint-Cloud. Toutes les figures sont admirablement groupées et surtout frappantes de ressemblance ; mais pourquoi, et nous nous sommes souvent adressé cette question, M. Muller tient-il toujours à faire des fonds à perte de vue ? Témoin, dans son tableau, cette file des cent gardes qui sont tellement rapprochés, et dont l'immobilité est si parfaite, qu'on les eût pris volontiers pour une rampe d'escalier, si un plumet un peu trop rouge n'était venu nous signaler la présence d'un casque, lequel casque devait sans contredit être placé sur une tête.

Nous ne dirons rien de M. Horace Vernet dont le tableau vient ensuite. Sa *Bataille de l'Alma* est et demeurera sans critique. Sans nous y arrêter plus longtemps, nous citerons du même artiste les portraits des maréchaux Canrobert et Bosquet.

En continuant notre visite dans le sens où nous l'avons commencée, nous trouvons un fort joli tableau de genre de M. E. Hédouin. Sous ce titre, les *Glaneuses de Chambeaudoin* (Loiret), nous remarquons ce type accentué des gens de la campagne et surtout de la femme qui se livre aux travaux des champs. Les héroïnes du cadre de M. Hédouin marchent avec rapidité, emportant sur leurs épaules les gerbes qu'elles viennent de glaner. L'orage commence à dessiner au loin sa venue ; de lourds nuages grisâtres sillonnent le ciel ; un vent impétueux se déchaîne ; les pauvres femmes ramassent leurs vêtements autour d'elles pour ne pas être embarrassées dans leur marche, car elles ont hâte de fuir l'ouragan. Cette toile est frappante de vérité. C'est bien ça l'herbe qui se penche languissamment sous la raffale ; c'est bien ça l'atmosphère surchargée de nuages lorsque le tonnerre gronde dans le lointain. M. Hédouin est encore jeune ; il a depuis longtemps marqué sa place, et en classant son œuvre avec un peu de témérité peut-être parmi les

meilleurs de l'exposition, nous ne croyons n'être ici que le pâle reflet de la conviction générale.

Au-dessous de M. Hédouin, un peu plus à droite, nous retrouvons le gracieux M. Hamon dans l'*Enseignement mutuel*. D'un talent remarquable, nous craignons de voir M. Hamon, à force de mignarder ses figures, de les rendre soyeuses et gentilles, tomber dans l'afféterie. Pour nous, l'*Enseignement mutuel* est une jolie chose toute rose comme la joue de l'enfant ; mais ce ne peut être une bonne chose. En portant nos regards un peu au-dessus et vers un petit coin du même côté, nous avouerons à notre honte n'avoir pas trop compris les tableeux qui s'y trouvent. Ces cadres signés, Bida, paraissent être synonymes l'un de l'autre et se perdre dans un fonds gris-bleu ; là c'est une femme et un enfant, plus loin un enfant et une femme. Ces peintures sont peut-être de la décoration. Mais, quelle décoration ? Sur le même plan, à côté de M. Hédouin, nous citerons une chasse de M. Henneberg. Quoique lourd et visant un peu à l'étrangeté des tons, le coloris de cet artiste se soutient assez et n'arrive pas, comme il est facile de le remarquer dans des œuvres de ce genre, à un fouillis qu'on ne comprend plus. Plus bas, nous admirons un ravissant portrait de jeune fille, La *Juive de Tanger* de M. Landelle. Elle est brune et rose ; ses grands yeux vous fixent avec une expression infinie. Ses cheveux d'ébène contiennent à peine dans son turban. Elle vous regarde avec envie et voudrait vous parler. M. Landelle a rendu dans cet image tout ce que la pensée peut rêver de plus pur et de plus suavement beau. S'il a eu un modèle, ce dont il est permis de douter, il a dû y ajouter quelque chose que la nature n'avait pas.

Avez-vous remarqué en entrant, presque en face du petit salon vert, ces gros chevaux qui traînent un charriot de moellons ? Eh bien! tout cela qui vit si bien dans son cadre,

qui nous représente une chose que nous avons vue cent fois, surtout depuis que les démolitions et les constructions se succèdent sans relâche dans la capitale, peut-il laisser un souvenir quelconque, ou réveiller un sentiment quel qu'il soit? Non, sans doute, la nature, comme l'entend cette école qui s'est appelée réaliste, est trop vraie pour impressionner, trop crue pour qu'on y morde. Aussi, en présence de cette œuvre, signée Verlat, nous nous contenterons de dire qu'il nous a été parfaitement impossible de nous expliquer les frais énormes que son auteur a dû faire pour nous la montrer dans tout son éclat.

En quittant M. Verlat non sans quelques regrets, nous trouvons, en revenant à notre point de départ, une collection de portraits de M. Dubuffe fils. Celui que nous avons admiré, autant comme beauté physique du modèle, que comme franchise et fermeté d'exécution, appartient à madame Rouher. Cette figure suave, est bien dessinée et rendue avec une finesse de couleur qu'on retrouve rarement. M. Dubuffe, dont nous citons cette toile pour l'admirer, aurait dû, dans les autres, ne pas faire des figures aussi soyeuses que les vêtements, et des robes aussi soyeuses que la peau.

H. FRANCINGUES.

(La suite au prochain numéro.)

CHILI.

Mémoire présenté au Congrès national de 1856, par le ministre des affaires étrangères.

Nous avons promis à nos lecteurs de mettre sous les yeux tous les faits relatifs aux gouvernements du Sud-Amérique, gouvernements si peu connus et si mal appréciés. Dans ce but, nous traduirons, comme expression générale du mouvement intellectuel, politique, etc., les messages des présidents. Nous l'avons déjà fait pour quelques-uns; nous continuerons par celui du Chili.

Les relations extérieures, comme par le passé, se maintiennent sur un pied de bonne intelligence et de bonne harmonie. Le gouvernement les traite avec la bonne foi et l'esprit conciliant qu'il doit montrer envers les autres puissances, ce qui ne l'empêche pas de veiller à la dignité et à l'intérêt du pays. Il est satisfait des résultats qu'il a obtenus en suivant cette ligne de conduite.

Le traité passé avec la République argentine, que le Congrès avait approuvé l'année dernière, a été ratifié et échangé dans les premiers mois de l'année courante. Les franchises et les avantages mutuels, stipulés dans ce traité, donneront au commerce une nouvelle activité, et les deux pays recueilleront bientôt le fruit de l'esprit libéral et des principes de bonne économie qui sanctionnent ce traité. Il a supprimé des obstacles inutiles que l'on regardait comme indispensables pour protéger l'industrie

nationale, lorsque l'on considérait, sous un autre point de vue, les intérêts du pays. Ce traité est un essai que l'expérience justifiera, et dont les résultats prêteront une force nouvelle aux bonnes doctrines d'économie, qui consistent en un échange d'encouragement et de protection de l'industrie et du commerce de chacun des deux pays.

Le traité suppose l'accord des deux gouvernements pour régler les diverses mesures qu'exige l'intérêt du commerce. Pour adopter, en ce qui nous concerne, ces mesures, d'après le nouveau mode de commerce convenu entre les deux Républiques, nous espérons que le gouvernement de la Confédération désignera les localités de son territoire où seront établis les postes de douanes qui recevront les droits de l'exportation par terre.

Se renfermant dans ses principes d'impartialité et de neutralité qu'il s'est imposé à l'égard de la politique intérieure des pays voisins, ainsi que dans ses devoirs envers les puissances amies, le gouvernement s'est cru dans l'obligation de prendre quelques mesures tendant à prévenir l'abus que l'on pourrait faire de l'hospitalité qui a toujours été accordée sur notre sol aux émigrés politiques des autres pays. Il est venu à sa connaissance, par des renseignements provenant de différentes sources, que les émigrés péruviens cherchaient à réunir, dans quelques-uns des ports du littoral, des éléments suffisants pour attaquer le gouvernement actuel du Pérou. Sans donner à ces renseignements plus d'importance qu'ils n'en méritent, nous recommandons cependant la vigilance à l'autorité, et nous réitérons les avis, qu'à une époque antérieure, nous avons déjà donnés aux habitants du Chili, de se mettre en garde contre les promesses de l'étranger.

Ces mesures de précaution ne nous ont pas été dictées seulement par ce que nous devons à une puissance amie,

mais aussi dans le but d'empêcher nos concitoyens de se jeter imprudemment dans des entreprises illégales. L'ambassadeur du Pérou a principalement appelé l'attention du ministre sur les projets des émigrés péruviens et sur la nécessité de prévenir, d'une manière efficace, la réalisation de ces projets.

Par suite des nouveaux avis qui lui ont été donnés, le gouvernement doit redoubler de précautions, principalement sur les points où ces hommes sont réunis et où ils peuvent mettre les populations dans leur parti. Le pays offre et a toujours offert aux exilés un refuge, et c'est un devoir d'humanité qu'il est heureux d'accomplir; ce n'est donc que dans les cas extrêmement graves, que l'on peut se décider à faire des restrictions personnelles. Quand il s'agit de maintenir cette rigoureuse vigilance qui prévient l'abus, quand il faut éloigner les émigrés des points où leurs conspirations peuvent être mises plus facilement à exécution, il est triste de recourir aux partis extrêmes, et c'est seulement alors qu'ils sont l'unique ressource contre le mal, qu'il faut les employer.

Les mesures qui ont été prises ont atteint le but que l'on s'était proposé, sans que le gouvernement ait été contraint de restreindre la liberté des asiles, chose qui lui eût été pénible, mais devant laquelle il n'eût pas reculé cependant, s'il l'eût crue indispensable à l'accomplissement de ses devoirs. Notre loyauté envers les autres États n'a point été entachée, et nous n'avons pas manqué à l'hospitalité.

Les événements qui ont eut lieu à Arica, au mois d'août de l'an dernier, ont très-sérieusement attiré l'attention du gouvernement. Aussitôt qu'ils ont été portés à sa connaissance, le gouvernement a donné l'ordre au ministre du Chili, résidant à Lima, de se rendre à Arica pour se

renseigner sur les faits, et, en raison de ce qu'il aurait appris, pour s'entendre et agir avec les autorités péruviennes. On lui recommandait aussi, et très-particulièrement, de réclamer le châtiment de ceux qui seraient regardés comme les auteurs des attentats dont, selon les nouvelles reçues, quelques-uns de nos compatriotes auraient été victimes, et demander la réparation qu'exigent les faits de cette nature. Quoique notre chargé d'affaires n'ait pu se transporter à Arica, il a obtenu, en restant à Lima, toutes les satisfactions nécessaires.

Cependant, cette négociation n'a pas marché avec toute la célérité désirable, soit parce que les premières recherches ont été faites par un juge non compétent, et que le juge de Tacna a été forcé d'informer de nouveau, soit parce que beaucoup des individus qui figuraient dans l'affaire s'étaient éloignés, et que l'on éprouvait beaucoup de difficultés pour recueillir les dépositions. C'est seulement à la fin du mois de mai de cette année que le procès a été terminé définitivement.

Dans une matière aussi grave, le ministre croit de son devoir, lorsque l'arrêt lui est communiqué, d'examiner le procès. Il en a obtenu, du gouvernement péruvien, une copie qui est actuellement déposée au ministère. D'après le jugement du ministre, depuis l'examen du procès, il n'y a plus de doutes à avoir. Comme il s'agit d'événements survenus pendant la nuit, et occasionnés par un grand nombre d'individus, parmi lesquels beaucoup étaient en état d'ivresse, il était difficile d'en découvrir la véritable origine, et de déterminer si les autorités avaient usé d'un droit légal en réprimant un désordre, ou si elles étaient tombées dans l'excès ou la provocation. Dès qu'il a eu pris connaissance du procès, le ministre a donné l'ordre au

chargé d'affaires, résidant à Lima, de prendre les précautions que les circonstances exigent.

Usant de l'autorisation qui lui est donnée par la loi du 2 juillet 1852, le gouvernement a conclu avec le Pérou un traité pour le paiement des deux millions, trois pour cent, reconnus par la convention du 12 septembre 1848.

En vertu de cette dette de deux millions, trois pour cent, le gouvernement a encaissé un million quatre-vingt mille pesos, y compris un dividende d'intérêts échus. Le gouvernement a pensé que cet arrangement était avantageux à l'État et qu'il remplissait le but proposé par la loi citée plus haut. Au lieu de conserver un crédit de deux millions, que le Pérou a reconnu au taux de trois pour cent, et dont le paiement intégral est réclamé depuis bien des années, l'État est rentré dans un arriéré d'un million cinquante mille pesos en effectif. Les intérêts de cette somme, au taux courant, excèdent les intérêts annuels et le principal destiné à l'amortissement de la dette. Ces capitaux, introduits dans le pays et appliqués aux grandes entreprises auxquelles la loi les destine, produiront, dès à présent, des résultats infiniment supérieurs à ceux que l'on pouvait espérer du versement périodique des annualités correspondantes à la dette. Pour accomplir envers le Pérou l'obligation imposée par la convention du 12 septembre, quittance finale et générale a été donnée au gouvernement de ce pays ; par elle, le Pérou est déclaré libéré de sa dette et de toute responsabilité qui pourrait en provenir.

Les Chambres ont été instruites des motifs qui ont décidé le gouvernement à envoyer une mission extraordinaire à l'Équateur. Je me bornerai donc, pour le moment, à leur faire savoir que cette mission, de retour dès le commencement de l'année, a rempli complétement son objet.

La convention du 20 novembre 1854 est restée sans effet. Les alarmes qu'avaient fait naître quelques-unes de ses clauses sont aujourd'hui évanouies.

Un ministre plénipotentiaire nous a été envoyé, depuis peu, par l'Équateur, afin de suivre les bonnes relations qui existent entre les deux pays, et de faire naître cette union qui convient si bien à la fraternité et aux intérêts communs qui lient les divers États hispano-américains.

L'Équateur et le Pérou n'ont pas encore renoué leurs relations diplomatiques, ni rétabli la bonne intelligence qu'il importe tant de conserver entre pays voisins et destinés à être constamment dans les rapports qu'occasionne le commerce. Le gouvernement a un grand intérêt à rétablir entre deux États, qui tous deux sont ses alliés, la bonne harmonie; il a agi sans sortir des limites dans lesquelles il devait rester, mais il n'a pas obtenu le succès qu'il désirait. Nous pensons que ce différend provient de l'accueil fait par le Pérou au général qui commandait l'expédition dirigée, en 1853, contre l'Équateur, et nous conservons l'espérance que, d'ici à une époque plus ou moins rapprochée, ces dissensions se termineront d'une heureuse façon.

La convention consulaire passée avec l'Équateur, et que le Congrès a déjà approuvée, se changera en un bref pour l'exécution duquel on nommera un plénipotentiaire *ad hoc*.

Nous avons pu aplanir les difficultés qui se présentaient pour la ratification et l'échange de la convention consulaire passée avec la Nouvelle-Grenade. La limite de temps que l'on avait fixée pour l'échange était dépassée; mais cet acte a été vérifié à Santiago, le 9 mai de cette année. Les clauses du traité, qui sont les mêmes que celles de la convention passée avec l'Equateur, sont conformes aux

principes de droit international généralement adoptés. Les priviléges et immunités dont les consuls doivent jouir y sont définis avec précision, ainsi que les droits et les attributions qui sont de leur ressort; divers points obcurs de la jurisprudence y sont éclaircis; on y a réglé aussi de quelle utilité ces agents doivent être dans les relations commerciales des deux pays.

Nos relations avec la Bolivie, le Brésil, Venezuela et les autres États américains, continuent à être excellentes. Mais elles sont peu fréquentes et n'offrent rien, quant à présent, d'intéressant pour le Congrès.

Parmi les États Hispano-Américains, Nicaragua est en ce moment le théâtre d'événements qui ont attiré l'attention sérieuse des républiques du continent. Dans ce pays, on a mis en vigueur un nouveau système de conquête immoral, qui a justement alarmé tous ceux qui attachent quelque prix à l'indépendance d'un État, et qui paraît offrir un nouveau champ à d'audacieux aventuriers qui veulent profiter de discordes intesines pour se rendre les maîtres d'un pays indépendant. Le gouvernement a résolu de suivre le cours de ces événements afin de les pouvoir juger avec certitude, et d'adopter, d'après leur marche, la conduite que lui prescrit l'intérêt général de l'Amérique, qui est aussi l'intérêt du pays.

Dans une affaire aussi grave, il a cru qu'il devait être plein de circonspection, et ne pas se laiser guider par l'indignation qu'inspirent ces abus scandaleux. Il a résolu d'en bien connaître les antécédents et les circonstances, surtout en ce qui concerne l'appui que les envahisseurs de Nicaragua prétendent, à l'égard des autres nations, donner à ce pays. Le jugement qu'il s'en formera, tracera sa ligne de conduite et lui indiquera le parti qu'il aura à prendre, comme État américain.

Les républiques de l'Amérique ont senti, dès les premiers temps de leur indépendance, la nécessité d'établir entre elles une ligue qui les rendit plus respectables et plus fortes.

D'un autre côté, leur communauté d'origine et les liens de fraternité qui les rattachaient les unes aux autres ont dû les pousser à la réalisation de cette pensée. L'indépendance américaine n'était pas encore complètement assurée que déjà cette ligue se formait. Les États qui alors étaient les plus considérables, en étaient les promoteurs les plus actifs et les plus ardents. Cependant, nous avons vu se renouveler ces efforts, nous avons vu se réunir en congrès les plénipotentiaires d'un grand nombre des États américains, et à des époques différentes, sans que cette union tant désirée ait été obtenue. Nous devons attirer l'attention des hommes politiques de l'Amérique sur la stérilité de ces efforts réciproques qui n'avaient qu'un but sur lequel tout le monde était d'accord.

Cet ancien projet a été courageusement repris, il y a déjà plus d'une année, par plusieurs États à la fois. Invité à prendre un parti, le gouvernement n'a pas hésité à prêter sa coopération à un sujet si digne d'occuper les gouvernements américains.

Pénétré des grands avantages et du grand intérêt que l'Amérique retirerait de cette union, il a cru cependant devoir la présenter sous d'autres bases que celles qui ont été proposées jusqu'à ce jour. Selon lui, ce qui a le plus contribuer à empêcher cette union, tant de fois réclamée, c'est que l'on a cherché à établir une ligue de gouvernements plutôt que de peuples ; c'est que l'on a essayé d'unir les forces matérielles, les éléments de pouvoir, au lieu d'allier les peuples ; de détruire les barrières qui les séparent; d'étendre, autant que possible, pour chaque Améri-

cain, les limites de la patrie ; d'harmoniser les éléments de progrès que chaque État offre aux autres États, et qui peuvent donner plus d'impulsion et plus de développement à la prospérité et à la grandeur de tous.

Tels sont les principes avec lesquels le gouvernement veut travailler à l'union des États américains. A leur aide, il a examiné les différents moyens déjà proposés pour servir de bases à la ligue, ainsi que lui-même le propose en dernier lieu. Conformément à ces principes, dans le courant du mois d'avril dernier, il a envoyé aux représentants des États américains accrédités auprès du Chili, des notes confidentielles où il émettait plus exactement et plus complètement ses idées sur cette matière.

Depuis lors, cette question a fait quelques pas. Deux des représentants américains auprès de la république ont reçu des pouvoirs pour conclure le pacte d'union sur des bases qui rentrent plus ou moins dans celles proposées par le Chili ; en conséquence, les conférences nécessaires à la discusion ont été ouvertes. Dans quelques jours, le résultat sera connu, et il pourra être soumis au Congrès durant cette session.

Quoique trois républiques seulement figurent dans le traité, nous espérons que d'autres y adhéreront. Pour donner plus de facilité à ces adhésions, le traité a été rédigé de telle façon qu'il sera inutile d'en faire un nouveau pour chacune des républiques qui entreront dans l'union.

La mort regrettable du citoyen distingué qui avait été envoyé l'an dernier, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Washington, nous a privé, pendant quelque temps d'un agent diplomatique accrédité auprès de cette république.

Ce défaut d'agent n'a pas fait cesser les relations entre

les deux pays. Les États-Unis ont enfin dans leur capitale un représentant du Chili, digne de sa mission, et animé d'un esprit plein d'aménité et de conciliation.

L'importance des relations que nous entretenons avec cette république, la position qu'elle occupe dans le continent américain, et d'autres considérations générales d'intérêt public, ont rendu nécessaire une mission à Washington.

Les questions pendantes entre les deux pays sont toujours sans décision, malgré l'ardent désir que le gouvernement a de les voir se terminer d'une façon prompte et satisfaisante.

Le Chili ayant été invité par le gouvernement des États-Unis à signer un traité, ce traité a été préparé, et il est en ce moment soumis à l'approbation du Congrès. Il renferme les mêmes clauses que celles qui nous engagaient antérieurement à l'égard de cette confédération ; quelques principes y ont été introduits qui, bien que nouveaux dans la pratique du droit international, ont reçu dernièrement la sanction des grandes puissances de l'Europe.

Quant à l'article, qui se trouvait dans le traité de 1832, et qui concernait les esclaves qui viendraient au Chili à bord des vaisseaux du nord de l'Amérique, nous avons cru qu'il était convenable de l'omettre, le ministre plénipotentiaire des Etats-Unis ayant demandé sa suppression. Une clause de cette nature n'était nécessaire, ni dans la théorie, ni dans la pratique, autant pour la rareté du fait qu'elle prévoyait, qu'à cause des termes même de l'article qui portaient obligation de livrer les esclaves déserteurs ; de cette façon nous avons sauvegardé le principe constitutionnel qui déclare libre tout esclave qui met le pied sur le territoire du Chili. D'ailleurs, pour éviter la moindre incertitude sur ce sujet, il a été fait au plénipotentiaire de

l'Amérique du Nord une déclaration formelle qui ne permet pas de douter de l'application de ce principe.

La malheureuse circonstance mentionnée tout à l'heure a empêché le gouvernement de s'occuper, avec l'activité et l'efficacité qu'il aurait désirées, des vexations souffertes, l'an dernier, en Californie, par quelques-uns de nos nationaux. Le gouvernement ignore à quelle époque remontent ces déplorables événements; il ne peut donc pas dire jusqu'à quel point les autorités locales sont responsables des excès qu'elles ont laissé commettre, pas plus qu'il ne peut se prononcer sur l'innocence plus ou moins grande de ceux qui ont été les victimes de ces excès. Profitant des bonnes dispositions de la légation de l'Amérique du Nord, le ministre l'a priée d'attirer sur ces faits l'attention du gouvernement fédéral de l'Union. Les explications qu'a données ce gouvernement, après s'être informé auprès du gouverneur de la Californie, font espérer que les droits de nos compatriotes seront dûment reconnus, et qu'ils jouiront de garanties qui protégeront efficacement leurs personnes et leurs biens.

Quoique nous n'ayons passé avec les États-Unis aucun traité qui nous oblige à l'extradition des criminels fugitifs, le gouvernement, se conformant, aux maximes de morale universelle, et dans le but d'agir de la même manière avec tous les gouvernements, accorde la demande qui lui a été adressée, l'année précédente, par la légation de l'Amérique du Nord, adoptant, pour ce cas, les règles prescrites dans le traité conclu avec la Nouvelle-Grenade, le 16 septembre 1844. Il permet l'extradition, après que l'on aura consulté la cour suprême de justice, à laquelle on s'en remettra, et que l'on consultera toujours sur ce sujet.

Cette mesure n'a cependant pas encore été mise à exécution.

Parmi les traités qui ont été promulgués l'année dernière, on doit remarquer celui qui a été signé avec la Grande-Bretagne. Il a donné la sanction d'un pacte aux principes que les deux pays professent dans leur traité international, et il a fortifié les sentiments d'amitié qui les unissent depuis si longtemps.

Les représentations du chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique ont été écoutées avec la même loyauté et la même franchise que, je me plais à le dire, elles ont été faites; et toutes, à une seule exception près, ont obtenu, sans difficulté, une heureuse satisfaction.

Le même agent a présenté au gouvernement une déclaration concernant l'aptitude des étrangers à acquérir et à exploiter les mines d'or, de platine, et d'autres métaux, qui sont sur le territoire de la république, et le gouvernement n'hésite pas à écarter les doutes qui s'élevaient à ce sujet.

Avec le rétablissement de la paix en Europe, le congrès des plénipotentiaires réunis à Paris a proclamé de nouveaux principes de droit international plus en harmonie avec les intérêts du commerce du monde. Les gouvernements de France et d'Angleterre, désireux de généraliser ces principes, se sont adressé aux autres puissances pour solliciter leur adhésion. Le gouvernement du Chili se déclare disposé à accepter les quatre points de droit maritime sanctionnés par le congrès de Paris et à en signer l'adoption. Sur cette matière, et avant qu'il eût pu savoir si le congrès de Paris s'en occuperait, le gouvernement, dans deux traités récemment conclus, avait stipulé les mêmes principes, et il les avait signalés comme la base sur laquelle devaient s'appuyer toutes les républiques américaines. En rappelant cette opinion aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, le gouvernement leur a exprimé les vœux que faisait le Chili pour voir se généraliser le

principe de médiation international, consigné par le congrès de Paris dans un de ses protocoles.

Avec la promulgation de la loi de prélèvement de crédit, du 4 novembre 1854, qui supprime l'obligation de faire enregistrer les hypothèques dans le plus bref délai, cesse l'inconvénient que l'on remarquait d'accepter comme valables au Chili les contrats hypothécaires passés en Espagne.

Les nouvelles dispositions du Code civil règlent cette matière, et le gouvernement en a donné connaissance au chargé d'affaires de l'Espagne qui était intéressé à obtenir une déclaration officielle à ce sujet.

Le gouvernement a considéré comme inacceptables les mesures proposées par la légation espagnole pour éviter la désertion des marins espagnols, qui est de beaucoup plus facile pour eux que pour tout autre, à cause de l'identité de langage et de coutumes. Ces mesures, excessivement sévères et basées sur des idées erronnées, ne peuvent être accueillies par le Chili, sans engendrer une complication inutile dans nos lois maritimes et dans les usages établis envers la marine des autres nations étrangères.

Le gouvernement a cru également inadmissibles les bases d'un traité entre le Chili et l'Espagne, sur la propriété littéraire des œuvres originales et des traductions écrites en langue espagnole. Les clauses de ce traité modifiaient les lois qui régissent cette matière, et qu'il n'est ni juste, ni convenable d'altérer, au préjudice de l'extension des connaissances et du véritable progrès intellectuel du pays. D'autres considérations, d'un poids tout aussi sérieux, nous ont obligés de regarder comme intempestif et inapplicable dans la pratique un traité de cette nature.

L'ambassadeur d'Espagne a pris congé dès le commencement de cette année, son gouvernement lui ayant

annoncé qu'il avait l'intention de lui donner un successeur.

Sa Majesté, le roi de Sardaigne, a autorisé son consul général résidant au Chili, à élaborer et à conclure avec nous un traité d'amitié, commerce et navigation. Le gouvernement s'est rendu avec bonheur à ce désir, et le congrès a sous les yeux, en ce moment, un traité qui tend à asseoir sur des bases solides les relations politiques qui nous lient à ce florissant royaume, et à protéger et encourager, à l'aide de conventions libérales et mutuellement équitables, le commerce réciproque des deux pays. Ce traité a adopté les règles du droit des gens généralement admises entre les nations, et confirmées par la pratique traditionnelle de la république. Il a donné une sanction complète aux principes du droit maritime dont il a été question dans une autre partie de ce mémoire.

L'esprit aventureux que le contact et le commerce étrangers inspirent, et le désir de faire plus facilement fortune, ont décidé, dans ces dernières années, un grand nombre d'habitants du Chili, de la classe pauvre, à s'expatrier dans des pays lointains. Ils n'ont pas tardé à voir s'évanouir leurs espérances de fortune qui se sont changées en une misère telle qu'ils n'ont même pas la ressource de regagner leur patrie. Les consuls établis sur différents points de la côte de l'océan Pacifique, se sont adressés au gouvernement pour lui demander l'autorisation d'embarquer et de faire transporter ces individus aux frais du fisc. Mais le gouvernement, se trouvant dans l'impossibilité de secourir indistinctement tous ceux qui voudraient profiter d'une pareille mesure; prenant en considération la facilité avec laquelle on pourrait abuser de cette généreuse disposition, et surtout l'existence d'autres nécessités publiques qui réclament à de meilleurs titres l'exercice de la

charité nationale, croit devoir user de cette charité envers ceux qui en sont réellement dignes ou qui se trouvent dans des circonstances particulières et dans une position qui mérite l'attention ; il entend exclure strictement de ses bienfaits les individus que l'imprévoyance ou le vice a conduits à la pauvreté. Les consuls de Californie et de Arica, points où des événements récents rendent ces mesures justes et indispensables, sont autorisés, sauf restrictions, à accorder le passage aux familles du Chili qui voudraient revenir dans leur pays. Dans l'accomplissement de ses devoirs sur une matière si grave et si délicate, le gouvernement a regretté le manque de règles fixes qui détermineraient le mode et les conditions à adopter pour ces secours envoyés à l'étranger, et qui fourniraient les moyens à employer pour subvenir aux dépenses que ces secours nécessitent.

L'accroissement constant du commerce national et du commerce étranger avec nos ports, a mis le gouvernement dans l'obligation d'établir de nouveaux consuls dans divers ports de l'un et de l'autre continent. Pour des raisons analogues, nous avons senti le besoin d'une loi qui organiserait le service consulaire de la République, qui règlerait les fonctions et les devoirs des consuls, et qui définirait avec précision les relations que ceux-ci devraient avoir avec les autorités nationales et étrangères, et avec les individus de leur pays.

Pour combler cette lacune, le gouvernement a présenté au Congrès un projet de loi dans lequel sont fixées les bases de la législation consulaire ; de ces bases ressortiraient plus tard les *instructions* qui devraient servir de guide aux consuls dans l'exercice de leurs fonctions. Rédiger et coordonner les règles qu'un projet de cette sorte devait contenir, présentait des difficultés que l'on conçoit facile-

ment si l'on considère la nature des dispositions de ces règles. Les lois privées de l'État doivent y marcher de pair avec les principes généraux de droit international, et il faut sagement concilier les difficultés et les exigences de la politique avec les doctrines vagues et douteuses de la jurisprudence consulaire. Ainsi s'explique le retard que l'on a mis à présenter au Congrès un travail qui a longtemps occupé l'attention du ministre.

On a réuni la collection de tous les traités qu'a conclus la République depuis son indépendance, et qui ont été ratifiés et promulgués après avoir reçu une force obligatoire. Ce travail est terminé et prêt à être imprimé. Cette compilation est une œuvre d'intérêt national, et elle sera de la plus grande importance et de la plus grande utilité. On pourra la regarder comme un corps d'ouvrage dans lequel on réunira et où l'on pourra consulter tous les traités internationaux qui ont été en vigueur dans le Chili.

Parmi les objets qui occupent l'attention du département des relations extérieures, il ne faut pas omettre les demandes que fait le gouvernement, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses agents, aux gouvernements étrangers pour obtenir d'eux qu'ils protégent les intérêts et les droits privés de nos compatriotes. Ces négociations et tant d'autres que les autorités de l'État ainsi que les particuliers traitent par l'entremise de notre département, ne sont pas de nature à trouver place dans cette exposition.

Les États qui se trouvent à la fin de ce mémoire, donneront une idée de la correspondance officielle du ministre avec les autres gouvernements, avec les fonctionnaires étrangers, et avec les autorités nationales (1).

Santiago, 11 septembre 1858.

ANTONIO VARAS.

(1) Suivent les documents et les pièces à l'appui.

CHRONIQUE DE LISBONNE.

(15 juin 1857).

La crise alimentaire continue, mais le calme se rétablit dans les provinces où la rareté des substances alimentaires avait occasionné quelques désordres. Le gouvernement, il faut lui rendre cette justice, prend toutes les mesures pour améliorer le sort des classes souffrantes.

Les habitants de l'Alemtejo viennent d'adresser au roi, don Pedro V, et aux chambres, une pétition par laquelle ils demandent la construction d'un chemin de fer jusqu'à la frontière espagnole. D'après le tracé, il passerait par Coruche, Cabeçao, Estremoz, Elvas et Badajoz. Le départ est fixé Carrengado, où l'on construirait un pont; « ce » passage du Tage, au moyen d'un pont si rapproché de » Lisbonne, aura l'avantage de mettre la capitale en com- » munication plus directe et plus rapide avec le centre » de l'Europe, en la rattachant au système général euro- » péen des voies ferrées. »

Les efforts des habitants de l'Alemtejo sont aussi louables que leur demande est utile et juste. Qu'ils se rassurent, du reste; le gouvernement connaît les préjudices que leur fait éprouver le manque de bonnes voies de communications, et l'état arriéré dans lequel se trouvent quelques populations de cette province. Aussi, tout porte à croire qu'il s'empressera de faire droit à leurs réclamations.

Pourrait-on, d'ailleurs, refuser la lumière à qui en a

besoin? Non ; par conséquent, on doit donner la civilisation à un peuple qui la demande, surtout quand ce peuple, plein de confiance dans la justice de sa cause, n'emploie que des moyens respectueux pour faire connaître ses besoins à un monarque jeune et sage.

Le gouvernement n'oublie pas non plus nos possessions d'outre-mer.

M. le vicomte de Sa da Bandeira, ministre de la marine et des colonies, s'occupe, avec le zèle paternel que tout le monde lui connaît pour nos possessions lointaines, de les relever de leur état de prostration ; rien ne lui coûte pour atteindre ce but, ni les travaux personnels, ni les mesures administratives. Nos colonies se traînent péniblement dans l'ornière du passé ; il veut les réformer, les animer d'une vie nouvelle, hâter enfin l'heure de leur complète régénération ; nous espérons qu'il aura ce bonheur.

A partir du 1er juillet 1858, la fabrication du savon sera libre ; les étrangers, comme les nationaux, pourront le fabriquer et le vendre. Le savon étranger paiera 1,000 reis par 100 livres ; les savons de luxe, 6,000 reis pour le même poids.

Le gouvernement fait examiner la barre de Figueira par le directeur des travaux publics du district de Coimbra ; ce fonctionnaire devra proposer l'exécution des travaux nécessaires pour sauvegarder les navires contre les dangers de naufrages trop fréquents. En attendant, on procède à la construction d'une estacade pour renforcer une partie de la dune du Sud, afin d'empêcher l'Océan de la couper et d'établir une communication immédiate avec la rivière de Lavos.

L'apparition de la *Revue*, disais-je, dans mon premier article, fera disparaître certaines erreurs qui existent, à l'égard du Portugal, dans quelques ouvrages français ; je

ne me trompais pas. Une occasion se présente d'en signaler une qui me semble trop grossière pour être négligée. La voici :

La compagnie espagnole de Zarzuela, qui occupe le théâtre de don Fernando de Lisbonne, a joué naguère, entre autres opéras, celui qui porte le titre des *Diamants de la Couronne*.

Cette pièce est de M. Scribe ; l'auteur, je ne sais par quelle fantaisie, a donné à l'intrigue un caractère historique ; sans parler de toutes les autres billevesées, il met la scène en Portugal et marie une reine portugaise, que notre bon public, capricieux aussi, s'est empressé d'appeler dona Maria I, avec un comte de Sandoval. Ni ce mariage, ni l'échange des diamants n'ont jamais eu lieu dans ce pays.

Il nous est pénible de croire que M. Scribe ait commis un anachronisme aussi palpable (1). Quoi qu'il en soit, l'erreur est évidente ; nous avons assisté nous-même à la représentation de la pièce. Tout le monde a été surpris, offensé même, et l'autorité, pour satisfaire aux justes exigences de l'opinion publique, a donné l'ordre de retirer l'opéra, de le faire modifier et de ne l'admettre sur la scène qu'après la disparition de la bévue historique ; ce qui, du reste, lui enlevait tout son mérite.

J'accorde que M. Scribe a le droit d'adapter les faits à

(1) Pourquoi pas ? M. Scribe est académicien, et, comme tel, il a bien le droit de se passer la fantaisie de faire des anachronismes ou d'estropier les faits historiques. M. Scribe voulait gagner de l'argent, il a réussi ; n'est-ce pas une belle invention ? Après cela, que parlez-vous de respect pour la vérité ? L'art, pour un trop grand nombre, hélas ! c'est l'art de s'enrichir. Au surplus, M. Scribe, depuis longtemps, est une vieillerie dont personne ici ne s'occupe. Laissez-le dormir en paix dans la poussière de son fauteuil académique ; c'est un immortel mort avant sa mort.

l'action de ses pièces; mais qu'il les falsifie, qu'il transporte dans un pays les événements qui se sont passés dans un autre, ou qu'il donne pour vraies les fables qu'il imagine, voilà ce que je ne puis lui pardonner.

M. Scribe est sujet à ces caprices, et nulle considération, à ce qu'il paraît, n'est capable de changer ses allures habituelles.

Les anachronismes sont toujours blâmables, surtout quand ils viennent d'intelligences élevées. Avec un anachronisme, fort innocent en apparence, on peut insulter un peuple ou le blesser dans ses susceptibilités nationales. Aussi, le public de Lisbonne a manifesté son déplaisir par un roulement de pieds des plus significatifs, seule manière de châtier l'outrage de la Zarzuela.

Je regrette d'autant plus ce malencontreux accident que la musique me plait, et que la troupe est bonne.

Nous attendons avec anxiété madame Ristori, la célèbre tragédienne.

On attend aussi M. Hume, le *magicien*. Les *canards* qu'on a fait circuler sur cet homme singulier et les merveilles de son savoir, ont donné lieu à des dialogues fort curieux.

L'éminent pair du royaume, M. Pedro de Brito do Rio, a donné des soirées littéraires; c'est dans les salons de cet aimable gentilhomme que se réunissent nos écrivains les plus distingués et la meilleure société de Lisbonne. Dans les derniers jours du mois passé, on y a lu deux pièces dramatiques dont je parlerai plus tard. La première, intitulée *Jeanne la Folle*, est une heureuse traduction de l'espagnol par A. Magno de Castilho; la seconde est l'œuvre de l'illustre poëte, Mendes Leal Junior; c'est un drame qui a pour titre : *L'échelle sociale*.

L'application de Sa Majesté royale et du Sérénissime

Infant don Louis, à l'étude des sciences, est un fait bien digne de remarque. A défaut d'autre félicité, le Portugal peut se considérer comme une des premières nations à cause de son monarque. Quel est le pays gouverné par un roi aussi jeune, aussi instruit, aussi sage? Toutes ses heures, il les consacre au travail et à l'étude; il ne sort du cabinet que pour son laboratoire; après avoir discuté une mesure d'État, il se livre à la tâche pénible d'organiser un musée d'histoire naturelle. Les affaires et les sciences, l'administration et les arts, telles sont ses occupations alternatives.

Il y a près de cinq ans, que l'auguste monarque et son frère ont créé un musée dans le palais das Necessidades. Sa Majesté a mis tant de zèle et de persévérance dans les travaux de collection et de classification, qu'on peut assurer que le musée de Londres excepté, il n'en existe aucun, soit en France, en Belgique, en Allemagne, en Prusse ou en Suisse, qui l'emporte sur le sien par les oiseaux et les coquillages, qui sont les objets dont il se compose principalement.

Le docteur May Figueira, jeune médecin et naturaliste studieux, a publié, dans la *Gazette médicale*, un article, dans lequel il a décrit les sujets précieux de ce musée royal, leur savante et symétrique distribution.

C'est donc Pedro V lui-même qui a fait, avec un talent merveilleux, la classification des exemplaires des oiseaux et des coquillages.

Le prince Bonaparte, un des plus illustres naturalistes de France, lorsqu'il visita le musée royal, émit sur sa classification la même opinion qu'a énoncée le docteur May Figueira.

« L'existence de ce musée, dit-il dans son article, » compte à peine cinq années d'existence, et, dans ce court

» espace de temps, il a rassemblé 2,700 exemplaires
» d'oiseaux; les espèces sont au nombre de 1,700. La col-
» lection des coquillages comprend 3,600 exemplaires et
» 2,500 espèces. »

L'Institut agricole a été visité dernièrement par les principaux agriculteurs des diverses provinces du royaume, pour assister aux expériences et à l'examen des sarcleurs et entasseurs mécaniques de la propriété de Bembosta, dans notre capitale.

Après avoir expérimenté la brouette le Docte, le sarcleur et l'entasseur belges, le sarcleur et l'entasseur du Grignon, on a donné la préférence aux deux derniers instruments, dont le mérite et la supériorité sont incontestables ; c'est pour la grande culture surtout qu'on a reconnu les avantages qu'ils offraient sur leurs compétiteurs.

Les agriculteurs les plus importants de l'Alemtejo, ont déjà commandé quelques instruments modernes qu'ils se proposent d'employer pour la culture de leurs terres ; c'est une preuve qu'ils veulent, à l'exemple des peuples éclairés, introduire le progrès dans l'industrie rurale ; il faut en conclure encore que les personnes qui ont assisté aux expériences de l'Institut agricole, ont su apprécier la perfection et l'économie du travail que l'on obtient par l'emploi des nouvelles machines. Vous le voyez, le Portugal, loin d'être rebelle aux innovations utiles, ne demande qu'à se rallier à la phalange des progressistes intelligents.

Les marquis de Vianna ont donné dans leur palais une de ces magnifiques et brillantes soirées, auxquelles, d'ailleurs, ils nous ont habitués depuis longtemps. La richesse t la somptuosité des salles, l'élégante splendeur des meubles, le faste et la profusion du service, mais surtout l'aimable politesse des maîtres de la maison, et la brillante

société qui s'y réunit, plaçant ces soirées parmi les plus remarquables de la capitale.

Qui pourrait résister à la toute puissance d'un pareil enchantement? Et, comme je suis en train de courir les salons, encore une halte au milieu des délices, c'est-à-dire dans une autre soirée non moins splendide que la première. Cette fois, c'est M. Sullivan, ministre d'Amérique, qui rivalise par le luxe et l'éclat avec nos vieux gentilhommes; toute la diplomatie étrangère et de fort jolies femmes s'étaient donné rendez-vous dans l'hôtel de ce digne Américain.

Pour clore ma correspondance, je vous annoncerai l'arrivée à Lisbonne de M. Charles Alfred, fameux lutteur, dont les prouesses ont été célébrées par les journaux de Rio de Janeiro.

Ristori, Hume et Charles! Que vous semble de cette trilogie? Le génie, le talent et l'art! Après cela, qu'on doute de la civilisation.

BRITO ARANHA.

Traduit par A. LACOMBE.

ÉPHÉMÉRIDES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES.

JUILLET.

1 1511 — Albuquerque bombarde et prend Malacca bâtie depuis plus de cent cinquante ans par des Malais, et alors le principal entrepôt des épices et des denrées de la Chine.

1822. — La garde royale de Ferdinand VII tente de renverser, sans doute à l'instigation du roi, la constitution libérale conquise par le peuple en 1820.

1823. — La vice-royauté espagnole de Guatemala, au sud du Mexique, proclame, quoique tardivement, son indépendance, et se constitue en États-Unis de l'Amérique centrale.

3 1336. — Mort d'Élisabeth, reine de Portugal, et femme de Denis I, dans un monastère qu'elle avait fait bâtir à Coïmbre, et où elle se retira après la mort de son mari. Sa piété est célèbre ; elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

1419. — Découverte de Madère par Tristan de Vaz et Gonzalès Zarco, gentilshommes portugais. C'est à ce dernier qu'on attribue l'invention de l'artillerie de marine.

1795. — Mort de Antonio d'Ulloa, voyageur, marin et administrateur célèbre. Les services

qu'il rendit, tant en Espagne que dans les colonies, furent immenses. Il a laissé des ouvrages qui attestent son savoir et la hauteur de ses vues.

4 1669. — Mort d'Escobar y Mendoza, jésuite espagnol, attaqué par Pascal dans ses *Provinciales*, pour la singularité de ses théories morales. Il est devenu le type par excellence de l'hypocrisie, et son nom est encore le synonyme de fourbe.

5 1519. — Charles-Quint est nommé empereur d'Allemagne, malgré les efforts de ses compétiteurs François I, Charles d'Autriche et Henri VIII. Il déclare ses États espagnols exempts de toute dépendance à l'égard de l'empire.

7 1497. — Départ solennel de Vasco de Gama pour trouver une nouvelle route vers les Indes en doublant le cap de Bonne-Espérance.

9 1746. — Mort de Philippe V, roi d'Espagne et petit-fils de Louis XIV. Son avénement donna naissance à la fameuse guerre de succession qui remplit la plus grande partie de son règne.

10 1821. — Le général Saint-Martin entre dans Lima abandonnée par le vice-roi espagnol La Serna ; il est déclaré protecteur du Pérou et prépare l'affranchissement complet de ce pays.

15 1826. — Clôture du congrès de Panama vainement rassemblé dans le but d'unir les nouvelles républiques américaines, émancipées du joug Espagnol et Portugais.

1834. — Suppression de l'inquisition en Espagne.

16 1212. — Victoire de Tolosa remportée par les Espagnols sur une formidable armée de Maures. Alphonse le Noble, roi de Castille, s'y distingua tout spécialement.

1834. — Invasion subite du choléra à Madrid. Le peuple dans un égaremeut frénétique, accuse les moines d'avoir empoisonné les fontaines, et les massacre.

19 1824. — L'ex-empereur du Mexique Iturbide, ayant quitté la résidence qui lui avait été assignée, pour venir tenter un coup de main sur son ancien empire, est pris et fusillé le même jour.

24 1568. — Mort de l'infant Don Carlos, âgé de vingt-trois ans, dans la prison où l'avait jeté Philippe II, sous prétexte d'hérésie ou de complicité avec les rebelles des Pays-Bas, mais plutôt en réalité, à cause de son attachement trop vif pour la femme de son père, Élisabeth, qui lui avait été promise à lui-même.

25 1139. — Alphonse, comte de Portugal, défait cinq princes maures à la bataille d'Ourique, et est proclamé roi sur le champ de bataille. Ce fut là le berceau de la monarchie portugaise.

1760. — Carvalho crée une intendance générale de police en Portugal.

26 1581. — Les rebelles des Pays-Bas, assemblés, publient un édit par lequel ils déclarent s'affranchir du joug espagnol. Les statues de Philippe III sont brisées.

28 1556. — Mort d'Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites, à l'âge de soixante-cinq ans. Il fut canonisé, dans la suite, par Grégoire XV.

31 1750. — Mort de Jacques V, roi de Portugal. Son règne ne fut qu'une longue suite de contradictions, et, malgré ses beaux projets, profita peu à son peuple.

Z.

CONSULAT DU CHILI EN FRANCE.

Revue commerciale de 1856; mouvement maritime entre la république chilienne et la France.

Comme dans l'année précédente, j'ai la satisfaction de présenter une marche heureuse et progressive dans les transactions commerciales des deux nations.

Marine nationale.

Le nombre des navires chiliens venus en France en 1856, est exactement le même que celui de l'année antérieure.

Au Havre,	3
A Bordeaux,	2
A Marseille,	2

Navires français.

En destination pour le Chili :

Du Havre	28	avec	14,273	tonneaux et	246	passagers.
De Bordeaux,	11	id.	4,675	id.	69	id.
De Marseille,	3	id	1,980	id.	10	id.
	42		20,928		395	
En 1855,	32		13,185			
Différence	10 n.		7,743	tonneaux.		

Cette augmentation est presque tout au profit du Havre, puisque Bordeaux et Marseille ont conservé la même position.

Clippers.

Les deux lignes de ce service qui se faisaient concurrence, se sont réunies ; il est résulté de leur fusion un tarif de frets très-élevé ; le

tonneau, qui était de 8 piastres, a été porté, avec couverture, à près de 19 piastres; c'est donc une augmentation de 50 pour cent dans le prix, et de 44 pour cent dans la mesure.

Ces prix permettront aux bâtiments chiliens de venir en France, de prendre une part plus active dans la navigation, et de former ainsi la marine mercantile chilienne, résultat inévitable pour la république à cause de son littoral étendu sur le Pacifique.

La *Felicidad*, navire chilien, a signalé cet avenir en prenant un chargement complet, qu'elle a dû à cette circonstance.

Exportation.

En 1855, il a été exporté	29,387,812 francs.
En 1854 —	21,421,197
Différence.	7,966,615

Le développement de l'industrie française est très-considérable; il y a augmentation de 37 pour cent sur l'année antérieure; il est vrai que le transit des fabriques du nord de l'Europe a donné beaucoup.

Les articles les plus importants sont les suivants :

	1854.	1855.
Laines,	4,038,832	8,563,830
Soieries,	3,183,394	6,617,406
Coton,	724,948	1,397,896
Habillements confec.	1,246,275	1,639,568
Cuirs tannés,	1,799,120	1,539,530
Vins,	460,320	2,217,249

De ce qui précède, il résulte un grand progrès dans les branches principales des manufactures de premier ordre.

Produits chiliens.

La même progression se fait remarquer dans les produits chiliens; voici la comparaison de quelques années :

1852.	1853.	1854.	1855.
1,244,632	1,244,638	4,257,504	6,213,104

L'excédant de 1855 sur 1854, a été de 1,955,500 francs.

Dans le produit purement national de cuivres, minerai, etc., etc., il a été de 2,549,636 fr.

En 1854, il fut seulement de 1,899,546

Différence au profit de 1855, 550,090

Les cuivres paraissent avoir une tendance favorable, et le temps n'est pas éloigné où les minerais s'importeront en France comme on les importe aujourd'hui en Angleterre. Malgré cela, le commerce français est désavantageux pour le Chili, puisque, n'ayant pas de produits d'échange, il est obligé de solder en argent une différence de 23,174,708 francs. Le Chili se prive donc d'un capital circulant très-utile; il est nécessaire qu'il se procure assez de produits pour équilibrer les importations françaises.

Le cuivre pourra fournir le double, c'est-à dire, douze millions; mais il restera toujours un vide de dix-huit millions qu'il faudrait combler avec d'autres articles; comme nous l'avons déjà dit dans différentes occasions, ces articles sont la laine, la graine de lin, le blé, la culture du ver à soie et la cochenille.

Commerce général du Chili.

D'après la statistique chilienne, la marche du commerce avec tous les pays comparés, a été :

	1853.	1854.	1855.
Importation, piastres	11,555,696	17,428,299	18,433,287
Exportation id.	12,138,779	14,627,156	19,180,589

Augmentation dans l'importation de 1855, 1,004,988 p.
id. l'exportation id. 4,553,433

Comme on le voit, l'exportation s'est accrue dans une proportion extraordinaire; mais, la statistique ne donnant pas la comparaison générale de l'année, il est impossible de la présenter comme nous l'avons fait l'année dernière.

L'état du Chili ne laisse rien à désirer; il produit plus qu'il ne reçoit. Ses exportations en 1855, ont dépassé les importations de 742,302 piastres. Là, est le véritable progrès que puisse faire une nation, et peu sont aussi favorisées par la Providence. A cette prospérité actuelle, il faut ajouter les espérances de l'avenir que présentent les mines de charbon, la culture de la vigne, de la betterave et d'autres plantes qui augmentent la richesse nationale.

Argent et or.

Depuis le mois de septembre, on a transporté de grandes sommes en Chine et dans l'Inde; cette exportation a donné lieu à des mesures restrictives qui, si elles n'ont pas coupé le mal, l'ont diminué en partie.

L'Angleterre seule, en 1856, a tiré du Chili :

Or,	francs	10,118,725
Argent,	id.	302,974,325
		313,093,050

Ce fait, pour une seule nation, explique la grande rareté de numéraire; en France, toute la circulation se fait en monnaie d'or.

La monnaie d'or frappée en France dans les années 1846, 1850 et 1856, offre un tableau curieux par les différences de quantité :

En 1846,	il a été frappé,	or,	2,200,000 fr.	argent,	33,300,000
En 1850,	—	id.	165,300,000	id.	78,000,000
En 1856,	—	id.	508,351,000	id.	54,229,000

Ces trois époques attestent l'immense production de l'or sans que l'argent ait diminué.

Importation de l'or et de l'argent en 1856.

Or,	380,000,000 fr.
Argent,	127,000,000

Exportation de l'or et de l'argent, même année.

Or,	162,000,000 fr.
Argent,	318,000,000

La sortie de l'argent est donc beaucoup plus considérable que celle de l'or.

Comme le Chili est un pays riche par sa production d'argent, ces documents peuvent lui offrir quelque intérêt. Le prix actuel de l'argent est de 20 à 30 par mille, et celui de l'or de 5 à 6 par millé.

Récoltes.

En Europe, la récolte des céréales a été très-mauvaise; la France a dû s'en procurer à l'étranger des quantités considérables. Le *Journal des Débats*, du 25 janvier, calculait les pertes de la France en 1855 de la manière suivante :

Blés, 10 millions d'hectolitres,	300,000,000 fr.
Vins, récoltes en moins,	600,000,000
Soie — —	100,000,000
	1,000,000,000

C'est-à-dire un milliard sur trois produits, et, comme en 1853

et 1854, le déficit fut au moins égal, on peut estimer à deux milliards 800,000 fr., les pertes que les mauvaises saisons ont occasionnées à la France.

Emigration.

Le nombre des passagers n'augmente pas; cela tient au prix élevé des passages pour le Chili. Le consulat est continuellement assiégé de personnes qui, désireuses de se rendre au Chili, demandent qu'on facilite leur transport.

L'émigration commence à prendre des proportions importantes pour le Rio de la Plata; en 1856, quatre mille immigrants, au moins, se sont dirigés sur Buenos-Ayres; pour le service de l'émigration, sept navires sont partis du Havre, et il est question de faire deux voyages par mois.

Les clippers font payer, pour Valçaraiso, 1,200 francs à chaque passager, ce qui est excessivement cher.

Sur les instances du consulat, plusieurs personnes, moyennant 900 francs, ont pu s'embarquer à bord du joli navire le *Chile*. Ces bâtiments transportent des hommes fort utiles pour l'école des arts et métiers, outre qu'ils sont pourvus de tous les outils dont ils ont besoin pour établir leurs ateliers.

Le navire *Chile* est le plus grand de la marine marchande française, puisqu'il jauge 2,000 tonneaux; il fera le service de Bordeaux au Chili.

Crédit public.

Le crédit public du Chili n'a souffert aucune altération; il est toujours, grâce à la stabilité du gouvernement, aux progrès rapides du commerce et de l'industrie, dans la situation la plus prospère. Les dividendes et les amortissements s'opèrent avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

JOSE MARCO DEL PONT.

Pour notre part, nous sommes heureux de consigner dans la *Revue* l'excellente notice commerciale rédigée par M. Marco del Pont, le digne consul du Chili. Ce travail est une preuve nouvelle que les républiques de l'Amérique du Sud, ces filles émancipées de la race latine, n'ont pas besoin, pour s'élever sur l'échelle du progrès indus-

triel et de la civilisation, du concours intéressé, oppressif, absorbant, de messieurs les Américains du Nord, les cadets ambitieux de la race anglo-saxonne. Le Chili, surtout, riche par ses mines et ses produits agricoles, heureux de son administration sage, intelligente et libérale, aurait tout à perdre à cette intervention. Nous avons vu ce beau pays, nous connaissons ses habitants aux mœurs douces, faciles, sociables, à l'esprit vif, assimilateur, et nous sommes persuadé que, sous la vigoureuse impulsion de son gouvernement, il parcourra très-bien, tout seul, la brillante carrière à laquelle il est destiné.

A. Laçoubs.

MONTÉVIDÉO. — COMMERCE.

Montevideo, capitale de la république de l'Uruguay, est assise sur la rive gauche de la Plata, par le 58, 55, 33° de longitude occidentale, et 34, 53, 40° de latitude méridionale. Remarquable par l'élégance et la régularité de sa construction, Montevideo s'élève à cent vingt-cinq kilomètres de l'embouchure du beau fleuve qui la baigne; une distance de cent soixante kilomètres la sépare de Buenos-Ayres, situé plus haut, sur la rive opposée de la Plata.

Une magnifique baie contournée en demi-lune, et d'un périmètre de quatre kilomètres environ, lui forme un très-bon port sur tous les points duquel peut s'opérer le mouillage, avec trois ou quatre brasses de fond, au minimum. La ville est bordée de quais; l'un d'eux est affecté au commerce des liquides en fûts; un môle en bois, muni de grues et de hangars, facilite le débarquement des navires qui peuvent même décharger leur cargaison dans de vastes établissements particuliers affectés à des destinations spéciales. Ce môle est le rendez-vous habituel des négociants qui y ont installé une sorte de bourse où ils se réunissent chaque matin, vers neuf heures, pour y traiter des affaires commerciales les plus importantes. En ce moment, de nouveaux quais en fer et en pierre, se prolongeant jusqu'à la pointe Saint-Joseph, sont en voie de construction.

Il arrive toute l'année, et en toute saison, des navires à Montevideo qui offre généralement un écoulement facile et rapide à nos marchandises d'Europe, quelles qu'elles soient; cependant, le printemps (septembre, octobre et novembre) et l'automne (mars, avril et mai) sont les époques des arrivages les plus nombreux. Le beau temps qui règne alors aide beaucoup à la vente, surtout en automne, la saison la plus agréable de l'année; il convient donc d'arriver de préférence en mars, ou tout au moins en septembre.

Lorsqu'un navire est à l'échouage dans la baie de Montevideo, il est parfaitement en sûreté; toutefois, à certaines époques, il convient de prendre ses precautions si l'on veut éviter les avaries que déter-

minent des coups de vent subits soufflant de l'ouest ou du sud-ouest, et que l'on nomme *pamperos*.

« On appelle ainsi, nous dit M. Isabelle, et tous les navigateurs » avec lui, un très-violent coup de vent sud-ouest qui doit son nom » aux plaines des *Pampas* d'où il souffle sans que rien lui fasse obs- » tacle. Il dure quelquefois trois jours consécutifs, et avec une telle » furie, que, si un navire n'est pas bien amarré sur ses deux ancres » et muni de chaînes à l'épreuve, il est exposé à aller échouer au » fond de la baie, sur les bords d'une partie de laquelle il y a quel- » ques rochers ou quelques bancs de sable contre lesquels il pourrait » se perdre, ce qui est arrivé quelquefois. Mais il faut observer que » ces coups de vent sont rares, qu'ils sont presque toujours prévus, » et même signalés souvent par le capitaine du port. Du reste, ils ne » sont pas toujours d'une aussi grande violence, et, avec de la pré- » caution et de la prudence, il est facile d'échapper aux suites fu- » nestes qu'ils pourraient avoir. »

Ce port magnifique et commode ouvre un grand avenir à tout le commerce de ces contrées. Montevideo est, en effet, dans une situation favorable pour devenir l'entrepôt de toutes les vallées supérieures et offrir un avantageux débouché aux produits français, qui obtiennent sur tous les autres une préférence aussi légitime que marquée. Il s'y fait un transit fort important, non-seulement pour l'intérieur de la république de l'Uruguay et les contrées sud du Brésil, mais encore pour les riches provinces de la confédération Argentine, pour Buenos-Ayres, et, plus tard, pour la Bolivie elle-même, aujourd'hui surtout que la navigation a ouvert au commerce les immenses rivières Parana et Paraguay.

On sait que le Parana et le Paraguay, proclamés par le vénitien Sébastien Cabot et l'espagnol Jean de Ayola, les majestueux rivaux des plus grands fleuves du monde, offrent aux navires de quatre et cinq cents tonneaux un parcours aisé en tout temps, au moins jusqu'à Corrientes et même jusque près de l'Assuncion.

L'extrême facilité qu'on a à Montevideo de pouvoir mettre en dépôt de douane les marchandises dont la place est encombrée; l'avantage de les y laisser indéfiniment jusqu'à l'heure propice pour les réexporter en d'autres pays, sans autre droit que celui de magasinage,— très-modéré d'ailleurs;—le voisinage de Buenos-Ayres où l'on arrive en douze ou quinze heures, au moyen des paquebots qui accomplissent cette traversée, chaque semaine, tout concourt à faire de Montevideo un des grands et des meilleurs marchés de l'Amérique du Sud. On peut le placer immédiatement après Rio-Janeiro.

Si la capitale de l'Uruguay a eu longtemps à souffrir de l'état de siége;

si, pour ainsi parler, toujours en guerre depuis l'instant où elle a secoué le joug de l'Espagne et après un dernier siége de onze années, elle a vu naître des difficultés dans son administration et son gouvernement, Montevideo, de même que sa république, est appelée à un immense avenir et mérite l'intérêt des nations civilisées dont le commerce trouvera chez elle des ressources infiniment plus étendues qu'en aucun autre État hispano-américain :

1° La facilité d'opérer des retours instantanés avec des peaux de bœufs, des crins, des laines, des suifs et d'autres produits analogues, en général avantageux, et que l'excellence de son port et de sa rade attire en masse des pays circonvoisins ;

2° Les éléments d'ordre et de prospérité se multipliant et grandissant au cœur de cette jeune république, depuis que la paix protége la libre expansion de sa réorganisation sociale et de ses tendances progressives ;

3° L'émigration française des pays Basques qui lui charrie incessamment des bras et des capitaux, rouages puissants, vivifiants moteurs de toutes les branches d'industrie et de commerce.

La vapeur, cet agent universel, cet omnipotent conquérant des temps modernes, qui commence à envahir l'antique Rio de Solis, aujourd'hui la Plata et ses magnifiques affluents, doit encore accélérer le mouvement civilisateur, le développement commercial, et les faire rayonner jusque sur les points les plus reculés de ces vastes et riches contrées.

Près de quarante mille français sont arrivés à Montevideo durant ces dernières années. De cette ville, ils s'irradient soit dans les provinces de la république, soit à Buenos-Ayres, soit encore sur le territoire de la confédération Argentine, principalement en remontant le Parana, et dix mille déjà comptent parmi les cultivateurs aisés de l'Entrerios de Corrientes.

Une population de vingt mille français occupent la bande orientale. Les individus qui la composent sont présentement acclimatés, familiers avec la langue espagnole, et rompus aux coutumes locales que leur contact a sensiblement modifiées. Pour s'agréger à la population primitive et s'y incorporer, il leur a suffi de fraterniser souvent avec les indigènes dont ils ont su, je ne saurais trop haut le proclamer, conquérir et mériter, dès le principe, les sympathies et l'estime. Or, de ces deux sentiments, si le premier est quasi-instinctif, le second, qui n'est pas toujours son corollaire, est essentiellement réfléchi.

Bien que les facilités et les avantages de l'entrepôt permettent d'attendre le moment d'une vente favorable, le commerce aurait tort

de s'en autoriser pour encombrer le pays de produits similaires.

Avant tout, il est bon de songer que la population est loin d'être en rapport avec l'étendue territoriale des divers États, et que, dans les petites villes de l'intérieur, et plus encore dans les bourgades de la campagne, le goût diffère essentiellement de celui des capitales.

Malgré la progression rapide que subit annuellement le chiffre de la population, malgré l'amour du luxe et la prodigalité innés chez les habitants des rives de la Plata, le commerce s'exposerait à de graves mecomptes en envoyant à la fois des masses de marchandises. Il convient de ne rien risquer à l'aventure, et pour ce faire, on devra choisir exclusivement des articles de bonne qualité, en quantité convenable, et les adresser en temps opportun, suivant les instructions des correspondants ou associés de Montevideo.

Cette condition d'un représentant transatlantique est essentielle, impérieuse, inévitable, si l'on ambitionne une rapide prospérité d'affaires.

Montevideo a encore cette ressource pour le commerçant, que si ce dernier y arrive dans un moment de vente mauvaise, ou seulement difficile, il peut, en remontant quarante lieues de fleuve, chercher fortune à Buenos-Ayres, s'il ne préfère poursuivre jusqu'à l'Entrerios de Corrientes ou au Paraguay.

Montevideo diffère notoirement de goût avec sa province, avec Buenos-Ayres, avec plusieurs importantes cités de la confédération Argentine et avec quelques autres pays d'origine espagnole. Il est donc bon d'étudier minutieusement chaque contrée.

C'est en prévision de ce but que la *Revue Espagnole et Hispano-Américaine* va tracer à ses lecteurs la monographie de ces pays qui ont chacun un type particulier, des sympathies spéciales et partant des besoins différents.

Je viens de dire que le commerce français avait besoin d'un correspondant actif et intelligent à Montevideo ; j'ajoute que ses instructions sont à suivre à la lettre, quand même elles paraîtraient en désaccord avec les notions acquises sur le pays et ses habitudes. Les exigences commerciales ne sont-elles pas aussi variables que les modes ? et, en pareille matière, n'est-il pas d'un homme habile d'utiliser les excès mêmes de son industrie à multiplier ses chances de succès.

De ce qu'un article manque dans un pays, il ne se déduit pas toujours logiquement que le débit de cet article doive y être fructueux, et que d'écoles il est résulté pour certaines gens de leur dévotion à ce syllogisme en apparence si raisonnable :

X est un bon produit d'une vente avantageuse.

Or Z ignore l'existence de ce produit.

Donc, en l'y portant, on réalisera des bénéfices assurés.

Je n'en citerai qu'un exemple.

Un négociant hollandais, en patinant un jour sur la glace d'un grand lac avec un de ses amis récemment arrivé de Montevideo, lui jette au passage cette question en l'air :

— Avez-vous patiné à Montevideo?

— Jamais, répond l'ami, qui n'accorde à l'interrogation qu'un intérêt médiocre.

— Jamais? reprend le hollandais stupéfait en s'arrêtant court au milieu de son élan.

— Hé! comment l'aurais-je pu?

— Il n'y a donc pas de patins à Montevideo?

— Non! pas un seul.

Sur ce mot, une idée qui lui semble sublime illumine le cerveau du négociant; le mirage du succès l'éblouit; son regard noyé dans l'espace en caresse les perspectives dorées; il se voit riche, riche en une heure, riche à millions, et sans porter plus loin ses investigations, sans s'aider d'autres renseignements qui pourraient donner l'éveil, il trace ses plans et machine ses combinaisons. Mais peut-être a-t-il été déjà deviné, les inventions sont dans l'air et plusieurs en ont à la même heure la révélation : Laurent Coster dispute l'imprimerie à Guttemberg; Newcomen conteste à Savary la découverte de la machine à vapeur, et tant d'autres... Tremblant d'être devancé, il court à la douane et s'assure qu'aucun envoi de patins n'a été adressé à Montevideo; ce point éclairci, il convertit toute sa fortune en patins, frète un navire et part pour l'Amérique espagnole. Le voici débarqué; mais ô déception! Il ne gèle pas à Montevideo; le thermomètre n'y descend jamais plus bas que dix à douze degrés au-dessus de zéro, et à cette température l'eau ne se solidifie point.

Les patins n'y manquent que parce qu'ils y sont complètement inutiles.

Sur les deux rives de la Plata, les femmes raffolent de la parure et du luxe; elles aiment à acheter souvent; aussi les articles brillants, d'une richesse plus apparente que réelle, leur conviennent-ils à tous égards. Elles adoptent d'ailleurs, sauf de légères modifications, les modes françaises; le chapeau est d'un usage général à Montevideo, et le *Journal des Modes* compte peut-être, sur la Plata, de plus fidèles croyants que sur les rives de la Seine.

N'était le charmant éventail, ce gracieux accessoire dont l'inévitable fron-fron bruit au salon, à la promenade, à l'église, au

théâtre et partout, on distinguerait malaisément une Montevidéenne de bon ton d'une Parisienne à la mode.

L'exportation serait donc mal venue à dédaigner les articles modes et nouveautés.

C'est encore la France qui donne le ton aux hommes de la classe aisée pour la forme, la couleur et la qualité des vêtements.

Les draps français et la fabrication française sont préférés, le fait est patent! par malheur, ils ne peuvent toujours soutenir la concurrence de l'Angleterre, qui livre à des prix notablement inférieurs aux nôtres. Les Anglais, j'enregistre à grand regret cette vérité, savent mieux que nos compatriotes discerner les sympathies, voire les caprices, des régions auxquelles ils expédient leurs produits. Que leur clientèle ait bonne ou mauvais goût, ils s'y conforment, n'envisageant que les bénéfices et nullement le côté artistique de la fourniture. Depuis plus de trente ans, l'Angleterre approvisionne l'Uruguay d'une quantité d'objets spécialement et exclusivement fabriqués pour cette destination.

L'Allemagne et la Belgique contrefont une foule d'articles de nos fabriques de Mulhouse, Lyon, Saint-Etienne, Roubaix, etc. L'identité de l'apparence, le vol effronté de la marque et le meilleur marché leur assurent, au détriment de nos nationaux, une vente prompte et facile.

Les mousselines, les linons, les taffetas, les velours soie et coton, les mérinos, les casimirs légers, les rubans de satin, les foulards de soie, etc., etc., sont exportés par les Allemands et les Suisses à des prix inférieurs à ceux des mêmes marchandises françaises.

« Et cependant, comme l'écrit M. Michelet sur une excellente page » de son livre *du Peuple*, la France, en luttant contre ces déloyales » adversaires, avec tous les désavantages (souvent un tiers de frais » de plus!), les a néanmoins vaincues sur plusieurs points, ceux qui » exigeaient les facultés les plus brillantes. la plus inépuisable ri- » chesse d'invention. Elle a vaincu par l'art. Chose inattendue, sur- » prenante, la France vend!... Ils viennent malgré eux, malgré eux » ils achètent.

» Ils achètent... des modèles, qu'ils vont, tant bien que mal, copier » chez eux. Tel Anglais déclare dans une enquête qu'il a une mai- » son à Paris, *pour avoir des modèles*. Quelques pièces achetées à » Paris, à Lyon, en Alsace, puis copiées là-bas, suffisent au contre- » facteur anglais, allemand, pour inonder le monde. »

Aussi, nul peuple ne peut lutter avec la France pour tout ce qui est du domaine « de cette fée parisienne qui répond de minute en minute aux mouvements les plus imprévus de la fantaisie..» A la

France le monopole des produits où l'art décuple la valeur des matières premières, des créations de la mode et de tout ce qui se rattache au confortable de la vie.

Les vins de Bordeaux ont, sur le sol hispano-américain, détrôné les gros vins de Catalogne; les conserves de toutes sortes y trouvent un débit considérable, avantageux, et j'ai l'assurance que les légumes desséchés de MM. Calmet et Loiseau, de la rue de Rivoli, y trouveront de friands appréciateurs, et que de nombreuses demandes témoigneront en faveur de leur habile application du système de dessication, système vieux comme le monde et connu des anciens Egyptiens, mais retrouvé seulement dans ces derniers temps par les modernes.

Quand un navire arrive à Montevideo (j'indique ailleurs les précautions à prendre dans l'atterrissage de la Plata), il faut lui choisir un mouillage en grande rade où il sera parfaitement en sûreté, sans entrer dans la baie qu'on nomme le port. C'est là que stationnent les bâtiments de guerre de toutes les nations, bâtiments dont les équipages peuvent vous renseigner sur la situation du marché et l'état des affaires politiques. Ces préalables informations sont nécessaires; car, s'il advenait qu'on jugeât à propos de remonter immédiatement jusqu'à Buenos-Ayres, on éviterait une notable perte de temps et, dans mainte circonstance, des droits d'ancrage, de patente, de pilotage, etc. A certaines époques, on n'exigeait pas le droit de tonnage des navires qui ne déchargeaient rien à Montevideo. Le décret du 1er septembre 1854 dispose ainsi :

« Tout navire qui, expédié pour Buenos-Ayres et la Confédération » argentine, s'arrêtera dans les ports de la république de l'Uruguay » pour faire des opérations de commerce, pourra y être admis en » acquittant le montant des droits consulaires qu'il aurait payés, s'il » avait été directement expédié par les consuls de la république. Les » navires qui, expédiés pour les ports de l'Uruguay, n'apporteraient » pas leurs papiers visés par le consul dans les lieux où il en existe, » paieront le double des droits consulaires établis. »

Au cas où se représenterait l'exemption du droit de tonnage, il y aurait avantage à entrer dans la baie; les rapports du capitaine arrivant d'Europe avec le consignataire de Montevideo, y gagneraient de la célérité et de l'aisance, bien qu'au reste, en temps ordinaire, la chaloupe du navire mouillé au large rapproche, par ses nombreux voyages à terre, singulièrement la distance.

Je note au passage un point d'importance : le négociant à destination de Montevideo qui, hâté de débarquer, prend la chaloupe du bord ou l'un des cent canots de louage qui se pressent autour du

navire comme les commissionnaires et les portefaix au débarcadère de nos lignes de bateaux à vapeur, devra se munir, dès ce premier voyage, d'un échantillon complet de sa pacotille. Les renseignements qu'il recueillera ainsi *ex abrupto* seront les meilleurs ; il en est de cela comme du premier mouvement qui est toujours le bon. En outre, il lui sera loisible de conclure immédiatement une vente à livrer, soit à terre, soit à bord, et souvent, par le fait seul de la concurrence des demandeurs, il retirera de cette vente un prix supérieur à celui qui, plus tard, lui sera offert, s'il n'a pas eu l'habileté de saisir le moment opportun.

Le règlement du service des douanes s'exprime ainsi :

« Art. 33. — Tout capitaine de navire marchand est tenu de déclarer le port d'où il vient, la navigation qu'il a effectuée, le port » ou les ports où il a pris son chargement et le nom du consignataire.

» Art. 34. — Il sera tenu de présenter un manifeste général et » détaillé de son chargement, y compris les provisions restant à » bord, signé par lui, ou par le subrécargue à son défaut.

» Art. 35. — Ledit manifeste doit énumérer tous les colis qui sont » à bord, en spécifiant leurs marques et numéros, avec les noms des » personnes auxquelles ils sont consignés, d'après les connaissements. Tout colis non déclaré sera passible de saisie.

» Art. 36. — Le capitaine est prévenu que le manifeste devant » concorder exactement avec le livre de bord ou les connaissements, » il sera, en cas de différence, passible d'une amende de mille piastres fortes (5,400 francs), à fournir par le consignataire du navire, » qui les portera au compte du capitaine.

» Art. 37. — Il ne doit pas ignorer non plus que tout colis ou pacotille, soit appartenant à l'équipage, soit de commission, doit » figurer sur le manifeste.

» Art. 38. — Le capitaine ne pourra débarquer avant d'avoir » remis le manifeste à l'employé de service. Ledit employé le signera » en indiquant le jour et l'heure de la remise, et, dans cet état, le » transmettra en original à l'inspecteur en exercice qui, après l'avoir » paraphé sur tous ses feuillets, le fera parvenir, avec les observations convenables, au collecteur général.

» Art. 39. — Sous peine d'amende (1,000 francs), rien ne doit » être enlevé sans permis du collecteur.

» Art. 40. — Le capitaine, descendu à terre, se présentera immédiatement au collecteur, muni de son livre de bord ou de ses connaissements, afin que le manifeste général soit dûment vérifié au » moyen de ces deux documents.

» ART 41. — Le capitaine peut faire des additions à son mani-
» feste dans les vingt-quatre heures, à compter de l'heure à laquelle
» il aura fait la remise de cette pièce.

» ART. 42. — Il signera au bas de son manifeste qu'il a connais-
» sance de ses obligations et pénalités.

» ART. 43. — Un exemplaire des articles imprimé en anglais, en
» français et en espagnol, lui sera remis par l'inspecteur.

» ART. 60. — Ne seront pas considérés comme *bagages* les articles
» d'habillement ou d'ameublement qui seraient reconnus comme
» neufs.

» ART. 103. — Toute personne surprise favorisant la contrebande,
» indépendamment de la saisie des colis, sera passible d'une amende
» de dix pour cent de la valeur de l'objet saisi. »

Les articles 23 et 47 portent qu'aucun colis, de quelque dimension ou valeur qu'il soit, ne peut être débarqué, transbordé ou réexpédié à l'intérieur, sans permis écrit du collecteur. Le capitaine est responsable.

Un temps fut où l'entrée des marchandises en douane ne pouvait être admise que sous la responsabilité d'un négociant du pays. Une commission de deux pour cent était allouée à ce consignataire. Aujourd'hui, tout commerçant, indigène ou étranger, établi et patenté à Montevideo, a la faculté de faire lui-même cette opération.

Les droits de douane se basent sur la valeur de la marchandise, d'après le cours légal de la place, au moment de la déclaration en entrée. Deux négociants ou marchands de la ville (*veedores*) et un vérificateur de la douane (*vista*), en présence du consignataire, établissent les prix d'estimation d'après lesquels sera perçu le droit de douane Le consignataire peut appeler de cette estimation, s'il la juge préjudiciable à ses intérêts, par-devant le collecteur général.

Il est d'usage de réduire l'estimation de dix à vingt pour cent du prix de la place, suivant la nature de la marchandise.

Autrefois, il arrivait très-souvent que l'estimation était faite à l'amiable entre le consignataire et le vista, ce dernier acceptant les prix de facture avec une augmentation de vingt-cinq pour cent. Mais c'était là une dérogation à la loi dont souffraient trop fréquemment les revenus de la douane, et cette conciliation est devenue fort rare; encore lorsqu'elle s'exerce, n'est-ce que sur des objets de peu de valeur.

Les droits se payent au comptant en patacons ou en onces d'or. Néanmoins, on a vu plusieurs fois le gouvernement, contraint à des emprunts, donner en garantie les revenus de la douane; ce qui a amené la conversion de la garantie en bons ministériels et en obliga-

tions de l'Etat. Bien que ces bons ne fussent admis que dans une certaine proportion à l'acquit des droits de douane, ceux qui rentraient en amortissement de la dette augmentaient l'embarras financier du pays, par cette raison qu'ils amoindrissaient d'autant les recettes sur lesquelles comptait l'Etat pour l'entretien de ses divers services.

J'aurai occasion de revenir sur ce point, que je me contente de noter sommairement ici.

Cette question des douanes est au surplus la question essentielle et vitale pour les peuples de la Plata. On a fait beaucoup, il reste à faire plus encore; le système est établi, on doit l'améliorer maintenant; les rouages fonctionnent, il faut les simplifier, et c'est alors seulement que l'administration de ces contrées sera vraiment forte et conquerra l'équilibre de son budget, ce *rara avis* poursuivi par tous les gouvernements du vieux ou du nouveau monde.

Le tarif en vigueur est celui de 1856 tel que je le rapporte ci-après. La loi générale des douanes du 13 juin 1837 a suivi son plein exercice dans la république de l'Uruguay jusqu'au 14 juillet 1853. La loi du 17 juillet 1856 modifie dans son ensemble le régime de 1853. Malgré certaines augmentations de droits sur divers objets, le nouveau tarif est plus favorable au commerce étranger que l'ancien.

Voici cette loi :

IMPORTATION :

ART. 1er. — Sont libres de tous droits :

Animaux vivants, pour le service de l'industrie ou l'amélioration des races.

Bois { Cercles. / Douves.

Cartes et *globes de géographie.*

Cendres.

Charbons de bois.

Ecorces à tan.

Instruments scientifiques.

Livres imprimés.

Machines pour l'agriculture et l'industrie (sauf exceptions plus bas relatees).

Or et *argent* { monnaies. / en pièces brisées.

Peaux { cuirs en poil, secs ou salés, de bœuf, de vache, de cheval, de mouton. / autres non préparées.

Presses et *accessoires* pour leur usage exclusif et spécial.

Produits et dépouilles d'animaux de la contrée.	cornes. crins. graisses. laines. suifs. autres non dénommés.

Art. 2. — Payeront cinq pour cent :

Acier brut.
Bêches et *pioches* sans manches.
Bijouterie d'or et d'argent.
Bois : planchettes pour toitures.
Bronze et *cuivre* bruts.
Câbles et *cordages* de plus de un demi-pouce 0,12 de diamètre.
Etain.
Faulx et *faucilles.*

Fer	en barres. en feuilles. filé. laminé.

Ferblanc.
Feutre (galettes de) pour chapeaux
Haches.
Instruments en fer.
Montres.
Outils en fer.
Pelles sans manche.
Plâtre.
Pouzzolane.
Salpêtre.
Zinc en plaques.

Art. 3. — Payeront trois pour cent :

Bois à construire bruts.

Art. 4. — Payeront dix pour cent :

Acide sulfurique.
Allumettes chimiques.
Ardoises.
Brai et *goudron.*
Briques et *carreaux.*
Eau de rose ou *huile de térébenthine.*
Fusées.

Résines.
Vitriol et *produits chimiques* analogues.

ART. 5. — Payeront sept pour cent ;
Bas et *gants de soie*
Broderies d'or et d'argent avec ou sans pierreries.
Galons d'or et d'argent fins.
Soie grège et *moulinée.*
Tissus { de lin : *batiste* et *dentelle.*
de soie pure.

ART. 6. — Payeront quinze pour cent ;
Produits du sol et *de l'industrie* non dénommés,

ART. 7. — Payeront vingt pour cent :
Bois ouvré { en planches.
autre, en pièce.
Cacao.
Café.
Cannelle.
Chapeaux non montés.
Comestibles en général.
Cordonnerie autre qu'en caoutchouc.
Drogueries.
Effets d'habillement confectionnés.
Epices.
Huile comestible.
Maté.
Sucre.
Tabac en feuilles.
Thé.

ART. 8. — Payeront vingt-cinq pour cent :
Boissons spiritueuses ou *fermentées.* {
Bière.
Cidre.
Eeau-de-vie.
Liqueurs.
Vinaigre.
Vins.
Autres non dénommées.

ART. 9. — Payeront trente pour cent :
Amidon.
Anneaux en fer, en cuivre et *en composition.*
Bêches et *pioches avec manches.*
Beurre.

Bijouterie fausse.
Biscuit de mer.
Bonnets d'hommes, de femmes et *d'enfants.*
Broches.
Brouettes.
Chandelles de suif.
Chapeaux montés.
Chapeaux (*petits*).
Cristaux taillés ou *dorés.*
Ferblanc ouvré.
Fers à cheval et *à mule.*
Fleurs artificielles et *parures de tête* pour femmes.
Fromages.
Froment.
Grilles et *balcons.*
Huile à brûler.
Maïs.
Malles et *caisses,* même celles contenant des marchandises.
Meubles de toute sorte.
Miroirs.
Parfumerie.
Peignes.
Plumes de parure.
Porcelaine. — Vases et vaisselle.
Portes et fenêtres, avec leurs ferrures.
Savons.
Selles et leurs accessoires en cuir.
Socs de charrue en usage dans le pays.
Tabac noir.
Viande de bœuf et *de porc,* sèche ou en saumure.
Voitures de toute sorte, avec leurs garnitures et leurs accessoires.

Art. 10. — Payeront trente-cinq pour cent.

Cartes à jouer.
Cigares.

La farine payera les droits proportionnels ci-après :

Si le froment du pays vaut	8 piastres (43 fr. 20 c.) ou moins	30. p. 0/0.
	plus de 8 piast. et moins de 10,	25 p. 0/0.
	plus de 10 piast. et moins de 12,	20 p. 0/0.
	plus de 12 piastres,	15 p. 0/0.

Exportation.

Art. 11. — Sont libres à la sortie, pour tous les ports de la république de l'Uraguay, les articles étrangers ayant acquitté les droits d'importation et les produits du pays exportés par le port de Montevideo.

Les produits du pays, exportés par les autres ports de la république payeront les droits ci-après :

Cuirs et peaux, secs ou salés, de bœuf, vache, cheval ou jument : 2 réaux (1 fr. 35 c.).

Autres produits non dénommés, quatre pour cent de leur valeur.

Transbordement ou *Rembarquement.*

Art. 12. — Est permis et franc de droit le transbordement ou rembarquement de toutes les marchandises à destination des marchés étrangers.

Ports. — Entrepôts.

Art. 13. — Sont ouverts au commerce les ports ci-après :

Montevideo.

Salto.

Art. 14. — L'entrepôt n'est permis que :

— A la douane de Montevideo.

— A la recette de Salto.

— Dans tout autre lieu jugé convenable par le pouvoir exécutif.

Art. 15. — Le pouvoir exécutif est autorisé à designer les voies et moyens de transport des marchandises extraites des entrepôts de la recette de Salto pour le rembarquement et le transit.

Art. 16. — La durée de l'entrepôt est illimitée, tant que les marchandises ne paraissent pas éprouver d'avaries.

Le droit de magasinage des articles entreposés sera liquidé et acquitté chaque année.

Art. 17. — L'État est responsable de la valeur des articles entreposés, sauf le cas d'incendie.

Art. 18. — Ne seront pas admises à l'entrepôt les marchandises dénommées aux articles 3 et 4 de la présente loi.

Art. 19. — Les articles entreposés seront toujours à la disposition des entrepositaires, aux heures d'ouverture des bureaux de la douane. L'entreposeur est tenu de faire ouvrir les entrepôts, toutes les fois qu'il en est requis par les intéressés, aux heures de bureau.

Art. 20. — Les importeurs peuvent vendre leurs marchandises par colis ou de la manière qui leur conviendra, sans être tenus de faire expédier les articles entreposés destinés à être embarqués.

Art 21. — Le pouvoir exécutif est autorisé à supprimer ou à établir des recettes de douanes dans les localités où il jugera convenable de le faire.

Art. 22. — Dans les recettes et les sous-recettes des douanes non ouvertes par la présente loi, les navires chargés de marchandises de provenances étrangères ne seront admis qu'après avoir été expédiés à la douane de Montevideo ou de Salto.

Magasinage. — Eslingage.

Le dépôt des marchandises en douane n'est permis pour la république de l Uruguay qu'à la seule douane de Montevideo. Le terme en est illimité, pourvu que la marchandise n'indique pas avarie et ne puisse pas se détériorer. L'État est responsable de la valeur des marchandises déposées dans les magasins de la douane, sauf les cas d'incendie lorsqu'il a été prouvé que les gardiens ne s'en sont pas rendus coupables.

Le droit de magasinage se paie au moment de retirer la marchandise du dépôt, et, en cas de réexportation, elle n'est grevée d'aucun droit (Loi du 17 juillet 1856).

Art. 23. — Les marchandises entreposées, au moment où elles seront expédiées pour la consommation ou le rembarquement, payeront pour magasinage les droits ci-après par mois :

Bouteilles, quel que soit le contenu, les six caisses de douze bouteilles : trois quarts de réal (55 centimes).

Farine, la barrique, trois quarts de réal (55 centimes).

Liquides, la pipe de six barils, trois réaux (44 centimes l'hectolitre).

Marchandises sèches, sur la valeur, un huitième pour cent.

Maté, les huit arrobes (environ 100 kil.), trois quarts de réal (55 centimes).

Métaux, les huit arrobes (environ 100 kil.), un quart de réal (13 centimes).

Sucre, tabac et articles encombrants, trois quarts de réal (55 centimes).

En cas de doute pour la liquidation, le droit de magasinage sera de trois quarts de réal pour huit arrobes ou pour un volume équivalant à celui d'une barrique de farine par cent kilos (55 centimes).

Art. 24. — Dans la liquidation du droit de magasinage, sera considéré comme terminé tout mois commencé.

Art. 25. — Les marchandises extraites de l'entrepôt payeront

pour droit de grue (*eslingage*) la moitié du droit de magasinage pendant un mois.

Acquitteront le même droit les articles directement importés pour la consommation et les marchandises exportées.

Art. 26 — Seront saisis le colis ou les colis contenant une plus grande quantité d'articles ou d'autres articles que ceux qui auront été déclarés.

Art. 27. — Les saisies seront jugées conformément à la loi du 14 juillet 1855.

Dispositions générales.

Art. 28. — Les droits seront calculés sur les prix courants de la place, en gros, au moment de l'expédition en douane avec un rabais de dix pour cent.

Art. 29. — Les cas de réclamations ou de désaccord avec le vérificateur, de la part des intéressés, et portant sur une différence de plus de dix pour cent seront décidés par deux arbitres tirés au sort sur une liste de douze noms dressée chaque semestre par le tribunal de Commerce.

En cas de désaccord entre eux, les arbitres désigneront eux-mêmes un tiers qui prononcera en dernier ressort.

Art. 30. — Les arbitres une fois réunis et, le cas échéant, le tiers désigné par eux, ne se sépareront pas qu'ils n'aient rendu leur jugement qui sera sans appel.

Art. 31. — Les operations des vérificateurs seront publiques; ils seront tenus d'en communiquer les résultats aux négociants qui le requerront.

Art 32. — Le pouvoir exécutif est autorisé à pouvoir permettre l'importation en franchise des articles qu'il jugera exclusivement destinés au culte divin et réclamés par les curés des églises.

Art. 33. — Au moment de la déclaration pour l'entrepôt de marchandises en caisses ou en colis fermés, le déclarant devra en présenter les factures pour qu'il soit procédé à leur vérification.

Le droit d'eslingage destiné à l'entretien du môle se paie dans tous les cas; il est fixé à la moitié du droit de magasinage; c'est là un droit de port.

Les autres droits de port ou droits d'ancrage sont de trois réaux courants (300 reis) par tonneau. Ils ne sont exigés des navires qu'à leur sortie et autant qu'ils ont déchargé leur cargaison, soit en totalité, soit partiellement. Ainsi que je l'ai dit plus haut, les bâtiments

de commerce qui se contentent de toucher à Montevideo ne sont pas soumis à ce droit d'ancrage et n'ont à acquitter que

La patente de santé.	4 réaux.
Le pilotage d'entrée.	10 —
Le pilotage de sortie.	8 —
Bateau du pilote.	2 —
	24 réaux. (16 fr. 80 c.).

Droits de tonnage.

Loi du 28 avril 1855.

« Art. 1er. — Payeront un droit d'un octavo (0,27 centimes) :

» 1° Les navires sortant de Montivedeo et de Colonia, à destination de l'intérieur de la Plata ou de ses affluents.

» 2° Les navires qui toucheront à Montevideo ou à Colonia, à leur entrée dans le dit fleuve.

» 3° Les navires venant des dits fleuves qui toucheront à Colonia et à Montevideo.

» Art. 2. — Tout navire qui aura acquitté le droit ci-dessus à l'entrée ne le paiera pas à la sortie, et réciproquement.

» Art. 3. — Les navires employés au service de la malle entre Montevideo et les ports des fleuves précités payeront la moitié du droit ci dessus.

» Art. 4 — La présente loi entrera en vigueur à partir du jour de l'éclairage du phare établi à Colonia. »

Loi du 16 juin 1855.

« Art. 1er. — Est établi sur les navires venant ou à destination des ports situés au delà des caps un droit de un quart pour cent par tonneau.

» Art. 2. — Le produit de ce droit sera exclusivement affecté à l'établissement et à l'éclairage d'un phare sur la partie nord du banc anglais, d'un autre phare au sud de l'île Lobas et d'un rez de carine au sud du banc précité. »

Dr A. Moure.

(La suite au prochain numéro.)

INTÉRÊTS MATÉRIELS.

Madrid, 12 juin 1857.

Direction générale du Trésor public.

Montant de la dette flottante au 1er juin, — 389,093,236 rs.

Madrid, 14 juin 1857.

Crise de Barcelonne.

Par l'état suivant, on pourra se faire une idée de la crise financière que traverse Barcelonne, la première ville commerciale de l'Espagne. Il est bien vrai que cette crise se fait sentir ailleurs; mais là, elle prend un caractère qu'il est bon de signaler. Voici, depuis deux ou trois mois, la baisse qu'ont subie les valeurs commerciales :

Banque de Barcelonne, baisse,	de	58	à	47
Catalane générale de crédit,	de	53	à	39
Crédit mobilier barcelonnais,	de	55	à	35
Union commerciale,	de	54	à	34
Caisse catalane, industrielle et commerciale,	de	35	à	25
Compagnie barcelonnaise d'assurances maritimes,	de	96	à	50
Compagnie catalane générale d'assurances,	de	78	à	42
Compagnie ibérique d'assurances,	de	40	à	20
L'Aseguradora, id.	de	39	à	18

Lloyd barcelonnais,	id.	de	42	à	28
Le Cabotage,	id.	de	30	à	23
Chemin de fer de l'Est,		de	119	à	113
Id. Id. du Nord,		de	100	à	90
Id. Id. de Sarragosse,		de	48	à	42
Id. Id. du Centre,		de	77	à	68
L'Espagne industrielle,		de	99	à	85
L'Industrie cotonnière,		de	92	à	80
L'Auxiliaire de l'industrie,		de	90	à	70

SUITE ET RÉSUMÉ DU RAPPORT LU A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES DE LA COMPAGNIE GÉNÉRALE DE MINES EN ESPAGNE.

Province de Cordoue.

Dans cette province, on trouve des traces nombreuses d'une grande exploitation de mines d'argent, d'antimoine, de cuivre et de plomb; aux environs de Posadas et d'Hornachuelos, des masses considérables de scories attestent l'existence d'anciennes fonderies.

Outre les riches *escoriales* qu'elle possède, la Compagnie a dénoncé plusieurs mines qu'il lui sera possible d'exploiter avec avantage, grâce au voisinage des mines de charbon d'Espiel et de Belmez, mais surtout au chemin de fer qui traversera ces parages.

Province de Ciudad-Real.

La Compagnie a établi le siége de son exploitation non loin de Puerto de Niebla, dans les districts miniers du Valle de Alcudia et de Orcallo; elle s'est rendue propriétaire d'un immense *escorial* de plomb.

Province de Tolède.

Les mines de la Compagnie sont situées sur les montagnes de Tolède, à environ dix lieues de Talavera de la Reina, autre district minier riche en plomb, argent et cuivre. Les dépendances

sont au nombre de douze, et tout fait espérer le meilleur résultat.

Province de Palencia (vallée de Santullan).

La Compagnie possède une partie des meilleurs gisements de charbon d'Espagne, gisements très-bien situés. Le terrain comprend vingt-sept dépendances, dont sept sont en exploitation.

Le charbon de ces mines est excellent pour l'usage domestique, pour la forge et la fabrication du gaz; il servira pour approvisionner Valladolid.

Espiel et Belmez.

Dans ce district, la Compagnie n'a réalisé encore aucune acquisition, mais elle pense y établir une fabrique de coke et une fonderie de cuivre.

ÉTAT DES SOCIÉTÉS DE CRÉDIT.

Société catalane générale de crédit.

Situation au 31 mai 1857.

Actif.

Actions,		2,800,000 rs.
En caisse,		713,066
Portefeuille, etc.,		1,550,696
Correspondants, etc.,		94,484
	Total,	5,158,246

Passif.

Capital,		4,000,000 rs.
Comptes courants,		1,105.980
Divers, etc.,		52,266
	Total,	5,158,246

RECETTES DES CHEMINS DE FER ESPAGNOLS.

De Madrid à Saragosse et Alicante.

Kilomètres en exploitation,	278
Produits du 30 mai au 5 juin.	
Voyageurs, 13,658,	179,656 rs.
Marchandises, etc.	297,787
Total,	477,353
Semaine correspondante en 1856,	313,102
Différence,	164,251

Chemin de fer de Grao de Valence à Almansa.

Kilomètres exploités en 1856 et 1857,	60 1/4
Recettes du 1er au 7 juin.	
Voyageurs, 18,630	74,286 rs.
Marchandises, etc.	30,586
Total,	104,872 rs.
Semaine correspondante en 1856,	75,043
Différence,	29,829 rs.
Recettes du 1er janvier au 7 juin.	
En 1857,	2,068,909 rs.
En 1856,	1,837,346
Différence,	231,563

Chemin de fer de Barcelonne à Saragosse.

Produits du mois de mai,	
Voyageurs, 3,170,	7,068 rs.
Marchandises, etc.	1,113
Total,	8,181
Recettes depuis le 1er janvier jusqu'à cette date,	32,133 rs.
id. pour la même période 1856,	30,206
Différence,	1,927

Chemin de fer du centre.

Recettes du mois de mai 1857.

Voyageurs, 40,507,	7,262 p. f.
Marchandises, etc.	450 »
Total,	7,712 p. f.
Mois de mai 1856.	60,59 »
Différence,	1,653 p. f.
Recettes du 1er janvier à cette date,	33,760
id. pour 1856,	25,136
Différence en faveur de 1856,	8,624 p. f.

Chemin de fer de Barcelonne à Areyns de Mar.

Kilomètres en exploitation,	36

Recettes et dépenses du mois de mai.

Recettes,	16,613 p. f.
Dépenses,	9,206
Reste,	7,507 p. f.

Chemin de fer entre Jerez el Puerto et Cadiz.

Recettes du mois de mai 1857.

Kilomètres en exploitation en 1855,	15
id. id. en 1856,	27 1/2

Produits du 1er au 31 mai 1857.

Voyageurs, 64,410,	263,528 rs
Marchandises, etc.	134,059
Total,	397,587
Même mois en 1856.	
Voyageurs, 19,984,	81,892
Marchandises, etc.	98,680
Total,	180,572
Différence,	217,015 rs.

Chemin de fer de Tarragone à Reus.

Kilomètres en exploitation,		14
Recettes du 17 au 23 mai 1857.		
Voyageurs, 3,767,		9,880 rs.
Marchandises, etc.		3,040
Recettes antérieures,		469,068
Total,		481,988

Chemin de fer du nord de Barcelonne.

Kilomètres en exploitation,	30
Produits du mois de mai 1857.	
Voyageurs,	5,312 rs.
Marchandises, etc.	4,986
Total,	10,298
Même mois en 1856.	11,948
Différence contre,	1,650
Recettes du 1er janvier à cette date	46,061 rs.
id. pour 1856,	47,026
Différence contre,	965

Madrid, 15 juin 1857.

MINISTÈRE DE LA MARINE.

Nombre des navires qui, dans le mois de mai, sont entrés dans les ports de la Péninsule, et en sont sortis.

Entrées.

Navires nationaux sur lest,	966	avec	32,809	tonneaux.
id. avec chargement,	3,119	id.	167,453	id.
id. étrangers sur lest,	134	id.	20,409	id.
id. avec chargement,	374	id.	88,323	id.
Totaux,	4,593	id.	308,994	id.

Sorties.

Navires nationaux sur lest,	1,146	avec	43,302	tonneaux.
id. avec chargement,	82,917	id.	153,544	id.
id. étrangers sur lest,	247	id.	48,745	id.
id. avec chargement,	341	id.	69,794	id.
Totaux,	4,651	id.	315,385	id.

BANQUE DE BARCELONNE.

Situation au 30 mai 1857.

Actif.

Numéraire en caisse,	1,162,213	p. f.
Dans la caisse de Palma,	6,661	
Billets en caisse,	345,230	
En portefeuille à réaliser,	1,752,159	
Divers,	1,487,024	
Total,	4,753,287	p. f.

Passif.

Pour les 20,000 actions de 1re, 2e et 3e série,		1,000,000	p. f.
Montant des billets émis,		1,663,525	
Dépôts,		321,707	
Comptes courants,		1,594,762	
Divers,		173,293	
Total,		4,753,287	
Capital nominal,	4,000,000		
id. d'actions émises,	4,000,000		

Madrid, 17 juin 1857.

Barcelonne.

Nous avons déjà parlé de la situation déplorable où se trouve la place de Barcelonne, et des projets de quelques spéculateurs pour fonder, à des capitaux fabuleux, de nouvelles Sociétés in-

dustrielles. Le bruit courait dans cette ville, et tout le monde l'accueillait avec plaisir, que le ministre de Fomento avait décidé qu'il refuserait toute autorisation nouvelle; il n'excepterait de cette mesure que les Sociétés qui ont fait le dépôt par ordre supérieur. Dans l'intérêt des opérations sérieuses, il était temps de mettre un frein à ces entreprises hasardées qui auraient pu ruiner le crédit public, déjà si fortement ébranlé dans la capitale de la Catalogne.

Madrid, 20 juin 1847.

Mines, grande découverte.

Le *Courrier d'Andalousie* rapporte qu'on a découvert à Sanlucar de Barrameda, ville de la province de Cadiz, un gisement d'or argentifère. Les essais faits par un ingénieur à l'ouverture de la mine ont été surprenants; en un mot, si les résultats confirment les promesses consignées dans le mémoire de cet ingénieur, l'Espagne aurait sa Californie. Les actions qui, à l'émission, étaient de 250 rs., sont montées à 2,000.

Mouvement maritime des navires espagnols entrés dans le port de Marseille et sortis dans le mois de mai 1857.

Entrées.

1857 —	97	navires	avec	6,899	tonneaux.
1856 —	53	Id.	Id.	4,310	Id.
Différence,	44			2,589	

Sorties.

1857 —	94	navires	avec	7,113	tonneaux.
1856 —	51	Id.	Id.	4,289	Id.
Différence,	43			2,824	

Navigation transatlantique; service entre l'Espagne et les Antilles.

Le 17 juin a eu lieu, à Madrid, l'adjudication de cette ligne importante qui sera desservie par des vapeurs. — Le maximum,

fixé par le conseil des ministres, était de 36,000 piastres par voyage. Quatre compagnies avaient soumissionné; MM. Ceriola et Carriquiri, qui ont fait le plus fort rabais, ont obtenu, au prix de 23,400 p., la concession dont la durée est de huit ans.

Ile de Cuba.

Les nouvelles de la Havane sont des plus satisfaisantes. Le mouvement industriel et commercial y prend chaque jour des proportions insolites, exagérées peut-être; mais qu'opposer à ce torrent de spéculations qui donne le vertige aux têtes les plus froides? Les conseils de la prudence seraient-ils écoutés? nous ne le croyons pas; mais que la situation de Barcelonne serve au moins de leçon.

Plus de vingt Sociétés, en peu de temps, se sont établies à la Havane et à Cardenas, avec un capital qui n'est pas au-dessous de 40 millions de piastres, soit 212 millions de francs.

La Banque espagnole de l'île marche à la tête de toutes les institutions de crédit. Depuis le mois de janvier, son actif, qui était de 6,507,010 ps., s'est élevé à 8,519,471. Cette différence de plus de deux millions de piastres provient surtout des effets en portefeuille, des comptes courants et d'un plus grand nombre de billets mis en circulation.

Les chemins y suivent aussi une progression ascendante.

Voici l'état des recettes et des dépenses de la ligne de Matanzas pendant le mois de mars dernier, comparé avec le même mois des années 1854, 1855 et 1856.

	Produit brut,	dépenses,	profit net.
1854	63,275	21,941	41,334 p.
1855	64,709	50,467	14,242
1856	62,734	37,943	24,791
1857	71,940	22,057	49,883

Situation de la Banque d'Espagne le 14 juin 1857.

Actif.

En caisse	numéraire, effets de commerce,	141,248,879 rs.
Portefeuille,		306,259,251
Fondés de pouvoirs des provinces et correspondants étrangers,		39,453,526
Effets publics,		31,920,766
Biens meubles, propriétés, etc,		8,259,865
	Total,	527,142,287 rs.

Passif.

Capital de la Banque,	120,000,000 rs.
Fonds de réserve,	3,600,000
Billets en circulation,	192,586,800
Comptes courants,	164,077,613
Divers,	46,877,874
Total,	527,142,287 rs.

Banque de Cadiz au 31 mai 1857.

Actif.

Numéraire,	24,781,839 rs.
Billets en caisse,	394,000
Valeurs en portefeuille,	22,256,224
Or en barres,	2,970,424
Prêts sur effets publics,	4,931,800
Crédits par correspondants,	10,817,299
Divers,	1,049,973
Total,	66,701,559 rs.

Passif.

Montant du 25 p. 0/0 versé par les actionnaires,	12,500,000	rs.
Billets émis,	37,500,000	
Comptes courants,	13,649,429	
Dépôts,	945,277	
Effets à payer,	496,400	
Divers,	1,610,453	
Total,	66,701,559	rs.

Banque de Barcelonne au 30 *mai* 1857.

Actif.

Numéraire,	1,162,213	ps.
Dans la caisse de Palma,	6,661	
Billets en caisse,	345,230	
Billets en portefeuille à recouvrer,	1,752,159	
Id. Id. dans la caisse de Palma,	47,860	
Prêts sur effets publics,	313,951	
Id. sur d'autres gages,	752,029	
Divers,	373,181	
Total,	4,753,284	ps.

Passif.

Montant du quart versé par les actionnaires propriétaires des 20,000 actions de première et seconde série,	100,000	ps.
Billets émis,	1,663,525	
Dépôts,	321,707	
Comptes courants,	1,594,762	
Effets à payer,	62,573	
Divers,	110,717	
Total,	4,753,284	ps.

Recettes des chemins de fer espagnols de Madrid à Saragosse et Alicante.

Kilomètres en exploitation,	278
Produits du 6 au 12 juin 1857.	
Voyageurs 10,743,	179,120 rs.
Marchandises, etc.,	314,807
Total,	493,927 rs.
Semaine correspondante de 1856,	331,906
Différence,	162,021 rs.

De Grao de Valence à Almansa.

Kilomètres en exploitation,	60 1/4
Recettes du 8 au 14 juin 1857.	
Voyageurs 25,522,	110,468 rs.
Marchandises, etc.,	26,424
Total,	136,892
Semaine correspondante de 1856,	84,387
Différence,	52,505 rs.
Produit total du 1er janvier au 14 juin.	
En 1857,	2,205,802 rs.
En 1856,	1,921,733
Différence,	284,069 rs.

De Tarragone à Reus.

Kilomètres en exploitation,	14
Recettes du 17 au 23 mai 1857.	
Voyageurs 3,767,	9,880 rs.
Marchandises,	3,040
Produits antérieurs,	469,068
Total,	481,988 rs.

Madrid, 25 juin 1857.

Chemin de fer, réseau des Pyrénées.

On annonce d'une manière officielle que le 19 juin on a signé le contrat qui accorde à la Compagnie du Midi le réseau des Pyrénées, destiné à relier l'Espagne à la France.

A. Lacombe.

BOURSE DE MADRID.

VALEURS INDUSTRIELLES.

Nombre d'actions.	Valeur nominale.	Déboursé.	Époque des dividendes.	Intérêts ou dividendes payés.	NOMS DES SOCIÉTÉS.	LUNDI 1er juin.		MARDI 2 juin.		MERCREDI 3 juin.		JEUDI 4 juin.		VENDREDI 5 juin.		SAMEDI 6 juin.	
						comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
»	»	»	»	»	Gaz de Madrid.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
60000	2000 rs	tout.	décemb.	6 0 0	Banque d'Espagne.	144 50	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
64000	1900	50 0 0	»	»	Espagnole mercantile.	1840	»	»	»	»	»	»	»	1816	»	1910	»
20000	1900	50 0 0	»	»	Crédit mobilier.	1950	»	1920	»	1940	»	»	»	»	»	»	»
170000	1900	50 0 0	»	»	Crédit en Espagne.	1960	»	1900	»	1940	»	1920	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Pyrénée à Méditerranée.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	»	Alar à Santander.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Langrès à Gijon.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Jerez al Puerto.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Seguros générales.	»	»		»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Canalisation de l'Ebre.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	1500	»	»	San Juan de Alcaraz.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
5500	2000	tout.	mai.	5 0 0	Canal de Castille.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Madrid à Aranjuez.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Aranjuez à Almansa.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
20000	2000	50 0 0	»	»	Société Catalane.	43	43 25	44 50	44 75	»	»	44 50	44 60	44 40	44 50	44 65	44 75
»	»	»	»	»	Banque de Barcelonne.	50 15	50 35	50 50	50 75	»	»	50 .0	50 75	50 60	50 75	50 65	50 7
18500	2 00	»	»	»	Chemin du Centre.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
6400	1900	tout.	30 juin.	6 0 0	Gipuzcoa à Valence.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	fin juin.	»	Tarragonne à Reus.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	»	»	»	»	Chemin de Mataro.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	»	Aranoliers.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
20000	2000	46 0 0	»	»	Barcelonne à Saragosse.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
5000	2000	40 0 0	»	»	Société Valencienne.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»		»
»	2000	»	125 0 0	»	Canal d'Urgel.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	»	Espagne industrielle.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	10000	»	60 0 0	»	Lloyd Barcelonnais.	»	»	27 50	20	»	»	26	26 10	»	»	»	»

BOURSE DE MADRID.

FONDS PUBLICS.

TITRES.	LUNDI 1er juin.		MARDI. 2 juin.		MERCREDI. 3 juin.		JEUDI 4 juin.		VENDREDI. 5 juin.		SAMEDI 6 juin.	
	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
3 p. 0/0 consolidé	40 50	40 60	40 30	»	40 60	40 55	40 60	40 60	40 55	40 80	40 50	40 75
3 p. 0/0 différé	26 25	26 30	26 15	»	26 35	»	26 35	»	26 30	26 35	26 50	»
Amortissable de première classe	11 7	»	11 70	»	11 80	»	»	»	11 95	»	12	»
Amortissable de seconde classe	6 65	»	»	»	»	»	»	»	6 70	»	6 70	»
OBLIGATIONS ET ACTIONS DE ROUTE.												
Emissions 1 Avril 1843 — 1000 rs, Caballeros	84 50	»	85	»	85 15	»	»	»	85 25	»	85 25	»
Id. 1 juillet 1843. — 1000 rs, Coregne	85 75	»	86	»	86	»	»	»	»	»	»	»
Id. Avril 1850. — Fomento à 4000 rs	84 50	»	84 50	»	85	»	»	»	»	»	»	»
Id. fomento à 2000 rs	89 50	»	89 50	»	89 75	»	89 75	»	90 25	»	90 25	»
Id. 1 juin 1851 à 2000 rs	107 75	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 31 août 1852 à 2000 rs	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Canal d'Isabelle II	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»

BOURSE DE MADRID.

ACTIONS DE MINES.

NOMS DES SOCIÉTÉS.	SITUATION DES MINES.	NATURE DES MINÉRAUX.	PRIX COURANTS. argent.	PRIX COURANTS. papier.
			rs.	rs.
La Suerte.	Hiendelaencina.	Galène argentifère.	142,000	144,000
Santa Cecilia.	»	»	54,000	60,000
San Carlos.	»	»	146,000	150,000
Verdad de los Artistas.	»	»	156,000	160,000
Relampago.	»	»	140,000	142,000
Vascongada.	»	»	32,000	34,000
Santa Catalina.	»	»	10,000	11,000
San Guillermo.	»	»	14,000	15,000
Trillana.	»	»	24,000	23,000
Mallorquina.	»	»	»	»
Perla y Tampestad.	»	»	»	»
San Antonio.	»	»	»	»
Antorcha.	»	»	»	12,000
Fortuna.	»	»	»	»
Diogenes.	»	»	»	»
Querubina.	»	»	»	»
Valenciana.	»	»	11,000	30,000
Laura.	»	»	6,000	»
Ferentina.	»	»	»	»
Feliz Pensamiento.	Sierra Nevada.	Cuivre argentifère.	11,000	22,000
Esploradora.	»	»	44,000	66,000
Gran Bacares.	»	»	23,000	24,000
Primer Triunfo.	»	»	10,000	11,000
Crescencia.	Sierra Almagrera.	Plomb argentifère.	»	»
Mercurio.	»	»	6,200	12,000
Dos Mindos.	»	»	1,500	»
Campo Fermoso.	»	»	»	»
Buena Fe.	Fombuena (Aragon).	Sulfate.	1,800	»
Bilbilitana.	Alpartir (Id.).	»	7,700	»

CHEMIN DE FER INTEROCÉANIQUE DE HONDURAS.

VIII. — Vallée du Goascoran.

Après avoir passé le sommet, la ligne du chemin suivra la vallée du Rio Goascoran jusqu'aux plaines qui environnent la baie de Fonseca. La pente sera presque partout uniforme, bien qu'en moyenne plus élevée que sur la descente du nord. Le caractère du pays et les facilités qu'il présente pour la construction du chemin ont été esquissés comme il suit par le lieutenant Jeffers :

« Le pays présente, en général, le caractère le plus favorable. La ligne du chemin, tracée sur un plateau près des bords de la rivière et à l'abri des inondations, offre l'aspect d'un plan incliné depuis le sommet jusqu'au port. Le nombre des tranchées et des remblais sera peu considérable, sauf sur le point qui sépare les deux côtés du sommet ; les courbes seront bonnes et les pentes ne seront pas plus rapides que celles existant sur les chemins les plus favorisés. Il n'y aura pas besoin de tunnels ni d'excavations dans le roc.

» L'élévation à atteindre pour passer le sommet à Rancho Chiquito est de 2,400 pieds ; mais, si l'on considère qu'il n'y a pas de descentes, et que c'est la totalité des montées et non l'élévation du sommet qui constitue la dépense de travail à faire, on reconnaîtra que ce ne sont point là des conditions défavorables.

» Au sud de Goascoran, les formations sont en calcaire, en grès blanc sablonneux, en quartz désagrégé, en gravier et en sable mélangés de lave et de pierres volcaniques. Ces roches n'exigeront aucune tranchée importante. A Goascoran, il existe des lits immenses de pierres calcaires bleues, et, dans tous les courants d'eau, une grande quantité de gros galets de granit, de gneiss aggloméré et de grès. La roche, en cet endroit, est de grès blanc assez doux pour être entamé par le pic, mais qui se durcit à l'air. Sa durée est suffisamment prouvée par l'existence de figures gravées sur les rochers, près d'Aramécina, fort bien conservées et d'une époque antérieure à la conquête. Les excavations peuvent être faites à peu de frais ; elles ne

coûteront pas plus que celles opérées dans la terre; elles auront l'avantage de la durée et d'être l'abri de l'humidité. Sur toute la ligne on trouve en abondance gravier, sable, chaux et terre à briques.

» A Aramécina le pin jaune paraît sur les collines, et, à San Juan et Aguanqueterique, il en existe de très-gros et en quantité innombrable, dans le voisinage immédiat du chemin. Le pin jaune atteint une grosseur de 30 pouces et une hauteur de 50 à 75 pieds, et ne le cède en rien au meilleur pin de la Caroline du Nord Le chêne y est très-abondant aussi, et l'on y trouve également de grandes quantités d'autres bois utiles ou précieux.

» La largeur de la vallée est si peu considérable, comparée à sa longueur, qu'on n'y rencontre pas, entre le terminus et le sommet, de cours d'eau à traverser ayant plus de 30 pieds. La dépense à cet égard sera donc très peu importante. On y trouve en outre, pour la construction des ponts, du bois en abondance.

» Les petits cours d'eau qui se jettent dans le Goascoran offrent une grande puissance hydraulique applicable aux scieries et autres machines. »

IX. — BAIE DE FONSECA.

L'admirable baie de Fonseca, terminus occidental du chemin projeté, est, sans contredit, le plus beau port, ou mieux, le plus bel assemblange de ports qui existe sur toute la côte américaine du Pacifique. Elle a 50 milles de longueur sur une largeur d'à peu près 30 milles; elle est parfaitement protégée, et renferme trois grandes îles qui présentent des ports intérieurs amplement pourvus d'eau, et d'admirables sites pour y bâtir des villes et des établissements commerciaux ou manufacturiers de toute espèce. Les trois États de San Salvador, de Honduras et de Nicaragua sont contigus à la baie. Honduras, toutefois, en occupe la plus grande face : le port de La Union, dans la baie inférieure de ce nom, et le port principal de San Salvador. Son commerce, l'année dernière, a dépassé 500,000 dollars, et les revenus se sont élevés à près de 100,000 dollars Le principal port de Honduras est Amapala, sur l'île du Tigre. C'est un port franc et dont l'importance s'accroît rapidement. Sa population et son commerce ont doublé pendant ces deux dernières années. Une Compagnie américaine a élevé sur l'île un grand établissement avec une machine à vapeur pour scier et raboter le bois qui se trouve aujourd'hui en pleine activité. Cette Compagnie est prête à traiter pour la fourniture des traverses et membrures nécessaires pour la construction de la section du chemin près le Pacifique, et celle des édifices qui s'y rattachent, tels que stations, dépôts, etc.

Le point précis du terminus sur la baie dépendra des considérations qui pourront résulter de l'enquête minutieuse des ingénieurs et de quelques autres circonstances Le chemin pourrait être mené jusqu'au port San Lorenzo, à l'entrée de la baie intérieure de ce nom, qui ne possède pas moins de 4 brasses d'eau dans toute son étendue. Cette ligne traverserait un terrain sec et ferme, mais exigerait un pont de 100 pieds de longueur sur le Rio Facaome. Par la construction d'une petite digue ou d'un pont sur pilotis de 150 yards (137 mètres), le chemin pourrait arriver à la grande île de Sacate Grande, en un point indiqué sur la carte, en face d'un vaste et excellent ancrage On pourrait même, avec quelque difficulté toutefois, lui faire traverser l'extrémité nord de cette île et le faire aboutir à l'île du Tigre au moyen d'un pont sur pilotis d'une longueur de 1 mille un quart, jeté sur un detroit d'une profondeur de 6 pieds d'eau à marée basse.

Le chemin pourrait encore, sans obstacle sérieux, aboutir à un point situé sur le principal emplacement de terrain, en face de la baie de Chismuyo; mais là, il deviendrait nécessaire de bâtir un quai d'une longueur considérable, tandis que, à San Lorenzo, à Sacate Grande et à Tigre, un quai ou un dock d'une longueur ordinaire permettrait aux plus grands steamers d'amarrer près des dépôts de la Compagnie.

Le chemin pourrait se terminer à La Union, mais il lui faudrait entrer dans un autre État, sans pour cela obtenir d'autres avantages que ceux atteints sur les divers points déjà nommés. Ce fait n'a donc d'autre importance que de prouver les grandes facilités qu'offre partout la baie pour les travaux projetés.

La carte de la baie de Fonseca, dressée par sir Edward Belcher, en vertu des instructions du gouvernement anglais, et publiée par ordre de l'amirauté, rend inutile une longue description de cette remarquable baie qui semble avoir été designée par le Créateur comme le centre du commerce de l'océan Pacifique. Elle est salubre, environnée d'un pays de ressources agricoles illimitées et possédant de riches et inépuisables mines de charbon, d'or et d'argent; elle abonde en beaux poissons, en huîtres excellentes, etc., etc. Bref, elle possède toutes les conditions nécessaires à l'entretien d'une grande et prospère population. La baie de Fonseca est donc sans égale pour devenir le terminus d'une grande œuvre d'utilité générale comme celle dont il s'agit.

X. — PENTES.

Dans la construction, et, à un plus grand dégré encore, dans l'exploitation des chemins de fer, la question des pentes est très-importante à considérer. D'après les observations qui précedent, on a vu que les premiers 50 milles du chemin projeté présenteront une pente moyenne de 17 pieds par mille, et les 40 milles suivants, une pente moyenne de 25 pieds 2 pouces par mille. Pour la section de 15 milles qui traverse le sommet, la pente maximum, sans tenir compte de l'adoucissement probable des pentes au moyen d'une tranchée à travers le sommet, sera de 55 pieds par mille et seulement pendant une courte distance. De là, à l'océan Pacifique, la pente maximum ne dépassera pas 45 pieds par mille. La somme totale des montées et des descentes, d'une mer à l'autre, est de 4,600 pieds, ce qui donne une pente moyenne d'un peu plus de 28 pieds par mille. Les résultats sont très-favorables, comme on pourra en juger par la comparaison ci après :

TABLEAU DES PENTES MAXIMUM.

Chemin de	Baltimore et Ohio.	par mille	116	pieds.
—	Baltimore et Susquehama.	—	90	—
—	Boston et Albany.	—	89	—
—	New-York et Erié.	—	60	—
—	Tehuantepec (en projet).	—	64	—
—	Panama (pente du Pacifique).	—	60	—
—	Calédonie (Écosse).	—	78	—
—	Honduras (en projet).	—	55	—

La pente indiquée pour Tehuantepec ne comprend pas un tunnel de trois quarts de mille.

La pente de 116 pieds, sur le chemin de Baltimore et Ohio, a une *longueur de huit milles et demi* (1). C'est-à-dire qu'il faut, dans une aussi courte distance, s'élever à 986 pieds, ou moitié environ de la somme des montées du chemin projeté de Honduras.

La somme des montées et descentes de la première section (la division orientale) du chemin de fer de New-Kork et Erié, est de 3,872 pieds, sur une distance de 72 milles, ce qui donne une moyenne de 54 pieds par mille, ou près du double de la pente moyenne du

(1) « Sur cette pente, une machine pesant 24 tonneaux avec une force de traction de 15,160 livres, a entraîné un train de wagons chargés, pesant en totalité, non compris le tender, 208 tonneaux, avec une vitesse de 6 à 8 milles à l'heure. La même machine a monté la même pente avec un train de voyageurs de 118 tonneaux à une vitesse de 17 milles à l'heure. »

chemin projeté. Les pentes rapides sont nécessairement des obstacles; mais les progrès obtenus dans les locomotives permettent aux ingénieurs de surmonter des élévations qui autrefois eussent été considérées comme impossibles à franchir.

Jusqu'à présent on a évité, à tout prix, les pentes élevées en faveur des pentes modérées, même quand la somme des montées à franchir était la même. En d'autres termes, on croyait que, dans un chemin de 100 milles de longueur conduisant à un sommet de 1,000 pieds d'élévation, une pente moyenne et uniforme de 10 pieds par mille, sur la distance entière, était préférable à 80 milles de niveau, et 20 d'une pente de 50 pieds par mille. Mais, en pratique, cette dernière condition s'est trouvée, dit-on, la meilleure. C'est à-dire que la concentration des pentes sur un point, compensée par une force auxiliaire, est très-avantageuse sous le rapport de la dépense et du temps.

Jusqu'à quel point ce principe peut-il trouver une application avantageuse sur la ligne du chemin projeté? C'est ce qu'il appartient de décider aux ingénieurs chargés de sa construction Heureusement la nature de ce pays leur laisse le choix libre : on pourra obtenir une concentration considérable de pente dans un espace de 10 milles de chaque côté du sommet, en s'en approchant directement, ou bien le chemin pourra être établi à la base des chaînes parallèles de collines sur des pentes légères et uniformes.

E. G. Squier.

(*La suite au prochain numéro.*)

PORTEFEUILLE EUROPÉEN.

Chronique littéraire et artistique de la quinzaine.

I.

Nous annoncions, il y a quelque temps, l'apparition d'un volume de vers sous ce titre assez neuf : *les Vierges*, et nous nous plaisions à dire que M. Barrillot, l'auteur, est un de ces esprits, trop rares à notre époque, qui cultivent la poésie pour elle-même, obéissant à une inspiration vraie, à une conviction profonde. Tant d'autres se croient, aujourd'hui, poëtes, pour avoir traîné leurs semblants d'idées dans l'ornière d'une prosodie inepte et monotone, ou pour avoir jonglé avec quelques rimes funambulesques, à la manière de ces bateleurs dont on prend pitié après s'en être amusé un instant. Aussi, ne saurait-on trop encourager ceux chez qui vit encore la foi poétique, et c'est à ce titre que nous étudierons tout spécialement l'œuvre nouvelle de M. Barrillot.

L'année dernière, M. Barrillot publiait un recueil de poésies, chansons et ballades, intitulé : *la Folle du Logis;* ce fut son début ; personne encore ne connaissait même son nom ; quelques amis seuls savaient qu'il fût poëte. Qui donc aurait pu soupçonner que cet homme, déjà blanchi par l'âge et l'adversité, qui, dévoué tout jeune et sans éducation, par le sort de sa naissance, à un travail manuel des plus pénibles, avait rempli pendant trente-huit ans sa tâche journalière sans jamais la négliger ou la maudire, qui donc aurait pu soupçonner que cette homme employât silencieusement ses nuits à cultiver son esprit

pour le rendre digne de devenir l'interprète de son âme, pour apprendre à traduire les inspirations qui débordaient de son cœur? Il était né poëte, il apprit à écrire, et, grâce à la persévérance que donne la conviction, il finit par imiter les grands modèles, auxquels il ne demandait que les secrets matériels de l'art. Chose plus singulière et plus rare encore, modeste autant qu'enthousiaste, M. Barrillot cachait soigneusement ses efforts et ses succès; il chantait pour lui-même et non pour le monde, soit qu'il voulût se perfectionner encore avant de révéler son talent, soit que, doutant de lui-même et craignant de s'être abusé, il tremblât que l'indifférence du public ou de railleuses critiques ne vinssent tuer ses chères illusions. Peut-être encore, par un sentiment de jalousie bien excusable, pour ce qu'il ne devait qu'à soi, avait-il résolu d'en jouir seul, car sa conscience le récompensait assez de ses peines. Mais des circonstances impérieuses devaient le forcer à prendre au soleil la place qu'il avait dignement gagnée.

Un jour, — nous dirions presque heureusement, — les bras manquèrent à l'ouvrier, et, comme il le dit, fatalement invalide civil, il dut demander à sa muse chérie les moyens d'existence que lui refusaient ses mains. Pauvre poëte, cela lui semblait une profanation, et quand il fallut recueillir, pour les jeter à travers le monde, ces chants intimes écrits dans l'ombre pendant les douces heures de loisir que lui laissait le travail mécanique, quand il les vit quitter pour la première fois le coin de son foyer, son cœur se serra, — il détourna la tête, et, leur ouvrant la porte, comme le père de l'enfant prodigue, un mot de reproche expira sur ses lèvres..... il appela son premier livre : *la Folle du Logis*.

Bien vite rassuré par l'accueil bienveillant du public, l'auteur a pris confiance ; il s'est mis avec courage à son

nouveau métier de poëte, puisqu'enfin ses juges l'ont sacré tel. A ces essais de toute forme, à ce mélange de tentatives timides et diverses qui composent son premier volume, il a voulu faire succéder une œuvre conçue avec ensemble, avec cette sûreté que donne la certitude d'avoir trouvé sa voie. Cette œuvre, ce sont *les Vierges*.

Maintenant, avant d'aller plus loin, prions l'auteur de nous excuser si, contre notre habitude et nos principes bien arrêtés, nous sommes descendu dans sa vie intime, si nous avons relevé le voile qui la dérobait au public. M. Barrillot a, par-dessus tout, cette noble fierté de sa position que lui dicte son cœur de poëte et d'honnête homme. Est-il pauvre? est-il riche? cela ne regarde pas la société, dit-il lui-même; d'ailleurs, il ne se plaint pas; il a toujours su trouver de larges compensations aux dures épreuves qu'il a traversées; son cœur a conservé toutes les illusions de la jeunesse, et les sympathies ne lui manquent pas. Pourtant nous croyons qu'aucun de nos lecteurs ne nous saura mauvais gré d'avoir révélé le secret de cette vie pleine de mérites, d'avoir fait l'éloge de l'homme avant celui du poëte. Nous avons parlé selon notre sentiment; une telle indiscrétion n'a rien que d'honorable pour celui qui en est l'objet, rien que d'utile pour ceux qui l'écoutent.

Arrivons au livre même que nous ne prétendons pas analyser; un volume de vers ne se résume pas comme un traité, ne se dissèque pas comme un roman; il faudrait suivre le poëte pas à pas, pièce par pièce, et, pour ainsi dire, vers par vers, pour obtenir une appréciation fastidieuse d'exactitude; tel n'est pas notre dessein. Indiquer l'esprit général qui préside à cette composition, en étudier la forme, citer le plus souvent possible, car nul argument ne confirme mieux les jugements qu'on soumet au public,

voilà tout ce qu'il est possible de faire ; enfin, renvoyer au livre même ceux qui voudront sérieusement le connaître. Car, selon nous, le mandat du critique devrait moins consister à reproduire la substance des livres dont il a le contrôle préalable, qu'à dire simplement : celui-ci mérite ou ne mérite pas d'être lu.

La préface de l'auteur sera notre guide pour l'exposition de ses principes, car c'est sa profession de foi ; aussi, nous contenterons-nous presque de la citer ou de la reproduire. « L'auteur des *Vierges*, nous dit-il, a-t-il apporté quelque chose de nouveau à la poésie française ? Il n'a pas cette prétention ; il a voulu tout simplement donner un corps à la pensée ; vous voyez, lecteurs, que cela n'a rien de neuf. En un mot, il a voulu être le trait d'union de l'école idéaliste et réaliste, rien de plus... Son livre est une petite galerie de tableaux peints de la même main, différents de forme et de couleur, mais fixés à une muraille faite d'un seul bloc, c'est-à-dire à une pensée invariable dans la conscience de l'auteur. Toutes ces vierges ne se ressemblent ni de costume, ni de visage, et pourtant elles sont sœurs ; elles ont la même âme, le même cœur ! Chacune d'elles descend de sa toile, marche ou s'assied, bondit ou s'envole, parle ou chante à sa manière, mais toutes disent quelque chose. »

En effet, chacune de ces vierges est une idée, couverte d'un masque, enveloppée d'un costume harmonieux. C'est Jephta, la *Vierge aux bandelettes*, rêvant, dans le désert, sur le néant des choses humaines, et instruite par les mille voix de la nature sur les mystères de l'avenir.

La mort et le néant, le temps aux larges ailes,
Voilà trois dieux puissants, trois compagnons fidèles,
Trois robustes faucheurs qui ne se lassent pas.
Deux s'en vont balançant leur faux de droite à gauche,

Le troisième ramasse à mesure qu'on fauche;
Pour dévorer toujours il amasse à pleins bras.

Ainsi gémit Jephta; mais une voix du désert lui répond :

L'invisible faucheur dont le champ est immense,
Moissonne d'une main et de l'autre ensemence;
Chaque chose mûrit et tombe en sa saison;
Le fluide éternel rajeunit ce qui tombe,
Il entr'ouvre un berceau quand il ferme une tombe;
Tout arbre dépouillé touche à sa floraison.

Et le poëte expose en beaux vers, comme ceux-ci, ses idées sur le progrès, l'amour et la métempsycose, idées favorites et qui reviennnent sans cesse dans le cours de ce volume. Avec quelle conviction il prêche les théories humanitaires, problèmes dont son imagination et son cœur lui promettent trop facilement la solution si lointaine, hélas! La *Vierge au rameau d'olivier* nous amène la paix universelle, et la *Vierge aux guenilles*, la misère, agonise, en hurlant, sa dernière chanson.

Moi, la vieille Misère,
Landerí, landera,
Je futrai cette terre
Lorsque l'on s'aimera.

Moi, l'éternel bourreau de cette espèce humaine,
Voyez, je me fais vieille, et ma fin est prochaine;
J'ai plus de trois mille ans, trois mille ans bien sonnés!
Quand le vent du progrès soufflera ma lanterne,
Dieu pardonnera tout, Satan et les damnés.

En attendant, suivez la Misère boiteuse,
Béquillards et truands, filous, lèpre hideuse;
Vermine qui grouillez sous de sales haillons;
Chenilles qui rampez parmi les feuilles sèches,
A l'arbre du progrès il est des feuilles fraîches;
Montez, grimpez, rongez, devenez papillons.

Arrêtons-nous ici sur la limite extrême des théories humanitaires, pour ne pas aborder, avec le poëte, le domaine politique qui nous est rigoureusement fermé, à nous. Peut-être, M. Barrillot aurait-il bien fait de s'interdire un peu plus sévèrement les écarts de ce côté; la poésie doit s'élever au-dessus des petites ambitions de ce monde, et dédaigner l'insulte aussi bien que la flatterie à l'adresse des puissants.

Durement éprouvé lui-même, notre poëte trouve les plus touchantes paroles pour plaindre tout ce qui souffre; il fait prêcher la charité par toutes les voix de la nature, depuis celle de Ginévra, la *Vierge aux fuseaux*, qui file pour l'indigent, jusqu'au chant des rouges-gorges ou des grillons, qui rappellent qu'on doit faire l'aumône et aimer son prochain.

Cricricri! les plaines sont blanches;
La corneille fuit les arceaux;
On peut passer sans ponts ni planches
Les rivières et les ruisseaux;
La glace craque dans l'ornière
Sous la roue et le pas des bœufs;
Le givre poudre la crinière
Du cheval aux naseaux fumeux.

Cricricri! le mendiant passe,
Blêmi de froid, cachant ses mains;
Le dos voûté sous sa besace,
Il erre à travers les chemins.
A mainte demeure opulente
Son bâton frappe.... on n'ouvre pas;
Alors une larme brûlante
Roule en glaçon devant ses pas.

La *Vierge aux Libellules* console l'affligé prêt à se donner la mort; et nos pleurs amers sont comptés par la *Vierge aux larmes*, qui va les déposer aux pieds du Seigneur.

Puis, parfois aussi, déridant son front assombri par le spectacle des misères humaines, le poëte chante l'amour sous les traits de la *Vierge au baiser* et de la *Vierge au myrte*, ou bien encore Vinea, la *Vierge aux raisins*. Enfin son imagination se promène sur mille sujets qu'il ramène sans cesse à son type de personnification, répandant partout des paroles de paix, d'amour, d'espérance, apôtre fervent des bons sentiments qui peuplent son cœur, prophète convaincu de la régénérescence universelle.

Avec de tels principes, l'égoïsme n'est point son fait; aussi, dans tout le cours de ce volume, ne le voyons-nous guère parler de soi. Une seule pièce, une des plus belles, qu'il place modestement la dernière, est consacrée au récit des épreuves qu'il a traversées; et, quoique il ait bien souffert, la *Vierge aux souvenirs* ne lui dicte que des paroles de résignation :

J'ai le droit de maudire, et je ne veux qu'aimer.

Quant à la forme du poëte, elle est trop multiple pour que nous puissions l'analyser à fond dans le court espace qui nous reste. Il s'est efforcé avant tout, selon sa propre expression, d'être clair, harmonieux, coloré, et il est en effet tout cela, grâce à sa sévérité pour lui-même et à la conscience de son travail. Il sait merveilleusement accorder le ton de son style avec sa pensée; et si on pouvait lui adresser un reproche, ce serait peut-être la recherche quelquefois trop flagrante de l'harmonie imitative.

Tantôt, l'iambe s'échappe de sa plume avec une puissance digne des plus beaux jours d'A. Barbier :

La guerre, l'œil en feu, tempes échevelées,
Montait son grand cheval sans mors;
Elle allait galopant par monts et par vallées,
Jetant les mourants sur les morts.

Ou bien, comme dans la *Vierge aux cyprès*, il imite les fantaisies les plus lugubres et les plus dévergondées de la ballade allemande.

Puis tantôt, jetant là ses sévères pinceaux, il ébauche de riantes images, comme la *Vierge au baiser*. Il excelle dans le descriptif, surtout lorsqu'il entame quelque

. . . . Petit pastel où le bleu clair domine.

Nous trouvons dans son livre cent tableaux champêtres, — ceux qu'il préfère par-dessus tout, — plus charmants l'un que l'autre, et l'embarras du choix nous tient fort, lorsque nous voulons citer. Prenons au hasard.

Dans un sentier plein d'épines-vinettes,
Où pépiaient les moineaux querelleurs,
J'allais sifflant les bouvreuils, les fauvettes,
Par un matin où l'herbe était en pleurs,
Lorsque je vis, au bord d'une prairie
Où le bouleau tremblait au vent du ciel,
Une péri de pervenches fleurie,
Aux yeux d'azur comme ceux de Marie,
Aux cheveux blonds comme le miel.

Mais le genre dans lequel excelle M. Barrillot, son véritable élément, c'est la chanson; en effet, la chanson est l'expression la plus populaire de la poésie; c'est sur ce ton que le poëte ouvrier a dû traduire ses inspirations naissantes; et, comme on revient toujours à ses premières amours, il aime à prêter des chants à chaque être, à chaque objet dans la nature, accents tour à tour plaintifs, menaçants, lugubres, désespérés, puis tendres, doux, souriants, joyeux, enthousiastes. C'est ainsi qu'il intercale dans ses tableaux la chanson des rouges-gorges, des grillons, celle de Nini, ou bien le chœur des squelettes et

tant d'autres encore. Quelquefois même la pièce toute entière n'est qu'une chanson, naïve et champêtre, comme la *Vierge au bouleau*, comme la *Vierge aux chèvres :*

O bergerette,
Si j'étais paquerette,
Je baiserais ta main.

C'est encore le babillage enfantin de la *Vierge à la poupée :*

Eh dodo
Pouponnette,
Mignonette!
Eh dodo
Dodinette,
Dodino!

Il faut dormir, Mademoiselle,
Voyons, de quoi vous plaignez-vous?
N'êtes-vous pas heureuse et belle?
Êtes-vous mal sur mes genoux?
Hélas! à l'heure où je vous berce,
Plus d'un pauvre enfant souffreteux,
De grêle reçoit une averse
Et rentre chez lui tout piteux.

Alors, le poëte s'abandonne au charme de l'harmonie qui l'entraîne; et, dans ces quelques bluettes, sans presque songer à rien, il badine avec le rhythme comme un amant avec sa maîtresse ; car c'est une amoureuse passion qu'il professe pour l'harmonie, c'est un culte pour cette voix enchanteresse qu'il lui semble sans cesse entendre et qui lui dicte ses vers. On en jugera par cette page écrite en tête de son volume.

« La rime, on la voit partout, on l'entend partout : dans le battant qui frappe en cadence le bourdon de Notre-Dame, dans les grelots du mulet qui marche à pas comptés, sur l'enclume du forgeron, et dans le pas régulier des

soldats et des moines. On la voit dans deux feuilles jumelles, deux fleurs semblables, deux lèvres roses, deux yeux pleins d'amour. Les tours de Notre-Dame, de Saint-Maurice, les colonnes du Panthéon, voilà la rime altière, la rime Victor Hugo; deux touches de clavier, deux gouttes de lait, deux ailes de colombe, voilà la rime chaste, harmonieuse, la rime Lamartine; deux mains de duchesse, deux souliers de poupée, deux soupirs d'amant et deux chopes de bière, voilà la rime facile, la rime Alfred de Musset; deux capuchons de franciscain, deux cornettes de nonne, les épaulettes d'un capitaine, les galons d'un sergent, deux chemises de Frétillon, les grelots d'une marotte, voilà la rime nationale, la rime Béranger; deux perles semblables, les pieds d'une ondine, les guêtres de Jacques Bonhomme, voilà la rime riche, la rime Laurent Pichat; enfin, deux fleurs de myosotis, deux larmes de souffrance et d'amour, voilà la rime Hégésyppe Moreau. Ce qui ne rime pas, ce sont les jambes d'un boiteux, les tours de Saint-Sulpice, les yeux d'un borgne, le Panthéon et la colonne Vendôme, le vice et la vertu, le cygne et le corbeau, le palais et la masure, le sabre et le goupillon, un pied chaussé et l'autre nu, le voleur et l'honnête homme, le luxe et la misère, le rire et les larmes, enfin le vieillard qui épouse une jeune fille; voilà ce qui ne rime pas, ce qui ne rimera jamais ! »

Nous avons donné trop de place à l'éloge, pour qu'il en reste à la critique. Terminons donc sans faire à M. Barrillot les quelques justes observations qu'assez d'autres, sans doute, ne lui épargneront pas. Dût-on nous accuser de partialité, nous applaudirons au talent sans réserve, comme au brave cœur qui l'inspire. Courage, homme et poëte !

II

Paris, 2 juillet.

On ne saurait trop louer l'activité et le zèle que déploie, depuis quelque temps surtout, l'administration du Théâtre Français, avec une saine intelligence de la haute mission littéraire qui lui est confiée. Chaque semaine voit sortir de de l'ancien répertoire quelque vieille nouveauté destinée à alterner avec l'inépuisable succès du jour, la justement éternelle *Fiammina*, et le public est heureux d'applaudir ces résurrections artistiques opérées à son profit.

Parmi ces nombreuses reprises, dont la variété même double l'attrait, nous ne citerons, pour ne point nous engager dans une énumération interminable et, néanmoins, probablement incomplète. — Nous ne citerons, disons-nous, que les plus récentes et en même temps les plus dignes d'intérêt. Sans parler du *Menteur* représenté à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Corneille, nous insisterons seulement sur le *Barbier de Séville* de Beaumarchais, et les *Comédiens* de Casimir Delavigne, les deux derniers venus par ordre de date.

Le *Barbier de Séville* est, à notre sens, et probablement de l'avis commun, le chef-d œuvre dramatique de Beaumarchais. Pamphlétaire avant tout, grâce à la tournure chicanière de son esprit, Beaumarchais naquit trop tôt pour trouver à déployer tous ces instincts frondeurs; cinquante ans plus tard, c'eût été un Paul-Louis Courier; à l'étroit dans son époque, ce ne fut guère qu'un plaideur excentrique qui gaspilla quelque peu sa pétillante imagination. Au lieu du mot de Voltaire qui sert d'épigraphe à ses œuvres « ma vie est un combat » on aurait dû lui faire dire: « ma vie est un plaidoyer » ; rien ne saurait mieux peindre l'homme et ses œuvres. Après avoir plaider pour sauver son honneur et ses biens, il voulut plaider au nom

de ses convictions morales, politiques ou littérair es; ce fut l'origine de ses pièces ; puis, il fallut plaider pour les faire jouer ; il plaida encore pour se faire adjuger le succès ou pour appeler de la chute ; et toujours de même jusqu'à son dernier jour. Si l'on admet que ce fut cette passion de réquisitoire et du *factum* qui le poussa au théâtre, plutôt qu'une vocation bien arrêtée, on comprendra l'inexpérience qui apparaît dans ses compositions dramatiques, surtout celles du genre sérieux. Le comique était l'élément de Beaumarchais; joignez à cela de l'originalité et force mordant, voilà déjà d'excellentes ressources, mais non pas toutes celles qu'exige la comédie. Voyez plutôt la tournure indécise et insolite du *Mariage de Figaro*, l'imperfection de l'ensemble sacrifié aux détails; les traits s'y succèdent avec une verve merveilleuse, mais y a-t-il là un tout conçu ? Le *Barbier de Séville* au contraire paraît, de toutes les pièces de Beaumarchais, la plus solidement charpentée et la plus habilement conduite, malgré la simplicité apparente de l'intrigue, qui nous semble précisément un mérite. Nous n'avons besoin de rappeler à personne les ruses du comte Almaviva pour enlever Rosine à son tuteur jaloux; l'adresse de l'invention et la franchise du comique qui déborde de ces scènes, devenues proverbiales, ont suffi pour faire à Beaumarchais une réputation qu'il eût en vain demandée à ses drames.

La première représentation du *Barbier de Séville* fut une chute complète. Beaumarchais aimait trop à attirer l'attention du public, et se plaisait trop à la discussion pour ne pas saisir l'occasion de lancer un de ses plaidoyers favoris. Son *factum* intitulé : *Lettre modérée sur la chute et la critique du Barbier de Séville*, est un modèle de persifflage à l'adresse des journalistes qui l'avaient sévèrement jugé, et aussi de fatuité artistique, le tout dans le ton des mémoires

contre Goëzman et consorts. L'auteur trouva son compte à tous ces démêlés ; car sa pièce, allégée d'un acte oiseux, triompha dès la seconde représentation, et, quoique durant le carême, obtint un rare succès. Depuis, combien de fois, n'a-t-on pas repris le *Barbier de Séville* ? et toujours à la satisfaction du public. L'autre jour, l'accueil a été comme toujours des plus favorables. M. Bressant qui abordait pour la première fois le rôle d'Almaviva, non content d'avoir déployé comme acteur son talent habituel, s'est révélé chanteur plus qu'ordinaire dans la romance du premier acte ; il a dû bisser son air comme Mario lui-même, aux applaudissements d'une salle agréablement surprise.

Si la reprise du *Barbier de Séville* est une heureuse inspiration, en revanche, était-il bien utile d'exhumer les *Comédiens* de Casimir Delavigne? Nous ne le croyons pas ; ce n'est une bonne fortune ni pour le public, ni pour la mémoire de l'auteur.

Dieu nous garde d'analyser cette froide satire dont les allusions surannées se cachent sous des déclamations d'un style que l'abbé Delille ne désavouerait pas. L'auteur de l'*École des Vieillards*, malgré les proportions modestes de son talent, est arrivé à d'assez honnêtes résultats pour qu'on ait le droit, sans parti pris, de le critiquer tout au moins lorsqu'il se montre inférieur à lui-même.

Rien de plus mince que cette prétendue comédie inspirée, cela dit tout, par un ressentiment personnel dont voici l'histoire.

Les *Vêpres Siciliennes*, premier ouvrage de l'auteur, avaient été refusées au Théâtre-Français ; Casimir Delavigne, encouragé par un succès à l'Odéon, qui avait reçu la pièce avec empressement, conçut l'idée de peindre dans une comédie ses propres déboires et de ridiculiser

les sociétaires du Théâtre-Français; il fit mieux, et présenta la pièce à ces mêmes juges qu'il attaquait : *Les Comédiens* trouvèrent porte close, mais reçurent encore asile à l'Odéon où ils furent représentés au mois de janvier 1820

C'était assez de ce petit scandale et de quelques allusions à la politique ou à la censure pour charmer le public ; on applaudit avec frénésie.

En 1832, les acteurs du Théâtre-Français jouaient eux-mêmes cette comédie qui, depuis, ne reparut plus jamais sur la scène.

Aujourd'hui, s'il fallait juger l'auteur sur ce seul ouvrage, personne ne penserait sans doute comme le public de 1820, enthousiaste de ce « jeune homme également cher à Thalie et à Melpomène, » — style du temps et de la pièce qui nous occupe.

Ce qui frappe surtout dans *les Comédiens*, c'est l'invraisemblance. Tout y est faux depuis l'intrigue jusqu'aux personnages, dapuis la prétendue couleur locale jusqu'au dialogue. Jamais foyer de théâtre n'a ressemblé à celui des *Comédiens* où chacun entre comme chez soi ; jamais auteur ne s'est vu rendre son manuscrit, un quart d'heure avant la représention, par un acteur qui se serait aperçu alors pour la première fois qu'un rôle accepté lui déplaisait; enfin les impossibilités s'y succèdent. Au moins si l'intérêt de la pièce ou le charme du style rachetait l'invraisemblance de la donnée ; mais c'est à peine si les scènes s'enchaînent et marchent au dénoûment; on dirait plutôt une suite de tableaux, auxquels manque même le vrai comique ; et pourtant le sujet était de nature à inspirer l'auteur.

Quant au style, il se ressent de la fausseté du fond ; la réclamation y tient lieu de sentiment, et le rôle de Victor,

le jeune auteur maltraité, est d'une exagération frappante. Les allusions même et les satires y disparaissent presque complétement sous un appareil de mots et de précautions oratoires.

Si ces prudentes audaces et ces attaques à mots couverts faisaient les délices du public de 1820, il faut avouer que l'à-propos, pour ne pas dire le sens, nous en échappent le plus souvent aujourd'hui.

Ce qui faisait alors tout l'intérêt de la pièce a disparu pour nous ; et, malgré les efforts des acteurs, *les Comédiens* n'ont pas réussi ; ils ne réussiront plus.

Cela prouve qu'il ne faut jamais reprendre une pièce, de circonstance quand les allusions en sont mortes, et surtout, quand, depuis vingt-cinq ans, elle n'a point paru sur la scène. L'administration du Théâtre-Français s'est trompée cette fois ; une erreur est bien permise après tant d'heureux essais.

Passons brusquement de la rue Richelieu au boulevard, pour constater un succès mérité qui brave à l'Ambigu les ardeurs caniculaires de la saison. Nous voulons parler d'un drame populaire le *Conscrit de Montrouge*, représenté pour la première fois ces jours derniers. L'auteur, M. Paulin Deslandes a, pour un dramaturge, une bien rare qualité ; c'est une scrupeuleuse conscience qu'il apporte aux moindres parties de ses ouvrages. Aussi, obtient-il, dans un genre que la négligence des exploiteurs a généralement déconsidéré, des résultats exceptionnels. Simple et naturel avant tout, et, par suite, frappant de vérité dans les situations comiques ou pathétiques, tel est le drame de M. Deslandes, auquel il ne manque ni intérêt ni moralité. Cinq actes seulement, assez courts quoique bien remplis, point d'événement ténébreux ni de grands cris, des scènes tantôt franchement gaies, tantôt simplement touchante,

voilà plus qu'il ne faut pour un bon succès. Nous voudrions voir ainsi conçues toutes les pièces destinées plus particulièrement aux basses classes du peuple; l'influence exercée par le théâtre serait bien préférable.

Il est regrettable pour l'auteur que son œuvre ait paru dans un si mauvais moment; l'été nuira certainement au juste succès de vogue qu'il eût obtenu plus tard.

Aux Variétés, les *Gardes du roi de Siam* sont un bataillon de charmantes actrices, légèrement vêtues selon les exigences de la saison, qui exécutent leurs évolutions au milieu d'une intrigue pour la forme.

Malgré le charme de cette exhibition de maillots, le public se trouvera sans doute mieux de prendre le frais que d'aller voir prendre à ces dames tous leurs costumes. Du reste, à chacun son plaisir où il le trouve.

E. M.

Le 10 du mois de juin, on donnait à l'Odéon une matinée musicale et dramatique, au bénéfice de la crèche Saint-Marcel fondée par la sœur Rosalie. Malgré la chaleur, la salle était comble : c'est qu'il s'agissait d'une bonne œuvre d'abord, et que l'affiche était couverte de noms d'artistes aimés du public. Nous aurions trop à faire si nous rendions à chacun la part d'éloges qui lui revient; nous nous contenterons donc de citer au hasard quelques noms, les premiers qui viendront sous notre plume.

M. Jourdan, de l'Opéra-Comique, a chanté, de cette belle voix que nous lui connaissons, avec M. Cellini, le duo de la *Reine de Chypre* : *Triste exilé...* Comme il s'agissait des pauvres, M. Jourdan, qui est d'ailleurs coutumier du fait, ne s'est pas montré avare, et il nous a dit, dans la seconde partie, un air de la *Dame Blanche*.

Une cantatrice encore inconnue, mais qui, dit-on, va se révéler dans tout son éclat au Théâtre-Italien l'hiver prochain, madame Bertini, a chanté à son tour le grand air de *la Norma*. Madame Bertini a tout pour elle : une taille magnifique, une tête romaine comme perdue dans une forêt de cheveux noirs, le geste dramatique, une voix grave et douce, au registre fort étendu, et ce qui ne nuit jamais, beaucoup de méthode dans son chant.

Madame Judith Lion était venue là aussi, avec son harmonicorde, cet instrument nouveau qui détrône l'orgue et le piano, par cela même qu'il les réunit tous les deux. Elle a exécuté de brillantes variations sur différents thèmes du *Barbier de Séville*, et l'auditoire, charmé par l'artiste et l'instrument, les a applaudis jusqu'à complète lassitude.

Après le concert, est venu le spectacle. L'affiche annonçait que l'on jouerait le premier acte du *Misanthrope* et un proverbe dont le titre seul annonçait un succès : *la Conquête du Mari !*

Il s'agissait de deux débuts : débuts d'acteur, début d'auteur.

M. D'herment, encore un inconnu, remplissait le rôle d'Alceste du *Misanthrope ;* MM. Harville et Saint-Léon, de l'Odéon, avaient bien voulu lui prêter leur bon concours. M. D'herment est, selon nous, un des meilleurs acteurs de notre temps ; c'est ce qu'à pensé aussi M. de la Rounat, un homme d'un goût excellent, qui s'est hâté de l'engager à son théâtre. En faisant abstraction de l'émotion inséparable d'un début — qui du reste avait lieu dans des circonstances assez défavorables — M. D'herment a été parfait dans son rôle : tenue pleine de distinction, diction pure et intelligente, voix sympathique et forte, telles sont les qualités inappréciables qui font le mérite de cet

artiste. Le public l'a fort goûté, et un moment est venu, lorsque M. D'herment a dit la vieille chanson : *Si le roi m'avait donné Paris sa grand'ville*, etc., où toute la salle a éclaté d'un applaudissement unanime.

La Conquête du Mari! l'affiche disait par M. Émile Pawer; mais nous qui sommes fureteur de notre nature, nous n'avons pas tardé à découvrir que ce nom n'était rien autre chose qu'un pseudonyme sous lequel se cachait une femme d'esprit et de talent, une femme qui écrit, qui peint, qui fait la plastique, qui compose, qui exécute, qui fait tout cela enfin de façon à rendre jaloux les plus habiles dans tous les arts.

Le drame de *la Conquête du Mari* est bâti sur une pointe d'aiguille ; en deux mots voici le sujet : Un marquis, jeune et passionné pour la musique, a la manie des voyages. Un beau jour, il est parti, laissant sa femme seule dans un château du Nivernais. Allant de ci, de là, il écrivait sans cesse qu'il ne tarderait pas à revenir au bercail ; mais les lettres qui annonçaient ce retour, s'accumulaient d'une façon effrayante, lorsqu'enfin le marquis se décide à ne plus écrire et à venir lui-même en Nivernais apporter de ses nouvelles.

La marquise a une amie, Madame de Lansac, un vrai démon d'esprit, qui, apprenant ce retour, veut corriger le mari volage de son envie de voyager, et invente, à cet effet, ce petit stratagème : elle fait habiller la marquise, tant bien que mal, en Espagnole, et présente au marquis une senora dans son automne il est vrai, mais qui chante encore comme un oiseau du printemps. Le marquis, se rappelant qu'il aime la musique, écoute la senora chanter; il finit par se mettre de la partie et chante un duo avec elle. La reconnaissance a lieu immédiatement après le chant, et le marquis, séduit de nouveau par sa femme dont il était le

seul à ignorer le talent, jure, *mais pas trop tard*, qu'on ne le reprendra plus à courir la pretentaine après les chanteuses des environs de Marseille.

Voilà pour le fond ; c'est peu de chose, vous le voyez ; mais aussi quelle grâce et quelle finesse dans le détail ! des mots qui portent à chaque instant ; un dialogue vif et pétillant, écrit dans une prose que les meilleurs signeraient ; une connaissance profonde du sentiment.

Les interprètes étaient dignes de l'œuvre. M. Paul Geoffroy du Vaudeville, a rempli le rôle du marquis avec une rondeur, un sans-façon de bonne compagnie qui faisaient plaisir à voir ; mademoiselle Ravier, dans le rôle de madame de Lansac, a été pleine de mordant et de coquetterie ; mademoiselle Guilleri, enfin, qui jouait le rôle chantant de la pièce, a eu une double part d'applaudissements, comme chanteuse et comme comédienne.

La bienveillance avec laquelle M. Albert, régisseur général de l'Odéon, ancien acteur et auteur dramatique distingué, a bien voulu prêter son talent de metteur en scène, n'a pas peu contribué au succès de cette belle solennité.

V. T.

Imprimerie de Munzel frères, à Sceaux (près Paris).

EXTRAITS

DE

L'HISTOIRE D'ARAGON.

VIII.

Selon le christianisme, dit un philosophe moderne que j'ai déjà cité plus haut, la prière et la grâce sont les sources religieuses du bonheur. — Ajoutez-y la science, et la félicité humaine s'illumine.

J'aime la prière ; je l'aime comme Lamennais, qui voit en elle la rosée qui rafraîchit notre âme desséchée par les vents brûlants qui l'ont flétrie au passage ; je l'aime comme le chimiste, comme le mathématicien, comme le savant, en un mot, qui croit se rapprocher de plus en plus de l'être des êtres, à mesure qu'il pénètre plus avant dans les profondeurs du savoir ; je l'aime comme le poëte qui la chante, comme la tourterelle qui la roucoule, comme l'herbe qui la murmure en s'agitant au vent du matin, comme la rose qui la pleure en s'entr'ouvant sur le sein d'une vierge, comme le flot qui la laisse s'élever au ciel de son choc réitéré contre le sable d'or de la rive. — Élévation constante de notre âme vers le principe suprême dont tout évolve et en qui tout se fond, elle est de plus en plus digne de l'homme et de la divinité, lorsqu'elle devient l'étude incessante de la nature, l'examen attentif de ses

phénomènes, la recherche de ses lois. — Sortant enfin de son berceau, où elle se montra si craintive en présence des grands spectacles que n'ont cessé de lui offrir les mondes précipités dans l'espace et soumis à un sublime organisme, de son berceau où sa prière était un accent de terreur et de supplication, l'humanité, arrivée à la connaissance du plan providentiel, doit remplacer cet accent par celui de la méditation contemplative, par celui de l'étude, par celui du savoir reconnaissant.

Je ne suis pas de l'avis des modernes précurseurs du révélateur dont je prévois la venue prochaine ; je ne veux pas que la pensée religieuse cesse d'être poétique par la raison qu'elle est savante. — Sans être suppliante et pleine de terreur, le prière peut rester douce et tendre : le jeune homme dont la muse grandit et aperçoit de nouveaux horizons n'en reste pas moins poëte ; l'humanité dont la pensée religieuse s'élève et dont les horizons s'élargissent, n'en reste pas moins la prêtresse du beau, du noble et du généreux. Le plus grand tort des prétendus hommes de l'avenir est de vouloir prier avec les accents de l'égoïsme, et de détrôner la poésie au bénéfice de la science qui se trouve soudain privée des charmes qu'elle ne saurait se dispenser de lui emprunter pour être belle et complétement grande. — Dans ce cas encore, la conciliation de la révélation et du savoir est le secret de l'avenir, et ceux que cette conciliation trouve rebelles, sont, ou des fanatiques que la passion aveugle, ou des fous que la passion exalte.

Il y a huit ou dix mille ans, il était sublime d'annoncer aux hommes le triomphe définitif du bien, du beau, de la vertu, et de les associer aux saints, aux anges, à Dieu même, comme le faisait Zoroastre, comme le firent plus tard Pythagore et Jésus-Christ. — Aujourd'hui, cela ne suffit pas. Le livre des événements est ouvert, et leur étude

enseigne les moyens d'arriver au bien, au beau et à la vertu. — Mais il serait absurde de croire qu'il faille mathématiquement s'acheminer vers ces conquêtes assurées de l'avenir, sans les entourer de toutes les poétiques auréoles qu'elles ont reçues de la main de nos grand'mères, alors qu'elles n'étaient encore, pour les hommes, qu'un idéal impossible à atteindre jamais. — Ni bassesse ni doute, conviction et noblesse, voilà toute la pensée religieuse de l'Évangile que j'annonce aux hommes de mon siècle.

Je ne veux pas non plus que le savoir, encore retenu à la terre par les lisières de son enfance, marque son entrée dans la pensée religieuse de l'humanité en privant tout à coup cette dernière des promesses sublimes de la révélation, sous prétexte qu'il est en état de remplacer tout ce que Dieu a manifesté aux hommes par la voix de ses apôtres inspirés.

Cette funeste prétention du savoir moderne a complétement pétrifié le sentiment chez nos hommes de gouvernement, et même chez nos prêtres qui devraient en être les défenseurs par conviction, et qui ne le défendent plus que grâce à l'excellente organisation catholique qui fait agir ses instruments contre leur propre volonté. — Le protestantisme, ou la substitution de la raison à l'inspiration, a tout envahi, même ce qui se défend de l'être ; et il résulte de ce déplorable envahissement que le prêtre, l'homme d'amour, qui devrait être le premier homme de la société, et le poëte qui devrait occuper l'échelon immédiat, ne sont plus que des puissances de nom dont on ne tolère pas le fait, et qui excitent le sourire au lieu du respect.

Je veux le contraire, et voilà pourquoi le *credo* scientifique de M. Guépin est subordonné dans mon esprit à la foi que j'ai dans cet inconnu qu'on nomme Dieu, et dont

la moindre manifestation, prise pour une folie par les hommes, vaut à mes yeux toute la science. Le savoir en rapport avec la révélation, mais la révélation sans cesse au sommet comme un phare : je ne sors pas de là, et tous ceux qui nient ce que j'affirme sont dans les ténèbres.

Il semble convenu de nos jours, erreur funeste dont le plan providentiel peut seul faire une possibilité, que le sentiment soit l'attribut de l'enfance de l'humanité, le raisonnement l'attribut de sa virilité; et, grâce à cette théorie mauvaise due à l'ange du mal dont Luther a été l'apôtre, on oppose journellement l'expérience à l'imagination, le calcul à la sympathie, au lieu de mettre les premiers au service des seconds, et de les soumettre ainsi à la pensée religieuse, contre le règne de laquelle aucune volonté ne prévaudra jamais. — Et cependant, nos prétendus grands hommes d'aujourd'hui, valets du matérialisme, croient flétrir une conception quelconque, en lui appliquant l'épithète de sentimentale.

Le sentiment et le raisonnement ne sauraient s'opposer l'un à l'autre ; ils doivent au contraire se seconder mutuellement : la sphère de la science, disent les hommes les plus sérieusement instruits du siècle, n'a jamais été plus large que celle des sympathies, et si l'on peut constater à une époque l'absence de tout sentiment général, on peut constater aussi celle de toute science générale.

Le sentiment gouverne l'homme malgré sa révolte contre lui, et c'est là encore un des miracles du plan providentiel ; le peuple, poussé par un égoïste, par un froid calculateur, par un de ceux qui se font un mérite de nier Dieu, se précipite dans la rue, entasse barricades sur barricades, remporte la victoire, et entre, plein de fureur, dans le palais des rois. Mais voilà que, dans une des chambres de ce palais, un crucifix se trouve, par hasard,

image de l'homme divin qui mourut en glorifiant l'inspiration; l'un des insurgés se souvient de sa mère et de la vénération qu'elle lui a inspirée pour le rédempteur; il élève la voix au nom de ce souvenir, et la foule s'arrête; et l'image du Christ est respectueusement portée au temple voisin; et le négateur lui-même, vaincu par la pensée religieuse, est obligé de lui rendre hommage et de glorifier, quoiqu'en grinçant des dents, la conduite de ceux qu'il n'égare plus désormais qu'au nom du sentiment, persuadé de la supériorité de ce dernier sur le calcul.

C'est le sentiment qui révèle à l'homme le but vers lequel il doit se diriger, qui lui fait chercher les lumières à l'aide desquelles il peut y marcher, qui lui fait accomplir les actes par lesquels il peut l'atteindre; et voilà pourquoi je proclame qu'il est à la fois, et la source, et le lien, et la fin de toute science et de toute action, qu'il est la clef de voûte de l'unité, cette limite infinie de l'existence.

C'est surtout dans le secret de la vie privée que la puissance du sentiment se révèle, et qu'il oblige ses négateurs même à constater sa suprématie. L'enfant préférera toujours sa mère à son professeur, et toutes les vérités mathématiques ne l'obligeront point à leur subordonner un seul des baisers de celle qui l'a bercé, quand il ne vivait encore que de son regard.

Lorsque Jésus prêcha sa doctrine, elle prévalut contre le matérialisme avec une rapidité sans exemple; et, pourtant, elle ne parlait qu'à l'âme, et le matérialisme parlait aux sens. — Ces vérités me feront toujours aimer la théocratie au-dessus de l'autorité de la science, quoique je vienne obtenir pour cette dernière une liberté grande dans le cercle de la pensée religieuse que je veux élargir assez pour qu'il puisse contenir en lui l'humanité entière.

Examinons, du reste, selon la loi historique dont j'impose les exigences à toute chose et à tout événement, si la pensée religieuse est partout supérieure à la pensée scientifique; si l'esprit, en un mot, l'emporte sur la matière. — Les univers, qui se meuvent dans toutes les directions de l'infini, tendent naturellement à acquérir une plus grande somme d'existence matérielle en se développant ou en envahissant les atmosphères dont ils sont exclus. — La pensée scientifique leur laisse cette liberté; mais la pensée religieuse, le rien impondérable que l'imagination seule analyse dans ses ivresses folles, les enchaîne à l'axe qui leur est assigné, et préserve les atmosphères menacées par eux. — La matière veut que la feuille reste immobile; le vent, esprit, l'agite et lui prête un langage. — — Un médecin, savant entre tous, abandonne un malade à une mort qu'il dit ne plus pouvoir combattre; le moribond s'adresse à la Vierge de toute la force de sa foi, qui n'est rien qu'une chose insaisissable, et la foi guérit le malade que la science a condamné. — Voilà, je le répète, pourquoi pendant tout le cours de cet ouvrage, je démontrerai la supériorité de l'inspiration sur le calcul, préférant le prêtre au souverain et donnant toujours raison au poëte contre le mathématicien, ce dernier eût-il eu en sa faveur toutes les vérités relatives admises par notre science moderne.

Mais, me dira-t-on, tu es en contradiction avec toi-même; car tu as dit au commencement même de ce premier livre, que l'humanité ne devait point partir de l'inconnu pour arriver au connu, de l'incertain pour arriver au certain; et voilà qu'en subordonnant le savant au prêtre, tu subordonnes la certitude à la probabilité.

Pas le moins du monde. — Je subordonne la matière à l'esprit, mais à la condition que l'esprit ne cessera de

l'expliquer aux hommes, et d'indiquer à ces derniers les moyens d'arriver, par la connaissance parfaite de toutes les vérités positives, à la connaissance de celle que l'esprit berce dans ses nuages comme la loi du Sinaï.

Et jamais, du reste, l'esprit n'a manqué à cette mission. C'est toujours la matière qui a inventé le fanatisme, et l'erreur ne s'est emparée d'une croyance que lorsque l'esprit qui l'animait s'est vu soumis à la force. — Les philosophes matérialistes et la plupart des socialistes modernes mentent donc effrontément lorsqu'ils accusent la pensée religieuse d'avoir enfanté l'ignorance. Ce sont eux, au contraire, les matérialistes, qui ont toujours jeté de l'obscurité sur l'avenir en prétendant l'éclairer. — Ils se sont arrêtés à l'explication d'un détail et ont obligé l'humanité à s'y arrêter comme eux. Or, pendant cette halte de l'intelligence universelle, l'Esprit voyait de nouveau revenir autour de lui les nuages, jusqu'à ce qu'un révélateur puissant vint de nouveau subordonner la raison à l'enthousiasme.

Ce que j'ai voulu dire au commencement de ce livre, et ce que j'ai dit, c'est que l'enthousiasme doit élargir ses ailes; c'est qu'il doit ouvrir à l'humanité d'autres horizons; c'est qu'il ne doit plus persuader à l'homme que l'univers a été créé en vue de la terre, mais en vue d'une harmonie dont l'humanité est maintenant assez grande pour aborder l'étude; c'est, enfin, qu'il ne doit plus voir Dieu comme une imposition, mais comme une expansion. — L'enthousiasme est et restera toujours le véritable roi de la création, et il ne méritera ce nom que lorsqu'il apparaîtra aux hommes dans les magnifiques langes de la pensée religieuse.

IX.

La science doit, suivant moi, ainsi que je l'ai dit plus haut, être subordonnée à la pensée religieuse. — Il me reste à indiquer de quelle façon cette subordination doit avoir lieu, et dans quelles limites le savant doit obéissance au prêtre.

L'homme de génie, qui caractérise une époque et renferme dans un livre de quelques pages l'énumération des vérités morales qu'elle doit croire, étudier et enseigner à ceux qui viendront après elle, est apparu au sein de la société moderne comme Christ au milieu de la société païenne. — Il a donné son Évangile, et très-certainement cet Évangile résume toutes les conquêtes morales et matérielles du passé, ainsi que les aspirations de ce dernier dont il reconnait déjà la légitimité, ce qui est un gage de progrès.

Cet homme de génie, dont je suis peut-être le précurseur, mais qui frappe à coup sûr en ce moment aux portes de l'entendement humain, avec la conscience de sa mission; cet homme de génie reconnaît, au nom de Dieu, au nom de l'Esprit suprême, au nom de la Providence, de la divine fatalité dont il est l'interprète, que l'humanité n'est plus enfant et que, par conséquent, elle cesse de se servir uniquement de la mémoire pour apprendre, entre en communion avec les révélateurs au moyen du raisonnement, comme le jeune adulte arrivé à une certaine époque de sa vie, cessant de copier ou d'étudier les leçons qu'il recevait la veille encore de son professeur, se met à causer avec lui, à révéler à son tour, sans pour cela s'élan-

cer hors des limites données par le professeur lui-même au vol de son intelligence.

L'homme de génie, moderne révélateur, ne définit pas la divinité; il ne lui donne plus une forme; il ne la modèle plus sur l'humanité sous prétexte que cette dernière est faite à son image; il proclame seulement son existence et déclare qu'il ne lui appartient pas de la définir, mais seulement d'engager les hommes à se rapprocher d'elle et à enregistrer chaque jour les découvertes qu'ils auront faites dans la voie de la recherche religieuse. — L'homme de génie reconnaît que, dans sa clémence infinie, le créateur n'a pas abandonné l'homme à l'imperfection de sa nature première, et qu'il n'a jamais cessé de lui faciliter les moyens de la perfectionner, en se manifestant à lui dans les nuages de l'inspiration.

De là deux lois : l'une révélatrice, l'autre investigatrice. — Établir l'équilibre entre elles, c'est avoir résolu le problème de l'avenir. — Le prêtre représente la première; le savant, la seconde. — Le savant enrichit le livre du prêtre de chaque vérité nouvelle, mais le prêtre n'accepte cette vérité qu'après l'avoir mise en rapport avec ses sœurs du passé, qui ont la propriété de grandir avec elle, sans cesser d'être ses sœurs, et en l'expliquant à elle-même.

La science a donc pour objet, en découvrant successivement à l'homme les principes absolus qui régissent les phénomènes de l'existence universelle, de lui faire connaître Dieu d'une manière toujours de plus en plus étendue et précise. — Elle est désormais le marchepied de la religion. — Mais elle n'a pas le droit de renverser ce qu'elle a élevé, sinon seulement le droit d'élever encore et d'augmenter ainsi le foyer de la lumière qui resplendit à son sommet.

Les chefs de l'humanité, les individualités religieuses

qui la dirigent, ceux qui ont sans cesse devant les yeux sa destination et qui acceptent la mission de l'y conduire, doivent donc, suivant l'idée saint-simonienne, qui est la vraie dans ce cas, pourvoir, d'une part, à ce que les découvertes scientifiques se multiplient de plus en plus, et, d'autre part, à ce qu'elles se répandent le plus rapidement possible. — De là, deux divisions du travail scientifique : le perfectionnement et l'enseignement des théories.

Jusqu'ici, la science, isolée de la religion par une fatalité dont il est difficile de se rendre compte, a confié à l'individualisme le perfectionnement de ses théories ; et s'il a soumis leur enseignement à une règle, c'est moins dans une pensée d'unité que dans une pensée de tyrannie. — Dans l'avenir, le perfectionnement et l'enseignement des théories auront l'unité pour point de départ, l'infini pour but et la conviction pour voie. — Dans ces limites immenses, éclairée par les multiples flambeaux qu'elle aura elle-même allumés, la science n'aura pas à craindre l'oppression et ne pensera plus à la révolte : la tyrannie et l'insurrection ont constamment été les filles de l'ignorance, de l'exclusion et du rétrécissement des horizons matériels ou moraux, selon l'ordre de choses au point de vue duquel on les étudie.

Soumise à la religion qui modère ses élans et leur donne le droit de s'élever bien au-dessus des bornes que la raison sceptique lui impose, la science devient le salut; tout est de son domaine. — Autorisée par le prêtre, qui est devenu le conservateur de ses découvertes, ses investigations pénètrent dans les profondeurs du ciel, dans les entrailles du globe, et partout elles interrogent au nom de Dieu les puissances qui produisent la vie.

Elle transforme l'éducation de la jeunesse en dévoilant à ses yeux les mystères et les beautés de la nature. — Elle

rappelle à son élève ces grandes paroles d'un sage moderne qui, sans en avoir trouvé le mot, comprenait déjà, par intuition, toute l'importance des rapports à établir entre l'inspiration et la raison, entre l'enthousiasme et la sagesse :

« Que l'idéal soit toujours le but et la règle de votre vie ; l'idéal pour un noble cœur, ce n'est ni les honneurs, ni la fortune, mais l'ordre des cieux sur la terre. »

Je demande encore ici, au lecteur de cette histoire, la permission de leur citer quelques paragraphes de Guépin. — Ils tracent parfaitement ses devoirs à la science et sont l'œuvre d'un précurseur. — Pourquoi celui qui les a laissé tomber de sa plume, n'a-t-il pas tenté d'écrire aussi l'Évangile en vertu duquel la science pourra être ce qu'il la fait ?

C'est demander pourquoi Jean-Baptiste n'était pas Jésus. — Le plan providentiel seul pourrait me fournir une réponse à cette question.

« La science, dit Guépin, dans sa *Philosophie du dix-neuvième siècle*, la science dicte aux races privilégiées, par l'usage d'une plus vieille civilisation, leurs devoirs fraternels à l'égard des races encore dans l'enfance.

» Elle promet au travailleur de l'affranchir par ses progrès économiques, technologiques, administratifs, et surtout chimiques ; car elle veut verser à vil prix, sur le globe, les torrents d'électricité, de lumière, de chaleur et de force motrice, pour venir en aide à ses efforts.

» Elle annonce une conciliation facile entre le travail et le capital, entre les producteurs de tous les pays, entre l'individualisme, le morcellement, la spontanéité, la liberté, d'une part, et le communisme, l'autorité autocratique ou collective, de l'autre.

» Elle promet la cessation de la guerre sous toutes ses

formes, d'immenses progrès en agriculture, en commerce, et la transformation de toutes les industries répugnantes ou insalubres.

» Elle appelle la femme à une vie nouvelle, pleine de gloire et d'amour. Si elle abandonne les nymphes, les sylphides, et Minerve elle-même, cette déesse de la raison studieuse et conservatrice, c'est pour les remplacer partout par des femmes grandies par le savoir.

» Elle évoque l'ombre d'Hypathie, et sème sa cendre, pour qu'en tout lieu elle renaisse, comme à Alexandrie, belle à ravir, de beauté, de savoir et de vertu.

» Aux jours de souffrance, la science console l'âme humaine.

» Elle s'élève singulièrement par l'étude, cette prière des forts, par la connaissance de la nature et de ses lois éternelles, cette grâce puissante qui rend meilleur et qui sanctifie.

» Elle établit entre tous les hommes instruits de toutes les contrées des rapports basés sur la vérité.

» Non-seulement elle relie les hommes entre eux, mais elle les relie aussi à la nature, au grand infini, au mystère universel... à Dieu !

» Si j'ajoute que la science est une incessante révélation des merveilles du monde, j'aurai prouvé en quelques mots qu'elle est un lien puissant, qu'elle rattache tout ce qui existe, qu'elle crée même une catholicité véritable.

» Il y a plus, la science, c'est la conciliation terrestre : l'idée produit le fait, et la science crée la paix au sein des idées.

» Il existe, à la surface du globe, quatre grandes reli-

gions, divisées chacune en un grand nombre de religions secondaires et de sectes, à savoir :

» Le brahmanisme,

» Le bouddhisme,

» L'islamisme,

» Le christianisme.

» La science a remonté jusque dans la nuit des âges, aux sources primitives de ces fleuves intellectuels et moraux auxquels s'abreuvent les peuples ; elle a signalé leurs voies, indiqué leur cours et leur avenir.

» Elle voudrait, entre les religions, seul moyen de l'obtenir aussi entre les hommes, paix et conciliation ; et, pour réaliser cette espérance de bonheur, elle ne leur demande que d'appliquer, dans tous leurs séminaires, cette pensée d'Origène, le plus grand des docteurs chrétiens d'Alexandrie : *mieux savoir pour mieux croire*, d'Origène qui, comme l'a si bien démontré Jean Reynaud, voulait, au sein de la théologie chrétienne, la communion de tous les cultes et de toutes les croyances humaines.

» Aujourd'hui, les mille prêtres les plus éminents des quatre religions qui couvrent le monde, n'ont aucun lien commun. — Quelles espérances ne serait-il pas permis de concevoir, s'ils étaient rattachés les uns les autres par une même croyance sur les mondes, sur la géologie, sur la géographie du globe, sur les espèces minérales, végétales et animales, sur la variété et la spécialité des espèces humaines, sur les besoins de l'humanité et les moyens que la Providence, cet ensemble des lois de la nature, a mis entre nos mains, pour faire de notre planète un paradis terrestre, un Éden véritable.

» Cette pensée, d'une fusion universelle par la science, qu'Origène voulait réaliser au sein du christianisme, se retrouve au fond de toutes les religions ; toutes l'ont

exprimé à leur manière, et toujours elle a été le rêve des cœurs les plus généreux.

» L'inflexible Manou, le révélateur des lois appropriées au régime des castes, ce Moïse de la religion de Brahma, donne toujours celui qui sait, fût-il pauvre et enfant, pour supérieur à l'ignorant, quelle que soit sa fortune ou son âge.

» Zoroastre, le sublime révélateur de la croyance des Mages, préconise sans cesse le savoir; il le voulait partout, même au foyer domestique, même chez la femme, à laquelle il ouvrait les fonctions sacerdotales, réservées aux hommes seuls par le brahmanisme.

» L'esprit des chefs les plus capables du peuple juif se retrouve dans ce fragment de Moïse Maimonides, le plus docte de ses rabbins, à l'occasion des conditions qui font les prophètes :

« Si, chez un homme, dit ce fragment, la substance » cérébrale possède une perfection en concordance avec » le tempérament et les autres organes; si cet homme se » livre avec ardeur à l'étude; si ses pensées tendent tou- » jours vers ce qui est honnête et noble, vers l'idéal, nul » doute qu'il ne devienne un prophète; nul doute qu'il » n'acquière cette habitude des sciences, cet amour re- » chercheur du vrai, qui a pour but l'utilité générale des » hommes. Mais il y a des degrés parmi les prophètes, » parce qu'il y a trois qualités indispensables pour l'être, » et qu'elles ne se trouvent pas également chez tous les » hommes; ces trois qualités, qu'il conviendrait d'appeler » perfections, sont :

» La puissance philosophique dans l'étude;

» La puissance d'imagination reçue de la nature;

» La puissance morale acquise par la culture de ses

» qualités personnelles. » — (*Mose Lebouttim*, pars II, cap. XXXVI, p. 292. Buxtorf, 1629.)

» La religion de l'Égypte n'avait point l'intolérance qu'on lui a supposée ; ses sanctuaires s'ouvraient aux sages de tous les pays qui en savaient mériter l'entrée.

» Rends aux dieux immortels le culte consacré, disait Pythagore dans ses vers dorés. Mais ce philosophe, qui voulait que chaque pays eût son culte dérivé de sa position géographique, de ses traditions, de ses habitudes, voulait, au-dessus de ce culte, une croyance religieuse toute scientifique, et, par suite, éminemment progressive.

Les druides, ou prêtres des Gaules, dont la doctrine était si rapprochée de celle des pythagoriciens, n'acceptaient au plus haut degré de l'échelle sociale, c'est-à-dire à la direction des hommes et des choses religieuses, que les esprits les plus élevés, encore demandaient-ils qu'ils se fussent préparés à leur mission par de grandes études physiologiques.

» Nous avons dit quelle était, aux premiers jours du christianisme, la pensée d'Origène ; au début du moyen-âge, nous voyons régner à Rome un pape qui avait consacré sa jeunesse à étudier la science chez les Maures d'Espagne, et que son siècle avait voulu poursuivre et condamner comme sorcier.

» Voici maintenant ce que nous déclare, par l'un des disciples de Mahomet, cette religion du prophète d'Arabie si souvent accusée d'intolérance :

« Quiconque enseigne la science fait l'aumône à l'igno-
» rant ; quiconque la possède acquiert l'amitié et la bien-
» veillance. Par la science, on distingue ce qui est juste de
» de ce qui est injuste ; elle est la lumière sur le chemin
» du paradis, une confidente dans le désert, une com-

» pagne dans la solitude, un guide fidèle dans le bonheur
» et dans le malheur.

» Tel est le remède des cœurs contre la mort de l'igno-
» rance, le luminaire des yeux dans la nuit de l'injustice.
» C'est par la science que des esclaves sont parvenus aux
» plus hauts degrés de la félicité terrestre et céleste.
» L'étude de la science remplace le jeûne ; sa propagation
» remplace la prière ; elle inspire au noble des senti-
» ments plus élevés ; elle introduit la douceur dans le
» cœur du méchant. »

» Juger de l'esprit des hommes religieux des quatre grandes religions et de leurs annexes par les moins instruits, c'est mal juger ; s'adresser à leur insuffisance est une grande faute ; compter sur eux, ce serait se tromper. — Mais il est permis de croire que les plus éclairés envisageraient convenablement cette grande question, s'ils venaient à en être saisis, et qu'ils comprendraient, en l'étudiant, la possibilité d'une religion vraiment universelle. Alors, ils sentiraient qu'il en est des choses de l'avenir, qui ne sont que des utopies pour les ignorants, comme de certaines nébuleuses jugées très-longtemps irréductibles, et que de forts grossissements parviennent cependant à résoudre.

» Déjà les plus dévoués des chrétiens, quelques imans, quelques bonzes peut-être demandent à la science son puissant appui ; mais ce n'est là que l'indice d'un besoin qui va se faire de plus en plus sentir. — Antiques brahmanes, bonzes mystiques, imans guerriers, et vous, pasteurs des églises du Christ, l'heure s'approche d'une humanité nouvelle ; faites baptiser vos fils et vos filles dans les saintes eaux du savoir, et ils vivront. — La science est la parole de Dieu ; elle est la vie, l'onde qui désaltère.

Ce magnifique avenir, entrevu par le docteur Guépin pour la science, ne manque pas au fond de la subordonner à la religion ; il veut une recherche sans limites, mais il reconnaît une unité supérieure qui absorbe chaque vérité découverte et la met d'accord avec ce qui a été révélé à l'homme par l'inspiration. — Le tort du docteur est de ne pas s'avouer assez à lui-même la nécessité de cette subordination de la science à l'enthousiasme, et surtout de confondre la domination sublime de ce dernier avec la tyrannie de l'ignorance.

Le plan providentiel, qui s'exécute aux heures fatales désignées par son auteur, et dont les divisions nous sont encore inconnues, le plan providentiel a continuellement maintenu, du reste, cette subordination de la science à l'inspiration qui est la loi de l'équilibre entre la croyance et la raison. — Malgré lui, le savant n'a travaillé que pour le prêtre ; malgré lui, également, le prêtre, en imposant au savoir ses années de terribles épreuves, a travaillé pour le savant. — Tous deux, en croyant se combattre, se servaient mutuellement. — C'était la marche dans les ténèbres, mais la marche en avant, parce que Dieu était le guide. — Aujourd'hui, l'humanité cesse de cheminer dans les catacombes de l'entendement ; elle n'est plus enfant ; elle voit le grand jour, et cette loi d'équilibre que la volonté suprême lui appliquait, elle doit se l'appliquer elle-même.

L'idéal, c'est l'ordre des cieux sur la terre, dit Guépin. — Et il faut que la science ait sans cesse l'idéal en vue. — Pour que le docteur ait formulé parfaitement l'évangile moderne, il ne lui a manqué que de définir l'idéal comme il a défini la science, — Mais voilà justement ce qu'aucun des Jeans-Baptistes modernes n'a osé, ce qu'aucun d'eux ne pouvait, du reste. — A chacun sa mission.

La mienne n'est pas non plus, aujourd'hui, de définir l'idéal et de formuler le code de la croyance nouvelle. — La mienne est de prouver, les faits en regard, cette subordination constante et fatale de la science à l'inspiration qui semble tracer à jamais les devoirs et les droits de l'une et de l'autre. — La mienne est de démontrer que le progrès ne s'est opéré qu'en vertu de cette subordination obligée, et que l'humanité n'est arrivée à l'âge moral que lui reconnaissent aujourd'hui les philosophes, qu'en s'instruisant aux lueurs de cette lampe spirituelle dont l'idée de Dieu entretenait dans son front la flamme, contre le vent de tous les doutes, contre l'ouragan de toutes les passions.

Ma mission est de dégager les événements accomplis des ténèbres que l'esprit de détail et le rétrécissement des horizons de l'enfance humaine ont constamment maintenus au-dessus et autour d'eux, afin de les grouper selon leurs rapports et de signaler la part qu'ils ont eue dans l'accomplissement aveugle des destinées écoulées. Elle est d'étudier ces événements sous le double point de vue du savoir et de l'inspiration, afin de prouver que le prêtre, tout en exerçant le suprême pouvoir, n'a jamais enchaîné le savant, mais l'a toujours, au contraire, encouragé et servi dans sa pensée la plus profonde, quoiqu'il l'ait persécuté quelquefois.

Le savant, dans le passé, a obéi au prêtre comme membre d'une synthèse morale supérieure au détail dont il désirait expliquer la nature; mais en ce qui concernait son opinion sur ce détail, il n'a rien cédé au prêtre, qui a toujours été obligé d'aller à lui quand il a eu raison. — Il y a eu un constant travail d'analyse qui a modifié sans cesse la loi religieuse sans en varier pour cela l'essence

éternelle ; et le problème de l'avenir consiste à empêcher que ce travail ne donne lieu à des révolutions que l'absence des ténèbres et l'âge actuel de l'humanité rendent inutiles.

G. HUGELMANN.

(La suite au prochain numéro.)

LES HAILLONS DE L'ART.

MŒURS CONTEMPORAINES.

Jacques Lebrun reprit après une minute de silence :

— L'homme que vous avez si grossièrement attaqué, n'est pas seulement une haute intelligence, c'est un grand cœur. Jugez-en. — Son père a été un des plus forts artistes de ce siècle ; mais c'était un rêveur que le bruit épouvantait, et qui avait peur de la réalité. Il ne pouvait se résoudre à jeter sur le papier les mélodies qui chantaient en lui ; quand l'inspiration venait, il prenait son violon, faisait glisser l'archet sur les cordes, et jouait jusqu'au moment où il s'arrêtait épuisé. Le lendemain, la mélodie de la veille était oubliée ; mais cela lui importait peu ; il jetait insoucieusement le long du chemin les diamants de son imagination, sans crainte de les perdre, et refusait de se ruer à la curée des célébrités de la mode. — Aussi, est-il resté obscur malgré son talent, et ses amis seuls ont su ce dont il était capable. Cette gloire en raccourci lui suffisait.

Vous comprenez qu'avec une ambition si bornée, il n'ait pas fait fortune. — Sa fortune, c'étaient ses deux enfants, son fils et sa fille ; tous les trois vivaient à peine, mais ils vivaient. Un jour, le vieillard, — il avait alors plus de soixante ans, — tomba subitement malade. La

maladie fut longue et douloureuse, et Marcel qui eut pour lui des sollicitudes infinies, n'arracha guère à la mort qu'un cadavre.

Son père resta paralysé.

Marcel qui était très-jeune alors, se trouve ainsi placé entre un vieillard impotent et une pauvre enfant bien frêle, qui s'étiolait dans cette atmosphère parisienne. — Du jour où il se vit forcé de veiller sur ces deux êtres qui lui étaient chers, il dit adieu à sa jeunesse, enterra toutes ses joies d'adolescent et s'emprisonna dans le devoir. Il aimait alors une jeune fille; c'était un amour frais et gracieux comme ceux qu'on a à dix-huit ans; il se dit qu'il ne devait pas morceler son cœur, et qu'il devait son affection tout entière à ceux qui avaient besoin de lui. Il fit courageusement le sacrifice de son amour, et affirma à Mignonnette qu'il l'avait trompée et qu'il fallait se séparer. Mignonnette obéit en pleurant.

— Mais, interrompit tout à coup Edmond, je la connais; — n'est-elle pas aujourd'hui la maîtresse de Roger Bisson?

— Oui, et ce n'a pas été là une des moindres douleurs de Marcel. — Je ne vous dirai point par quelles phases de doute et de désespoir il passa; il éteignit brusquement ses aspirations vers le plaisir, et se vieillit lui-même. Il se fit économe et presque avare, travailla le jour, travailla la nuit, donna, çà et là, quelques leçons de violon mal rétribuées, et copia de la musique, à vingt centimes la page.

Ce fut un dévouement simple, calme et silencieux. Il y eut des jours où il n'y avait pas au logis assez de pain pour trois; mais il y en eut toujours assez pour deux. — Je mangerai demain, pensait Marcel; et, le lendemain, il mangeait — peut-être!

J'ai assisté à cette lutte héroïque contre la misère. J'étais

l'ami de Marcel, et, pauvre comme lui, je ne pouvais pas l'aider. Il n'eut pas voulu être aidé d'ailleurs, et mettait de l'égoïsme dans son dévouement. Mais on ne refoule pas ainsi tous les besoins de la nature, sans que la nature finisse par se venger ; à force de refuser à son corps sa nourriture, et à son esprit les distractions, la santé de Marcel s'affaiblit peu à peu sous les privations.

Un soir, il se coucha tout grelottant de fièvre ; et quand il voulut se relever, il ne le put pas. — La maladie l'a tenu pendant un mois, cloué dans son lit. Au bout de quinze jours, il n'y avait plus d'argent à la maison ; les économies étaient passées chez le médecin. La sœur de Marcel fit alors pour son frère ce que son frère avait fait pour elle ; elle veilla au chevet de son lit et travailla, pendant que le paralytique pleurait son impuissance, et s'accusait de ne pouvoir rien faire pour son enfant.

Le boulanger fit crédit pendant vingt-quatre heures, — et puis on ne mangea plus. J'étais à la campagne, moi, et je ne savais rien ! — Tous deux, le vieillard et la jeune fille, se résignèrent à avoir faim ; avec le faible salaire qu'ils gagnaient, ils achetaient des remèdes pour Marcel, mais ils n'achetaient pas de pain.

Marcel voyait tout, comprenait tout, et souffrait plus qu'eux. Il se tordait et rugissait dans son lit, en s'accusant de lâcheté. — Un matin, on parla de vendre son violon ; il ne restait plus que cela à vendre. — Marcel avait pour ce violon l'amour du marin pour son vaisseau ; il avait pour lui des chatteries incroyables ; — c'était à lui qu'il confiait toutes ses joies d'artiste, et tous ses désespoirs.

Aussi, quand son père et sa sœur se furent endormis, vers dix heures du soir, il essaya de se lever ; la volonté était si grande chez lui qu'elle vainquit la fièvre, et qu'il

put quitter la chambre. Une fois dans la rue, il s'appuya aux murailles des maisons pour ne pas tomber, et se dirigea péniblement vers le café de Mulhouse. Il mit trois quarts d'heure pour y arriver ; et il avait à peine fait un quart de lieue !

Vous connaissez le reste. Il entre tout pâle et le front humilié, pour mendier la vie de son père et la vie de sa sœur. Lui qui ne voulait pas sangloter devant tous ces hommes, il jeta ses sanglots et son désespoir dans un chant. — Si vous saviez comme il est fier, comme il est orgueilleux ! La lutte a dû être bien terrible, allez ! — Quand il fallut demander l'aumône et tendre la main, alors son courage faiblit, il eut peur, sortit en chancelant et alla vendre le violon à un luthier.

Revenu chez lui et brisé par les émotions de cette soirée, il tomba évanoui. — Et c'est cet homme que vous avez raillé ! — Ce qui m'a paru, à moi, une chose sublime ; ce qui m'a fait pleurer, vous a fait rire, et vous ne vous repentez pas ! Tant pis pour vous, Monsieur, si vous n'êtes point capable de comprendre ce qu'il y a de grand dans cet acte !

— Monsieur, fit Edmond d'une voix émue, je vous pardonne ce que vous m'avez dit, pardonnez-moi ce que j'ai écrit.

— Le remords ne suffit pas, reprit durement Jacques ; quand on a calomnié quelqu'un, et qu'on est un honnête homme, on se rétracte, rétractez-vous...

— Vous êtes sévère, Monsieur !

— Je suis juste.

— Eh bien ! quoiqu'il en coûte à mon amour-propre, je me rétracterai. — Je dirai que j'ai eu tort d'insulter un grand artiste, que je me suis trompé, que j'ai menti. —

Mais, songez-y, mon avenir littéraire sera compromis ; que diront les lecteurs de mon journal ?

— Je pourrais vous répondre : que m'importe? — J'aime mieux vous dire que les honnêtes gens vous sauront gré d'avoir la franchise de vos torts, — et moi, Monsieur, je vous tendrai la main, et vous demanderai pardon de ma brutalité.

— M. Marcel à des ennemis bien cruels ! reprit Edmond.

— Marcel, des ennemis ? Allons donc, des envieux, voilà tout !

— Ignorez-vous donc les rapports qu'il a eus avec Charles Brémont et Roger Bisson ?

— Ah ! fit Jacques avec un accent de mépris, — vous connaissez ces gens-là ? — je vous plains d'avoir des amitiés si compromettantes !

— Mais, répondit Edmond en rougissant, je ne vous ai pas dit qu'ils fussent mes amis, il est des hommes auxquels on serre la main tous les jours, et pour lesquels on a le plus profond dédain.

— Eh bien ! c'est de l'hypocrisie, ou de la lâcheté ! — Ne voyez-vous pas que, tendre la main à ces infâmes, c'est se rendre complice de leur infamie ?

— Vous avez donc de bien lourds motifs de haine contre Brémont et Roger ?

— De la haine ? non, mais du mépris. Je leur en veux de ne pas savoir porter leur titre d'hommes de lettres. Ce sont, voyez-vous, les *catins* de la littérature. Ils se promènent, quand la nuit tombe, sur les trottoirs des petits journaux, attendent les dupes, et se vendent au plus offrant. Vous ne savez pas comment ils vivent ?

— Ils ont du talent, répondit Edmond.

— Eux ? — Ils en ont peut-être, mais ils l'ont laissé

dans les bouges où ils se soûlent, et dans les lupanars où ils s'épuisent. Aujourd'hui, le fiel et l'envie leur tiennent lieu d'inspiration; ils déchirent les belles œuvres parce qu'ils ne pourraient en faire, — même une mauvaise. Ils insultent les forts avec le désespoir de l'impuissance; ils prennent le bavardage pour l'éloquence. Ils croient être montés sur un piédestal, quand ils se sont huchés sur une borne; ils se croient grands parce qu'ils ont des échasses. — Oh! ces faiseurs de petits journaux, j'ai pour eux, au fond de mon cœur, des trésors de mépris. Ces misérables ont descendu l'art dans la fange du ruisseau, et se sont vautrés dans cette fange. Ils ont fait de la poésie aux *engueuleuses* jetant les gros mots et les obscénités. — Si une femme succombe, ce sont eux qui dévoilent sa faute, et raillent sa chute; si un poëte meurt, ils vont fouiller dans sa vie, y cherchent quelque faiblesse ignorée, et inscrivent sur sa tombe cette épitaphe : « Ce poëte fut un infâme! » Ils savent bien que le cadavre ne se relèvera pas pour les souffleter, et sont trop lâches pour insulter les vivants. — Ils n'attaquent jamais un homme face à face, franchement, loyalement; mais ils lancent contre lui des insinuations pleines de réticence, des épigrammes trempées dans je ne sais quel poison terrible, qui tue les plus robustes à la longue. — Ces chercheurs de scandale à qui on continue la feuille, sont les agents de police de la littérature, — et ils n'ont pas d'uniforme! Et le public idiot, le public rit quand ils ont insulté un homme célèbre, le public applaudit niaisement et crie *Bravo!* à ces assassins d'hommes.

— Mais, interrompit Edmond un peu étourdi par cette indignation, ceci ne regarde en rien Roger et Brémont.

— Vous croyez? répondit Jacques Lebrun; jugez-en. Brémont a pour maîtresse une lorette à la mode; cette fe-

melle stupide croit du génie à son amant, — et comme son amant la bat quelquefois, l'injurie toujours, elle le craint presque autant qu'elle l'aime. Brémont est fort commode d'ailleurs avec elle ; il ferme les yeux devant ses infidélités, — à condition que ces infidélités lui rapporteront quelque chose : un peu plus de pièces d'or que de baisers. Il lui faut son gain dans ce honteux commerce; — il faut bien vivre ! Ceci est ignoble, n'est-ce pas ? Le peuple a trouvé un mot énergique pour peindre ces étranges spéculations. — Roger Bisson, lui, n'en est pas encore arrivé là ; il ne se fait pas entretenir par ces femmes ; il se fait entretenir par les imbéciles. Il a organisé une sorte de mendicité, que la police n'a point prévue et ne peut atteindre. Quand de petits jeunes gens se présentent avec certains instincts littéraires, il va à eux, s'en empare, les cajole, leur trouve du talent, et les exploite, — sous prétexte de leur servir de guide. Il a une autre ressource encore : *La Chasse aux bourgeois*. Quoiqu'il enveloppe la masse dans un large dédain, on l'a vu souvent dans la société d'hommes sans valeur, ou qu'il regarde comme tels en public ; les petites attentions, les flatteries qu'il leur adresse, n'ont d'autre but que de leur enlever, — à la pointe de la langue, — cinq francs ou un louis, suivant la position de l'individu. Il ne méprise pas l'offrande la plus minime, et emploie la même tactique pour un franc, comme pour cinquante. La plupart le laissent faire, les uns par bêtise, les autres par lassitude. — Quelques-uns encore, par pitié de voir un esprit de quelque valeur s'abaisser à ces manœuvres honteuses.

— Prenez garde, fit Edmond, d'être injuste avec ces Messieurs, comme je l'ai été avec votre ami.

— Oh ! ce que je vous dis ici, je le leur ai dit en face ; je ne suis pas de ceux qui se cachent, moi, et ils le savent bien.

Demandez à Brémont si sa joue a gardé l'empreinte du soufflet que Marcel lui a donné?

XV.

En ce moment la porte s'ouvrit, et livra passage à Claudine et à Mignonnette. Mignonnette pâlit en apercevant Jacques Lebrun, et recula toute honteuse.

Jacques alla à elle et lui prit la main.

— Comment va Marcel? lui demanda-t-elle tout bas.

— Marcel va bien, mon enfant, — et vous, vous paraissez maigrie?

— Oh! moi, j'ai bien souffert, et j'ai été malade.

— Mais vous êtes guérie, n'est-ce pas? On guérit vite de ces maladies-là.

— Oui, répondit Mignonnette, en poussant un soupir, je suis guérie; — Marcel parle-t-il parfois de moi?

— Souvent, et toujours avec affection; et vous, pensez-vous parfois à lui?

— Trop, cela me fait mal d'y penser. Il doit me mépriser d'être tombée si bas!

— Il vous plaint, mon enfant.

— Ah! reprit la jeune fille avec émotion, — s'il eût voulu!

— Êtes-vous heureuse, Mignonnette?

— Oui, répondit-elle avec un sourire forcé, très-heureuse; j'ai beaucoup de robes et je me grise tous les soirs. Mais je changerais bien mon bonheur d'aujourd'hui contre mes larmes d'autrefois; oh! si on pouvait recommencer son passé!

— On peut quelquefois le faire oublier...

— A quoi bon! — Vous ne savez pas? J'ai souvent rencontré Marcel; mais quand je l'aperçois, je m'enfuis par une autre rue. Bast! il ne me connaîtrait plus peut-être; j'ai tant changé depuis ce temps-là! — A-t-il une maîtresse, Marcel?

— Non, fit Jacques Lebrun.

Mignonnette respira comme si cette réponse lui eût fait du bien.

— Ah! tant mieux! reprit-elle. — Si je vous disais combien de fois je suis allée dans la rue de Cléry, pour tâcher de l'entrevoir! On a beau faire, allez; on brise son cœur, mais on ne brise pas ses souvenirs; et c'est une bien douce chose — et bien cruelle — que le souvenir! — Dites-moi, croyez-vous qu'il me recevrait, si j'allais chez lui?

Jacques garda le silence.

— C'est vrai, reprit la jeune fille avec tristesse; j'oubliais qu'il a une sœur, et que les femmes comme moi n'entrent point partout. — Ah! si j'étais comme autrefois! — Mais il vaut peut-être mieux qu'il en soit ainsi; je l'ai tant aimé, que je ne serais pas bien sûre de ne pas l'aimer encore, si je l'écoutais parler. — Adieu, M. Jacques, continua-t-elle, promettez-moi de lui parler de moi, pour qu'il ne m'oublie pas.

— Je vous le promets; et si vous avez un jour besoin de moi, rappelez-vous que je me souviens de la Mignonnette d'autrefois, et que je pardonne à la Mignonnette d'aujourd'hui.

— Vous le connaissez beaucoup? demanda Edmond à Mignonnette, quand Jacques Lebrun fut sorti.

— Beaucoup, répondit-elle, et c'est, je vous le jure, un homme d'une étrange énergie. — Un cœur d'enfant sous une rude enveloppe, — un de ces êtres à qui Dieu a

donné le génie et a refusé la beauté. Quelle est la femme qui l'aimera et le comprendra? — Il m'eût aimée peut-être, il y a deux ans; mais j'étais incapable alors de voir ce qu'il y avait d'immense dévouement caché au fond de cette âme. C'est aujourd'hui le fiancé de Marie, la sœur de Marcel. — Qui sait si Marie aura pour lui l'affection qu'il mérite?

— L'avenir appartient à ces hommes-là, fit Edmond.

— Oui, répondit Mignonnette; mais ils l'achètent bien cher, l'avenir!

Le dialogue fut coupé par une fusée de notes, lancée à toute volée par Claudine, qui s'amusait à étaler devant elle diverses étoffes d'une assez grande richesse.

— Que diable est-ce cela? demanda Edmond épouvanté, et d'où ces splendeurs viennent-elles; crois-tu encore que je sois millionnaire?

— Non, mon chéri, répondit Claudine en lui jetant un bras autour du cou. C'est moi, qui suis millionnaire; j'ai trouvé le million en me promenant, — en plein boulevard. Tu ne comprends pas? — Les hommes ne comprennent rien! — Eh bien, je suis entrée dans un magasin, et on m'a donné ces belles étoffes — pour rien; à condition que je les transformerais en robes. Mon petit, je vais gagner vingt-cinq sous par jour, — rien que cela; c'est joli, n'est-ce pas?

— C'est superbe, répondit Edmond en souriant. Mais je ne crois pas à ces résolutions subites.

— Je te forcerai bien d'y croire! Quand j'aurai bien travaillé, tu me donneras deux baisers de plus; tu vois bien qu'avec une telle récompense en perspective, il me sera impossible de me fatiguer.

— Tu es une bonne fille, et je veux te donner des arrhes sur les baisers de demain.

— Ah! répliqua Claudine avançant complaisamment ses lèvres, je ne suis pas jalouse, moi; embrasse aussi Mignonnette, car c'est d'elle que vient l'idée. Je suis trop folle, pour l'avoir trouvée toute seule.

— Merci, Mignonnette, fit Edmond touché. — Venez-vous avec moi à la Brasserie?

— Non, si je voyais Roger, ce soir, je me brouillerais avec lui.

— Et toi, Claudine?

— Moi, je reste avec Mignonnette; je vois bien qu'elle a des confidences à me faire. — Ah! j'oubliais, le concierge m'a remis une lettre pour toi; elle porte le timbre de Bayeux.

— De Bayeux! Comment a-t-on découvert mon adresse?

— On l'a d'abord envoyée au bureau du journal, et du journal on l'a apportée ici.

Edmond prit la lettre et l'ouvrit, mais son front se rembrunit en lisant.

— Une mauvaise nouvelle? demanda Claudine.

— Non, une chose insignifiante, répondit Edmond en ouvrant la porte.

Voici quelle était cette lettre insignifiante :

« Monsieur, je savais bien, il y a un mois, que vous » étiez un sot; je viens d'apprendre que vous êtes un » lâche. Vous vous êtes vengé de moi, comme se vengent » les sots et les lâches, par une calomnie. — Vous auriez » dû savoir qu'il est une chose à laquelle un galant homme » ne doit jamais toucher : l'honneur d'une femme, sur- » tout quand cette femme a un mari, quand elle a des » enfants. Vous avez menti en affirmant que M. de Blangi » était mon amant; et vous n'avez pas même eu l'audace » de votre mensonge, car vous avez signé votre article d'un » nom qui ne vous appartient pas. — Si mon mari, — au

» lieu d'avoir soixante ans, en eût eu trente, l'auriez-vous
» écrit, cet article? Pour mon compte, je ne le crois pas.
» Courage, monsieur, vous débutez bien en littérature;
» quand on commence ainsi on va loin, — trop loin, par-
» fois; on peut s'arrêter à la police correctionnelle. Ne
» craignez rien; ce n'est pas moi qui vous y enverrai. Il
» est des attaques qui partent de trop bas, pour qu'on
» consente à les relever. Se défendre contre certains
» hommes, c'est se souiller; je ne me défendrai donc
» pas. »

VALENTINE DE THOMIGNY.

« *P. S.* Inutile de vous dire, monsieur, que votre ar-
» ticle a manqué son but à Bayeux; on m'y connaît trop
» pour douter de moi, — et on vous connaît trop pour
» vous croire. Votre père est venu me faire ses excuses; il
» est honteux, m'a-t-il dit, des sottises de son fils, mais il
» n'en accepte pas la responsabilité. Je crois que vous
» ferez bien de ne pas rentrer dans notre ville; vous y
» comptez peu d'admirateurs. »

Cette lettre et la conversation qu'il avait eue avec Jacques Lebrun, firent faire de tristes réflexions à Edmond; il commençait à comprendre qu'il avait pris une fausse route. C'était un de ces caractères incertains, qui se laissent facilement remuer par toutes les circonstances et par tous les hommes. Là où la volonté manque, le talent est bien près de manquer aussi; Edmond avait une somme d'énergie qui éclatait à un moment donné, mais qui se dépensait rapidement. Il était facile de prévoir qu'il devait gaspiller son talent comme son énergie. Ces esprits mous et sans muscles, gardent toutes les empreintes qu'ils reçoivent; mais, heureusement pour eux, ils ne les gardent pas longtemps. Ils s'assouplissent à chaque événement, à chaque

caprice du public, et finissent quelquefois par arriver à une certaine hauteur dans l'opinion du vulgaire. Ce sont eux qui suivent la mode; ils ne la dominent pas; aussi font-ils vite fortune, quand les intelligences d'élite croupissent en bas. L'initiative est une preuve de vigueur, — ceci est un peu trop vrai; mais, ce qui n'est pas moins réel, c'est que les hommes forts se perdent plus souvent encore par leur vigueur même, que les autres par leur faiblesse. — Toujours l'histoire des ailes d'Icare!

Quand Edmond arriva à la Brasserie, Brémont et Roger y étaient déjà établis. — Il est vrai qu'ils ne la quittaient guère. Devant eux étaient deux choppes, aux trois quarts vidées, qu'ils portaient tous les quarts d'heure, — économiquement, — à leurs lèvres, qui laissaient irrespectueusement couler quelques larmes de houblon sur une chemise de trois jours; dans leur bouche une cigarette, — luxe apparent des gens pauvres, inventé pour cacher l'impuissance de la bourse, en face du cigare.

— Eh bien, mon petit Villers, lui cria Brémont, vous êtes content de moi, j'espère. — Vous voilà décidément lancé; vous êtes un des mille soldats de la presse parisienne; vous avez droit de haute et basse justice sur les crétins et sur les hommes d'esprit. — Usez de votre droit, et abusez en un peu; vous pouvez dire que M. Victor Hugo ne connaît pas la prosodie, et que M. de Lamennais écrit en patois. Vous pouvez tout dire; car, à partir d'aujourd'hui, vous êtes un de ceux qui font les réputations et qui les défont.

— Mon cher, fit à son tour Roger en humectant ses doigts de bière, et en versant quelques gouttes sur la tête d'Edmond, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te baptise journaliste. — Ton article a un succès fou; on se l'arrache, et Borel est enchanté : le pauvre Marcel,

comme tu l'as arrangé, et quelle mine il doit faire, à cette heure ! — C'est un artiste tué, et que personne ne voudra prendre au sérieux maintenant.

— Où est Borel ? demanda Edmond, sur qui tous ces éloges tombaient comme des coups de massue.

— Il va venir ; que lui veux-tu ?

— Je veux lui dire que demain, je démentirai ce que j'ai écrit aujourd'hui.

Brémont et Roger se regardèrent d'un air étonné.

— Ah ! çà, tu es fou ! s'écria Roger, ou le succès t'a tourné la tête !

— Non, mais j'étais réellement fou, quand à votre instigation, j'ai écrit ce maudit article ; sachez — une fois pour toutes — que je ne veux point servir d'instrument à toutes vos petites vengeances ; si votre épée est mauvaise, tant pis pour vous ; je garde la mienne pour me défendre moi-même, et ne me battrai pas pour vous.

— Oh ! oh ! dit Brémont en ricanant, vous êtes plus fort que je ne croyais, et le séjour de Paris vous a profité ; vous avez vite appris à y être ingrat. Je ne vous en veux pas ; l'ingratitude est la vertu des ambitieux — mais vous mettez du cynisme dans la vôtre.

— Il me semble que si quelqu'un, ici, est en droit de faire des reproches, c'est moi et non pas vous.

— Et quels reproches voulez-vous nous faire, mon enfant ? — Avons-nous puisé dans votre bourse ? Vous avons-nous conduit dans les mauvais lieux ! Pardieu, vous êtes trop drôle, et vous nous amusez fort. Vous tombez un beau jour de je ne sais quelle province, et nous vous recueillons ; vous êtes bête comme un département tout entier, et nous vous déniaisons ; vous ne connaissez personne à Paris, et nous jetons une jolie femme entre vos bras ; vous êtes pauvre comme tous les Bohêmes réunis, et nous

vous donnons une position dans notre journal. De quoi vous plaignez-vous? Mais vous êtes donc insatiable, mon cher !

— Je demande l'honneur d'échapper à votre intimité.

— Qui vous a dit que je tenais à la vôtre ?

— Oh ! je sais aujourd'hui des choses que je ne savais pas hier.

— La belle merveille ! — Vous ne saviez rien hier !

— Ah ! çà, dit Roger, ceci est donc sérieux, Villers, et tu veux te donner un démenti à toi-même ?

— Je le veux.

— Je comprends tout ; Marcel aura menacé monsieur de sa colère, et monsieur, qui est prudent, — a eu peur de Marcel. — Vous avez raison, mon cher, la prudence est une belle vertu !

— Je vous crois d'autant mieux, monsieur Brémont, que c'est une vertu que vous avez longtemps pratiquée. Quant à la colère de Marcel, il ne m'a jamais souffleté, moi !

— Non, mais il vous souffletera demain.

— Soyez certain, alors que je ne garderai pas le soufflet pendant deux ans ; vous voyez bien que je suis moins prudent que vous, monsieur ?

— Ah ! dit Brémont avec son mauvais sourire, je vois bien qu'en effet vous avez appris bien des choses depuis deux jours ; mais prenez-y garde, c'est parfois dangereux d'être si savant.

— Mon petit, reprit Roger, tu es un imbécile. — Dans notre journal, on ne rétracte jamais ; la rétraction est le seul scandale qui ne nous soit pas permis.

— Tu n'es pas le directeur du journal, que je sache. — J'attendrai Borel.

— En ce moment, Borel entra.

XVI.

Ses grandes lèvres s'épanouissaient dans un large sourire; son ventre, mal contenu dans son étroite prison, faisait des efforts inouïs pour sortir, et semblait danser au son d'une musique intérieure; toute sa personne, bourgeonnée et vulgaire, débordait de jubilation. Il adressa un compliment à la dame de comptoir, passa sa main velue, avec un air de protection bienveillante, sur la joue d'Edmond Villers, et s'assit lourdement auprès de Brémont.

— Lequel de tes amis viens-tu donc de conduire au cimetière? lui demanda Roger, que te voilà si joyeux. Aurais-tu enterré ta femme?

— Les femmes bêtes ne meurent jamais, mon cher; ou, quand elle meurent, elles renaissent de leurs cendres comme le Phénix.

— Tu as raison, fit Brémont en le regardant avec ironie; je crois que la bêtise engraisse.

Borel dédaigna de répondre à cette épigramme.

— Garçon, cria-t-il, apportez du champagne!

— Ah! reprit Roger, Borel se perd dans des prodigalités insensées; sa tête déménage!

— Eh! non, imbécile! c'est ma bourse qui déménage!

— C'est ce que je voulais dire. Je suis assez ton ami pour t'aider dans ce déménagement; je suis à toi, jusqu'au champagne, inclusivement.

— Je te connais : mauvais sujet et bon estomac; avec des qualités comme celles-là, on vit longtemps dans le journalisme. Tu me demandais qui je venais d'ensevelir? c'est ma mère que j'ai enterrée, — convoi de première classe, — et j'entonne le *De profundis* de mon passé.

— Qui a payé les frais du convoi?

— Barnet.

— Eh bien! il est moins fort que je ne le pensais. C'est incroyable comme ces financiers sont stupides! il est vrai qu'ils placent leur esprit, à cinq pour cent, chez leur notaire, avec hypothèque sur les imbéciles.

— Et ils ont raison, répliqua Borel; la sottise est la seule monnaie qui se présente toujours à l'échéance, et ne fasse jamais faillite. Barnet n'est pas sot; il a trois banqueroutes derrière lui.

— Combien t'a-t-il donné?

— Trente mille francs, et douze actions dans les chemins de fer; ce n'est pas sans mal, mes petits, que j'ai obtenu cela... la vie est dure! et j'ai failli être joué. Croiriez-vous que Barnet a été sur le point de devenir propriétaire de mon journal? Il me l'a fait marchander hier, par un tiers, et si le tiers n'avait pas été un maladroit, je tombais dans le piége.

— Quelle est notre part dans les bénéfices!

— Votre part! la voici, répondit Borel en montrant les bouteilles encore pleines.

— C'est maigre, et tu nous dois mieux que cela; tu as gagné cinquante mille francs, il nous en faut dix mille.

Borel fit un bond sur sa chaise, et regarda Roger avec effroi.

— Prends donc garde! dit-il, tu as la plaisanterie lugubre, ce soir. Mais tu ne sais donc pas que dix mille francs en représentent cent, dans mes mains.

— Crois-tu qu'ils perdront de leur valeur en passant dans les miennes? Il veut les faire valoir, moi aussi; il est ridicule que tout le monde fasse fortune, quand je reste pauvre. Je veux être, à mon tour, un homme *positif;* et puisque le positivisme consiste à gagner des écus qu'on

ne dépense point, une femme à laquelle on fait des enfants, et sa cuisinière pour maîtresse! eh bien! j'aurai tout cela.

— Tu ne sais donc pas, reprit Borel en haussant les épaules, quelle idée m'est venue depuis mon entretien avec Barnet? Une idée superbe! je veux élever la farce au niveau du pamphlet, et le journal satirique au niveau du journal politique. Je doublerai le format de ma feuille, et j'augmenterai vos appointements. Vous ne me remerciez pas?

— Non, dit Brémont en faisant un signe à Roger, car nous ne profiterons pas de cet avantage; à partir d'aujourd'hui, nous avons le regret de t'avertir que nous ne faisons plus parti de ta rédaction.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Parce que tu es immoral, répondit Brémont avec un grand sérieux.

Borel poussa un immense éclat de rire.

— Farceur! dit-il.

— Il y a bien un autre motif à notre retraite; nous fondons un nouveau journal, et, comme nous connaissons tous les secrets de boutiques, je ne te cache pas que nous avons l'espoir de te monter sur le dos.

— Allons donc! tu n'as pas le sou, et les imprimeurs ne font pas de crédit.

— Nous aurons de l'argent, répondit froidement Brémont.

— Où le prendras-tu?

— Dans la caisse de Barnet.

— Dans la caisse de Barnet! s'écria Borel avec stupéfaction. Est-ce qu'il vous avait payé pour tuer mon journal?

— Eh non! triple niais; mais ne vois-tu pas que nous

le tenons, comme tu le tiens toi-même ; nous savons ce qu'il tient tant à nous cacher, puisque tu as eu la sottise de nous l'apprendre.

— Mais, reprit Borel en se mordant les lèvres, savez-vous que ce n'est pas très-honnête, cela? Savez-vous que c'est abuser d'une confidence que je vous ai faite?

Brémont et Roger se mirent à rire.

— Tu n'ignores pas, firent-ils, que l'objection n'est pas sérieuse, et tu nous as enseigné, toi-même, comment on parvient à s'en débarrasser.

— Voyons, messieurs, soyez raisonnables ; ne me traitez pas trop en rédacteur en chef. Vous savez que je ne suis pas riche ; vous m'avez toujours trouvé serviable ; je vous ai souvent prêté de l'argent!...

— Oui, répondit Roger; tu m'as quelquefois prêté cinq francs, que tu me demandais le lendemain.

— Qu'importe la somme, puisque l'intention y était. — Combien demandez-vous?

— Nous t'avons dit qu'il nous fallait dix mille francs.

— Mais vous voulez me ruiner! s'écria Borel avec désespoir! — Dix mille francs! Mais qu'en ferez-vous? Vous les donnerez à croquer à une fille, qui se moquera de vous; vous les jetterez dans le comptoir du marchand de vin; vous les dissiperez en soupers et en orgies ; tandis que je les triplerai, moi, je leur ferai faire des petits. — Dix mille francs! Mais vous n'y pensez pas!

— Nous y pensons si bien, que si tu nous refuses, nous les demanderons à Barnet.

— Barnet vous enverra au diable, et fera bien! — Je vous en offre quinze cents, et vous paierez ces bouteilles de champagne?

— Accepte, dit tout bas Roger à Brémont.

Brémont hésita un moment.

— Bast ! fit-il, nous sommes stupides, mais tant pis ! Voyons, mon gros, tu es un crétin, mais nous acceptons.

— Ah ! murmura Borel avec un gros soupir ; vous vendez cher les leçons que vous donnez, mes agneaux, — mais vous ne m'en donnerez pas souvent !

Edmond avait écouté ce débat sans y prendre part ; quand la transaction fut terminée, il s'adressa à Borel.

— Monsieur, dit il avec une emphase un peu ridicule, moi aussi, je vous donne ma démission.

— Ah ! ah ! vous aussi, s'écria le rédacteur en chef d'une voix furieuse, vous vous croyez assez fort pour me mettre votre plume sous la gorge ; eh bien, détrompez-vous, mon petit ; vous m'offrez votre démission, je l'accepte.

— C'est bien, répondit Villers, tout étourdi de la façon avec laquelle on le renvoyait ; mais vous me permettrez bien de vous dire pourquoi je romps avec vous.

— Qu'est-ce que cela me fait !

— Cela me fait beaucoup à moi ; je quitte votre journal, parce que toute liaison avec vous est compromettante ; parce que je ne veux pas qu'on croie que j'ai trempé dans tous ces tripotages et dans toutes ces hontes ; parce que je désire qu'un homme d'honneur puisse me serrer la main, ce qu'il ne ferait point peut-être, s'il me voyait avec vous ; et, enfin, parce que je suis un littérateur et que vous êtes un homme d'affaires.

— Mon petit bonhomme, lui dit Borel, je vous trouve assez novice pour recevoir des leçons ; mais vous êtes beaucoup trop jeune pour en donner. — La vanité chez vous a poussé plus vite que le talent, et vous vous exagérez de beaucoup votre importance. Ce n'est pas moi qui suis allé à vous ; c'est vous qui êtes venu à moi ; je vous ignorais complétement hier ; je ne tiens pas à vous connaître demain, et je vous jure que vous n'êtes pas de ceux dont

l'absence se remarque dans un journal. — Je vous ai rendu un service en vous prenant comme rédacteur; vous m'en rendez un en n'acceptant pas; nous sommés quittes.

— Ce n'est pas tout, remarqua Brémont en souriant; monsieur a des remords de l'article qu'il a écrit hier, et il voudrait le rétracter.

— C'est de l'idiotisme! s'écria Borel. Sachez une fois pour toutes, mon petit monsieur, qu'en journalisme on se trompe quelquefois, mais qu'on ne se rétracte jamais. Votre rétractation m'enlèverait cent abonnés; je la refuse.

— Mais, dit Edmond, j'ai le droit d'exiger!

— Vous n'avez qu'un droit, celui de vous retirer; — usez de votre droit.

— C'est bien, reprit Edmond en s'éloignant; — je sais ce qui me reste à faire.

— Eh bien! vous êtes plus fort que moi; moi je n'en sais rien. — Adieu, monsieur!

E. Desdemaines.

(*La suite au prochain numéro.*)

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ESPAGNE

PAR DON MODESTO LAFUENTE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(Suite).

IV.

L'Espagne, une fois réduite à l'état de province romaine, ayant tout de Rome, dieux, langue, lois et mœurs, ce qu'on peut appeler son histoire active et propre cesse ou s'interrompt des siècles entiers ; et, dès lors, commence son histoire politique, bien qu'elle se confonde, en grande partie, avec celle du vieux monde européen.

Octave Auguste eut à remplir une des plus belles missions dont un mortel puisse être chargé, celle de pacifier le monde conquis par César ; sous la paix octavienne, l'Espagne reçoit, en échange de l'indépendance perdue, l'unité et la civilisation. Protégée par une administration bienfaisante, elle se repose de ses longues guerres ; il n'est donc pas étonnant, que séduite par un traitement et des améliorations auxquels on ne l'avait pas habituée, elle élève des temples et des autels au premier maître du monde que la flatterie humaine avait divinisé. Il est certain que les vertus auxquelles il dut l'apothéose, étaient filles du calcul plutôt que du sentiment, et qu'il invoqua

les muses pour qu'elles couvrissent de lauriers le sceptre sous lequel le monde courbait la tête.

L'Espagne vaincue gagna en civilisation ce qu'elle perdit en indépendance : arts, belles-lettres, langage, culte, lois tutélaires, voilà ce qu'elle reçut; son sol fut couvert de monuments et de travaux magnifiques d'utilité, de ponts, d'aqueducs, de grandes voies de communication pratiquées à travers les barrières de ses montagnes; les naturels acquirent les droits de cité et participèrent aux hautes dignités de l'empire. Ce ne fut qu'à la suite d'une catastrophe qu'elle entra dans le nombre des peuples civilisés. Après de longs siècles, elle reperdra son unité, et ne recouvrera son indépendance avec son intégrité matérielle que par le sacrifice de la liberté civile; il lui faudra l'expérience du temps pour qu'elle puisse amalgamer ces grands biens des peuples; car, c'est toujours lentement, et par des chemins inconnus, que les nations arrivent dans la large voie de leur amélioration sociale.

Dans le tableau suivant, nous verrons l'Espagne pleurer Auguste sous Tibère, et regretter Tibère sous le pervers Caligula et les autres monstres qui déshonorèrent le trône impérial. C'est l'Espagne qui délivre le monde de la féroce tyrannie de Néron, service qui fut mal récompensé par Galba. Vespasien lui accorde les droits de cité latine.

Avec Titus, elle participe au bonheur dont le monde jouit alors; Trajan l'enrichit de superbes monuments; elle est heureuse sous les Antonins, opprimée par Domitien et Dèce; enfin, elle partage le sort de toutes les provinces de l'empire, heureuse ou malheureuse selon que, sur le trône impérial, siége la vertu ou le vice, le luxe ou la modestie, la magnificence ou l'avidité, la douceur philosophique ou la tyrannie brutale, ou bien la licence personnifiée et le déchaînement de tous les crimes.

Dans les siècles même où l'Espagne fut une province de l'empire, elle eut son histoire propre et sa gloire spéciale. Consultons l'histoire romaine elle-même, écrite par nos propres dominateurs. « Le premier consul étranger de Rome fut espagnol ; le premier étranger qui reçut les honneurs du triomphe, espagnol ; le premier empereur étranger, espagnol. » Heureux sol qui eut le privilége de recevoir les prémices de la participation que la maîtresse du monde se vit obligée d'accorder, dans les hautes dignités de l'empire, à ceux qui n'étaient pas Romains !

Ce ne fut pas un seul empereur que l'Espagne fournit à Rome ; Trajan le Magnifique, Adrien l'Illustre et Théodose le Grand étaient espagnols ; Marc-Aurèle, le philosophe, descendait d'une famille espagnole. On dirait que l'Espagne s'était proposé de faire honte à Rome, en lui donnant des empereurs illustres et vertueux en échange des préteurs rapaces et des gouverneurs avares qu'elle en avait reçus pendant la conquête.

Avec la même générosité, elle paya sa gloire littéraire. Rome ne croyait pas que la semence de cette éducation dût tomber sur un sol aussi reconnaissant ; en effet, cinquante ans s'étaient à peine écoulés, que l'Espagne lui envoyait une littérature, et répondait par Lucain et Sénèque du temps de Néron, à Virgile et Horace du temps d'Auguste. Bien plus, la littérature espagnole imprimait sur celle de Rome le sceau de son goût natif et lui transmettait jusqu'à ses défauts ; influence qu'aucune autre province de l'empire n'eut le bonheur d'exercer.

Cependant, l'Espagne dut à sa dominatrice une institution avec laquelle il semble qu'elle ait voulu la consoler de la liberté qu'elle lui avait ravie ; institution, nous voulons parler des municipes, destinée à s'acclimater sur notre sol, à être le germe et le principe restaurateur, non

de la liberté primitive, mais d'une autre liberté plus éclairée, mieux ordonnée.

Nous la verrons s'établir, se développer, croître, se cacher quelquefois, ressusciter ensuite, et, sous une forme ou sous une autre, vaincre ou protester perpétuellement contre tout ce qui tend à la détruire. Les petites républiques communales qui, plus tard, se fondèrent en Espagne, quoique modifiées dans leur organisation et leurs fonctions, conservent encore le nom de municipes.

Mais la civilisation romaine, toute de guerres, de conquêtes et de servitude, était trop imparfaite pour remplir les hautes fins de la Providence; le monde avait besoin d'une civilisation plus douce, plus pure, plus humanitaire (1).

Les dieux de Rome étaient aussi dépravés que ses maîtres; l'humanité ne pouvait être consolée par un Olympe de divinités immorales, et gouvernée par des hommes qui se décrétaient l'apothéose, divinisaient les crimes, faisaient rendre un culte aux animaux. L'antique société arrivait au bout de la carrière qu'elle devait parcourir; gangrenée comme ses idoles, il fallait qu'elle périt; un grand événement était nécessaire pour changer la face du monde et régénérer la famille humaine; cette œuvre était prévue; l'heure de l'accomplissement des prophéties sonna, et le christianisme naquit.

Et le christianisme, comme toutes les grandes révolutions préparées par Dieu, vint en temps opportun; il vint donner l'unité au monde, quand l'unité allait se

(1) D'accord; mais l'auteur oublie que Rome avait une mission qu'elle a parfaitement remplie: c'était l'assimilation, la fusion des races par la conquête d'abord, puis, par les lois, l'administration, la langue, etc. Ne fallait-il pas, avant tout, préparer les hommes et les choses pour recevoir la Bonne Nouvelle, l'idée chrétienne, et frayer la voie de l'unité, de l'harmonie!

dissoudre ; il vint réformer par la charité une société que l'épée avait formée et que l'épée allait détruire ; il vint prêcher l'abnégation, lorsque la doctrine sensuelle de l'épicuréisme menaçait de compléter la dépravation des hommes, s'il est vrai qu'ils n'eussent pas encore atteint le dernier échelon ; il vint inculquer le doux sacrifice de l'esprit, lorsque les sanglants holocaustes humains servaient de spectacles aux hommes et aux matrones, et de récréation joyeuse aux jeunes filles ; il vint enseigner que les esclaves qui combattaient les bêtes féroces et leur servaient de nourriture, étaient, devant Dieu, les égaux des empereurs. Doctrine sublime !

Le christianisme, humble à sa naissance, et lent à se propager comme tout ce qui est destiné à une vie longue et certaine, mine peu à peu, et sourdement, l'édifice vieux et vermoulu de la gentilité ; il monte peu à peu de la cabane jusqu'au trône, et du filet du pêcheur jusqu'à la pourpre impériale.

Cependant, quoique Constantin ait arboré le labarum de la foi sur le trône des Césars, les païens conservent encore les fonctions publiques ; le sénat est païen, et les idoles décrépites peuvent se vanter d'être en majorité et se croire immortelles. Sur les rives de Duero, Diane et Pasiphaë reçoivent encore l'offrande d'une vache blanche immolée pour célébrer *l'extinction de la superstition chrétienne*. Hommes et dieux se payaient de ces puériles cérémonies, tandis que le christianisme, qu'on disait mort, s'infiltrait doucement dans les cœurs et les gagnait au culte nouveau.

La nouvelle religion confie son triomphe à la tolérance et à la charité ; la vieille religion pour se défendre, fait intervenir les gibets et les bêtes féroces. Constantin, empereur chrétien, ordonne qu'on n'inquiète personne, que chacun

suive la religion qu'il préfère, et qu'on ait les mêmes égards pour les païens et les infidèles. Les proconsuls et empereurs crient : chrétiens, aux bûchers ! chrétiens aux lions ! Quel contraste ! mais les flammes, qui consument le corps d'une vierge innocente, allument la foi dans le cœur de ses compagnes et gagnent au christianisme une multitude de vierges. Le glaive du bourreau tranche la tête d'une victime, et les hommes de courage, à la vue de l'héroïsme qu'inspire la foi chrétienne, proclament qu'eux aussi veulent être des héros ; les bras des sacrificateurs se fatiguent, mais les victimes ne manquent pas. D'autres se réfugient dans les catacombes ; le christianisme ne se compose pas seulement de martyrs et de héros ; il admet encore dans son sein les pauvres d'esprit.

Le martyre ne pouvait manquer de convertir au christianisme les Espagnols, eux, les descendants des anciens Celtibères qui avaient tant de mépris pour la vie. Aussi, outre les champions de la foi nouvelle qui, dans cette lutte généreuse, surgirent isolément de chaque ville, la seule Saragosse, sous la frénétique tyrannie de Dacien, fournit tant de héros au catalogue des martyrs, que, faute de pouvoir les compter, on les nomma les *innombrables*.

Cette ville, plus tard, devait encore donner à la patrie d'innombrables martyrs.

La philosophie accourut bientôt au secours de la religion ; la voix éloquente et robuste de Cyprien et de Tertullien dissipe les plus brillantes utopies des esprits subtils du paganisme, Socrate et Platon ; ils répandent la véritable lumière sur l'énigme de la vie que, jusqu'alors, on n'avait ni déchiffrée ni comprise ; ce fut pour le polythéisme un coup mortel dont les doctrines de la vieille école ne parvinrent pas à le relever. Julien, empereur philosophe et apostat rusé, qui s'était proposé d'éclipser

la gloire de Constantin, dut se résigner à être la preuve et le témoin de la ruine virtuelle de l'idolâtrie.

Tu as vaincu, O Galiléen, s'écria-t-il ! C'était un blasphème, mais en blasphémant il proclamait une vérité.

Dans cette époque, brille au-dessus de toutes les figures un personnage beau et colossal ; savant, vertueux, actif, éloquent, ennemi du paganisme comme de l'hérésie (car l'hérésie vint bientôt lutter contre la foi orthodoxe pour la purifier au creuset de la controverse), il répand la lumière de sa science dans les conciles, préside avec dignité ces assemblées catholiques, combat avec vigueur l'hérésie arienne, échappe à la hache des bourreaux de Dioclétien, expose courageusement à Constance la doctrine de la séparation des pouvoirs temporel et spirituel, que l'empereur écoute indigné, et que le monde, avec surprise, entend pour la première fois. A l'âge de cent ans, il traversa deux fois l'empire d'une extrémité à l'autre ; ce vénérable et gigantesque personnage était un Espagnol, Osius, évêque de Cordoue. Ainsi, l'Espagne fournit à Rome d'illustres empereurs, et, à l'église naissante, d'insignes prélats.

Mais le polythéisme, miné déjà par la doctrine de l'unité, ne devait succomber définitivement que sous la force; le paganisme et l'empire, les dieux discrédités et les maîtres corrompus devaient tomber avec bruit et simultanément; agrandis par la force, la force devait les abattre. Mais où est-elle, et d'où viendra-t-elle cette force qui renversera le colosse ? La Providence, avons-nous dit au commencement de ce discours, lorsque sonne l'heure de l'opportunité, dispose les faits pour le triomphe des idées.

Dans ce but, et depuis des siècles, étaient échelonnés, depuis le Tanaïs jusqu'au Danube, toujours menaçant l'empire, ces essaims de tribus et de populations barbares que l'Asie vomissait sur le nord de l'Europe. Les plus

rapprochées constituent une barrière entre la barbarie et la civilisation. Avant-garde d'autres races encore plus sauvages, les Goths, poussés par elles, se répandent comme un torrent dévastateur sur les provinces romaines; ils combattent, sont repoussés, recommencent la lutte et finissent par triompher. Lorsque l'empereur Valens osa les attaquer, il expia dans les flammes d'une misérable cabane incendiée par eux, sa faiblesse antérieure. L'empire vacille; il s'écroulerait même si l'Espagnol Théodose, dernier reflet des antiques vertus romaines et glorieuse parenthèse entre la corruption passée et la dégradation future, n'empêchait sa ruine que, d'ailleurs, sa main forte ne peut qu'ajourner.

Rome accomplissait sa destinée, et le moment était venu qui devait terminer sa lutte entre la société antique et la société nouvelle. Honorius et Alaric, un empereur faible et un roi barbare, se trouvent face à face; le Romain dégénéré n'a pas le courage de supporter le vaillant regard du fils du septentrion; le successeur des Césars fuit lâchement à Ravenne, et abandonne la ville éternelle aux hordes du désert. Alaric humilia la maîtresse du monde avant de la détruire; pour acquitter le prix auquel un Goth a taxé la vie des habitants, Rome convertit en monnaie la statue d'or de la *Valeur*. Digne expiation de Rome païenne et de Rome efféminée; elle-même pille ses dieux, et sa mollesse est telle que, pour la vaincre, le courage devient inutile.

Le barbare, qui n'est pas encore satisfait, met à sac la ville du Capitole, et la spoliatrice de l'univers est livrée, à son tour, à un pillage général.

La ville des Césars a succombé, ses héros ne sont plus et ses divinités sont réduites en poussière. Le génie de la barbarie domine ce qui fut le centre d'une civilisation de

bacchanales et de délices asiatiques. Qui a dirigé l'instrument de la destruction? Alaric se révèle sans le savoir. « J'entends en moi, disait le Goth, une voix secrète qui me crie : Marche, et va détruire Rome. » C'était la voix de la Providence; Alaric comprenait l'impulsion de cette Providence, mais le barbare ne savait pas son nom.

Et que signifie sa conduite avec les chrétiens de Rome? Il pille, tue, renverse les idoles ; mais il respecte les temples chrétiens, ne fait aucun mal à ceux qui y cherchent un asile, et suspend le pillage pour porter en procession les reliques d'un martyr. C'est qu'Alaric et ses hordes ont une plus haute mission que celle de détruire; c'est le génie du chistianisme qui s'annonce comme le futur dominateur du monde, et comme devant asseoir son trône là même où s'éleva celui de la proscrite domination des païens. Si les Goths se trouvèrent si longtemps en contact avec l'empire romain, c'est qu'il fallait, lorsqu'ils détruisaient ce qu'ils devaient conquérir, qu'ils fussent déjà conquis eux-mêmes par l'idée religieuse. C'est dans ce but que la Providence avait disposé que les Goths, les moins barbares des tribus sauvages et les plus susceptibles de recevoir un principe civilisateur, fussent les premiers envahisseurs de l'Europe méridionale et occidentale. Déjà, on entrevoit les idées qui régiront le monde dans l'avenir; en outre, les Goths apportent le sentiment de la liberté individuelle, inconnu dans les sociétés antiques, et qui sera l'élément principal du progrès dans les sociétés qui vont naître.

Mais avant, l'humanité supportera d'immenses calamités; cette période est la plus terrible qu'elle ait jamais traversée, parce que, jamais, elle n'a subi un changement aussi considérable. Dans ces jours de malheurs, l'individu souffrira beaucoup, mais l'humanité progressera. Une

multitude de tribus barbares, les unes par l'orient, les autres par l'occident du moribond empire romain, se précipitent comme des bandes de vautours qui cherchent une proie à dévorer. Suèves, Alains, Vandales, Francs, Burgondes, Hérules, Sarmates, et tant d'autres races qu'il serait long et difficile de nommer, se répandent depuis la Vistule et le Danube jusqu'au Tage et au Bétis, portant devant eux la dévastation et l'extermination; puis Romains, barbares, semi-barbares, s'entre-choquent dans une guerre longue et confuse, en Allemagne, en Italie, en Gaule, en Espagne et jusqu'en Afrique.

Quoique le christianisme se fût déjà répandu, le monde supposa que Dieu avait détourné de lui la main de sa Providence. Alors se fit entendre des régions de l'Afrique, l'éloquente et vigoureuse voix d'un père de l'église, de l'évêque d'Hippone; cette voix exhortait les hommes à ne pas défaillir au milieu de leurs angoisses, et leur enseignait que Dieu avait voulu châtier le monde avant de le régénérer, mais que leurs tribulations auraient un terme.

Certainement, si la colère divine avait résolu d'ajouter à sa vengeance, elle n'aurait pu choisir un instrument plus capable de compléter les misères de l'humanité que le chef des Huns, Attila, la plus rude figure historique que les siècles aient connue. Mais, lorsque le féroce Attila sortit des sombres forêts de la Germanie, pour venir inonder, avec ses hordes innombrables et sauvages, la terre déjà ensanglantée par ses prédécesseurs, une voix se fit entendre dans l'occident, voix formidable, qui proclama : « *plus de barbares désormais !* » Aussitôt, les Romains, les Goths, les Francs, les restes du monde civilisé et les nouvelles races dans lesquelles s'était inoculée la foi, s'allient providentiellement, vont à la rencontre du plus formidable de tous les barbares, et, dans les plaines de Châlons,

s'engage la bataille la plus horrible et la plus fameuse dont l'histoire fasse mention. Attila est mis en déroute, le sang des Huns fait déborder les ruisseaux, et le lion du désert rentre dans sa caverne, à l'entrée de laquelle il exhale sa rage impuissante par d'épouvantables rugissements. La barbarie est refoulée; les forêts de la Germanie cessent de vomir des sauvages, ou si quelques bandes osent encore s'aventurer au delà du Rhin, elles sont repoussées par les premiers envahisseurs établis sur le territoire romain. L'humanité eut la consolation de voir que la civilisation avait été sauvée dans cette arène sanglante.

Au milieu de cette horrible lutte de peuples et de générations, l'empire romain, décrépit, mutilé, attaqué au cœur et blessé mortellement à la tête, prolonge sa misérable agonie. Chaque jour, un lambeau se détache de la pourpre impériale, vieille et sale guenille. L'Orient conserve un fantôme de pouvoir, et l'Occident ressemble à un cadavre palpitant. Odoaire règne enfin sur l'Italie, et Rome achève sa mission. L'empire, qui commença par un homme à qui son mérite valut le nom divin d'*Auguste*, finit en occident sous un autre homme que la dérision et le sarcasme qualifièrent d'*Augustule*. Ce misérable n'eut pas même la triste gloire d'être appelé le dernier des Romains; ce titre lui avait été enlevé par Aétius, dernier reflet de l'antique valeur romaine.

Ce fut au milieu de toute cette ignominie que finit l'empire le plus puissant que le monde ait connu.

Traduit par A. Lacombe.

LE PERSONNALISME

OU LES ÉLÉMENTS D'UNE PHILOSOPHIE

PAR DON RAMON CAMPOAMOR (Madrid, 1856).
(Suite.)

L'univers.

Depuis le jour de la création, depuis l'heure du chaos où tout errait confondu, une lente élaboration de plusieurs siècles (que nous importe le nombre!) a individualisé les planètes en les tirant du panthéisme le plus général et, par conséquent, le plus informe, jusqu'à ce qu'elle ait intégré, grâce à son éternelle désintégration, l'individu intelligent, l'être-personne produit des élaborations de toutes les planètes passées, présentes et futures.

Depuis les étoiles fixes jusqu'à la comète errante, depuis l'homme jusqu'à l'infusoire, depuis la montagne qui défie l'éternité jusqu'à l'algue sous-marine qu'une goutte d'eau fait mouvoir; tout ce qui existe, obéissant aux lois de l'attraction ou de la répulsion, d'affinité et de décomposition, soit que l'assimilation amène les résidus pour les réorganiser, ou que la désorganisation sépare les restes pour qu'ils deviennent assimilables par l'animation, tout, en plus ou moins de temps et sur une échelle plus ou moins grande, paraît jouer dans la nature un drame dont le titre est : « l'Amour et la Mort! »

De même que l'atome flotte dans une atmosphère de fluides impondérables, la terre, les constellations et les systèmes planétaires immergent dans des véhicules éthéréidaux qui produisent en eux, soit les courants électriques, soit les équateurs et méridiens magnétiques, soit enfin les splendides phosphorescences qu'on appelle aurores boréales.

De la réunion de deux atomes résulte une molécule; de l'agrégation de deux molécules se compose une particule; de l'accumulation d'un certain nombre de particules s'engendre une planète; du groupement de quelques planètes se produit une constellation; de l'harmonie de différentes constellations croît un système solaire, et de la copulation de plusieurs systèmes solaires se forme un atome, une molécule, une particule, une planète ou une constellation d'un autre système solaire doublement immense, et ainsi indéfiniment. Au milieu de ces atmosphères et courants éthéréidaux, depuis les mers qui inondent les soleils jusqu'aux capsules dans lesquels flottent les atomes, l'univers, confus, indivis, encore chaos, grâce à cette prodigieuse irradiation qui le conduit *du suprême ensemble à l'unité suprême*, se détermine en systèmes solaires; ces derniers se décomposent en constellations, celles-ci en planètes; chaque planète se divise en éléments, les éléments en règnes : les règnes se classent en genres, les genres en familles, et les familles, rompant enfin toute homogénéité, se résolvent en individus; à partir de l'individu d'instinct, terme de tout cet infini *négatif*, commence à paraître l'individu pensant, l'être cognitif, l'œuvre de la personnalité, principe de l'infini *positif*, et dans lequel s'accumulent tous les éthers purifiés, comme dans le réservoir commun de tout esprit, de tout vitalisme, de toute immortalité.

Le *monde* et toutes les autres *planètes* produisent l'individu pensant, irradient l'être-personne, comme la terre donne naissance aux fleurs ; et si je ne craignais de scandaliser les matériophobes, les mystiques, fous ingrats qui ont horreur de la matière, cette mère qui leur a donné l'être, j'ajouterais *qu'il n'y a pas une molécule dans l'univers qui, convenablement purifiée, ne fournisse son extrait de raison.*

Selon les observations télescopiques de Herschel, la création se poursuit tous les jours dans les cieux ; des masses lumineuses forment continuellement des agglomérations plus ou moins denses, par l'adhésion de leurs molécules, jusqu'à ce qu'elles deviennent des globes solides et des soleils resplendissants, vers lesquels graviteront, avec le temps, d'autres corps formés de la même matière et par les mêmes moyens.

Mais à nous, qui ne sommes point astronome, qu'importe tout cela ! Ce mobile champ de soleils, sujet à une interminable évolution de générations et d'exterminations, continuera d'obéir à ses deux lois de *centripétisme*, d'annexion, d'amalgame et de copulation, comme à celle de *centrifugisme*, loi de détermination, d'individualité, de progrès, qui commence dans le *chaos* et finit dans la *pensée*. Les mystiques, ces matérialistes des fantômes, à l'exemple des naturalistes, nouveaux mystiques de la nature, semblent vouloir abêtir le monde, en lui faisant adorer, à genoux, ce monument céleste, parce qu'ils ne comprennent pas la clef génératrice de l'architecture divine. Nous croyons, nous, que, médiatement ou immédiatement, l'univers, l'ensemble des astres est un grand laboratoire d'individualisation ; qu'on le considère sous cet aspect ou sous tout autre, qui sera toujours plus stérile que le premier, la collection de ces rangées de fanaux de

l'abîme de l'infini est pour nous moins digne d'admiration que le premier jet d'intelligence, que l'aube de la personnalité du plus stupide des stupides nègres d'Angola. Les planètes, embryons confus de vitalité, degrés les plus bas sur l'échelle du progrès, éléments encore indistincts dans la série des individualismes, nous les jugeons moins intéressantes que les fleurs de nos champs.

Dans l'ordre hiérarchique des êtres, notre estime ou notre appréciation se mesure aux degrés de l'échelle intellectuelle, depuis l'ensemble des astres jusqu'à l'âme de Socrate ; depuis la matière jusqu'à l'esprit ; depuis la dernière brute jusqu'à la plus grande personnalité. C'est pourquoi, si nous donnons une importance suprême à toute individualité intelligenciée, nous examinons avec une médiocre déférence les relations interplanétaires des astres, futures individualisations en masse ; et les secrets de la diplomatie sidérale dans l'espace ne nous inquiètent pas plus que les faits du prêtre Jean des Indes.

Il n'y a de véritable réalité que dans l'esprit humain, qui, malgré l'extension que Galilée a donnée à son atmosphère, en envoyant d'un coup de pied le monde rouler dans l'espace, se sent encore comme asphixié au milieu de la prison qu'on lui a faite entre le cercle étroit des signes du zodiaque.

Gloire dans tous les siècles des siècles à la vérité de l'intelligence humaine qui, après avoir écarté le voisinage incommode des planètes visibles, de cette espèce de murailles qui borne son horizon, déchirera le voile qui couvre l'immortalité et acquerra le personnalisme absolu ! De la matière des planètes, encensoirs flottants dont l'holocauste éternel embaume les pas de Dieu avec l'essence de l'esprit, il ne restera demain que ce qui est resté hier des ombres qu'elles ont projetées dans l'espace..... rien !...

Le monde.

Descendons sur la terre, ce grand théâtre d'une tragédie divine. En foulant sa surface, baisons avec reconnaissance cette boue pétrifiée qui doit être le creuset de notre immortalité. Dans ce calvaire de l'univers, nous trouverons l'amour qui crée et la douleur qui purifie, la matière qui *s'unit* et l'esprit qui *se désunit*. L'amour est la concentration, et la douleur l'irradiation. L'amour physique est le dernier acte de gravitation du dernier résidu du limon de la terre ; c'est l'incorporisation. Cette annexion même est une chute vers l'infini *négatif ;* cette sensation, qui reçoit de l'intelligence, avec le plaisir, la connaissance de soi-même, si on la dépouillait du sentiment moral qui l'accompagne, serait un acte fatalement répugnant.

La douleur est l'esprit en disjonction ; c'est la rédemption du personnalisme, l'adieu du sujet lorsqu'il divorce avec l'objet ; c'est la voix de la conscience qui se réalise, une protestation de l'inertie contre l'activité ; c'est la décorporisation, l'effort de l'âme pour arriver jusqu'à l'infini *positif :*

« La douleur ne doit ni se chercher, ni se fuir. »

La terre, globe des atomes, est un atome des mondes. Les milieux ambiants qui unissent les planètes de notre système solaire, et dont l'ensemble forme une particule de la création, quoique hiérarchiquement différentes, sont identiques aux atmosphères éthéréidales qui, par le groupement de quelques atomes, constituent une particule du globe. Les milieux ambiants des planètes, comme les atmosphères des atomes, obéissant à leur loi de gravité, qui est la rationalisation, suivent leur carrière ascendante, creuset purificateur, et d'où émane l'individualité ; arri-

vés à la ligne qui sépare la matière de l'esprit, la passivité de l'activité, l'inertie de la vie, l'illusion de la réalité, ils sortent de l'infini *négatif*, entrent dans l'infini *positif* et forment la personnalité, réservoir commun de tout esprit, de tout vitalisme, de toute immortalité.

« La nature est le grand laboratoire du *moi*. »

Une goutte d'eau, globe des atomes, exposée à la fécondante lumière du soleil, se peuple instantanément de milliers d'animaux infusoires. Le globe, atome des mondes, fait jaillir de son sein des fleurs infinies et des faunes infinies, comme sont infinies les copulations des éthéréidaux qui l'animent.

La force élective, d'où proviennent les sollicitations et les répulsions de la sexualité créatrice des éthéréidaux, se dénomme *force cosmique*, *production naturelle*, *génération spontanée*, *cause occulte*, et saint Thomas l'appelle *vertu du ciel*.

Dieu désire le bien d'autrui, et, suivant l'efficacité de ses désirs, les créations germent, plus ou moins efficacement vivifiées. Depuis le dernier atome où, dans sa progression descendante, arrive la vivification infinitésimalement dégénérée, l'éthéréité, par une évolution ascendante qui s'accomplit au moyen de la fécondation appelée *force cosmique*, *production naturelle*, *génération spontanée*, *cause occulte* et *vertu du ciel*, recommence à parcourir l'immense chaîne dont les anneaux, selon leur place hiérarchique, constituent les organismes plus ou moins hiérarchisés ; alors, par une espèce de télégraphie électrique, le ciel se trouve uni à la terre ; le courant spirituel traverse les éthérismes perfectionnables, depuis la poussière jusqu'à la plante, et continue depuis la plante jusqu'à l'homme, par le *vitalisme*, et depuis l'homme jusqu'à Dieu, par la *pensée*.

Dans toute la sphère physique, dans l'échelle des métempsycoses possibles de la matière, dans le tout infini négatif, tout naît, croît, décroît et se transforme : les êtres par rapport au monde, le monde par rapport à notre système planétaire, et notre système planétaire par rapport à un autre système dont il serait une particule, ainsi de suite.

La transformation est la loi angulaire de toutes les lois naturelles ; la mort n'est qu'un zig-zag de la vie.

Tout le créé est un composé infini de cercles concentriques. L'homme naît et meurt individuellement, comme la famille, collectivement ; comme la race, dans sa généralité ; comme l'espèce, dans son universalité. L'homme a ses infirmités ; la famille, ses décroissances ; la race, ses dégénérations ; l'espèce, ses destructions ; le monde, ses cataclysmes. Dans un cercle très-étroit, l'homme naît, croît, décroît et meurt ; dans un autre plus grand, la famille accomplit sa destinée ; dans un autre encore plus grand, la race s'éteint ; dans un autre encore plus grand, mourra l'espèce, et dans un autre bien plus grand, le monde périra.

La sphère vitale du polype est l'esquisse réduite de la sphère vitale du monde.

Faisant un calcul modéré, ce qui pour les hommes et les systèmes compte un siècle, est un an pour les croyances et les généalogies, un mois pour les idiomes et les races, un jour pour l'espèce, une heure pour le monde, un instant pour l'univers.

Un homme meurt, et la famille subsiste ; une généalogie périt, et la race n'est pas éteinte ; la race périt, et l'espèce ne meurt pas. Lorsque l'espèce disparaîtra, le monde persistera ; lorsque le monde cessera de vivre, l'ordre de l'univers se maintiendra sous une autre forme ; et lorsque

l'univers, après une quasi-infinité d'évolutions spiritu-matérielles, s'individualisera dans une multitude de raisons relatives, et que toutes les spiritualités plus ou moins partielles, plus ou moins inabstraites, seront converties en personnalismes, la matière, manifestation tangible, revêtement de l'esprit, s'évanouira. Après la suppression du dernier atome existant, Dieu, alors, sentant son isolement, et ne voulant pas jouir en lui seul, parce que ce serait un immense égoïsme, aspirera de nouveau à un bonheur qu'il réalisera avec une immense abnégation.

Traduit par A. LACOMBE.

DON MANUEL GODOY.

PRINCE DE LA PAIX.

(Suite.)

VII.

La situation de la guerre entre la France et l'Espagne, au commencement de l'année 1794, était celle-ci : les frontières espagnoles n'étaient entamées nulle part, car l'armée française des Pyrénées occidentales s'organisait aux alentours de Saint-Jean de Luz, et celle des Pyrénées orientales, démoralisée et décimée par une série de défaites, s'était retirée sous les murs de Perpignan, sa dernière citadelle.

D'un côté, donc, les Espagnols n'avaient pas perdu un pouce de leur territoire, et, de l'autre, ils tenaient tout le versant français des Pyrénées qui embrasse la belle vallée du Tech, de la mer à l'ancienne province de la Cerdagne.

Reste à examiner si, au milieu d'une suspension d'armes que la rigoureuse saison de l'hiver imposait aux partis belligérants, le gouvernement espagnol, et surtout son premier ministre, auraient pu, sans renier leur politique, faire à la France des ouvertures de paix, et, en outre, si la France, alors envahie et vaincue sur les champs de bataille, aurait été d'humeur à accepter les propositions pacifiques de l'Espagne. Si oui, don Godoy encourt le blâme de l'histoire, pour n'avoir pas tenté une conciliation ; si non, la guerre devait suivre son cours néces-

saire, puisqu'il n'était au pouvoir de personne d'y mettre un terme.

A Paris, la question de paix ne fut point portée à la tribune de la Convention nationale; le rapport de Barrère était catégorique; il confirmait nos défaites sur tous les points aux Pyrénées. Quel conventionnel, entendant cette voix grave et indignée qui disait les revers de la patrie, eût osé l'interrompre en cet endroit pour émettre une motion de paix? Cette pensée eût révolté leurs âmes patriotiques. D'ailleurs, la France, même sous le coup d'un désastre, n'est jamais tombée à genoux devant ses vainqueurs pour implorer leur pardon. A l'heure du danger, son patriotisme s'enflamme, les querelles intestines se taisent, et elle se relève plus menaçante et plus grande qu'avant la défaite. On comprend donc que la paix n'était pas possible avec l'Espagne, qu'elle ne pouvait être acceptée lors même que cette puissance fût venue l'offrir, en sacrifiant son orgueil et ses victoires.

Cette question de paix, à laquelle personne ne songeait en France, fut soulevée au sein du conseil d'État à Madrid. Elle eut pour promoteur et champion un vieillard honorable, un ancien ministre, dont les idées libérales enseignées par les philosophes du dix-huitième n'étaient pas encore de son pays. La paix à tout prix avec la révolution française, ce fut là le beau rêve du progressiste d'Aranda. Quand il l'eut soutenue chaleureusement contre Charles IV et contre tous, il s'aperçut avec douleur qu'il avait plaidé une cause perdue. Déçu dans les plus chères espérances de toute sa vie, il s'exila ou plutôt il fut exilé par son roi au fond de l'Andalousie, dans l'Alhambra de Grenade; il en sortit bientôt pour aller s'éteindre, vieux et oublié, dans ses terres d'Aragon, emportant dans la tombe les regrets de ses rares amis et le deuil de ses illusions.

Don Godoy fut son adversaire et non son ennemi. Serviteur de la royauté absolue, il ne pouvait condescendre à une politique qui niait son principe et révoltait alors l'opinion du pays. Offrir la paix à la république française ! mais c'était léser le droit divin des trônes, faire une entorse à sa logique d'airain, embrasser une rivale que la coalition armée avait pour but d'étouffer.

Don Godoy, attaché à Charles IV par les liens de la reconnaissance, enchaîné à son trône par ses opinions royalistes sincères, ne pouvait dévier de sa ligne politique sans mentir à ses serments et à sa conscience. S'il eût agi autrement, l'histoire impartiale l'accuserait, à juste titre, d'apostasie et de lâcheté.

Il croyait, cependant, arriver bientôt à une paix honorable, chère à son cœur ; car il comprenait trop que cette guerre ne servait que le parti des Bourbons, et qu'elle était souverainement contraire aux intérêts bien entendus de la nation espagnole. Le discours qu'il prononça dans le conseil d'État, en réponse à celui du comte d'Aranda, en est la preuve la plus évidente :

« Quoi qu'il advienne, disait-il, j'affirme ici que tout événement trouvera le gouvernement prévenu ; soit que la fortune des armes nous devienne contraire, soit que les cours alliées changent de système politique, notre marche est invariable ; ni de vains caprices, ni des suggestions étrangères ne nous empêcheront de faire la paix aussitôt qu'elle sera convenable et possible. Le gouvernement ne sera pas seul sur le champ de bataille, ni seul pour négocier, s'il y a lieu. Plus d'un cabinet partage nos vues, nos intentions modérées ou conciliantes. Mais le gouvernement du roi, quoiqu'il préférât sans doute le bien de la paix à l'éclat des victoires, n'en doit pas moins, je le répète, bra-

ver tous les périls, même les rigueurs de la fortune, plutôt que de souscrire à des traités déshonorants (1). »

VIII.

La paix étant impossible pour le moment entre la France et l'Espagne, l'hiver fut employé de part et d'autre à faire les préparatifs de la nouvelle campagne.

Le gouvernement espagnol réunit une quarantaine de mille hommes, tant volontaires que miliciens, et les envoya dans le courant de janvier, partie à l'armée de Biscaye et partie à celle des Pyrénées orientales. Les troupes fraîches furent un puissant renfort; elles comblèrent les vides occasionnés dans les rangs des deux armées par la dernière campagne, et élevèrent leur effectif à quatre-vingt mille hommes environ. Les généraux en chef, que la cour avait mandés à Madrid pour s'y entendre sur le plan d'opérations, regagnèrent également leurs camps respectifs. Crespo fut maintenu dans son commandement en Biscaye; le prince Castel-Franco retourna à son petit corps d'observation établi dans les gorges de l'Aragon. Quant à Ricardos, une maladie qui devait l'enlever en peu de jours le retint au lit. Ce général, l'un des plus grands capitaines que l'Espagne ait comptés, expira le 3 mars 1794, consolé à ses derniers moments par l'amitié inaltérable que don Godoy n'avait cessé de lui témoigner, et pleuré par son armée qui perdit en lui un commandant en chef brave, sympathique et aussi habile qu'expérimenté dans le métier des armes. — Antérieurement, il s'était distingué dans la triste expédition d'Alger, et, plus tard, dans celle de Gibral-

(1) *Mémoire*, t. Ier. On y trouve les discours prononcés au conseil d'État, par d'Aranda et D. Godoy.

tar; mais la récente guerre contre la France avait aidé au développement de son profond génie militaire. Dans un temps où la guerre avait pris un caractère âpre et sauvage, Ricardos entoura les vaincus d'une sorte de respect et de commisération. Nous sommes heureux de rappeler ici la proclamation qu'il fit à ses troupes lors de leur rentrée dans Bellegarde : « Soldats, vous devez respecter le mal-
» heur. Ce principe, que dicte l'humanité, est le propre
» de la générosité de la nation espagnole. Le général ne
» peut présumer qu'aucun des braves qu'il commande, se
» permette d'insulter du geste, de paroles ou d'autres
» manières quelconques, les prisonniers français, soit à
» leur sortie du fort, soit dans leur marche pour se rendre
» au lieu qui leur sera assigné. Si le motif d'honneur
» n'était pas suffisant pour vous contenir, songez que les
» chances de la guerre peuvent vous mettre dans un cas
» semblable. Mais si, contre toute espérance, il se trouvait
» des paysans, soldats, charretiers ou personnes quel-
» conques, qui se permissent la moindre insulte envers ces
» militaires malheureux, ils seront immédiatement arrêtés
» et passés par six tours de baguettes. Le général peut
» encore moins présumer que, parmi les officiers et autres
» personnes distinguées par leur rang dans l'armée, il s'en
» trouve qui manquent aux égards dictés par l'éducation
» et la générosité; mais dans le cas contraire, le général
» prévient qu'il punira le délinquant suivant son rang et
» les insultes dont il se sera rendu coupable. » (24 juin
» 1793.)

Le général O'Reilly, Irlandais de naissance et compagnon d'armes de Ricardos, fut appelé à le remplacer dans le commandement de l'armée de Catalogne. Il se rendait à son poste, lorsqu'il mourut, lui aussi, à Figuières. Ces deux pertes, arrivées coup sur coup, frappèrent tellement

l'esprit des soldats que leur courage fut ébranlé, et que dès lors ils ne se crurent plus invincibles. C'est là une des principales causes des revers qui vont se succéder en Espagne et amener l'invasion du pays.

CAMPAGNES DE 1794-1795.

Février. — Le général Caro se jette avec quinze mille hommes sur le camp français formé près de Saint-Jean de Luz et le met dans le plus grand désordre. Le colonel Lespinasse, qui commandait en chef en l'absence du général Frégeville, ne repousse cette attaque imprévue qu'après les plus grands efforts et des pertes considérables. Les Espagnols reprennent leur position sur les bords de la Bidassoa, un peu découragés de leur insuccès,

Avril, 26. — Caro reprend l'offensive, enlève le poste d'Arneguy, que des Basques défendaient vigoureusement, et la forte position de Roqueluche n'aurait pas résisté, n'eût été l'adjudant général Harispe qui survint à la tête de quatre mille hommes. Les Espagnols sont encore rejetés au delà de la Bidassoa.

Aux Pyrénées orientales, le général Dagobert prend le village d'Urge et le quitte presque aussitôt. Il meurt le 21 avril, à Puycerda, à l'âge de 75 ans.

Mai. — Dugommier, célèbre par ses succès dans les Alpes, plus encore par la reprise de Toulon sur les Anglais, succède au général Dagobert. Il retrempe le courage abattu de ses troupes, franchit la ligne du Tech, et, en moins de quinze jours, expulse les Espagnols du camp du Boulou, grâce à l'impéritie du général Las Amarillas qui, après cet échec, fut remplacé par le comte La Union. Celui-ci, malgré une certaine habileté dont il fit preuve dans la

défense des forts Saint-Elme, Port-Vendres et Collioure, lâcha pied sur tous les points et s'enfuit sous les canons de Figuières. Dugommier songe alors à s'emparer de la place de Bellegarde, que défendait une forte garnison; il s'y porte avec vingt-cinq mille hommes et en fait le blocus.

Juin — Aux Pyrénées occidentales, le général Caro livre le combat dit la Croix des Bouquets; sa tentative fut malheureuse. Son corps d'armée fut défait, et les divisions Escalante et La Romana, sabrées par la cavalerie française, laissèrent les trois quarts des leurs sur le terrain. Il conserva néanmoins sa ligne de la Bidassoa.

Juillet, 9 — Le comte de Colomera, vice-roi de Navarre, est appelé à remplacer don Ventura Caro. Le jeune Moncey, envoyé par la Convention nationale, déloge les Espagnols de leur camp fortifié d'Irquizum et envahit la vallée de Bastan; il traverse la Bidassoa, nettoie les défilés de Berra et les rochers de Commissari, couronnés de fortifications vaillamment défendues, et s'ouvre ainsi la marche sur la route d'Irun.

Août. — Prise d'Irun. — Le combat de Saint-Martial, quoique meurtrier aux Français, ne peut arrêter leur impétuosité; ils surprennent de nuit Fontarabie la Pucelle, comme l'appelaient alors les Espagnols, et la livrent au sac et au pillage. Ils y trouvèrent 200 bouches à feu, 1,500 tentes, des munitions de guerre en grande quantité, 4,000 bombes ou obus, 12,000 fusils et des magasins de subsistances abondamment approvisionnés. La Convention, sur un rapport de Moncey, déclara, à l'unanimité, que l'armée des Pyrénées occidentales avait bien mérité de la patrie.

Août. — Prise de Saint-Sébastien. — Cette place, une des plus fortes de l'Espagne, se rend sans défense à un simple parlementaire. Son alcade, Michanela, et son gouverneur, d'infâme mémoire, en livrent les clefs à l'officier La Tour

d'Auvergne, en lui disant : « Mais, capitaine, vous n'avez » pas tiré un seul coup de canon sur notre citadelle; faites-» nous du moins l'honneur de la saluer; sans cela, vous » sentez bien que nous ne pouvons vous la rendre. » La Tour d'Auvergne fit jouer une pièce de huit, la seule qu'il possédait, la place y répondit par une grêle de boulets, et la capitulation fut signée. La trahison fleurit en tous pays!

Saint-Sébastien fournit à l'armée française 70,000 quintaux de froment, 20,000 quintaux de riz, une quantité prodigieuse d'autres comestibles, avec force toiles de chanvre pour la marine, 49 canons en bronze, 90 en fer, etc. Quatre jours après la capitulation de Saint-Sébastien, Tolosa, qui est une place ouverte, fut occupée. L'armée espagnole, démoralisée par cette trahison, recule dans la vallée de Roncevaux; là du moins, défendue par de bonnes positions, elle espérait arrêter la marche triomphante de l'ennemi.

Pyrénées orientales. — Le fort Bellegarde soutient trois mois de blocus. Vainement le comte de La Union essaie de le délivrer avec vingt mille hommes; il est complétement battu au village de Saint-Laurent de la Mouga, et la garnison de Bellegarde fut abandonnée à sa triste destinée. Écrasée par la mitraille, dévorée par la famine et décimée par les fièvres, elle se rendit à discrétion, le 18 septembre. — A la même époque, au Nord, Landrecies n'avait tenu que 25 jours; Le Quesnoy, 24; Valenciennes, 9; Condé, 3 seulement, et toutes ces places n'avaient cessé d'être ravitaillées. La défense héroïque de Bellegarde doit être opposée, pour l'honneur des armes espagnoles, à la lâche reddition de Saint-Sébastien.

Le comte de La Union est établi entre Bellegarde et Figuières, à égale distance à peu près des deux places, sur une ligne de cinq lieues, partant du village Saint-Laurent

de la Mouga et aboutissant à la mer. C'est là que l'actif Dugommier va lui présenter la bataille, le 17 novembre, au point du jour. Elle dura jusqu'au soir. L'avantage se prononça pour les Français; mais leur général en chef fut tué sur un des pics de la montagne Noire par un éclat d'obus. Les bataillons espagnols mis en déroute s'enfuirent au delà de Figuières et ne se rallièrent qu'autour de Gironne, sur les bords de la Fluvia.

Le général Pérignon, héritier du commandement en chef, à la mort de Dugommier, ne laissa pas échapper l'occasion d'un triomphe complet, et profita de la panique de l'ennemi qui avait laissé sur le champ de bataille son général en chef La Union.

En effet, l'armée française victorieuse, s'achemine vers Figuières, s'attendant à y rencontrer une vigoureuse résistance; elle n'y rencontre que des traîtres et des lâches. Le fort imprenable de San Fernando se livre à l'ennemi. La capitulation signée, le conventionnel Delbrel posa ces questions au lieutenant-colonel Ortuzar, l'un des parlementaires espagnols : — N'est-ce pas vrai que vous manquiez d'une artillerie suffisante pour défendre la place? —Il y a 200 pièces d'artillerie en batterie sur les remparts. — Vous n'aviez donc pas de munitions? — Nous en avions pour six mois. — Manquiez-vous de subsistances? — Tous les magasins en sont remplis. — Votre garnison est donc faible? — Elle est de dix mille combattants. — Que vous manquait-il donc pour vous défendre? — Cela: dit le lâche officier en mettant la main sur son cœur.

Les quatre officiers supérieurs de la garnison, Torres, Keating, Ortuzar et Allende, jugés par un conseil de guerre à Madrid, furent condamnés à mort. Mais Charles IV, sur les prières de son premier ministre, commua la peine en un bannissement perpétuel.

Octobre. — Pyrénées occidentales. — Moncey, partout victorieux, reçoit un renfort de 15 bataillons de l'armée de l'ouest, au nombre desquels se trouvaient le 57e et le 72e régiments qui avaient fait partie de la garnison de Mayence. Son armée présenta alors un effectif de 66 bataillons et 8 escadrons. Il se porte avec toutes ces troupes et une artillerie considérable, vers la vallée de Roncevaux, occupée par l'armée espagnole. Chemin faisant, il prend les bourgades de Lanz et d'Ochagavia, dans la vallée de Salazar. Ce mouvement tendait à couper la retraite aux Espagnols, dans le cas où ils seraient chassés de la vallée de Roncevaux.

16 *octobre à minuit.* — Le corps du général Laborde, composé de 7 bataillons d'infanterie, grenadiers et hussards qui arrivaient de la Vendée et baptisés du nom de colonne infernale, attaque Filanghieri, au village d'Aguy et le repousse jusqu'à Cruchespil. Le lendemain, Laborde opère sa jonction avec le général Marbot, et, ensemble, ils fondent sur Ochavia qui est situé au centre de la vallée de Roncevaux. Cagigal qui le défendait avec sa division, ne peut résister aux forces trop nombreuses de ses adversaires et s'enfuit en désordre.

17 *octobre.* — Villa-Nova était enlevée ainsi que Burquette et Orbaïcet dont la fonderie, évaluée trente-deux millions, devint la capture des Français.

L'armée espagnole se replie sur les frontières de la Navarre, sacrifiant Vittoria et Bilbao pour conserver la forte place de Pampelune, clef de la vieille Castille.

Pendant qu'Augereau prenait garnison dans la ville de Figuières, Pérignon, avec le reste des troupes, allait former le siége de Roses. Roses, située à quatre lieues seulement de Figuières, est protégée d'un côté par la mer et de

l'autre, par un fort dit *de la Trinité* par les Espagnols, et par les Français, *Bouton de Roses*.

28 *novemb e*. — Les Français étaient campés dans le village de Gariga, peu distant de la forteresse. Ils avaient à leur service, outre leur artillerie propre, celle qu'ils avaient trouvée au fort de Figuières. 10,000 hommes environ occupaient la place, et la flotte espagnole mouillait dans le port à 600 mètres. Pendant le siége, cette flotte ne put presque jamais agir, car des coups de vent et des tempêtes la tinrent au large et lui causèrent de graves avaries.

7 *janvier*. — Le Bouton de Roses est occupé par les Français, et, le 3 février suivant, la place elle-même est évacuée par la garnison, qui se réfugie sur les vaisseaux.

Roses avait tenu 70 jours, envoyé aux Français 13,633 boulets, 3,602 bombes et 1,297 obus; et les chaloupes canonnières, 4,773 boulets, 2,736 bombes, 2,493 obus ou grenades : total, 28,534 projectiles. Les Français avaient répondu par 40,000 boulets, bombes ou grenades.

Fin février. — La division Augereau quitte son camp de Figuières pour se porter vers la Haute Catalogne. Elle éprouve d'abord quelques pertes sur la Sègre; mais, bientôt, enveloppée par des bandes armées de Somaténès, elle évacue le village de Bar et regagne précipitamment Figuières.

Pérignon, vainqueur de Roses, livre bataille à l'armée espagnole campée sur la Fluvia ; il est vaincu à Bezalu et à Cernia La Catalogne entière est sous les armes; les paysans, organisés en guérillas, incommodent par d'incessantes attaques tous les mouvements stratégiques des armées françaises.

Avril 1795. — Le général Charlet essaye inutilement, et à plusieurs reprises, de passer la Fluvia ; il se jette sur

la forte position de Bascara qu'il emporte, mais qu'il ne conserve pas.

L'armée française des Pyrénées occidentales est décimée par le typhus; elle perd une vingtaine de mille hommes durant l'hiver. La Navarre, à l'exemple de la Catalogne, se soulève. Moncey déloge les Espagnols de Bergara et d'Elosa. Au commencement de juillet, il était maître de la Biscaye et il se disposait à envahir la Navarre, lorsqu'il reçut l'ordre de suspendre ses opérations.

En effet, la France et l'Espagne, après deux mois de négociations, signaient un traité de paix à Bâle, le 22 juillet 1795.

IX.

Nous devons entrer dans quelques détails au sujet de ce traité de Bâle, dont plusieurs historiens français et espagnols ont méconnu le sens et la portée, afin de s'en faire une arme contre le prince de la paix.

Dès le mois de mai 1795, Bourgoing, ancien ambassadeur français à Madrid, avait été envoyé sur les frontières d'Espagne pour ouvrir avec don Godoy des pourparlers relatifs à la paix. Tallien lui-même, membre influent de la Convention, avait écrit à ce dernier une lettre que nous nous sommes procurée. Il affirmait dans cette lettre : « Que si l'Espagne voulait sérieusement la paix, l'exaltation de certaines personnes ne l'empêcherait pas; que toute condition onéreuse serait écartée; que le moment était favorable, parce que des raisons politiques très-pressantes (probablement la crainte de l'expédition anglaise contre les côtes de l'ouest), mais qui pouvait varier d'un instant à l'autre, poussait actuellement la France à faire la paix

avec l'Espagne; qu'on s'entendrait aisément; que des pleins pouvoirs pour traiter avec Sa Majesté catholique, venaient d'être donnés au citoyen Barthélemy, ainsi que des instructions amples, favorables et honorables aux deux nations; que, outre l'intérêt politique de l'une et de l'autre, des sentiments particuliers, des affections personnelles, qu'on devinerait sans doute sans autre explication de sa part (l'influence de madame Tallien, née Thérèse Cabarrus, laquelle, on le sait, était d'origine espagnole), le portaient à faire lui-même cette démarche. »

Cette première tentative de conciliation échoua. La France voulait conserver, jusqu'à la paix générale, les quatre places fortes (Figuières, Roses, Saint-Sébastien et Fontarabie) que ses troupes occupaient, et l'Espagne exigeait la restitution de tout son territoire envahi, sans en excepter un hameau. La guerre avait alors recommencé avec une nouvelle ardeur (juin).

Au commencement de juillet, la France, voyant que ses troupes s'épuisaient en efforts inutiles sur le sol dévorant de la Catalogne et de la Navarre, renonça à ses premières exigences et fit de nouvelles ouvertures de paix au roi d'Espagne. Elle admettait le *statu quo ante bellum*, mais demandait, pour l'indemniser des quatre places fortes qu'elle restituait, la cession de la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue, qu'elle convoitait pour étendre et consolider ses relations dans l'archipel des Antilles.

Le gouvernement espagnol n'eut garde de rejeter les offres de la France, sachant bien que Saint-Domingue qu'on lui demandait, n'appartenait déjà plus à personne. Tout obstacle à la paix étant ainsi levé, don Domingo Iriarte, ministre plénipotentiaire espagnol, et le citoyen Barthélemy, se réunirent à Bâle le 20 juillet, et, après

deux jours de discussion, signèrent le traité de paix dont nous allons citer les principales clauses :

Art. 4. La république française rend au roi d'Espagne toutes ses conquêtes sur les États et les domaines de Sa Majesté faites dans la guerre actuelle ; les places et le pays occupés seront évacués par les troupes de la république française, dans les quinze jours qui suivront l'échange des ratifications du présent traité.

Art. 5. Les places fortes ci-dessus mentionnées seront remises à l'Espagne avec l'artillerie, munitions de guerre et tous objets appartenant au service desdites places, qui existeront au moment où le présent traité sera signé.

Art. 6. Les contributions, les fournitures réquisitions, etc., cesseront de droit après la signature du présent traité.

Art. 8. Après un mois, à compter de l'échange des ratifications du présent traité, les deux puissances ne pourront maintenir sur la frontière que le nombre de troupes habituellement établi en garnison avant la guerre actuelle.

Art. 9. En échange de la restitution stipulée dans l'art. 4, le roi d'Espagne cède et abandonne, en toute propriété, à la république française, la partie espagnole de l'île de Saint-Domingue, dans les Antilles.

Art. 15. La République, voulant donner un témoignage de sa bienveillante déférence envers Sa Majesté catholique, accepte sa médiation en faveur de la reine de Portugal, des rois de Naples et de Sardaigne, de l'infant duc de Parme et des autres états d'Italie pour le rétablissenent de la paix entre la République et chacun de ces princes ou états.

Art. 16. La république française, connaissant l'intérêt que Sa Majesté catholique prend à la pacification générale de l'Europe, acceptera pareillement ses bons offices en fa-

veur des puissances belligérantes qui s'adresseront au roi d'Espagne pour entrer en négociation avec le gouvernement français.

Ce traité, comme on le voit, est tout à l'avantage de l'Espagne; il respecte les anciennes limites de son territoire, lui restitue même les places fortes qui lui avaient été prises, ne demandant, comme compensation, que Saint-Domingue qui déjà était tombé au pouvoir des nègres. Combien les conditions que la république française imposa aux autres nations européennes dans cette année 1795, sont autrement onéreuses et humiliantes ! La Prusse et le landgrave de Hesse lui cédèrent tout le pays que les troupes françaises avaient occupé sur la rive gauche du Rhin. Le prince d'Orange implorait la paix et ne pouvait l'obtenir, quoi qu'il offrît au vainqueur la somme de quatre-vingt millions de florins. Pour la Hollande, elle n'échappait aux étreintes de la France, qu'en livrant ses meilleures provinces et des places importantes comme celles de Grave, de Bois-le-Duc, de Berg-op-Zoom et, en outre, une indemnité de cent millions de florins. Un peu plus tard, il faut voir comment cette république française, arrogante et fière, répond aux ambassadeurs de Suède, de Toscane, de Suisse et de Venise, qui viennent se soumettre et traiter avec elle; elle consent à restituer les places de Dusseldorf, Ehrenbreitstein, Philipsbourg, les forts de Cassel, de Kehl, de Brissach et les fortifications devant Mayence qu'à la condition expresse que ces forts et places resteront dans l'état où ils trouvaient au moment de l'évacuation, c'est-à-dire, démantelés et rasés.

En vérité, l'Espagne n'avait pas à se plaindre de l'issue de la guerre, ni à rougir du traité qu'elle avait fait, puisqu'elle avait sauvegardé son honneur et conservé intact son territoire sacré. C'est à la sage et prévoyante politique

de son cabinet qu'elle devait ces avantages immenses; aussi la cour de Madrid, interprète de la reconnaissance nationale, décerna à son premier ministre, don Godoy, le titre de *prince de la paix*, le plus beau et le plus honorable qui ait jamais été décerné à un général de vingt-huit ans.

ALEXIS FAURE.

POÉSIE.

Nous recevons de M. Hippolyte Peyre de la Grave, la poésie suivante, et nous l'insérons avec plaisir quoiqu'elle ne rentre pas dans notre cadre ordinaire. — Les idées qu'elle renferme sont les nôtres, et si elles étaient celles de toute la jeunesse moderne, nous n'aurions pas à douter de l'avenir. G. H.

LA JEUNESSE AU JEUNE HOMME.

A M. LÉON PELLETIER.

Jeune homme, lève-toi, viens, je suis la Jeunesse !
J'ai tout vu : j'assistais à tes fougueux ébats,
J'ai vu ton lâche cœur, j'ai vu ta lâche ivresse,
Et qu'on soit lâche ainsi, je ne le permets pas !
Crois-tu qu'on a tout dit, quand on dit : je suis jeune,
Et qu'avec ce mot-là l'on peut effacer tout ?
La jeunesse est un temps de labeur et de jeûne,
Mais ta conduite, à toi, provoque le dégoût.
Est-ce livrer son âme à ses jeunes années,
Que s'endormir dans l'ombre au sein des voluptés ;
Que prendre pour bonheur et pour belles journées,
De beaux soleils vendus à d'indignes beautés ?
Aimer, oui c'est le temps ! aimer, je veux qu'on aime !
La jeunesse est un temple et l'amour est son Dieu !
Il est des jours marqués pour l'extase suprême,
Où l'on cueille un rayon à travers un œil bleu.

On a son heure enfin, ses nuits, ses promenades,
Le pâle clair de lune abritant les amours ;
On peut sous les balcons donner des sérénades.
Mais, aimer chaque nuit, mais aimer tous les jours,
Mais perdre chaque instant d'une existence chère,
A creuser un sillon dans un mauvais terrain,
Dur, stérile, pierreux, qui ne rapporte guère
Que soucis et douleurs, que pleurs et que chagrin !...
Et les devoirs sacrés ? l'étude pure et haute,
Qui seule grandit l'homme et l'approche de Dieu ;
Et le travail qui vient, recueilli comme un hôte,
S'asseoir et demander sa place au coin du feu ?
Les luttes de l'esprit, les graves épopées,
Où sans effusion on bat les ennemis,
Ces duels de la pensée où sans croiser d'épées,
On vide ses débats sur des terrains permis !...
Ces labeurs incessants qui vous trempent en somme,
Qui vous rendent plus forts et meilleurs pour plus tard;
La recherche du beau, le triomphe de l'art,
Qui dégrossit l'enfant pour faire jaillir l'homme !
La jeunesse est la grange où l'on serre le grain
Pour la saison d'hiver : jeune homme, bats en grange,
Sème, veille ; la vie est une chose étrange.
Une tempête arrive et fait tourner ton vin ;
Crains l'incendie aussi pour ta blonde récolte ;
Souvent contre son frein la bête se révolte,
La charrette et les blés restent sur le chemin,...
Et les oiseaux pillards, et l'insecte rapace
Viennent dévaliser ta jeunesse qui passe !...
Mais que l'homme plus tard engourdi par les froids,
Traînant sa pauvre vie et soufflant dans ses doigts,
Puisse aller, d'un pied sûr — pour que son cœur renaisse,
Puiser dans ce grenier qu'on nomme la jeunesse !

O jeunesse! jeunesse! épreuve qui périt,
Qui moule une pensée au cœur timide et vierge;
Jeunesse! nid joyeux où l'avenir sourit;
Jeunesse qu'en nos mains le Ciel mit comme un cierge
Pour éclairer nos pas incertains dans la nuit!
Debout! allons! du cœur! le chêne a son écorce;
Toi, n'as-tu pas vingt ans pour décupler ta force;
Pousse, troue, ouvre, avance, épaule-toi sur ceux
Qui sont hommes de cœur et qui s'aident entre eux!
Ceux qui tuent, montreront comme but de la vie
Les plaisirs incessants de l'âme insassouvie;
Tu t'éteindrais bientôt: hâte-toi de les fuir,
Lumière à qui viendra s'allumer l'avenir!!...

Car l'œil qui s'ouvre alors devient vif et superbe;
Il plonge au fond de l'onde, analyse un brin d'herbe,
Désigne par leurs noms les étoiles du soir,
Et vient sur l'infini se pencher pour y voir!
Car le cœur devient bon et s'ouvre à la prière;
Car il a souvenir des baisers de sa mère;
Sur ses genoux encore on est presque, et l'on veut
De tout ce bonheur-là, rendre grace au bon Dieu;
Car, le front s'inclinant, on s'humilie, on prie:
On donne aussi son âme à la vierge Marie,
Et l'on n'a pas encor honte d'avoir jadis
Voulu pour son chevet des saints rameaux de buis;
Car l'esprit se fait large et coule comme un fleuve;
Car, il a soif de tout; car il faut qu'il s'abreuve
De l'inconnu — la mer a moins de profondeur
Que son âme où jamais ne touche le sondeur!
Et la démarche fière, imposante et sublime,
Ses regards vont au ciel et dédaignent l'abîme,

Et son âme est en proie aux choses de là-haut
Dont il cherche l'énigme et dont il veut le mot.
Et — tout homme qu'il est, les sphères éternelles
L'attirent tellement qu'il demande des ailes ! !...
Et son sublime orgueil vers la gloire emporté,
Plane sur les hauteurs de l'immortalité !...
... Voilà ta mission, ô jeune homme, les choses
Graves, et dont l'esprit s'abreuve et se nourrit...
Après cela — vois-tu, — va-t'en cueillir les roses.
Je le veux bien... cueillir cela distrait l'esprit !
Jeune homme souviens-toi, mets de côté l'ivresse ;
La débauche qui tue et qui fane le cœur...
Je ne te défends pas d'avoir une maîtresse :
Doux regard — front divin — amour franc ; la jeunesse
Te l'ordonne au contraire et t'invite au bonheur !
Mais aime seulement quand l'austère labeur,
Quand l'étude profonde, et les œuvres du cœur
Te laisseront un soir d'amoureuse paresse ! !...

Hippolyte Peyre de la Grave.

Janvier 1897.

ÉTAT DE BUENOS-AYRES.

RÉSUMÉ DU MESSAGE DU POUVOIR EXÉCUTIF.

Le 1er mai dernier, le docteur Obligado, arrivé au terme légal de ses pouvoirs, a caractérisé, dans son message, la situation générale du pays, les œuvres accomplies et les améliorations obtenues.

Il s'est d'abord félicité d'avoir à déposer, entre les mains des représentants, le fardeau gouvernemental, au sein d'une pacification complète et des plus solides garanties d'ordre et de prospérité.

« L'accord avec les puissances étrangères est complet.

» Les envoyés spéciaux de Buenos-Ayres en France, en Espagne, et près de la République orientale, sont continuellement l'objet de bienveillances amicales et flatteuses.

» Le gouvernement a jugé nécessaire de faire connaître aux principaux États européens les lois qui régissent ses finances et qui président à ses relations avec le commerce étranger. Grâce à cette publicité spéciale et à l'impression de *registres statistiques*, l'Europe peut apprécier les principes de l'administration, la sécurité et les développements de la fortune publique et privée. Buenos-Ayres se montre au monde avec les réalités et les promesses résultant de sa richesse et de ses bonnes institutions.

» Il y a rapide essort de l'immigration européenne, à

la faveur des efforts intelligents des envoyés spéciaux du gouvernement et des consuls de l'État, pour porter à la connaissance des intéressés les avantages dont ils jouiront sur le territoire buenos-ayrien, et pour édifier l'opinion sur la situation prospère de tous les émigrants, établis dans le pays.

» Bien que le gouvernement se soit abstenu d'offrir à l'immigration une protection directe, qu'il n'était pas autorisé à lui accorder par ses pouvoirs, et que, d'ailleurs, il eût considéré comme préjudiciable et inopportune (l'immigration qui convient au pays étant celle qui, toute spontanée, se confie exclusivement en son travail, son intelligence et le caractère des populations à l'existence desquelles elle s'associe), une commission particulière d'émigration s'est formée pour procurer, au besoin, aux émigrants, asile et subsistance, durant les premiers jours de leur arrivée.

» Le gouvernement a souscrit une allocation mensuelle pour la réalisation de ce patronage, et a exempté de droits de visa les passe-ports des émigrants en exonérant les consuls à l'étranger de cette suppression par une indemnité proportionnée.

» De cet ensemble de dispositions il est résulté un nombre toujours croissant d'immigrants. Le chiffre de ceux qui sont arrivés les derniers mois, permet d'augurer que l'immigration sera cette année deux fois plus nombreuse qu'en 1855 et 1856. »

Intérieur.

« ... Il y avait urgence à mettre la législation en harmonie avec l'état social. En conséquence, M. le docteur Velez Saarsfield, le ministre de l'Intérieur et M. le docteur E. Acevedo, ont été chargés d'élaborer le projet d'un code

de commerce, actuellement terminé ; œuvre vaste et importante, que le gouvernement soumet au pouvoir législatif, pour qu'il soit sanctionné, à titre de code de commerce de l'État. Grâce aux études dont il est le fruit et aux talents dont il émane, le gouvernement est convaincu que ce travail est à la hauteur de la science économique moderne, et répond à toutes les nécessités de son objet.

» Des mesures spéciales ont été prises pour que le *Registre officiel* du pays fût à l'avenir publié avec une régularité constante ; ce qui permettra de constater périodiquement, et en parfaite connaissance de cause, la situation du commerce de Buenos-Ayres, sa richesse et son importance.

» Désirant donner à l'éducation publique une direction professionnelle et une organisation propre à recevoir les meilleures méthodes consacrées par l'expérience, le gouvernement a fondé le département des écoles, dont la direction est confiée à une personne éminemment capable de réaliser les grands objets de cette fondation (1).

On compte, dans l'État, 57,000 enfants des deux sexes, en âge de recevoir les bienfaits de l'éducation. 46,000 y demeurent étrangers. 11,000, seulement, en profitent.

» Il est à remarquer que les jeunes filles figurent, dans ce chiffre, pour une proportion égale à celle des garçons : cet heureux résultat doit être attribué à l'*Institut de bienfaisance*, et à l'infatigable zèle des dames qui le composent.

» Plusieurs écoles nouvelles ont été fondées dans les faubourgs de Buenos-Ayres, et dans les villages récemment formés.

» L'université possède depuis peu une classe de dessin

(1) M. Sarmiento, publiciste éminent, économiste distingué, dirige le département de l'instruction publique.

linéaire que suivent un grand nombre d'artisans. On a créé des cours de *Droit criminel et commercial*, en étendant à quatre années l'étude de la Jurisprudence qui, antérieurement, n'en exigeait que trois seulement, et l'on a réduit, par contre, à deux années les cours pratiques de l'Académie de Jurisprudence.

» L'Académie de Médecine et la Faculté ont commencé à fonctionner avec des réglements spéciaux.

» Les voies publiques ont appelé l'attention particulière du gouvernement; on a ouvert ou tracé une multitude de rues nouvelles.

» L'éclairage au gaz s'est étendu à toute la cité.

» Plusieurs entreprises particulières ont offert au gouvernement de fournir de l'eau courante et distillée à toute la population de Buenos-Ayres; et la nature de ces propositions, qui n'apporte aucune charge sérieuse aux revenus publics, permet d'espérer que la capitale jouira bientôt de ce précieux avantage.

» Le chemin de fer de l'Ouest, que ses fondateurs ont l'intention de continuer jusqu'au pont de Marquez, a été mis en service.

» Les grands ouvrages de la nouvelle douane et du palais épiscopal avancent avec rapidité. Le gouvernement a disposé d'une somme importante pour les décorations de la cathédrale; il est aidé, dans toutes ces œuvres de convenance ou d'utilité publique, par des commissions particulières qui se dévouent à cette tâche avec une constance et un dévouement dignes de tout éloge.

» Les communications de la campagne avec les populations du littoral et de l'intérieur se sont considérablement augmentées, et la richesse territoriale s'accroît d'une manière inespérée. Le progrès est énorme dans les établissements ruraux et les villages de la campagne. Des

races nouvelles de moutons y sont chaque jour introduites; on y étudie de nouvelles méthodes, et on y expérimente des instruments nouveaux pour les produits agricoles. L'immigration rencontre dans la campagne un champ vaste et fructueux pour ses efforts. De grandes églises ont été construites dans plusieurs villages, notamment à San-Nicolas, Pergamiro, Pilar et Lobos. Dans d'autres, on élève des maisons municipales ou des écoles publiques.

» Les îles du Parana ont appelé à elles une industrie active et de grands capitaux. La mise en culture de cette partie du territoire donnera des produits nouveaux et certains, au moyen desquels le marché sera constamment alimenté. »

Finances.

« La situation financière du pays, grâce à de sages lois économiques, est hautement satisfaisante; et les revenus publics dans toutes leurs branches offrent des résultats qui surpassent les plus ambitieux espoirs du gouvernement.

» *A l'entrée maritime :*

» Les recettes pour droits d'importation, ont été, en 1856, de 48,134,087 ps.

» Elles avaient atteint, en 1855, 43,523,837

» Ce qui donne un accoissement de produit, pour 1856, de plus de 10 p. 0/0.

» Ces recettes ont suivi une progression rapide dans l'année courante; elles se sont élevées, pour le 1er trimestre, à 14,526,270 ps.

» Contre 10,790,061

» Durant la même période de 1856; soit une augmentation de 35 pour 0/0.

» *A la sortie maritime :*

» Les droits d'importation avaient produit, l'année dernière, 7,665,531 ps.

» En 1855, il n'avaient atteint que 5,322,214

» Ce qui réalise, pour 1856, une augmentation de 44 pour 0/0.

» Cette rente a également progressé dans le cours de l'année 1857, ayant produit pour le premier trimestre 3,669,646 ps.

» Contre 2,989,018

» Obtenus durant la période correspondante de 1856; soit une augmentation, en 1857, de plus de 22 pour 0/0. »

Rentes diverses.

« Les recettes générales du Trésor, durant la dernière année, ont atteint 68,835,513 ps.

» En 1855, elles avaient été de 60,528,400

» Et en 1854, de 55,000,774

» L'augmentation de produit a donc été, en 1856, de 13 1/2 pour 0/0, relativement à 1855, et de 25 pour 0/0, par rapport à 1854.

» Ce progrès promet d'être encore plus sensible en 1857; les revenus ordinaires ayant procuré durant le premier trimestre de l'année courante, un excédant de 4,666,652 sur la même période de 1856.

» Pour rendre plus manifestes encore la situation prospère du pays et le développement de la richesse, on doit remarquer que, pendant l'administration antérieure au 3 février 1852, alors que les provinces confédérées concouraient, par leur consommation, à grossir les recettes douanières, le chiffre moyen des droits d'importation, pendant les trois années de la plus grande prospérité,

n'atteignit que 41,241,901 piastres, tandis que les droits correspondants pour la seule consommation de l'État de Buenos-Ayres, sont montés à 48,134,087 piastres.

» Il est encore à considérer que, depuis lors, l'impôt douanier, comme les autres impôts en général, a subi des réductions sensibles, ou a été totalement supprimé ; de telle sorte qu'on peut assurer avec certitude qu'il n'est pas de pays moins grevé que le nôtre de contributions.

» ... Le gouvernement a vu à regret la loi sanctionnée par le congrès du Parana, établissant un surcroît de droits sur les marchandises provenant de l'État de Buenos-Ayres et de celui de Montevideo, cette mesure devant avoir pour résultat de relâcher les liens de deux peuples frères, qu'il serait, au contraire, précieux de voir, chaque jour, se rapprocher plus intimement.

» Fort d'ailleurs de ses convictions sur l'impolitique inefficacité de toute représaille en de telles matières, le gouvernement a répondu à l'exécution d'une loi qu'il déplore, en étendant son système de franchise, en faveur du commerce de transit. »

Banque et hôtel des monnaies.

« Cet établissement rend d'importants services au commerce et aux pays, et augmente progressivement son capital.

» Les fonds en monnaie courante et métallique, placés à l'escompte, au 31 décembre dernier, ont offert un équivalent de 100,947,530 piastres ; les dépôts volontaires à prime et les dépôts sans intérêts sont, à cette date, montés à 86,724,054 piastres.

» Les bénéfices réalisés en 1856 ont été de 3,091,988 piastres, au moyen desquels le capital en circulation est

monté à 9,648,672 piastres, indépendamment du capital fixe, en biens-fonds, machines et outils. Le produit net, durant le premier trimestre de 1857, présente déjà un équivalent de 1,098,614 piastres, en monnaie courante; ce qui atteste un progrès marqué dans la circulation et la prospérité de l'établissement.

» La gratitude du pays est acquise aux personnes qui le dirigent pour le soin et l'intelligence qu'elles ont apportés dans leurs délicates fonctions.

» ... Quant à l'emprunt de Londres, le gouvernement peut annoncer que les négociations entamées l'année dernière avec les détenteurs des bons (1), ont eu pour résultat de faire accepter, de part et d'autre, les bases d'un arrangement général qui terminera cette affaire en conciliant équitablement tous les intérêts et en restaurant le crédit du pays à l'étranger. »

Navigation.

« ... Usant de ses pouvoirs et conformément aux prescriptions de la Constitution, le gouvernement a déclaré libre l'exercice du pilotage dans tous les ports, rades, côtes et rivières de l'État, soit qu'il ait lieu par compagnies ou isolément, sans que le gouvernement puisse intervenir dans les tarifs, lesquels toutefois devront être publiés, et sans que les bâtiments soient tenus de prendre un pilote, soit à la sortie, soit à l'entrée, et moins encore à acquitter les frais de pilotage auxquels les anciens réglements les asservissaient.

» Un arrangement a été conclu avec une Compagnie particulière pour l'établissement de deux phares flottants; l'un à la pointe de l'Indien, à huit milles de la terre, et à

(1) Ces fonds, aujourd'hui, sont côtés, sur le marché de Londres, à 87 p. 0/0.

proximité du banc Ortiz; l'autre sur le banc Chico; ce dernier est visible à une distance de quinze milles.

» Ces deux phares se relient à la lumière du ponton établi à l'entrée du port, et dont la même compagnie s'est engagée à maintenir le fonctionnement régulier.

» Afin de compléter cet ensemble de lumières flottantes, le gouvernement s'occupe de passer un arrangement avec une seconde compagnie pour l'établissement de deux nouveaux phares : l'un, qui serait situé sur le banc Anglais, l'autre à l'île de Lobos; ainsi disparaîtraient tous les périls de la navigation. »

GALLET DE KULTURE.

CHRONIQUE ESPAGNOLE.

L'exactitude! une belle chose, n'est-ce pas? mais si belle, qu'elle est parfois impénétrable. Pour être inexact, que faut-il? Rien : un embarras de voitures qui vous empêche d'arriver à l'heure du rendez-vous; un peu de paresse jointe à la politique qui vient se jeter entre vous et la Chronique que vous avez à faire pour la *Revue espagnole*.

J'étais à Séville, ces jours passés, et c'est de la perle de l'Andalousie que je voulais dater mon courrier; mais quoi! vous savez ce qui s'est passé dans ce beau pays, ce qui s'y passe encore!.... Des troubles, des émeutes.

Espagne! quand donc viendra le jour tant attendu où s'apaisera ta fièvre!

La loi sur la presse est mise en discussion.

M. Canga Argüelles a présenté un amendement à la loi, demandant le rétablissement de l'ancienne censure, et suspendant les effets de l'article deuxième de la Constitution de 1845.

M. Estrella demande qu'il ne soit fait aucune différence entre les délits de la presse et les autres délits.

M. Campoamor propose d'amoindrir l'importance de l'intervention de l'autorité dans la publication des écrits périodiques.

M. Santa-Cruz réclame le jury et les autres garanties demandées par le parti progressiste.

MM. Mazo et Ayala y Borrego doivent parler contre le projet de loi.

Les directeurs des journaux politiques de Madrid se sont réunis dernièrement, dans les bureaux de *el Estado*, afin de s'entendre sur la conduite qu'ils doivent tenir dans cette circonstance.

Séance tenante, la lettre suivante a été rédigée et envoyée aux députés du parti libéral :

Madrid, 10 juin 1857.

« Monsieur et honorable collègue,

» Le jour s'approche où le Congrès des députés doit discuter le projet de loi sur la presse, présenté par l'actuel ministre du gouvernement; en votre qualité d'écrivain et de publiciste, vous êtes un des représentants du pays les mieux autorisés pour éclairer et décider la question par votre parole et par votre vote; les directeurs des journaux de Madrid, en leur propre nom et au nom de la presse des provinces, dont ils croient pouvoir représenter les intérêts, viennent donc s'adresser à vous, se confiant à vos lumières et à votre patriotisme, pour manifester leurs alarmes et les craintes qu'ils éprouvent en songeant au coup mortel que l'on veut porter à une des institutions les plus importantes du gouvernement constitutionnel.

» En effet, tous les signataires de cette lettre, et la presque unanimité de ceux qui, en raison de circonstances particulières, ne peuvent y donner leur approbation, tous reconnaissent que le projet de loi, que l'on va vous présenter, une fois approuvé et mis en pratique, rend nulles la discussion et la publicité; il les rend nulles, non-seulement à cause des conditions légales qu'il impose aux écrits périodiques, conditions très-difficiles, sinon impossibles

à remplir, mais parce qu'il érige l'autorité politique des provinces en juge-arbitre, pour connaître de toutes les causes dans lesquelles elle est partie, et partie principale, puisqu'elle représente directement le gouvernement.

» Avec une telle condition, qui donne implicitement la faculté de condamner, comme fautes ou délits, des faits appréciés par aucun tribunal, vous savez mieux que nous (car la pratique du journalisme et le talent que cette pratique exige vous le démontrent), que l'exercice de la presse sera étouffé et réduit au néant d'autant plus que, malgré les apparences de vie qu'il a conservées, il a réellement et positivement cessé d'exister.

» Maintenant, comme la pensée du Congrès espagnol ne peut jamais être de placer la presse dans une situation aussi déplorable ; comme votre pensée, comme celle de tous les membres de la Chambre, que nous sommes heureux et honorés de nommer nos collègues, ne peut être de se rendre tellement contraire à l'institution qui est la vie de tous les gouvernements constitutionnels, qui est la sauvegarde des partis, qui est l'appui de la fortune et la défense contre l'inimitié politique, nous remettons notre cause entre vos mains ; soutenez-la, vous êtes son avocat le plus légitime.

» *Signé :* Le directeur de *el Estado,* Teodoro Guerrero. — Le directeur de *el Criterio*, Jose de Castro y Serrano. — Le directeur de *la Discusion,* Nicolas Rivero. — Pour le directeur de *las Novedades,* absent, Baldomero Menendez. — Le directeur de *el Orbe,* Manuel Nunez de Prado. — Le directeur de *la Peninsula*, Antonio Romero Ortiz. — Le directeur de *el Fénix*, Sébastien de la Fuente y Alcazar. — Le direc-

teur de *el Diario español*, Mauricio Lopez Roberto. — Pour *la Epoca*, Carlos Navarro y Rodriguo. — Le directeur de *el Clamor publico*, Juan Antonio de Rascon. — Le directeur de *la America*, Eduardo Asquerino. — Le directeur de *las Cortes*, Camilo Alonso Valdespino. — Le directeur de *la Cronica*, José Duis Retortillo. — Le directeur du *Courrier de Madrid*, A. Breistoff de Rochebrune. »

Malgré toutes les protestations, chacun est d'avis ici que la loi passera dans sa presque intégrité.

Dans une des dernières séances du Congrès, M. Verdugo, capitaine d'artillerie, s'est élevé contre l'article cinquième du projet de loi, celui dans lequel il s'agit du renvoi des journalistes devant un conseil de guerre.

M. Verdugo demandait qu'au moins on n'appliquât cette mesure rigoureuse que dans le cas d'une mise en état de siége.

Les murmures et bientôt les huées et même les cris de : *A la porte!* ont couvert la voix de l'orateur. Et l'article cinquième a passé.

La crise alimentaire continue, et rien n'indique qu'elle doive bientôt cesser.

Madrid est dans une grande agitation. Les dernières nouvelles reçues de Séville sont fort tristes. Le dernier combat livré dans cette ville a coûté une centaine de morts, tant aux troupes qu'aux insurgés. La révolte avait le dessous cependant, mais on craint, avec quelque raison, qu'elle relève la tête, et qu'elle retrouve les forces qu'elle a perdues.

Occupons nous de sujets un peu moins tristes; mais prions Dieu auparavant que les événements qui s'accomplissent soient les derniers qui affligent notre malheureux pays.

Les théâtres ont donné dans ces derniers temps.

L'œuvre de madame Émile de Girardin, *Lady Tartuffe*, a été traduite en espagnol par M. Pinedo, et représentée au théâtre du Cirque, sous le titre de *Una mujer de historia*.

La pièce a réussi chez nous comme en France. Beaucoup de parties faibles ou fausses dans la touche des caractères, il est vrai; mais cependant des scènes bien tracées et magistralement écrites.

Le théâtre *del Principe* a donné, tout dernièrement, la première représentation de *Libertad en la Cadena*, comédie de don Jose Marco. L'auteur à dédié sa pièce a Leurs Majestés. Le succès a été complet autant que mérité.

En France, ce qui se publie et s'imprime dans les provinces est d'avance destiné aux sacs qui doivent contenir le poivre que vend l'épicier du coin; chez nous, il n'en est pas de même, et souvent les provinces nous envoient des œuvres qui font pâlir d'envie la capitale.

M. Reparez, jeune compositeur déjà connu et apprécié, vient de faire représenter sur le théâtre de Sarragosse un opéra intitulé : *el Castillo feudal*.

Je n'ai pas vu la pièce; mais quelques personnes, qui ont fait exprès le voyage de Madrid à Saragosse pour l'entendre, m'en ont dit le plus grand bien.

La musique de M. Reparez, que nous connaissons par d'autres productions, est pleine de grâce et de mélodie, et nous espérons bien, l'hiver prochain, applaudir son nouvel opéra à la Zarzuela.

Nous aurons double plaisir si un des rôles est chanté par la senorita Murillo, qui débutait à la Zarzuela ces jours passés.

Puisque j'en suis sur la musique, je vous annoncerai la mort de l'illustre don Jose Maria de Reart. Les obsèques

du grand compositeur ont eu lieu à l'église San-Sébastien, et les artistes les plus distingués de Madrid ont voulu rendre un dernier hommage à la mémoire de leur maître, en exécutant à son enterrement une grande messe en musique.

Ils étaient allés en masse en demander l'autorisation à la famille du défunt, et c'était comme une grâce qu'ils imploraient.

Un des premiers jours du mois dernier, un concert vocal et instrumental a été donné chez MM. Pena et Aguirre.

Les morceaux les plus applaudis ont été : *el Adios à l'Alhambra*, composition de M. Monasterio, exécutée par l'auteur lui-même, avec ce talent inappréciable que chacun lui connaît. Puis *el Cristiano moribundo*, chanté par M. Mico avec un profond sentiment du sujet. Enfin le célèbre concerto de *Chopin*, exécuté sur le piano par M. Pena.

Du mois de juillet au mois de septembre de cette année, une troupe d'opéra, dirigée par don Pablo Iradier, doit donner une série de représentations sur le théâtre *del Circo*.

Entre autres artistes distingués dont on cite les noms, et qui composent la troupe, il faut remarquer la senorita Latorre et la senorita Valentin, Mariano Fernandez, Eugenio Fernandez, ténor du plus grand mérite, Becerra, et tant d'autres que j'oublie.

Le chef d'orchestre est M. Oudrid.

Le 25 juin dernier, a eu lieu la représention à bénéfice de dona Teodora Lamadrid.

On jouait ce soir-là, pour la première fois, *Dos Artistas*, comédie en quatre actes et en prose, qui est la traduction de *la Fiammina*, de M. Mario Uchard.

Cette comédie, qui a obtenu un si grand succès sur le

Théâtre-Français, a été fort bien accueillie à Madrid.

C'est décidément une belle et bonne œuvre que la pièce de M. Mario Uchard, et M. Iznardi, qui l'a traduite, a eu une excellente idée en en dotant le théâtre espagnol.

La Teodora remplissait le rôle de la Fiammina. C'est dire que les applaudissements se partageaient entre la pièce et l'actrice.

L'hiver prochain, si la Teodora vous joue *Dos Artistas*, vous nous direz si vraiment vous lui préférez mademoiselle Judith, ou mademoiselle Nathalie.

Une artiste aimée et fêtée par le public de Barcelonne, mademoiselle Julienne Dejean, cantatrice du premier ordre, vient de mourir de la fièvre jaune à Rio-Janeiro, où elle donnait une série de représentations.

Don Antonio Rotondo vient de publier un ouvrage fort intéressant, intitulé : *Historia descriptiva, artistica y pintoresca del Real Monasterio del Escorial.*

Deux éditions de ce livre ont été simultanément publiées, l'une en espagnol, l'autre en français.

Melancolias! tel est le titre d'un volume de poésies que vient de faire paraître don Antonio Arnao.

Je n'ai encore pu lire que quelques pages de ce recueil, mais je n'ai pas à me repentir des quelques instants que j'ai consacrés à cette lecture.

Un livre plus grave (et bien qu'il soit grave, il n'est pas ennuyeux), est celui de don Jose Lesen y Moreno : *Historia filosofica de la religio cristiana.*

C'est un ouvrage du plus haut intérêt. Don Jose Lesen y Moreno, dans cette nouvelle publication, vient porter la lumière sur beaucoup de points de notre histoire religieuse qu'on s'était plu, jusqu'à présent, à entourer d'ombres et d'obscurité.

Un livre fort remarquable sort en ce moment des

presses de M. Abienzo. Vingt livraisons ont déjà paru. Je veux parler du *Romancero historico*, de M. Garcia Tejero.

C'est un musée national : la vie de nos hommes illustres, les épisodes célèbres de l'histoire de notre pays, tout a son tour, et tout est traité avec talent et savoir par M. Garcia Tejero.

Cette œuvre, toute patriotique, prendra son rang parmi les meilleures de l'Espagne. Le style en est riche et plein d'originalité. Quant au fond, c'est un aperçu philosophique du plus haut intérêt, une appréciation fort judicieuse de la Péninsule ibérique dans les différentes phases qu'elle a traversées.

M. Garcia Tejero montre là quelle est l'étendue de ses connaissances historiques qu'il met au service des gloires et de la liberté de sa patrie.

Vous le savez déjà, et je n'en parlerai que pour ne pas me taire sur un sujet aussi intéressant : Sa Majesté la reine Isabelle II est enceinte. La nouvelle en est officielle aujourd'hui, et, dans quelques mois, nous pourrons bien avoir à vous annoncer la naissance d'un infant d'Espagne.

Que Dieu le veuille ! Ce serait une garantie de plus pour notre pays, et peut-être cet événement ferait-il renaître le calme et la concorde parmi nous.

Tout le beau monde est aux champs, aux eaux ou à l'étranger. En sorte que Madrid est en ce moment ce que doit être Paris : une ville peuplée de gens d'affaires seulement et de curieux.

La seule animation qui y règne est celle que la politique et les événements actuels occasionnent.

C'est bien peu de chose pour un chroniqueur qui, par goût et par état, hait les affaires et a peur de la politique.

Aussi, arrêterai-je là ma chronique, non sans vous dire un mot cependant du nouvel ambassadeur qui remplace M. Serrano à Paris, de don Angel de Saavedra, duc de Rivas.

La reine ne pouvait faire un choix plus convenable, et le duc de Rivas, par son caractère seul, était digne de la haute mission diplomatique qui vient de lui être confiée.

Il en est digne aussi, vous savez par quoi ; car je suppose qu'à Paris on n'ignore pas que le duc de Rivas est le premier poëte lyrique de l'Espagne : étrange et mystérieuse vicissitude des choses humaines! Il y a quelque trente ans, le duc de Rivas était à Paris, pauvre, inconnu et méconnu, exilé de sa patrie; il y retourne aujourd'hui avec une grande renommée, comblé d'honneurs ; et, dans cette ville où il souffrit tant autrefois, il va être le premier des Espagnols.

Le duc de Rivas représentera dignement nos intérêts auprès de votre gouvernement, nous en sommes certains; il les représentera en poëte, en grand seigneur, en bon citoyen.

Est-il possible d'en demander davantage, et n'est-ce pas beaucoup que d'en avoir obtenu autant?

Outre ces poésies lyriques, le duc de Rivas a fait jouer nombre de drames et de comédies, et ce serait peut-être une bonne idée pour un Français que de traduire quelques-unes de ses compositions.

M. Gabriel Hugelmann, l'homme entreprenant par excellence, qui a la bonté, pour ne pas dire la faiblesse, de me demander parfois des conseils, m'a envoyé à Madrid la traduction, qu'il vient d'achever, de *el desengaño en un sueño*, drame fantastique en quatre actes, du duc de Rivas.

M. Hugelmann destine, à ce qu'il paraît, ce drame au théâtre de l'Ambigu-Comique.

Cette pièce fera sans nul doute la fortune de ce théâtre ; car il en est peu où l'intérêt soit aussi soutenu, où la mise en scène soit plus riche et plus artistement combinée.

J'ajouterai (et je prie M. Hugelmann de ne point effacer d'un trait de plume les mots qui vont suivre), j'ajouterai que la traduction, où la prose se marie aux vers, est par elle-même tout simplement l'équivalent d'une belle œuvre originale.

J'ai été bien peu amusant aujourd'hui, n'est-ce pas? Que voulez-vous! la tristesse et l'ennui se sont emparés de moi. A chaque minute, j'ouvre un journal ; mes yeux cherchent avec anxiété ce que je désire y lire depuis si longtemps, ces quelques mots enfin : Le calme est rétabli. Et partout je ne trouve que des bulletins, des comptes rendus, des succès ou des revers de l'insurrection!

Dans quinze jours, je tâcherai d'être un peu plus gai ; car j'espère bien qu'alors nous n'aurons plus qu'à déplorer le passé, et à tâcher de consolider l'avenir.

Avant de vous dire au revoir, je veux vous raconter un fait qui s'est passé à Grenade et qui a été pendant quelque temps le sujet de toutes les conversations.

Il y a quelques jours, on trouva derrière l'hôpital de Grenade, le cadavre d'un homme assassiné. C'était le matin, de bonne heure même ; le crime s'était donc commis pendant la nuit.

Pas de témoins, par conséquent ; la victime, qu'on avait essayé vainement de ranimer, était bien morte.

On perdait tout espoir de retrouver l'assassin, lorsque quelqu'un s'avisa de coiffer le mort avec un chapeau qui était à terre auprès de lui.

Malgré tous les efforts, le chapeau ne voulut pas se dé-

cider à tenir sur la tête du mort, ce qui donna à penser aux assistants.

La tête n'était point gonflée ; donc le chapeau en question ne pouvait pas appartenir à l'homme assassiné.

De déductions en déductions, on en arriva à celle-ci, qui est bien simple cependant : c'est que, pendant la lutte, les deux chapeaux étaient tombés, et qu'après avoir frappé mortellement sa victime, l'assassin avait, dans sa précipitation, ramassé un chapeau pour un autre, et avait ainsi laissé à la justice le moyen de le découvrir et de punir son crime.

T. Y. L. Q.

LE COMMERCE DE LA BOLIVIE

ET LA COMPAGNIE FRANÇAISE DES INDES OCCIDENTALES.

Nous avons apprécié, dans un article précédent, les beaux résultats qu'une nouvelle organisation politique, basée sur la liberté de navigation des fleuves de la Plata, avait déjà produits dans les pays du centre de l'Amérique méridionale. Mais la Bolivie, à cause de sa situation topographique, n'a pas encore ressenti l'influence bienfaisante de cette liberté des fleuves qui doit la régénérer; elle ne l'éprouvera que du jour où son commerce s'affranchira des lenteurs et des difficultés du transport ruineux qu'il emploie, c'est-à-dire du jour où il abandonnera son ancien itinéraire par le cap Horn, les ports de Cobija et Arica, situés sur les côtes lointaines de l'océan Pacifique, pour prendre celui plus direct et plus sûr des rios Parana, Paraguay et Otuquis jusqu'à Oliden, qui deviendra alors l'entrepôt de toutes les marchandises exportées d'Europe en Bolivie, et celui des productions inépuisables des départements orientaux de cette république en destination pour l'Europe. Comme cette question du changement de voie du commerce bolivien est étroitement liée aux intérêts que cette *Revue* est chargée de surveiller, il nous appartient de ne point la laisser passer inaperçue, et de l'examiner avec quelque attention, pour la signaler à l'examen des capitalistes.

La Bolivie ayant une superficie de 727,000 kilomètres carrés, et une population d'environ 2,000,000 d'habitants, tant Indiens qu'Espagnols, est bornée au nord par le Pérou ; à l'est, par le Brésil et le Paraguay ; au sud, par le rio de la Plata et le Chili ; et, à l'ouest, par l'océan Pacifique, où elle possède une soixantaine de lieues de côtes sauvages et désertes dans toute leur longueur. Là se trouve Cobija, son seul port maritime, que des déserts de sable et la gigantesque cordillère des Andes, auprès desquelles nos plus hautes montagnes d'Europe sont presque des collines, séparent du centre et de la capitale de la Bolivie. C'est cependant par ce point, par Arica (port du Pérou) et par Buenos-Ayres (voie de terre), que passent toutes les marchandises venant d'Europe, pour parvenir dans les régions centrales et méridionales de la Bolivie. Or, ces marchandises qui s'écoulent par les voies de Cobija et d'Arica, sont nécessairement transportées à dos de mule à travers les plateaux et les défilés dangereux des cordillères, où l'air est si rare sur ces hauteurs vertigineuses que les hommes et les bêtes ont peine à y vivre (1), et franchissent ainsi 1,480 kilomètres, qui sont la distance de ces ports à Chuquisaca. Aussi, ce mode de transport a pour inconvénient immédiat d'élever le prix de toutes les marchandises de 250 pour 0/0 de leur valeur, et de limiter le commerce aux seules marchandises qui présentent le plus faible poids sous le moindre volume. En effet, 1,000 kilogrammes (un tonneau), coûtent de transport, de Cobija à Chuquisaca, la somme énorme de 2,500 fr. Ce chiffre, qui est officiel, s'explique par le mauvais état des routes, l'extrême difficulté du passage dans les montagnes, et le peu de charge que les mules peuvent porter à travers ces distances immenses. Pour les marchandises

(1) Voir Alcide d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, tome II.

qui viennent directement par voie de terre de Buenos-Ayres à Chuquisaca, elles y parviennent dans des chariots traînés par des bœufs, après avoir traversé Cordova, Tucuman, Salta, Tarija, etc., c'est-à-dire après avoir franchi une distance de plus de 2,222 kilomètres, et mis de 6 à 8 mois avant d'arriver à destination. Cependant, malgré le taux exorbitant du frêt, les statistiques officielles évaluent la moyenne de l'importation annuelle, par le port seul de Cobija, à 15,000 tonneaux; que l'on note, en passant, que les retours sont actuellement impossibles. Comment s'étonner que des marchandises, ainsi transportées, ne se vendent pas à des prix fous, même dans les villes de la Paz, de Chuquisaca, de Potosi, etc., qui cependant sont les plus rapprochées du littoral, et qu'elles soient excessivement rares, pour ne pas dire introuvables, dans les provinces du sud et de l'est, les plus fertiles et les plus riches de la république? Dans la belle province de Chiquitos, par exemple, le commerce extérieur consiste seulement en un nombre très-restreint d'objets de quincaillerie, comme couteaux droits à manches de bois, ciseaux grossiers, aiguilles à coudre, principalement des n°s 0 et 1, toutes choses qu'on trouve en France dans les bazars de 5 à 25 cent. (1).

Nous n'avons pas besoin d'insister beaucoup sur les inconvénients que ce mode de transport entraîne pour le commerce de la Bolivie et pour celui de l'Europe. Pas n'est besoin d'être un profond économiste pour s'apercevoir qu'en ne coupant pas court à ce prix du frêt exorbitant, la Bolivie descendrait, par une pente fatale, à son appauvrissement, et finalement à sa ruine; car, on conviendra que consommer sans produire, c'est, à proprement parler,

(1) Voir Alcide d'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, tome III.

détruire; conséquemment, que consommer son argent d'une manière improductive, c'est détruire; qu'enfin, acheter plus de marchandises qu'on n'en peut vendre, c'est encore travailler à sa perte; c'est manger son patrimoine, c'est détruire sa fortune. Donc, nécessité pour le commerce bolivien de prendre une autre voie, nécessité pour lui de s'élancer dans les eaux des rios Parana, Paraguay et Otuquis.

II.

La Compagnie française des Indes occidentales, dont nous avons sous les yeux les statuts, et dont le siége légal est à Paris, a pour objet « l'exploitation des ressources de » la Bolivie en général, mais tout spécialement celle des » transports de commerce de cette république par les » fleuves de la Plata, et, de plus, la mise en valeur des » immenses et magnifiques terrains qui lui sont acquis » dans la province d'Otuquis (1). »

La fondation de cette grande société, dont le but et les moyens rappellent la fameuse Compagnie anglaise des Indes, tend à opérer une véritable révolution dans le commerce des républiques du sud américain. Nous sommes heureux de voir les capitalistes français prendre en main cette gigantesque entreprise qui, avec le concours certain des hommes d'État de la Bolivie, et dans un court espace de temps, fera, d'un pays presque désert, le foyer d'opérations commerciales et industrielles des plus productives pour la nation française qui prend cette heureuse initia-

(1) Discours de M. Castets-Hennebert, directeur général de la Compagnie, à la première réunion du comité fondateur (30 mars 1857).

tive. Nous croyons à tous les beaux résultats qu'elle promet, peu soucieux des obstacles qu'elle aura à vaincre; car nous savons que, dans un siècle comme le nôtre, il ne se rencontre plus de difficultés invincibles au génie des hommes de science et d'industrie. D'ailleurs, les sages mesures des gouvernements, et les grandes associations ont tant fait, jusqu'à ce jour, pour le bien général et pour la grandeur des peuples, qu'il n'est plus permis de douter des succès d'une compagnie qu'accompagne une légion de garanties.

La province d'Otuquis, aujourd'hui propriété de la compagnie francaise des Indes occidentales, après une concession qui lui a été faite par M. Louis de Oliden, son propriétaire depuis 1834, est située dans la magnifique province de Chiquitos, et embrasse une étendue de terrains immense (environ 2,500 lieues carrées). La compagnie veut faire d'Otuquis le centre du commerce de Bolivie et l'entrepôt de toutes les marchandises européennes qui remonteront, sur les steamers, les rios de la Plata. L'Otuquis est admirablement placé pour cet objet. Les eaux de la Plata roulent sans obstacle depuis leur source jusqu'à la mer; l'Otuquis est navigable pour le même tonnage jusqu'au point choisi par la compagnie, et de là, un chemin de fer, qui n'est encore qu'en projet, mais qui se réalisera, s'élançant à travers les plaines jusqu'au Guapay et contournant les dernières ondulations des Cordillères jusqu'au Pilcomayo, n'aura plus qu'à suivre la vallée de ce fleuve et le lit de ses affluents, le Cachimayo et le Tijar, pour atteindre Chuquisaca, sans qu'il y ait un viaduc à faire, une montagne à percer. La moyenne de l'importation annuelle par le port de Cobija est actuellement, nous l'avons dit plus haut, de 15,000 tonnes; il est certain que ce chiffre fera plus que de dou-

bler par les retours aujourd'hui impossibles. C'est donc une première source de fortune assurée pour la compagnie. L'ouverture de cette voie amènera peut-être le Chili à faire un effort suprême en reliant Potosi à la côte par le mode le plus économique. Il pourra sauver ainsi une portion de son commerce. En tous cas, les provinces du nord de la Bolivie y gagneront des relations avec le Pacifique; mais la compagnie française installée dans l'Otuquis n'aura rien à craindre pour ses opérations; elle conservera l'immense avantage du transport de retour, qui sera toujours impossible par Potosi, condamnée par la Cordillère à n'exporter jamais que des piastres fortes. Alors la Bolivie, ayant pour jamais conquis à son commerce la liberté de l'achat et la possibilité du retour, verra les productions du Beni, de Mojos, de Chiquitos et de tous les départements centraux et orientaux, rendues jusqu'à ce jour improductives par les distances, s'écouler librement par les steamers de la compagnie française, qui les transporteront en moins de huit jours à Buenos-Ayres, et en moins de quarante sur les marchés d'Europe; alors enfin, la Bolivie entraînée par l'industrie, dans ce mouvement progressif qui est le but de l'humanité, sentira se réveiller en elle cette vie intellectuelle qui ne se développe que par le contact des esprits; et ce beau pays, plein d'une sève juvénile et capable d'efforts inconnus aux peuples déjà énervés, renaîtra à la civilisation et à la liberté!

Il nous reste encore à parler, dans un prochain et dernier article, de la province d'Otuquis, comme centre de colonisation, et des avantages que la compagnie française offre aux colons européens.

ALEXIS FAURE.

Il nous tombe sous la main un article publié dans le *Courrier de Madrid* dans un numéro du 26 juin. Il est de notre devoir de répondre, non à l'article tout entier, mais seulement aux deux dernières phrases qu'il contient.

Le *Courrier de Madrid* dit : « Si la Bolivie opérait dans » son sein quelques réformes politiques, pour donner un » peu plus de stabilité à son gouvernement, et, par consé- » quent, plus de sécurité aux intérêts étrangers engagés » dans ses affaires intérieures ; si elle employait mieux sa » diplomatie oisive à solliciter activement l'émigration ; si » enfin, promettant moins, elle tenait mieux les pro- » messes de ses gouvernants éphémères, elle se relèverait » promptement de sa profonde déchéance, et jouirait » bientôt d'une prospérité inespérée. »

Notre article de ce jour, sur la Bolivie, répond en partie au *Courrier de Madrid ;* mais nous tenons à lui faire une réponse entière et catégorique. Nous lui disons donc, quitte à revenir ultérieurement sur cette question incidente : 1° Que la sécurité des intérêts étrangers engagés en Bolivie est efficacement protégée par la Constitution qui la régit depuis bientôt cinq ans ; que cette Constitution, précisément en ce qu'elle a trait au commerce, à la colonisation et à l'industrie, est l'objet de toute la sollicitude des peuples argentins confédérés et étroitement solidaires, et qu'elle se trouve sous la protection des principaux peuples de l'Europe, liés avec la Bolivie par des traités de navigation, notamment par la France, l'Angleterre, les États-Unis de l'Amérique du Nord. Donc sécurité complète, absolue pour le commerce. 2° Sa diplomatie ne languit plus dans une oisiveté funeste ; car nous sommes témoins, nous, à Paris, des efforts qu'elle ne cesse de faire, pour entraîner les capitaux vers les belles contrées de la Bolivie, où ils trouveront des garanties certaines,

des avantages positifs et immédiats. Au besoin, ils viendront, par leur témoignage, à l'appui de notre assertion.

A part cette divergence d'opinion, nous croyons, comme le *Courrier de Madrid*, que la Bolivie se relèvera bientôt de sa déchéance, et qu'elle est appelée à jouir, en peu d'années, d'une grande prospérité. Voilà pourquoi cette *Revue*, par notre organe, accorde un appui à la *Compagnie française des Indes occidentales*.

ALEXIS FAURE.

COURRIER DU MEXIQUE.

Les dernières nouvelles du Mexique sont peu rassurantes.

On a découvert à temps et fait avorter, fort heureusement, une conspiration qui avait pour but l'assassinat du président de la république, don Ignacio Comonfort.

— Des renseignements parvenus de Vera-Cruz font savoir que les flibustiers, commandés par le colonel Trabbe, ont été mis en pleine déroute par les troupes de la république et ont été passés par les armes.

— Le 27 avril au soir, on a arrêté, au moulin de San-Diego, sur la route de Cholula, don Pascual Almazan, don Juan Calderon, don Jose Margarito Calderon, don Eduardo Colombres. Ces personnes s'étaient réunies au moulin de San-Diego à l'effet de dresser un plan de révolution.

— Le 20 du même mois, on avait arrêté quelques bandits qui s'étaient réunis dans la plaine San-Baltazar. Ces bandits avaient pour mission d'essayer de provoquer des désordres dans la partie sud de l'État de Puebla.

— Une autre conspiration devait éclater vers ce même temps à Mexico. Le 27, on trouva auprès du Palais, et devant la porte de la Trésorerie, un papier suspect et signé des deux premières lettres d'un nom. L'auteur de cet écrit disait à la personne à qui il s'adressait, que le moment

était venu d'exécuter le plan qu'ils avaient formé; que l'occasion était opportune, puisqu'il serait de garde (c'était un capitaine qui écrivait).

Toutes les personnes qui eurent connaissance de cet écrit soupçonnèrent que l'auteur se trouvait dans le palais de Tacubaya. On fit des recherches et on découvrit un projet de conspiration. On devait enlever cette nuit-là le chef de l'État. C'était le capitaine des gardes en question qui devait commander l'expédition.

— Don Ignacio Comonfort a fait défendre aux journaux de soutenir sa nouvelle candidature à la présidence de la république mexicaine. C'est une mesure de haute convenance; M. Comonfort veut la liberté pleine et entière dans les votes, et il n'entend pas, qu'à cause de lui, on exerce une pression officielle ou simplement morale sur les électeurs.

D'ailleurs, qu'a-t-il besoin de propagande? Les actes accomplis par lui ne sont-ils pas là pour parler éloquemment en sa faveur?

Un manifeste, signé de la majeure partie des libéraux Tlaxcala, demande pour président de la République « M. Comonfort, le modeste champion de la liberté qui a » vaincu dans les montagnes du Sud, sous les drapeaux » de Ayutla, le politique prudent et désintéressé, le » constant pacificateur du pays, qui a su conserver l'unité » nationale, le fidèle gardien des libertés publiques, l'ami » du peuple, etc. »

— Un traité d'amitié et de commerce vient d'être échangé entre le Mexique et les États-Unis de l'Amérique du Nord.

— Don Ezequiel Montes, précédemment chargé d'affaires de la République mexicaine aux États-Unis, vient d'être nommé ambassadeur près de la cour de Rome.

Sans doute, cet homme éminent dans la diplomatie conduira à bonne fin les affaires de son pays, et fera cesser le différend qui s'est élevé entre le chef de l'Église catholique et le gouvernement mexicain.

— Un des jurisconsultes les plus distingués de Mexico vient de publier une brochure ayant pour titre : *Apuntamientos sobre derecho publico eclesiastico.*

C'est un mémoire fort lumineux et tout rempli de science, qui fait la part du Mexique et celle du pape dans la question religieuse qui s'agite en ce moment.

— Un allemand, M. Charles Scherzer, a fait paraître tout dernièrement, à Vienne, les manuscrits du père Fr. Francisco Jimenez, de l'ordre de Saint-Dominique, missionnaire apostolique dans les anciennes provinces de Chiapas et Guatemala.

M. Charles Scherzer a recueilli tous ces manuscrits dans les différentes archives des villes de l'Amérique Centrale. Il a envoyé le prospectus de son ouvrage au Mexique. Ce prospectus est écrit en langue castillane.

— Quatre nouveaux journaux politiques viennent d'être fondés au Mexique.

A Guadalajarra, *la Union Liberal*, dont le rédacteur en chef est don Tomas L. Arriaga.

A Mazatlan, *la Antorcha*, rédigé par don Gaspar de los Reyes.

A Mexico, *la Pagina del Pueblo*, que l'on dit dirigé par don Joaquin Villalobos, ancien rédacteur de « los Padres del Agua Fria. »

A Guanajuato, enfin, *el Plan de Ayutla*, rédigé jusqu'à présent par don Antonio Bribiesca, don Francisco Villanueva, don Jose Maria Lozano, don Juan Ortiz Careaga, don Jose Linares, don Miguel T. Barron et don Vicente Rincon.

— Un autre Journal vient d'être créé à Toluca, sous le titre de *el Pigmeo*. Nous n'avons pas pu encore nous procurer un numéro de cette feuille; mais s'il faut se fier à son titre; ses dimensions doivent être plus que restreintes.

— *El Observator democrata*, journal qui se publiait à Hidalgo (État de Chihuaha), a cessé de paraître.

— Le 13 du mois de mai dernier, don Benito Juarez, gouverneur, est rentré à Oajaca, après avoir complétement pacifié le département de Tehuantepec.

Le peuple l'a reconduit triompalement jusqu'à son habitation.

— Un journal médical du plus grand intérêt vient d'être fondé à Veracruz. Les directeurs de cette publication, intitulée : *Repertorio medico Veracruziano*, sont les professeurs don Jose Ignacio Rivadeneira, don Macario Ahumada, don Miguel Heras.

— Le gouverneur de l'État de Mexico, don Mariano Riva Palacio, s'est fait le promoteur d'une souscription nationale qui a pour but d'élever un monument à la mémoire de don Jose Maria Morclos, à San-Cristobal Ecutepec, sur l'emplacement même où ce héros fut tué par les Espagnols.

— Don Marcos Arroniz, jeune poëte fort estimé du Mexique, vient de mettre au jour un livre plein d'intérêt, intitulé : *Manual del viajero en Mexico*.

Cet ouvrage n'est pas un guide quelconque qui décrit le nom des rues ou des monuments d'une ville ; c'est l'œuvre d'un poëte et d'un artiste qui, dans un style plein de charmes et de couleur, fait le portrait de la ville où il est né.

V. T.

COURRIER DE COSTA-RICA

L'heureuse issue de la guerre, et les ovations faites aux généraux et aux troupes alliées, paraissent absorber l'attention des feuilles publiques de Costa-Rica. L'influence que cette petite République a eue, par sa résolution et son énergie, sur les événements qui ont amené l'expulsion de Walker, lui assignent le premier rang parmi les États de l'Amérique centrale ; nous applaudissons à l'orgueilleuse joie de ses citoyens, qui voient, par leurs efforts, leur pays désigné à l'attention et à l'estime du monde. Ce n'est rien moins, en effet, que la grande cause de l'indépendance des peuples et de leur souveraineté absolue sur leurs destinées, que les Costa-Ricains ont soutenue dans cette lutte; les premiers, ils ont su le comprendre, et lorsque les États voisins, préoccupés de leurs intérêts personnels, laissaient Walker se consolider dans le Nicaragua, les premiers, ils ont songé à la patrie commune, et ont couru sus à l'envahisseur. S'ils avaient succombé, l'indépendance de toutes les petites Républiques de l'Amérique était menacée, et l'ambition des aventuriers Yankees, enflée par ce succès, n'aurait plus connu de bornes. Le Guatemala aurait été envahi, et, puis, entre deux feux, le Mexique aurait vu, probablement, se renouveler la guerre inique, que lui firent, il y a quelques années, pour le dépouiller de ses plus belles provinces, la soif insatiable et l'avidité des États-Unis.

Quoi qu'il en soit, la folle tentative de Walker, aura profité au pays, en lui prouvant le danger de ses dissensions intérieures, et la nécessité d'une réunion et d'une entente cordiales avec ses confédérés. L'Amérique espagnole paraît être, enfin, entrée dans cette voie ; il était question, depuis longtemps, d'une ligue entre les peuples de race ou de langue espagnole, dans le nouveau continent, pour assurer le maintien de leur indépendance réciproque. Le Chili était le promoteur de cette mesure, et nul plus que lui n'en était digne : la situation florissante et la prospérité de ses finances, le calme et la tranquillité de ses citoyens au milieu des bouleversements et des agitations des autres Républiques, la sagesse de ses hommes d'État, lui donnaient éminemment le droit de prendre en main la cause de la paix et de l'union. Le Pérou suivait bientôt cet exemple, et le Guatemala, délivré de ses luttes intérieures, s'est empressé d'adhérer à cette ligue. Par les clauses du traité, les États signataires se garantissent mutuellement leurs possessions, et s'engagent à se prêter secours les uns aux autres dans le cas d'invasion de leur territoire par l'ennemi, ou à défendre le plus faible des empiétements du plus fort. Espérons que les nations de langue espagnole, en Amérique, adopteront ces sages et patriotiques propositions, et qu'en regard des États-Unis de l'Amérique du Nord, ils pourront présenter la Confédération, établie sur de plus justes bases, des Républiques sud-américaines.

Costa-Rica prêtera un appui vigoureux à cette ligue ; il a déjà prouvé qu'il était capable de se défendre avec ses propres forces, et il apporte, en outre, l'appui moral d'une population de plus de 200,000 habitants, animés d'un même amour ardent de la patrie. Son gouvernement ne s'était mêlé jusqu'ici à aucune de ces luttes fratricides,

qui signalaient tristement en Europe l'existence de ses voisins; concentrant son attention et sa vigilance sur les moyens d'augmenter le bien-être du pays, il observait, pour règle générale de politique extérieure, la neutralité et la non-intervention dans les guerres civiles du Centre-Amérique. Des ennemis avaient prétendu que, déviant de cette ligne, la mission du ministre des affaires étrangères, don Lorenzo Montufar, auprès des autres Républiques, avait pour objet le partage du Nicaragua; cette assertion était dénuée de fondement, et le gouvernement s'est empressé de la démentir, en déclarant qu'il ne s'enrichira jamais aux dépens d'un peuple frère. La mission du ministre n'avait pas davantage pour but de favoriser un des nombreux partis entre lesquels se divise l'opinion du Nicaragua; le Costa-Rica ne démentira pas ses actes passés. Le traité de réconciliation du 10 septembre dernier, entre les partis de Nicaragua, stipule que huit jours après l'expulsion de Walker, auront lieu les élections générales, selon les modes prescrits par la Constitution de 1838 : la volonté nationale sera respectée, et l'intervention de Costa-Rica se bornera à garantir l'ordre et à repousser, en établissant des postes sur la rivière de San-Juan, les tentatives de nature à mettre en péril sa nationalité.

Voici donc rétablis le calme et la paix; nous pensons que la leçon donnée par les événements aura porté des fruits, et que les esprits, mûris par la dure expérience, délaisseront les motifs de querelle et de mesquine jalousie. Mais reprenons les faits au point où les a laissés notre dernier courrier.

Walker, disons-nous, se trouvait bloqué dans Rivas, en date du 4 avril, par les armées alliées du Centre-Amérique, sous les ordres des généraux Costa-Ricains, don Jose Juan Mora, et don Jose Maria Canas; l'aventurier ripostait par

une fusillade assez vive au feu des assiégeants. Entouré de 7 à 800 hommes trop compromis dans sa cause pour ne pas opposer une résistance désespérée, ayant en sa possession de nombreuses munitions et des vivres suffisants pour un long siége, il espérait faire traîner la campagne en longueur, et, par l'arrivée de nouveaux flibustiers, se relever de sa défaite par un coup d'éclat. Mais les alliés n'étaient pas disposés à voir s'éterniser la guerre, et leurs victoires précédentes les encourageaient ; depuis quatorze mois, les levées de Costa-Rica étaient sur pied, et, désireuses de rejoindre enfin leurs foyers, elles voulaient anéantir la cause de la lutte. Aussi, après quelques combats d'avant-poste, une attaque générale fut-elle decidée pour le 11 avril ; mais la vigueur des assiégeants ne put triompher de l'inflexible résistance des assiégés à l'abri derrière leurs fortifications, et, secondés par le mauvais état du terrain détrempé par des pluies torrentielles. Il fallut recommencer à battre en brèche la place, et, des renforts en hommes et en munitions étant arrivés, il fut possible de prévoir le moment prochain de l'assaut. Le 27 avril, à la pointe du jour l'on rouvrit le feu contre la citadelle ; il fut continué avec succès le 28 et le 29. L'artillerie des assiégeants fut servie avec tellement de précision, et elle causa de tels dégâts, que, pendant ces deux jours, une centaine d'officiers ou de soldats abandonnèrent Rivas, et vinrent se rendre à discrétion aux alliés. Walker se trouvait réduit à 5 ou 600 hommes, et ses fortifications démantelées, la ville ruinée, lui laissaient entrevoir sa fin prochaine. Quelques jours encore du feu terrible de l'ennemi, et il restait seul ou sans défense. Mais il était à craindre que, dans leur énergie sauvage, ses compagnons, désespérés comme lui, ne voulussent pas mourir sans vengeance, et qu'exaspérés, animés de cette force nerveuse que donne le

désespoir, un affreux carnage ne marquât la fin de cette guerre déjà trop sanglante.

Ce fut alors, le 30 avril, qu'intervint le commodore Davis, commandant la corvette Nord-Américaine *Sainte-Mary's*, envoyé par le gouvernement des États-Unis, sur le théâtre de la guerre, pour protéger ses nationaux. De concert avec les généraux Mora et Canas, et pour éviter une nouvelle effusion de sang, il se proposa comme médiateur et se rendit auprès de Walker. Celui-ci accepta avec joie les offres et les propositions du commodore, et le 1er mai, suivi de ses officiers, il monta à bord de la corvette *Sainte-Mary's*. Considéré comme prisonnier de guerre, il fut stipulé qu'il ne pourrait débarquer sur aucun point de la côte, et, fidèle exécuteur du traité, le commandant américain fit voile directement vers Panama. Le 27 mai, Walker était de retour à la Nouvelle-Orléans, et signalait son arrivée par ses extravagances ; il se considère, prétend-il, comme le représentant légitime de Nicaragua, et prépare, en conséquence, une autre expédition. Cette persistance dans son entreprise, lui semble probablement politique aux yeux des *cockneys* de la Nouvelle-Orléans ; mais il est à présumer qu'il ne recommencera pas sa folle équipée, sûr de ne pas échapper la prochaine fois à la punition réservée aux flibustiers. Don Jose Juan Mora et don Jose Canas ont montré, dans cette affaire, beaucoup de prudence, et ils ont agi en généraux désireux de ménager le sang de leurs soldats; aussi, leur conduite a-t-elle été unanimement approuvée par l'opinion Costa-Ricaine, saine appréciatrice des qualités de ces deux chefs.

Le 1er mai, l'armée alliée entra dans Rivas et en prit possession ; deux jours après, le petit brick flibustier *San José*, était capturé ; l'Amérique centrale, après deux ans et sept mois, se trouvait délivrée des aventuriers.

Cette heureuse nouvelle fut connue à San Jose dans la journée du 7 mai, et cent un coups de canons l'apprirent aux citoyens; l'allégresse fut universelle; un même élan de joie s'empara de la ville et des campagnes, et, dans la nuit, campagnes et ville restèrent illuminées ; de toutes parts retentissaient des cris d'enthousiasme, et de chaleureux vivats en l'honneur des soldats défenseurs de la patrie et du rétablissement de la paix.

Le général en chef don Jose Mora, laissant le commandement de la division des armées alliées destinées à surveiller Rivas et les divers points de la côte, à son lieutenant don Jose Canas, effectua, le 18 mai, son entrée triomphale à San Jose, à la tête de la plus grande partie de la division Costa-Ricaine. Accueillis par des transports enthousiastes, entourés d'une foule ardente, le général et ses soldats parcoururent la ville sous une pluie de fleurs, et, après un *Te Deum* chanté à la cathédrale par les jeunes et charmantes senoritas de la ville, se rendirent à un banquet où furent échangés les toasts les plus vifs à la paix et à l'indépendance.

Les autres villes suivirent cet exemple, et, dans le Nouveau-Monde, se reproduisirent les scènes que nous avons vues l'année dernière en France lors du retour de Crimée. La joie a été encore plus grande, s'il faut s'en rapporter à l'expansion des journaux; le jour où fut apprise l'expulsion du Yankee, ils inscrivirent en gros caractères, en tête de leurs colonnes, ces mots témoignage de leur allégresse : *Walker ha sucumbido! Paz, gloria y libertad á sus vencedores !*

C'est à présent que le pays doit prouver à l'Europe qu'il est digne de ses sympathies, en marchant plus avant dans la voie du progrès intellectuel et des améliorations matérielles. Ainsi que nous le disions, la guerre n'a pas apporté

trop d'entraves au commerce. Les quatre premiers mois de cette année présentent un notable accroissement sur les mois correspondants de l'année dernière. Du 1er janvier au 30 avril 1857, il a été exporté 94,114 quintaux de café ; tel est le total déclaré, mais d'après les causes que nous avons fait connaître, telles que l'excédant de poids de chaque sac, il est à présumer que le chiffre de l'exportation surpasse en réalité d'un bon tiers le total enregistré.

La récolte des fruits a été excellente, et pour l'achat des produits divers du pays, on suppose qu'il a été introduit dans cet intervalle de quatre mois, plus de 200,000 pesos en or.

Les bois de construction, les cuirs et les autres petits articles d'exportation, se sont maintenus à de très-bons prix.

Le chemin de fer qui, partant de *Pontarenas*, sur le Pacifique, se dirige dans l'intérieur par la voie de la *Barranca* et *d'Espaya*, avance avec rapidité, grâce à l'abondance des matériaux et au peu d'irrégularités du sol ; quelques lieues sont déjà prêtes à être livrées à la circulation. On se propose, par suite, d'établir un pont magnifique sur le torrent qui coule à la Barranca ; et Pontarenas, prenant de plus en plus un notable accroissement, on projette la construction d'un nouveau port.

A l'intérieur, l'activité est toujours aussi grande ; les impôts ont été payés sans retard, et les augmentations occasionnées par la guerre, n'ont soulevé aucune difficulté.

Par l'expulsion de Walker, les fleuves sont redevenus libres ; il nous sera donc possible d'avoir, dorénavant, des nouvelles plus fraîches de ces contrées. Le Sarapiqui et le San-Juan sont ouverts sans obstacles au commerce et à la navigation ; le courrier, qui n'arrivait, depuis deux ans

et demi, que tous les mois ou les mois et demi, nous parviendra dans une vingtaine de jours.

Le président de la république a rendu un décret sur l'organisation consulaire à Costa-Rica. Quelques négociants étrangers se paraient, depuis le commencement de la lutte, du titre de vice-consuls ou d'agents consulaires des puissances étrangères, et, grâce à la préoccupation générale, profitaient de cette usurpation pour favoriser leur commerce : une surveillance active a réprimé ces désordres.

A la fin de mai, l'état sanitaire du pays était excellent, et la crainte de voir se renouveler la terrible épidémie de l'année dernière, avait complétement disparu.

THÉODORE CASAUBON.

CHEMINS DE FER ESPAGNOLS.

Nous empruntons, au *Courrier de Paris*, un excellent article sur les chemins de fer qui doivent relier l'Espagne avec la France.

Bayonne, 30 juin.

L'opinion publique est vivement préoccupée ici des divers projets de chemins de fer qui doivent relier l'Espagne avec la France. Le rail actuel s'arrête à Bayonne, qui ne communique avec Madrid qu'à l'aide de diligences, de malles-postes insuffisantes et d'un roulage difficile. Les voies de navigation ne concourent qu'en partie à diminuer la difficulté des communications; car les différents ports de France et d'Espagne, dans cette latitude, sont fermés par des barres impraticables aux grands navires, et d'ailleurs les ports du nord de l'Espagne ne communiquent avec l'intérieur que par des routes insuffisantes et en mauvais état. L'Espagne est donc, en ce moment, séparée du reste du monde, eu égard à la facilité de communication dont jouit le reste du monde. On attribue cet état de choses à l'instabilité des gouvernements, au manque de capitaux. C'est bien plutôt à l'anarchie des esprits qu'à la lutte des intérêts privés qu'il faut l'attribuer. L'Espagne en est au point ou nous en étions, en 1840, lors de la loi des tronçons de bienheureuse mémoire. Ainsi, en ce moment, le gouvernement et l'opinion publique sont suspendus entre deux projets pour relier Madrid et Bayonne, et, en attendant que l'accord s'établisse entre ceux qui doivent décider l'exécution de ces projets, l'Espagne se passe de chemins de fer.

Le premier en date de ces projets (car il n'y a pas moins de dix ans qu'il est concédé, en Espagne), aurait le tracé suivant : Irun, Saint-Sébastien, Tolosa, la vallée de l'Oria jusqu'au faîte d'Alsasua, Vittoria, Burgos, Valladolid, la Guadarrama, enfin Madrid; longueur, 734 kilomètres.

Le second projet suivrait, en partant de Bayonne, le cours de la Nive, la vallée des Aldudes, et entrerait en Espagne par le faîte d'Ourtiague; de là, il suivrait la vallée d'Eugène jusqu'à Pampelune. puis, par Tudela, Saragosse, Calatayud, Siguenza et la vallée de l'Henarès, il aboutirait à Madrid; longueur, 598 kil.

Ainsi, la différence entre ces deux tracés serait de 136 kil. au profit du second; mais cette différence ne serait pas le dernier mot du chemin de fer de Madrid à Bayonne par Pampelune. Voici quelles seraient les longueurs du parcours, par les divers tracés, telles qu'elles ont été relevées dans l'excellent mémoire de M. Emile Détroyan, membre distingué de la chambre de commerce de Bayonne.

Distance de Bayonne à Madrid par les deux lignes :

Par celle del Norte	En France,	34	734 kil.
	En Espagne,	700	

Par Pampelune et Saragosse :

De Bayonne à Pampelune,	105	598 kil.
De Pampelune à Saragosse,	166	
De Saragosse à Madrid, par Calatayud en Siguenza.	327	

Par les Aldudes, Pampelune et un embranchement de Tudela à Calatayud, évitant le détour par Saragosse :

De Bayonne à Pampelune,	105	528 kil.
De Pampelune à Tudela,	89	
De Tudela à Calatayud (non étudié),	70	
De Calatayud à Madrid,	264	

Par un embranchement partant de Siguenza en se dirigeant par Soria sur Pampelune, 480 kil.

Les abréviations seraient donc de :

136 kil. par Saragosse;

206 kil. par Calatayud;

254 kil. par Siguenza de Soria.

Résumons maintenent impartialement les divers arguments en faveur de ces deux chemins :.

« Le chemin de Bayonne, par la Bidassoa, aboutit aux divers ports » du nord de l'Espagne, à celui de Saint-Sébastien directement, à » celui de Bilbao par un embranchement qui vient le rejoindre sur » l'Ebre; à celui de Santander par le prolongement jusqu'à Palencia » du chemin de fer d'Alos, déjà construit en partie, et par le canal de » Regnosa. Tous ces ports, les deux premiers surtout, ont un grand » intérêt à converger par un chemin de fer sur la capitale, et se croi- » raient sacrifiés à celui de Bayonne, qui deviendrait le principal » port d'Espagne, si la ligne par Pampelune était adoptée. C'est cet

» intérêt, conforme aux anciennes habitudes du commerce national » qui a engagé le gouvernement espagnol à tracer ce parcours di- » vergent, qui allonge la route déjà très-longue de Bayonne à Ma- » drid par Surges, en la faisant passer par Valladolid, pour aller » chercher le chemin de fer de Santander. Un allongement serait de » peu d'importance, les quelques heures qu'il représente devant être » regagnées par un parcours plus facile et des frais de traction » moindres, puisque la hauteur du faîte d'Ourtiague, supérieure de » 40 mètres à celle du faîte d'Alsasua, obligera de jumeller des loco- » motives, pour ne remorquer que le huitième du poids transporté » avec une seule locomotive sur l'autre chemin. Enfin, les difficultés » du travail sont énormes sur le chemin des Aldudes, qui, quoique » moins long que l'autre, coûtera 20 millions de plus. »

Les partisans du chemin de fer des Aldudes répondent à cet argument : « 1° Qu'ils sont exagérés ; 2° que ce chemin de fer n'a qu'un » faîte de quelque importance à traverser, tandis que l'autre, traver- » sant les vallées de la Bidassoa, de l'Urrumea, de l'Oria, de l'Ebre, » du Duero et du Tage, a, par conséquent, autant de faîtes à passer ; » 3° que la dépense ne peut être plus élevée ; qu'elle sera même » moindre, et que la principale dépense, celle de Bayonne à Curtiage, » qu'on évalue à 50 millions, et que le conseil général des ponts et » chaussées ne fait monter qu'à 28, sera payée par la France, qui a, » plus que l'Espagne, les moyens de faire des sacrifices ; 4° que la dif- » férence de parcours sera, pour le roulage, de 8 à 15 heures, et, pour » les trains express, de 4 à 7 ; 5° que l'opération des jumelles des » locomotives se fait en quelques minutes, ce qui s'opère pour des » pentes bien autrement rapides sur le chemin de Gênes à Turin et » de Trieste à Vienne. Quant aux ports de Saint-Sébastien et de » Bilbao, l'embranchement d'Alsasua répond à tous leurs besoins, et, » d'ailleurs, les chemins ne s'excluent pas l'un l'autre ; deux compa- » gnies se présentent pour les construire, dont l'une (le Crédit mobi- » lier) est acceptée pour le chemin de fer du Nord tout entier. Il ne » s'agit plus que de concéder à l'autre (celle de Madrid à Saragosse) » le chemin de Pampelune à Bayonne ; chacune travaillera sur son » terrain pour exploiter les intérêts divers. Le chemin de fer des » Aldudes ne demande qu'à vivre, sans avoir la prétention de tuer » son adversaire, ou plutôt son voisin, tandis que celui-ci fait tout » ce qu'il peut pour l'empêcher de naître. » .

Reconnaissons d'abord que ces derniers faits sont vrais. Le chemin de fer par les Aldudes doit son origine à des études qui ont prouvé qu'il était très-praticable, d'un parcours beaucoup moins long et d'un intérêt considérable pour les deux pays. Le gouverne-

ment français l'a adopté et a ouvert une enquête qui lui a été de tous points favorable; il a, dès lors, formellement déclaré que, tout en ne s'opposant pas à la construction du chemin par la Bidassoa, il donnerait la priorité à l'exécution de celui par les Aldudes Le gouvernement a fait plus: il vient de faire connaître aux populations basques, par une dépêche télégraphique, communiquée officiellement le jour des élections, qu'il venait de concéder le chemin de fer des Aldudes à la Compagnie du Midi, et que les travaux allaient incessamment commencer.

L'Espagne a, jusqu'à présent, répondu que la France n'était intéressée au chemin des Aldudes que sous le rapport militaire, et qu'elle ne pouvait abandonner l'intérêt de ses ports. Quant à l'intérêt militaire, pour la France, il est réel; mais c'est un intérêt purement défensif, car il y a deux routes carrossables qui conduisent de Bayonne à Pampelune, dont l'une vient d'être construite par l'Espagne elle-même; et, d'ailleurs, une seule a suffi, en 1823, pour conduire un matériel de siége jusqu'à Pampelune. Quant à la voie ferrée aboutissant à un tunnel de 5,500 mètres dont les débouchés sont dans les deux pays, elle peut être obstruée par l'une ou l'autre des deux puissances.

L'Espagne est une presqu'île admirablement située par rapport aux deux mers sur lesquelles s'ouvrent plusieurs ports excellents; mais, malheureusement, sa conformation topographique la prive des avantages de ces ports qui ne peuvent communiquer avec l'intérieur que par des routes difficiles. Quelques mots suffiront pour faire comprendre cette vérité. De Bayonne à Cadix, il y a sept vallées profondes à traverser, et, sauf le Guadalquivir, aucune des rivières qui y coulent n'est navigable jusqu'au point où cette route les traverse, et toutes ces rivières sont séparées les unes des autres par des faîtes qui varient de mille à quatre mille mètres de hauteur. Il en résulte une impossibilité absolue de communication par mer, et une très-grande difficulté par terre.

Un seul fait relevé des discussions des Cortès, en 1835 (je crois), suffira pour donner une idée exacte de cette difficulté. La récolte du froment avait manqué en Castille, et l'Andalousie en recevait par mer à très-bas prix, à tel point que le froment ne valait que 48 réaux la fanègue (24 fr. l'hectolitre) à Cordoue, tandis qu'il valait 110 réaux la fanègue (54 à 55 fr. l'hectolitre) à Avila, c'est-à-dire à 300 kilomètres de distance; et il y avait impossibilité absolue d'établir l'équilibre en ces deux points.

On voit donc que les chemins de fer doivent être construits, en Espagne, de manière à faire communiquer les ports les meilleurs et

les plus abordables, par les tracés les plus praticables, et qui évitent les difficultés naturelles du terrain.

Si, au lieu d'aller chercher des difficultés, comme on semble l'avoir fait dans le tracé du chemin de fer *del Norte*, qui n'a été conçu que pour satisfaire des intérêts privés, on eût examiné *à priori* la configuration générale du pays et le moyen d'en tirer parti pour répondre à des intérêts plus réels et plus universels, on eût abouti à un tout autre résultat.

En considérant l'Espagne de ce point de vue, on constate que la vallée à la fois la plus longitudinale et la plus praticable est celle de l'Ebre, et que les sources de cette rivière étant très-rapprochées des rives de l'Océan, elle donne le moyen de réunir les deux mers de Tortose à Santander, en traversant un seul faîte de montagnes. Cette considération avait dicté, sous Charles III, le projet du canal de Regnosa, qui, prolongé vers Polonie, réunissait à la fois l'Ebre à l'Océan et au Duero. Il est inutile de dire que ce canal n'est pas encore terminé. En élevant à cette longue ligne une perpendiculaire à Saragosse au sud, on la joindrait à Madrid et à la vallée du Tage par celle de l'Henarès, et il ne s'agirait plus que d'élever une autre perpendiculaire à l'Ebre, au nord, pour aboutir au faîte le plus praticable des Pyrénées et le plus rapproché de Bayonne, pour avoir une communication avec la France. Ce faîte est justement celui des Aldudes, et il se trouve en ligne à peu près directe avec Pampelune, Siguenza et Madrid.

L'ordre naturel des choses ainsi exposé, serait ce qu'il y aurait de mieux à suivre pour doter le nord de l'Espagne des communications ferrées les plus utiles à ses intérêts et les plus faciles à exécuter.

Or, le tracé que propose le gouvernement français, pour unir Bayonne à Pampelune et, de là, à Madrid, est une partie de ce tracé naturel; or, pour le compléter, il ne s'agit que de concéder à la Compagnie du chemin de fer de Madrid à Saragosse la portion de ce tracé entre cette dernière ville et les Aldudes, c'est-à-dire un peu moins de 200 kilomètres.

A la vérité, les ports de Saint-Sébastien et de Bilbao se trouveraient en dehors de ce tracé; mais celui de Bilbao est réuni par un embranchement sur Tudela, pour lequel le gouvernement espagnol accorde une subvention de 730,000 réaux par kilomètre. Rien n'empêche d'y faire aboutir le port de Saint-Sébastien, auquel l'embranchement d'Alsasua accorde ce bénéfice. Nous disons plus, cet embranchement doit être prolongé jusqu'à Santander, et la Compagnie del Norte peut et doit exécuter tout ce tracé, dont elle est déjà chargée en partie. Il s'agit seulement de savoir lequel des deux chemins doit avoir la

priorité pour aboutir en France : sera-ce celui qui fait communiquer Madrid à Bayonne par une voie de 598 kilomètres au plus, et qui n'a qu'un seul faîte à traverser, où celui qui serpente à travers toute l'Espagne, pour aboutir à des ports impraticables aux grands vaisseaux, et qui a plusieurs faîtes à traverser et un parcours de 734 kilomètres?

Poser ainsi la question, c'est la résoudre.

Mais j'ai dit : des ports impraticables aux grands navires, et ces deux mots soulèveront des tempêtes à Saint-Sébastien et à Bilbao. C'est cependant la pure vérité; et, pour le prouver, nous nous bornerons à demander où ces ports vont chercher les denrées coloniales et les autres marchandises provenant de la navigation au long cours? Ce n'est certes pas aux colonies, mais bien en Angleterre, à Bordeaux, à Nantes; ainsi que le fait d'ailleurs le port de Bayonne, qui a les mêmes inconvénients. Quant au port du Passage, il est hors de cause : l'incurie espagnole l'a laissé combler, et il ne reste qu'une fissure entre deux rochers où on ne peut entrer et d'où on ne peut sortir qu'à l'aide de remorqueurs ou par des temps faits exprès.

Le véritable port de Madrid est Santander, surtout depuis que notre compatriote, M. Saragnat, a entrepris, avec tant de succès, d'en faire un port de premier ordre. Le réunir à Madrid est une question d'une haute utilité, mais qui n'a qu'à perdre à rester dépendante de l'autre. Nous ne demandons pas mieux que l'Espagne, et la Compagnie qui en est chargée, s'occupent activement de cette question qui est celle de l'approvisionnement des deux Castilles, de Madrid, de Léon, etc., et de *la communication avec l'Angleterre*. Pour le reste, le commerce, là comme ailleurs, suivra le cours naturel des choses.

Pour nous résumer, nous dirons qu'il est indispensable que la Compagnie du chemin de fer de Madrid à Saragosse entreprenne hardiment son œuvre ; elle n'a que 327 kilomètres à parcourir; c'est une petite affaire pour elle. Qu'elle obtienne la concession du chemin de Saragosse aux Aldudes par Pampelune, en infléchissant son tracé de Calatayud à Tudela, c'est-à-dire qu'elle ajoute 270 kilomètres à ceux qui lui sont déjà concédés. Cette Compagnie est forte et sérieuse, et le gouvernement espagnol ne peut qu'avoir toute confiance en elle; le gouvernement français fera le reste et, en trois ou quatre ans, les deux pays communiqueront par une voie facile. Pendant ce temps la Compagnie del Norte mènera à fin son entreprise, et l'Espagne, se trouvera reliée à la France de la manière la plus favorable aux intérêts communs des deux pays.

E. DE GYVÈS.

INTÉRÊTS MATÉRIELS.

Madrid, 1er juillet 1857.

Mines.

L'industrie minière, dans la province de Huelva, continue de prospérer. Dans le seul mois de mai, il a été exporté, sur huit navires étrangers en destination pour Newcastle, 28,300 quintaux de minerai de cuivre.

Travaux publics.

Les travaux de la canalisation de l'Ebre vont recevoir une grande impulsion depuis Mequinenza jusqu'à Saragosse; il est probable qu'avant la fin de l'année, quelqu'un des vapeurs de la Compagnie viendra saluer la capitale de l'Aragon. Prochainement, dit-on, on inaugurera la navigation de San Carlos à Mequinenza. L'entreprise se propose d'employer six petits bateaux à vapeur pour le transport exclusif des passagers et de leurs bagages.

CHEMINS DE FER.

Ligne de Zamora.

Le projet de chemin de fer, étudié par les ingénieurs du *Crédit mobilier*, et qui, par la province de Zamora, doit unir la capitale à celui d'Irun, par Valladolid, a été présenté à l'approbation du gouvernement; la longueur de ce tronçon est de 93,773 mètres; le devis s'élève à la somme de 63,000,000 de réaux.

Ligne du Nord.

En raison de la concession officielle, faite à M. Péreire, du réseau pyrénéen, on va pousser avec une activité extraordinaire les travaux du chemin de fer du Nord d'Espagne.

Ligne de Bilbao.

Une maison de Paris sollicite, auprès des Cortès, un délai de quinze jours pour étudier le projet et les conditions de la concession de la ligne de Tudela à Bilbao.

Dans le projet de loi soumis au Cortès, la subvention que le gouvernement espagnol accorderait, est fixée à 275,000 rs. par kilomètre. Si, à la première enchère, il ne se présente pas de soumissionnaires qui veuillent accepter l'offre du gouvernement, on élèverait la subvention à 300,000 rs.

Chemins de fer de Séville à Jerez et de Puerto Real à Cadiz.

Un député, M. Gonzalez de la Vega, avait accusé de lenteur, dans ses travaux, l'entreprise de cette ligne. Un autre député, le marquis de Ovieco, les faits à la main, l'a disculpée de ce reproche. Entre Puerto Real et Cadiz, 400 ouvriers travaillent sans relâche. Si les travaux ne s'étendent pas à la section comprise entre Torre Gorda et les environs de Puerto Real, c'est que, en vertu d'un ordre royal du 15 décembre dernier, on a fait de nouvelles études pour changer le tracé, et que le gouvernement n'a pas encore statué. L'entreprise, au surplus, malgré une foule d'obstacles qu'elle n'a point créés, mais qui proviennent des premières études, ou faites précipitamment, ou que l'expérience oblige à rectifier, a pris toutes ses mesures pour terminer dans les délais voulus.

Nous comprenons, nous, l'impatience des Espagnols, et nous trouvons dans leurs plaintes à l'adresse des compagnies de chemins de fer, sinon des excuses, mais des motifs. Cependant, quoiqu'il soit bon de stimuler le zèle des entrepreneurs, de les gourmander même pour qu'ils hâtent l'exécution des travaux qui importent à l'avenir de l'Espagne, il faut reconnaître qu'ils ont trouvé, dans la Péninsule, de rares difficultés naturelles, et des obstacles dans les habitudes apathiques de la population. Les ouvriers, ou manquaient de pratique ou répugnaient à des occupations régulières; en outre, faute de ressources locales, il a fallu transporter ou créer l'outillage, le personnel, les instruments et les auxiliaires de toute espèce. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu quelquefois des hésitations, des tâtonnements, des lenteurs même.

Quant à MM. Prost et Guilhou, nous sommes convaincu, d'accord avec les faits, qu'ils n'ont pas failli à leurs devoirs. Que les Espagnols, nous les approuvons, soient impitoyables à l'égard des spéculations frauduleuses, mais qu'ils respectent les hommes de bien qui concourent loyalement à l'œuvre de leur régénération industrielle.

Banque de Cadiz.
(Au 31 mai 1857).

Actif.

Numéraire en caisse,	24,781,839	rs.
Billets id.	294,000	
Mandats et billets en portefeuille,	22,356,224	
Barres d'or,	2,970,424	
Prêts sur effets publics,	4,331,800	
Crédit par correspondants,	10,817,299	
Divers,	1,049,973	
Total.	66,701,559	rs.

Passif.

Montant des 25 p. % payés par les actionnaires,	12,500,000	rs.
Montant des billets émis,	37,500,000	
Dépôts,	945,277	
Comptes courants,	13,649,429	
Divers,	2,106,853	
Total.	66,701,559	rs.

Capital émis 50,000,000 rs.

Madrid, 6 juillet 1857.

Société espagnole, industrielle et mercantile.
(Situation au 30 juin 1857).

Actif.

Numéraire en caisse,	9,142,984	rs.
Effets à réaliser, fonds publics,	72,072,153	
Dans les mains des correspondants,	2,308,022	
Comptes débiteurs,	6,832,864	
Total.	92,356,021	

Passif.

Comptes courants,	14,637,761	rs.
Comptes créditeurs,	16,918,260	
Capital réalisé,	60,800,000	
Total.	92,356,021	

Crédit mobilier espagnol.

(Situation au 30 juin 1857).

Actif.

Numéraire,	1,363,180	rs.
Portefeuille et titres,	35,850.428	
Dans les mains de divers,	59,007,686	
Divers,	716,567	
Actions,	387,600,000	
Total.	484,537,861	

Passif.

Capital,	456,000,000	rs.
Comptes courants,	28,537,861	
Total.	484,537,861	

Chemins de fer.

Les Cortès viennent d'approuver quatre chemins de fer :

De Tudela à Bilbao ;

De San-Juan de las Abadesas à Granollers ;

Celui d'Andalousie ;

Celui de Granollers et Arens de Mar jusqu'à la frontière française.

Les travaux de la section d'Albacete à Almansa se poursuivent avec une grande activité ; l'inauguration aura lieu prochainement.

Sur les lignes de Madrid à Saragosse, de Jerez et de Cordoue, les entrepreneurs font de louables efforts pour terminer le plus tôt possible.

Récoltes. — Dans la région de l'est et du midi, la moisson est déjà faite ; dans le nord et le centre, on se dispose à la commencer. D'après les résultats connus, il est permis d'affirmer que la récolte des céréales est, en général, abondante, et que la qualité sera bonne.

Madrid, 7 juillet 1857.

Chemins de fer. — Don Nicolas Vilaplana est autorisé à faire, dans huit mois, les études d'un chemin de fer qui, partant de la ligne générale de Madrid à Alicante, au point de Sax, et passant par Castalla, Onil, etc., ira se terminer à la ville d'Alcoy.

Mines d'or au Mexique.

On écrit de Chihuahua à un journal de Mexico, qu'on a découvert, dans les environs de cette ville un *placer* d'or dont la richesse va faire oublier la Californie.

Ce placer, dont on ignore l'étendue est situé tout près du Rio-Bravo del Norte, à quelques lieues de la rive droite du Couchos, vers le sud, et dans la direction de ces vastes et riches plaines connues sous le nom de *Bolson de Mapimi*.

La distance de Chihuahua au gisement aurifère ne dépasse point 60 lieues.

Dans une section de terre du poids d'une arroba, on a recueilli une once et demie d'or.

Une compagnie vient de s'organiser sous la direction de P.-J. Porras, pour exploiter le placer sur une grande échelle ; mais avant de commencer les travaux, il faudra vaincre et repousser une centaine de Comanches, Indiens guerriers, qui occupent les terrains aurifères dans le voisinage de la Laguna de Jaco.

A côté du placer, vers l'ouest, il existe de riches mines d'argent que la présence des Indiens n'a pas encore permis de mettre à profit. Se débarrasser d'abord de ces hôtes incommodes, est donc le point essentiel ; une expédition se prépare dans ce but.

Banque de Malaga.

(Situation au 30 juin 1857).

Actif.	
Numéraire en caisse,	8,131,848 rs.
Billets en caisse,	1,626,800
Valeurs en portefeuille à réaliser,	11,904,043
Prêts sur effets publics,	1,193,600
Prêts sur marchandises,	541,571
Divers,	1,147,401
Total.	24,794,858
Passif.	
Capital,	10,000,000
Montant des billets émis,	11,000,000
Créditeurs par comptes courants,	3,354,691
Divers,	440,167
Total.	24,794,858

Société catalane générale de crédit.
(Situation au 30 juin 1857).

Actif.

Actions,	4,201,200 piastres.
Caisse,	793,788
Effets en portefeuille,	2,132,282
Correspondants, etc.,	42,461
Total.	7,169,731

Passif.

Capital,	6,000,000
Comptes courants,	1,169,490
Divers,	00,241
Total.	7,169,731

L'Union commerciale de Barcelonne.
(Situation au 30 juin 1857).

Actif.

Actions,	1,400,000 piastres.
Numéraire en caisse,	182,386
Effets en portefeuille, prêts,	739,113
Divers débiteurs,	130,474
Total.	2,451,973

Passif.

Capital,	2,000,000
Fonds de réserve,	1,070
Comptes courants,	450,903
Total.	2,451,973

Compagnie générale de Crédit en Espagne.
(Situation au 30 juin 1857).

Actif.

Numéraire en caisse,	7,111,632 rs.
Portefeuille et titres,	23,775,646
Divers débiteurs,	60,826,742
Actions à émettre,	332,500,000
	424,514,020

Passif.

Capital,	399,000,000 rs.
Divers créditeurs,	25,514,020
	424,514,020

Crédit mobilier Barcelonnais.
(Situation au 30 juin 1857).

Actif.

Actions,	2,100,000 piastres.
En caisse,	394,422
Prêts,	466,405
Effets en portefeuille,	75,207
Correspondants, débiteurs,	226,057
Total.	3,262,094

Passif.

Capital,	3,000,000
Comptes courants,	256,774
Fonds de réserve,	5,317
Total.	3,262,094

A. Lacombe.

BOURSE DE MADRID.

ACTIONS DE MINES.

NOMS DES SOCIÉTÉS.	SITUATION DES MINES.	NATURE DES MINÉRAUX.	PRIX COURANTS. argent.	PRIX COURANTS. papier.
			rs.	rs.
La Suerte.	Hiendelaencina.	Galène argentifère.	140,000	142,000
Santa Cecilia.	»	»	54,000	60,000
San Carlos.	»	»	146,000	150,000
Verdad de los Artistas.	»	»	128,000	130,000
Relampago.	»	»	156,000	158,000
Vascongada.	»	»	24,000	25,000
Santa Catalina.	»	»	10,000	11,000
San Guillermo.	»	»	14,000	15,000
Trillana.	»	»	25,000	23,500
Perla y Tampestad.	»	»	»	»
Antorcha.	»	»	11,000	12,000
Valenciana.	»	»	30,000	32,000
Laura.	»	»	5,400	»
Ferentina.	»	»	»	»
Esploradora.	Sierra Nevada.	Cuivre argentifère.	40,000	44,000
Feliz Pensamiento.	»	»	24,000	25,000
Gran Bacares.	»	»	22,000	24,000
Triunfo.	»	»	10,000	11,000
Selecta.	»	»	5,000	6,000
Mercurio.	Sierra Almagrera.	Plomb argentifère.	6,200	12,000
Luz del hombre.	»	»	6,000	12,000
San Nicolas.	Estramadura.	»	4,000	»
Afortunada de Bacares.	Almeria.	Etain.	18,000	19,000
Bibilitana.	Alpartir.	Plomb argentifère.	7,700	»
Peru.	Sierra Cantos.	»	5,200	»
Carmelitana.	Lomo de Bas.	Plomb et argent.	46,000	48,000
Palacios y Golondrina.	Estramadura.	Galène argentifère.	»	16,000

BOURSE DE MADRID.

FONDS PUBLICS.

TITRES.	LUNDI 6 juillet.		MARDI. 7 juillet.		MERCREDI. 8 juillet.		JEUDI 9 juillet.		VENDREDI. 10 juillet.		SAMEDI 11 juillet.	
	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
3 p. 0/0 consolidé	»	»	»	39 10	38 95	39 10	38 95	»	39 10	»	39 10	40 15
3 p. 0/0 différé	»	»	15 20	»	25 65	»	25 70	25 80	25 80	25 90	25 85	25 [illegible]
Amortissable de première classe	»	»	12	»	12	»	12 05	»	»	»	»	»
Amortissable de seconde classe	»	»	6 60	»	»	»	»	»	»	»	»	»
OBLIGATIONS ET ACTIONS DE ROUTE.												
Emissions 1 Avril 1843 — 1000 rs, Cabrillas	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juillet 1843. — 1000 rs, Coragne	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. Avril 1850. — Fomento à 4000 rs	»	»	85 25	»	»	»	85 50	»	»	»	»	»
Id. fomento à 2000 rs	»	»	87	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juin 1851 à 2000 rs	»	»	85 50	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 31 août 1852 à 2000 rs	»	»	90 50	»	»	»	»	»	»	»	90	»
Canal d'Isabelle II	»	»	107 90	»	104	»	»	»	»	»	106	»

BOURSE DE MADRID.

VALEURS INDUSTRIELLES.

Nombre d'actions.	Valeur nominale.	Déboursé.	Époque des dividendes.	Intérêts ou dividendes payés.	NOMS DES SOCIÉTÉS.	LUNDI 6 juillet.		MARDI 7 juillet.		MERCREDI 8 juillet.		JEUDI 9 juillet.		VENDREDI 10 juillet.		SAMEDI 11 juillet.	
						comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
60000	2800 rs	tout.	décemb.	6 0 0	Banque d'Espagne.	»	»	144	»	»	»	»	»	»	»	»	»
84000	1900	50 0/0	juillet.	6 0 0	Espagnole mercantile.	»	»	1840	»	»	»	»	»	»	»	»	»
120000	1900	30 0/0	»	6 0 0	Crédit mobilier.	»	»	1930	»	»	»	»	»	1846	»	1940	»
70000	1900	50 0/0	»	6 0 0	Crédit en Espagne.	»	»	1400	»	»	»	»	»	»	»	»	»
240000	1900	60 0/0	»	6 0 0	Madrid à Saragosse.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
60000	2000	50 0/0	»	6 0 0	Alar à Santander.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
25000	2000	tout.	»	»	Langrès à Gijon.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
8500	4000	tout.	janvier.	4 0 0	Jerez al Trocadero.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
10000	5000	40 0 0	mars.	15 0 0	Assurances générales.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
25000	2000	1500	»	»	Canalisation de l'Ebre.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
5500	2000	tout.	mai.	5 0 0	San Juan de Alcaraz.	»	»	30	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	4000	tout.	»	»	Canal de Castille.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
4000	4000	600 0	»	»	Société Catalane.	42 20	42 30	41 75	42	41 80	41 75	41 40	41 50	44 25	41 50	41 50	40 75
1000	4000	23 0 0	août-fév.	100 rs	Banque de Barcelonne.	51 50	51 60	51 40	51 60	51 50	51 40	51	51 25	50 75	51	50 75	50 80
»	4000	60 0 0	»	»	Crédit mobil. de Barcel.	40 25	40 30	40	40 25	39 50	39 75	39 40	39 50	38 75	39	39	39 25
»	4000	30 0 0	»	»	Union commerciale.	38 50	38 60	38 25	38 50	38 25	38 50	38 25	38 35	37 75	38	38 15	38 25
»	5000	6 0 0	»	»	Comp. cat. gén. d'ass.	»	»	48 50	48 75	48 25	48 50	»	»	»	»	»	»
8400	5000	6 0 0	»	»	— ibérique d'assur.	26 25	26 35	26	26 25	»	»	»	»	»	»	26	26 10
»	20000	11 0 0	»	»	— barcel. d'ass. mar.	62 50	62 75	»	»	»	»	59 75	60	»	»	»	»
15000	2000	tout.	»	»	Chemin de Mataro.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
12000	2000	tout.	»	5 0/0	— de Cornollers.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	91 75	92
18000	2000	80 0 0	»	2½ 0/0	— de Martorell.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
60000	2000	50 0 0	»	»	— Sarag. à Barcel.	41 50	41 60	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
15000	2000	tout.	»	6 0/0	— d'Almansa à Valence	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
7933	250	tout.	oct-avril	6 0/0	— Tarragonne à Reus.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
16000	2000	27 0 0	»	»	Canal d'Urgel.	»	»	»	»	»	»	20 75	21	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	4½ 0/0	Espagne industrielle.	»	»	85	66 10	»	»	85	85 50	»	»	85 50	86
»	4000	»	»	6 0 0	La Aseguradora.	30 25	30 30	30	30 25	29 50	29 75	29 40	29 50	»	»	»	»

PORTEFEUILLE EUROPÉEN.

Chronique littéraire et artistique de la quinzaine.

Paris, 20 juillet.

C'est une grande et noble figure, quoique malheureusement trop peu connue, que celle de Rotrou ; et la reprise de son *Venceslas*, au Théâtre-Français, nous a semblé un juste hommage rendu aussi bien à la mémoire de l'homme qu'au talent du poëte, talent que le mauvais goût de son époque desservit mais n'étouffa pas, puisqu'il sait encore aujourd'hui nous charmer et nous émouvoir, malgré les imperfections d'une langue indécise et bizarre, malgré l'absence de tout intérêt historique.

Rotrou naquit à Dreux, trois ans après Corneille; ses ancêtres avaient toujours occupé les premières charges, et il leur succéda à la lieutenance générale du baillage de Dreux. A quinze ans, un exemplaire de Sophocle étant tombé entre ses mains, il se sentit poëte et résolut de se livrer à la carrière dramatique. Malheureusement l'influence alors régnante du théâtre espagnol le détourna de ce premier modèle. Il adopta comme les autres la manière de Lope, de Vega et de Calderon; et pourquoi s'en étonner puisque Corneille lui-même mérita jusqu'à son dernier jour « le reproche d'avoir revêtu de la cape espagnole les héros du Tibre, en leur prêtant la morgue castillane et la galanterie mauresque, conservée au delà des Pyrénées. » Cependant, tandis que Corneille cherchait, guidé par l'ins-

tinct de son génie, à répandre sur ses pièces une sorte de couleur locale puisée dans l'observation des mœurs et l'étude des caractères, Rotrou uniquement préoccupé de l'intrigue et de l'intérêt, négligeait cet art difficile de faire revivre les personnages historiques. « Les modernes, dit quelque part Voltaire, ont, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages du temps du cardinal de Richelieu; c'était son goût ainsi que celui des Espagnols; il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre les mœurs et à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie. C'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Vencestas* de Rotrou est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse. » C'est chez Rotrou que la tragédie est bien, selon l'expression de Riccoboni, fille du Roman; car, outre l'indépendance de la conception, on y retrouve souvent quelque peu l'expression précieuse de cet amour de convention qui ne fleurit qu'au pays de Tendre. Il fallait que Rotrou fut doué d'une merveilleuse facilité, puisque, dans l'espace de vingt-deux années, il composa au moins trente-cinq pièces en cinq actes et en vers, sans compter celles qu'il fit avec les poëtes ordinaires de Richelieu et sous les ordres du cardinal dramaturge. Et pourtant, il remplit toujours consciencieusement sa charge, quoique sa passion pour le théâtre occupât tous ses instants de loisir.

Rotrou commença fort jeune; aussi, sa réputation était-elle déjà établie, quand Corneille débuta dans la carrière dramatique pour son propre compte après avoir longtemps collaboré pour celui du cardinal. Chose singulière, l'auteur du *Cid* était le moins estimé des manœuvres auxquels

il prêtait son concours ; « il n'avait trouvé, dit encore Voltaire, d'amitié ni d'estime que dans Rotrou qui sentait son mérite ; les autres n'en avaient point assez pour lui rendre justice. » Aussi Corneille, quoique plus âgé de trois ans, se plaisait-il à l'appeler son père en signe de reconnaissance. Mais, quand eut paru *le Cid*, Rotrou n'hésita pas à saluer du nom de maître celui qu'il avait cru longtemps devoir aider de ses conseils. On sait, d'ailleurs, comment il prit courageusement la défense de cette pièce attaquée par les rivaux de l'auteur, à la tête desquels se plaçait le jaloux cardinal. Il y avait un certain courage à contredire ainsi le ministre tout puissant blessé dans sa vanité d'auteur. Mais Rotrou eut pour lui le public et l'Académie même; il assura le triomphe de son ami.

Au mois de juin 1650, Rotrou était à Paris pour diriger la mise en scène d'une de ses pièces, quand une épidémie se déclara à Dreux avec une telle violence, qu'en peu de jours, la ville fut décimée par le fléau qui menaçait d'enlever jusqu'au dernier des habitants. A cette nouvelle, il part précipitamment, et malgré les prières de ses amis, court où son devoir de magistrat l'appelle ; sa conscience lui ordonnait de partager les périls avec ses concitoyens, ses administrés. « Au moment où je vous écris, dit-il dans une lettre adressée à son frère qui le suppliait de fuir une mort certaine, — les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui ; ce sera pour moi demain peut-être, mais ma conscience a marqué mon devoir. Que la volonté de Dieu s'accomplisse. » Trois jours après il était mort ; il avait quarante ans. Corneille, son aîné, vécut presque le double ; peut-être Rotrou, si le destin lui eût accordé une aussi longue carrière, eût-il, mûri par l'expérience et éclairé par l'exemple de son ami, partagé avec lui cette gloire de fondateur de la scène française dont il

peut du moins revendiquer une bonne part. Mais n'est-ce pas là une glorieuse fin, une belle vie?

Parmi tant de pièces, comédies, tragi-comédies, tragédies dans lesquelles Rotrou a inégalement dépensé un talent dont on retrouve partout les traces, les plus parfaites sont d'abord son *Saint-Genest* auquel Voltaire a prodigué les plus grands éloges, au point d'en préférer certains endroits au *Polyeucte* de Corneille; puis *Venceslas*, qu'on vient de reprendre au Théâtre-Français. Le sujet est tiré d'un ouvrage espagnol de Francesco de Roxas, intitulé : *On ne peut être père et roi*. L'intrigue, les caractères, les situations, le dialogue même, tout est digne des plus beaux temps de Corneille. Le rôle de Ladislas est dessiné avec la fermeté d'un maître; l'entretien de Venceslas avec son fils, à l'ouverture de la pièce, n'est pas indigne de prendre place à côté de la grande scène entre Auguste et Cinna. Enfin les deux derniers actes débordent d'une émotion aussi vraie qu'énergique. Quelle supériorité sur le cinquième acte d'*Horace*, dont la situation offre quelque analogie avec les dernières scènes de *Venceslas*. Quant au style, il a tous les défauts et toutes les qualités du temps auquel il appartient. Si les rudesses d'un langage parfois suranné et d'une prosodie aujourd'hui hors d'usage surprennent l'oreille, il faut avouer aussi qu'elles ont souvent un certain charme, grâce à ce cachet nerveux et précis qu'elles impriment au discours; et cette odeur de vétusté ne messied pas à la physionomie originale de l'ouvrage; on se prend même, en entendant cela, à regretter l'énergie de certaines locutions, de certains tours que notre langue a perdus. Nous voudrions citer quelques-uns des passages les plus frappants, mais nous n'aurions jamais fini s'il nous fallait rapporter ici tous les beaux vers auxquels nous

avons applaudi l'autre jour. Dans l'embarras du choix, nous nous abstenons.

M. Beauvallet a rendu le rôle de Ladislas avec une sauvagerie et une vérité d'emportement fort bien appropriées à son personnage.

Mademoislle Lebrun, son élève, dit bien les vers quoique on sente encore un peu trop l'étude dans les accents douloureusement tragiques de cette belle et majestueuse Cassandre. Quant à mademoiselle Stella Colas, nous maintenons une fois de plus, comme nous le disions à propos de la Fiammina, que la comédie est son véritable élément. Non pas qu'elle n'interprète savamment la langue de Corneille et celle plus rude de Rotrou; mais sa voix est trop douce et sa physionomie trop riante pour qu'elle sacrifie à la tragédie les rôles d'ingénue qui lui vont si naturellement. Des autres, n'en disons rien.

Le boulevard a deux grands succès en ce moment, deux succès d'été comme ils s'intitulent eux-mêmes, deux succès de décors. A la Gaîté, ce sont les *Compagnons de Jéhu*, pièce dont l'histoire est pour le moins aussi curieuse que la représentation. L'an dernier, M. Alexandre Dumas publiait sous ce titre, dans le *Journal pour tous*, un roman de longue haleine, dont il avouait plus tard avoir emprunté le sujet aux *Souvenirs de la Révolution* de Charles Nodier. Aujourd'hui, le drame signé de M. Gabel, se vante orgueilleusement d'être emprunté au roman de M. Dumas. Au lieu de donner un compte-rendu de ce dernier emprunt, remontons à la source même et rapportons ici le récit original de l'éminent auteur, successivement délayé pour les besoins du feuilleton, puis condensé selon les exigences de la scène.

Une page de Charles Nodier sera, nous le croyons, une

bonne fortune pour tous nos lecteurs, la voici dans toute sa pureté.

« Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article Amiet, que j'ai cité tout à l'heure, s'appelaient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet.

Leprêtre avait quarante-huit ans; c'était un ancien capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis, doué d'une physionomie noble, d'une tournure avantageuse et d'une grande élégance de manières. Guyon et Amiet n'ont jamais été connus sous leur véritable nom. Ils devaient cela à l'obligeance si commune des marchands de passeports. Qu'on se figure deux étourdis d'entre vingt et trente ans, liés par quelque responsabilité commune qui était peut-être celle d'une mauvaise action, ou par un intérêt plus délicat et plus généreux, la crainte de compromettre leur nom de famille, on connaîtra de Guyon et d'Amiet tout ce que je m'en rappelle. Ce dernier avait la figure sinistre, et c'est peut-être à sa mauvaise apparence qu'il doit la mauvaise réputation dont les biographes l'ont doté. Hyvert était le fils d'un riche négociant de Lyon, qui avait offert au sous-officier chargé de son transfèrement, soixante mille francs pour le laisser évader. C'était à la fois l'Achille et le Pâris de la bande. Sa taille était moyenne mais bien prise; sa tournure gracieuse, vive et svelte. On avait jamais vu son œil sans un regard animé, ni sa bouche sans un sourire. Il y avait une de ces physionomies qu'on ne peut oublier, et qui se composent d'un mélange inexprimable de douceur et de force, de tendresse et d'énergie. Quand il se livrait à l'éloquente pétulance de ses inspirations, il s'élevait jusqu'à l'enthousiasme. Sa conversation annonçait un commencement d'instruction bien faite et beaucoup d'esprit naturel. Ce qu'il y avait d'effrayant en lui, c'était l'expression étourdissante de sa

gaieté, qui contrastait d'une manière horrible avec sa position. D'ailleurs, on s'accordait à le trouver bon, généreux, humain, facile à manier pour les faibles; car il aimait à faire parade contre les autres d'une vigueur réellement athlétique, que ses traits un peu efféminés étaient loin d'indiquer. Il se flattait de n'avoir jamais manqué d'argent et de n'avoir jamais eu d'ennemis. Ce fut sa seule réponse à l'imputation de vol et d'assassinat. Il avait vingt-deux ans.

» Ces quatre hommes avaient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portait quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutait en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs désintéressés dans l'affaire, s'en souciaient fort peu. Ce jour-là, un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'était chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé ; mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les parfums dont ces messieurs étaient ordinairement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment d'émotion, le masque du voleur était tombé, mais ils ne le virent point.

» La police de ce temps-là, retranchée sur une observation impuissante, ne pouvait s'opposer aux opérations des bandits ; mais elle ne manquait pas de moyens pour se

mettre à leur trace. Le mot d'ordre se donnait au café, et on se rendait compte d'un fait qui emportait la peine de mort d'un bout du billard à l'autre. Telle était l'importance qu'y attachaient les coupables et qu'y attachait l'opinion. Ces hommes de terreur et de sang se retrouvaient le soir dans le monde et parlaient de leurs expéditions nocturnes comme d'une veillée de plaisir. Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avait souffert de leur attentat que le Trésor, qui n'intéressait qui que ce fût, car on ne savait plus à qui il appartenait. Personne n'en pouvait reconnaître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

» Cependant la conviction de l'opinion était si manifeste et si prononcée, que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé ; mais telle était alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutait presque de punir des excès qui pouvaient le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg, où étaient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyait avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes. On croyait être assuré de ne pas déplaire à l'autre en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut en effet une espèce de triomphe.

» L'instruction recommença ; elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente. Les quatre accusés étaient placés sous la faveur d'un *alibi* très-faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en aurait trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devaient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paraissait infaillible, quand une question du président, peut-

être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès. « Madame, dit-il à celle qui avait été si aimablement assistée par un des voleurs, quel est celui des accusés qui vous a accordé tant de soins ? »

Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressait. « C'est monsieur, » dit-elle en montrant Leprêtre. Les quatre accusés, compris dans un alibi indivisible, tombaient de ce seul fait sous le fer du bourreau. Ils se levèrent et la saluèrent en souriant. « Pardieu, dit Hyvert, en retombant sur sa banquette avec de grands éclats de rire, voilà, capitaine, qui vous apprendra à être galant. » J'ai entendu dire que peu de temps après, cet malheureuse dame était morte de chagrin.

» Il y eut le pourvoi accoutumé, mais cette fois il donnait peu d'espérances. Le parti de la révolution, que Napoléon allait écraser un mois plus tard, avait repris l'ascendant. Celui de la contre-révolution s'était compromis par des excès odieux. On voulait des exemples, et on s'était arrangé pour cela, comme on le pratique ordinairement dans les temps difficiles ; car il en est des gouvernements comme des hommes : les plus faibles sont les plus cruels. Les compagnons de Jéhu n'avaient, d'ailleurs, plus d'existence compacte. Les héros de ces bandes farouches, Debeauce, Hastier, Bary, Le Coq, Dabri, Delboulbe, Storkenfeld, étaient tombés sur l'échafaud ou à côté. Il n'y avait plus de ressources pour les condamnés dans le courage entreprenant de ces fous fatigués, qui n'étaient pas même capables, dès lors, de défendre leur propre vie, et qui se l'ôtaient froidement, comme Piard, à la fin d'un joyeux

repas, pour en épargner la peine à la justice ou à la vengeance. Nos brigands devaient mourir.

» Leur pourvoi fut rejeté; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les condamnés. Le commissaire du directoire exécutif, qui exerçait le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée dont mon oncle était alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étaient rangés devant la grille du préau.

» Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avaient laissés la veille si étroitement garottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étaient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparait du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace qui les attendait devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachait à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avaient le buste nu. Leurs bretelles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devait avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrê-

tèrent un moment et parurent conférer entre eux. Leprêtre qui était, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui était particulière : « Très-bien, messieurs de la gendarmerie ! » Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point, mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée : elle tira. Guyon tomba raide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avait pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aîne. La *Biographie des Contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avait rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restait seul ; sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenaient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme, aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissait comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle, suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea : « Messieurs, dit-il, à la mort ! J'y vais ! » j'y vais de tout mon cœur ! mais que personne ne m'ap- » proche, ou celui qui m'approche, je le *brûle*, si ce n'est » monsieur, continua-t-il en montrant le bourreau. Cela, » c'est une affaire que nous avons ensemble, et qui ne de- » mande de part et d'autre que des procédés. »

» La concession était facile; car il n'y avait là personne qui ne souffrît de la durée de cette horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette con-

cession était faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui : « Tout beau ! messieurs, « cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposaient à l'envelopper les pistolets dont il s'était ressaisi pendant que le sang jaillissait à grands flots de la blessure où le poignard était resté : « vous savez nos conventions : je mourrai seul ou nous mourrons trois; marchons. » On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine en tournant le couteau dans son sein. « Il faut, ma foi ! dit-il, que j'aie l'âme *chevillée* dans le ventre ! je ne peux pas mourir. Tâchez de vous tirer de là. »

» Il adressait ceci aux exécuteurs.

» Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard, soit par quelque phénomène particulier de la vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous dirait encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé. »

Voilà l'histoire que représente, sauf quelques modifications sans importance, le théâtre de la Gaîté, à grand renfort de trucs, apparitions, détonations et décorations splendides.

A la Porte-Saint-Martin, c'est encore un emprunt qui fait les frais de la pièce en vogue. Une merveilleuse histoire de voleurs, tirée, par M. Dennery, d'un roman anglais, *Jack Sheppar*, d'Ainsworth, se déroule en péripéties tellement compliquées, que nous n'essaierons pas de les reproduire. Comme dans les mélodrames de la vieille souche, les assassinats, les évasions, les soustractions de papiers importants, les reconnaissances d'enfants s'y succèdent sans parcimonie. Rien n'y manque, ni le traître de rigueur, ni l'innocent persécuté, ni le grand seigneur cri-

minel et conspirateur, ni la folle, ni le reste. Rien d'ailleurs de remarquable qu'un luxe de mise en scène auquel M. Marc Fournier a depuis longtemps habitué son public, au grand bénéfice de sa caisse. Un somptueux ballet et deux prestigieux décors, représentant, l'un le pont de Londres, l'autre un effet de brouillard phénoménal, et qu'il faut avoir vu pour y croire, assurent à la pièce cent représentations. Nous avons oublié de dire que cela se nomme les *Chevaliers du Brouillard*. Il serait injuste de ne pas attribuer une grande part du succès à madame Laurent, qui a créé l'un des rôles les plus originaux qu'on ait jamais vus. Imaginez une femme sacrifiant tous ses charmes pour représenter Jack Sheppar, un jeune vaurien à la tête patibulaire et carrée, aux manières de truand, s'enivrant, se battant, grimpant, escaladant avec un sans façon, une hardiesse parfaite, sans affectation pourtant, et retrouvant aussi, lorsque les bons instincts se réveillent pour lutter contre cette nature indomptable, les cris du cœur les plus vrais et les plus énergiques, — vous n'aurez qu'une faible idée du tour de force que réalise madame Laurent ; il faut la voir pour l'apprécier et la couvrir d'applaudissements. Madame Guyon, condamnée depuis longtemps au personnage monotone et convenu de la mère malheureuse, doit avoir grand'peine à trouver, dans ces rôles toujours semblables, des effets un peu neufs. Le reste de la troupe fait consciencieusement son devoir.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il faut du courage chez tout le monde, pour que spectateurs et acteurs aillent s'enfermer dans de pareilles fournaises par de semblables températures.

ÉDOUARD MAILLET.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

(Suite.)

II.

Après le reproche que nous avons adressé à M. Dubuffe, il eût été mal à nous de le quitter tout à fait, en oubliant encore, comme dans le dernier article, son portrait de mademoiselle Rosa Bonheur

En réparant cette omission tout involontaire, nous ne venons pas seulement rappeler à M. Dubuffe qu'il a une fois de plus résumé dans ce portrait tout son savoir-faire, mais aussi entretenir le lecteur de cette artiste de mérite dont les tableaux posthumes ont été l'objet d'une juste admiration et d'éloges mérités. La voilà bien cette femme qui n'avait apporté qu'un seul tableau à l'exposition de 1855, mais en revanche quel tableau !.. Le paysage y était merveilleusement dessiné, la nature y était rendue avec ce je ne sais quoi d'enchanteur qu'il n'appartient qu'à un esprit supérieur de bien sentir et de bien rendre. On se plaisait devant cette charrette où s'entassaient les foins avec ces jeunes filles pour les fouler. Comme elles vivaient, ces faneuses qui prenaient l'herbe à brassées ! et ce grand jeune homme, comme il était fier de sa fourche avec laquelle il prenait le foin pour le passer aux faneuses ! Que de mouvement ! Que d'action dans ce travail des champs ! N'aurait-on pas dit que tout cela remuait ? et puis, au premier plan, ce bel attelage au repos, ces bœufs

magnifiques ramassés sous le joug, il ne leur manquait qu'un coup d'aiguillon pour les faire marcher. Que de naïveté dans l'assemblage de la couleur! Que de beauté et de vigueur dans cette nature!

Le public s'était enthousiasmé devant la *Fenaison;* chacun avait apporté devant cette toile sa part de bravos, et malgré ce succès, malgré la médaille de première classe qui en avait été la récompense, mademoiselle Rosa Bonheur n'a rien envoyé cette année ; elle se trouve au salon cependant, mais rien qu'en portrait, et encore ce portrait est-il l'ouvrage d'un autre. Certes, on la reconnaît facilement, tenant dans la main droite qu'elle appuie sur son beau taureau roux, ce pinceau créateur. C'est bien là cette figure pleine de finesse et d'expression, ces yeux pétillants et vifs, cette chevelure ondulée, taillée à la Titus. On admire, dans cette toile, image frappante d'une des artistes les plus chéries du public, un coloris vrai et soutenu. On reconnaît à M. Dubuffe une grande facilité à saisir la ressemblance; mais on regrette, malgré tout, de le voir s'appliquer à faire ressortir le velours de la pélerine bien plus que les traits du visage. Encore une fois, nos compliments à M. Dubuffe du choix de son modèle, et nos regrets sincères à mademoiselle Rosa Bonheur. Nous aurions cru qu'après son long voyage en Angleterre et en Écosse, elle nous aurait montré quelques-uns de ces gras pâturages d'Outre-Manche avec de belles génisses et des moutons à la laine épaisse ; mais il n'en a rien été. Sans doute que messieurs les Anglais ont tout gardé des productions de l'artiste? Nous savons qu'ils apprécient beaucoup les toiles de mademoiselle Bonheur ; mais, quel que soit leur bon goût en cette matière, nous osons croire qu'avec sa composition savante, sa précision de dessin et sa pureté de style, elle prendra sa revanche au salon prochain.

En revenant sur nos pas, nous nous trouvons devant un tableau de M. Baudry. *Le Supplice d'une vestale*. Au milieu du mouvement qui domine partout sur cette toile, de cette énergie fiévreuse qui anime tous ces personnages, dont l'indignation est au comble en emportant au tombeau cette pauvre jeune fille pâle et défigurée, on est tout surpris de ne pas rencontrer dans la couleur cet effet magique, dont l'absence ne peut mieux se comparer qu'à ces nuages de poussière soulevés tout à coup, qui dérobent à la vue l'aspect d'un coteau verdoyant. Tout est confus à vos regards; il y a un instant, vous voyiez de grands arbres; ils ont disparu; leurs rameaux agités au-dessus de vos têtes, sont demeurés seuls pour attester leur présence. Tout est devenu obscur, vos yeux ne voient rien, mais vous savez que cela vit à votre entour. Il en est de même de cette œuvre; vous devinez que ces groupes doivent s'agiter; leur courroux se comprend à la contraction de leur visage, mais le courroux seul; la vie n'y est pas. Le seul être vivant de ce tableau, celui qu'on néglige de remarquer peut-être, c'est cette grande prêtresse vêtue de blanc qui vous apparaît à droite dans le dernier plan. Ses bras élevés vers le ciel, demandent grâce pour cette compagne infidèle qui a violé son serment en préférant les douceurs de l'amour aux vœux qu'elle avait faits. Puis, l'on admire ce regard de pitié qui retombe sur cette pauvre fille sacrifiée; elle la comprend, mais elle ne veut pas en avoir l'air; une seule pensée l'agite, la tourmente, le sort du complice qu'on entraîne d'un autre côté. Quelque soit notre admiration pour ce personnage, nous sommes forcé d'avouer que M. Baudry s'est trompé. Il avait un excellent sujet à traiter, mais en voulant trop rendre sa pensée, il a sacrifié la couleur, et c'est un tort que nous serons heureux de ne pas relever une autre fois. Cependant, il faut l'avouer, M. Bau-

dry nous a appris dans *la Fortune et le jeune enfant* qu'il savait parfaitement tirer parti de sa palette. En traduisant sur la toile ces trois vers de la fable de Lafontaine :

> La fortune passa, l'éveilla doucement,
> Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie;
> Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.

A côté de M. Baudry, nous nous arrêtons devant M. Larson et *le coucher du soleil après un orage sur la côte occidentale de Suède*. Sans doute, on admirera dans cette toile, cette lueur rougeâtre qui se reflète assez bien au milieu des lourds nuages noirs qu'elle dissipe; mais on blâmera cette confusion qui règne de tous côtés. Il sera difficile, si l'on ne s'y arrête longtemps, de distinguer les nuages de la mer et la mer des nuages. Dans ce chaos, il y a aussi des rochers; ils seront faciles à reconnaître à leurs formes caractéristiques ; mais au premier coup d'œil, définira-t-on bien leurs teintes noirâtres quand les nuages sont noirs aussi ? Définira-t-on parfaitement les vagues, lorsque la blancheur de leur écume viendra se perdre dans une éclaircie ?..

Sur le panneau opposé, tout près des gracieusetés éphémères de M. Hamon, nous retrouvons M. Comte dans *Henri III, visitant sa ménagerie de singes et de perroquets*. Cet artiste doit avoir quelque faible pour les sujets de cette époque; déjà, en 1855, il nous faisait assister à l'arrestation du duc de Guise, et autant que nous puissions nous le rappeler, des éloges nombreux furent prodigués à ce tableau. Sans doute, il était réussi ; mais qu'il y a loin de cette œuvre à celle que nous avons devant les yeux ! M. Comte, dont les personnages vivaient autrefois, paraît ne s'être occupé aujourd'hui que du pourpoint et de la collerette, et n'est arrivé, à bien prendre, qu'à faire des êtres d'une froideur désespérante. Henri III regarde

ses perroquets avec indifférence, il paraît échanger avec eux quelques paroles comme il l'eût fait avec n'importe quel grand seigneur de sa suite Une belle grande femme est à ses côtés ; comme le roi, elle est morne et impassible. Rien ne rappelle sur leurs visages ces cajoleries souriantes que les femmes surtout savent si bien employer en s'adressant à ces oiseaux parleurs. Les grands et les seigneurs groupés autour du monarque, sont aussi froids que lui ; ils ont les yeux fixés sur le maître ; mais rien ne se lit dans leurs regards, aucune impression ne se dessine sur leurs traits. Nulle part on ne rencontre dans ce petit cadre cet entrain que procure toujours la présence d'un singe ou d'un perroquet ; aussi, tout nous porte à croire, et M. Comte y est pour beaucoup, que dans ce temps où l'influence de Catherine de Médicis était si grande, on gardait le silence, et les perroquets n'apprenaient point à parler.

Nous ne ferons que mentionner, en passant, les peintures de M. Matout. Destinées à décorer l'École de Médecine, elles ont été l'objet de louanges trop justifiées pour que nous y revenions longuement. Tout y est étudié et groupé avec soin. Desault, l'instituteur de la première clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu, démontre à ses élèves l'appareil qu'il a inventé pour la fraction des cuisses. Dans le fond est le malade, étendu sur son lit ; au second plan, le professeur démontre son nouveau système ; à droite et à gauche, les élèves écoutent attentivement et prennent des notes. Ce tableau, ainsi que son pendant, où Lanfranc institue les premiers cours de chirurgie en France, sont deux œuvres accomplies, à notre point de vue du moins, et nous saisissons cette occasion d'en féliciter leur auteur.

Au-dessous de M. Matout, nous avons remarqué, avec plaisir, un joli tableau de M. Knaus, *un Convoi funèbre*. Le prêtre marche devant ; il tient à la main son livre

d'heures et paraît réciter les psaumes de l'office des morts. Derrière lui, vient un brancard sur lequel est placé le cercueil, et que portent les amis du défunt ; un modeste drap noir le recouvre ; puis arrivent deux par deux cette foule de parents et d'amis ; tous baissent la tête et songent à leur dernière heure, à cette fin sans remède de tout être vivant. La nature elle-même semble prendre part à ce deuil ; ces grands arbres penchent lentement leurs rameaux vers la terre ; on dirait que le souffle de la brise s'est mêlé à cette marche funèbre en faisant balancer tristement les branches des arbres. Tout cela rappelle la douleur qui accompagne la dernière heure. Elle est navrante; on songe au repos éternel, à ce passage subit de l'existence au trépas. On s'abîmerait dans ces pensées, si on n'élevait tout à coup son âme vers Dieu, si on ne songeait à sa grandeur infinie, à sa bonté. On l'invoque tacitement, en se demandant si la mort ne nous empêchera pas de voir reverdir les arbres l'année suivante, et les blés dorer les coteaux. Alors, devant cette toile qui vous rend triste, il est facile de reconnaître que l'art, en redoublant la puissance de l'imagination, accroît avec elle la vivacité de leur douleur, et l'on répète avec le Tasse :

Così trapassa al trapassar d'un giorno,
Della vita mortal il fiore ell verde;
Ne perche faccia indietro april ritorno,
Si rinfiora ella mai ne si rinverde (1).

En quittant M. Knaus, en oubliant pour un moment sa peinture délicate et suave, nous passerons un peu plus

(1) Ainsi passe en un jour la verdure et la fleur de la vie mortelle; c'est en vain que le mois du printemps revient à son tour, elle ne reprend jamais ni sa verdure ni ses fleurs.

(Le Tasse, *vers chantés dans les jardins d'Armide.*)

loin à une toile de M. Gendron : *les jeunes patriciennes de Venise achetant des étoffes à un marchand levantin*. Quelque soit l'intérêt de cette toile où tout est sacrifié aux détails, nous nous rappelons le maître en voyant l'élève. Nous reconnaissons cet enseignement ponctuel de la définition, cet attachement à ne pas oublier cette infinité de petites choses qui ne s'adressent qu'à l'œil quand on les voit de loin, et sont dépourvues de charme quand on s'en approche. Remarquez ces jeunes Vénitiennes ; leur beauté physique est irréprochable, leurs grands yeux noirs se dessinent bien sur le jaune de leur corsage, et leurs mains, d'une finesse exquise, ressortent sur l'écarlate de l'étoffe qu'elles marchandent ; d'un autre côté, voyez ce marchand; ne devine-t-on pas, à l'expression de sa figure, aux plis de son front, cet amour du gain et ce penchant irrésistible à l'usure ? Si, n'est-ce pas? Eh bien ! cet ensemble vivant, au premier plan, se perd tout à coup dans un ciel bleu clair qui s'étend à perte de vue. Au bord de la mer, la lumière est ménagée et d'un ton naturel ; puis, à quelques mètres plus haut, il règne dans l'atmosphère un brouillard vaporeux qui confond les maisons avec le ciel, et vous empêche de rien distinguer. M. Gendron, dont le talent est incontestable comme manière de rendre et de grouper ses figures, se perd toujours dans les vapeurs d'un horizon à perte de vue. Cette observation, qui n'est pas nouvelle, a fait dire à un critique *qu'il peignait dans la vapeur, comme M. Hamon dans la gaze.*

Avant de quitter ce salon, sur lequel nous nous sommes déjà arrêté trop longtemps, nous appellerons l'attention sur un joli petit cadre de M. Dubarty, *les Saltimbanques*. Au lieu de nous montrer une parade, ou toute autre scène extérieure, le peintre a baissé le rideau et placé, au milieu de la scène, une jeune fille. Elle est belle, ma foi ! avec son

jupon de gaze ; sa taille est svelte et bien prise, et son visage respire la fraîcheur; il ne doit pas y avoir longtemps qu'elle est de la troupe. Mais elle a l'air triste ; son index se place sur sa lèvre ; elle pense. A quoi penses-tu, pauvre fille? Tes parents, tes amis ne sont plus, sans doute, et puis, dans un instant, tu vas paraître devant une foule avide de tes bons mots ou de tes chansons. Tu parais regarder avec peine ces instruments qui vont te donner le signal ; ton œil humide roule une larme. Derrière toi, la tête avinée d'un camarade paraît te couver du regard ; il te rêve telle que tu es et voudrait te parler ; tu lui plairais, pauvre fille, et il n'ose s'approcher ; il sourit, cependant, mais son sourire n'est pas vrai, il te craint. Tel est le sujet de cette petite toile, toute fraîche de couleur, vivante d'expression et de vérité. Chaque chose y est placée avec goût, rien n'y manque ; elle révèle bien cette existence de pauvres enfants sacrifiés, pour la plupart, par un père ou une mère trop faibles, qui les oublient, presque toujours, jusqu'au moment où ils vont les reconnaître sur les dalles d'un amphithéâtre.

Sous le numéro 1535, M. Lambinet nous conduit aux *environs de Delft* (Hollande). Nous avions remarqué souvent ce paysage dont la couleur est souple et vigoureuse. Les arbres sont bien touffus ; le ciel est plein de clarté ; l'eau est d'une transparence limpide ; les feuilles s'y miroitent bien. Ce qui nous a frappé surtout, ce sont, dans le second plan, à droite, ces pâturages, à perte de vue, avec des vaches qui y broutent. M. Lambinet occupe déjà un rang distingué parmi les paysagistes ; il a un bon tableau de plus à ajouter à ceux que nous avions admirés en 1855, où se retrouvaient un air de fraîcheur, un rayonnement, un épanouissement qui plaisaient.

Nous voilà dans le second salon, à droite de la porte

d'entrée. Pour suivre pas à pas, comme nous venons de le faire, les œuvres des artistes, il nous faudrait un cadre plus large que celui dont nous pouvons disposer. Aussi, ne ferons-nous que signaler, en passant, les œuvres qui mériteront le plus d'attirer l'attention, en suivant notre principe de ne pas faire la part plus large aux artistes parvenus qu'aux jeunes gens qui commencent ; et, dans ces derniers, il faut le dire, il y a des talents qui s'annoncent bien et qui promettent pour l'avenir.

M. Giraud, dont nous avons remarqué un *Tableau d'intérieur* et une *Pêche dans les mers du Nord*, pendant le voyage du prince Napoléon, a fait quelques progrès depuis l'exposition dernière. Ce n'est plus le peintre des tables, des fauteuils, des canapés ; c'est l'artiste qui groupe bien tous les meubles d'un salon, qui donne, à chaque chose, un aspect agréable, et anime tout cet ensemble par la présence d'un personnage. Ainsi, S. A. I. la princesse Mathilde, qui traverse son salon, vient à propos pour prouver que, sur sa toile, M. Giraud a su tout arranger, de manière à pouvoir circuler partout. *La pêche au phoque*, de cet artiste, n'est peut-être pas aussi heureuse comme couleur. La mer, quoique glacée, est trop blanche, et le harpon qui a blessé le phoque, n'a jamais fait un trou assez grand pour que le sang en découle en aussi grande abondance.

A côté de M. Giraud, nous ne pouvions mieux tomber qu'en rencontrant *le Retour de la nourrice*, de M. Plassan. Admirez, au premier plan, cette jeune mère assise ; elle se penche en étendant les bras vers son enfant qui ne la reconnaît pas. Voyez en face, au second plan, cette femme accroupie ; un enfant blond et rose cache sa timidité sur son sein. Il a vu une belle dame lui tendre la main et l'appeler mon fils ; il ne la connaît pas. Pour lui, il n'y a

qu'une mère, c'est sa nourrice ; c'est elle qui l'a allaité, dont les tendres soins ont guidé ses premiers pas chancelants. Admirez encore le visage expressif de cette pauvre femme ; le sourire est sur ses lèvres ; elle paraît inviter le petit à aller vers sa mère ; mais son œil est humide, elle ne peut croire à cette séparation cruelle, et son cœur lui répète, avec la précipitation inaccoutumée de ses battements, ces vers charmants d'une chanson que nous n'avons jamais oubliée :

Va cependant, va, mon chéri,
Puisque ta mère te réclame,
Va retrouver cette autre femme,
Dont le sein ne t'a pas nourri.

Cette toile est sans critique ; la couleur est vraie, l'impatience se lit parfaitement sur le visage de cette mère qui tend les bras à son enfant ; elle voudrait le saisir ; une contraction nerveuse se devine dans ses membres, mais elle a peur de le faire pleurer. Nos compliments sincères à M. Plassan ; il est encore jeune, et, avec la dose de talent que nous lui connaissons, il abordera peut-être un jour des tableaux d'une dimension plus grande.

En terminant, pour aujourd'hui, notre visite au Palais de l'Industrie, nous ne quitterons pas les salons de peinture sans parler de M. Jobbé-Duval, et de ses envois de cette année. Nous laisserons l'*Enfant au Calvaire*, pour arriver à son *Rêve*. Sans doute, en abordant ce titre, en exécutant cette pensée, le pinceau de M. Jobbé-Duval était endormi et cherchant toujours *le gris* sur la palette, il s'appliquait à ne répandre que cette couleur sur la toile. Aussi, n'est-ce de tous côtés que des effets de gris au milieu de plantes grisonnantes. Les poses de ces femmes,

couronnées de fleurs grises aussi, sont heurtées ; pour être aussi légères et danser dans les vapeurs de l'atmosphère, elles sont trop vêtues, et leurs membres sont trop gros.

A côté de notre critique, qui pourra paraître un peu violente, nous nous permettrons de rappeler ici quelques lignes que nous lisions, il y a quelques mois, et, cette fois, tout au profit de l'artiste, quoique donnant raison à notre manière de voir à son égard.

Après les excellentes peintures d'une chapelle de Saint-Severin, on s'exprima ainsi à propos de M. Jobbé-Duval : « Cet artiste donne aux physionomies un caractère qui » intéresse tout d'abord le spectateur ; il se préoccupe » évidemment de la partie philosophique de la peinture. » Païen ou chrétien, quel que soit le sujet qu'il traite, il » ne met jamais la main à l'œuvre avant d'avoir médité » sur le rôle de chaque personnage. Il sait nettement ce » qu'il veut, et, si sa main obéissait à sa pensée avec une » docilité parfaite, il rallierait sans peine de nombreux » suffrages. Parmi les artistes contemporains, c'est un de » ceux qui méritent le mieux les encouragements et l'ad- » miration, par son ardeur au travail et l'élévation des » sentiments qu'il cherche à exprimer. »

A la suite d'un pareil bravo, écrit dans une des premières publications du siècle ; après ce *saint Charles Borromée*, peint d'une manière si admirable, et qui a valu tant d'éloges à son auteur, M. Jobbé-Duval paraît avoir tout oublié. On lui a dit qu'il avait beaucoup de pensée, qu'il finirait, en persévérant beaucoup, par rendre sa main moins ingrate. On lui conseillait de suivre la nature, de l'étudier, d'apporter un peu plus de sévérité dans son dessin. Eh bien ! il n'en a rien fait. Il arrive au salon avec une toile décousue et sans harmonie ; on devine bien son titre en la voyant. On assiste à un caprice de l'imagi-

nation, à un rêve ; mais pas de dessin, pas de forme, pas de couleur, et, au milieu de tout cela, une pensée sacrifiée. M. Jobbé-Duval a été ingrat; il n'a pas mis en pratique de bons conseils qui étaient un éloge ; aussi, il a fait une mauvaise chose.

H. FRANCINGUES.

(*La suite au prochain numéro.*)

Imprimerie de MUNIER frères, à Sceaux (près Paris).

LE DUC DE RIVAS.

Dès l'origine de cette *Revue*, nous étions loin de prévoir que le gouvernement espagnol chargerait un jour le chantre de Don Alvaro d'être son représentant à Paris, et nous n'avons perdu aucune occasion d'entretenir nos lecteurs du poëte grand seigneur attendu aujourd'hui à la cour impériale. Nous pouvons donc obéir au sentiment d'allégresse que sa nomination nous a inspiré, sans crainte d'être accusé de flatterie à l'égard du nouvel ambassadeur.

Le gouvernement espagnol ne pouvait faire un choix plus heureux. — Le duc de Rivas est par excellence le type de l'espagnol chevaleresque dont on est habitué à se faire une idée lorsqu'il est question d'un représentant de la patrie de Gonzalve de Cordoue.

Toutes les auréoles resplendissent autour du front de ce vieillard, depuis celle de la proscription noblement portée, jusqu'à celle du ministre tout puissant acceptée à l'heure du danger. Comme Cervantes, il a vécu de sa plume et de sa palette, car il est peintre autant que poëte, et les princesses de la cour de Naples se sont bien des fois disputé ses ébauches.

Nous avons dit avec quelle généreuse splendeur il exerce à Madrid l'hospitalité envers la jeune littérature espagnole et envers tous les écrivains étrangers que l'exil ou l'amour des voyages conduisent au seuil de son palais.

L'ambassade d'Espagne ne saurait manquer de devenir cet hiver le rendez-vous de toutes les illustrations littéraires de Paris. Ce n'est pas seulement un ambassadeur envoyé par un gouvernement à un autre gouvernement : c'est un ambassadeur envoyé par toutes les intelligences élevées d'une nation aux intelligences élevées d'une autre nation, sa sœur.

Nous sommes certains que tous les écrivains français le comprendront ainsi.

Pour bien faire connaître à nos lecteurs le genre de talent du duc de Rivas, sous le rapport dramatique, nous publions aujourd'hui en entier la traduction libre que nous avons faite de l'une de ses œuvres.

Nos lecteurs ne pourront admirer l'éclat de la forme qu'il donne au suprême degré à tout ce qu'il écrit, mais ils comprendront que l'auteur *del Desengono en un suegno*, est un homme d'une grande élévation d'esprit et d'une imagination on ne peut plus vaste.

Celui qui a animé Lisardo et l'a lancé de la solitude au faîte des grandeurs pour lui faire mépriser ces dernières, quand il les a connues, est avant tout un philosophe de premier ordre et un penseur digne de servir de modèle aux écrivains de notre siècle.

Nous ignorons si la famille du duc de Rivas l'accompagnera en France ; nous le souhaitons de tout notre cœur. — Aussi heureux que Victor Hugo, le duc de Rivas a reçu de Dieu des enfants poëtes, après avoir choisi parmi les plus gracieuses et les plus nobles andalouses, celle qui devait être leur mère !

G. HUGELMANN.

LA VIE EN SONGE.

DRAME FANTASTIQUE EN QUATRE ACTES

ET VINGT ET UN TABLEAUX.

PERSONNAGES :

LISARDO, jeune homme de 25 ans.
MARCOLAN, son père, vieux magicien.
LE GÉNIE DU MAL.
LE GÉNIE DE L'AMOUR.
LE GÉNIE DE L'OPULENCE.
LE GÉNIE DU POUVOIR.
ZORA, jeune fille de 20 ans.
LISEO, son père.
CLORINALDO } chevaliers.
FINEO }
NATALIO, vieillard.
ARBOLAN, guerrier.
Un roi.
Une reine.
Un page.
Une sorcière.
Deux chasseurs.
Trois villageois.
Deux soldats.
Deux chevaliers.
Un capitaine.
Un fossoyeur.
Le démon.
L'ange.
Sauvages.
Sylphides.
Jeunes femmes espagnoles.
Choristes.

L'action est supposée avoir lieu vers 1350. On peut choisir une autre époque, si le pittoresque des costumes peut être augmenté.

PREMIER ACTE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un site sauvage dans une île de la Méditerranée. — On aperçoit d'un côté la mer irritée. — Au premier plan, à droite du spectateur, une grotte praticable. — Le soir est proche et le ciel est couvert de sombres nuages. Éclairs et tonnerre. — Marcolan est assis dans la grotte, le front courbé sur d'immenses manuscrits, qu'il feuillette à la lueur d'une lampe. Il est entouré d'instruments magiques. Au lever du rideau, Lisardo, couvert de peaux, paraît au sommet du paysage et descend la montagne en prononçant ces premiers mots.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISARDO (*regardant le ciel avec dédain*). Brise tes flancs, obscur nuage; lance l'éclair et embrase le monde avec ses feux !

J'attends avec impatience la foudre si elle doit ensevelir dans les flots cette île dont les monts se perdent dans ton sein et qui sert de prison à mon ardent génie. — Et toi, mer effrayante, rugis et lance contre ces roches immenses l'écume impitoyable de tes colères. — Ne serais-tu pas assez puissante pour anéantir le frein qu'elles t'opposent? — Ah! si j'étais à ta place.... si j'avais ton colossal pouvoir.... je ne souffrirais pas un instant qu'un obstacle existât devant moi. — Vous ne m'écoutez pas, ô nuage! ô mer profonde! — Vous n'êtes rien que les instruments d'une volonté inconnue. — Je suis comme vous impuissant, et cependant j'ai dans le cœur une flamme plus ardente que celle de l'éclair; et cependant mon âme est vaste comme l'Océan. — Captif ici, comme un lâche!... Je sais à peine si j'existe, puisque le monde m'ignore. — Ah! mon nom, mon nom, quand pourrais-je en remplir la terre? — Mon père.... non, pas mon père, mon tyran, maudite soit ta science si elle t'oblige à me retenir sur ce rocher désert, loin de cette humanité au sein de laquelle on peut acquérir de la gloire! (*Il tombe assis sur le bord de la mer.*)

MARCOLAN (*dans la grotte, se parlant à lui-même*). Misérable humanité! — Elle maudit toujours la main qui la soutient et la protége, la main qui l'éloigne du précipice. — Misérable humanité! — Je veux sauver mon fils des malheurs auxquels l'ont voué les étoiles s'il se mêle à tes enfants, et il me maudit, j'en suis sûr, parce que j'étends sur lui la main protectrice de la science.... (*La tempête a cessé; la lune paraît à l'horizon; splendide nuit d'été.*)

LISARDO (*se levant*). Est-ce vivre cela! est-ce vivre!... Que la fortune et la destinée soient maudites comme la science si cette île qui m'a servi de berceau doit un jour me servir de tombe. — Pourquoi ai-je une âme orgueilleuse? Pourquoi ai-je un cœur brûlant?... C'est pour être grand un jour, c'est pour aimer! Je comprends que le reptile existe à l'étroit avec bonheur; sa vile nature lui fait trouver la joie dans l'obscurité de la fange; mais l'aigle, l'aigle qui a des ailes, l'aigle dont le regard brave les

rayons de l'astre du jour, doit tôt ou tard faire la conquête de l'espace. — Je ne suis pas reptile, je suis aigle; je régnerai un jour sur la terre et sur les flots ! (*Il retombe assis.*)

MARCOLAN. Je le vois... il est là... Il se dit un aigle et il veut ouvrir ses ailes... Tu ne les ouvriras pas, Lisardo... Je vais te donner une leçon qui éloignera pour jamais de ton imagination les illusions trompeuses qui peuvent empoisonner ton repos.

LISARDO. Malheureux ! Rien ne peut m'arracher à cet esclavage... rien... que la mort ! — Elle est là, dans ces flots. — Mais au delà ! — Ah ! qu'importe, j'aime mieux les horreurs de l'enfer que celles de l'humiliation ici-bas. (*Il va se précipiter dans la mer. Marcolan sort de la grotte et étend vers lui sa baguette d'or.*)

MARCOLAN. Arrête, Lisardo, mon fils ! Où vas-tu, insensé ? — J'use pour la dernière fois de ma force surnaturelle pour te retenir au bord du précipice. — La voix de ma tendresse aura plus de puissance peut-être. — Viens dans mes bras. — C'est là qu'est pour toi le repos et le bonheur ! Viens !

LISARDO. Mon père !...

MARCOLAN. Calme l'horrible tempête qui gronde dans ton cœur.

LISARDO. Oh ! mon père !

MARCOLAN. Regarde, Lisardo, comme la nue s'enfuit sur l'aile des vents du soir ; regarde comme le ciel, illuminé par le front argenté de la lune, reprend sa belle couleur d'azur... Regarde comme les vagues se tranquillisent et cessent de s'élever en montagnes de cristal vers ces rives que déserte l'ouragan. — Ah ! laisse fuir ainsi de ton esprit les pensées qui l'obscurcissent ; calme ainsi dans ton cœur les passions ardentes qui te perdraient. Voyons, mon enfant, dis-moi l'origine de l'anxiété qui sans cesse te ronge. — Sois franc, je serai bon.

LISARDO. De secrètes voix me crient : Tu es né pour le monde, pour l'amour, pour la fortune, pour la renommée, pour le pouvoir !

MARCOLAN. Assez! je te comprends. — Mais que sais-tu de ce monde idéal qui n'existe que dans ton imagination?

LISARDO. Mon père, mon père!... Ces montagnes gigantesques qui ont été mon berceau, qui sont aujourd'hui ma prison, qui demain peut-être seront ma tombe, ont beau être entourées par les flots, elles ne peuvent m'empêcher d'entrevoir à une distance dont je ne me rends pas compte, mais que je voudrais bien franchir, ce monde qui existe autre part que dans mon imagination. — Tes livres me le disent; tes lèvres parfois sont indiscrètes comme eux; et lors même que tes livres seraient restés fermés pour moi, lors même que tes lèvres seraient demeurées muettes, un secret instinct m'eût appris l'existence de ce monde désiré au sein duquel je m'élancerai malgré toi. — Oui, mon père, assez d'exil comme cela; conduis-moi où il me sera possible d'être homme, où il me sera possible d'aimer, de posséder, de gouverner, de vivre enfin!

MARCOLAN. Ah! pauvre enfant!

LISARDO. Je veux vivre! je veux vivre!

MARCOLAN. Bien, tu vivras; tu laisseras ici ton père.... Que veux-tu de plus?

LISARDO. Oh! je ne veux pas que vous m'abandonniez, mon père... J'ai besoin partout de votre appui.

MARCOLAN. Mon appui! tu es insensé! Mon appui! de quoi te servira-t-il au sein de la tempête de tes passions! Ma tendresse, ma science, mon pouvoir, un mot de ce monde que tu envies les chassera de ton souvenir.

LISARDO. Ah! mon père!... Tenez, qu'il en soit fait selon votre volonté. — Je partirai seul. — A la noble énergie dont je me sens animé, je comprends que c'est moi peut-être qui pourrai bientôt vous accorder l'appui que vous me refusez aujourd'hui. — Je viendrai vous ravir à ces monts. — Vous brûlerez ces livres alors et vous me suivrez, car je serai grand et vous serez fier de ma grandeur.

MARCOLAN (*à part*). Il le faut.... sans cela il est perdu...

(*Haut.*) Lisardo, repose-toi un instant sur ce lit de feuilles, au réveil tu partiras.

LISARDO. Oui, au réveil.... Je me sens brisé.... Quelle faiblesse soudaine s'empare de moi. — Oh ! c'est la fatigue, la fatigue du désir !... Je reposerai... mais vous me réveillerez bientôt, n'est-ce pas ? — Bientôt ?

MARCOLAN. Oui, repose... Je te réveillerai. — Ah ! tu ne dormiras plus ainsi : ces brises caressantes qui viennent de la mer, on ne les connaît pas dans le monde.

LISARDO. Mon père... Le sommeil... Oh ! que je vais faire un beau rêve ! (*Il s'endort*)

MARCOLAN. Dors, mon fils, dors. — Et maintenant désillusions à votre rôle. — Qu'il vous voie en songe pour ne pas vous voir plus tard en réalité couvrir son front de rides. (*Une musique douce et sombre se fait entendre. Marcolan domine la scène et commence l'évocation.*)

Esprits célestes, fiers génies,
Hôtes du séjour infernal,
Quittez les routes infinies.

Anges du bien, anges du mal,
Apparaissez soudain en rêve
A ce malheureux insensé.

Qu'il vive en songe, qu'il se lève,
Et par ses passions bercé,
Qu'il s'avance jusqu'à l'abîme.

Amour, Opulence, Pouvoir,
Instruments du doute et du crime,
Apparaissez, je veux vous voir !

(*La musique devient plus douce encore. — Le Génie de l'Amour sort d'un massif de fleurs sauvages et répond à Marcolan*) :

LE GÉNIE DE L'AMOUR.

De l'Amour je suis le génie ;
Je le couronnerai de fleurs,
Je lui soumettrai tous les cœurs,
Je l'entourerai d'harmonie ;

A lui la grâce, la beauté,
Le miel et le parfum des roses;
Quand ses paupières seront closes,
Je veux dormir à son côté.

(*La musique devient joyeuse et vive; le Génie de l'Opulence sort d'un buisson de roses*).

LE GÉNIE DE L'OPULENCE.

Je suis la richesse enviée;
J'accours docile à tes accents :
A lui mes trésors tout puissants!
Viens, ma ceinture est déliée...
A lui les faveurs du hasard;
La pourpre sera sa parure.
Je veux que mon haleine pure
Le berce dans un alcazar.

(*La musique devient martiale. — Une marche guerrière se fait entendre. — Le Génie du Pouvoir sort d'un cèdre*).

LE GÉNIE DU POUVOIR.

Je suis le Pouvoir plein d'audace,
L'Orgueil a couronné mon front:
Mort à ceux qui le braveront;
Je veux qu'on adore sa trace;
Je veux que le laurier vainqueur
Verdisse toujours sur sa tête;
Je veux qu'il ait une tempête
D'ambition au fond du cœur.

(*La musique devient plus sombre. — Le tonnerre gronde... Le Génie du Mal sort d'un rocher*).

LE GÉNIE DU MAL.

Je suis l'ange du mal, le vrai roi de la terre :
Amour, je veux flétrir à ses yeux ton mystère;
Richesse, tu seras le cancer de son sein;
Pouvoir, ton sceptre d'or brûlera sa main droite;
Toujours il trouvera la terre trop étroite...
Marcolan, sois heureux, car je sers ton dessein...

MARCOLAN.

Penchez-vous donc sur lui, réveillez-le, Génies;
Prouvez-lui que le monde est un appât menteur;

Que loin de la nature il n'est point d'harmonies;
Et que son père, hélas! n'est pas un imposteur.

—

(*Il rentre dans la grotte. — L'Amour, l'Opulence et le Pouvoir vont s'élancer sur Lisardo. — Le Génie du Mal fait un geste; leurs riches vêtements tombent et ils sont transformés, l'Amour en Prostitution, l'Opulence en Avarice, le Pouvoir en Tyrannie. — Lisardo fait un geste d'horreur*).

DEUXIÈME TABLEAU.

SCÈNE DEUXIÈME.

(Des gazes transparentes croisent le théâtre dans toutes les directions. — On voit flotter dans les airs les images allégoriques de l'Amour, de l'Opulence, du Pouvoir, de l'Ambition, du Crime. — Le nuage de gaze se dissipe. Zora, enveloppée d'un voile blanc, qui lui donne l'apparence d'une ombre, paraît. — Musique lente et suave, se terminant en notes isolées dont le son finit par être imperceptible. Le nuage continue de se dissoudre. On voit un magnifique jardin éclairé par l'aurore naissante. La couche de Lisardo est devenue un lit de fleurs; elle est recouverte d'un pavillon de soie dont les draperies sont soutenues par les branches. — Lisardo porte un magnifique costume de chasseur. Le voile qui recouvrait Zora tombe; elle paraît revêtue d'une tunique blanche et couronnée de roses).

LISARDO (*s'éveillant*). Ciel... j'existe... Je suis enfin dans ce monde envié. — Mon père m'a trompé; il m'a donné le bonheur pendant mon sommeil. — Je suis un homme comme les autres hommes. — Ah! merci, mon père! (*Il se lève sans voir Zora, qui cueille en ce moment des fleurs.*) Quel magnifique jardin... Et la mer, la mer ne l'entoure pas de ses vagues. — Je pourrai marcher sans rencontrer d'obstacle. — L'aurore, la belle aurore... Et ces fleurs, quel arome! — Je n'entends plus le bruit monotone des flots se raillant de ma solitude et de mon esclavage. — De doux murmures, de purs chants d'oiseaux... Et ces sources jaillissantes dont la voix chante. — Qui me retient ici? — Je m'y sens à l'étroit encore. Cherchons de nouveaux domaines... Mais que vois-je? Je ne suis pas seul dans ce jardin... Tout ce que je désirais se réalise. — Une femme! c'est une femme!

— Cet être divin dont j'ai ravi le nom aux manuscrits de mon père. — Et la même que je vis en rêve tant de fois. — Je ne suis plus le sauvage exilé ; j'aime... Oh ! doux ange, esprit céleste....

ZORA. Lisardo.

LISARDO (*à part*). Elle sait mon nom.

ZORA. Vous avez bien tardé, mon ami.

LISARDO Eh quoi ! j'aurais le bonheur d'être connu de vous ?

ZORA. Si je vous connais !...

LISARDO. Oh ! alors le prodige est complet, car moi aussi je sais qui vous êtes. — Vous m'êtes apparue bien souvent et depuis bien des jours je désire tomber à vos genoux.

ZORA. Mais mon nom, vous l'ignorez?

LISARDO. Je sais que je vous aime

ZORA. Et que voulez-vous de moi?

LISARDO. Un peu d'amour en échange du mien.

ZORA. Un peu d'amour. . Ah ! Lisardo, si ce que je ressens au cœur en vous voyant pour la première fois est de l'amour, soyez heureux : Zora vous aime !

LISARDO. Enchanteresse adorée, mon unique bien, mon trésor, ma joie. — Vous êtes la lumière qui manquait à mon intelligence. — Je ne respire plus que pour toi... Vivre sans te posséder, ce n'est pas vivre !

ZORA. Laissez-moi.

LISARDO. Ma passion vous offense, et cependant vous m'avez dit....

ZORA. Que je vous aimais.

LISARDO. Que nous importe alors ce qui existe en dehors de nous? Demeurez, espérance de mon génie, belle aurore de mon avenir. — Si vous saviez comme vous êtes splendidement adorable sous ce diadème de roses qui se perd dans vos cheveux. — Ayez pitié de moi. — Si vous me repoussez après m'avoir avoué votre amour, je veux mourir à vos pieds.

ZORA. Lisardo ! Lisardo ! Mon cœur s'enflamme au son de votre voix.

LISARDO. Laissez-le, laissez-le brûler pour moi... Le sacrifier

du cœur à l'amour est le plus beau de tous les sacrifices... Je ne sais rien qui vaille le bonheur que j'éprouve en promenant ainsi mes lèvres de votre poignet d'albâtre à vos doigts rosés.

ZORA. Mon ami.

LISARDO. Délicieux moment... Redites ce mot... Mon ami!.. Savez-vous que la source qui tombe du rocher dans les fleurs n'a pas de voix plus douce que la vôtre et que le rossignol des bois serait jaloux de vous entendre...

ZORA. Je serai ta compagne. — As-tu rien autre chose à souhaiter au delà?

LISARDO. Moi... Oh! ce serait orgueil et folie!.. Tu m'aimes, tu seras à moi. — Béni soit Dieu qui borne ainsi les désirs des hommes et les fait se reposer dans le sein de la femme qui les charme.

ZORA. Il ne suffit pas, Lisardo, de me promettre ainsi de ne rien souhaiter au delà de mon amour... Il faut le promettre à mon père... un vénérable vieillard qui habite la plus humble des chaumières que tu vois sous ces arbres... La nature, voilà sa fortune... Nous n'avons rien qui ne soit à elle.

LISARDO. Ton père! — Un obstacle déjà. . Ah! je saurai bien....

ZORA. Lisardo!

LISARDO. Non, non, ma Zora... Je t'obéirai... Je cours me jeter aux genoux de ton père... Je cours implorer de lui ta main . .

ZORA. Je vais te conduire à lui...

SCÈNE TROISIÈME.

Les mêmes, LISEO (*tunique noire, barbe blanche, crosse de bois*).

LISEO. Arrêtez, mes enfants; je viens au-devant de vous... De ces buissons embaumés j'ai écouté vos derniers accents, et je suis prêt à mettre le comble à vos vœux, si tu t'engages par ser-

ment, Lisardo, à être digne de celle qui t'aime et que tu dis adorer; si tu t'engages par serment à faire son bonheur et à ne l'abandonner jamais.

LISARDO. Je le jure par les cieux, vieillard bien aimé, et que la foudre éclate sur ma tête si j'étais jamais infidèle à ce serment.

LISEO. Viens donc alors dans mes bras et sois l'époux de ma fille.

LISARDO. Zora, Zora, lumière céleste de mon heureuse existence, astre d'amour, source de bonheur, ton père te donne à moi. — Laisse ton front se reposer sur mon sein agité. — Penchée ainsi sur moi, je sens la chaleur de ton sang passer dans mes veines et celle du mien courir à toi. — Je ne souhaite plus rien, je suis heureux! (*Il s'est assis sur un banc de gazon; elle est tombée dans ses bras, et Liseo les bénit.*)

TROISIÈME TABLEAU.

SCÈNE QUATRIÈME.

(Le banc de gazon s'élève et se transforme en un trône magnifique entouré de fleurs, de colombes, de cygnes et de dauphins. — Paraissent deux troupes égales de jeunes sauvages et de sylphides vaporeuses qui dansent à l'entour. — Le ballet terminé, Liseo et les danseurs disparaissent; le trône redevient banc de gazon; Zora et Lisardo se sont endormis, ivres de bonheur. — La musique annonce le Génie du mal, qui paraît).

LE GÉNIE DU MAL.

Lisardo, Lisardo, que fais-tu?... Dans ce monde,
L'amour et la beauté ne sont rien... Lisardo,
Il te faut le pouvoir, la richesse féconde :
De tes yeux aveuglés j'arrache le bandeau!
(*Il disparaît.*)

(*Lisardo et Zora se sont réveillés. — Le visage de Lisardo devient inquiet et sombre*).

ZORA. Qu'as-tu, mon ami?... Ton visage est sombre.... Je t'aime et tu n'es pas heureux.

LISARDO. Si, si, mon âme... Et cependant, je te l'avoue, bien que ton amour soit le seul air que je veuille respirer, bien que

ta possession soit mon unique joie, il me semble que ces lieux sont un théâtre trop étroit pour notre bonheur.

ZORA Ah ! tu ne m'aimes plus déjà.

LISARDO. Tout est félicité dans tes bras, mais le monde, le monde nous offre d'autres jouissances que celles de l'amour.

ZORA. Ingrat... Écoute-moi.

L'aspect de ces fleurs embaumées,
Que dore le brillant soleil,
Ne suffit pas à ton réveil
Pauvres fleurs hier tant aimées!
(*Elle repousse les fleurs.*)

De ces sources le doux murmure
A ton âme ne dit plus rien.
Tu les écoutais pourtant bien,
Quand pour toi j'étais encor pure.

Le chant de ces oiseaux superbes
Ne parle donc plus à ton cœur?
Tu ne cherches plus, ô vainqueur!
Les pâquerettes dans les herbes.

Sources, fleuves, oiseaux, pâquerettes,
Satisfait, l'homme est un ingrat.
Hélas! hélas! qui me rendra
Mes beaux jours, ô fleurs! ô pauvrettes!

LISARDO. Zora, tu es folle; je t'aime; j'aime ces fleurs, ces oiseaux, ces sources et ces humbles pâquerettes, parce que c'est dans ce jardin que tu m'es apparue. — Je veux seulement grandir ton horizon. — Ah! Zora, écoute-moi à ton tour :

Je suis ambitieux, enfant, mais c'est pour toi...
Vivre toujours ainsi serait une folie;
Le monde a des palais, ces palais sont à moi,
Et tout sous ma volonté plie!

Que le bronze, l'émail, l'argent, le marbre, l'or,
Remplacent sous nos pieds ces gazons et ces roses;
Quelque grand que l'on soit, il faut grandir encor :
Je veux posséder toutes choses!

Je veux à ton front pur des perles, des brillants ;
La dentelle à ton sein, l'hermine à ton épaule ;
Le monde est un théâtre aux dehors attrayants :
Nous y jouûrons le premier rôle !

Mais comment arriver à ce but désiré ?
Mais comment obtenir les faveurs de la terre ?
Ah ! je suis malheureux... J'ai juré ! j'ai juré !
Il est mon ennemi, ton père !

ZORA. Ah ! Lisardo... Quelle infamie !

LISARDO. Grâce ! grâce !

ZORA. Mon amour ne te suffit plus.

LISARDO. Eh bien ! non... Je veux la richesse ; c'est elle qui complète le bonheur. — Je me briserai la tête sur ce sol si je ne puis la posséder.

ZORA. Mon ami, mon époux !

LISARDO. Mourons ensemble, mais mourons.

ZORA. Oh ! alors, sois riche, sois puissant.

LISARDO. Merci ! merci !

ZORA. Regarde, Lisardo, Dieu m'exauce.

QUATRIÈME TABLEAU.

SCÈNE CINQUIÈME.

(Les arbres du fond s'écartent et laissent voir un palais magnifique — Le bruit d'un cor se fait entendre. — Clorinardo et Fineo sortent du bois, en habit de chasse ; quatre autres chasseurs les accompagnent, ainsi qu'une troupe de valets tenant la meute ou portant les faucons).

CLORINARDO. La chaleur est insupportable, Fineo. — Lisardo doit nous attendre de ce côté. — Le voici.

LISARDO. Que dit-il ?

ZORA. Tes vœux sont comblés.

CLORINARDO. Eh bien ! mon ami, vous n'avez pas encore visité votre palais ?

LISARDO. Seigneur...

FINEO. Vous avez eu tort... Jamais rien de plus beau ne s'est vu sous le ciel.

LISARDO. Ah ! Zora, ne sens-tu pas que notre bonheur est au comble maintenant ?

ZORA. Hélas !

LISARDO. Entrons, Messeigneurs.—Et puisque ce palais m'appartient, laissons la reine de mon cœur vous en faire voir les beautés. (*Il offre la main à Zora et franchit le seuil du palais, suivi de tous.*)

CINQUIÈME TABLEAU.

SCÈNE SIXIÈME.

(Le théâtre devient un magnifique salon, orné de tout ce que le luxe oriental offre de plus splendide et de plus fantastique.—Lisardo et Zora entrent en se tenant par la main).

LISARDO. Zora, je suis dans le délire — Ah ! que l'homme riche est heureux !

(*Quatre pages richement vêtus paraissent d'un côté, portant sur des plateaux d'argent de riches costumes pour Lisardo; quatre dames paraissent de l'autre côté avec des vêtements et des écrins destinés à Zora. — Deux magnifiques toilettes sortent du sol ; les pages habillent Lisardo et les dames Zora, puis se retirent.— Les toilettes disparaissent*).

LISARDO. Que tu es belle ainsi !... Vois comme la candide perle orientale fait bien dans tes cheveux ; comme ces rubis font ressortir la blancheur de ton cou... Sous la soie ton sein palpite avec plus de volupté... Laisse-moi embrasser tes genoux et dis-moi si tu me pardonnes d'avoir souhaité pour toi ces trésors.

ZORA. Je ne suis pas plus heureuse ici que je ne l'étais dans le jardin de mon père... Tu es auprès de moi comme alors. C'est le même bonheur que j'éprouve, et il est bien grand !

LISARDO. Où peuvent être cachées les richesses qui nous permettront de soutenir un tel luxe ?

SCÈNE SEPTIÈME.

(Les mêmes. NATALIO, vieillard richement vêtu. Il est suivi d'une foule d'esclaves arméniens, perses, indous, arabes, chinois, éthiopiens, moscovites, dalmates et autres, marchant en ordre et tenant à la main ou sur leurs épaules toutes les richesses qu'énumérera Natalio).

NATALIO. Monseigneur, les campagnes environnantes vous appartiennent... Je suis votre intendant et voici vos trésors. (*Les esclaves défilent.*) Les grains d'or du mont Ophir, les perles orientales, les brillants de Golconde, les riches tissus de Perse, les parfums de l'Arabie, les soieries de la Chine, les plumes lybiennes, les peaux de Sibérie, l'ivoire d'Orise, la pourpre de Sidon, le cristal de Venise, tout ce que l'art produit, tout ce qu'offre la nature, tout ce que donne le travail, tout ce que procure la fortune. — Veuille l'Être suprême vous accorder le repos et vous laisser jouir de tant de choses dans la douce paix de l'hymen! (*A un signe de Natalio, les esclaves se retirent en ordre, après avoir laissé une grande partie des trésors qu'ils portaient.*)

LISARDO. Regarde, Zora, toutes ces richesses sont à nous. — Je ne désire plus rien. — Ah! tu es cette fois plus heureuse.

ZORA. Je t'aime, Lisardo, je t'aime. — Ces richesses m'importent peu, je ne les vois pas, je ne veux pas les voir.

LISARDO. Tu es insensée. — Vienne maintenant le monde se prosterner à tes pieds et j'ai atteint mon but.

ZORA. Il vient, Lisardo... Il vient. — O ma solitude! ma solitude!

SCÈNE HUITIÈME.

(LES MÊMES, GLORINARDO, FINEO, *chevaliers, dames, le* GÉNIE DU MAL *perdu dans la foule*).

FINEO. Maintenant que le repos vous a remis de vos fatigues, mon cher Lisardo, j'espère que vous permettrez à la belle des belles de nous montrer vos jardins.

CLORINARDO. Allez, Fineo, allez rêver d'amour sous les ombrages. — Quant à moi, je demeure pour admirer ces trésors.

LISARDO. Faites selon vos vœux, Messeigneurs. — Vous êtes libres de prendre ici tous les plaisirs ; ce palais est à vous.

FINEO. Madame, je serai certes le plus fortuné de tous vos visiteurs, si vous choisissez mon bras en ce moment pour y appuyer le vôtre. — Dieu lui-même serait jaloux d'un tel honneur s'il se faisait homme encore : vous êtes belle comme les étoiles.

ZORA. Toujours galant, Fineo.

LISARDO. Mon ami, vous la voyez telle que je la vois.

CLORINARDO. Messeigneurs, quels trésors ! — Nous sommes ici chez un prince. (*Fineo a conduit Zora vers la droite. — Clorinardo se trouve à gauche. — Le Génie du mal touche de la main Lisardo, qui se trouve au milieu.*)

LE GÉNIE DU MAL.

Lisardo, ton bonheur inspire de l'envie :
Regarde Fineo, comme il tente Zora ;
Clorinardo voudrait ta fortune et ta vie ;
Surveille tes trésors : un d'eux te les prendra.
(*Il disparaît.*)

LISARDO. Quelle est cette voix ! Où est cet homme ?.. S'il avait dit vrai !.. Messeigneurs, des danseurs maures et des femmes espagnoles vont danser devant vous. — Oh ! je saurai bien !.. je saurai bien !

(*La foule s'assied. La danse commence. Lisardo inquiet ne peut demeurer en place.*)

FINEO (*à Zora*). Zora, de tous les riches trésors que voici, de tous les joyaux entassés, de toutes les beautés de cet alcazar, une seule chose a du prix pour moi, c'est vous !

ZORA. Taisez-vous, Fineo, taisez-vous !

CLORINARDO. Quand donc posséderai-je de tels trésors. — L'or, les brillants, la pourpre... rien n'y manque.

LISARDO. Quels regards ont ces deux hommes ! — Mon âme est empoisonnée par la haine. — Ils veulent me ravir tout ce que j'ai reçu de Dieu. — Que peut-il dire à Zora ? — Il promène

sa main sur les tissus de l'Inde. — Elle lui répond. — Il va les flétrir. — Ah ! je ne puis me contenir davantage. — Cessez ces danses... cessez ces danses, vous dis-je... — Clorinardo, Fineo !.. écoutez-moi.

FINEO. En quoi puis-je vous servir, mon ami?

CLORINARDO. Que désirez-vous, mon cher?

LISARDO. Je me sens malade.

ZORA. Lisardo !

LISARDO. Oh ! ce n'est rien, un peu de solitude me suffit.

FINEO. Nous vous laissons.

CLORINARDO. Que ne le disiez-vous de suite ?

FINEO (*à part*). Oh ! qu'elle est belle !

CLORINARDO (*à part*). Quels trésors ! quels trésors !

LISARDO. Ah ! la rage m'emporte...

ZORA. Que faites-vous ?..

LISARDO. Rien ! rien ! (*Il reste seul avec Zora*).

SCÈNE NEUVIÈME.

LISARDO, ZORA.

ZORA. Mon époux, mon unique bien, qu'as-tu ? — Oh ! je t'en conjure, ne demeure pas plus longtemps ainsi. — Fatales richesses ! — Depuis qu'elles nous entourent, tu n'es plus le même.

LISARDO. Laisse-moi. — C'est ta voix qui a changé. — Elle résonne à mon oreille d'une façon qui me remplit à la fois de trouble et de colère.

ZORA. Ah ! quelle horrible cruauté !

LISARDO. Eh bien ! non, là, je t'aime. — Mais que veux-tu, j'ai le cœur déchiré, l'âme empoisonnée... Ton amour et ma fortune me semblent cacher des embûches.

ZORA. Mon Lisardo, dis-moi ce que tu ressens ; je te consolerai ; je te soulagerai ; je te sauverai. — Une épouse a des remèdes souverains pour tous les maux. — Parle, parle...

LISARDO. Le doute ! le doute ! — Zora, viens ici, regarde-moi bien... là... et réponds. — Que te disait Fineo quand il était assis près de toi ? — Oh ! pas d'hésitation... Réponds... Si tu hésites, c'est que tu me trompes !

ZORA. Ce qu'il me disait ?.. Mais, que j'étais belle comme les étoiles. — Ne l'as-tu pas entendu ?

LISARDO. Et tu l'écoutais le sourire aux lèvres... Ah ! je suis condamné !

ZORA. Condammé ! n'est-ce donc pas toi qui as voulu rendre le monde spectateur de notre félicité, et maintenant qu'il applaudit a ma beauté, tu te dresses terrible contre moi. — Reviens à d'autres sentiments, mon ami. — Ou plutôt non... sois jaloux et retournons ensemble près de mon père. — Il n'y a de bonheur pur que dans la solitude. — Viens, viens...

LISARDO. Non, tes accents recouvrent leur douceur. Tes regards ont apaisé la tempête qui grondait dans mon cœur. — Pardonne-moi, mon ange aimé. — Je crois en toi... Mais un autre soupçon traverse ma pensée.

ZORA. Encore !

LISARDO. N'as-tu pas remarqué les regards curieux de Clorinardo ? Cet homme désire mes richesses.

ZORA. C'est un ami.

LISARDO. Un ami. — Ah ! je sens qu'on n'en a plus quand on est riche.

ZORA. Calme-toi.

LISARDO. Il viendra peut-être cette nuit. — Ce palais est-il sûr ? — De hardis complices peuvent seconder son entreprise. — Que faire ? — Tu pleures ?..

ZORA. — Oui, je pleure de te voir attacher tant de prix à ce qui ne vaut pas le sacrifice d'une heure de notre amour.

LISARDO. Je cours m'informer auprès de notre intendant et je reviens...

ZORA. Et il me laisse dans les larmes.

LE GÉNIE DU MAL (*paraissant au seuil*).

Lisardo, le pouvoir protège la fortune,
Lisardo, le Pouvoir éternise l'amour.
Quitte le sol étroit de la route commune :
Le Pouvoir seul fait grand ; je te l'offre en ce jour !
(*Il disparaît*)

ZORA. Qui t'arrête maintenant au seuil de cette porte ?

LISARDO. Une pensée.

ZORA. Laquelle ?

LISARDO. Oh ! une pensée sublime !

Je me disais tout bas, ma sœur,
Que quand le ciel dans sa sagesse
Répandit sur moi sa tendresse,
Comme un baume plein de douceur ;
Que lorsqu'il te jeta si belle,
Zora, dans mes bras amoureux,
Ses étoiles d'or dans tes yeux,
Son infini dans ta prunelle ;
Que lorsqu'il entassa pour moi,
Enfant, sous ces lambris superbes
Ces joyaux brillants dont les gerbes
Étincellent autour de toi,
Cet or, ces perles, ces parures,
Ces esclaves forts et soumis,
Ces vastes jardins endormis
Sur le cristal des sources pures,
Ce n'était pas, crois-en ma voix,
Pour me laisser vivre dans l'ombre,
Pour qu'un nuage épais et sombre
Séparât Lisardo des rois.
Lorsque le ciel dote et seconde
Un homme de ma volonté,
Pour la gloire, dans sa bonté,
Ma douce sœur, il le féconde :
J'ai ton amour ; j'ai sous la main
Des richesses inestimables ;
Je veux que les rois redoutables
Soient mes tributaires demain !

ZORA.

Lisardo!

LISARDO.

Vois, dans ma poitrine
Mon cœur géant bat à mourir.
Ne pas régner fait trop souffrir :
La puissance seule est divine !

ZORA.

Partons, partons !

LISARDO.

Quitter ces lieux
Où tout au repos nous convie?
C'est la fatigue que j'envie ;
La force me vient de tes yeux.
Zora, Zora, le rang suprême.
Comprends-tu : c'est le diadème
Se mêlant à tes noirs cheveux ;
C'est le monde alors, dans la gloire
Te voyant dormir sur mon cœur ;
Pour moi, généreux et vainqueur,
Mon ange adoré, c'est l'histoire !

ZORA.

Malheureux !

LISARDO.

Oui, tous ces trésors,
Je les prodigue, je les donne,
Si je puis ceindre la couronne
Et brandir le glaive des forts;
Si je puis dans une mêlée,
Frapper les vaincus du talon,
Et dominer tout le vallon
Avec ma tête échevelée.

ZORA.

Mon ami...

LISARDO.

Ton cœur est glacé,
Tu me hais si tu me refuses.
Zora, la gloire?..

ZORA.

Tu t'abuses.

LISARDO.

Qu'importe?

ZORA.

Alors sois exaucé!

CINQUIÈME TABLEAU.

SCÈNE DIXIÈME.

Le théâtre représente la cour du palais. — Son lointain de trompes et de timbales. — Rumeurs croissantes.

VOIX SE RAPPROCHANT. Vive Lisardo! Vive notre général!

ZORA. Tu l'entends. — Ils viennent!..

LISARDO. Ah! merci. — Cette fois je suis heureux.

Arbolan, richement vêtu, suivi de dix chevaliers. — Deux pages portant une cuirasse et un casque magnifiques sur des coussins de velours — Deux jeunes femmes portant sur des coussins égaux un bouclier, une épée et un riche manteau. — Troupe de guerriers. — Peuple.

LES GUERRIERS. Vive Lisardo! Vive notre général!

ARBOLAN. Lisardo, notre glorieux souverain, connaissant votre courage et votre science, m'envoie en son nom pour vous prier d'accepter le commandement de ses armées. — Des phalanges barbares menacent la monarchie; il compte sur vous pour la défendre. — Cuirassez-vous, couvrez votre noble tête du casque d'or, ceignez le glaive et courez laver dans le sang de nos ennemis l'injure faite à la patrie. (*Les pages et les dames donnent les armes et le manteau à Lisardo qui s'en pare*).

LISARDO. J'accepte le commendement et je suis certain de m'en rendre digne.

ZORA. Lisardo, tu m'abandonnes.

LISARDO. Non, Zora... je reviendrai. — Une épée, j'ai une épée! Que le monde tremble; je sens un volcan dans mon sein. — Vaillants guerriers, volons au combat. — Que chacun de nos coups soit un triomphe; il nous faut la gloire ou la tombe!

(*On lui présente un cheval; il le monte*).

ZORA. Ah! mon époux, mon amant, sais-tu bien où tu vas?

LISARDO. Où je vais? — Je vais où m'attendent le pouvoir et la renommée?

TOUS. Vive Lisardo (*Zora tombe inanimée dans les bras des femmes et des pages*).

DEUXIÈME ACTE.

SIXIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la grande place d'une magnifique cité orientale occupée par un peuple immense. Les balcons et les terrasses peuplés de femmes richement vêtues. Les tours, les obélisques sont pavoisés de bannières de mille couleurs. — Musique militaire. Une troupe de guerriers paraît; puis de jeunes pages chargés des dépouilles et des drapeaux des vaincus. — Arbolan suivi des chevaliers. — Un magnifique char triomphal, tiré par quatre rois barbares et entouré de jeunes filles jetant des fleurs. — Lisardo est assis dans le char; il porte un manteau de pourpre et ses armes sont resplendissantes. — Guerriers captifs. — Flammes de Bengale.

UN GUERRIER. Vive notre général! Vive le triomphateur!

LE PEUPLE. Vive Lisardo! (*Le char s'arrête au milieu du théâtre. — Les jeunes filles dansent à l'entour*).

CHŒUR.

Gloire au sauveur de la patrie;
Gloire au vengeur de notre roi!
Sa main aguerrie
Dissipe notre effroi.
Gloire au sauveur de la patrie!

UNE VOIX.

L'épée est le salut du monde,
La paix est son œuvre toujours.
O terre, le fer te féconde,
Mais l'acier protége nos jours!

CHŒUR.

Gloire au sauveur de la patrie ;
Gloire au vengeur de notre roi !
Sa main aguerrie
Dissipe notre effroi.
Gloire au sauveur de la patrie !

LISARDO.

Mon père, vous disiez qu'on n'était pas heureux
Dans ce monde où déjà grandit ma renommée ;
Tu craignais pour mes jours, Zora, ma bien-aimée :
Le ciel donne la gloire et le bonheur aux preux !

CHŒUR.

Gloire au sauveur de la patrie ;
Gloire au vengeur de notre roi !
Sa main aguerrie
Dissipe notre effroi.
Gloire au sauveur de la patrie !

UNE VOIX.

Il faut récompenser les braves,
Les donner pour modèle à tous :
La lâcheté fait les esclaves ;
Les héros seuls sont grands chez nous !

CHŒUR.

Gloire au sauveur de la patrie ;
Gloire au vengeur de notre roi !
Sa main aguerrie
Dissipe notre effroi.
Gloire au sauveur de la patrie !

UN GUERRIER. Vive notre général !
TOUS. Vive Lisardo !

SEPTIÈME TABLEAU.

SCÈNE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la salle du trône. Le roi et la reine, couronne en tête et sceptre en main, sont assis sous un dais magnifique. — Toute la cour est réunie. — Entre Lisardo, la tête découverte, suivi d'Arbolan et des chevaliers.

LE ROI. Entrez, vaillant Lisardo. Le soleil a moins de rayons que votre gloire. — Vous êtes le défenseur de mon pays et de mon trône. — Venez dans mes bras : vous êtes désormais le premier après le roi; votre main est le plus ferme appui de ma couronne.

LISARDO. Monarque généreux dont l'univers respecte aujourd'hui le nom, et qui, grâce à mon glaive, dois un jour dominer le monde, vos paroles sont une récompense assez haute pour mes services, car elles me font immortel. — Ma félicité sera complète si votre main couronne mon front du laurier vert. — Mais avant permettez-moi de recommander à vos bontés, à votre justice, ceux qui ont secondé mes efforts. — Le noble Arbolan, ces intrépides guerriers ont combattu à mes côtés; ils ont humilié les cohortes barbares, semé partout la terreur et l'extermination chez nos ennemis. Sans eux, la victoire eût été incertaine, sans eux serais-je aujourd'hui à vos pieds ?

LE ROI. C'est à toi de les récompenser en mon nom : je ne te disputerai pas ce bonheur. — Madame, voici la couronne de laurier que vous avez tressée pour lui. — A genoux, Lisardo, à genoux devant la reine.

LISARDO (*à part*). La reine... qu'elle est belle, grand Dieu ! (*Il s'approche du trône et s'agenouille. L'un des pages qui le suivent le touche à l'épaule, c'est le Génie du Mal*).

LE GÉNIE DU MAL.

Lisardo, tes genoux touchent la terre encore;
Tu n'es pas aussi grand qu'on peut le devenir;
C'est un royal amour qu'il te faut obtenir.
Cette femme, vois-tu, du regard te dévore !

LE ROI. Qu'avez-vous, Lisardo? — La reine vous attend. — A genoux devant elle.

LISARDO. L'émotion, Seigneur! (*A part*). Oh! à genoux!

LA REINE (*le couronnant*).

Lisardo, recevez ce laurier de ma main.
Puisse votre valeur, appui du genre humain,
Délivrer toutes les victimes.
Votre front? — Ce laurier n'est noble que par lui. —
Je suis heureuse, allez, d'être reine aujourd'hui,
Pour vous sacrer, vengeur des crimes!

LISARDO (*à part*). Son regard a parlé plus haut que ses lèvres. — (*Haut*). Votre main, Madame!.. Oh! merci (*il lui baise la main*).

LE ROI (*descendant du trône ainsi que la reine*). Je vous laisse, Lisardo. Seul avec ces guerriers, vous serez plus à l'aise pour les récompenser. — D'avance je ratifie tout ce que vous aurez fait.

LISARDO. Seigneur.

LA REINE. Lisardo, souvenez-vous que c'est la reine qui vous a couronné.

LISARDO. Toujours, Madame, toujours! (*La cour se retire. Le Génie du Mal se rapproche de Lisardo*).

SCÈNE TROISIÈME.

LISARDO, ARBOLAN, LE GÉNIE DU MAL, LES GUERRIERS.

LE GÉNIE DU MAL.

Lisardo, quand le roi sort, une foule avide
Se presse sur ses pas, car il est le premier;
La reine a, devant lui, ceint ton front de laurier;
Mais quand il n'est plus là, le trône reste vide!

LISARDO. Oui... oui. — Le trône reste vide. — Et malgré toute la puissance que j'exerce, il m'est défendu d'y monter. — Je ne suis rien que par le roi. — Oh! le regard de cette femme!..

ARBOLAN. Seigneur, permettez qu'à vos genoux...

LISARDO. Devant moi !.. (*A part*). Ils sont bien ainsi.

ARBOLAN. Permettez-moi de vous remercier.

LISARDO (*se levant*). Quelle folie. — Relevez-vous, mes loyaux amis : nous sommes égaux en valeur et en gloire.

ARBOLAN. Tu n'as pas d'égal parmi nous.

LISARDO (*à part*). Ils disent vrai ! (*Haut*). N'avons-nous pas lutté sur le même champ de bataille ?

ARBOLAN. Ton épée seule a vaincu.

LISARDO. Non, non. — Arbolan, tu seras sénéchal de l'empire et tu recevras du trésorier de l'État cinq cents marcs d'or. — Messeigneurs, je vous nomme généraux des frontières et vous pouvez prendre au trésor deux cents marcs d'or.

ARBOLAN. Laisse-nous embrasser tes vêtements. — Notre épée, notre existence, notre âme est à toi.

LISARDO. Je ne veux de vous qu'un serment d'amitié.

ARBOLAN. Dieu veuille qu'une occasion se présente de vous prouver la nôtre.

LISARDO. Vous seriez prêts à tout pour moi ?

ARBOLAN. A tout !

LISARDO. Et nos soldats ?

ARBOLAN. Ils vous adorent !

LISARDO. Bien, bien. — Qu'on leur donne de l'or, qu'on fasse circuler les coupes dans leurs rangs. — Leur amour, c'est mon espoir. — Allez, Messeigneurs, allez. — Je n'oublie pas une de vos promesses ; n'oubliez pas une des vôtres.

SCÈNE QUATRIÈME.

LISARDO (*seul*).

Je suis à mon but. — Non. — Encore
Un échelon pour être roi.
Le trône est là... mais non pour moi.
La soif du pouvoir me dévore !
Qui donc m'empêcherait ici
D'aller au trône que voici,

D'y monter et d'y prendre place?
Qui donc? — Ah! j'ai devant mes pas
Une barrière. — Il n'en est pas
D'infranchissable pour l'audace!
Que suis-je: le premier sujet
D'un souverain. — Je suis l'objet
D'un caprice de la puissance.
Le second est près du dernier,
Mais il est bien loin du premier:
Je fus maudit à ma naissance!
Allons... du courage, guerrier:
Un diadème de laurier
N'est pas vraiment un diadème.
Il faut à mon front celui d'or.
Allons... courage... Un pas encor...
Un pas... j'arrive au rang suprême!
Ciel! — La reine. — La reine ici!
Ah! grand Dieu! qu'y vient-elle faire?
Ah! grand Dieu! qu'elle est belle ainsi...
Si j'étais certain de lui plaire!

SCÈNE CINQUIÈME.

LISARDO, LA REINE.

LA REINE.

Vous êtes resté dans ces lieux,
Lisardo? — Seul? — Et dans vos yeux
Je lis une triste pensée.
La Fortune vous a comblé.
Devant elle auriez-vous tremblé?
Non, non. — Votre âme est cuirassée
Contre toute hésitation.
Soyez franc? Votre ambition
Ne se montre point satisfaite.
Parlez, je jure devant Dieu
De la satisfaire en ce lieu,
Telle que le ciel vous l'a faite!

LISARDO.

Madame, que puis-je implorer,
Lorsque d'orgueil je dois pleurer
En vous voyant soudain émue,
En palpitant à cette voix
Que le doux rossignol des bois
Jalouse, et qui tant me remue;
Que puis-je demander au ciel
Quand je bois à genoux le miel
De vos accents? — L'âme ravie,
Pour prolonger un tel bonheur,
Voulez-vous l'amour du vainqueur,
Madame, voulez-vous sa vie?

LA REINE.

Ah! si vous parliez franchement.

LISARDO.

Reine, je parle avec mon âme.
Que votre cœur me soit clément.
Je sens le mien s'emplir de flamme.
Mais qu'avez-vous?

LA REINE.

Je tremble, ami.

LISARDO

Vous tremblez?

LA REINE.

Qu'un sort ennemi
Ne vous laisse lire en moi-même.

LISARDO.

Madame, il se pourrait!..

LA REINE.

Vois-tu,
L'amour, plus fort que la vertu,
Peut vaincre jusqu'au diadème.

LISARDO.

O reine! ô reine! vos accents
Me font insensé! Tu descends
Du séjour céleste;
Vous êtes la divinité!
Ah! que sur mon front agité
Ta main blanche reste.

Dès que mon regard dans vos yeux
A pu lire, il a vu les cieux
Dans votre prunelle ;
Et quand tu me parles, je sens
Que vers mon âme tu descends
Comme une étincelle !

Foulez mes lauriers ; de vos mains
J'attends les seuls beaux lendemains
Qu'un tel jour ménage ;
Mes victoires ne sont plus rien ;
Si mon amour est votre bien,
Je suis son ôtage !

LA REINE.

Levez-vous. — A mes pieds jamais
Ne doit être celui que j'aime.
Excusez-moi, Lisardo ? — Mais,
Jurez que le secret suprême
Dont vous allez être gardien
Doit avoir votre esprit pour tombe.

LISARDO.

Oh ! Madame, ce n'est pas bien
D'insulter qui d'amour succombe.
Parlez,

LA REINE.

Sous ce manteau royal
Sur ce trône encor sans égal,
Le front ceint de cette couronne,
Hélas, ami, Dieu m'abandonne ;
Et pas une femme ici-bas
N'est autant que moi malheureuse.

LISARDO.

Que dites-vous ?

LA REINE.

Ce trône, hélas !
Dont j'étais jadis orgueilleuse,
Je l'héritai de mes aïeux.
Ce roi qui parut à tes yeux

N'est souverain que par ma faute.
Enfant, je l'ai cru digne alors
D'une destinée aussi haute;
Mais il est faible entre les forts;
Mais il est ingrat pour moi-même.
Devant le danger pâle et blême,
Devant moi terrible toujours,
Frère, il empoisonne mes jours.
Sans toi, sans cet effort suprême
Que ta valeur vient d'accomplir,
Des barbares allaient remplir,
Mes cités de deuil et de larmes.
Il me faut un libérateur;
Il faut à mon peuple un sauveur.
Sois l'un et l'autre; à toi mes charmes!

LISARDO.

Je comprends, et suis prêt à tout tenter pour vous.

LA REINE.

Le vengeur de mon peuple est de droit mon époux.

LISARDO.

Il est roi, n'est-ce pas, Madame?

LA REINE.

L'armée est dans tes mains; elle peut à ta voix
Se soulever; il faut t'imposer à son choix:
On respecte ce qu'elle acclame!

LISARDO.

Guidez-moi vers celui que vous voulez punir!..

LA REINE.

Arrête, Lisardo; je vais tout prévenir;
Tout préparer. — Cette nuit même,
Mon peuple n'aura plus de tyran, et demain
Nous nous endormirons cette main dans ta main,
Nos fronts sous un seul diadème.

(*Elle sort*).

LISARDO (*demeuré seul*). Mon Dieu! je ne suis pas le jouet d'une illusion mensongère. — C'est bien la reine... Que m'a-t-elle proposé? un crime. — Ce roi m'a comblé de bienfaits. — Je suis un ingrat. — Allons donc, l'ingratitude est la loi de la na-

ture : il n'est pas de fleuve qui n'inonde le vallon qui l'a reçu. — Ce trône... Oh ! ce trône... j'y monterai demain ; personne ne peut plus se placer entre lui et moi !

SCÈNE SIXIÈME.

LISARDO, ZORA

ZORA (*dehors*). Laissez-moi, laissez-moi, c'est mon époux.

LISARDO. Grand Dieu !

ZORA (*entrant*). Lisardo ! mon Lisardo !

LISARDO. Toi ici ! Dans ce moment ! — Ah ! fatalité ! Je ne me souvenais plus... (*Il tombe assis*).

ZORA. Et quoi ! tu me repousses. — Oh ! je suis insensée, je suis injuste... C'est une idée folle que je me fais là. — Tu veux bien me laisser m'asseoir ainsi à tes pieds, comme une esclave...

LISARDO. Ah ! qui donc t'a poussée à venir, malheureuse ?

ZORA. Qui donc ? — Mais mon amour. — Ils voulaient m'empêcher d'arriver jusqu'à toi. — Si je suis ton esclave, je suis aussi ton épouse, et une épouse entre partout, rien ne peut séparer son mari d'elle, rien !

LISARDO. Rien !

ZORA. Le bruit de tes exploits est arrivé jusqu'à notre demeure. — Je me suis dit alors que je manquais à ta félicité, et j'ai tout abandonné pour voler à toi. — Chemin faisant, j'ai trouvé les cités pleines de ton nom ; je suis devenue orgueilleuse à mon tour ; je t'ai su gré d'avoir souhaité la gloire. — Oh ! maintenant que tu es arrivé au comble de tes veux, tu me consacreras bien quelques semaines, quelques jours... rien que quelques jours. — Tout est préparé là-bas pour te recevoir...

LISARDO. Au milieu de ces richesses, dans les salons témoins de l'insolence de Fineo.

ZORA. Non non, dans nos pavillons de verdure, dans nos

plaines fleuries, sur le bord des ruisseaux transparents. — Comme tout cela est beau, mon ami. — Nous sommes au printemps et la campagne chante un hymne à l'amour :

Dans les sources amoureuses,
Vaporeuses,
Du frais matin les lueurs
Baignent leurs coquettes flammes
Que nos âmes
Reconnaîtront pour leurs sœurs.

Les oiseaux chantent à l'ombre
Rien n'est sombre ;
Tout est souriant et doux ;
Des arbres fruitiers les branches
Toutes blanches
S'embrasseront comme nous.

Viens, mon amant, sur des roses
Non écloses
Je te bercerai le soir ;
A la brise bien-aimée,
Embaumée,
Nous confirons notre espoir.

Mais qu'as-tu ? Ton front est triste ?
Je n'existe,
Je n'existe que par toi ;
Je suis à ton sort liée...
Oubliée,
Je n'ai plus qu'à mourir, moi !
(Elle tombe évanouie).

LISARDO. Zora, reviens à toi... du secours !

LE GÉNIE DU MAL (*paraissant au seuil*).

Lisardo, le moment est décisif ; tu dois
Choisir entre la reine et cette femme obscure.
Vaincu, Zora pour toi n'aurait eu que l'injure ;
C'est l'orgueil qui l'amène à tes pieds. — Fais ton choix !
(*Il disparaît*).

LISARDO. Cette voix a raison... Cependant. — Ah ! si elle

était à ma place, si le roi lui offrait la couronne et que je fusse évanoui à ses pieds, elle me repousserait, j'en suis sûr. — Holà! gardes. — Emportez cette femme. Elle venait me demander une grâce que je n'ai pu lui accorder — (*Ils l'emportent*) Arrêtez... Non, non... allez! (*Ils sortent*). Quelle obscurité soudaine!.. (*La nuit est venue*). — De ce côté... La reine... Oh! elle avait dit vrai! (*La reine paraît une lampe à la main*).

HUITIÈME TABLEAU.

SCÈNE SEPTIÈME.

LISARDO, LA REINE.

LA REINE. Lisardo.

LISARDO. Madame.

LA REINE. Tout nous est favorable.

LISARDO. Je suis prêt.

LA REINE. D'où vient ton agitation?

LISARDO. Du désir que j'éprouve de vous venger!

LA REINE. Mais tu trembles?

LISARDO. Moi, trembler!

LA REINE. Oui. — Peut-être le courage te manque-t-il?

LISARDO. Ah! Madame, peut-il manquer à qui le puise dans vos regards?

LA REINE. Alors ne perdons pas de temps. — Le roi est endormi.

LISARDO. Endormi.

LA REINE. Il faut qu'il se réveille dans l'éternité.

LISARDO. C'est dans le sommeil que mon bras doit frapper cet homme. — J'aimerais mieux la lutte au soleil!

LA REINE. Insensé! on ne se bat pas contre le roi.

LISARDO. Oh! alors...

LA REINE. Voilà le poignard.

(*Coup de tonnerre, le trône disparaît. — On voit la chambre du roi. — Il dort sur un lit de parade. — Le Génie du Mal est à son chevet. — Tout est sombre, moins la partie où se trouve le roi.*)

LA REINE. Lisardo... tout est là, sceptre et couronne!

LISARDO. Enfer, seconde-moi!

(*Il s'élance vers le lit*).

TROISIÈME ACTE.

NEUVIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La salle du trône. LISARDO, LA REINE. — *Lisardo porte le costume du roi assassiné.*)

LISARDO. Je suis roi!

LA REINE. Oui, mon Lisardo. — La couronne a brillé sur ton front. La pourpre flotte sur tes épaules.

LISARDO. Quel moment! — Assis à cette place, j'ai reçu les serments de toute la cour et j'ai encore dans mes oreilles les acclamations du peuple!

LA REINE. N'es-tu pas le seul capable de le défendre? — As-tu remarqué, Lisardo, comme il est facile de fasciner les hommes et les nations quand on est roi, mais comme on est ingrat pour ceux qui ont cessé de l'être? — Personne ne se souvient de celui que tu as frappé et personne ne s'est demandé par quel miracle ma main s'est trouvée libre.

LISARDO. C'est vrai!

LA REINE. De quelle façon tu dis cela! — Écarte toute pensée sombre. — C'est ta main qui a frappé; le sang de la victime a été effacé par les baisers des courtisans.

LISARDO. Ma main!

LA REINE. Eh bien?

LISARDO. Elle est tachée encore! — Le vois-tu?

LA REINE. Insensé!

LISARDO. Mais vois donc!

LA REINE. Tu délires!

LISARDO. Non, non. — Je suis roi; peut-être serai-je davantage encore, mais je la cacherai cette main : les taches de sang ne s'effacent pas; on les voit toujours!

LA REINE. Oh! Lisardo! Lisardo!

LISARDO. Voilà le trône. — Laisse-moi. — Sur ses coussins de velours on ne craint pas les morts. (*Il monte sur le trône.*)

LA REINE (*à part*). Je ne puis l'abandonner dans cet état. — (*Haut.*) Reviens à toi!

LISARDO (*sur le trône*).

A genoux! à genoux! madame!
Vous m'avez dit : tu seras roi!
Je le suis! Alors, sur mon âme,
On est mal debout devant moi!
Nul que moi ne ceint la couronne;
On doit s'incliner quand j'ordonne;
On doit trembler à mon regard.
Qui donc pourrait de cette cime
Me précipiter dans l'abîme.

LE GÉNIE DU MAL (*sortant des rideaux du trône*).

Un assassin et son poignard.

(*Il disparaît*).

LISARDO (*descendant du trône*). Ciel! quelle idée! Ah! je suis perdu. — Madame, il faut tripler les gardes; il faut ne jamais quitter le palais. — Un assassin et son poignard!

LA REINE. Mon ami!

LISARDO (*à part*). Son ami!

LA REINE (*à part*). Mais il est insensé, vraiment.

LISARDO (*à part*). Elle parle seule... Elle va croire que j'ai peur. — Dissimulons, dissimulons.

LA REINE. Eh bien, Lisardo, êtes-vous mieux!

LISARDO. Oui, oui. — J'étais accablé sous le poids de mes

réflexions. — Je me disais que le royaume dont tu m'as fait le souverain ne suffisait pas à mon ambition; je me disais..... La tache de sang! La tache de sang!

LA REINE. Lisardo!

LISARDO. Oh! que je souffre! — (*A part*). Cette femme est belle... Mais Zora... Ah! Zora l'était davantage. — Insensé que je suis, l'amour d'une reine est le seul digne de moi!

LA REINE. Je vois que tes pensées t'absorbent, mon ami... Il te faut de l'air.

LISARDO. Sortir, peut-être, et dans l'ombre...

LA REINE. Que crains-tu?

LISARDO. Mais je ne crains rien, te dis-je! Est-ce que j'ai dit que je craignais quelque chose? — Holà! page!

UN PAGE. Seigneur.

LISARDO. Mes chevaux, mes chiens. — Que toute la cour soit prête à partir pour la chasse. — Dites au grand sénéchal de se rendre immédiatement ici. (*Le page se retire.*)

LA REINE. Arbolan. — Et pourquoi?

LISARDO. Je veux qu'il m'accompagne à la chasse.

LA REINE (*à part.*) Je respire. (*Arbolan paraît.*)

SCÈNE DEUXIÈME.

LA REINE, LISARDO, ARBOLAN.

ARBOLAN. Je me rends aux ordres de mon souverain.

LISARDO. Relève-toi, Arbolan, et prépare-toi à me suivre.

ARBOLAN. Seigneur.

LISARDO. Je veux que la chasse soit brillante et je désire que tu m'y accompagnes.

ARBOLAN. Il m'est impossible de vous suivre, seigneur.

LISARDO Impossible, quand je le veux?

ARBOLAN. La transformation que l'État vient de subir m'o-

blige à demeurer. — Mon absence ne peut avoir lieu sans compromettre les intérêts de la monarchie.

LISARDO. Bien, bien, demeure. (*A part.*) Je suis roi et l'obstacle se dresse devant moi encore. (*Haut.*) Venez, madame, Venez!

DIXIÈME TABLEAU.

(Le théâtre représente une forêt. — Entre Lisardo richement vêtu pour la chasse).

SCÈNE TROISIÈME.

LISARDO (*parlant à la cantonade*). Rappelez la meute, faites reposer les chevaux et veillez à ce que personne ne trouble mon repos. — Où trouverai-je une solitude assez grande pour y cacher mon trouble? C'est une île déserte qu'il me faudrait habiter... Une île! — Dans mes souvenirs, il me semble... Oh! non; je n'ai jamais été solitaire, car je serais demeuré loin des hommes si j'en avais eu le pouvoir. — Je croyais que la couronne donnait le bonheur; qu'on n'avait rien à envier au delà, et voilà que de nouveaux désirs envahissent mon esprit. — Quel poids j'ai là!... Le poids d'un crime. — Rien ne peut l'enlever... Devoir le trône à une femme? — Pourquoi ne suis je pas né roi? — Ils me reprochent peut-être en ce moment l'obscurité de mon origine. — S'ils l'osaient! — Ah! qu'ils tremblent! — (*Un grand éclat de rire se fait entendre.*) On a ri... Ri devant moi... Qui donc? (*Une sorcière étrangement vêtue sort d'un buisson.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

LISARDO, LA SORCIÈRE.

LA SORCIÈRE. Moi.

LISARDO. Qui es-tu, malheureuse?

LA SORCIÈRE. Tu l'as dit : une malheureuse... je viens voir un homme heureux!

LISARDO. Ignores-tu donc que je suis le roi?

LA SORCIÈRE. Je suis aussi reine où j'habite.

LISARDO. Tu es folle. — Que me veux-tu? Me demander une aumône, sans doute.

LA SORCIÈRE. Par Belzébuth, tu veux encore me faire rire. — C'est moi qui pourrais te faire l'aumône ici, l'aumône de l'oubli peut-être, car je sais et je vois...

LISARDO. Tu sais?

LA SORCIÈRE. Le crime.

LISARDO. Tu vois?

LA SORCIÈRE. La tache de sang!

LISARDO. Tais-toi, tais-toi, femme infernale!

LA SORCIÈRE. Je me tairai, mais je veux que tu voies que je le fais par pitié et que comme toi j'ai un trône. — Regarde!

ONZIÈME TABLEAU.

SCÈNE CINQUIÈME.

(La sorcière frappe de son bâton la terre. — Un trône paraît. — Il est construit sur le dos d'un énorme crocodile et a pour dais une chauve-souris les ailes étendues. La sorcière s'y assied. Elle est entourée soudain d'une cour de fantômes et de démons. La scène n'est plus éclairée que par les yeux flamboyants du crocodile et de la chauve-souris).

LISARDO. Ciel! que vois?

LA SORCIÈRE.

Démons, fantômes,
Sous les dômes
De l'enfer,
Est-il un traître
Qui puisse être,
Cœur de fer,
Pour l'ambition infâme,
Pour la luxure et la flamme,
A cet homme comparé?

LES DÉMONS ET LES FANTÔMES.

Non! non!

LA SORCIÈRE.

Devant nous qu'il s'agenouille,
Ouvrez son âme et qu'on fouille
Son cœur de crime altéré.
Portez le traître
Qui fut maître
Par le fer,
Démons, fantômes,
Sous les dômes
De l'enfer!

(*Les démons et les fantômes menacent Lisardo, et s'avancent vers lui*).

LISARDO.

Arrêtez! arrêtez! démons, j'existe encore,
Votre pouvoir ne peut rien contre les vivants.
Vous voulez m'effrayer, mais la foudre et les vents,
Votre regard affreux dont l'ardeur nous dévore
Au delà du tombeau,
N'ont jamais eu sur moi d'empire;
Arrêtez fils de mon délire :
Je suis vivant, roi, fort et beau!

(*Les fantômes s'arrêtent*).

LA SORCIÈRE.

Il a raison : la terre est encor son domaine,
Il peut y promener sa colère inhumaine;
Il a raison! il a raison!
Mais vous pouvez voler autour de sa pensée,
Et sans cesse augmentant votre troupe pressée,
Remplir de deuil son horizon!

LISARDO.

Infâme!

LA SORCIÈRE.

La flamme
T'attend,
Et sur ton étoile
Vois, un sombre voile
S'étend.

(*Dans les arbres une étoile brillait, on aperçoit un fantôme qui la couvre d'un linceul*).

LISARDO.

Eh bien! emportez-moi dans votre sombre empire
Je saurai bien m'y faire élire
Votre souverain, malgré vous.

Tu vivras; tu vivras : le remords te réclame!

LA SORCIÈRE.

Non, tu l'as dit, la mort n'a point encor chez nous
Fait descendre ton âme;
Ton ambition, tes grandeurs,
Ta couronne
Seront les instruments vengeurs
Que je donne
A ces agents de mon courroux.
Tes richesses
Seront aux mains du sort jaloux
Des traîtresses;
La misère, le désespoir,
Sur ta trace,
Railleront du matin au soir
Ton audace!
(*Jetant un anneau*).
Ah! j'ai pitié de toi, malheureux, qui raillais
La pauvre sorcière inconnue.
Prends cet anneau, le mien. — Sans lui, tu tomberais
Aujourd'hui dans la tombe nue,
Et trop tôt parmi nous tu te réveillerais.
Prends, avec cet anneau magique,
Tu seras invisible à tous.
Prends, l'enfer ne veut pas qu'aujourd'hui je m'explique
Sur cet anneau : les temps en savent plus que nous!

(*La sorcière, les fantômes, les démons et le trône fantastique disparaissent. Lisardo demeure seul dans la forêt*).

SCÈNE SIXIÈME.

LISARDO (*seul*).

Tout a disparu, tout! visions impuissantes, rêves insensés de mon imagination en délire! —Allons, allons... pas de faiblesse. —J'ai vaincu l'enfer! —Mais que vois-je? un anneau à terre.— Celui que m'a jeté cette infernale sorcière. — Elle est donc bien venue ici. — Je n'ai pas rêvé. — Est-ce que par hasard il y aurait réellement un pouvoir au-dessus de celui des audacieux? Essayons la puissance de cet anneau. — Tu seras invisible avec

lui, m'a dit la sorcière. — Justement deux chasseurs viennent de ce côté. — Essayons.

SCÈNE SEPTIÈME.

LISARDO, DEUX CHASSEURS.

PREMIER CHASSEUR. Je te dis qu'il n'est pas ici.

DEUXIÈME CHASSEUR. Je te jure qu'il y était il n'y a qu'un instant.

PREMIER CHASSEUR. Il se sera enfoncé dans la forêt.

DEUXIÈME CHASSEUR. C'est impossible. — Il nous eût prévenus.

PREMIER CHASSEUR. Il me semble que s'il était là, nous le verrions.

DEUXIÈME CHASSEUR. Cherchons donc de ce côté. (*Ils s'éloignent.*)

LISARDO (*demeuré seul*). Invisible! Je suis invisible. — Possesseur de cet anneau, je puis tout voir, tout entendre. — Ah! elle m'a trompé, cette femme. — Je ne suis pas le persécuté de l'enfer. — Je suis le favori de Satan. — Invisible! — Je ne suis plus un homme; je suis presque un Dieu. — L'univers baisera demain à genoux la trace de mes pas! (*Il sort.*)

DOUZIÈME TABLEAU.

SCENE HUITIÈME.

(Le théâtre représente la grande place du sixième tableau. — Elle est pleine de peuple. — Lisardo paraît invisible pour tous).

LISARDO. Puisque cet anneau m'a rendu invisible, je veux me mêler à la foule; je veux savoir ce que pensent de moi ceux qui m'ont acclamé ce matin. — Écoutons.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. As-tu déjà vu le nouveau roi?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. Oui, au moment où il partait pour la chasse. — Ma foi, si j'avais su qu'il fût aussi laid, je ne me serais pas dérangé.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE. Comment diable un tel inconnu a-t-il pu arriver au trône?

LISARDO. Ciel! quelle question!

PREMIER HOMME DU PEUPLE. N'a-t-il pas remporté d'éclatantes victoires?

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE. Est-ce qu'il les eût remportées sans nos frères, sans nos fils?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. Au général toute la gloire, c'est la règle.

TROISIÈME HOMME DU PEUPLE. On dit qu'il se prépare à de nouveaux combats dont notre honneur n'a que faire et dont nos intérêts souffriront.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. Au moins son prédécesseur était un homme pacifique.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE. Tu verras ce que celui-ci nous coûtera.

PREMIER HOMME DU PEUPLE. Oh! alors... Mais, tu l'as dit, nous verrons.

LISARDO. Le peuple est fidèle et vous aime, m'ont dit les courtisans. — Le peuple... C'est moi qui verrai. — J'ai une armée. — Justement voici de ce côté des soldats, écoutons.

PREMIER SOLDAT. Mes amis, vive notre nouveau roi; il nous accable de faveurs...

DEUXIEME SOLDAT. Imbécile, crois-tu donc qu'il le fasse sans intérêt?.. Que serait-il sans nous?

PREMIER SOLDAT. Tu as raison. — Cependant sa valeur dans les dernières batailles...

DEUXIÈME SOLDAT. Écoute, mon cher, j'en sais long là-dessus. Sans Arbolan nous étions vaincus.

LISARDO. Arbolan! lui! l'infâme est mieux aimé que moi.

PREMIER SOLDAT. Après tout, tu dis vrai encore. Lisardo n'est qu'un orgueilleux.

DEUXIÈME SOLDAT. Allons boire son or à la santé d'Arbolan.

PREMIER SOLDAT. A la nôtre bien plutôt.

DEUXIÈME SOLDAT. A la nôtre.

LISARDO. Mais cette infâme sorcière m'a donné là un pouvoir horrible. — Je vais... Ah ! mon Dieu, quand j'ai cet anneau au doigt, il m'est impossible de frapper... Ah ! voici des chevaliers. — Ceux-là me rendront justice.

PREMIER CHEVALIER. Voilà certes une époque fatale pour nous. — Notre honneur est menacé, nos fortunes sont compromises et l'État court à sa ruine.

DEUXIÈME CHEVALIER. Je ne sais pour quelle raison la reine a donné sa couronne à un aventurier.

LISARDO. Infamie ! Et cet homme était à mes genoux ce matin !

PREMIER CHEVALIER. Puisque personne ne nous écoute, je vous dirai entre nous...

TROISIÈME CHEVALIER. Quoi donc ?

PREMIER CHEVALIER. J'ai un soupçon sur Lisardo.

LISARDO. Grand Dieu !

DEUXIÈME CHEVALIER. Et lequel ?

PREMIER CHEVALIER. La mort du dernier roi est enveloppée d'un mystère dont il a le mot.

TROISIÈME CHEVALIER. Vous croiriez ?..

PREMIER CHEVALIER. Suivez-moi, je vous en dirai plus long de ce côté.

LISARDO. Assez ! assez ! — Du feu circule dans mes veines ! — Déjà les soupçons !.. Le peuple me méprise, les soldats m'insultent, la noblesse m'accuse... Qu'importe ? Si l'on conspire, je saurai bien étouffer dans le sang mes ennemis. J'ai l'amour de la reine, je suis certain de la fidélité des généraux... Le reste est sottise.

TREIZIÈME TABLEAU.

SCÈNE NEUVIÈME.

(Le théâtre représente une galerie intérieure du palais).

LISARDO. La reine et Arbolan viennent de ce côté. — Je vais savoir... Je tremble déjà !.. Oh ! qu'il est malheureux celui qui peut à son gré devenir invisible... Quelle horrible anxiété !

SCÈNE DIXIÈME.

LISARDO, LA REINE, ARBOLAN.

LA REINE. Tu es injuste, Arbolan. — Ne sais-tu pas que depuis longtemps je t'aime et que tous mes efforts tendent à te faire asseoir sur le trône?

LISARDO. J'ai le vertige.

ARBOLAN. Pourquoi y avez-vous fait asseoir alors cet aventurier sans génie?

LISARDO. Mais je suis en enfer, moi!

LA REINE. Ne fallait-il pas t'épargner un crime? Son ambition nous a servis; le premier coup est porté.

LISARDO Oh! j'étranglerai cette femme de ma main.

ARBOLAN. Mais comment arracher du trône le misérable qui l'occupe?

LA REINE. J'y ai songé...

ARBOLAN. Son nom, bien que jeté en pâture à nos partisans, jouit encore d'un certain prestige; il a le pouvoir et la force.

LA REINE. Je t'assure qu'aujourd'hui même il n'aura plus ni l'un ni l'autre.

ARBOLAN. Aujourd'hui même?

LA REINE. Aurais-tu peur?

ARBOLAN. Non, mais la prudence...

LA REINE. Je suis la reine.

ARBOLAN. La garde du palais est confiée à l'un des partisans les plus fidèles de Lisardo.

LISARDO. Je profiterai de sa présence.

LA REINE. Écoute, insensé.

ARBOLAN. Parlez.

LA REINE. Aussitôt son retour de la chasse, il doit présider un grand festin. La coupe dans laquelle il boira est empoisonnée!

LISARDO. Oh! les monstres! Et ne pouvoir en ce moment même...

LA REINE. Tu es certain cette fois de mon amour, Arbolan.

ARBOLAN. Oh ! oui, ma reine, oui !

LA REINE. Viens sourire pour la dernière fois à ton rival : il est condamné !

SCÈNE ONZIÈME.

LISARDO, (*demeuré seul*).

Où suis-je ?.. De colère et de rage mon cœur
Éclate ! — Je n'ai pas entendu... Quelle horreur !
C'est une illusion du remords qui me ronge...
Non, non, ils étaient là !.. Non ! ce n'est pas un songe !
La reine !.. Celle enfin que je voyais hier
Belle comme un soleil... Oh ! femme de l'enfer !
Des larmes de douleur inondaient son visage ;
A genoux, et faisant appel à mon courage,
Elle me conjurait de la sauver... Ce soir,
C'est mon tour... Condamné par elle !.. O désespoir !
Pourquoi n'aurais-je pas le sort de ma victime ?
Le criminel un jour doit mourir de son crime !
Arbolan !.. mon fidèle !.. Oh ! mais vous l'avez vu,
Dieu puissant !.. Il était à mes pieds étendu,
Comme un esclave prêt à balayer ma trace
Avec sa langue... Et moi, le fanfaron d'audace,
Je me suis laissé prendre à ces tentations.
O sentiments humains, douces émotions !
Visages souriants, masques, masques infâmes,
Tombez donc, pour qu'on voie au moins le fond des âmes !
Je suis un assassin... Oui, la tache de sang
Ne me quittera plus... Le trône, éblouissant
Quand je le regardais d'en bas, vu de la cime,
Me paraît un tombeau dans lequel dort mon crime :
Je tremble de le voir s'entr'ouvrir et soudain
Vomir le roi d'hier ma sentence à la main !
Puis-je rétrograder ? Non... mon passé me pousse ;
Il faut marcher encore... Oh ! que la mort est douce !..
La mort !.. et dans la tombe où je m'endormirais,
Ombre du roi frappé, tu me réveillerais !..
Allons donc !.. Il faut vivre et me venger du monde.
En consolations la vengeance est féconde.

(*Otant son anneau.*)
Retirons cet anneau de mon doigt .. Maintenant
Je suis visible... Il faut un courage étonnant
Pour vaincre sa fureur... Oh! je me vaincrai... Page!
Crier, c'est de la peur; agir est du courage!

SCÈNE DOUZIÈME.

LISARDO, un Page, puis le Capitaine des gardes.

LE PAGE. Monseigneur!

LISARDO. Le capitaine qui commande la garde du palais; qu'il vienne à l'instant.

LE PAGE. Je cours, Monseigneur.

LISARDO (*un instant seul*). Ils tremblaront, je le jure, les pervers; leur sang se figera dans leurs veines. — Je ne devrai plus le trône à une femme, mais seulement à mon audace.

(*Le capitaine entre*).

LE CAPITAINE. Monseigneur!

LISARDO. Relève-toi, mon ami, mon frère, et viens dans mes bras. — Tu es un modèle de valeur et de loyauté; je t'ai vu combattre à mes côtés comme un héros, et je n'oublie jamais ceux que j'ai remarqués dans de telles occasions.

LE CAPITAINE. Monseigneur, je suis en ce moment le plus fier et le plus heureux des hommes. — Que puis-je faire pour votre service?

LISARDO. Je désirerais savoir si à ma voix tu serais prêt à tout.

LE CAPITAINE. Mettez mon dévouement à l'épreuve, Monseigneur.

LISARDO. Il y a des traîtres.

LE CAPITAINE. Je le sais, Monseigneur, mais mon épée est là toujours.

LISARDO. Ils sont nombreux.

LE CAPITAINE. Le courage vaut le nombre!

LISARDO. Ils ont un grand pouvoir et de grands noms.

LE CAPITAINE. Qu'importent leurs noms? qu'importe leur pouvoir?

LISARDO. Il faut les frapper de terreur.

LE CAPITAINE. Que le soleil lui-même s'obscurcisse si le soleil vous gêne aux cieux!

LISARDO. Tu es certain de la loyauté de ceux qui t'obéissent?

LE CAPITAINE. Comme de la mienne.

LISARDO. Tu les feras entrer dans la salle du festin; tu te placeras à mon côté, l'épée nue, prêt à frapper ceux que je te désignerai.

LE CAPITAINE. J'obéirai.

LISARDO. Demande-moi maintenant ce que tu voudras.

LE CAPITAINE. Monseigneur, je vous laisse le soin de me récompenser.

LISARDO. Ta main alors et sois en paix : ton avenir sera grand! (*Le capitaine sort.*) M'a-t-il parlé franchement, cet homme? Si c'était un traître?.. Je ne sais plus vraiment à qui me fier. — Les hommes qui commandent aux autres hommes devraient pénétrer leurs pensées... L'heure est arrivée, l'heure des festins, l'heure des vivats!.. Ils vont peut-être me porter en triomphe... Et ce soir, ce soir ils m'auraient traîné dans les rues.

QUATORZIÈME TABLEAU.

SCÈNE TREIZIÈME.

(La salle du festin. Tables magnifiquement servies. La reine, Lisardo occupent la plus élevée. Le capitaine est debout, derrière Lisardo, l'épée nue. Les gardes occupent le fond. Des pages richement vêtus circulent autour des conviés).

TOUS, *à l'entrée de la reine et de Lisardo.* Vive le roi! vive la reine!

LISARDO (*à part*). Ah! je sais maintenant le prix qu'il faut attacher à vos acclamations. — Criez! criez! race de vipères! je vous rendrai la monnaie de votre franchise.

LA REINE. Je vous remercie, mes amis.

LISARDO. Madame, n'est-il pas vrai qu'il est bien doux d'entendre l'expression du loyal enthousiasme de ces fidèles sujets? (*Bas à la reine*). Vous êtes plus belle que jamais.

LA REINE. C'est pour vous seul que je me suis parée, Lisardo!

LISARDO (*à part*). Toutes les hyènes ne sont pas au désert. (*Haut.*) Mais je n'aperçois pas le sénéchal.

LA REINE L'importance de ses travaux retardera sa venue.

LISARDO. Eh bien! Madame, que cela ne nous empêche pas de nous réjouir. — Prenez place, Messeigneurs. — Qu'on serve et que les danses commencent.

(*Danses*).

LA REINE (*inquiète et à part*). Arbolan ne vient pas! Mon Dieu! tremblerait-il?

LISARDO (*à part*). Allons, il est temps! — A boire, page, et cette fois dans ma coupe. — Mon amie, j'ai bu jusqu'alors dans la vôtre, vous plairait-il de boire dans la mienne au salut de la monarchie?

LA REINE Que dites-vous?

LISARDO. Eh quoi! vous refusez?

LA REINE. Mon ami...

LISARDO. Buvez, Madame, buvez.

LA REINE. Oh! jamais, jamais.

LISARDO. Ah! misérable courtisane du trône, tu as peur. Capitaine des gardes, arrêtez la reine : cette coupe est empoisonnée!

LA REINE. Qui donc oserait?

LISARDO. Obéissez, capitaine.

LE CAPITAINE. A moi, gardes!

LA REINE. A moi, Messeigneurs... Du bruit au dehors. — On vient à mon secours... Arbolan, c'est Arbolan.

SCÈNE QUATORZIÈME.

LES MÊMES, plus ARBOLAN, suivi d'une troupe armée.

ARBOLAN (*l'épée à la main*). Oui, c'est moi qui viens vous sauver, Madame.

LISARDO (*tirant l'épée à son tour*). Ah! triple traître, nous allons voir. — Gardes, suivez-moi!

ARBOLAN. Arrêtez, gardes, vous défendez un régicide. — Regardez ses mains, elles sont teintes du sang de votre dernier roi, dont il est l'assassin.

LISARDO. Mes mains... Ah! la tache de sang?

(*Son épée lui échappe*).

LE CAPITAINE. Un régicide!.. Oh! alors, qu'il meure!

TOUS. Qu'il meure!

ARBOLAN. Pas par le fer, il n'en est pas digne. — Qu'on s'en empare.

LISARDO (*à part*). Mon anneau... je l'ai encore. (*Haut.*) Misérables, Lisardo vous défie. — Approchez-vous de lui si vous l'osez. (*Il disparaît dans une trappe.*)

ARBOLAN. Disparu!.. Ah! il y a quelque affreux mystère dans ceci. — Cet homme... Mille marcs d'or à qui retrouvera cet homme!

QUATRIÈME ACTE.

QUINZIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente le jardin du deuxième tableau. Lisardo entre; il est pauvrement vêtu et enveloppé d'un manteau de couleur brune).

LISARDO.

Où suis-je? — Où m'a conduit le destin irascible?
J'ai marché bien longtemps dans la nuit. — C'est horrible
Qu'on puisse en un instant redescendre si bas.
J'ai perdu mon anneau. Retourner sur mes pas

Ne servirait à rien. Ciel! ai-je le vertige?
Je reconnais ces lieux, ce jardin... O prodige!
C'est là que sur mon sein tombait hier Zora.
J'ai fait un mauvais rêve; elle me sauvera.
Plus de pouvoir. — Ici, je veux vivre dans l'ombre.
Zora, Zora m'attend. — Laisse moi, rêve sombre!
Mais quoi! toutes ces fleurs se détournent de moi,
Ces feuilles ont séché; je cause de l'effroi
Même aux ruisseaux, qui n'ont plus pour moi de murmures;
Tous les oiseaux ont fui; les prés sont sans parures;
La pâquerette blanche est morte maintenant;
Le ciel n'est plus d'azur. — O mystère étonnant!
Se peut-il que si tôt le printemps disparaisse?
Il ne faut, j'en suis sûr, qu'un regard de tendresse,
Jeté sur ce jardin par Zora dans ce jour,
Pour que subitement il renaisse à l'amour
Reviens, ange de paix; à genoux je t'appelle.
J'étais un insensé quand je fus infidèle;
Le crime m'entraînait, mais je t'aimais encor...
Reviens, reviens, ma sœur, mon ange, mon trésor!
On vient de ce côté; peut-être on va me dire
Ce qu'elle est devenue... O mon Dieu! je délire
Encor... C'est un cercueil; c'est un enterrement...
Si c'était! .. Croule-toi sur mon front, firmament!

SCÈNE DEUXIÈME.

(LISARDO. Un enterrement, composé de quatre jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de cyprès, et de quatre paysans portant un cercueil ouvert, dans lequel se trouve Zora. Un fossoyeur armé d'une pèle).

LISARDO. Fossoyeur, mon ami, le nom de cette malheureuse?

LE FOSSOYEUR. Vous l'ignorez?

LISARDO. Je l'ignore.

LE FOSSOYEUR. C'est la victime d'un infâme qui l'a reniée; c'est Zora!

LISARDO. Zora! Terre et cieux! Zora!

LE FOSSOYEUR. — Oui, c'est elle, ne la reconnaissez-vous pas?

LISARDO. Ah ! laissez-moi, laissez-moi seul avec ce cadavre ou tuez-moi ; j'ai droit à la moitié de sa tombe !

LE FOSSOYEUR. Arrêtez, profanateur !

LISARDO. Ce cadavre est à moi, vous dis-je.

LE FOSSOYEUR. Insensé !

LISARDO. Ce cadavre est celui de ma femme : Je suis Lisardo.

TOUS. Lisardo !

LE FOSSOYEUR. L'assassin ! Ah ! fuyons. (*Ils fuient et laissent le cercueil*).

SCÈNE TROISIÈME.

LISARDO, LE CADAVRE DE ZORA.

LISARDO.

Parle, Zora de mon âme,
Que la flamme
De mon être, aille à ton cœur,
Rallumer une parcelle,
Étincelle
De ton existence, ô sœur !

—

Non, tu n'es pas morte encore ;
Je t'implore,
Je te demande pardon ;
Je suis là : tu vas revivre,
Pour me suivre,
Pour oublier l'abandon !

—

Faut-il mon sang pour ta vie,
Et ravie
Cette main le versera ;
Mais parle-moi, mon aimée,
Et charmée,
Mon âme s'envolera.

—

C'est ma voix qui te réveille.
On sommeille

Pour tromper son désespoir.
Lève ta tête charmante,
Mon amante,
Relève-la pour me voir.

—

ZORA (*qui s'est ranimée peu à peu*).
Lisardo... Non, c'est un songe,
Un mensonge.
Lisardo, ce n'est pas toi.
Je suis à la mort liée :
Oubliée,
Je n'avais qu'à mourir, moi !
(*Elle retombe morte*).

—

LISARDO. Plus rien ! plus rien ! Ah ! je veux la ranimer encore. — Zora ! Zora !

SCÈNE QUATRIÈME.

LISARDO, LE CADAVRE, LISEO.

LISEO (*qui s'est approché lentement*). Lisardo !

LISARDO. Cette voix ! Pitié ! mon Dieu ! Pitié !

LISEO. Qu'as-tu fait de ton serment ? Qu'as-tu fait de ma fille ?

LISARDO. Seigneur, j'ai voulu la ranimer au prix de ma vie...

LISEO. Te l'avais-je donc donnée morte ?

LISARDO. Ah ! ne m'accablez pas ?

LISEO. Que prétends-tu faire ?

LISARDO. La ranimer, vous dis-je.

LISEO. Impossible : Dieu n'envoie pas deux fois ses anges sur la terre. Va-t-en !

LISARDO. Non... et si je ne puis lui rendre la vie avec mon souffle, je veux l'emporter dans mon palais ; je veux lui faire un bûcher magnifique avec toutes mes richesses entassées et m'ensevelir avec elle dans les flammes.

LISEO. Cela ne t'est pas même permis par Dieu. — Pendant ton absence, d'autres ont fait un bûcher de ton palais ; regarde !

SEIZIÈME TABLEAU.

Les arbres du fond s'écartent; on aperçoit le palais en ruine et peuplé de fantômes.

LISARDO. Malheureux!.. Zora... Zora... Ah! je suis maudit!

(Il tombe inanimé).

LISEO. A moi, mes amis... Profitons de l'évanouissement du misérable et portons mon enfant à sa dernière demeure.

(Il enlève le cercueil).

SCÈNE CINQUIÈME.

LISARDO, PUIS LE DÉMON.

LISARDO (*seul revenant à lui*). Je respire encore, Dieu tout-puissant! — Il est donc écrit qu'aucune torture ne me sera épargnée. — Les vents conjurés emportent toutes mes espérances sur leurs ailes maudites. — Oh! je me vengerai! — Moi, le dominateur, moi, le foudre de guerre, je dois mourir obscur dans cette vallée inconnue? — Non... non! — Je suis vivant encore; je puis regagner ce que j'ai perdu; et si le ciel me refuse son appui, l'enfer ne me refusera pas le sien! (*Coup de tonnerre; le démon paraît en costume de bandit fantastique.*)

LE DÉMON. L'enfer t'a entendu, Lisardo; me voilà!

LISARDO. Qui es-tu?

LE DÉMON. Je suis celui que tu as invoqué; je suis Satan.— Sois à moi et je te venge.

LISARDO. Tu me venges?... Oh! alors, rends-moi des soldats que je puisse mettre le feu aux quatre coins de la terre.

LE DÉMON. Sois obéi!

DIX-SEPTIÈME TABLEAU.

(Le théâtre se transforme en une caverne. — Toutes les forces de l'enfer sont réunies sous le commandement de Belzébuth).

LISARDO. Enfin! enfin! Une arme pour moi!

LE DÉMON. Voici une épée. — Cette armée est à tes ordres.

— Belzébuth sera ton premier lieutenant. — Si tu as besoin d'or, frappe les pierres elles se transformeront à ta voix.

LISARDO. Voyons... Oh! de l'or! (*Il a frappé de son épée un morceau de rocher qui s'est métamorphosé en un lingot d'or.*) Merci, merci, Satan. Avec ton secours, je ne crains pas de m'élancer au combat et d'affronter Dieu lui-même! Venez! venez!

(*Le fond s'ouvre et laisse voir une muraille de bronze.—Un ange armé d'une épée flamboyante paraît au sommet de l'une des roches*).

L'ANGE. Misérable! — L'enfer ne peut rien contre Dieu!

LISARDO. A moi, démon!

LE DÉMON. Lisardo! Lisardo! Impossible!

LISARDO. Alors j'oserai seul!...

L'ANGE. Sois frappé!... (*Il tombe évanoui. — Toute l'armée infernale s'agenouille et se retire.*) Tu as mis le comble à tes crimes, Lisardo : le châtiment va commencer.

DIX-HUITIÈME TABLEAU.

(Lisardo se trouve de nouveau dans le jardin. — Obscurité complète).

SCÈNE SIXIÈME.

LISARDO, puis ARBOLAN, LE CAPITAINE et LES GARDES.

LISARDO. Allons, tout est fini! Tout est fini!

VOIX LOINTAINES. Par ici, par ici!

LISARDO. D'où viennent ces cris?

ARBOLAN. Venez! C'est ici qu'est le traître. (*Il entre suivi des gardes. Torches.*)

LE CAPITAINE. Voilà le régicide!

LISARDO. Ah! l'épée de l'enfer!

ARBOLAN. Ne le tuez pas : mon bourreau le réclame. — Rends-toi, misérable : je suis le roi!

LISARDO. Eh bien! prends ma vie! (*Il jette son épée, on le charge de liens et on l'entraîne.*)

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

SCÈNE SEPTIÈME.

(Le théâtre représente une obscure prison. — Entre Lisardo enchaîné).

LISARDO.

C'est bien moi! — Dans ces murs... les bras chargés de chaînes.
Moi dont les volontés ont été souveraines,
Moi pour qui l'univers n'était pas assez grand.
Ah! le trône est aussi bien près du dernier rang!
Quoi! toutes mes grandeurs tiennent dans ces murailles...
Toutes et je n'ai pas de pain. — Dans ces entailles,
Je ne puis me frayer un passage... Pourtant,
C'est ce soir le supplice et je suis palpitant
De crainte devant lui. — Si je savais revivre
Un jour... Sombre bourreau, tu me verrais te suivre
Avec bonheur!... Hélas! on ne vit qu'une fois :
L'homme n'attendrit pas le néant. — Mais les rois...
Le néant est pour eux dur comme pour les autres!
Oh! ce sont des destins bien cruels que les nôtres!...
Non, non... Pour le bonheur ils m'avaient tout donné;
J'étais leur favori : je me suis condamné!
Peut-être je pourrais les attendrir encore ..

(*Musique militaire.*)

Le réveil des soldats... Le réveil, c'est l'aurore...
Je ne la verrai plus...

(*Il se cramponne aux barreaux.*)

A moi, braves soldats!
Nous nous sommes connus au milieu des combats;
Les traîtres m'ont plongé dans ce cachot humide.
Sauvez-moi! sauvez-moi!

VOIX DU DEHORS.

Meure le régicide!

LISARDO.

O désillusion! Oui, mais de ce côté,
Le peuple... il m'entendra. — Le peuple est la bonté,
La justice... Non, non... S'il était la justice!
C'est le pardon... Ce soir!... Oh! ce soir le supplice...

(*Se cramponnant à d'autres barreaux.*)

Mes amis... mes amis! Sauvez-moi! sauvez-moi!
On veut m'assassiner et je fus votre roi.

On veut vous opprimer ; votre foule intrépide
Me sauve avec un mot...

VOIX DU DEHORS.

Meure le régicide !

LISARDO.

Ah ! tout est dit... Plus rien... Plus d'espoir. — Je suis mort !
Quoi ! mourir sans vengeance ! — O capricieux sort !
On dit que quelquefois tu sers les vœux des hommes ..
Tu sais ce que je veux ; tu sais ce que nous sommes :
Permets qu'un homme vienne en ce moment à moi ;
Qu'il m'offre le salut, dût-il être mon roi ;
Qu'il m'arrache à ces murs où mon courage expire ;
Et sur un lac de sang je lui fonde un empire !

LE SPECTRE DU ROI.

Traître, rappelle-toi ton serment imposteur !

(*Il disparaît aussitôt.*)

LISARDO

Grâce ! grâce ! pitié ! — Pouvoir fascinateur !
Ambition ! soyez maudits ! — Cette ombre auguste
A raison, et le ciel qui me l'envoie est juste.
Je ne veux plus tenter d'être grand ici bas.
Qu'on me sauve à cette heure et je porte mes pas
Dans quelque solitude aux hommes inconnue.
Zora... toi qui m'aimais, toi qui peux, revenue
De l'autre monde, encor me donner le bonheur,
Demande ce miracle au Dieu clément, ma sœur !

LE SPECTRE DE ZORA.

Non ! ton ingratitude a payé ma tendresse ;
Pour toi Dieu ne veut plus que mon amour s'adresse
A sa clémence !

LISARDO.

Oh ! non !... Zora. — Cela n'est pas
Disparue !... O mon père ! à l'heure du trépas,
Ton souvenir sacré traverse ma pensée :
Ta science était vraie et la tête baissée
Je me confesse à toi, mon père !

(Le fond du théâtre s'illumine ; on aperçoit sur la muraille le décor du premier tableau. Seulement, dans la grotte de Marcolan, on n'aperçoit qu'un squelette).

Mort aussi !
O mon père !... mon père ! — Ah ! c'en est trop !... Merci,

Trépas, merci : tà main est douce à mon épaule!
O montagnes! ô mers! j'avais un si beau rôle
A remplir... Ce vieillard ne vivait que par moi.
Mon père! O vision! j'ai peur, j'ai peur de toi!
(*La vision disparaît.*)
Mais quel est donc le sort qui m'attend, misérable!

LE GÉNIE DU MAL.

Lisardo, le sort du coupable!
(*Le génie fait un geste.*)

VINGTIÈME TABLEAU.

SCÈNE HUITIÈME.

Le fond du théâtre s'ouvre. — On aperçoit une haute potence avec échelle et cordes, le bourreau sur l'échelle. — Plus loin une mer de feu. — Le bourreau descend de l'échelle et fait un signe. — Des gardes paraissent et s'avancent vers Lisardo.

LISARDO. Mon Dieu! c'est à vous que j'en appelle; c'est vous que j'implore... Sauvez-moi puisque vous êtes clément!

L'ANGE (*apparaissant entre le bourreau et Lisardo*).

Lisardo, Dieu pardonne à celui qui l'implore.
Gardes, éloignez-vous; éloigne-toi, bourreau!
Retenu par un ange aux portes du tombeau,
Heureux qui peut rêver encore,
Et mériter en songe un réveil vraiment beau!

VINGT ET UNIÈME TABLEAU.

SCENE NEUVIEME.

Des gazes transparentes croisent le théâtre comme à la fin du premier tableau. — Marcolan dans la grotte. — Lisardo endormi sur le lit de feuilles sèches.

MARCOLAN (*sortant de la grotte*).

Esprits célestes, fiers génies,
Hôtes du séjour infernal,
Rentrez aux voûtes infinies.
Anges du bien, anges du mal,

Cessez de vous montrer en rêve
A cet homme, hier insensé!
Qu'il se réveille; qu'il se lève,
Et par un tel songe oppressé,
Qu'il vive éloigné de l'abîme!
Amour, opulence, pouvoir,
Instrument du doute et du crime,
Qu'il ne veuille plus vous revoir!

(*Le brouillard de la mer s'écarte; le soleil se lève à l'horizon, le paysage s'illumine*).

LISARDO (*endormi*). Assez! assez! mon Dieu!

MARCOLAN. Lisardo, mon fils, réveille-toi!

LISARDO (*se réveillant*). Où suis-je? où suis-je? Ah! mon père! mon père! (*il se jette dans ses bras*).

MARCOLAN. Tu as passé une nuit bien agitée, mon enfant?

LISARDO. Si vous saviez comme j'ai souffert!... j'ai le cœur déchiré.

MARCOLAN. Reviens à toi. — L'heure du départ est proche.

LISARDO. L'heure du départ?

MARCOLAN. Oui! le monde ne te réclame-t-il pas? Ne veux-tu pas le visiter?

LISARDO. Le monde! oh! jamais! mon père! jamais!

LA TOILE TOMBE.

G. H.

LE PERSONNALISME

OU LES ÉLÉMENTS D'UNE PHILOSOPHIE

PAR DON RAMON CAMPOAMOR (Madrid, 1856).

Le monde.

(Suite.)

Demande du lecteur. — Le monde, considéré comme individu, marche-t-il aussi à sa complète destruction?

Réponse de l'auteur. — Tout le fini, tout ce qui existe dans l'ordre physique, est accidentel, transitoire, mortel; ce n'est que dans la sphère supérieure de la personnalité, du spirituel, que se trouve le nécessaire, le définitif, l'immortel.

Comme le polype et l'homme, le globe croît, décroît, meurt et se transforme. Les montagnes s'abaissent par le dénudations, et les vallées montent par les superpositions. Les couches de limon qui forment la croûte de notre globe, condensent les terrains secondaires; ceux-ci les formations granitiques, et ces dernières, fondues par les principes ignés qui fermentent dans les régions plutoniques, sont rejetées à l'extérieur par les cônes volcaniques; puis, ces sédiments superficiels recommencent à suivre les interminables transformations de limon en roche, de roche en granit, de granit en fluide igné, et de fluide igné en limon.

La poussière de nos pères, que le vent disperse aujourd'hui, arrivera, peut-être dans un siècle de siècles, à constituer une partie de l'essieu de diamant qui forme le centre du monde.

Demande du lecteur. — L'apparition du globe dans l'espace est-elle ancienne ou récente?

Réponse de l'auteur. — Et pourquoi voulez-vous le savoir? Pour moi, je n'en sais rien, et si je le savais, je ne ferais que charger ma mémoire d'une date de plus.

La tradition mosaïque donne au monde cinquante-huit siècles d'existence. Si l'on jugeait par analogie, dit le chanoine Récupère, l'éruption de la plus basse lave vomie par l'Etna, aurait plus de 14,000 ans; la géologie double ce nombre, et certaine religion le multiplie indéfiniment. Mais, que le monde soit nouveau-né, comme dit la tradition mosaïque; enfant, comme le suppose Récupère; jeune, comme le croient plusieurs géologues, ou vieux, comme l'affirme certaine religion, ce qu'il y a de certain c'est que, nouveau-né, enfant, jeune ou vieux, le monde a son âge marqué. Lorsque la vitalité qui l'anime aura terminé sa carrière évolutionnelle, dépouillé de la dernière de ses apparences, la matière entièrement éteinte, il se réabsorbera en se combinant avec d'autres qualités vitales des planètes survivantes; ainsi, le semi-animalisme du polype, quand il se dépouille de son expression physique, où meurt, ou s'incorpore dans l'esprit du monde.

Quoiqu'un jour la géologie, aidée de toutes les sciences physiques, de ces sciences qui ont décomposé les éléments et calculé les éclipses, parvienne à fixer exactement les époques de la naissance et de la mort du monde, on ignorera toujours, au moins pendant la durée de l'espèce humaine actuelle, les secrets de sa conception ou sa vie, et de sa mort ou transformation. L'essence de ce que j'appelle

sexualité productive des éthéréidaux; les géologues, *force cosmique*, les physiciens, *production naturelle;* les physiologues, *génération spontanée;* les théologiens, *cause occulte;* et saint Thomas, *vertu du ciel*, constitue une chimie éthéréidale; mais, de cette science, Dieu ne nous a révélé que les principes les plus élémentaires.

De toutes manières, le résultat de la question nous est indifférent. Ce qui est certain, c'est que la sphère vitale du polype est l'esquisse réduite de la sphère vitale du monde; ainsi, l'espèce humaine a ses époques de régénération et de destruction, comme les races par rapport à l'espèce, comme les familles par rapport aux races, et comme les individus par rapport à la famille.

Lorsque les éthéréidaux ont terminé les cours de leurs transformations, ils cessent d'être producteurs pour les générations qu'ils alimentent. Ainsi, dans peu d'années, disparaissent les stratifications superficielles du pays où nous sommes nés, changement qui semble effacer du monde notre chère patrie; ainsi se sont éteintes des générations de planètes qui jamais ne reviendront embaumer l'atmosphère; c'est encore ainsi que l'on exhume aujourd'hui des fossiles d'animaux, races dont les traditions de nos pères conservent à peine le nom.

Demande du lecteur. — Après le jour du jugement dernier de l'espèce humaine actuelle, une nouvelle espèce reparaîtra-t-elle sur la terre?

Réponse de l'auteur. — Certainement; si le genre humain n'a pas été universellement détruit, un jour viendra où un déluge, une trombe de feu, un cataclysme ou un souffle pestilentiel de la nature le fera disparaître de la surface du globe, comme disparaissent les armées d'insectes lorsqu'ils sentent les premiers symptômes des saisons froides. Cette extermination universelle, soit qu'elle s'ef-

fectue violemment, soit qu'elle ait lieu au moyen d'une extinction ou transformation graduelle, se répétera d'époque en époque, remplaçant des espèces par de nouvelles espèces, jusqu'à ce que l'âge du monde se complète; or, le monde compte pour des minutes ce qui est jours pour les genres, mois pour les races, années pour les généalogies, et siècles pour les hommes.

Demande du lecteur. — L'espèce humaine future sera-t-elle inférieure ou supérieure à la nôtre?

Réponse de l'auteur. — Qu'elle soit plus ou moins supérieure en organisation future, son intelligence sera toujours plus ou moins *quantitative*, mais toujours également *qualitative*. Le personnalisme peut différer en *quantité*, mais jamais en *qualité*.

Le genre humain, héritier de notre espèce, qu'il soit physiquement plus dégradé ou plus parfait que le nôtre, sera toujours dans l'ordre moral, par rapport à soi, l'être destiné à être bon pour être heureux, et à être heureux pour augmenter la plus tendre, la plus désintéressée et la plus sainte des joies, c'est-à-dire le plaisir *réfracté* qu'éprouve le Créateur à voir ses créatures heureuses; par rapport à la nature, il sera l'anneau sublime de la chaîne qui unit invisiblement Dieu à la molécule la plus atomique de la création, parce que, dans le grand courant spirituel, il y a des déviations ou des avenues, mais jamais de solution de continuité.

L'espèce humaine future, qu'elle soit physiquement plus dégradée ou plus parfaite que la nôtre, celle-ci ne s'améliorant pas organiquement, ne sera point créée par génération, parce que, dans la génération, la reproduction ressemble toujours à l'être qui engendre; mais bien par combinaison providentielle d'esprits, par *spontanéité*, par *efflorescence*, qui est la mystérieuse génération de Dieu.

Si le genre humain futur possède un organisme vital plus faible que le nôtre, son extinction générale ou, comme disent toutes les religions du monde, son jugement final, son déluge universel, s'effectuera plus tôt. Mais, quoiqu'il naisse intellectuellement et physiquement plus parfait, si bien qu'il marque presque les limites de tout l'infini, et qu'il n'ait ni yeux, ni oreilles, ni tact, ni goût, ni odorat, mais une constitution physique plus résistante, plus titanique, plus porphyrisée que le nôtre ; ou bien si, ayant des yeux, des oreilles, le tact, le goût, l'odorat, il possède un regard qui voie à travers les astres, un tact pour lequel la lumière soit rude, une ouïe qui saisisse le bruit fait par le battement des ailes des insectes antipodiques, un goût qui trouve sapides les fluides impondérables, un odorat qui perçût aujourd'hui le parfum qu'aurait exhalé la première fleur du paradis terrestre, son extermination universelle, quoique plus tard, s'effectuera, soit d'une manière violente, soit au moyen d'une extinction ou transformation graduelle, qui se répétera d'époque en époque, jusqu'à ce que l'âge du monde se complète ; or, le monde compte pour des minutes ce qui est des jours pour les espèces, des mois pour les races, des années pour les généalogies et des siècles pour les hommes.

Demande du lecteur. — Quand finira le monde?

Réponse de l'auteur. — Quand il finira, c'est-à-dire lorsqu'il aura épuisé les moyens de s'individualiser, de créer l'homme. Mais n'ayez pas de souci pour l'humanité qui doit vous succéder. Lorsque le monde se dissoudra, il reste dans l'espace, comme vous le voyez, des planètes qui lui succéderont dans l'œuvre de création d'êtres intelligents. — La création est condamnée à l'heureux fatalisme de se déchirer les entrailles pour répandre dans l'espace l'intelligence, la vertu et la liberté.

La Matière.

Nous allons nous occuper de la matière, ce piédestal de la personnalité, que le mysticisme a déclarée son ennemie rebelle, en lui appliquant les noms calomnieux de *péché*, *chair* et *démon*. Mais si nous supprimions la matière, comment transmettrions-nous l'esprit? Poussière sacrée de mes pères! cendre génératrice de mon intelligence, levez-vous pour protester contre cette calomnie du mysticisme, contre votre fils ingrat, l'esprit en démence. Les mysticismes sont les vertiges des religions, et leurs protestations contre le monde réel, les malédictions d'un cauchemar bizarre et féroce qui inspire un dieu Siva, dieu qui flatte l'orgueil égoïste, impitoyable, et met à vil prix le sang humain pour qu'on le verse à torrents sur ses autels. Appeler *péché* la matière, appeler *démon* la *chair*, notre illustre devancière dans le progrès de l'existence, c'est prendre la rêverie pour l'inspiration, et ne pas voir le plus visible de la visibilité de Dieu, ce n'est pas même le panthéisme de la raison, c'est le panthéisme de l'imagination dans le délire; c'est une invocation au chaos; c'est le *moi* incréé, absolument seul, indéterminé, voguant irascible dans une atmosphère de spectres.

Terre, boue sacrée de sang et de larmes, mère des anges, malgré les détractions des mystiques, de ces athées par bonté, tu seras toujours la coquille de la perle de l'esprit. La matière, comme nous l'avons dit, est la couche ou repose l'esprit durant sa longue insomnie.

Reconnaissance éternelle à la matière, à cet argument tangible de la réalité de notre être, de l'existence de notre personnalité. Sans la matière, sans le fini, sans l'existence accidentelle, l'esprit, l'infini, la réalité éternelle ne serait

qu'un somnambule flottant dans le chaos. L'esprit est la *thèse*, l'universel, l'affirmation; la matière est l'*antithèse*, le particulier, la négation; des deux naît la *synthèse*, l'affirmation réfléchie, la négation de la négation, la personnalité complète. S'il ne portait pas temporairement le poids de la matière, s'il n'avait pas cette évidence *sentie* du particulier, du contraste de l'universel, l'esprit serait un rayon de lumière perdu dans le vide, et ne trouverait pas un atome où se reposer, où pouvoir se manifester lui-même; il serait une idée dans les limbes, une ombre cherchant un corps dans le néant. La matière est la nécessité de l'esprit; sans son inertie, notre vie ne se produirait pas; sans sa passivité, nous ne connaîtrions pas notre activité; sans sa concrétivité, nous serions de pures abstractions (1). Sans le déterminé, rien ne se déterminerait: comment pourrait-il y avoir un sujet connaissant sans objet connu? — « La réalité ne peut être réalisée que par la non-réalité. »

Dans la création, il n'y a que l'être des êtres, le principe créateur, Dieu, et l'être de l'être, l'objet créé, l'homme. Ce sont les deux uniques *essences*, les deux uniques *substances* nécessaires, éternelles, incondition-

(1) Tout cela est beau, sans doute; mais pourquoi, franchissant la dernière limite, ne pas dire en un mot que, sans la matière, l'esprit ne signifie rien, n'est rien, ou plutôt que l'esprit et la matière sont une seule et même chose sous des formes et des noms différents? Vous parlez d'*ombre*, de *pures abstractions*; avec quoi percevez-vous ces idées? avec un organisme qui est *matière*; et lorsque cette matière se décompose, que devient-elle? gaz, fluides, éther? De la matière aux fluides et des fluides à la matière, telle est la perpétuelle rotation de la nature. La vie est partout, à tous les degrés de l'échelle, mais proportionnelle à ces degrés; elle n'est complète que dans l'organisme complet : l'homme; d'où cette autre formule, quand il est question des facultés intellectuelles, mémoire, réflexion, jugement, imagination : la vie est proportionnelle à l'organisme.

nelles, absolues. Dans la nature externe, cette finité qui sépare les deux infinis, créateur et créé, tout est contingent, limité, conditionnel, relatif. La nature est le revers de l'esprit, c'est le non-essentiel qui, par réflexion, essentialise l'être; c'est le non-substantiel qui, par contra-position, substantialise l'esprit.

L'être, notre intime personnalité, pour devenir réalité, ne pourrait pas ne pas être ce qu'il est: la matière, le non-moi, l'objet, cette antithèse dans laquelle, au milieu du vide, tombe la matière pour se réfléchir, penser en soi, se personnaliser, ne peut pas, non plus, ne pas être entièrement antithétique au sujet en essence et en substance; s'il en était autrement, il n'y aurait pas choc, le terme de comparaison manquerait, la réflexion n'aurait pas lieu, la réalisation ne se réaliserait pas.

C'est pour cela que la matière manque de réalité, et qu'elle n'est que l'expression physique de l'esprit.

Matériellement, on ne peut séparer d'un corps la plus légère qualité éthéréidale, sans altérer son essentialité constitutive. Le calorique, l'électricité, la pesanteur, l'attraction moléculaire ou tout autre des agents éthéréidaux qui composent ce livre, augmentés, extraits ou troublés dans leur équilibre, perdraient leur couleur, leur forme, leur complexion, leur être, et *ce* livre, par conséquent, serait un *autre* livre.

Comme il n'y a pas de matière, les corps élémentaires n'existent point. L'or, que les naturalistes considèrent comme un corps simple, est une vitrification de fluides impondérables, peut-être en nombre plus complexe que d'autres corps qui présentent à nos grossières expérimentations physiques une organisation très-compliquée.

Les agents éthéréidaux se fusibilisent en proportions infinies, qui déterminent la structure des corps; cette struc-

ture dépend surtout de l'*attraction atonique*, cristallisation éthérée, qui, si elle n'unit pas les molécules par angles, côtés ou facettes, les solidifie par *conjonctions sympathiques*, par *similitude* de *fins*.

L'atome, la moindre concrétion de l'éthéréité condensée, flotte dans une atmosphère de fluides impondérables, comme la molécule, agrégation d'atomes; comme la particule, composition de deux molécules; comme la lune, la terre et le soleil, atomes, molécules ou particules de la création.

Les *mouvements de translation* des éthers constituent les *mutations d'état* de la matière. Le calorique dissout la glace en eau; l'électricité, dégagée par l'ignition, volatilise l'eau en vapeur; aussi, par leurs combinaisons fondantes ou solidifiantes, les modifications éthéréidales, dans leurs incessantes translations, convertissent les gaz en solides, les solides en liquides, les liquides en gaz, et les gaz en solides.

Traduit par A. Lacombe.

DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE EN GÉNÉRAL.

I.

Les écrivains français font-ils une assez sérieuse étude de la littérature espagnole? Sont-ils fondés à témoigner une indifférence quasi-dédaigneuse pour le théâtre de la Péninsule? Voilà deux questions dignes d'un examen sérieux et que nous allons développer suivant la faiblesse de nos moyens.

La littérature d'un peuple étant une sorte d'historique chambre noire, de miroir fidèle où se reflètent l'intelligence, le goût, les habitudes, les travers, les ridicules et les mœurs de ce peuple, on comprend la nécessité d'une exploration minutieuse à travers ces archives si l'on veut connaître le mouvement civilisateur d'une nation.

La littérature française est assurément, de nos jours, riche, puissante, splendide, initiatrice et féconde ; elle ne se contente pas d'alimenter ses nombreuses scènes ; grâce à la surabondance de sève qui est en elle, elle traverse les frontières, s'étend, se propage et essaime chez les autres peuples des colonies génératrices. Mais de ce que l'étranger traduit le théâtre français moderne et le naturalise chez lui, s'en suit-il qu'il manque d'intelligence, que ses mœurs aient perdu leur reflet comme le Pierre Schmyhl de la légende allemande, que ses poëtes soient impuissants, qu'il n'y ait pas de théâtre ailleurs qu'à Paris?

S'en suit-il que la littérature dramatique fasse défaut à l'Espagne?

D'où vient donc l'influence exercée par les livres français dans la Péninsule?

II.

Lorsque les nations modernes étaient encore dans les limbes de la poésie, que les trouvères et les troubadours bégayaient à peine leurs rustiques sirventes et leurs grossières ballades, l'Espagne écoutait déjà, attentive et ravie, ses deux poëtes, Juan de Mena et Jorge Manrique, dont les douces voix modulaient des chants inspirés, et qui façonnaient magistralement le premier moule de notre forme littéraire.

Le peuple espagnol, dès son enfance, en lutte continuelle avec les Carthaginois, les Phéniciens, les Romains, les Goths, les Arabes, le peuple espagnol qui, emporté par ses guerres interminables, n'aurait dû célébrer que la guerre, assis, comme il l'a toujours été sur la jachère sanglante des champs de bataille, — le peuple espagnol a trouvé sous la tente de plus hautes, de plus saintes inspirations, hymnes à la nature et poëmes d'amour. Il a proclamé la grandeur de Dieu, célébré la femme, fait une religion de l'honneur; souvent même, avec Garcilaso, avec Ercilla, dans l'atmosphère tumultueuse des camps, il a rajeuni par de délicieuses observations les thèmes surannés de Catulle et d'Ovide.

Nos poëtes ont constitué notre nationalité, en écrivant lambeau par lambeau notre histoire, en peignant trait par trait notre caractère, en glanant fleur à fleur notre couronne d'héroïsme.

Douterait-on qu'un livre puisse créer un peuple et former ses mœurs?

L'idée n'est-elle pas la souveraine du monde?

Lisez nos légendes, notre romancero, étudiez notre littérature et vous saurez qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons.

III.

Ce ne serait pas trop d'un volume pour écrire l'histoire de notre théâtre.

Renfermé dans les limites d'un article de *Revue*, je me bornerai à crayonner sur nos classiques quelques aperçus et à exposer certaines considérations sur l'état actuel de notre littérature dramatique.

L'esprit humain ne saurait mieux employer les capitaux de son intelligence qu'à l'exploitation de cette langue riche et fertile entre toutes. En effet, le théâtre, école toujours ouverte d'enseignements variés et du plus haut intérêt, tribune publique par excellence où tous les grands penseurs peuvent cristalliser leurs rêveries, le théâtre, disons-nous, mérite d'être étudié. Les découvertes qu'on y fait dédommagent amplement des fatigues du voyage.

L'écrivain enjoué, malicieux qui, du haut de l'observatoire de la critique, saisit le ridicule des mœurs et analyse les extravagances de l'esprit; le dramaturge qui, sous les énergiques effluves de la passion, fait miroiter de nouvelles facettes du cœur humain et décrit les magnifiques tempêtes des affections humaines déchaînées et s'entrechoquant; le philosophe qui escalade la scène pour jeter le cri d'alarme aux sociétés dévoyées et les remettre dans le droit chemin; le poëte inspiré qui chante les gloires de la patrie, les triomphes de l'honneur, et, par la déification

du bien et du beau, éveille de nobles sympathies chez le peuple; le physiologiste qui arrache l'étincelle au choc des caractères, toutes les capacités intelligentes, en un mot, ont une grande tâche à accomplir sur ce tréteau de Thespis que le génie a tant de fois ennobli.

Quelles nations ont excellemment cultivé le théâtre? il en est cinq en Europe.

J'omets à dessein la Grèce la Rome antiques, ne m'occupant dans cet article que des littératures modernes.

L'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre comptent, grâce à leurs écrivains, chacune un théâtre national.

En passant l'une après l'autre en revue ces diverses scènes, en énumérant les richesses de chaque répertoire et les illustrations que glorifie la postérité, nous ferons, naturellement et sans peine, ressortir l'incontestable primatie de la littérature espagnole sur toutes les autres, ses trésors méconnus et son droit d'aînesse, — permettez-nous cette locution à l'égard de ses sœurs d'Europe.

IV.

L'Allemagne est le cerveau du monde. Nous admirons des premiers ses magnifiques conquêtes dans le domaine des sciences et de la philosophie, mais nous ne lui reconnaissons point de littérature dramatique proprement dite.

Son organisation politique qui a fait de ce vaste empire une fédération de petits États se jalousant les uns les autres, et dont chacun a voulu son théâtre, l'absence d'un centre social où se rencontrent des écrivains, des acteurs et un publicd 'élite, ont frappé d'impossibilité la création d'une scène nationale qui, en dehors de ce triple élément, n'est pas viable.

C'est à l'initiative de quelques bourgeois et artisans de Nuremberg, au milieu du quinzième siècle, qu'est dû l'établissement du théâtre allemand. A leur tête se trouvaient le barbier Hensfolz et le peintre d'armoiries Rosenblut qui a laissé les pièces intitulées : *Le Paysan et le Bouc, la Farce des Turcs, etc.* Plus tard, le cordonnier Hans-Sach donna deux cent huit tragi-comédies, parmi lesquelles : *Mélanie, Magueloonne* et *comment le Diable prit une vieille femme en mariage*. En 1575, le notaire Ayrer, compatriote et émule de Hans-Sach fit jouer *le Vieux Rival Usurier*. Vingt ans après, le Silésien Griphyus traduisit *le Berger extravagant* de Pierre Corneille, comme déjà, plus d'un siècle auparavant, le savant critique Reuchlin avait transporté, du français en latin, la farce de l'*Avocat Patelin* représentée à Worms en 1497, en l'honneur de Jean de Dalbuy, évêque de la ville.

Les imitations françaises et espagnoles défrayèrent donc le théâtre allemand jusqu'à Lessing qui, le premier, apporta sur cette scène l'originalité et la vie. Savant littérateur, patriotique écrivain, Lessing rougissait pour son pays de ce tribut intellectuel payé à l'étranger ; il résolut de l'en affranchir, et voici comment il posa les assises fondamentales de l'édifice.

Un recueil littéraire, *la Dramaturgie*, fut fondé par lui, du haut duquel il jeta infatigablement le cri du vieux Caton : *Delenda Carthago* ! Plus tard, il ouvrit un théâtre dans lequel il cumula les fonctions de directeur et d'auteur. Penseur profond, philosophe à grandes vues, ses ouvrages stimulèrent les forts, encouragèrent les humbles, et bientôt le succès couronna ses efforts. Le théâtre allemand, né d'hier, atteignit immédiatement le *summum* de la virilité, grâce à Lessing, à Schiller, à Goëthe, à Werner,

à Rieck, à Muller, à Klopstock, à Winckelmann, à Kotzbue, etc., etc.

A Lessing on devait *Nathan le Sage*, *Émilie Galotti*; à Schiller, *les Brigands*, *Don Carlos*, *Wallenstein*, *Guillaume Tell*, *Marie Stuart*; à Goëthe, le poëte olympien, l'illustre père de *Werther* et de *Faust*, *Torquato Tasso*, *Iphigénie en Tauride*, *Goetz de Berlichengen*, *Clavije*; à Werner, que divers échecs n'avaient pas rebuté, *Martin Luther*, *la Journée du 24 février*; à Muller, *l'Expiation*; à Klopstock, *Salomon* et la trilogie d'*Hermann*; à Kotzbue, *Misanthropie et Repentir*.

Tel fut le résultat de la glorieuse révolution dont Lessing avait sonné le tocsin. Il eut le bonheur de voir progresser l'émancipation inaugurée par lui et si vaillamment continuée par Goëthe et Schiller, — deux génies immortels; mais une plus grande félicité lui était réservée, celle ne pas voir son œuvre s'arrêter en chemin...

Qu'est-il advenu depuis, en effet? Que fait-on aujourd'hui? Les traditions se sont conservées? Toutes les pièces que nous venons d'énumérer, vivent encore; seulement, on chercherait en vain les rejetons de ces souches illustres. Ce jour immortel n'a pas eu de lendemain.

Frappé d'impuissance à cette heure, le théâtre allemand vole les enfants de la France et de l'Espagne; c'est un porte-besace qui vit d'aumônes. Il se meurt, il est mort!

V.

L'Italie, cette terre aimée du soleil, cette *alma parens* de la musique et de la peinture, cette grande patrie de l'art, n'a pas non plus de littérature dramatique. Cornélie privilégiée, elle peut s'enorgueillir de ses sculpteurs, de

ses peintres, de ses architectes, de ses poëtes et de ses musiciens : Raphaël, Michel-Ange, Bramante, Palestrina, Torquato Tasso, *è tutti quanti;* elle peut glorifier cette voix inspirée qui chante toujours en elle, malgré la terrible maladie qui la travaille; mais quoi qu'elle veuille et fasse, aucun de ses illustres enfants ne l'a dotée d'un répertoire national.

Depuis *la Calandra*, première comédie en prose italienne, que fit représenter en 1524, à Rome, Bernard Bibbiéna, depuis cardinal et légat de Léon X en France; depuis la *Sophonisbe*, de Trissino, première tragédie italienne régulière, jouée en 1514, le théâtre italien, malgré *la Mandragore* de Machiavel et les essais dramatiques de l'Arioste, eut peine à vivre jusqu'à l'an 1750, où le vénitien Goldoni, « le Molière de l'Italie, » comme on l'appelle par delà les Alpes, donna *le Menteur*, imitation de la comédie de Corneille qui, lui-même, avait emprunté son sujet à Lope de Vega. *La Maison de Molière*, *Térence*, *l'Auberge de la Poste* réussirent entre cent autres ouvrages et glorifièrent la muse comique comme la *Marie Stuart* et la *Rosemonde* d'Alfiéri, le *Cincinnatus* de Pindemonte, le *Carmagnole* de Manzoni honorèrent la tragédie italienne. Mais en dépit du succès, la comédie et la tragédie ne semblent fleurir en Italie qu'à l'instar des plantes exotiques en serre chaude. L'air natal et le soleil leur manquent ; on le sent, on le voit.

Cette stérilité locale, assez difficile à expliquer et plus difficile encore à comprendre, est un fait acquis, incontestable. Ouvrez le répertoire italien, cherchez-y les œuvres originales, primesautières, viriles qui font souche, vous ne les trouverez pas. Abstraction faite d'Alfiéri, de Goldoni, de Maffei, de Pindemonte, de Federici, de Nicoloni, de Pellico, de Manzoni, qui ne comptent qu'un petit

nombre d'ouvrages remarquables, il ne reste rien, — très-peu de chose! — comme disent nos aimables Français.

Les maîtres que nous venons de nommer, sont tombés en déshérence. Privé d'écrivains nationaux, le théâtre italien, l'escopette au poing comme un brigand des Abruzzes, dévalise la France, l'Allemagne et l'Angleterre; il adopte le vaudeville, cet heureux bâtard qui, sans esprit, sans style, sans aucun titre, fait fortune à courir le monde...

Pauvre Italie! les ciseaux de la censure autrichienne taillent sa plume; ne lui reprochons donc pas le silence qu'elle garde...!

VI.

L'Angleterre, ce pays classique de commerce et de l'industrie, demande à être visitée quand on veut avoir une idée nette du génie de Shakespeare, ce Saint-Pierre de Rome du théâtre auprès duquel les autres écrivains semblent petits! Ce colosse qui est à lui seul tout le théâtre de sa patrie, sans aïeux qui lui aient montré la route, sans fils qui aient continué sa tâche, ou du moins ceux qu'il a eus sont-ils restés dans l'ombre immense projetée par lui sur la postérité.

L'Anguille de la commère Gurton, la plus ancienne comédie anglaise, est de 1551; *Gorboduc*, tragédie de Morton et de Sackvil, la première du théâtre anglais, date de 1564, un an avant la naissance de Shakespeare. Voilà pour ce qui l'a précédé; quant à ses contemporains, Gascoigne, Wilmot, Barlow, Burdbage, Johnson, on sait leurs noms, et rien de plus; parmi ses successeurs, maintenant, pas un qui l'ait égalé, ni Dryden avec *Don Sébastien*, ni Wycherley avec *l'Homme Franc*, ni Otway avec

Venise Sauvée, ni Congrève avec *Amour pour Amour*, ni Farhguhar avec *l'Amour et le Vin*, ni Rowe avec *Jane Shore*, ni Thompson, ni Dodesley avec *le Magasin de curiosités*, ni Addison avec *Cathon*, ni Sheridan avec *l'École de la Médisance*, ni Cumberland avec *la Roue de Fortune*, ni Milmann avec *Fasio*.

L'écrivain dramatique, ce penseur qui, pour concentrer en lui-même ses observations, a besoin d'un milieu où s'épanouissent les merveilles de la création, ne se comprend guère en Angleterre.

L'âpreté d'un climat hostile aux charmantes sénérades des oiseaux, l'absence du soleil, la continuité du brouillard, l'aigre cri des machines expliquant l'absence des beaux-arts de l'autre côté de la Manche, où ne doivent en effet régner que le coton et l'acier.

Avant mon voyage en Angleterre, je ne savais pas au juste pourquoi je n'avais jamais entendu d'opéras anglais; pourquoi l'école de peinture anglaise était encore à naître; pourquoi le Royaume-Uni ne compte pas un seul grand sculpteur : je le conçois maintenant, et maintenant aussi mon admiration pour Shakespeare prend les proportions d'un culte.

Sans être fort érudit en matière de découvertes industrielles, et bien que nous nous déclarions impropre à dresser l'acte de naissance de la vapeur, de l'électricité, etc., nous savons parfaitement que Shakespeare n'est pas venu des bords de l'Avon à Londres en wagon ; qu'il n'a jamais admiré les merveilles de l'industrie écloses sous la gigantesque cloche de verre de Sydenham, et que, de son temps, le machinisme n'avait point pris cet absorbant développement qui fait de l'Angleterre une vaste usine où chaque homme est un rivet, un piston, un rouage, un volant, un engrenage; mais nous savons aussi qu'en écrivant

sans progéniture intellectuelle. Nous vénérons votre immortel Lamartine, et votre enfant sublime Victor Hugo, et votre charmant fantaisiste Alfred de Musset, toutes vos rares intelligences en un mot; mais non ces arrangeurs de mots que la mode adopte comme un vêtement incommode ou une coiffure ridicule. Là est la distinction à établir, distinction bien tranchée et nécessaire.

Voilà ma pensée nette et franche.

Écartez l'influence de la France et ses immenses moyens d'actions, que vous restera-t-il?

L'élite de votre littérature, l'aristocratie de votre intelligence, la fleur de votre imagination, j'en conviens! Ce sera un groupe, un bataillon, un régiment même, si vous le voulez, mais non plus une armée, comme vous le répétez complaisamment et comme vous feignez de le croire.

Les beaux jours de votre théâtre sont passés : Molière, Racine, Corneille, Voltaire, ces immortels absents qui dotèrent la France d'une si plantureuse moisson, alimentent encore l'unique scène que vous possédiez digne de ce nom : le Théâtre-Français de la rue de Richelieu. A défaut de l'ancien répertoire, les informes embryons, — sauf de rares et honorables exceptions, — qu'on y représente, vous paraissent-ils les chefs-d'œuvre de l'esprit humain? Non, n'est-ce pas, et pourtant on les traduit, on les joue, on les applaudit, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Angleterre, partout...

Pourquoi? Vous le savez comme nous?

Où est votre répertoire moderne? De quel nom appelez-vous vos poëtes dramatiques? Citez-nous la meilleure pièce jouée, en 1856, sur les vingt théâtres de Paris?

M. Scribe, fécond écrivain d'un talent incontestable, représente presque à lui seul la comédie contemporaine. Son riche répertoire, agréable et varié, atteste une véritable

puissance dramatique et le place à la tête des écrivains modernes du théâtre français.

M. Dumas père, qui ne donne pas un moment de repos aux éditeurs, qui enfante chaque matin un livre nouveau, — nous ne disons pas neuf, — a écrit aussi quelques drames, quelques comédies qui ont obtenu un succès éclatant. M. Dumas, il faut le proclamer, a le sentiment dramatique au dernier degré; dans ses livres, dans ses pièces, toujours l'intérêt, des situations poignantes, des caractères bien venus, mais le théâtre n'est pas comme le roman, — le roman ainsi qu'il le comprend, à sa manière.

MM. Émile Augier, C. Doucet, Bayard, Mélesville ont aussi enrichi la scène française de bonnes comédies; mais derrière eux, derrière leurs ouvrages, quelle phalange d'auteurs, quelle Babel de pièces,—auteurs et pièces jouées partout, et qui, à coup sûr, ne méritent pas cet excès d'honneur.

Maintenant que nous avons crayonné notre pâle aperçu sur le passé et l'état actuel des littératures étrangères, nous allons parler de l'Espagne. Si nous lui réservons la dernière place, c'est que la parabole évangélique nous apprend que les derniers seront les premiers.

VIII.

Il est bien tard pour cet aveu, et le lecteur a déjà remarqué ce que nous allons lui dire; n'importe!

Nous écrivons dans une langue qui n'est pas la nôtre et, par conséquent, de grandes difficultés s'offrent à nous au courant de la plume. Que de fois il nous arrive de nous révolter contre certaines expressions qui ne rendent pas exactement notre pensée! vaine rébellion, nous sommes

contraint à poursuivre avec la conscience des imperfections dont nous émaillons notre travail. La faute n'en est pas à la langue française, si riche, si spirituelle, mais en même temps si ondoyante, comme le dit Montaigne. Non! la faute en est à nous seul. Puisse le lecteur nous le pardonner et s'armer de bienveillance pour nous suivre dans notre étude.

La littérature espagnole, la plus ancienne de toutes, la plus féconde, la plus splendide, est aussi la plus nationale. Parmi les représentants de son passé, sans remonter à la *Célestine*, on compte Cervantes, Calderon, Lope de Vega, Moreto, Guilhem de Castro, Tiaso de Molina, Tioja, Alarcon, etc., etc.

Ces enfants chéris de la pensée, qui ont fourni à Corneille et à Molière la plupart de leurs sujets, ont tellement enrichi la scène espagnole, qu'à vrai dire celle-ci ne connaît pas bien au juste tous ses trésors.

Lope de Vega, athlète formidable, auquel on doit deux mille comédies représentant vingt millions trois cent mille vers; Calderon, poëte spirituel et philosophique, talent espagnol, dans la belle acception du mot, sont les deux pères du théâtre de la Péninsule. C'est aussi à ces deux génies privilégiés que l'Europe doit la révélation de l'art dramatique, tout ce qui les précède se réduisant à des essais informes, à de grossières tentatives.

En Allemagne, en Italie, en France, on a traduit, copié, imité, étudié, applaudi les chefs-d'œuvre de notre littérature.

Le théâtre, cette école du peuple, cette tribune d'où découlent pour tous des enseignements, a toujours été chez nous une institution en quelque sorte nationale. Malgré les entraves inventées par les rois de l'absolutisme pour retenir la pensée, malgré Philippe II et ses succes-

seors, malgré l'Inquisition qui nous parquait dans notre isolement, loin de la manne des idées, loin du généreux contact des libres penseurs, la poésie n'a pas abandonné l'Espagne ; elle a répondu aux persécutions par le génie ; et c'est ainsi que notre théâtre national a grandi, grandi toujours.

Les glorieuses traditions de nos ancêtres ont été conservées scrupuleusement et religieusement suivies ; et si, en parcourant notre histoire littéraire, on découvre quelques lacunes, il ne faut pas les attribuer à notre impuissance, mais au mauvais vouloir de certaines lois et de certains gouvernements, à la stupide légion de moines, — grâce à Dieu pour jamais expulsée, — qui favorisait au profit de misérables intérêts notre décadence littéraire.

Aussitôt après la mort de Ferdinand VII, quand la liberté de la pensée fut de nouveau proclamée, notre essor, jusque-là resserré, menacé, meurtri comme une chose mauvaise en soi, s'épanouit et retrouva son ancienne splendeur.

Des poëtes inspirés mêlèrent à la voix tonnante des guerres d'alors, d'amoureuses harmonies, et nul n'oubliera les magnifiques sérénades de Larra, d'Espronceda et de Zorrilla; Breton de los Herreros et Vega ressuscitèrent le théâtre. Mesonera Romanoz et Estevan Calde écrivirent l'histoire de nos mœurs. A Gil, à Villalta on dut la renaissance du roman. Une armée de publicistes se croisa pour les droits du peuple dans notre presse régénérée, la presse ! immortelle messagère de la civilisation humaine, ouvrière infatigable de l'émancipation sociale.

Tout arriva à la fois, tant la secousse fut profonde et le réveil général !

Poëtes, philosophes, peintres, prosateurs, historiens, publicistes se lèvent à la fois, et au même instant, ardents

à respirer à pleins poumons dans la lumineuse atmosphère de la liberté, et à entraîner derrière eux la nation tout entière, en dehors d'un passé étroit et mesquin, dans la terre promise de l'idée affranchie et radieuse.

Alors notre science se releva triomphante, et les vieilles, les grandes traditions, à peine interrompues, se renouèrent pour n'être plus jamais désunies.

Breton de los Herreros, Ventura de la Vega, Gily Zarate, Hartzenbush, Rubi, Garcia Guttierez, tous ces beaux talents arrivèrent, Melpomène et Thalie se réjouirent.

Breton de los Herreros, le plus fécond et le plus populaire de nos poëtes dramatiques, philosophe et observateur tout à la fois, reproduisit sur la scène, au jour le jour, les modifications sociales que la révolution inoculait à l'Espagne. Il fit luire dans le crépuscule affaibli de la vieille société, l'aube rayonnante de la société nouvelle, montra le glorieux lendemain plantant ses tentes sur les ruines d'un passé fatal, en un mot traduisit sur la scène toutes les phases de notre résurrection à la liberté, à la vie!

Auteur de plus de cent comédies, Breton y a fait preuve d'une profonde connaissance du cœur humain, d'une parfaite entente de la scène, d'une verve sans rivale et d'un esprit que les meilleurs lui envient. Peintre de mœurs, il reproduit magistralement les caractères, et, habile à saisir le ridicule, il le foudroie avec les épigrammes attiques que roule son spirituel dialogue, comme le Sacramento ses paillettes d'or. Son répertoire, déjà si riche en chefs-d'œuvre, vivra toujours; chaque année il s'augmente; lutteur infatigable, aujourd'hui comme il y a vingt ans, Breton a pour devise que succès oblige.

Ventura de la Vega, qui compte aussi un répertoire nombreux et jouit d'une réputation méritée, a donné au théâtre plusieurs œuvres remarquables, parmi lesquelles

deux perles du plus bel orient : *l'Homme du Monde* et *Don Ferdinand el de Antequerra.*

Garcia Guttierez, l'auteur illustre du *Trovatore* que Verdi a mis en musique, est le poëte par excellence. Tout jeune encore (il avait dix-huit ans quand il représenta sa première comédie), doué d'un talent de premier ordre, esprit d'élite, imagination brillante, il a su se créer un renom que tous les lettrés espagnols vénèrent. Plus que chez personne, on trouve chez Guttierez le sentiment dramatique ; aussi chacune de ses pièces a-t-elle été accueillie avec enthousiasme.

Hatzenbush, savant écrivain, érudit profond, est encore une des gloires, et des meilleures, de la scène espagnole. On lui doit deux chefs-d'œuvre : *Los Amantes de Teruel*, et *La ley de Raza.*

Après ces noms que nous venons de citer, combien d'autres nous restent dont l'énumération serait trop longue puor les bornes de cet article. Cependant, de cette pléiade illustre, nous ne passerons pas sous silence Florentino Sanz, Eduardo Ayala, Serra, Eguilaz, Cazurro, Selga, Tamayo, Rosa, Ascensio, etc., etc. Il va de soi que tous ces littérateurs sont des écrivains dramatiques enrichissant nos sept théâtres de Madrid qui, en dehors des traductions, jouent annuellement de cinquante à soixante pièces originales.

Nous ne voulons point parler de nos publicistes, de nos prosateurs, de nos philosophes ; notre prétention était de constater la situation de notre littérature dramatique, rien de plus, et d'appeler sur elle l'attention de nos confrères de France qui, tout millionnaires qu'ils soient, n'ont pas le droit de mépriser nos galions.

G. Petano y Mazariegos.

LE COMMERCE DE LA BOLIVIE

ET LA COMPAGNIE DES INDES OCCIDENTALES.

III.

Nous avons surabondamment prôné, dans nos deux articles précédents, qu'en établissant une ligne de paquebots entre l'Otuquis et la France, *la Compagnie française des Indes occidentales* réaliserait sur le frêt seul des marchandises qui entrent en Bolivie, ou qui en sortent, de beaux bénéfices. Nous avons dit encore qu'elle tenait, en toute propriété, de M. Luis de Oliden, une étendue considérable de terrains, situés sur les bords du rio Otuquis et de ses affluents, le San Raphael et le Tucabaca, dans la province de Chiquitos, et qu'elle se proposait de livrer toutes ces terres, d'une fertilité merveilleuse, aux colons européens qui voudront traiter avec elle. Le lecteur nous permettra d'examiner ici quel peut être l'avenir réservé aux colonies qui s'établiront dans la province d'Otuquis, et d'indiquer les avantages que la Compagnie elle-même en recueillera.

Il est entendu que le steamer et la voie ferrée ont aplani les obstacles, en abrégeant les distances entre la Bolivie orientale et l'Europe, et que, par ce fait, le trajet est rapide et peu coûteux. Partant de cette hypothèse qui demain sera

un fait acquis, voyons les résultats infaillibles qui vont en découler. Les richesses du sol bolivien étant mises en évidence, le courant de l'émigration européenne est détourné de l'Amérique du Nord, et, sollicité par l'appât des bénéfices, il prend un cours régulier vers les belles contrées de la Bolivie méridionale. La Bolivie alors, de méditerranéenne qu'elle était, devient accessible comme une nation maritime. Ses terrains, aujourd'hui de nulle valeur, acquièrent une valeur proportionnée à leur fertilité, et ses richesses aromatiques, médicinales, tinctoriales, deviennent appréciables, par le motif que l'exploitation en est possible, disons même facile.

La colonisation ne peut avoir lieu, en Bolivie, par l'action isolée de l'émigrant; mais bien par l'action et avec le concours de la *Compagnie française des Indes occidentales*. D'abord, pour suppléer à la rareté de la main-d'œuvre, partout, hors de proportion avec les productions indigènes, celle-ci devra commencer par transporter sur ses steamers et ses railways le plus possible de machines dont les engrenages équivaudront à une multiplication de bras, et introduire des industries diverses qui seront comme les préliminaires de la grande colonisation. A son premier bénéfice sur le transit des marchandises et des voyageurs, s'ajouteront, pour la Compagnie, les bénéfices résultant de la vente de ses terrains dans l'Otuquis. En cédant aux colons une partie des immenses et admirables terrains qu'elle possède, même au prix minimum de 6,400 piastres la lieue carrée, qui est bien inférieur à celui auquel se vendent les terres, même sauvages, dans l'Amérique du Nord, elle réalisera des millions. En outre, chaque colon amené par un steamer, ou descendant d'un wagon, équivaudra bientôt, pour la Bolivie, à la mise en valeur d'une portion du territoire, et, pour la Compagnie

française, à une augmentation de frêt à l'aller comme au retour. Il en résultera aussi que la colonisation, à l'étroit dans l'Otuquis, et même dans l'immense et splendide province de Chiquitos, traversera les forêts vierges du Chaco, plantant un drapeau pacifique de loin en loin jusqu'aux provinces les plus reculées dans l'intérieur des terres. Ces groupes de travailleurs seront autant de foyers d'où partiront les rayons civilisateurs, autant de points d'attraction pour les amis, les parents des premiers établis. Nous espérons, et puisse cette espérance n'être pas une amère illusion ! nous espérons que la France, et après elle l'Europe, comprendront l'importance de la Compagnie des Indes occidentales, en tant qu'instrument civilisateur; nous espérons qu'elles chargeront bientôt ses clippers de pionniers pacifiques et de machines qui décuplent le travail, en allégeant le bras de l'homme, et que, par ses capitaux, elles lui fourniront les moyens de sillonner de rails de vastes solitudes aujourd'hui improductives, et de verser, sur ces contrées stérilisées, la rosée qui doit les féconder et les régénérer ! D'ailleurs, qu'on y prenne garde, la France n'a pas beaucoup de temps à perdre pour résoudre cette importante question. Les États-Unis de l'Amérique du Nord essaient, par tous les moyens, de s'introduire, en maîtres insolents, au sein des populations faibles et désarmées de l'Amérique du Sud. Dans leur expansion indéfinie, après s'être assimilé le Texas, après avoir transformé Panama en un port américain de fait, — bien que le drapeau grenadin continue d'y flotter, — les voilà qui s'élancent dans la grande mer et qui plantent, en vue des côtes de l'Équateur, le premier jalon de leur marche vers le sud. Si l'on n'y prend garde au plus tôt, ces aventuriers, qui semblent nier tout droit, auront bientôt su profiter des défaillances qui affligent les gouvernements

sud-américains, et alors... alors le réveil arriverait trop tard. Nous reconnaissons dans le sang anglo-saxon une puissance de ténacité, une force de complexion, un mépris de la vie, une âpreté de travail, tels que l'introduction de l'élément yankee chez les nations de l'Amérique du Sud, absorberait indubitablement la race néo-latine, la race espagnole. Admis comme colons, ils ne tarderaient pas à paraître comme dominateurs ; dans ce cas, plus d'espoir de chasser ces envahisseurs, et,

Una salus victis nullam sperare salutem.

Ce n'est point par les armes, mais par une immense impulsion donnée à la civilisation, à l'agriculture, à l'industrie ; par des alliances étroites avec les États sud-américains entre eux, et avec les peuples européens, d'origine latine, qu'il faut chercher et qu'on arrivera à conjurer un danger, dès aujourd'hui prévu, et qui, à chaque jour de retard, de tâtonnements et d'essais, augmente et assombrit l'horizon politique.

Pour nous, nous ne cesserons de répéter, avec la persévérance qui fait si souvent défaut au caractère français, et qui est la grande qualité de nos rivaux : voici venir un despotisme qui, après avoir absorbé le Texas, Panama, etc., envahit insensiblement toutes les Amériques, et qui, plus redoutable et plus grandiose que celui des Romains, parce qu'il s'appuie sur l'empire exclusif des mers, et sur tous les progrès matériels de la civilisation, se dilate de façon à étreindre, dans son réseau, le Nouveau-Monde tout entier : *Erudimini et cavete omnes gentes* (1).

(1) Consultez un remarquable travail, publié sur la Bolivie, par M. Léon Favre-Claivaraz, dans la *Revue contemporaine*, nos d'août 1853, de février et mars 1857.

IV.

Il nous reste maintenant, pour compléter les renseignements que nous avions à fournir touchant la question de la colonisation bolivienne, et pour clore nos observations sur la fondation de la *Compagnie française des Indes occidentales*, il nous reste à parler de la fécondité du sol et de la salubrité du climat de la Bolivie. Nous serons aussi court que possible, et nos renseignements puisés à bonnes sources, dans les ouvrages des voyageurs-naturalistes, Alcide d'Orbigny et Humboldt, devront être pris, pour ce motif, en sérieuse considération. L'émigration devant se concentrer tout d'abord dans la province sud de Chiquitos, c'est là que nous allons nous engager en prenant pour guides les deux savants voyageurs que nous venons de nommer.

Située presque au centre du continent américain, la province de Chiquitos représente une surface irrégulière, presque ovale, comprise entre les 14° et 21° degrés de latitude sud, et les 58° et 65° de longitude occidentale de Paris. Elle est bornée à l'est par le cours du Paraguay et par les possessions brésiliennes; au nord, elle pourrait avoir pour limites deux lignes, l'une qui, partant des rios Jauru et Paraguay, et passant par *Mato*, aboutirait au pays de *Grasso;* et l'autre, prolongation de la première, qui, tirée de ce dernier point, se prolongerait du rio *Verde* au rio *Barbado;* au nord, de vastes forêts inhabitées la séparent de la province de Maxas; à l'ouest, le cours du rio *Grande* lui sert de limite avec Santa-Cruz de la Sierra; au sud enfin, s'étendent les terres immenses et infertiles du grand *Chaco*.

Pour les cours d'eau, la province peut se diviser en deux versants. Les eaux de la partie orientale se déversent dans la rivière Paraguay, et celle de la partie orientale dans l'Amazone.

Les parties montueuses de la province, et les terrains qui les avoisinent sont exempts d'inondations. Elles offrent les terres les plus fertiles du monde. Le reste s'inonde partiellement à la saison des pluies; mais à l'exception de la *Laguna de Yarayes*, formée par les débordements du rio de Paraguay, tous les terrains sèchent pendant l'hiver, et donnent de grasses et excellentes prairies pour l'élève des bestiaux. La province entière, qui ne compte pas moins de 18,700 lieues carrées, pourrait, selon Alcide d'Orbigny, être utilisée dans l'intérêt de l'agriculture, lorsqu'une population industrieuse voudra s'en emparer et se livrer aux travaux nécessaires pour en tirer parti. (*Voyage dans l'Amérique du Sud*, tome III, page 30.)

Sa position en dedans des tropiques pourrait faire croire qu'il y règne une température fort chaude. On serait induit en erreur. Son élévation au-dessus du niveau de la mer, comme point de partage entre la Plata et l'Amazone, en fait un pays infiniment plus tempéré qu'on ne devrait s'y attendre; car des brises fréquentes y entretiennent constamment une fraîcheur salutaire.

L'année peut se partager en deux saisons distinctes : la saison des sécheresses et celles des pluies. Un vent qui souffle deux fois par jour abaisse considérablement la température pendant l'époque des fortes chaleurs. Il pleut très-rarement de juin en octobre, et il n'y pleut même pas du tout dans les mois d'août et de septembre. La saison des pluies commence en novembre ou décembre et dure jusqu'en mars.

En voyant l'eau de plusieurs marais, qui se trouvent dans

quelques parties du pays, s'évaporer tous les ans aux saisons sèches, ou pourrait croire que l'air se corrompt et cause de nombreuses maladies ; mais il n'en est pas ainsi. Ces marais sèchent sans se putréfier, et l'on n'entend jamais parler de fièvres intermittentes sur aucun point de la province. A Chiquitos, dit encore Alcide d'Orbigny, il n'y a nulle part de maladies régnantes. Les habitants y meurent de vieillesse ou d'accidents (même ouvrage, tome III, page 63).

Les jésuites, au temps de leur splendeur dans l'Amérique du Sud, prirent possession de la province entière de Chiquitos et y établirent diverses missions qui ont conservé leur nom primitif jusqu'à ce jour, et dont quelques églises, encore debout, sont les seuls monuments attestant leur passage et leurs prospérités détruites : ce sont *Santo Corazon*, *Santiago*, *San Juan*, *San Miguel*, *San Xavier*, *San Rafael* et *San Jose*, qui forment actuellement autant de petits villages peuplés d'indiens, d'espagnols et de métis.

Les Indiens de Chiquitos sont de haute stature et fort robustes ; leur figure, sans être belle, est intéressante ; leur nez est court, un peu épaté, leurs yeux horizontaux ; leur menton offre rarement quelques traces de barbe. Leur costume consiste en un caleçon de coton, une chemise par dessus ; ils ont la tête nue et portent des cheveux tombant sur les épaules ; leur démarche est aisée. Les femmes ne montrent que rarement les formes élancées du beau idéal grec ; mais elles présentent le type le plus parfait de la force physique. Quelques-unes sont jolies ; leur figure arrondie et gracieuse est pleine de douceur et de gaieté. Le caractère de la nation consiste en un fond de bonté à toute épreuve. Chez ces Indiens, l'hospitalité est poussée à l'extrême ; tout en eux inspire la confiance ; quoique sem-

blables à de grands enfants sans volonté, il ne manquent pas d'un certain esprit naturel (1).

La jalousie est très-commune chez les femmes et très-rare chez les hommes; aussi, en résulte-t-il une grande indifférence de la part de ces derniers qui, pour un cadeau, abandonnent sans peine leur compagne. La plupart des Indiens préfèrent, même à tort, deux choses : leur chien et l'enfant que leur femme a eu d'un blanc. Lorsqu'ils vont aux champs, ils font marcher leurs propres enfants, tandis qu'ils portent sous le bras leur chien et, sur leurs épaules, l'enfant métis de leur femme. On dirait qu'ils s'honorent de trouver dans leur famille une amélioration de couleur. On sent la fâcheuse influence que doit avoir cette habitude sur la conduite des femmes. La croyance religieuse est poussée à l'extrême. Leur foi est telle qu'ils regardent leurs prêtres comme les représentants du Christ sur la terre; aussi leur obéissent-ils aveuglément. La foi des Indiennes les console plus facilement de la perte d'un époux que de celle d'un parent. Elles pleurent de longues années leurs père et mère; elles se lamentent tous les matins en pensant à eux, mais il en est tout autrement d'un mari. Il n'est pas rare de voir danser une veuve de quelques jours, et quand on lui fait des observations sur l'inconvenance de sa conduite, elle répond : « — Pourquoi serais-je triste? mon mari n'est-il pas avec Dieu? ne jouit-il pas d'un repos dont je suis privée? D'ailleurs, si je danse, c'est pour me distraire de la peine que j'éprouve de l'avoir perdu, d'être séparée de lui, quoique je le sache heureux, le curé lui ayant donné les derniers sacrements. » — Elle s'occupe de chercher de suite un nouveau mari, ne pouvant pas, dit-elle,

(1) Voir Humboldt, *Relations historiques*, tome VIII.

rester privée de soutien et laisser son champ sans culture, ce qui l'exposerait à mourir de faim (1).

La province de Chiquitos et le reste de la Bolivie doivent à leur situation intertropicale une singulière variété dans la végétation. La différence thermométrique pouvant se calculer par une différence de niveau, il s'en suit que, tandis que les cimes produisent la pomme de terre, la quinna, l'orge et diverses graminées propres au paturage, le fond de la coupure voit mûrir le maïs et les plantes tropicales, le café, le cacao, la canne à sucre, la grenadille, l'avocat et tous les fruits des Antilles.

On récolte, dans les environs de San Rafael, de San Jose et de Conception, de grandes quantités de cire. L'indigo y croît partout en pleine terre, ainsi que la vanille et le tamarin, qui donneront un bon revenu annuel pour l'exportation. Outre le coton, le tamarin, la canne à sucre, etc., on cultive dans cette province les diverses espèces de *mantoc* ou *mandioca*, ressource immense pour les populations indigène et espagnole. Ajoutez la *batata*, les différentes sortes de citrouilles, les melons, le riz, les haricots, les calebasses, etc. Dans plusieurs endroits du pays se trouvent le cédrat, le citron, l'orange, la banane, l'ananas, le cayou, etc.

Les bois de construction et de couleur, pour l'usage de l'ébénisterie, y sont très-abondants. Les cèdres, appelés *lapachos*, étant de très-grande dimension, peuvent servir à la charpente ; et le *cuchi*, le laurel (laurier), etc., et d'autres bois jaunes, rouges, violets sont tous propres au placage des meubles. D'autres donnent les couleurs jaune et rouge les plus vives et offrent des produits avantageux pour la teinture des étoffes. Le *guatoroch* fournit un excellent

(1) Voir Humboldt et d'Orbiguy, mêmes ouvrages et mêmes volumes cités plus haut, *passim*.

caoutchouc. Le *apacho*, espèce de mimose, fournit une gousse qui blanchit parfaitement le linge et peut remplacer avantageusement le meilleur savon. Le copahu y abonde ; le ricin et le copal ne sont pas exploités.

Les produits naturels de Chiquitos, dit d'Orbigny, font facilement entrevoir les améliorations agricoles et commerciales qu'on y pourrait introduire et les incalculables avantages qu'on en tirerait. La moitié de la province (9,000 lieues carrées) s'appliquerait aisément à l'élève des bêtes à cornes et des chevaux ; Chiquitos exporterait alors de fortes valeurs de cuirs et de suifs (*Voyage dans l'Amérique du Sud*, tome III, page 70).

Les environs de Santa Anna offrent du kaolin, qui pourrait être facilement exploité et employé à fabriquer de la porcelaine, qu'on ne connaît pas dans la province. Une des causes les plus fécondes de la richesse à venir de Chiquitos consiste dans ses mines de fer hydroté qui gisent entre San Xavier et la Conception. « Quel profit en tirerait l'industrie, s'écrie Humboldt, si l'on établissait des forges catalanes qu'alimenteraient en combustible les forêts inépuisables des environs (1) ! »

« Dans les campagnes de Chiquitos, aujourd'hui vierges, s'écrie d'Orbigny, l'homme trouvera partout, lorsqu'il les mettra à profit, les plus grands éléments de richesse. Nul doute que les plaies du désert ne disparaissent, dès que le colon européen l'habitera. Combien de fois, ajoute-t-il, n'ai-je pas plaint le sort des laboureurs de telles des provinces de France où, avec un travail opiniâtre, l'homme le plus laborieux réussit à peine à donner à sa famille une nourriture insuffisante et grossière, tandis qu'une grande surface de ces belles contrées américaines, encore incultes,

(1) *Relations historiques*, tome VIII.

leur procurerait, en quelques jours seulement d'un labourage modéré, d'immenses récoltes (1) ! »

Nous disons donc en terminant : les ressources de tous genres abondent dans cette jeune Amérique et spécialement en Bolivie, où le colon trouvera une source assurée de bénéfices dans ses besoins immédiats à satisfaire. Les trésors de son sol vierge, sa végétation luxuriante, sa température variée, répondant à tous les climats de l'Europe, ne peuvent manquer d'attirer la spéculation sérieuse et de porter la Bolivie à une hauteur de prospérité qui apparaît comme un rêve aujourd'hui. Le développement de ces richesses fera, en peu de temps, de l'Amérique méridionale, une sœur, sinon une rivale redoutable de l'Amérique du Nord.

ALEXIS FAURE.

(1) *Voyage dans l'Amérique du Sud*, tome II, p. 600.

ENSEIGNEMENT
ET
CRÉDIT AGRICOLE AU BRÉSIL.

L'industrie est, selon nous, l'application de l'intelligence et de l'activité humaine à l'exploitation des forces naturelles. Si ces forces sont celles du sol, si l'intelligence cherche à connaître leur constitution, leur nature; si elle tient compte de l'influence des températures et des climats; si elle imagine les moyens mécaniques de creuser, d'ameublir, de sarcler, d'assainir, de travailler les terres, si elle applique les principes de physique, de chimie, de mécanique à une culture perfectionnée ainsi qu'à la fabrication immédiate de leurs produits, alors cette activité prend le nom d'industrie agricole.

L'attention publique, au Brésil, se porte, en ce moment, vers l'agriculture avec beaucoup de vivacité. Comme Brésilien, comme ancien élève de l'École Centrale des Arts et Manufactures, je crois accomplir un devoir en prenant ma faible part dans ce mouvement, et je serai fier de pouvoir contribuer aux progrès, dans mon pays, du plus beau, sinon du plus difficile des arts. Ces considérations pourraient bien, en outre, trouver quelques applications dans ces Républiques hispano-américaines, dont les genres de culture sont, en général, les mêmes que ceux du Brésil.

Les pays nouveaux doivent profiter non-seulement des progrès des sciences dans les pays où le génie a pris un plus grand essor, mais encore des mécomptes, des revers produits par les théories incomplètes et fautives, révélés par l'expérience. Dieu doit aux agriculteurs la pluie, le soleil, la lumière, et ses représentants sur la terre, ceux qui dirigent les sociétés, leur doivent l'enseignement des bonnes pratiques, les facilités du crédit, les fruits de l'observation raisonnée et comparée, l'enregistrement des faits, le savoir, tout en leur conseillant la prudence et la sagesse. L'État doit donc donner satisfaction à l'opinion publique, justement impatiente ; il doit, sans engager les capitaux de tous pour aider quelques-uns, organiser, faciliter, favoriser les efforts des particuliers pour s'aider les uns les autres, d'accord avec les principes les plus sages de l'économie politique.

Aussi, le Gouvernement du Brésil vient-il de s'engager envers le pays, par la parole impériale, à appliquer les 2 pour cent, qu'il va rétablir dans les droits d'exportation des produits agricoles, à une destination dans l'intérêt de l'agriculture.

Une école économique attribue à l'exagération des impositions la principale cause qui résiste aux progrès de l'agriculture. Comment se fait-il, néanmoins, que le royaume uni de la Grande-Bretagne, le pays où les agriculteurs payent la taxe des pauvres, la taxe des paroisses, la taxe des comtés, les dîmes, l'income taxe qui représente, pour le propriétaire, 3 pour cent, et, pour le fermier, 1 et demi pour cent du revenu net, comment se fait-il que ce soit précisément le pays où la culture soit la plus perfectionnée du monde? Comment se fait-il que les agriculteurs brésiliens n'aient pas profité, pour améliorer les conditions de leur travail agricole, de

l'exemption partielle et transitoire que le Gouvernement leur a accordée, pendant quelques années, dans les droits d'exportation, l'unique imposition qu'ils payent à l'État pour les besoins impérieux du trésor public? Si le Gouvernement rétablit les 2 pour cent dans les droits d'exportation, qui ne profitaient pas aux agriculteurs mais au commerce général, en prenant l'engagement d'appliquer cette recette à une organisation pour faciliter et pour favoriser des progrès, qui ne peuvent pas être accomplis par les efforts individuels, de quoi pourront se plaindre les agriculteurs du Brésil?

Mais les besoins de l'agriculture ne sont pas moins impérieux que ceux du trésor public. Les agriculteurs du vaste et riche empire du Brésil ont le capital foncier, et, en quelque sorte, le capital intellectuel ; j'aurais pu ajouter que ce capital est en bien faible minorité; car, pour une tête intelligente, il y a quelquefois mille têtes sans intelligence. Que leur manque-t-il presque généralement? le capital d'exploitation, en y comprenant la main-d'œuvre. Par conséquent, l'enseignement pratique et le capital d'exploitation sont les deux besoins les plus impérieux, les plus urgents des agriculteurs de ce pays.

Je rends justice aux héroïques efforts du Gouvernement français, et à son zèle incessant dans le but de répandre l'enseignement théorique et pratique, à Grignon et ailleurs, des sciences applicables à l'agriculture. Fils de la science mathématique et physique, je ne puis pas me faire l'écho de ceux qui s'élèvent contre l'utilité pratique, pour les perfectionnements de l'agriculture, de l'étude des mathématiques et de leurs applications à la comptabilité, à l'arpentage, au lever des plans, aux nivellements, à la mécanique, à l'hydraulique; de la botanique, de la physiologie végétale, de la physique, de la chimie et de

leurs applications à la culture ; de la minéralogie, de la géologie et de leurs applications aux sondages et aux recherches des eaux souterraines ; de l'économie rurale et de ses applications à l'emploi des capitaux, et à l'administration intérieure des propriétés agricoles ; enfin, de l'art vétérinaire, de l'architecture rurale, de la législation rurale, des principes de l'hygiène, etc. Je déclare, néanmoins, avec toute sincérité, que je ne voudrais pas voir le Gouvernement de mon pays appliquer, dès à présent, des sommes importantes à cet enseignement, théorique et pratique, je le veux bien, dont les fruits seraient trop éloignés de notre époque, lorsque des besoins urgents de l'agriculture réclament toute son attention, tous ses moyens d'action, tout son zèle patriotique.

Les principales cultures du Brésil sont celles du café, des cannes à sucre, des cotons, des tabacs, du cacao, de quelques tubercules alimentaires, de quelques céréales et légumineuses, etc.

Que manque-t-il aux agriculteurs de café? la colonisation notamment (1), et, en outre, les instruments aratoires, quelques bonnes pratiques sanctionnées par l'expérience de Java, de Venezuela, et autres pays, pour le lavage et le séchage des cafés. C'est, en un mot, le capital d'exploitation qui leur manque ; car bientôt ils auront tout ce que le génie a accordé aux nations les plus avancées dans le progrès matériel, en ce qui concerne les moyens de transport.

Que manque-t-il aux agriculteurs qui s'occupent de la

(1) Je ne m'occuperai pas ici de la colonisation, car la question est à peu près résolue. Les largesses accordées par l'Assemblée générale législative, et le traité que le gouvernement a signé avec la compagnie de colonisation, sous la direction éclairée de M. le docteur Bernardo Augusto Nascentes de Azevabuja, sont des garants que les vœux du pays seront exaucés.

culture des cannes à sucre, des cotons, des tabacs, du cacao, des tubercules alimentaires, ainsi que de la fabrication immédiate de leurs produits? il leur manque, notamment, les instruments aratoires perfectionnés, des machines, des appareils, et aussi ce capital intellectuel, qui est le fruit du génie de l'observation raisonnée et comparée. Toujours et partout, au sud comme dans le nord, c'est le capital d'exploitation qui leur manque. En France, d'après de savants calculs, le produit net est à la terre comme 12 est à 1; en Angleterre, il est déjà de 20 à 22 pour 1, et les agronomes de ce pays espèrent arriver à 30. A quelle cause attribuer cette différence, si ce n'est à la différence du capital d'exploitation, qui est de 140 fr. par hectare en France, et de 400 fr. en Angleterre.

L'organisation qui doit fournir ce capital aux agriculteurs du Brésil, par quels moyens le Gouvernement, en facilitant et en favorisant les efforts de quelques capitalistes, pourra-t-il l'accomplir? Cherchera-t-on le remède dans l'organisation du crédit foncier, par la réforme de la législation hypothécaire?

En France, le crédit foncier, jusqu'à présent, a été impuissant en matière d'améliorations agricoles. Il est vrai qu'au Brésil, où l'étendue des propriétés territoriales est grande, où les aliénations ne sont ni fréquentes, ni faciles, les mêmes obstacles ne s'opposeront pas à la bienfaisante influence de ce crédit; mais il rendra déjà un grand service à l'agriculture en transformant l'emprunt actuel hypothécaire, avec un taux uniforme tel, l'amortissement compris, qu'il puisse permettre aux propriétaires d'arriver à se libérer, en bornant là sa portée.

Cherchons donc d'autres secours s'appliquant à l'enseignement pratique des bonnes méthodes consacrées par l'expérience, à l'emploi d'une culture perfectionnée, ainsi

qu'à la fabrication immédiate de leurs produits, s'appliquant enfin à l'ouverture du crédit, qui pourra fournir aux agriculteurs ce capital d'exploitation, dont ils ont un si grand et si urgent besoin.

L'établissement de fermes-modèles, une dans la province de Rio-Janeiro, sur la propriété impériale de Santa-Cruz, une autre dans la province de Bahia, une autre dans celle de Pernambuco, d'autres, par la suite, dans les autres provinces, serait déjà utile, urgent, opportun; et, plus tard, à ces établissements modèles pourront être annexés les foyers qui doivent répandre la lumière d'un enseignement théorique et pratique plus développé. Alors des Écoles spécialement consacrées à l'agriculture, comme nous le dirons dans la suite, à l'instar de l'École Centrale des Arts et Manufactures, attireront les fils des agriculteurs qui voudront poursuivre la noble carrière de leurs ancêtres.

Fondées par l'unité d'impulsion ou l'unité administrative d'une institution de crédit agricole et commercial, qui pourrait à la fois fournir les moyens propres à la propagation des progrès agricoles, lorsque les agriculteurs se décideront à les adopter, ces fermes-modèles pourront évidemment contribuer aux progrès de l'agriculture, source initiale par où s'alimentent et se ravivent sans cesse les autres canaux de la richesse publique et privée.

Quelle est la part proportionnelle que doivent prendre tous les intéressés à l'organisation de cette institution? Le Gouvernement, les capitalistes qui voudront jouer le rôle d'intermédiaires entre les hommes qui exploitent directement le sol et ceux qui sont détenteurs des instruments du travail, ces derniers, tous étant les intéressés plus immédiats à cette organisation, doivent contribuer dans la proportion des avantages qui pourront leur être alloués.

Serait-il avantageux à l'État? serait-il avantageux aux capitalistes? serait-il possible de réunir déjà un capital suffisant, celui de quatre mille contos de reis (1), pour créer cette institution de crédit, qui pourra à la fois fournir les moyens d'organiser les fermes-modèles et les facilités du crédit aux agriculteurs qui voudront augmenter leurs capitaux d'exploitation? Rien ne me paraît ni plus avantageux au progrès de l'agriculture du Brésil ni plus facile, dès que le Gouvernement général de l'Empire, d'accord avec la promesse du discours impérial dans l'ouverture des chambres, voudra appliquer à l'encouragement de cette institution une subvention égale à cinq pour cent du capital réalisé, sous le bénéfice de certaines conditions, garanties par l'institution, dans l'intérêt de production du pays et par suite de l'augmentation des revenus du trésor public.

Supposons l'émission initiale de 1,000 contos de reis; la Compagnie, qui pourrait prendre le nom de Société Industrielle Agricole, appliquant 200 contos de reis à une association avec un propriétaire de la province de Rio-Janeiro, qui entrerait avec une égale valeur en terres défrichées; appliquant 200 contos de reis à une pareille association dans la province de Bahia; 200 contos de reis pour Pernambuco; 200 contos de reis pour une autre province à déterminer; la Société, dis-je, commencerait par l'établissement de ces quatre fermes-modèles qui, non-seulement, par les bonnes méthodes soumises au contrôle de l'expérience, donneront l'exemple d'une culture perfectionnée, ainsi que de la fabrication immédiate de leurs produits, mais encore, par l'application des principes de l'économie rurale, augmenteront la production du pays,

(1) Au change de 360 reis par franc, environ 11 millions de francs.

l'exportation, dans une proportion telle, que les droits perçus à la sortie et ceux de l'importation équivalente dépasseront le montant de la subvention accordée par l'État.

Dans la ferme-modèle de la province de Rio-Janeiro, tous ceux qui voudront la visiter pourront voir fonctionner les instruments aratoires de Garrett, de Howard, de Ransomes and Sims, les appareils perfectionnés pour le râpage du manioc et des pommes de terre, et ceux qui préparent la fécule de ces tubercules, les meilleurs appareils pour le lavage et le séchage des cafés, les appareils perfectionnés pour la préparation du thé, les moteurs à l'usage des machines agricoles, les machines et appareils de MM. Cail, Halot et Cie pour la fabrication du sucre et la distillation des liquides alcooliques; en résumé, tous les instruments, machines et appareils exigés par une culture perfectionnée, une récolte facile, un transport économique et une fabrication industrielle des produits spéciaux de l'agriculture de cette province. Il n'entre pas dans les bornes de cet article de donner l'indication de tous ces instruments et des prix, car leur choix dépendra des circonstances locales de la propriété, qui sera destinée à l'organisation de la ferme-modèle. Il est, néanmoins, évident que l'achat, le transport et l'installation de tout ce matériel ne dépassera pas la valeur de 100 contos de reis, moitié de celle réservée au capital d'exploitation pour la ferme-modèle de la province de Rio-Janeiro, l'autre moitié devant être appliquée au payement des passages des hommes spéciaux au maniement de ces instruments, machines et appareils, ainsi qu'à l'exécution d'un traité avec la Compagnie de colonisation, qui fournira le nombre de colons suffisant à la culture des plantes autres que les cannes à sucre, aux transports et à la préparation des pro-

duits, sous les formes où ils sont vendus ou consommés. On croit généralement que la culture des cannes à sucre ne saurait être effectuée sans les noirs. L'exemple de quelques colonies occidentales anglaises prouverait bien le contraire de cette opinion; mais je n'insisterai pas et j'accorderai volontiers que la culture de cette plante soit réservée aux nègres, car leur épiderme n'est pas aussi sensible que celle des blancs aux désagréments qui en résultent.

Dans la ferme-modèle de la province de Bahia, une plus grande extension doit être donnée à la fabrication du sucre et à la distillation des liquides alcooliques, etc; dans la province de Pernambuco, à la culture des cotons, des tabacs, des fruits oléagineux, à la préparation des extraits des plantes tinctoriales, etc. Il va sans dire que dans ces fermes-modèles, les plus grands soins doivent être donnés aux procédés de reproduction, d'élevage, d'engraissement des animaux utiles à l'agriculture.

Si l'on applique 800 contos de reis au capital d'exploitation des quatre fermes-modèles, organisées par des associations à compte à demi, entre la Société Industrielle Agricole et quatre propriétaires, il reste encore 200 contos de reis de la première émission, pour parer à toutes les éventualités.

Est-il permis de douter que la Société Industrielle Agricole pourra, dans l'organisation de ces fermes-modèles, s'y prendre de manière à assurer une exportation annuelle supérieure à 300 contos de reis? Dès lors, où est le sacrifice de l'État, accordant une subvention de 5 pour cent de la première émission du capital réalisé, si, en compensation, il perçoit 14 pour cent dans les droits d'exportation, et une moyenne de 25 pour cent dans les droits de l'importation équivalente à cette exportation de 300 contos

de reis? Pour les émissions subséquentes, les raisonnements sont analogues.

Dans quelles circonstances ces émissions doivent-elles être réalisées? Je l'ai indiqué ailleurs, dans un système administratif, spécialement appliqué à la fabrication du sucre et à la distillation des liquides alcooliques.

En vertu de cette combinaison administrative, les propriétaires du Brésil recevront des valeurs, dont ils ne paieront que le cinquième, les autres paiements étant compensés par l'augmentation de la production et les économies de fabrication, réalisées par les procédés introduits par la Société.

Ai-je besoin de dire quelles sont les chances de bénéfice pour les capitalistes, qui voudront s'intéresser à cette organisation financière de crédit agricole et commercial?

Les bénéfices de la Société Industrielle Agricole sont assurés : 1° par les avantages que se sont engagés déjà à lui faire les constructeurs Cail, Halot et compagnie, et ceux qui pourront être obtenus d'autres constructeurs; 2° par la subvention du Gouvernement général du Brésil, que je propose dans ce projet, pendant un délai déterminé; enfin, par les 30 0/0, ajoutés dans les factures présentées aux planteurs, à titre de commission et d'intérêt d'amortissement, lorsqu'il sera temps de contracter avec eux.

Je ne puis pas entrer ici dans les détails de l'organisation des fermes-modèles, qui remplaceront au Brésil, les propriétés des riches propriétaires de l'Angleterre, dans lesquelles les découvertes des sciences sont expérimentées, et, peu de temps après, adoptées par les fermiers. Cette école pratique et la publicité sont, dans ce pays, les deux grands ressorts du progrès de l'agriculture. Le calcul des frais d'installation de ces fermes-modèles constitue le sujet

d'un travail spécial. Néanmoins, dans le but de prouver que le capital, indiqué précédemment, sera suffisant, je me bornerai à signaler les prix des machines et appareils pour une fabrication journalière de 3,000 kil. de sucre (1), si l'on opère sur environ 30,000 kil. de cannes à sucre. Les prix suivants sont ceux de l'atelier de construction de MM. J.-F. Cail et compagnie à Paris. Comme le prix de la fonte et la main-d'œuvre en Belgique sont à meilleur marché, une grande partie de ces prix est réduite.

Voici le devis des appareils achetés à Paris :

Un moulin à cannes, de la force de 8 chevaux, à trois cylindres horizontaux, de 900 millim. de longueur, et 500 millim. de diamètre, avec axes en fer forgé, marchant à la vitesse, 3 à 4 tours par minute	12,000 fr.
Une machine à vapeur horizontale de la force de 8 chevaux, marchant à la vitesse de 60 tours par minute, à détente variable et changement de marche, sans condensation. . .	8,000
Une transmission de mouvement, par engrenages, de la machine ou moulin, système reposant complètement sur une plaque de fonte.	5,000
Un monte-jus de 12 hectolitres, avec robinets.	900
2 chaudières à déféquer, de 12 hectolitres de contenance, utile chacune, à doubles fonds spéroidaux, celui extérieur en fonte, y compris robinets et soupapes en bronze, colonnettes en fonte . . . . . ensemble.	4,400
Une presse à écume simple	600
3 filtres ouverts, de 1 mèt. 100 millim. de diamètre en haut, et 3 mètres de hauteur, avec robinets en bronze. . . .	2,400
Un appareil d'évaporation à double effet, composé de 2 chaudières tubulaires verticales, de 910 millim. de diamètre, d'un vase de sûreté intermédiaire, et d'un monte-jus horizontal .	17,000
Un condenseur à injection, formant aussi vase de sûreté . .	2,000
Un filtre, semblable à ceux ci-dessus, pour les sirops . . .	800
Une chaudière clause spéroidale, de 1 mètre 385 de diamètre, pour la cuite dans le vide-complète.	8,000
Un condenseur à injection pour la chaudière, formant vase de sûreté	1,800

(1) 1 liv. = 0 kil. 453. — Fabrication de 207 c. par 24 heures, et de 20,700 c. pour la campagne de 100 jours.

Report. . . .	62,900 fr.
Un système mécanique horizontal, machine de 6 chevaux et pompé à air, de 290 millim.	9,000
Une pompe à eau mue par la dite machine	1,000
Une pompe alimentaire mue par la dite machine	500
Un récipient de vapeur d'échappement . . . . . } Un récipient des vapeurs condensées. . . . . }	1,500
Un réchauffoir en cuivre, avec double fond en fonte, de 1 mètre 620 de diamètre	2,200
Cinquante bacs en tôle, allant de 4 à 4	500
Un moulin à diviser le sucre cristallisé.	5,000
Deux appareils centrifuges	100
Accessoires de centrifuges	100
Une transmission de la pompe à air aux centrifuges . . .	2,500
Un appareil distillatoire pour les mélasses chauffé à la vapeur, pour 6000 litres de liquide fermenté en 24 heures . . .	4,000
Une pompe à vin fermenté, en bronze, de 80 millim., avec mouvement à manivelle	500
Un réservoir en tôle à vin fermenté	100
Deux générateurs de vapeur, de la force de 25 chevaux chacun, à flamme renversée, 5 atmosphères, avec tous les accessoires.	12,500
Objets divers . . . . . , ...	12,000
Fabrication et revivification du noir animal, approximativement.	10,000

Plusieurs de ces prix, je le répète, seront réduits en faisant l'acquisition des appareils à Bruxelles.

Pour terminer cet article, je dirai que je suis de l'opinion de Milton. Il ne suffit pas d'avoir une bonne idée : il faut savoir l'exécuter; et je crois aussi, comme lord Palmerston, que les hommes qui se sont toujours montrés désireux d'accomplir une certaine œuvre, n'aient pour habitude de paraître moins capables, quand ils se trouvent placés dans une situation qui les rend personnellement responsables de l'achèvement de leur entreprise.

P. d'A. Lisboa.

Paris, le 2 août 1857.

CHRONIQUE DU PORTUGAL.

A propos de la chaude discussion qui s'est élevée dans la chambre des députés sur la question relative au monopole du tabac, je dois faire connaître les orateurs qui brillent le plus dans la tribune portugaise.

Au premier rang, doit figurer Jose Estevao Coelho de Magalhaes; dans ses discours, improvisés le plus souvent, il s'élève au-dessus de ses rivaux par la vivacité, l'éclat, l'audace, la fougue et la fierté; mais, digne et généreux dans la polémique, il conserve encore la grâce, l'élégance et certaine délicatesse de style. A côté de Jose Estevao, on peut signaler Louis-Auguste Rebello de Silva, comme un des orateurs les plus distingués; quelques-uns même le regardent comme le plus grand personnage du parlement. Avec sa phrase insinuante et correcte, avec son style coulant, élevé, il peut servir de modèle à la tribune portugaise.

Le jeune député Jose-Maria Latino, vient après les deux premiers; son style épigrammatique, le choix et la pureté de sa phrase font concevoir les plus hautes espérances.

Le docteur Thomaz de Carvalho, vif, piquant, satirique, se range sur la même ligne.

A la suite, je mentionne Antonio-Maria de Fontes, improvisateur éloquent, correct, clair, ingénieux, persuasif. Enfin, la chambre actuelle compte encore quelques députés dont le mérite les rapproche plus ou moins des ora-

teurs précédents; ce sont : Jose-Maria do Casal Ribeiro, Carlos Bento da Silva, Antonio-Jose d'Avila, Antonio de Serpa et le vieux Manuel da Silva.

Je dois faire observer que les hommes dont je viens de citer les noms, sont recommandables à d'autres titres; quelques-uns même ont acquis la réputation d'écrivains éminents.

D'autres députés ont déjà fait preuve de talent; mais je doute qu'ils acquièrent une grande renommée. J'ai plus de confiance dans les jeunes qui, pleins de savoir et de foi, promettent d'illustrer un jour la tribune portugaise; avec la pratique des affaires et des travaux sérieux, ils s'élèveront au premier degré de l'échelle.

La question du concordat préoccupe encore la presse et les hommes politiques.

M. Alexandre Herculano, dont tout le monde voulait connaître l'opinion sur une matière aussi délicate, vient de publier une brochure intitulée : *La Réaction ultramontaine en Portugal, ou le Concordat du 21 février*; sous l'inspiration de son amour patriotique, il proclame *la victoire de l'ultramontanisme en Portugal*. Cependant, le célèbre historien conclut que l'église, quoi qu'elle fasse, ne parviendra jamais à dominer l'état.

Le journal *O Portuguez*, contient sur la même question une excellente étude par le savant publiciste, Jose de Torres.

Dans une lettre adressée à un personnage du Portugal, l'évêque de Macao manifeste de bonnes dispositions en faveur du patronage royal.

On a fait insérer dans le journal officiel les conditions pour l'enchère du tabac; l'adjudication comprend trois années, depuis le 1er mai 1858 jusqu'au 30 avril 1861. Après l'expiration du contrat, le gouvernement devra se livrer à des essais de culture et de fabrique de tabac dans

quelques îles ou dans toutes les îles des archipels de Madère et des Açores.

Après la discussion du budget, des mesures ont été approuvées qui autorisent le gouvernement à contracter des emprunts destinés à des travaux d'utilité générale.

La chambre des pairs vient d'approuver le contrat souscrit avec M. Petto, pour la construction du chemin de fer de Lisbonne à Porto; le gouvernement s'est réservé le droit d'ouvrir un embranchement qui rattache à cette ligne la ville de Leiria; cette ville, en effet, est la capitale d'un district remarquable par ses usines de fer, de charbon de terre et ses établissements métallurgiques. Ce n'est pas tout; outre l'importance de ses produits minéraux, source de richesse pour le pays, comme l'ont déclaré, dans un mémoire, des ingénieurs anglais et le capitaine Ribeiro, Leiria possède une imprimerie, deux journaux, un séminaire, un lycée, etc.; sans parler des autres illustrations, elle est encore le berceau de l'éminent poëte, aujourd'hui député, Rodrigues Cardeiro. A voir des mérites si divers, il semble que cette ville qui, la première, inaugura l'invention de Guttemberg, a voulu conserver l'éclat de ses glorieuses traditions.

MM. Thomas, Rumball et quelques ingénieurs anglais employés dans les travaux préparatoires du tracé de la ligne du nord, sont déjà partis pour l'Angleterre; on suppose qu'ils doivent présenter à M. Petto, le résultat de leurs observations. Les plans de toute la ligne seront terminés au mois de septembre; à cette époque, comme il est à croire, le concessionnaire viendra à Lisbonne.

Les autorités informent contre les fabricants de fausse monnaie et de billets de banque; on soupçonne que le siége de ces audacieux industriels se trouve dans les environs de Porto. Les négociants de cette ville souffrent tout

à la fois, et dans leur crédit, et dans leur probité; car le gouvernement du Brésil adresse contre eux de continuelles réclamations. Quelques fabriques ont été découvertes; pour l'honneur des autorités de Porto, il est juste de dire qu'elles s'efforcent, par tous les moyens possibles, de saisir les coupables qui, en introduisant de l'argent faux dans le commerce extérieur, jettent l'opprobre sur la classe la plus importante et la plus respectable de la ville.

Les ordres du gouvernement sont catégoriques, impérieux; espérons que, grâce au zèle et à la vigilance des fonctionnaires, aidés par le concours de tous les citoyens, nous verrons bientôt la fin d'un scandale qui tache, à l'étranger, notre réputation de loyauté.

S. M. don Pedro V a fait annoncer, par le président du conseil des ministres, dans la session du 8 du mois dernier, que, décidé à choisir une épouse, il avait entamé des négociations dans ce but, et qu'il espérait que la chambre, en vertu de la constitution, pourvoirait à la dotation de la reine.

On suppose que la princesse désignée appartient à la famille royale de Bavière, et que l'impératrice duchesse de Bragance, sa parente, à laquelle ce mariage convient beaucoup, instituera, pour son héritière universelle, la reine future du Portugal.

On donne comme certain que le départ du vicomte da Correira, ancien précepteur de Sa Majesté, pour l'Allemagne, a pour objet la conclusion des négociations entamées, afin que le mariage s'effectue au mois de septembre, double anniversaire de don Pedro V.

Les Cortès fixeront à 60 contos de reis (375,000 fr.), la dotation annuelle de la reine future, et mettront à la disposition du roi, pour les dépenses extraordinaires du mariage, la somme de 100 contos de reis (625,000 fr.)

L'institut agricole est une excellente institution, ce que les faits démontrent chaque jour. Les services qu'il rend à notre agriculture, sont la réfutation victorieuse des opinions de ceux qui ne combattent les choses que parce qu'elles sont modernes. Mais en vérité, combattre le progrès, n'est-ce pas nier la lumière? Et pourtant, il est des hommes qui, par scepticisme, ignorance ou amour de la controverse, font une guerre ouverte à tout ce qui est bon et utile. Parasites qui vivent égarés dans le néant, et dont plusieurs ne sauraient dire pourquoi ils existent. C'est à l'apparition d'une vérité, dont l'éclat les éblouit et les bouleverse, qu'ils reconnaissent leur infime petitesse; en outre, le mépris des penseurs, qui les blesse, les torture et les couvre de confusion, sera leur éternelle condamnation.

Vous combattez l'institut agricole! Il est là; tous les jours, il vous prouve qu'il vit, et tous les jours, il vous dit : Venez apprendre, venez chercher des modèles, venez acheter des machines. Avec ces auxiliaires, vos terres produiront davantage; le travail des laboureurs sera moins pénible, la culture plus facile, moins dispendieuse.

Le mois dernier, on a expérimenté trois fois, dans la propriété de l'établissement, la machine à moissonner de Mac-Cornick. Quelques-uns de nos agriculteurs les plus riches et les plus capables, ainsi que plusieurs élèves des écoles supérieures, assistaient à l'expérience.

Plusieurs des nouvelles machines qu'on a essayées à l'institut, et dont l'acquisition a paru nécessaire, sont déjà commandées à l'association des serruriers, dont l'usine fournit des instruments parfaits.

Les opérations financières auxquelles se livre la direction de la banque portugaise, donnent chaque jour plus d'importance et de crédit à cet établissement. C'est par le

meilleur emploi du capital qu'on s'efforce de consolider et d'agrandir cette bienfaisante institution.

Voici un aperçu de la situation actuelle de cette banque :

Numéraire en caisse,	1,502,862	contos de reis.
Dépôts,	2,237,927	id.
Billets en circulation,	1,265,138	id.

Nous avons eu notre brillante procession de la fête Dieu ; sortie de l'église métropolitaine, elle a parcouru la ville basse, et, dans les rues de passage, les troupes de la garnison étaient rangées sur deux files. A cette procession assistaient Leurs Majestés et Altesses, les grands dignitaires, le conseil municipal, les grands-croix, les commandeurs et les confréries de toutes les paroisses.

Dans cette magnifique solennité, on porte l'effigie de saint Georges, qui fut général ; monté sur un cheval de la maison royale, superbe et richement harnaché, le saint est entouré du cortége qui l'accompagnait d'habitude ; lorsqu'il passe, les troupes lui présentent les armes. Ce bienheureux saint touche encore une solde ; le jour de la fête, il porte un chapeau de velours orné d'une riche parure de diamants ; la musique qui fait partie de sa suite, est composée de nègres vêtus de longs habits rouges avec un galon jaune.

Le damas et le velours que l'on aperçoit aux fenêtres des rues que la procession doit traverser ; les toilettes des dames qui relèvent la beauté de ces ornements ; les groupes formés par les habitants accourus du voisinage de Lisbonne, et dont le costume élégant brille des plus vives couleurs, tout donne à cette fête un caractère particulier de magnificence, et la place bien au-dessus des autres solennités politiques ou religieuses.

Les marquis de Penalva ont donné une soirée dans laquelle beaucoup de dames ont fait entendre de jolies voix,

et où, pour la première fois, Guisseppe Cavalli, le professeur, a joué du cornet à piston. Cet artiste est déjà connu en France, en Angleterre, en Allemagne et dans l'Italie, sa patrie. Les familles les plus illustres l'ont invité pour avoir le plaisir d'admirer son talent; c'est là un bon témoignage.

Le bal que les marquis de Fronteira ont donné, dernièrement, dans leur maison de campagne, outre son éclat ordinaire, a brillé surtout de la présence de Leurs Majestés et Altesses.

Notre roi actuel et, principalement, don Fernando, le roi artiste, aiment beaucoup à honorer, à réjouir de leur présence les fêtes de nos hidalgos; c'est, d'ailleurs, un moyen d'arriver à l'affection et à la popularité.

J'aurais bien voulu borner là ma chronique, c'est-à-dire finir par la description des fêtes et des bals, mais voici deux tristes nouvelles qui m'obligent à faire succéder le deuil au plaisir; tâche pénible, qu'il faut remplir sous peine d'être incomplet.

Nous venons d'apprendre la mort de l'infante, Anna de Jesus Maria, épouse du président actuel du conseil des ministres, le marquis de Loulé; c'est à Rome qu'elle a cessé de vivre; ses funérailles ont été faites avec la pompe et les honneurs dus à son rang élevé. La cour a pris le deuil pour deux mois.

Le 29, une pièce d'un feu d'artifice, entrant par une fenêtre, incendia une maison de la rue Neuve d'Almada. Quel horrible spectacle! Les navires de guerre mouillés dans le Tage, envoyèrent au secours de nos pompiers. Commencé à 9 heures et demie du soir, le feu ne perdit de son intensité que vers les trois heures du matin; il n'est resté de l'édifice que le rez-de-chaussée et une partie du premier étage; une maison voisine a beaucoup souffert,

Un matelot russe est mort victime de son dévouement, et quinze pompiers ont reçu des blessures plus ou moins graves.

Pour conclure, je vais me mêler à la foule de la promenade, et prendre des informations sur les résultats de la navigation à vapeur pour les Algarves, les Açores et l'Afrique.

BRITO ARANHA.

Traduit par A. L.

COURRIER DU BRÉSIL.

Les lecteurs de la *Revue* verront, avec plaisir, qu'elle tend, de jour en jour, à justifier son titre, et qu'elle fait tous ses efforts pour les mettre au courant des intérêts des peuples de langue espagnole ou portugaise dans les deux mondes ; nous commençons aujourd'hui la publication d'un courrier du Brésil, et, chaque mois, à la même époque, nous donnerons un résumé des correspondances dont la bienveillance de l'ambassadeur brésilien à Paris veut bien nous faire profiter. En présence de l'étendue considérable, prise surtout, depuis quelques années, par les relations de la France avec l'Amérique du Sud, il était de notre devoir d'éveiller la curiosité, et d'appeler l'attention sur un pays remarquable à tant de titres, mais qui, principalement, par son calme intérieur et sa prospérité financière, mérite de servir d'exemple aux États limitrophes. Il y a vingt ans, le Brésil était à peine connu ; il naissait à la civilisation..... Depuis lors, quel notable changement! Tant il est vrai que la liberté et l'indépendance nationale sont les premières conditions de la vie et du bien-être des peuples! Habité par des citoyens intelligents et actifs, ce pays a marché à pas de géant dans la voie du progrès, s'assimilant les procédés industriels que la vieille Europe avait mis des siècles à conquérir, et marquant chaque étape par une nouvelle amélioration. Possédant des éléments nombreux de richesse, renfer-

mant des mines de fer et de cuivre, plus précieuses cent fois que ses minerais de diamants, sillonné de rivières navigables, le Brésil ouvrait un vaste champ à l'activité humaine ; elle s'en est aussitôt emparée. Les lignes des vapeurs du commerce n'ont plus été suffisantes ; des Compagnies puissantes se sont organisées pour relier les divers points de la côte brésilienne au vieux continent, et, en concurrence avec le *Packet* anglais, sont venues s'établir les lignes de Hambourg, du Hâvre et de Gênes avec escale à Marseille. Le commerce avec la France croissait en importance, et c'est pour répondre aux vœux, si souvent manifestés, par les négociants des deux pays, que le Gouvernement français a décidé la création de paquebots transatlantiques, partant de Bordeaux et se dirigeant sur Rio-Janeiro, avec correspondance pour les ports de la Plata ; nous traiterons, dans un prochain numéro, cette intéressante question. La vapeur et l'électricité sont les instruments de la civilisation dans les temps modernes ; rien ne peut se faire et arriver à bon terme que par eux ; ils abrégent ou annulent la distance, et prêtent un heureux concours au commerce et à l'agriculture.

Le Brésil doit retirer d'excellents résultats de leur application à ses besoins ; aussi, la préoccupation constante de ses économistes et de ses hommes d'État est-elle d'augmenter les voies de communication entre les différentes provinces. Ce qui manque, en effet, à cet immense empire, ce sont des chemins et des routes commodes qui permettent de distribuer, avec rapidité, les produits sur tous les points du territoire, et accroissent le capital disponible, en diminuant les frais de transport. C'est ce qui, parfaitement compris par les habitants, est aujourd'hui l'objet de leur sollicitude. En effet, parmi les questions économiques et financières, qui occupent leur atten-

tion, la plus importante, sans contredit, est celle des chemins de fer, parce qu'elle n'a pas pour objet une simple spéculation, mais qu'elle entraîne à sa suite la prospérité matérielle et le progrès intellectuel. La dernière législature entra dans ces vues, et adopta les projets de voies ferrées pour les provinces de Rio de Janeiro, Pernambuco, Bahia et S. Paulo; mais, la plus importante est celle de Don Pedro II, parce qu'ouvrant des communications faciles entre trois des plus belles provinces, elle offre de grands avantages aux principales branches de l'agriculture. La continuation des travaux nécessitait une émission d'actions; le conseil d'administration, en présence de l'encombrement de la place, a pensé que cette émission ne pourrait avoir lieu qu'avec perte; il a demandé au gouvernement de faire un emprunt. Appuyé par les députés des contrées traversées, Rio de Janeiro, S. Paulo et Minas, le gouvernement a proposé aux Chambres de garantir l'emprunt de douze mille contos de reis (36,000,000 de francs), que la Compagnie de Don Pedro II se propose d'émettre, soit à l'intérieur, soit à l'étranger, à la condition que l'intérêt et le taux de l'amortissement n'excéderont pas 7 0/0 du capital; tout porte à croire que les Chambres accorderont l'autorisation demandée.

Les questions financières, du reste, agitaient seules l'opinion publique, parce qu'elle voit que, de leur solution, dépend l'avenir du Brésil. Les débats des Chambres sur la validité des élections trouvent peu d'écho, quoiqu'il soit malheureusement trop prouvé que beaucoup d'élections ont été entachées de violence ou de fraude; l'attention ne se concentre que sur les projets d'utilité publique. Un député, le baron de Macéa, banquier à Rio de Janeiro, a présenté deux projets, destinés, l'un surtout,

à de longs retentissements. Profitant de son expérience personnelle, il veut renouveler les sources du crédit, et prétend imprimer une meilleure impulsion aux travaux des chemins de fer. Il propose, en premier lieu, d'autoriser le gouvernement à garantir de la manière la plus efficace, à l'étranger, les emprunts nécessaires pour la construction des voies ferrées déjà autorisées ; le montant de l'emprunt ne doit pas excéder sept millions de livres sterlings (175,000,000 de francs), sans que l'intérêt surpasse celui déjà stipulé dans d'autres contrats, c'est-à-dire 7 0/0. On ne peut nier les avantages qu'offre une semblable mesure, et les Chambres brésiliennes, dans leur bon sens et leur patriotisme, l'ont déjà favorablement accueillie; l'appel fait aux capitaux étrangers ne demeurera pas infructueux, toutes solides garanties leur étant données, et le pays en ressentira les féconds résultats. L'avenir magnifique, autant que le calme et la tranquillité du Brésil, commande la confiance, cet élément indispensable aux affaires, et nous ne doutons pas que les capitalistes de France ou d'Angleterre ne répondent avec empressement à ces ouvertures. Il faut espérer que, dans notre prochain Courrier, nous pourrons annoncer l'adoption du projet de loi du baron de Macéa.

La seconde proposition de M. de Macéa, celle qui semble, d'après la polémique des journaux, rencontrer d'assez nombreux obstacles, est relative à la Banque du Brésil. La rareté du numéraire a contraint cette Banque à élever le taux de ses escomptes, et le taux actuel de 9 0/0 est très-désavantageux au commerce ; c'est encore au moyen d'un emprunt que l'honorable député pense qu'il sera permis de sortir de ce mauvais pas, et, pour y arriver, il propose d'autoriser le gouvernement à garantir cette Banque, jusqu'à concurrence de 10,000 contos de reis

(30,000.000 de francs), aux termes de l'article 2, § 1, de la loi du 5 juillet 1853. M. de Macéa s'appuie sur les déclarations du conseil d'administration, « qu'il est » impossible de maintenir les fonds disponibles de la » caisse centrale, sans augmenter graduellement le taux » de l'escompte. » D'après l'article 2, § 1, de la loi portant création de la Banque du Brésil, les dix mille premiers contos de reis, mis en papier-monnaie à la disposition du gouvernement, ne produiront pas d'intérêt tant que durera le privilége de cet établissement financier; mais l'article 3 dit que si, pour assurer davantage ses opérations, la Banque juge convenable de s'ouvrir, dans un pays étranger, un crédit égal à la somme qui lui est due, le gouvernement pourra, à cet effet, accorder la caution du Brésil. C'est l'accomplissement de ces résolutions que demande le député brésilien, par l'autorisation donnée à l'État de cautionner, soit la somme restant à compléter pour l'extinction de cette dette, qu'il a contractée, soit la somme totale de dix mille contos de reis. Cette garantie, observe-t-il, est purement nominale, et l'on ne doit pas craindre d'engager la responsabilité de l'État, puisque la Banque, avec son capital effectif de 30,000,000 contos (90,000,000 de francs), et la surveillance constante dont elle est l'objet de la part de son conseil, ou de la part du gouvernement, ne peut offrir aucun doute sur la manière dont elle remplira ses engagements. Alors, la Banque, disposant d'un capital de 10,000 contos, émettra facilement en papier-monnaie le double ou le triple de cette somme; les nécessités de la circulation seront allégées, et l'escompte s'abaissera. Tels sont, en résumé, les arguments dont s'est servi M. de Macéa, et ils paraissent avoir produit un certain effet; mais le conseil d'administration refuse d'entrer dans cette voie, et les journaux,

partagés en deux camps, ne cessent, depuis le 5 juin, d'agiter cette importante question. Qu'en adviendra-t-il? Les banquiers, au courant du mouvement commercial de l'Europe, pleins de l'idée de la puissance immense du crédit ou des capitaux, veulent lancer leur pays dans une route nouvelle, et espèrent ainsi arriver plus tôt aux améliorations nécessaires; il est donc à présumer que, malgré la résistance énergique qui leur est opposée, leur opinion prévaudra.

L'on ne saurait appeler suffisamment l'attention du Brésil sur l'importance des voies de communication, et sur l'obligation où il se trouve, dans son désir ardent de progresser et de devenir le rival de la civilisation européenne, de favoriser par tous les moyens ceux qui veulent le couvrir ou le sillonner de chemins de fer. Le centre de l'Amérique du Sud appartient presque en entier à la nation brésilienne; elle a tout: la beauté du climat, la richesse de la végétation, la fécondité et même la prodigalité de la nature dans ces contrées. Mais à quoi servent ces éléments de prospérité, à 7 ou 800 lieues dans les terres, loin des grandes villes, loin des ports commerçants? La nécessité est donc pressante, et l'avenir des provinces de l'intérieur est entièrement lié à cette question. Le gouvernement du Brésil l'a senti, et, de concert avec l'Institut historique et géographique de Rio de Janeiro, il a désigné une commission de savants pour étudier et explorer les provinces de l'empire. La commission, munie d'instructions détaillées, est prête à se mettre en route; composée d'hommes éclairés et convaincus de l'utilité de leur mission, elle ne négligera rien pour recueillir les renseignements de nature à mettre en lumière les ressources du pays. La première province que parcourra la petite expédition scientifique, est celle de Ceara; la pro-

vince de Ceara est une des plus belles, tant par le nombre et la qualité de ses productions, que par l'énergie de sa population, incapable de se laisser abattre par la sécheresse qui désole ses récoltes ; cependant, elle est totalement ignorée. Que lui manque-t-il? un bon port de commerce, et des voies de communication sûres et commodes. Ce que la Commission expédiée aux frais du gouvernement, va entreprendre dans ces pays, un particulier, un anglais, stimulé par l'esprit d'industrie, est, selon les journaux de Rio, à la veille de l'achever. Il a visité le Ceara, l'a exploré en tous sens, étudiant ses richesses animales, végétales ou minérales, les moyens propres à combattre le fléau terrible de la sécheresse, ou à tirer parti des forêts et des minerais qui encombrent le sol et qui, jusqu'à présent, languissent inexploités. Ses études préparatoires terminées, M. Thomas Dixon Lowden, c'est le nom de cet entreprenant ingénieur, a présenté au gouvernement un projet de création d'un port sur une rivière navigable, et celui d'un chemin de fer pour l'intérieur, reliant les villes de Granja, Sobral et Ipré. Le chemin de fer projeté, qui fera du port de Camocí un des plus importants du pays, vivifiera ce territoire et concentrera la population, en augmentant le nombre des colons sur la ligne de son parcours. M. Lowden tient compte des difficultés et des embarras que suscite le commencement de toutes les entreprises ; aussi, comprenant que, dans les premiers temps, la production ne sera pas suffisante, et la circulation assez nombreuse, pour couvrir les dépenses que nécessite l'emploi de la vapeur, il propose, jusqu'à ce que le mouvement soit devenu plus considérable, la traction des wagons sur les rails par des chevaux ; ce mode de traction est d'ailleurs, on le sait, fort usité dans l'Amérique du Nord ; à Paris même, sous le nom de chemin de fer Américain, il est

depuis longtemps employé. Dès que la circulation serait devenue plus active, il serait facile, avec une légère dépense, d'approprier la voie au passage des machines. La presse brésilienne est unanime pour recommander vivement M. Lowden à la sollicitude du ministre; elle appelle à son aide, pour l'exécution de cette œuvre, la pression de l'opinion publique.

C'est qu'en effet, la presse est une puissance au Brésil; elle règne en souveraine sur une des contrées les plus libres du monde; après l'initiative sage et hardie du monarque qui préside aux destinées de la nation brésilienne, c'est à la presse qu'il faut attribuer la meilleure part dans les améliorations introduites dans l'empire. Elle discute les réformes, et prépare les esprits à leur adoption, stimulant les lenteurs, encourageant les tentatives, et, dans son juste orgueil, ne trouvant aucun sujet trop haut pour ses discussions. Un fait malheureux ou incompatible avec les institutions du pays vient-il à se produire, elle le signale et le combat jusqu'à ce qu'elle amène sa chute. C'est ainsi que, dernièrement, elle a blâmé un acte d'intolérance religieuse capable d'arrêter l'essor de la colonisation ; nous voulons parler du second mariage permis à une allemande, du vivant de son mari, avec un brésilien catholique, en vertu des dispositions du concile de Trente. Cet abus monstrueux contre lequel s'est révoltée la conscience publique, ne se renouvellera pas; l'empereur don Pedro II, si digne par la hauteur de ses vues et sa vaste instruction, de gouverner un peuple libre, a, dans un discours d'ouverture, annoncé aux Chambres un projet de loi tendant à tranquilliser les craintes que pourraient concevoir les émigrants protestants. La liberté de conscience, cette mère des autres libertés, est un des principes de la constitution du Brésil ; on la placera dans un sanctuaire

si élevé qu'elle sera à l'abri des tentatives d'usurpation.

Et, lors des négociations entreprises avec le gouvernement français, au sujet de la délimitation des frontières de la Guyane, quelles n'ont pas été les clameurs des journaux de Rio, lorsque le ministre français, invoquant des titres à l'appui de ses prétentions, cita et montra des pièces dont le Brésil ignorait l'existence, et qui, se référant au temps de la domination portugaise, lui avaient jusque-là été cachées ? Chez un peuple qui a lui-même la direction de ses affaires, disait-elle, chez une nation qui met en vigueur le principe du *self-governement*, la diplomatie ne doit plus être une chose obscure, un dédale impraticable ; non, ses actes doivent s'accomplir au grand jour. Nous avons rappelé ces deux faits, non pas tant à cause de leur gravité, que pour faire mieux ressortir l'énergie et la vitalité de cette jeune, mais déjà imposante nationalité, qui sait si bien approprier au progrès de la civilisation cette arme terrible de la presse. Il y a trente ans que l'empire du Brésil a conquis son entière indépendance, et le voilà lancé sur une voie prospère où il ne s'arrêtera plus : villes populeuses, grande agriculture, commerce immense, rien ne lui manque, et, pour doubler encore son activité, il demande l'établissement de télégraphes électriques. Cette innovation est d'une nécessité évidente dans un pays d'une aussi vaste étendue, et dont la superficie surpasse quatre ou cinq fois celle de la France. Il existe déjà un télégraphe électrique de Rio à la charmante colonie de Pétropolis, cette petite ville assise dans une position si fraîche, et que les voyageurs se hâtent de visiter. Mais le peu de distance de cette colonie à la métropole, rend le télégraphe établi une brillante inutilité, et doit faire désirer davantage l'exécution de lignes courant du nord au sud du Brésil, de Pernambuco à Rio Grande. MM. Pierre-Alberto

Balutrini et Eugène Franel, le premier auteur d'un nouveau système de télégraphie électrique sous-marine, et le second directeur de la banque Franel, de Tunis et de Gènes, se proposent de construire, à leur compte, une ligne télégraphique sous-marine; ils demandent que le gouvernement brésilien leur garantisse, durant 99 ans, un minimum de 5 0/0 sur le capital employé; la garantie de l'État ne s'étendra que jusqu'à concurrence d'une somme de vingt millions de francs. Après 99 ans, la ligne appartiendra à l'État, qui, durant ce temps, aura toujours à sa disposition, et sans rien payer, un des fils conducteurs. Les négociants de Pernambuco, de Rio Grande et des autres grands ports intermédiaires comme Bahia et Rio de Janeiro, se montrent favorables aux entrepreneurs, et l'on espère que le gouvernement acceptera. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des diverses phases de cette affaire.

Nous allons donner, d'après le *Jornal do Commercio*, un résumé du marché de Rio de Janeiro, pendant le mois de mai. Sauf les vins, il y a eu une légère diminution dans les prix des autres marchandises. Il est entré dans le port de Rio, 122 embarcations au long cours, jaugeant 43,123 tonneaux, contre 69 embarcations jaugeant 20,910 tonneaux, en mai 1856. Sur ces 122 navires, 10 sont venus en relâche, 12 venaient sur l'est, et les 100 autres à destination de ce port, procédaient de points différents. L'Angleterre tenait la tête avec 33 navires; l'Amérique du Nord en a envoyé 15; l'Allemagne, Hambourg, Brême, Drortheim, 12; l'Espagne, 6; le Portugal ou ses colonies, 11; la France, 7, dont 4 du Hâvre, 1 de Bordeaux, 1 de Cette, 1 de Port-Vendres; Buenos-Ayres, 7; Montevideo, 5; la Sardaigne, 3; l'Autriche, 1 de Trieste.

Le cabotage a été entretenu par 189 embarcations à

voile, et 33 à vapeur, mesurant 20,534 tonneaux, contre 196 navires à voile, et 22 vapeurs, mesurant 20,858 tonneaux, en mai 1856.

Les ventes de farines ont été importantes, et le marché est resté assez ferme, parce qu'on n'attendait pas avant longtemps de nouveaux envois des États-Unis. Il en a été importé 60,189 barriques, provenant presque toutes de l'Amérique du Nord, sauf 4 à 5,000 de Brême, Trieste ou Lisbonne.

Les vins de Portugal ont eu peu d'activité pendant le mois de mai; cela est dû à une diminution considérable dans la consommation. Le Porto a suivi cette variation, au profit des vins de la Méditerranée, qui sont très-demandés et avantageusement placés. Ceux provenant de Port-Vendres ou de Cette ont eu un grand débit; il s'en est vendu facilement à de bons prix 4 à 500 popes. Une cargaison de 300 pipes de Cette, avait été expédiée dans le Sud.

Quant à l'exportation, le café était resté calme la première semaine du mois, et les ventes ont été rarement aussi peu considérables. Il régnait au contraire une vive animation dans les transactions sur le sucre. Il est sorti du port, 109 embarcations de 49,100 tonneaux, contre 78 de 31,217 tonneaux en 1856. De ces navires, 58 emportaient des productions du pays, 12 des produits du pays et divers genres étrangers réexportés; 18 en relâche sont partis avec leur cargaison d'entrée, et 21 sont sortis sur l'est. Le cabotage a été fait par 190 navires à voile et 30 à vapeur, de 25,896 tonneaux, contre 193 embarcations y compris 25 vapeurs, de 17,035 tonneaux, en mai 1856.

Le marché du café, assez animé jusqu'au 6 du mois, époque à laquelle les vendeurs exigèrent des prix plus élevés, tomba dans une certaine apathie, tant à cause de

cette hausse, qu'à cause des nouvelles moins favorables reçues par les paquebots *Teviot* et *Teutoria*. Le 23, on vendit 15,000 sacs en baisse, et les 25 et 26, les nouvelles d'Europe et des États-Unis étaient si défavorables, que les possesseurs avaient baissé leurs exigences de 200 reis par arroba ; mais cela n'avait pas suffi à réanimer le marché. Il a été vendu, du 1er au 31, 94,345 sacs, dont 9,800 pour la Méditerranée de 5 à 5,200 reis, et une assez forte quantité pour le nord de l'Europe ; le Havre, seul, avait en destination 11,263 sacs.

Le sucre, avons-nous déjà dit, avait eu des cours très-élevés.

Du 1er au 10 juin, les transactions, sauf en cafés, frets et charges, avaient été limitées ; les entrées de navires au long cours étaient rares. Dans les derniers jours, le marché des blés s'animait. Les vins de la Méditerranée continuaient à avoir une vente facile, et à se substituer de plus en plus à ceux de Portugal. Il s'était vendu beaucoup de café du 8 au 10 ; on évaluait le nombre de sacs, depuis le 1er juin, à 95,000. Il était entré peu de sucre, et les ventes avaient été limitées.

Le taux des escomptes de la banque du Brésil contribuait à arrêter les affaires ; variant de 9 à 10 0/0, il rendait pénibles les transactions, et l'on ne pouvait se procurer de l'argent qu'avec difficulté. A Pernambuco et à Bahia, le sucre avait un débit facile à de bonnes conditions. A Bahia, les compagnies de commerce, Caixa commercial, et Uniao commercial, distribuaient d'excellents dividendes à leurs actionnaires ; et l'on annonçait la création d'un nouvel établissement de crédit avec un capital de 2,000 contos de reis.

A Rio-Janeiro, une nouvelle banque publiait ses statuts ; n'attendant que l'approbation du Gouvernement, elle pre-

nait pour nom Banque de Rio de Janeiro. Sa durée est fixée à 30 ans, à partir du jour de l'autorisation. Le capital social est de 20,000 contos de reis, divisés en 100,000 actions de 200 contos de reis chacune. Elle poursuit un double but, venir en aide au commerce et à l'agriculture; ainsi, l'article 10, § 1, titre 2, dit que les opérations consisteront : 1° à prêter sur hypothèque aux travailleurs et propriétaires de la province, en opérant l'amortissement de ces prêts au moyen des annuités : c'est une espèce de crédit foncier ; 2° Aider de ses capitaux les compagnies de l'immigration européenne, à destination des exploitations agricoles déjà formées dans l'empire. On applaudira à ces idées, heureuse innovation en matière de banque, et l'on se réjouira de voir que la prospérité du pays est mise en première ligne par les banquiers brésiliens, lorsque leurs confrères européens ne considèrent que leur intérêt. L'agriculture, cette mamelle du pays, selon un vieux dicton français, doit être la préoccupation du Brésil : sans elle, point de solide commerce, et, assurément pas de richesse. De vastes plantations, nous le savons, couvrent certaines provinces, mais qu'est-ce que cela, en présence de ces immenses solitudes de l'intérieur? là où les bras manquent, il est vrai, le travail agricole est forcément nul, et, malgré le nombre des émigrants qui, chaque année, abondent au Brésil, et en font leur seconde patrie, l'espace à peupler et à cultiver est encore bien étendue. C'est donc un devoir pour le Brésil, non pas d'appeler l'immigration, mais de la favoriser et de l'aider de tous les moyens ; la vieille Europe lui envoie les enfants qui ne peuvent trouver place sur son sol, qu'il les accueille et les traite en agents du progrès. Relativement aux pays de la Plata, l'émigration française au Brésil, est peu considérable ; nos concitoyens et, principalement, les Basques préfèrent les colo-

nies d'origine espagnole, et, d'ailleurs par leurs habitudes et leur lieu de naissance, ils ont eu plus de relations avec l'Espagne; mais cette préférence se conçoit-elle chez nos autres compatriotes ? Cela tient peut-être à ce que la direction une fois donnée au courant, le français, peuple routinier par essence, suit aveuglément, et, entendant sans cesse parler de ces rivages de la Plata, avec lequel nos ports du midi ont des rapports fréquents, il se décide en leur faveur. Le Brésil n'était pas aussi connu, mais la *Revue* contribuera à éclairer sur son compte l'opinion publique, suivant en ceci l'exemple d'un écrivain distingué, M. Reybaud, qui, le premier, dans notre patrie, a su, dans un livre excellent, parler desi ntérêts généraux de la colonisation dans cette partie du Nouveau-Monde. Les Allemands ont déjà traduit son livre; il est devenu le *Vade-mecum* des émigrants de race saxonne, qui, du reste, ont toujours abordé en plus grand nombre au B.ésil ; il faut espérer que nos compatriotes du nord et du centre, plus instruits de leurs véritables intérêts, et comprenant que le calme et la tranquillité sont indispensables au travail producteur, se dirigeront dorénavant vers les ports de Pernambuco, Bahia ou Rio.

Les relations du Brésil avec les puissances étrangères continuent à rester amicales; au départ du courrier, le 14 juin, on se préoccupait seulement d'un léger incident qui, d'ailleurs, terminé pacifiquement, n'aur aprobablement pas de graves conséquences. C'est encore avec le Paraguay que ce différend a eu lieu ; en vérité, M. Lopez semble n'avoir rien à faire qu'à chercher noise, hors de propos, à plus puissant que lui ! tantôt c'est à la France ou à l'Angleterre; c'est maintenant au tour du Brésil. Le ministre plénipotentiaire de l'empereur don Pedro II, au Paraguay, M. Amaral, se disposait le 16 mai, à quitter

l'Assomption, n'ayant pu parvenir à s'accorder avec le président Lopez sur les questions pendantes. Une rupture ne serait pas impossible; elle a failli éclater soudainement. M. Amaral, avait pris ses lettres de congé, et se disposait à partir, lorsque M. Lopez prétendit mettre à bord du vapeur brésilien le *Japora*, allant dans le haut Paraguay, et emportant pour pilote le ministre, un de ses affidés. Le ministre, instruit de cette circonstance, et ne voulant pas être espionné, refusa d'admettre cet individu, et répondit que le *Japora*, ayant ordre de partir sans pilote, le gouvernement n'avait pas à s'y opposer. En effet, le 17 au matin, le *Japora* prit le large sans pilote : Lopez ferma les yeux, et l'on n'avait pas appris que le vapeur eût rencontré quelque obstacle.

— Le conseiller d'État, Vicemte de l'Uruguay, qui était l'année dernière à Paris, pour suivre les discussions relatives à la délimitation des frontières de la Guyane, a été désigné pour s'entendre avec le représentant de l'État oriental de l'Uruguay, don André Lamas, pour la révision du traité de navigation et de commerce conclu, le 12 octobre 1851, entre la Bande Orientale et le Brésil.

— Monseigneur Vicemte Massori, archevêque d'Édesse, internonce apostolique et envoyé extraordinaire du saint Père, est mort le 4 juin, de la fièvre jaune. Ce fléau qui désole Montevideo, que jusqu'à présent il avait respecté, a enlevé aussi une éminente cantatrice, Madame Henriette Dejean, en représentation à Montevideo. Madame Dejean était l'année dernière à Rio de Janeiro, et les *Fluminenses*, se rappelleront longtemps les belles soirées qu'animaient sa verve et le chant de Tamberlick.

THÉODORE CASAUBON.

BUENOS-AYRES.

Tous les arrivages de la Plata confirment les aspects satisfaisants et prospères de la situation générale.

Les dernières correspondances sont du 2 juin. En constatant que le mois de mai fut toujours, pour Buenos-Ayres, un mois éminemment propice, puisqu'il embrasse, dans son cercle borné de jours, les plus glorieux anniversaires de la patrie, les feuilles du pays remarquent qu'il a, cette fois, rempli, et au delà, les espérances de la tradition.

Un gouvernement régulier est arrivé au terme légal de ses pouvoirs.

Un nouveau gouvernement lui a succédé légalement et sans secousses.

Le docteur Alcina, mis définitivement en possession du poste suprême par un vote répété et presque unanime des deux chambres, a prononcé une courte, mais chaleureuse allocution, qui a obtenu, dans les chambres et le pays, un complet assentiment.

« Mes convictions profondes, a-t-il dit, d'accord avec » le sentiment général de la nation, indiquent énergique- » ment que la paix doit être la base puissante de l'édifice » social. Je prie la Providence de me permettre de réaliser » à votre profit le rêve fortuné de ma vie, par l'heureuse » union de mes compatriotes et l'effacement irrévocable » des derniers vestiges de nos époques calamiteuses. »

Le nouveau ministère a été composé de patriotes, donnant à l'opinion les gages les plus sûrs par la haute distinction de leurs talents, l'intégrité constante et le prestige de leur vie passée. Les affaires étrangères et l'intérieur ont été confiés à M. Barros Pazos, recteur de l'Université; M. Norberto de la Riestra a conservé le ministère des finances qu'il a tenu d'une main si prudente et si ferme sous la précédente administration ; et le général Zapiola, dont le nom se rattache avec honneur à la guerre de l'Indépendance, a été appelé au ministère de la guerre et de la marine.

Quant au docteur don Pastor Obligado, il a cédé le pouvoir au nouveau gouverneur de l'État avec une dignité simple et un patriotique désintéressement, devenu à bon droit l'objet d'ovations enthousiastes.

« Les intérêts sociaux, l'opinion publique, les hommes d'action, d'affaires et d'intelligence, et jusqu'à la plupart de ceux qui formaient l'opposition dans les élections précédentes se sont réunis, dit une feuille indigène, autour des institutions actuelles; ils composent ainsi un véritable parti gouvernemental des principes qui, reconnaissant les traditions libérales du passé et voulant, dans le présent, l'ordre, la paix, le respect et la vérité de la loi, donnent à l'avenir une stabilité, qui sera un stimulant puissant et fécond pour le progrès moral et matériel du pays. »

Tout indique que la législature actuelle, fortifiée par ces conditions de calme public et de large prospérité, pourra résoudre sans effort les hautes questions pendantes d'administration et de progrès.

Déjà, plusieurs dispositions des plus avantageuses pour le commerce, ont été adoptées ou rendues définitives. C'est ainsi qu'on a accordé un délai de six mois pour le paiement de tous les droits d'importation excédant 1,000 pias-

tres en monnaie courante (1); qu'a été abolie la patente des navires de cabotage; que se trouvent exemptées des droits de magasinage et de débarquement les marchandises de transit pendant les douze premiers mois de leur dépôt; qu'on a enfin supprimé les droits de port pour les bâtiments d'outre-mer; toutes lois d'un libéralisme sans précédent et qui, par leur ensemble, font de Buenos-Ayres, un véritable port franc pour le commerce de transit.

Grâce aux deux phares, l'un qui sera situé au sud de l'île de Lobos, l'autre au nord du banc anglais avec barque de refuge sur ce dernier point, et dont l'établissement doit pratiquement résulter du traité conclu avec don Juan Andrès Jalli, le Rio de la Plata échappe entièrement aux conditions d'insécurité qu'y rencontrait la navigation.

L'agriculture continue ses progrès; l'élève du bétail s'étend et se régularise; les types reproducteurs se perfectionnent. Déjà, en 1856, les éleveurs buenos-ayriens avaient fait venir de France 119 moutons mérinos; l'établissement impérial de Rambouillet en expédie, en ce moment, une vingtaine d'espèce supérieure, destinés à l'établissement, dans le pays, d'une ferme-modèle qui va promptement y généraliser les bonnes traditions agricoles, et développer aussi cette base puissante de la richesse nationale.

Si actif qu'ait été pendant ces derniers mois, le mouvement politique, et malgré l'essor pris par les intérêts matériels, les sciences, les arts et les lettres sont loin d'être négligés. Trois ouvrages littéraires dus à des écrivains nationaux, ont récemment vu le jour; on prépare la fondation d'une Académie de peinture, dirigée par un artiste de haut mérite; une médaille d'argent, dont le

(1) Environ 260 fr.

travail serait partout admiré, a été frappée pour honorer la mémoire de don Bernardino Rivadavia ; un scierie mécanique, produit des derniers progrès, a été inaugurée; un nouveau journal est enfin venu s'ajouter aux cinq feuilles quotidiennes et aux trois revues périodiques existantes.

C'est sous les auspices de cette situation florissante et de ces enfantements civilisateurs, qu'ont eu lieu les fêtes commémoratives de la révolution du 25 mai 1810. La joie publique et la charité ont tenu la meilleure place. Le corps municipal a visité les prisons et les hôpitaux ; deux mille piastres ont été réparties parmi les infortunes méritantes, et l'on a établi, dans les divers faubourgs de la capitale, des dispensaires où les classes indigentes obtiennent gratuitement les médicaments nécessaires et les secours de l'art médical.

GALLET DE KULTURE.

CHEMIN DE FER

DE GALVESTON A HOUSTON ET HENDERSON.

CONCESSION A PERPÉTUITÉ

Avec une subvention totale de 930,000 hectares de terre, homologuée par acte de la législature de l'État du Texas (Amérique du Nord).

La ville de Galveston a souscrit pour 100,000 dollars.

Un tiers des obligations est déjà souscrit.

Siége du comité, fondé de pouvoirs de la compagnie, Paris, 21, rue Chaussée d'Antin.

Le comité des directeurs reste à New-York.

A l'occasion des grandes entreprises industrielles dont la France a pris l'initiative par le crédit mobilier, on disait naguère : les capitaux ne viendront pas, et les capitaux sont venus avec abondance de la ville et de la campagne.

Lorsque la spéculation française, audacieuse ou sympathique comme toutes nos idées, a voulu se faire jour dans l'Europe, créer partout des centres d'action, convier, associer les peuples retardataires à la révolution des intérêts matériels, constituer, enfin, l'alliance des capitaux, on répétait encore : mais les capitaux français ne consentiront jamais à s'expatrier, et nos capitaux sont allés en Espagne, en Portugal, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Russie. Conséquence : offrez à l'argent, avec de sérieuses garanties, des chances de gros bénéfices, et vous le verrez courir le monde sans scrupules ni soucis.

Dans tous les faits d'ordre matériel, l'Europe se fait solidaire; pourquoi ne pas étendre au delà du continent les bienfaits de cette heureuse communauté? Pourquoi ne pas faire du capital un agent cosmopolite, une espèce de missionnaire universel? Si, autrefois, il se tenait blotti dans ses coffres-forts, ou se traînait, d'un pas boiteux, dans l'ornière des petites affaires locales, il faut qu'il vole aujourd'hui comme la vapeur et l'électricité, pour féconder au loin tout les éléments de la richesse.

Ces réflexions nous sont inspirées par la formation de la compagnie dont l'annonce figure plus haut. Une pareille entreprise qui ouvre une carrière nouvelle à la spéculation, qui pose le trait d'union entre l'Europe et l'Amérique, sera sans doute accueillie par l'exclamation d'usage : les capitaux n'oseront pas franchir l'Océan; mais les capitaux, comme ils l'ont déjà fait pour la France et l'Europe, auront le bon sens de n'écouter que les raisons de l'arithmétique. Nous sommes d'autant plus disposé à leur donner ce conseil, que l'opération, bien conduite, promet des avantages positifs et considérables.

L'étendue de la ligne concédée est de 358 kilomètres 807 mètres; on évalue le montant de la dépense à 41 millions de francs.

Pour chaque mille construit, l'État accorde une subvention de 10,240 acres, soit 2,597 hectares par kilomètre.

Une première section de 40 kilomètres a été livrée à la circulation le 30 avril dernier, et la compagnie a pris possession de 103,880 hectares; les 15 milles suivants seront exploités le 1er novembre prochain.

La dépense des trois premières sections, ou de 120 kilomètres 675 mètres, est de 13,912,500 francs, dont un tiers est déjà réalisé.

La ville de Galveston a souscrit pour 100,000 dollars.

Les obligations sont de 530 francs, rapportent 42 francs 40 centimes d'intérêt, et sont remboursables à 583 francs en neuf années, par tirage annuel à partir de 1860.

Chaque obligation donne droit à une prime de 53 francs et à une action libérée de 212 francs.

Une lettre du vice-consul de France, à Galveston, datée du 24 mai 1857, et certifiée véritable par notre ministre de la guerre, donne, sur l'entreprise, les renseignements les plus favorables.

A. Lacombe.

ÉPHÉMÉRIDES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES.

JUILLET.

1er 1822. — Proclamation de l'indépendance du Brésil.

2 1486. — Départ de Barthélemy Diaz pour le voyage durant lequel il découvrit le cap des Tourmentes, plus tard cap de Bonne-Espérance.

3 1492. — Christophe Colomb part du port de Palos avec trois petits bâtiments montés par quatre-vingt-dix hommes pour la découverte du Nouveau-Monde.

4 1578. — Sébastien Ier roi de Portugal, engagé dans une imprudente croisade contre Maley-Moluc, roi de Maroc, rencontre dans les plaines d'Alcazar-Quivir une formidable armée. Les chrétiens sont vaincus, et les deux rois sont tués.

1704. Prise de Gibraltar par les Anglais, grâce à la confiance excessive des Espagnols dans la fortifications naturelle de cette place.

6 938. — Victoire de Simancas, remportée par Ramire II, aidé des Navarrais, sur Abdérame III, roi maure de Cordoue. Quatre-vingt mille musulmans restent sur le champ de bataille. C'est à partir de ce jour que *Saint-Jacques* devient le cri de guerre des Espagnols.

1002. — Mort de Abou Amer Mohammed al Mansour, ou l'Invincible, l'un des plus grands hommes que les Maures d'Espagne aient comptés. Savant et guerrier remarquable, il gouverna pendant vingt-six ans le royaume de Cordoue au nom du calife Hescham, qu'il avait réduit à l'état de roi fainéant.

1221. — Mort de saint Dominique, né à Calahorra dans la Vieille-Castille, fondateur de l'ordre religieux des Dominicains. Il mourut à Bologne en Italie.

1821. — Invasion de la peste à Barcelonne.

1825. — Le Pérou, délivré par Bolivar, se déclare indépendant, sous le nom de république *Bolivienne*, pour rappeler à jamais le nom de son libérateur.

8 1656. — Mort de Garcia de Mascarenhas, poëte portugais, également célèbre par ses aventures romanesques et ses œuvres. Son poëme le plus important a pour titre : *Viriato*,

11 1643. — Mort de Pinto Ribeiro, auteur de la fameuse conspiration de 1640, qui enleva le Portugal à l'Espagne, et fut élevé aux premiers honneurs par son maître, Jean IV de Bragance, qui lui devait sa couronne.

13 1521. — Cortez fait prisonnier Guatimozin, dernier roi du Mexique de la dynastie Aztèque.

14 1385. — Victoire d'Aljubarota remportée par Jean d'Avis, régent de Portugal proclamé roi, sur Jean Ier de Castille, qui prétendait au trône. Cette bataille assure la couronne à la maison d'Avis.

1433. — Mort de Jean Ier, roi de Portugal, après quarante-huit ans d'un règne florissant et utile pour son peuple.

18 1769. — Réforme de la jurisprudence portugaise. On ne conserve du Droit romain que les lois conformes au droit naturel; le droit canonique cesse d'être en vigueur pour les affaires civiles et purement temporelles.

19 1796. — Traité d'alliance offensive et défensive entre l'Espagne et la France, en prévision d'une attaque de l'Angleterre.

24 1415. — Prise de Ceuta en Afrique, par le fils de Jean Ier de Portugal. L'Infant don Henri s'y distingua particulièrement. Ceuta avait été jusque-là un redoutable repaire de corsaires musulmans.

1569. — Le jour de la Saint-Barthélemy, les prêtres et les nobles de la Navarre sont massacrés par les calvinistes. Selon quelques historiens, la Saint-Barthélemy ordonnée par Charles IX, ne lui aurait été suggérée que par un juste désir de représailles.

26 1635. — Mort de Félix Lope de Vega, l'un des plus célèbres auteurs dramatiques de l'Espagne. Il composa dix-huit cents pièces de théâtre et plus de vingt-un millions de vers.

27 1556. — Charles-Quint se retire au monastère de Saint-Just, en Estramadure, pour y terminer dans un calme pieux sa vie agitée.

1828. — Traité de paix entre l'empereur du Brésil et la république de la Plata, longtemps en guerre pour la possession de Montevideo qui est érigé en État indépendant.

28 1481. — Mort d'Alphonse V, surnommé l'Africain, roi de Portugal, enlevé par la peste à l'âge de quarante-neuf ans, après quarante-trois ans de règne.

1687. — Un décret de l'Inquisition condamne soixante-huit propositions émises par le théologien espagnol Molinos dans un livre intitulé *le Guide spirituel*.

29 1825. — Traité entre le Portugal et le Brésil, par lequel l'indépendance absolue de ce pays est établie et une alliance formée entre les deux peuples.

30 1822. — Nouvelle constitution du Brésil. La forme du gouvernement sera un empire héréditaire et constitutionnel assisté d'une Assemblée nationale.

Z.

GUATEMALA.

Par une correspondance particulière adressée au *Courrier de Paris*, nous apprenons qu'une ligue hispano-américaine s'organise entre les divers États du Sud-Amérique. Cette ligue, inspirée par les tentatives audacieuses des flibustiers yankees et la politique envahissante de leur patrie, a pour but d'unir tous les gouvernements d'origine espagnole contre les ennemis communs, de rétablir la paix entre eux, et même, jusqu'à un certain point, leur tranquillité intérieure.

Le 15 septembre 1856, les représentants du Chili, du Pérou et de l'Équateur, réunis à Santiago, ont signé le traité d'alliance. Plus tard, Costa-Rica et Guatemala se sont ralliées à la cause commune; la Nouvelle-Grenade et Venezuela promettent une adhésion prochaine. Espérons que les autres Républiques, qui, d'ailleurs, ont reçu l'invitation de faire partie de la ligue, ne tarderont point à répondre aux désirs de tous les amis des races latines.

Comme nous l'avons dit plusieurs fois dans cette *Revue*, il est urgent de coaliser les forces des races latines, forces disséminées, souvent hostiles, afin de pouvoir résister aux tendances absorbantes de la race anglo-saxonne; mais, pour rendre l'alliance efficace, il faut que tous les membres de la famille hispano-américaine commencent par éteindre leurs propres discordes; affaiblis ou détruits par des luttes intestines, comment pourraient-ils déployer au dehors,

contre un adversaire puissant, toutes leurs ressources d'hommes et d'argent? Former une ligue, stipuler des obligations réciproques, là n'est point la difficulté; ce qui importe, c'est de pouvoir, le cas échéant, mettre les forces générales au service des intérêts communs. Or, cela devient impossible au milieu des conflits et des rivalités qui bouleversent encore certaines parties de l'Amérique du Sud. La paix intérieure d'abord, et la paix partout, tel est le premier besoin.

Au surplus, nous constatons avec plaisir que le traité d'alliance renferme un grand nombre de dispositions qui ont pour but de prévenir ou d'arrêter les perturbations dans les Républiques amies.

A. Lacombe.

INTÉRÊTS MATÉRIELS.

Madrid, 18 juillet 1857.

D'après la statistique de la contribution industrielle et commerciale publiée par M. Trupita, directeur général des contributions, il y avait en Espagne, le 1er juillet 1856,

Industrie :

8,479 agents-administrateurs ou courtiers d'affaires;
3,417 fournisseurs, entrepreneurs et fermiers;
11,503 spéculateurs, marchands et trafiquants;
1,678 établissements industriels;
14,229 hôtels, auberges, cabarets;
37,392 cafés et restaurants;
67,674 transports, roulage, voitures, etc.;
1,575 industries d'amusements et de spectacles publics;
2,100 entreprises de différentes espèces.

Commerce.

22 banques d'émission et sociétés mercantiles;
17,622 commerçants et capitalistes;
2,848 négociants en gros;
24,524 marchands;
74,241 magasins et boutiques de petit détail.

Professions.

5,274 avocats;
5,166 notaires;
21,773 médecins;
3,370 architectes et arpenteurs;
153 individus d'autres professions.

Arts et métiers.

108,000 individus s'occupant d'arts et de métiers divers;
20,058 ouvriers sur bois;
19,759 — — fer, acier et autres métaux;
13,680 — — peaux;
4,922 — pour tissus de chanvre;
8,167 — — habits et toilette;

5,729 maçons, tailleurs de pierres, etc. ;
1,009 ouvriers imprimeurs ;
14,324 — pour différents métiers.

Fabriques, manufactures.

17,710 fabriques de tissus filés, teintureries, blanchisseries ;
221 hauts fourneaux ;
330 fabriques de fer et d'acier, ateliers de construction de machines ;
1,717 tanneries ;
4,970 fabriques de faïence, de cristal, de verre, de poterie, etc.
35,974 moulins, etc. ;
1,901 fabriques de savon et de colle ;
1,915 — d'eau-de-vie ;
402 — de papier ;
182 — de produits chimiques ;
2,005 — d'espèces diverses.

Madrid, 19 juillet 1857.

NAVIGATION TRANSATLANTIQUE, COMPAGNIE DE MM. CARRIQUIRI, CERIOLA, etc.

Cette Compagnie a obtenu, avec une subvention de 23,400 piastres pour chaque voyage, la concession définitive du service entre la Péninsule et les Antilles. Constituée au capital de 60,800,000 réaux, représenté par 32,000 actions de 1,900 rs. chacune, elle a déjà fait l'acquisition de six magnifiques vapeurs d'une capacité de 10,000 tonneaux et de la force de 1,200 chevaux.

Le point de départ est fixé au port de Cadiz.

D'après des calculs qui n'ont rien d'exagéré, on évalue, pour six traversées, le produit des transports :

Passagers,	9,576,000 rs.
Marchandises,	6,080,000
La subvention est de	8,424,000
Total.	24,080,000 rs.
A déduire pour frais,	13,300,000
Reste.	10,780,000

Ce qui donne 17 pour cent de bénéfice. Voilà une entreprise qu'on

peut recommander aux capitalistes, d'autant plus qu'elle a tous les moyens de se développer sur une échelle plus large.

PRODUITS DES CHEMINS DE FER.

Quoique l'Espagne ait commis l'erreur de commencer l'organisme industriel des transports par les petites voies, au lieu d'aborder le système par les artères, les grandes lignes, on remarque, malgré ces conditions défavorables, une amélioration sensible dans les recettes des compagnies.

Le chemin de fer de Madrid à Almansa a produit,

Du 27 juin au 3 juillet,	490.836 rs.
La semaine correspondante de 1856 a donné	306,037
Différence.	194,799 rs.

Pour le chemin de fer de Grao-de-Valence à Almansa, l'augmentation n'est pas moins considérable. La semaine du 29 juin au 5 juillet 1857, dépasse de 37,596 rs. la même semaine de 1856; le produit, du 1er janvier au 6 juillet de l'année 1855, presente une différence de 291,893 rs au profit de la même période pour 1856, et cette période, pour 1857, donne une recette supérieure à celle de 1856, de 394,676 rs.

Sur la ligne d'Andalousie, entre Jerez, Puerto et Cadiz, les recettes des trois derniers mois ont été :

Avril,	293,889 rs.
Mai,	397,588
Juin,	396,077

Les mois de février et de mars n'avaient produit que 466,388 rs. La progression est notable.

Chemins de fer catalans, de Barcelonne à Arens.

Janvier,	5,675 piastres.
Février,	3,956
Mai,	8,718
Juin,	10,141

Pour la ligne de Barcelonne à Granollers, si l'on compare les recettes des six derniers mois de cette année avec celles de la même période pour 1856, on ne trouve qu'une différence insignifiante.

Chemin du Centre ou de Martorell.

Le produit du mois de juin 1857 est plus élevé que celui du même mois 1856, de 3,193 piastres; le premier semestre de cette année a donné 11,381 piastres de plus que la même période de 1856.

Chemin de Barcelonne à Saragosse.

La différence en faveur des six premiers mois de 1857, sur la même période de 1856, est de 2,544 piastres.

De ces résultats, il est facile de conclure à la prospérité certaine des chemins de fer espagnols, lorsque les grandes voies, aujourd'hui commencées, seront ouvertes à la circulation.

CHEMIN DE FER, ÉTUDES.

Par décret royal du 14 juillet 1857, M. Henri Jhornton Hébert est autorisé à prolonger les études du chemin de fer projeté de Mora, de l'Èbre, à Reus, jusqu'à Barcelonne, et, du même point, jusqu'à Molina.

Ces études, qui devront être terminées dans un an, n'entraînent ni concession ni aucune espèce d'indemnité.

BANQUE DE BARCELONNE.

(Situation au 30 juin 1857).

Actif.

Numéraire en caisse,	1,700,410 piastres.
— dans la caisse de Palma,	13,273
Billets en caisse,	290,810
Effets en portefeuille à réaliser,	1,453,570
— dans la caisse de Palma,	49,460
Prêts sur effets publics,	247,014
— sur d'autres valeurs,	738,148
Divers,	342,915
Total.	4,835,500 piastres.

Passif.

Montant des 25 p. 0/0 payés par les actionnaires propriétaires des 20,000 actions de première, seconde et troisième série,	1,000,000 piastres.
Total des billets émis,	1,659,425
Dépôts,	171,933
Comptes courants,	1,822,973
Dividendes à payer	1,749
Effets à payer,	62,573
Divers,	116,847
Total.	4,835,500 piastres.

Capital nominal,	4,000,000 piastres.
Montant des actions émises,	4,000,000

BANQUE D'ESPAGNE.

(Situation au 14 juillet 1857).

Actif.

Numéraire en caisse,	129,180,068 rs.
Effets à recevoir immédiatement,	129,493
Portefeuille,	333,882,764
Dans les mains des correspondants,	11,722,386
Effets publics, etc., etc,	40,248,050
Total.	515,162,761 rs.

Passif.

Capital de la Banque,	120,000,000 rs.
Fonds de réserve,	4,800,000
Billets en circulation,	186,686,800
Dépôts,	30,635,962
Comptes courants,	151,834,838
Divers,	21,175,161
Total.	515,162,761 rs.

La situation de la banque d'Espagne présente de notables variations; l'encaisse, qui, le mois passé, était de 141,248,872 rs, est descendu à 121,309,561 rs.; le portefeuille, de 306,259,251 rs., s'est élevé à 333,882,764 rs.

Les valeurs des correspondants ont éprouvé une réduction de 28 millions à peu près.

Dans les billets en circulation, la différence en moins est de 6 millions, et de 12 millions dans les comptes courants.

De l'ensemble de ces résultats, il faut conclure que le numéraire circule avec plus d'abondance, et, partant, que les transactions commerciales ont augmenté.

Madrid, 20 juillet 1857.

Exportation des articles principaux pendant le premier trimestre de cette année.

Vins,	2,717,745	arrobas,	60,263,468 rs.
Plomb,	215,818	quintaux,	17,195,778
Farines,	625,268	arrobas,	16,..30,412
Huile d'olive,	519,149	—	25,174,664
Bouchons de liége,	157,767	mille,	6,018,530
Sel,	558,024	fanegas,	1,382,886
Minerais,	273,823	quintaux,	1,816,429
Divers, pour			43,604,134
Total.			171,983,301 rs.
Même trimestre en 1856,			156,604,148
Différence.			15,379,153 rs.

REVUE MERCANTILE.

Mouvement maritime avec le port de Marseille, pendant le mois de juin 1857.

NAVIRES ESPAGNOLS ENTRÉS.

Nombre.	Tonneaux.	Valeur des chargements.
60	5,600	2,752,500 rs.

NAVIRES SORTIS.

Nombre.	Tonneaux.	Valeur des chargements.
61	5,832	5,046,900 rs.

Navires étrangers venant de l'Espagne et de ses colonies.

ENTRÉES.

Nombre.	Tonneaux.	Valeur des chargements.
24	2,698	945,000 rs.

SORTIES.

Nombre.	Tonneaux.	Valeur des chargements.
24	5,904	584,000 rs.

Principaux articles d'exportation : Plomb, vin, oranges, safran.
— d'importation : Blé, farine, tissus, quincaill., etc.

Madrid, 25 juillet 1857.

Chemin de fer. — Par décret royal du 22 juillet, don Jorge Ricken a été autorisé à faire les études d'un chemin de fer qui, partant des mines de cuivre appelées *Iberia*, *Mutualidad*, *Evidencia*, et situées dans la province de Huelva, devra se terminer au point le plus convenable pour établir un embarcadère sur le Rio-Tinto ou l'Odiel.

Madrid, 26 juillet 1857.

Produits des douanes et de la régie (mois de juin).

Juin	1857	21,405,747 rs.
—	1856	16,425,405
	Différence :	4,980,342

Madrid, 27 juillet 1857.

Dans la Catalogne, la récolte des céréales dépasse, pour l'abondance et la qualité, tout ce qu'on a vu depuis vingt ans.

RECETTES DES CHEMINS DE FER EN ESPAGNE.

De Saragosse à Alicante (produits du 4 au 10 juillet).

Kilomètres en exploitation	278		
Voyageurs	9,445	175,510	rs.
Marchandises, etc.		322,256	
		497,766	rs.
Même semaine en 1856 :		304,192	
Différence :		193,574	rs.

Grao de Valence à Almansa.

(Recettes du 6 au 12 juillet 1857.)

Kilomètres en exploitation	61 1/4		
Voyageurs	22,331	81,224	rs.
Marchandises, etc.		20,467	
Total :		101,691	rs.
Même semaine en 1856 :		81,434	
Différence :		20,157	rs.

(Produit total du 1er janvier au 12 juillet).

En 1857	2,668,629	rs.
En 1856	2,252,540	
Différence :	416,089	rs.

Entre Jerez el Puerto et Cadix

Kilomètres en exploitation en 1855		15	
— 1856		27 1/2	
Voyageurs	64,149	287,079	rs.
Marchandises		108,997	
Total :		396,076	rs.
Même mois en 1856 :		182,969	
Différence :		213,107	rs.

De Barcelonne à Saragosse.

(Recettes du mois de juin).

Voyageurs	24,823	5,784	piastres.
Marchandises, etc.		1,387	
		7,171	ps.
Même mois en 1856 :		6,554	
Différence :		617	ps.

(Produits du 1er janvier au 1er juillet.)

En 1857	39,305 piastres.
En 1856, même période	36,761
Différence :	2,544 ps.

Chemin du Centre.

(Produits du mois de juin.)

Voyageurs	46,027	8,522 piastres.
Marchandises		353
Total :		8,875 ps.
Même mois en 1856		5,682
Différence :		3,193 ps.

(Recettes du 1er janvier au 1er juillet.)

En 1857	42,636 piastres.
En 1856, même période	30,819
Différence :	11,817 ps.

A. Lacombe.

BOURSE DE MADRID.

ACTIONS DE MINES.

NOMS DES SOCIÉTÉS.	SITUATION DES MINES.	NATURE DES MINÉRAUX.	PRIX COURANTS. argent.	PRIX COURANTS. papier.
			rs.	rs.
La Suerte.	Hiendelaencina.	Galène argentifère.	139,000	141,000
Santa Cecilia.	»	»	54,000	60,000
San Carlos.	»	»	146,000	150,000
Verdad de los Artistas.	»	»	128,000	130,000
Relampago.	»	»	156,000	158,000
Vascongada.	»	»	24,000	25,000
Santa Catalina.	»	»	10,000	11,000
San Guillermo.	»	»	14,000	15,000
Trillana.	»	»	23,000	23,500
Perla y Tampestad.	»	»	7,500	8,000
Antorcha.	»	»	11,000	12,000
Valenciana.	»	»	30,000	32,000
Laura.	»	»	5,100	6,500
Ferentina.	»	»	3,600	»
Esploradora.	Sierra Nevada.	Cuivre argentifère.	40,000	44,000
Feliz Pensamiento.	»	»	29,000	31,000
Gran Bacares.	»	»	22,000	24,000
Triunfo.	»	»	10,000	11,000
Selecta.	»	»	5,000	6,000
Mercurio.	Sierra Almagrera.	Plomb argentifère.	6,200	12,000
Luz del hombre.	»	»	6,000	12,000
San Nicolas.	Estramadura.	»	4,000	4,100
Afortunada de Bacares.	Almeria.	Etain.	»	»
Bibilitana.	Alpartir.	Plomb argentifère.	7,700	7,000
Peru.	Sierra Cantos.	»	5,200	»
Carmelitana.	Lomo de Bas.	Plomb et argent.	46,000	48,000
Palacios y Golondrina.	Estramadura.	Galène argentifère.	»	16,000

BOURSE DE MADRID.

VALEURS INDUSTRIELLES.

Nombre d'actions.	Valeur nominale.	Déboursé.	Époque des dividendes.	Intérêts ou dividendes payés.	NOMS DES SOCIÉTÉS.	JEUDI 23 juillet.		VENDREDI 24 juillet.		SAMEDI 25 juillet.		DIMANCHE 26 juillet.		LUNDI 27 juillet.		MARDI 28 juillet.	
						comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
60000	2000 rs	tout.	décemb.	6 0 0	Banque d'Espagne.	»	»	144	»	»	»	»	»	»	»	»	»
64000	1900	50 0/0	juillet.	6 0 0	Espagnole mercantile.	»	»	1840	»	»	»	»	»	»	»	»	»
120000	1900	30 0/0	»	6 0 0	Crédit mobilier.	»	»	1930	»	»	»	»	»	1848	»	1940	»
70000	1900	50 0/0	»	6 0,0	Crédit en Espagne.	»	»	1400	»	»	»	»	»	»	»	»	»
240000	1900	60 0/0	»	6 0 0	Madrid à Saragosse.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
60000	2000	50 0 0	»	6 0,0	Alar à Santander.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
25000	2000	tout.	»	»	Langrès a Gijon.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
6500	4000	tout.	janvier.	4 0 0	Jerez at Trocadero.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
16000	5000	40 0 0	mars.	15 0,0	Assurances générales.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
63000	2000	1500	»	»	Canalisation de l'Ebre.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
5500	2000	tout.	mai.	5 0,0	San Juan de Alcaraz.	»	»	39	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	4000	tout.	»	»	Canal de Castille.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
4000	4000	60 0 0	»	»	Société Catalane.	42 20	42 30	41 75	42	41 50	41 75	»	»	41 25	41 50	41 50	40 75
1000	4000	25 0/0	août-fév.	100 rs	Banque de Barcelonne.	51 50	51 60	51 40	51 60	51 20	51 40	»	»	50 75	51	50 75	50 80
»	4000	60 0 0	»	»	Crédit mobil. de Barcel.	40 25	40 30	40	40 25	39 50	39 75	»	»	38 75	39	39	39 25
»	4000	50 0 0	»	»	Union commerciale.	38 50	38 60	38 25	38 50	38 25	38 50	»	»	37 75	38	38 15	38 25
»	5000	6 0 0	»	»	Comp. cat. gen. d'ass.	»	»	48 50	48 75	48 25	48 50	»	»	»	»	»	»
6400	5 00	6 0 0	»	»	— ibérique d'assur.	26 25	26 35	26	26 25	»	»	»	»	»	»	26	26 10
»	2 000	11 0 0	»	»	— barcel. d'ass. mar.	62 50	62 75	»	»	»	»	»		»	»	»	»
15000	2000	tout.	»	»	Chemin de Mataro.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
12000	2000	tout.	»	5 0,0	— de Granollers.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	91 75	92
18000	2000	80 0 0	»	2½ 0,0	— de Martorell.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
40000	2000	50 0 0	»	»	— Sarag. à Barcel.	41 50	41 60	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
15000	2000	tout.	»	6 0,0	— d'Almansa à Valence	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
7955	950	tout.	oct-avril	6 0,0	— Tarragonne a Reus.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
16000	2000	27 0 0	»	»	Canal d'Urgel.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
»	2000	tout.	»	4 0 0	Espagne industrielle.	»	»	85	86 10	»	»	»	»	»	»	85 50	86
»	1000	»	»	6 0,0	La Aseguradora.	30 25	30 30	30	30 25	29 50	29 75	»	»	»	»	»	»

BOURSE DE MADRID.

FONDS PUBLICS.

TITRES.	JEUDI 23 juillet.		VENDREDI. 24 juillet.		SAMEDI 25 juillet.		DIMANCHE 26 juillet.		LUNDI 27 juillet.		MARDI. 28 juillet.	
	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.	comptant.	à terme.
3 p. 0/0 consolidés	38 67	»	38 60	»	38 95	39 10	»	»	38 65	»	39 10	40 15
3 p. 0/0 différé	25 85	»	2 . 85	»	25 65	»	»	»	25 80	25 90	25 85	25 90
Amortissable de première classe	12	»	12	»	12	»	»	»	12	»	»	»
Amortissable de seconde classe	»	»	6 60	»	»	»	»	»	6 60	»	»	»
OBLIGATIONS ET ACTIONS DE RENTE.												
Emissions 1 Avril 1843 — 1000 rs, Tabrillas	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juillet 1843. — 1000 rs, Corogne	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. Avril 1850. — Fomento à 6000 rs	»	»	86 20	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. fomento à 2000 rs	»	»	86 30	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 1 juin 1851 à 2000 rs	»	»	86 35	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Id. 31 août 1852 à 2000 rs	»	»	91	»	»	»	»	»	»	»	90	»
Canal d'Isabelle II	»	»	05	»	104	»	»	»	»	»	104	»

PORTEFEUILLE EUROPÉEN.

Chronique littéraire et artistique de la quinzaine.

Paris, 2 août.

Toutes nouvelles doivent s'effacer devant le douloureux événement qui vient de frapper la France entière dans la personne d'un de ses poëtes favoris, d'un de ses meilleurs citoyens. Béranger est mort le 16 juillet à l'âge de 77 ans.

Nous venons bien tard enregistrer cette mort illustre qui, depuis quinze jours, occupe presque exclusivement le public, — surtout si l'on considère que depuis cette date fatale, toutes les feuilles périodiques lui ont consacré la plus grande partie de leurs colonnes. Singulière destinée des hommes célèbres, dont la chronique escompte pour ainsi dire les derniers moments ; cent articles étaient déjà prêts avant que Béranger n'eût rendu le dernier soupir, qui n'attendaient pour paraître que ce suprême instant. Avouons-le, nous n'avons pas eu le douteux mérite de cette funèbre prévoyance, et l'événement, quoique trop prévu, nous a pris au dépourvu quant à cela. Veuille le lecteur nous excuser d'avoir moins pensé à lui qu'aux douloureux respect inspiré par d'aussi nobles funérailles. Nous aussi, quoique plus tardivement, nous nous sommes mis à l'œuvre pour célébrer l'immortel chansonnier, et notre hommage, pour venir après tant d'autres, n'en sera pas moins sincère.

Dans notre prochain numéro paraîtra sur Béranger une étude dont nous amassons en ce moment les consciencieux matériaux. La vie même de l'homme, assez connue d'ailleurs, et surtout assez racontée ces jours derniers, nous occupera moins que ses œuvres ; ce sera moins une biographie que l'histoire du talent qui illustra sa longue carrière. Béranger avait prié qu'aucun discours ne fut prononcé sur son cercueil, respectons sa dernière volonté ; attendons pour chanter sa louange que la tombe se soit refermée, que son âme se soit envolée dans des lieux où notre faible voix n'arrivera pas jusqu'à elle.

ÉDOUARD MAILLET.

BIBLIOGRAPHIE.

Au moment où nous allons mettre sous presse le douzième numéro de notre *Revue*, nous recevons le joli volume de poésies que M. Fernand Belligera vient de publier à Paris, sous le titre de MIETTES D'AMOUR. — Retardons le tirage de notre numéro et disons un mot de ce volume.

Loin de partager l'avis du spirituel auteur de la préface des MIETTES D'AMOUR, nous croyons que M. Belligera eût mal fait *de le laisser moisir au fond d'un tiroir, comme un Pharaon dans un hypogée !* — Nos lecteurs penserons comme nous en lisant le sonnet-dédicace que voici, et ils voudront connaître l'œuvre si gracieusement offerte *aux sœurs cadettes d'Aspasie.*

A vous, petites larronnesses,
Qui dérobez nos cœurs ardents,
Et captifs, les retenez dans
Les cent réseaux de vos finesses ;

A vous, qui semez vos largesses
Parmi nous tous, vos intendants,
Qui grignotons à belles dents
Le frais gâteau de vos jeunesses;

A vous dont le partage égal
Me fit ma part dans le régal,
— O sœurs cadettes d'Aspasie! —

Je dédie en revanche — pour
Payer vos miettes d'amour —
Mes miettes de poésie.

Le recueil est un véritable bijou ; la jeunesse y ruisselle à flots, et l'amour y resplendit comme le soleil sur les ondes tumultueuses d'un torrent. — Que dire de ce chef-d'œuvre de rhythme? —

Hermance!
Ah! le joli nom de romance,
Nom de romance et de roman!
Que je serais bien votre amant!
Ah! le joli nom de romance,
Hermance! —

Hermance,
Daignez écouter ma romance,
Daignez approuver mon roman,
— Je serais un si bon amant! —
Daignez écouter ma romance,
Hermance! —

Hermance,
Chantons à nous deux la romance,
Vivons à nous deux le roman,
Soyez l'amante et moi l'amant...
Chantons à nous deux la romance,
Hermance! —

Puis il y a, dans ces pages ardentes, un poëme intitulé : CADEAU DE NOCES, qui rappelle les colères amoureuses d'Alfred de Musset. — Au seuil de la vie, M. Belligera a connu les déceptions comme le poëte de Rolla et, comme lui, s'est écrié : j'oublierai dans un autre genre d'ivresse celle que je voulais éprouver dans les bras de la femme, alors que je croyais encore à la femme !

Ah ! gardez-vous d'obéir à cette inspiration du désespoir. — Elle a conduit au cimetière l'auteur des *Nuits*, et franchement les femmes qui ont brisé vos cœurs, valent-elles bien cette moisson du génie dont nous portons tous le deuil ?

Elles seront bien trop fières de votre désespoir ; mourir pour de telles femmes, c'est combler leurs vœux ; elles se parent de votre trépas comme d'autres feraient d'une fleur ; conjurez ces vampires femelles avant qu'elles aient sucé votre sang.

Ces femmes-là sont indignes de l'amour du poëte.

Heureusement, il en est d'autres qui le consoleront d'elles, — Marco, Dalila, Belcolore, assez de sacrifices à votre beauté de convention. — Il est temps que nos *Roswein* comprennent que vous êtes les alliées d'une époque conjurée contre l'art, contre la poésie, contre la foi. — Un peu de résolution contre vous, et les jeunes triompheront de l'époque dont vous êtes les complices.

N'allez pas chercher l'oubli dans les bouges, entre un verre de rhum et un moos, ô jeunes gens. — C'est de la lâcheté ; c'est plus encore : c'est de la trahison !

Vous devenez à votre tour les complices de ceux qui veulent éteindre sur la terre toutes les lueurs. — Dieu vous avait constitués les gardiens du feu sacré ; vous abandonnez cette mission, et j'entends aux vitres des estaminets dans lesquels vous vous abrutissez, le rire méphisto-

phélique du bourgeois, tout orgueilleux et tout joyeux de vous voir dans la fange.

La science, la poésie, les arts ont des ivresses qui font oublier la douleur, mais qui ouvrent en même temps des horizons immenses. — Vengez-vous du dédain en devenant de grands hommes. — Nous avons tant besoin en France de ces hommes-là. — Ceux que nous avions disparaissent. — Voulez-vous donc qu'ils soient les derniers?

Quand on est poëte comme l'auteur des MIETTES D'AMOUR, on ne fait pas entendre son dernier chant au cabaret, où, je le répète, on est coupable envers Dieu et envers l'humanité.

Il y a partout des signes annonçant de grandes choses.— Préparez-vous à ces choses, M. Belligera, et laissez votre verre de rhum aux bourgeois qu'il consolera de votre résolution. — A eux cette consolation est permise. — Où en trouveraient-ils une autre?

GABRIEL HUGELMANN.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

Imprimerie de MUNZEL frères, à Sceaux (près Paris).

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

NEUVIÈME LIVRAISON. — 20 Juin 1857.

	Pages.
A nos lecteurs (G. Hugelmann)	5
Histoire générale d'Espagne, par don Modesto Lafuente (A. Lacombe)	9
Les Influences (Em. Desdemaines)	21
Le Personnalisme, par don Ramon Campoamor (A. Lacombe)	36
Géologie de l'Amérique (Dr A. Moure)	47
Littérature franco-espagnole (Thalès Bernard)	74
Le Paraguay (Ernest Faye)	82
Les Républiques argentines (Alexis Faure)	93
Des Institutions de crédit à Cuba (J. P.)	98
Le Chili (G. Hugelmann)	108
Chronique portugaise (Brito Aranha)	114
Chronique espagnole (A. Ty. L. Q.)	126
Courrier du Mexique	136
Courrier de l'Amérique centrale (Th. Casaubon)	139
Courrier du Chili	148
Courrier de Honduras (A. L.)	152
Crédit mobilier portugais	154
Chemin de fer interocéanique (E. G. Squier)	167
Chronique de Buenos-Ayres (Gallet de Kulture)	177
Intérêts matériels (A. Lacombe)	180

DIXIÈME LIVRAISON. — 5 Juillet 1857.

Extraits de l'Histoire d'Aragon, suite (G. Hugelmann)	201
Le Personnalisme, suite (A. Lacombe)	216
Joseph de Souza (Thalès Bernard)	228
Histoire générale d'Espagne, suite (A. Lacombe)	240
Poésie. — Les Lusiades de Camoëns, suite (Barrillot)	252
Exposition des Beaux-Arts (H. Francingues)	259
Chili (Antonio Varas)	272

Pages.
Chronique de Lisbonne (Brito Aranha)..... 283
Ephémérides espagnoles et portugaises (Z.)..... 295
Consulat du Chili en France (A. Lacombe)..... 298
Montévidéo. — Commerce (Dr A. Moure)..... 304
Intérêts matériels (A. Lacombe)..... 321
Chemin de fer inter-océanique de Honduras, suite (E. G. Squier)..... 337
Portefeuille européen (E. Maillet)..... 342

ONZIÈME LIVRAISON. — 20 Juillet 1857.

Extraits de l'Histoire d'Aragon, suite (G. Hugelmann)..... 361
Les Haillons de l'art, suite (Em. Desdemaines)..... 380
Histoire générale d'Espagne, suite (A. Lacombe)..... 401
Le Personnalisme, suite (A. Lacombe)..... 412
Don Manuel Godoy, suite (Alexis Faure)..... 420
Poésie. — La Jeunesse au jeune homme (H. Peyre de la Grave)..... 436
États de Buenos-Ayres (Gallet de Kulture)..... 449
Chronique espagnole T. Y. L. Q.)..... 449
Le Commerce de la Bolivie, etc. (Alexis Faure)..... 466
Courrier du Mexique (V. T.)..... 468
Courrier de Costa-Rica (Th. Cusaubon)..... 472
Chemins de fer espagnols (E. de Gyvès)..... 480
Intérêts matériels (A. Lacombe)..... 486
Portefeuille européen (E. Maillet)..... 496
Exposition des Beaux-Arts, suite (H. Francingues)..... 509

DOUZIÈME LIVRAISON. — 5 Août 1857.

Le duc de Rivas (G. Hugelmann)..... 531
La Vie en Songe, drame fantastique en quatre actes (G. H.)..... 535
Le Personnalisme, suite (A. Lacombe)..... 589
De la Littérature dramatique en général (G. Petano y Mazarieges..... 589
Le Commerce de la Bolivie, suite (Alexis Faure)..... 606
Enseignement et crédit agricole au Brésil (P. d'A. Lisboa)..... 617
Chronique du Portugal (Brito Aranha)..... 629
Courrier du Brésil (Ch. Cassubon)..... 637
Buenos-Ayres (Gallet de Kulture)..... 652
Chemin de fer, etc. (A. Lacombe)..... 656
Éphémérides espagnoles et portugaises (Z.)..... 659
Guatemala (A. Lacombe)..... 663
Intérêts matériels (A. L.)..... 665
Portefeuille européen (E. Maillet)..... 676
Bibliographie (G. Hugelmann)..... 677

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

SCEAUX. — Imprimerie de Munzel frères (Seine).

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.